



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

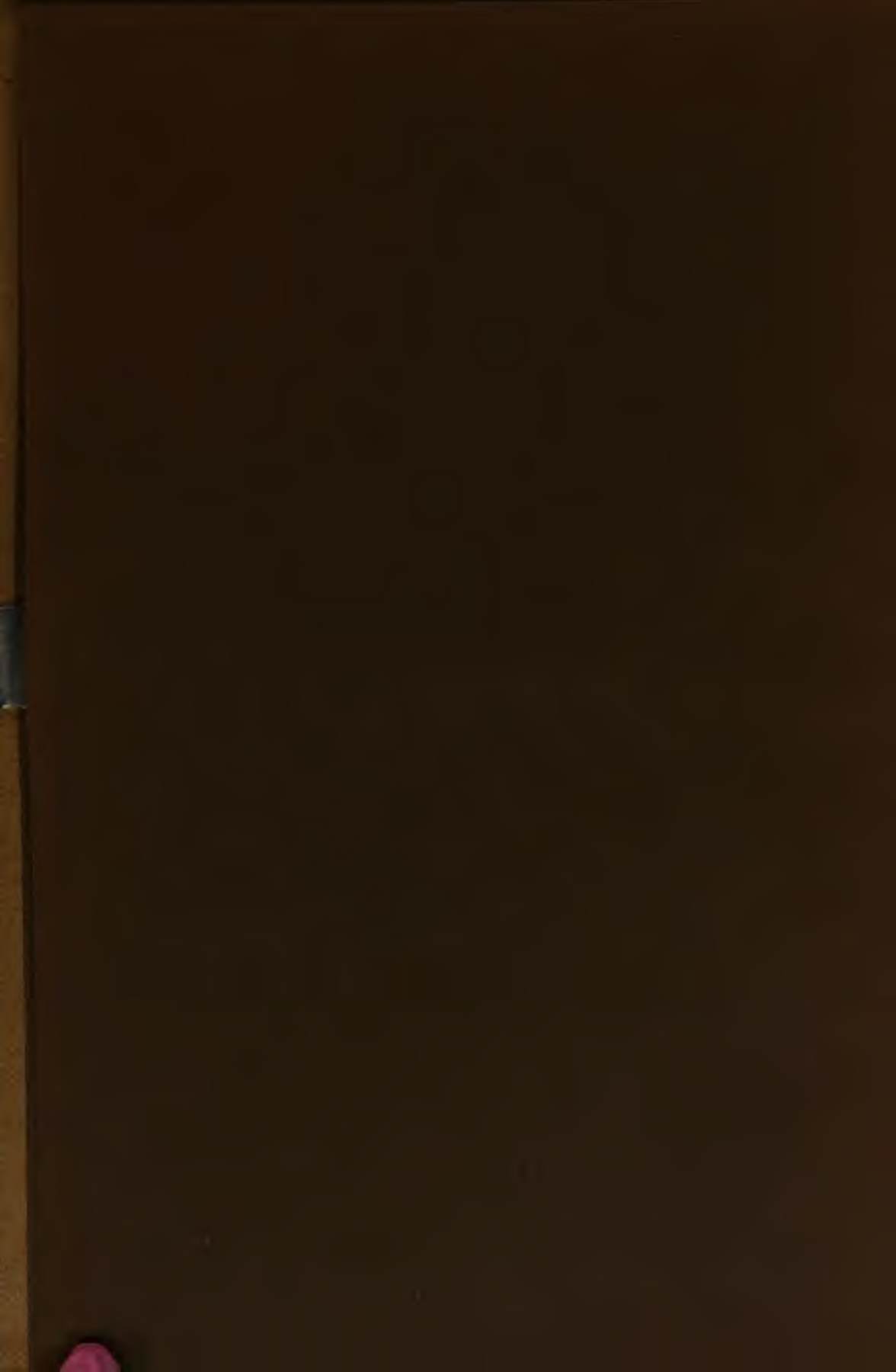
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



DC
611
N73
58

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
LETTRES, SCIENCES ET ARTS

NEVERS

G. VALLIÈRE, IMPRIMEUR

Avenue de la Gare, 24.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES

LETTRES, SCIENCES ET ARTS

TROISIÈME SÉRIE. — TOME XI^e. — XXI^e VOLUME DE LA COLLECTION



A NEVERS

CHEZ M. MAZERON, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ, RUE DU COMMERCE

1906

69

Duminy
Nijhoff
13603
5-4-27

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS

COMPOSITION DU BUREAU

MM. René DE LESPINASSE, *président*.
Henri DE FLAMARE, *vice-président*.
Paul MEUNIER, *secrétaire*.
Gaston GAUTHIER, *pro-secrétaire*.
Edmond DUMINY, *bibliothécaire-archiviste*.
DE SAINT-VENANT, *conservateur du musée de la Porte-du-Croux*.
G. VALLIÈRE, *trésorier*.

MEMBRES D'HONNEUR

Mgr l'ÉVÊQUE DE NEVERS.
MM. le PRÉFET DE LA NIÈVRE.
le PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL.

LISTE DES MEMBRES TITULAIRES

MM.
ALLARD (l'abbé), curé-doyen de Pougues-les-Eaux. — 29 mai 1890.
ANCHALD (vicomte d'), château de Sauvages, par Beaumont-la-Ferrière.
— 31 juillet 1890.
ANDRIEU (Joseph), rue de l'Oratoire, à Nevers. — 27 juin 1901.
ARMAILLÉ (vicomte René d'), château du Tremblay, à Vandenesse. —
29 novembre 1900.
ASSIGNY (Henry d') *, à Nevers. — 7 juillet 1868.
BARRAU (Léon d'Abbadie de), château du Chazeau, par Imphy. —
24 juin 1886.
BAUDOT, à Lanty, par Rémyilly — 29 novembre 1888.
BAYLE, notaire à Nevers. — 29 novembre 1900.

MM.

BENOIST D'AZY (vicomte Paul), château de Faye, commune de Verneuil.
— 17 juin 1897.

BENOIST D'AZY (baron Denys), château du Vieil-Azy. — 29 décembre 1898.

BENOIST D'AZY (baronne Denys), château du Vieil-Azy. — 29 novembre 1900.

BENOIST D'AZY (comte René), à Saint-Benin-d'Azy. — 29 novembre 1900.

BERT DE LA BUSSIÈRE (Antonin), à Pougues-les-Eaux. — 26 juillet 1894.

BERTHIER-BIZY (baron Charles de), à Nevers. — 5 mars 1874.

BERTHIER-BIZY (comte de), château de Bizy, par Pougues-les-Eaux. — 31 octobre 1889.

BILLEBAULT (l'abbé), vicaire général, à Nevers. — 29 décembre 1904.

BLANDIN (Frédéric), château de Sermoise, par Nevers. — 4 février 1869.

BOIGUES (Joseph), à Brain, par Decize. — 27 octobre 1898.

BOITIAT, curé-archiprêtre de la cathédrale, à Nevers. — 27 avril 1882.

BONNEAU (Paul), avocat, à Clamecy. — 27 novembre 1890.

BOUCOMONT (Antoine), propriétaire à Asnières (Seine). — 25 novembre 1897.

BOYER, à Saint-Amand-en-Puisaye. — 27 juin 1901.

BREUIL (comte Jean de), château de Réconfort, commune de Saizy.
— 28 octobre 1897.

BUSQUET, directeur des mines, à La Machine. — 6 novembre 1873.

CACHET (l'abbé), curé de Saint-Jean-aux-Amognes. — 29 novembre 1894

CAMUS (l'abbé), curé de Trucy-l'Orgueilleux. — 15 janvier 1903.

CASSAN (l'abbé), curé de Beaumont-Sardolles. — 30 octobre 1902.

CHABOT (Abel), château de Sauvigny, par Nevers. — 27 juillet 1893.

M^{me} CHABOT (Abel), château de Sauvigny, par Nevers. — 27 juillet 1893.

CHAMOUARD (l'abbé), professeur au grand séminaire, à Nevers. — 26 mars 1903.

CHAPOY (l'abbé), ancien curé d'Aunay. — 30 août 1872.

CHARRAULT (l'abbé), curé de Saint-Benin-des-Bois, par Saint-Saulge.
— 27 octobre 1904.

CHARRIER (l'abbé Jules), aumônier, à Nevers.

CHASTELLUX (comte de), château de Chastellux-sur-Cure (Yonne). —
Février 1885.

CHATELAIN (l'abbé), licencié ès lettres, professeur à l'institution Saint-Cyr, à Nevers. — Décembre 1891.

CHEMINADE (Emmanuel), avocat, à Nevers. — 26 novembre 1885.

CLÉMENT (Georges), propriétaire, château de Marcy, commune de Champvert. — 28 décembre 1905.

MM.

COL (Charles), avocat, rue de la Banque, à Nevers. — 25 janvier 1883.

CORNU (Paul), 26, faubourg de Paris, Nevers. — 24 novembre 1904.

COUPPERY (M^{me}), 77, rue des Chauvelles, à Nevers — novembre 1906.

DAMERON, architecte à Nevers. — 1901.

DARNAY (baron), château de Montas, par Saint-Saulge. — 31 juillet 1890.

DASSE (l'abbé), curé d'Ourouër. — 30 mai 1897.

DAUPHIN, notaire à Nevers. — 25 juillet 1889.

DELORT, ancien professeur, à Cosne. — 28 avril 1904.

DELOST (l'abbé), chanoine, à Nevers. — 4 mars 1869.

DESMOULINS, ancien avoué, à Nevers.

DÉSVEAUX, O. *, colonel d'artillerie, à Autun (Saône-et-Loire).

DOMGERMAIN (comte René de), à Veninges, près Nevers, et à Phlin, par Nomény (Meurthe-et-Moselle). — 25 avril 1889.

DREUX-BRÉZÉ (comte de), château de Germancy, par Decize.

DUBOST, avoué à Nevers. — 29 novembre 1900.

DUMINY (Edmond), conservateur de la Bibliothèque, à Nevers. — 2 juin 1881.

DUMINY (Maurice), avocat à Nevers — 23 février 1905.

DUSSERT, 4, impasse de Parigny, à Nevers. — 1906.

ESPEUILLES-VICENCE (comte Albéric d') *, au château d'Espeuilles, commune de Montapas. — 27 juin 1889.

ESTAMPES (comte Jean d'), château de Mouchy, par La Charité. — 31 octobre 1889.

FAULQUIER (Bernard), archiviste paléographe, 2, rue Villersexel, Paris. — 25 février 1904.

FERRIER (Henri), artiste peintre, à Prémary. — 20 avril 1871.

FICHOT fils, pharmacien à Nevers. — 25 avril 1901.

FIOT, ancien négociant, à Nevers. — 22 février 1893.

FLAMARE (Henri de), * I., archiviste du département, à Nevers. — 23 février 1882.

FOUCAULT, coiffeur, rue Saint-Etienne, à Nevers. — 30 avril 1903.

GARILLAND, ancien juge de paix à Pougues-les-Eaux. — 24 novembre 1892.

GAULMYN (vicomte Joseph de), château de Rimazoir, par Souvigny (Allier). — 29 novembre 1888.

GAUTHIER (Gaston), à Nevers. — 26 juin 1890.

GAUTHIER (docteur), à Saint-Benin-d'Azy. — 30 octobre 1902.

GEOFFROY, commis des ponts et chaussées, à Nevers. — 29 mai 1902.

MM.

GÉRARD, ingénieur à Pouilly. — 30 juillet 1903.

GILLARD, huissier à Nevers.

GIRARD (Paulin), chef de division de préfecture honoraire, à Nevers.

— 25 avril 1901.

GIRERD (Frédéric), avocat à Nevers. — 19 mars 1891.

GRESLE (l'abbé), curé de Saint-Verain. — 24 novembre 1904.

GRINCOUR (André), château de Fontallier, par Saint-Pierre-le-Moutier.

— 27 juin 1889.

GUDIN DE VALLERIN (le colonel), à Préligny, par Corbigny.

GUENEAU (Lucien), notaire à Brion. — 29 octobre 1896.

M^{me} GUÉNY, château de Dumphlun, par Saint-Benin-d'Azy. —

31 octobre 1889.

GUERRIN (Paul), vétérinaire à Nevers. — 30 mars 1907.

HAUTECLOQUE (Paul), à Trangy, par Nevers. — 24 novembre 1904.

HUGON (Charles), à Nevers. — 27 juin 1901.

IMBART DE LA TOUR (comte Joseph), à Chevret, par Imphy. —

31 juillet 1890.

JEANNENEY, ingénieur des arts et manufactures, à Saint-Amand-en-Puisaye. — 26 mars 1903.

JOURDAN (docteur), rue Saint-Martin, à Nevers. — 27 juillet 1882.

JULIEN, commis des ponts et chaussées, à Nevers. — 26 janvier 1882.

LA CHESNAYE (comte de), à Pouilly-sur-Loire. — 24 février 1887.

LANGLE DE CARY (Charles de), ancien magistrat, à Corvol-d'Embernard.

— 13 mai 1875.

LAUGARDIÈRE (vicomte de), ancien conseiller à la cour d'appel, 13, rue Hôtel-Lallemant, Bourges. — 23 avril 1857.

LAVESVRE (Henri de), à Clamout, commune de Germigny-sur-Loire.

— 22 avril 1893.

LE BLANC BELLEVAUX (Auguste), 11, rue Gambetta, Nevers. — 1899.

LEBCEUF, à La Charité-sur-Loire. — 1899.

LEMAÎTRE (l'abbé), curé de Ville-Langy. — 13 avril 1905.

LESPINASSE (René de) ✱, I., à Luanges, commune d'Urzy. —
8 juin 1867.

M^{me} DE LESPINASSE, à Luanges, commune d'Urzy. — 31 octobre 1889.

LE VASSEUR, château de la Pointe, par La Charité. — 27 janvier 1898.

LHUISSIER (l'abbé), curé de Champvert. — 28 juillet 1898.

MAGNARD, industriel à Fourchambault. — 31 juillet 1890.

MM.

MANUEL (Georges), à Marzy, et 31, rue François-Ier, à Paris. — 25 avril 1895.

MARANDAT (Henri), à Oliveau, commune de Mars. — 30 mars 1893.

MARCY (M^r Jean de), chanoine de Lorette, à Lorette (Italie). — 1891.

MAROCCHETTI (le commandant) ✱, ancien conseiller général, château de Chevannes, par Nevers. — 25 novembre 1897.

MARON (Albert), rue du Charnier, 13, à Nevers. — 2 juin 1881.

MASSE (François), précepteur, à Corcelles, par Decize. — 1899.

MASSILLON ROUVET ■, ■ A., architecte à Nevers. — 25 novembre 1897.

MATRON fils, ingénieur des arts et manufactures, à Nevers. — 26 janvier 1905.

MAUMIGNY (comte de) ✱, rue Creuse, à Nevers. — 28 juin 1883.

MAZERON (Achille), libraire à Nevers. — 25 juin 1885.

MAZOYER ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Nevers. — 27 janvier 1898.

MÉLINE, à Feuille, par Saint-Révérien. — 29 octobre 1903.

MÉTAIRIE (Abel), à Fonfaye, par Châteauneuf-val-de-Bargis. — 9 juillet 1874.

MEUNIER (Paul), avocat, 23, rue du Rempart, Nevers. — 28 novembre 1889.

MEUNIER (l'abbé), professeur à l'institution Saint-Cyr, à Nevers. — 27 juin 1895.

MILLIEN (Achille) ✱, ■ A., à Beaumont-la-Ferrière. — 14 juin 1860.

MIROT (Léon), archiviste aux Archives nationales, Paris, 15, rue de Grenelle, et à Clamecy. — 22 avril 1893.

MONOT (docteur) ✱, à Montsauche. — 6 mars 1873.

MONTAGNON ✱, ancien industriel, à Nevers. — 13 février 1879.

MONTAGNON (Gabriel), industriel, à Nevers. — 25 avril 1901.

MONTIGNIER, à Dompierre-sur-Nièvre. — 29 août 1872.

MONTRICHARD (comte de) ✱, château de la Chasseigne, par Saint-Parize-le-Châtel. — 27 octobre 1881.

MORLON, conseiller à la cour d'appel, à Bourges. — 5 décembre 1867.

MOUTILLON (l'abbé), curé de Saint-Martin-d'Heuille. — 26 décembre 1901.

D'ORTHOT, à Chamenay, par Fourchambault. — 25 mai 1905.

PERRIER (docteur), médecin à La Charité. — 13 novembre 1879.

PHILIPPE (André), archiviste de la Lozère, à Mende. — 31 octobre 1901.

MM.

POUSSEREAU (Louis), à La Machine. — 30 juin 1892.

PRÉGERMAIN (Lambert), château de Tintury. — 4 octobre 1877.

RAMEAU (l'abbé J.-B.), professeur à l'institution Saint-Cyr, Nevers.

— 29 mars 1890.

RASILLY (marquis de), château de Beaumont, par Saint-Pierre-le-Moûtier. — 25 juillet 1889.

RENAULT (Théodore), à Nevers. — 1899.

RENAULT, directeur d'école libre à Château-Chinon. — 23 février 1905.

RIGOT, directeur du Crédit lyonnais, à Nevers.

ROBELIN (Albert), à Nevers. — 24 novembre 1881.

ROBLIN, au Bois-Bourgeot, par Decize. — 25 mars 1897.

ROLLIN (Gabriel), avocat à Nevers. — 26 novembre 1903.

ROSEMONT (Pierre de), château de Vernail (Loire), et à Nevers — 2 juin 1892.

ROUSSELLE (l'abbé), vicaire à Château-Chinon — 30 avril 1903.

SAINT-CYR (docteur Victor), à Léré (Cher). — 30 novembre 1882.

SAINT-VENANT (de) ✱, inspecteur des forêts, à Nevers. — 25 avril 1895.

SAINT-SAUVEUR (vicomte de), château de Saint-Firmin (Nièvre). — 26 avril 1894.

SARRIAU, rue Treilhard, 4, Paris. — 7 octobre 1880.

SAVARD (l'abbé), curé de Billy-sur-Oisy.

SAVIGNY DE MONCORPS (comte Charles de) ✱, château de Fertot, par Nevers. — 3 août 1854.

SAVIGNY DE MONCORPS (vicomte René de) ✱, à Seillans (Var). — 3 août 1854.

SAVIGNY DE MONCORPS (la vicomtesse Henri de), château de Poiseux, par Guérigny. — 26 juin 1890.

SOULTRAIT (vicomte Roger de), château de Dornes et à Nevers. — 23 février 1888.

SOYER (l'abbé), curé de Sermoise. — 9 janvier 1873.

SUBERT (docteur), ✱ I., à Nevers. — 12 janvier 1865.

TARDIVON, clerc de notaire à Tannay. — 29 octobre 1903.

TESTE, château de Vésigneux, par Saint-Martin-du-Puy. — Février 1885.

TESTE (Alexandre), à Lormes. — 27 octobre 1887.

THÉPÉNIER (Pierre), à Assarts, par Saint-Révérien. — 30 novembre 1905.

MM.

- THOMAS, caissier à Nevers. — 30 juillet 1903.
- THONIER (Roger), à Saint-Léger, commune de Mars. — 30 mars 1893.
- TIERSONNIER (Gabriel), au château du Colombier, commune de Gimouille. — 27 juin 1889.
- TIERSONNIER (Ludovic), château de la Grâce, commune de Gimouille.
- TIERSONNIER (Charles), à Gimouille. — 25 avril 1901.
- TOUTAIN (Edmond), ancien ministre plénipotentiaire, château de la Vénérie, par Pougues. — 30 novembre 1905.
- TOYTOT (Ernest de), à Nevers. — 6 février 1862.
- TRAMEÇON (l'abbé), curé de Montigny-sur-Canne. — 31 janvier 1895.
- TRAMEÇON , à Imphy. — 30 juillet 1903.
- TRICOT, avocat à Nevers. — 27 février 1902.
- TURPIN (docteur), à Magny-Cours. — 28 décembre 1905.
- USQUIN (Paul), ancien juge de paix, à Donzy. — 6 avril 1876.
- VALLIÈRE (Gilbert), imprimeur-éditeur à Nevers. — 23 mai 1889.
- VERNE (Charles du), à Nevers. — 3 mars 1870.
- VERNE (Auguste du), à Nevers. — 4 novembre 1880.
- VERNE (Charles du), château de Poiseux, par Guérigny. — 25 avril 1889.
- VILLENAUT (Octave de), à Nevers. — 27 janvier 1887.
- WALSDORFF (l'abbé), curé de Nuars. — 1906.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

- 1 Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Paris. 5 exemplaires.
- 2 Commission du répertoire de bibliographie scientifique, 5^e bureau de l'Enseignement supérieur. — Ministère de l'Instruction publique.
- 3 Bibliothèque de la direction des Beaux-Arts, Palais-Royal, à Paris.
- 4 Société philotechnique, à Paris.
- 5 Polybiblion, 5, rue Saint-Simon, à Paris.
- 6 Société littéraire de Clamecy (Nièvre).
- 7 Société d'émulation de l'Allier, à Moulins (Allier).
- 8 Société historique du Cher, à Bourges (Cher).
- 9 Société des Antiquaires du Centre, à Bourges (Cher).
- 10 Société archéologique et historique, à Orléans (Loiret).
- 11 Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts d'Orléans (Loiret).
- 12 Société historique du Gâtinais, à Paris, 38, rue Gay-Lussac.
- 13 Académie de Mâcon (Saône-et-Loire).
- 14 Société éduenne, à Autun (Saône-et-Loire).
- 15 Société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne, à Auxerre (Yonne).
- 16 Société d'études, à Avallon (Yonne).
- 17 Société archéologique de Sens (Yonne).
- 18 Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.
- 19 Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise, à Beauvais.
- 20 Société d'études des sciences naturelles de Béziers.
- 21 Société académique de Boulogne-sur-Mer.
- 22 Société d'agriculture, de commerce, etc., du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne.
- 23 Société académique de Cherbourg.
- 24 Académie des sciences, lettres et arts. Bibliothèque de Clermont-Ferrand.
- 25 Société d'agriculture, de commerce et d'industrie du département du Var, à Draguignan.
- 26 Société d'études des Hautes-Alpes, à Gap.
- 27 Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, à Guéret.
- 28 Société des sciences et arts du Havre.

- 29 Société havraise d'études diverses, au Havre.
 - 30 Société historique et archéologique de Langres.
 - 31 Société littéraire de Lyon.
 - 32 Bulletin historique de Lyon.
 - 33 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Marseille.
 - 34 Société des travaux de statistique de Marseille.
 - 35 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
 - 36 Société archéologique de Tarn-et-Garonne, à Montauban.
 - 37 Société d'émulation de Montbéliard.
 - 38 Société centrale d'agriculture, à Nice.
 - 39 Académie de la Val-d'Isère, à Moutiers (Savoie).
 - 40 Société des sciences naturelles de l'Ouest, au muséum de Nantes.
 - 41 Société des sciences, lettres et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.
 - 42 Académie du Gard, à Nîmes.
 - 43 Société historique et archéologique du Périgord, à Périgueux.
 - 44 Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
 - 45 Société archéologique de Rambouillet.
 - 46 Académie de Reims.
 - 47 Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, à Saintes.
 - 48 Comité archéologique de Senlis, à Senlis.
 - 49 Société historique et archéologique de Soissons (Aisne).
 - 50 Société académique du Var, à Toulon.
 - 51 Société d'histoire naturelle de Toulouse.
 - 52 Société archéologique du Midi de la France, à Toulouse.
 - 53 Société archéologique de Touraine, rue du Belvédère, 16 bis, à Tours.
 - 54 Société des sciences et arts de Vitry-le-Français.
 - 55 Société des Bollandistes, à Bruxelles.
 - 56 Société de l'histoire naturelle, à Colmar.
 - 57 Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, à Strasbourg.
-

RÈGLEMENT

DU

PRÊT DES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

1° Tous les livres appartenant à la Société pourront être prêtés aux membres titulaires et plus spécialement ceux qui forment le fonds de Soultrait.

2° Un registre sera créé à cet effet et divisé en plusieurs colonnes, contenant le titre et le format de l'ouvrage, la date du prêt, le nom de l'emprunteur ainsi que sa signature et l'évaluation du volume.

3° Les livres ne seront prêtés que pour un délai maximum d'un mois, et devront être remis à la Porte-du-Croux.

4° Le bibliothécaire aura seul qualité pour donner et recevoir les volumes.

5° Au cas où la lettre de rappel du bibliothécaire serait restée sans réponse, tout nouveau prêt serait refusé au retardataire.

6° Le plus grand soin est recommandé pour les livres. Il y aurait lieu à indemnité dans le cas où un livre serait détérioré.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
LETTRES, SCIENCES ET ARTS

NOTES
Pour servir à l'histoire
DU
GRAND SÉMINAIRE DE NEVERS
(1653-1793)

CHAPITRE I^{er}

Préliminaires

« M^{re} Eustache de Chéry est le premier, dit
» Parmentier, qui ait établi un séminaire à Nevers
» pour son diocèse (1) ».

C'était vers 1657 (2). La date pourrait sembler
tardive, car il s'était écoulé tout un siècle depuis que
le Concile de Trente (1553) avait prescrit l'institution
des séminaires (3). Mais c'était le siècle de la Fronde

(1) PARMENTIER, *Hist. des Evêques* (ms), article Chéry. — Parmentier
a laissé cet ouvrage en manuscrit. Nous citons la copie en deux in-12 qui
appartient au Séminaire et que nous avons collationnée avec le magnifique
exemplaire de l'Evêché. (Cf. *infra*, p. 33).

(2) Préface de la *Synopsis* de COCQUEBERT (*Vide infra*, p. 17).

(3) Session XXIII de Ref., c. XVIII.

et des huguenots, où le désordre public empêcha de rien fonder ; sauf quelques essais, qui d'ailleurs avaient échoué (1), le reste du royaume n'était pas plus avancé que Nevers ; partout les ressources avaient manqué, ou les maîtres, souvent même les élèves.

Pour les ressources, le Concile avait bien suggéré une taxe à établir sur les biens d'Église, puis l'union au séminaire des bénéfices simples, et enfin l'appel aux libéralités des fidèles (2). Mais les troubles civils et religieux avaient tellement ruiné la région nivernaise qu'en 1562 le Chapitre de Saint-Cyr avait dû songer à « vendre les joyaux et trésor de l'Église (3) » ; en 1587, le Concile de Bourges déclarait « impossible » de taxer les bénéfices, déjà insuffisants pour les « besoins du culte et la subsistance des clercs (4) », et tout récemment, M^r de Chéry venait de contribuer de ses deniers à la rançon de la ville et de la province (5). Quant aux bénéfices simples, peu nombreux dans le diocèse (6) et peu importants (7), leurs revenus ne pouvaient être incorporés au séminaire que du consentement des collateurs ou patrons, et ceux-ci s'y prêtaient d'autant moins que l'opinion du clergé nivernais n'y était pas favorable ; on aimait mieux les conférer nommément à de jeunes ecclésiastiques, que ce secours entretenait aux universités (8). Restait l'appel aux libéralités des fidèles, mais si les

(1) MAYNARD. *Vie de saint Vincent de Paul*, Paris, 1860, t. II, p. 20-21.

(2) Sess. XXIII, loc. cit.

(3) Archives commun. de Nevers, BB, 18.

(4) Dans LABBE, t. XV.

(5) Préface de COCQUEBERT.

(6) 45 prieurés, presque tous réguliers, et 6 collégiales séculières. (CROSNIER, *Congr. relig.*, p. 211).

(7) Par ex. une prébende de chanoine à Saint-Pierre-le-Moutier vaut 110 livr. (*Ibid.*, 217).

(8) Arch. comm., BB, 57.

généreux donateurs nivernais du xvii^e siècle s'intéressèrent à d'autres fondations pieuses comme le collège (1) et les couvents (2), l'œuvre du séminaire demeura incomprise.

Il fallait aussi improviser des maîtres. Que seraient ces nouvelles écoles, qui ne devaient pas faire double emploi avec les universités ? L'Oratoire laissait dégénérer les siennes en collèges (3), le vénérable Bourdoise installait ses clercs dans les cures (4), les « prêtres de M. Vincent » emmenaient les leurs en mission, de village en village (5) ; on tâtonnait. Ce ne fut que le 13 mars 1651 que M. Ollier rallia tous les suffrages de l'assemblée du clergé à son plan (6) ; l'Évêque de Nevers était présent.

Mais alors, pour un enseignement qui se présentait surtout comme un noviciat de sainteté sacerdotale, le clergé séculier ne s'offrait pas avec l'empressement ou la compétence qu'il aurait fallu (7) ; le clergé régulier, mieux préparé, portait ombrage, par son indépendance, à la juste autorité des évêques sur leurs clercs. M^{gr} de Nevers en savait quelque chose : en 1657, lors de sa visite pastorale à Saint-Pierre-le-Moutier, il se vit refuser par dom Mayeul Decombe la clé du tabernacle de l'autel *paroissial*, desservi par les religieux bénédictins, « parce que cette visite était contraire aux » principes de l'ordre (8) » ; et l'année suivante, quand il vint à l'église paroissiale Saint-Sauveur de Nevers, avec le curé-commis Gentil, pour donner la confir-

(1) LOUIS DE SAINTE-MARIE, *Recherches*, p. 424.

(2) CROSNIER, *Congrég. relig.*, livre V.

(3) FAILLON, *Vie d'Ollier*, édit. de 1873, t. I, p. 387.

(4) LEBŒUF, *Mémoires d'Auxerre*, t. I, p. 673.

(5) FAILLON, *Vie d'Ollier*, édit. de 1873, t. III, p. 271.

(6) *Ibid.*, p. 281.

(7) MAYNARD, *Vie de S. Vinc. de Paul*, loc. cit.

(8) Archiv. départem., B, 36.

mation, le prieur cloniste dom Lemperière, après avoir fait fermer les portes, que les paroissiens durent enfoncer, « prit l'Évêque par l'étole et le camail, et le » poussa si rudement d'un coup de poing dans l'es- » tomac, que le cœur lui en faillit et qu'il tomba par » terre (1) ». Les conflits n'étaient pas toujours si aigus, mais ils étaient fréquents.

Si le choix des maîtres était difficile, le recrutement des élèves n'était pas assuré. Les universités avaient tué les anciennes écoles diocésaines, en attirant tous les étudiants capables ou fortunés (2); les autres ne montraient aucun empressement à s'enfermer dans des internats austères, que le droit ecclésiastique ne rendait pas obligatoires.

Ajoutez qu'à Nevers, sur les 270 paroisses de son diocèse, l'Évêque ne conférait librement que cinq cures de campagne (3), tous les autres bénéfices à charge d'âmes étaient à la nomination de collateurs, qu'aucune loi n'obligeait encore à prendre leurs candidats dans le séminaire diocésain.

L'ensemble de ces circonstances explique qu'il n'y eût encore rien de fait en 1650. Même alors, il fallait un évêque zélé, énergique, qui sût ménager à son séminaire le concours à peu près gratuit de maîtres vertueux, sans rien abdiquer des droits épiscopaux; ce fut l'œuvre d'Eustache de Chéry.

Eustache de Chéry était Nivernais (4), et d'une famille d'église : ayant succédé dans le siège de Nevers à son oncle Eustache de Lys, il avait lui-même pour

(1) Archiv. départem., B, 49; Cf. Procès-verbaux du clergé, 1660, p. 197, et PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 313.

(2) THEINER, *Hist. des Instit. d'éducation ecclés.*, t. I, p. 181.

(3) Pouillé du XVI^e siècle, dans CROSNIER, *Monogr. de la Cathédrale*, p. 357.

(4) Né à Reugny (*Gallia Christiana*, t. XII).

coadjuteur, avec future succession, son neveu Laurent de Chéry, en même temps que son frère Adrien et son petit-neveu Nicolas étaient chanoines de Saint-Cyr (1). Il avait été trésorier du chapitre à dix-sept ans, délégué du clergé du bailliage aux Etats-Généraux de 1614, à vingt-deux ans ; puis député du second ordre de la province aux assemblées du clergé de 1625 et 1626, coadjuteur depuis 1634, évêque en 1643 (2), il avait grandi dans la pratique des affaires ; nul prélat ne connaissait mieux les besoins et les ressources de son diocèse. Nous aimons à marquer ici que sa doctrine était sûre : dès le début, il avait pris position contre le jansénisme, et fut l'un des 68 prélats de l'assemblée de 1650 qui signèrent hors séance (3) la lettre déférant les cinq propositions à Innocent X (4). Cette attitude doctrinale nous expliquera peut-être certains points de l'histoire du séminaire.

Les documents contemporains nous le montrent comme un administrateur énergique, ferme, avec même un peu de raideur, sur les droits de l'Eglise et de son siège. Sa prise de possession est significative : il reçoit à Premery le dernier soupir de son oncle, M^{re} du Lys ; deux heures après (il y a cinq bonnes lieues et de fort mauvais chemins), il se présente au chapitre (5), et la cérémonie se fait sans désemparer, à huit heures du soir (6). Peu après, mécontent du

(1) Cf. PARMENTIER, *Archiv. de Nevers*, t. I, p. 366. Longtemps encore il y eut des Chéry au chapitre, et assez encombrants : archiv. comm. FF, 13, et II, 15 ; archiv. départ. B, 76, 78, 88. Il y a aussi un oratorien Gaspard de Chéry ; Archiv. nation., MM, 582 ; aux dates du 11 septembre 1673, 3 février et 4 septembre 1674.

(2) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 305-306.

(3) Pour éviter l'ingérence du Parlement.

(4) Procès-verbaux, t. IV, pièces justific., p. 40. Voir aussi p. 60.

(5) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 308.

(6) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 160.

cluniste dom Bournon, confesseur de l'abbaye Notre-Dame, il le fait appréhender par ses gens en pleine rue, le séquestre douze jours et l'emprisonne pour un mois, avec jeûne au pain et à l'eau trois fois par semaine (1). En 1646, les échevins ayant élevé un mur pour empêcher le curé de Saint-Trohé de conduire sa procession par la rue de la Tourterelle. l'Évêque fait immédiatement publier au prône de toutes les messes paroissiales l'excommunication contre ces magistrats (2). On devine qu'un prélat de ce caractère veillera à la doctrine et à la subordination de son séminaire.

A l'assemblée de 1650, où il assista, les prélats s'occupèrent activement de la question des séminaires ; ils votèrent l'impression du rapport de M. Ollier (3), et députèrent l'Évêque de Vabres, Habert, pour bénir en leur nom l'œuvre naissante de Saint-Sulpice (4). L'Évêque de Nevers revint de Paris plein de ces idées, avec la résolution de procurer enfin la fondation de son séminaire diocésain, et se mit à l'œuvre.

CHAPITRE II

Première tentative. — Le Séminaire Saint-Victor. — Échec.

(1653-1657)

Aucun historien, croyons-nous, n'a mentionné de tentative antérieure à l'établissement du séminaire

(1) PATRU, *Œuvres*, 5^e plaidoyer, contre Eustache de Chéry.

(2) Archiv. commun., BB, 14 ; et BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 365.

(3) FAILLON, op. cit., t. III, p. 280.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 65.

génévêfain de Saint-Martin. Cependant le greffe de Nevers conserve les minutes de plusieurs contrats datés de novembre 1653, où l'on voit M^{re} Eustache de Chéry ménageant entre le curé de Saint-Victor, Jean Sabourin, et messire Jean de Saint-Clivier, curé de Tresnay, une permutation de bénéfices « à desseing » d'établir un séminaire au dict lieu de Saint-Victor. » à quoi le dict sieur de Saint-Clivier a promis et » promet de consentir, et d'employer le revenu à la » subsistance de la communauté lorsqu'elle sera établie (1) ». Les actes notariés ne disent pas quelle était la « communauté » projetée, mais nous croyons pouvoir le conjecturer.

Un document nivernais de l'époque qualifie Jean de Saint-Clivier « prêtre de Saint-Sulpice de Paris (2) ». C'est peut-être une erreur, car son nom ne figure pas sur le « catalogue des entrées et sorties (3) » ; cependant le prieur Leclerc, auteur du document, est un témoin bien renseigné, et il représente au moins l'opinion répandue à Nevers. On sait d'ailleurs que, dans la langue du temps, l'expression « prêtre de Saint-Sulpice » ne désigne pas les membres de la pieuse compagnie, mais tous les élèves du séminaire d'Ollier. Saint-Sulpice ne se présenta pas tout d'abord comme une congrégation destinée à se répandre dans les diocèses, mais comme une sorte d'école normale ecclésiastique où les sujets envoyés par les évêques se préparaient, pour retourner dans leurs diocèses respectifs et y diriger les séminaires (4). Aussitôt Jean

(1) Greffe du palais de justice de Nevers, minutes Taillandier, au 22 novembre 1653.

(2) Bibliothèque Sainte-Geneviève, ms 720, f^o 178. Lettre du prieur de Saint-Martin.

(3) Communiqué par M. Lévesque, bibliothécaire de Saint-Sulpice.

(4) FAILLON, op. cit., t. III, p. 291.

de Saint-Clivier installé à Saint-Victor, on voit auprès de lui, comme « prêtre habitué de la paroisse (1) », un autre élève d'Ollier, Joseph Pinet (2). C'est celui-ci que l'homme de Dieu avait visité à Nevers l'année précédente, septembre 1652, et de qui il écrivait peu après : « C'est une merveille de voir un bon prêtre » en des provinces entières, comme je l'apprends dans » nos petits voyages. Je puis vous dire ne recevoir de » joie, dans la désolation que je souffre partout, qu'au » rencontre des prêtres de Saint-Sulpice. M. Pinet » m'a ravi de joie en le voyant dans la solidité de ses » vertus, et la prudence de son zèle fervent (3) ». Saint-Victor possédait donc déjà deux « prêtres de Saint-Sulpice » ; d'autres étaient tout voisins : Claude Gentil (4) était curé-commis de Saint-Sauveur, et François de Varenne (5), venait de rentrer à Nevers. Si l'on ajoute que la mort prématurée du pieux abbé Jos. Pinet (2 juin 1657) (6) coïncide avec l'abandon définitif du projet, on sera porté à croire avec nous que les élèves d'Ollier étaient la cheville ouvrière de cette combinaison, et que le « séminaire de Saint-Victor » aurait été une communauté de prêtres niver-nais formés à Saint-Sulpice de Paris.

Quoi qu'il en soit, ce projet échoua, probablement faute de ressources. Saint-Victor avait été une riche abbaye de filles, mais « n'était plus qu'un prieuré » simple avec droit de paroissiage (7) ». Le prieuré occupait l'emplacement actuel de l'hôtel des Maumigny,

(1) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 298.

(2) Entré à Saint-Sulpice en 1617. (Catalogue des entrées).

(3) *Lettres d'OLLIER*, édit. Lecoffre 1883, t. II, p. 45, du 2 octobre 1652.

(4) Sorti de Saint-Sulpice en 1617. (Catalogue des entrées et des sorties).

(5) Sorti en février 1653. (*Ibid.*).

(6) Catalogue cité.

(7) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. I, p. 217.

rue Creuse (1) ; l'église et la cure, celui des bâtiments construits par MM. d'Assigny, au 50 de la rue de Nièvre (2). En 1782, la paroisse, peuplée de 1.500 âmes, ne rapportait plus au curé que 184 livres, et il n'osait plaider contre le prieur-collateur pour en exiger la portion congrue, reconnaissant qu'elle absorberait le revenu du prieuré (3). Quoique Saint-Victor fût sans doute plus riche en 1650, il semble que M^r de Chéry et Saint-Clivier se soient fait illusion en consentant à Jean Sabourin une rente viagère de 350 livres, croyant qu'il resterait ensuite « de quoi » subvenir à la communauté ». Le prudent Sabourin, qui savait à quoi s'en tenir, exigea caution pour les avantages de sa permutation ; elle fut fournie, à la sollicitation de M^r de Chéry, par le bourgeois Nicolas Pinet (4). Peut-être escomptait-on les largesses personnelles de l'abbé Pinet. Celui-ci mort, l'Évêque abandonna le projet de Saint-Victor, et dut étudier l'adaptation aux fins du séminaire d'une des institutions déjà existantes.

Précisément, deux congrégations enseignantes avaient à Nevers des établissements estimés, et étaient prêtes à offrir leurs services : les Jésuites et les Oratoriens.

Les Jésuites avaient même déjà commencé quelque chose. Dès 1612, leur collège se vantait de posséder « une classe de théologie morale (5) » ; en 1640, Charles de Lantages, brillant élève et très attaché à

(1) D'après BOUTILLIER, *Archiv. parois.*, p. 275. D'après PARMENTIER, cet hôtel, qui faillit devenir un couvent de Carmes en 1629, appartenait alors à Olivier, sieur de la Baratte, et était situé « dans la censive du prieuré ». (*Archiv. de Nevers*, t. I, p. 276).

(2) BOUTILLIER, loc. cit., p. 275.

(3) *Ibid.*, p. 278-279.

(4) Minutes Taillandier, contrats cités.

(5) *Archiv. comm.*, CC, 272.

ses maîtres, ne s'était décidé à aller étudier la théologie aux universités que parce qu'il ne pouvait *prendre ses grades* au collège de Nevers (1), et en 1645, le P. Rigoleuc, régent de rhétorique, recommandait pour la cure de Saint-Didier le prêtre Fleury, « un de ses élèves en la piété et en l'état ecclésiastique (2) ». Il y avait peu à faire pour que ce germe s'épanouît en un séminaire complet, et les Pères s'y attendaient, car nous retrouverons plus loin leur mauvaise humeur envers la fondation que l'Évêque leur préféra. C'est que, plus encore que d'autres religieux, les Jésuites portaient ombrage. Autant leur collège était apprécié de la bourgeoisie lettrée (3), autant leur chapelle inquiétait le clergé paroissial. Le recteur de cette époque surtout, le P. Lambert, exaspéra les curés. Il publia au commencement de 1658 une indulgence plénière « qu'on ne pouvait gagner » qu'en se confessant et communiant dans sa chapelle, « chaque 3^e dimanche », et il allait prêchant « qu'on » tirerait autant d'âmes du purgatoire qu'il se ferait « de communions dans leur église, ce qu'il a si adroitement persuadé à l'un et à l'autre sexe, *qu'il a rendu les paroisses désertes* (4) » (c'est l'Évêque qui se plaint en ces termes). Grand émoi des pasteurs ; réunis en deux assemblées synodales, ils « suspendirent ladite prétendue indulgence, jusqu'à éclaircissements venus de Rome (5) ». L'incident est de 1658, mais le fond du grief, déjà ancien, était « l'éva-

(1) *Vie de M. de Lantages*, in-8, Paris 1830, p. 8.

(2) *Vie de Pierre Litaud*, p. 58. Le P. Rigoleuc devint un des meilleurs mystiques du XVII^e siècle. Œuvres rééditées chez Lecoffre, 1868.

(3) LOUIS DE SAINTE-MARIE, *Recherches*, p. 424.

(4) Lettre manuscrite de l'évêque Chéry à l'abbé de Sainte-Geneviève. (Bibliothèque Sainte-Genev., ms 720, f^o 195).

(5) Lettre du prieur Leclerc à l'abbé de Sainte-Geneviève, ms 720, f^o 178.

» sion des paroissiens (1) ». Dans l'assemblée synodale, le P. Lambert s'en prit au prieur de Saint-Martin, chez qui on venait d'établir le séminaire ; « il le traita » si mal et avec tant d'emportement..., que le » P. Thierry, son compagnon, le tira par son manteau » pour arrêter sa violence (2) » ; « il menaçait le prieur » de la voix et du poing, et de lui faire son procès » comme à un janséniste excommunié (3) ». Leclerc, rendant compte de cette scène à son général, l'explique par une rancune au sujet du séminaire. « Ces mauvais » traitements ne sont *qu'une suite* de ceux que nous » avons reçus des Jésuites d'Autun, il y a un et deux » ans, quand ils eurent appris que M^{re} l'Evêque » d'Autun avait absolument résolu d'établir de vos » religieux dans le prieuré de Saint-Symphorien, » pour leur donner la direction de son séminaire, qu'il » voulait y établir (4) ».

Quoi qu'il en soit, la lettre de M^{re} de Chéry au général des Génovéfains nous le montre aussi outré contre les Jésuites que ses curés, et donc bien éloigné de leur confier son séminaire.

Les Oratoriens étaient mieux vus du clergé ; ils se félicitaient de la bienveillance de l'Evêque, qui avait confié au P. Allard l'oraison funèbre de son oncle du Lys (5), et introduisit plus tard à Saint-Cyr l'office oratorien des Grandeurs de Jésus, « de la manière et » dans l'esprit que l'Oratoire a coutume de le célé- » brer (6) ». Non seulement leur général Bourgoing,

(1) Lettre du prieur Leclerc à l'abbé de Sainte-Geneviève, ms 720, f° 178.

(2) Lettre des curés de Nevers au même, ms 720, f° 195.

(3) Bibl. Sainte-Genev., ms 720, f° 194. (Lettre de l'Evêque au P. Boulart, 20 février 1658).

(4) Bibl. Sainte-Genev., ms 720, f° 178. (Lettre de Leclerc à l'abbé de Sainte-Geneviève).

(5) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 159.

(6) Archiv. nation., S, 6788 ; Testament du P. Allard.

d'origine nivernaise, avait adressé à M^{re} de Chéry, comme aux autres évêques, les offres de service de sa congrégation pour la direction du séminaire (1), mais, de plus, les Oratoriens de Nevers s'y attendaient et faisaient des avances : leur supérieur, Guill. Allard, par testament de 1652, léguait à sa maison 20.000 l., » avec ce codicille : « Si Monseigneur fonde un sémi- » naire, et en donne la direction à l'Oratoire, je veux » que la fondation soit « employée à l'entretien des » directeurs (2) ». Il n'est pas vraisemblable qu'on ait laissé ignorer ces bonnes dispositions au prélat ; on est donc amené à se demander ce qui le détourna d'utiliser une offre si avantageuse ?

M^{re} de Chéry avait dû rapporter de l'assemblée de 1650 des défiances et des appréhensions au sujet de la doctrine de l'Oratoire. Le même Isaac Habert qui rédigea la lettre à Innocent XI contre les cinq propositions, signée par Chéry, fit aussi voter l'approbation du plan d'Ollier, et fut délégué par les prélats pour bénir le berceau de Saint-Sulpice. Par lui, l'influence de M. Ollier fut considérable sur les évêques de cette assemblée, et la rencontre de l'homme de Dieu avec Jos. Pinet, à la veille de l'essai de Saint-Victor, montre que cette influence s'étendait jusqu'à Nevers. Or, à cette date, M. Ollier pensait fort mal de l'Oratoire ; il venait de s'opposer avec vivacité à l'établissement de cette congrégation sur sa paroisse, et s'en expliqua franchement au P. Bourgoing : « Il est vrai » que je fus voir M. le duc d'Orléans... et lui témoignai » que j'aurais beaucoup à démêler avec vos Pères..., à » cause qu'il y en avait quantité qui étaient dans ces » opinions nouvelles (3) ». L'évêque signataire de la

(1) Archiv. nation., MM, 628 ; Cf. FAILLON, op. cit., t. II, p. 264.

(2) Archiv. nation., S, 6788.

(3) Lettres d'OLLIER, édit. Lecoffre, t. II, p. 473, octobre 1648.

lettre à Innocent XI; et l'ami des « prêtres de Saint-Sulpice », n'avait aucun penchant à jeter dans son clergé le ferment de ces « opinions nouvelles » ; il se tourna d'un autre côté.

CHAPITRE III

Le Séminaire Saint-Martin.

(1657-1687)

Il y avait à Nevers un monastère de chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui jouissaient de l'amitié de l'Evêque et n'étaient pas suspects au clergé paroissial, c'était l'abbaye Saint-Martin. Précisément, à cette époque, elle était devenue un foyer de ferveur. M^{sr} du Lys, en 1629, y avait introduit, d'autorité, la réforme génovéfaine de Ch. Faure; celui-ci avait amené lui-même à Nevers une colonie réformatrice; les anciens religieux, désintéressés par un concordat, sortirent du couvent le matin du 10 décembre; il n'en resta que deux, l'ancien prieur Antoine Mittier et le P. Bonorum, qui quittèrent le vêtement noir pour l'habit blanc des réformés génovéfains, et, joints aux nouveaux venus, inaugurèrent par les offices solennels de la Saint-Martin, 11 novembre 1629, la nouvelle période du vieux monastère (1). Dès 1632, M^{sr} du Lys avait nommé le prieur Leclerc vicaire général, disant « qu'il était à son égard ce que saint Augustin avait été à Valère, évêque d'Hippone (2) ». M^{sr} de Chéry

(1) Biblioth. Sainte-Genève, ms 731, f° 151.

(2) *Ibid.*, ms 720, f° 217.

lui continua cette faveur ; il attestait que le Génovéfain était à ses yeux « le meilleur des pasteurs », et sa paroisse « aussi bien tenue qu'aucune du royaume (1) » ; il le fit son exécuteur testamentaire, et voulut, en mourant, léguer son cœur aux religieux de Saint-Martin : *Vivens eos dilexit*, disait l'épithaphe, *et moriens suo corde donavit* (2).

Le clergé paroissial ne leur était pas moins sympathique ; on leur savait gré de se confiner dans le service de leur paroisse, et les curés de la ville les appelaient avec complaisance un « ordre hiérarchique (3) », par opposition sans doute à ceux qui élevaient sur la paroisse d'autrui leurs chapelles parasites. Dans l'affaire de l'indulgence, le prieur Leclerc fut délégué, avec messire de Saint-Clivier, comme syndic des curés, et s'attira les applaudissements des pasteurs, du vicaire général Laurent de Chéry et de l'Evêque, dont les lettres de remerciement existent encore (4). Ce n'est du reste pas seulement à Nevers que les Génovéfains réconciliaient le clergé séculier avec l'institution régulière. Beaucoup d'évêques (5) les chargèrent, à cette époque, d'instruire et de former leurs clercs, jugeant comme l'Evêque de Beauvais « que ces chanoines ne ressemblaient pas à d'autres » religieux, dont nous éprouvons trop souvent l'insolence, étant de vrais *réguliers*, aussi attachés aux *régles* de l'Eglise qu'à celles de leur ordre (6) ». Ainsi faisait, en 1657, l'Evêque d'Autun, qui confia

(1) Biblioth. Sainte-Genève., ms 720, f. 194.

(2) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 315.

(3) Biblioth. Sainte-Genève., ms 720, f. 195.

(4) *Ibid*, ms 720, f. 194, 195 et 178.

(5) *Actes, titres et mémoires du Clergé de France*, t. II, p. 920.

(6) *Gullia Christiana*, t. VII, col. 780.

son séminaire aux Génovéfains de Saint-Symphorien (1).

Bien que le jansénisme ait trouvé plus tard quelques adeptes à Saint-Martin, la doctrine y était alors irréprochable. Au commencement d'avril 1658, le P. Leclerc expliqua en chaire la « Bulle touchant les » propositions de Jansénius » ; on était accouru de partout « pour entendre quelque chose de nouveau » ; la satisfaction fut universelle : « tous les ecclésiastiques » furent aussi très édifiés, et même des Pères Jésuites » ont avoué, dans une notable compagnie, que l'on ne » pouvait pas mieux expliquer cette bulle, et qu'en » vérité ils étaient touchés du zèle et de la doctrine » du R. P. prieur (2) ».

Justement, la congrégation désirait s'employer à l'œuvre des séminaires. Quand le prédécesseur de Bossuet à Meaux leur confia son séminaire en 1661, le P. général s'en félicitait, « parce que ce séminaire, » étant aux portes de Paris, excitera plusieurs prélats » de France à se servir de la congrégation pour rendre » service à leurs diocèses (3) ». Il ne fut donc pas difficile à M^{re} de Chéry de s'entendre avec Saint-Martin.

Le monastère était peuplé des premiers disciples de Ch. Faure, un des maîtres de la vie spirituelle au xvii^e siècle. Ami de Bourdoise, de Pierre Fourier, d'Alain de Solminihac, de saint Vincent de Paul et de Condren, Faure avait écrit pour son ordre un « Directoire des Novices », qui, traduit en latin par le Jésuite Adam Schirmbech, devint classique dans

(1) CLÉMENT, *Le Petit Séminaire d'Autun*, p. 3. — BULLIOT, *Saint-Martin d'Autun*, t. I, p. 411. — Lettre de Leclerc à Blanchart, bibl. Sainte-Genev., ms 720, f^o 178.

(2) Lettre du P. Pussel au P. général, bibl. Sainte-Genev., ms 720, f^o 205-206.

(3) Bibl. Sainte-Genev., ms 732, f^o 70.

tous les monastères (1), et il publia pour son séminaire de Saint-Vincent de Senlis un *Samuel Christianus* (Paris, 1638), dont nous regrettons de ne connaître que le titre gracieux (2).

Il est probable qu'on désigna parmi ces pieux religieux deux professeurs, sans leur attribuer d'autre revenu que leur prébende ; il n'y a pas trace d'une dotation quelconque. Le monastère fit ainsi libéralement ce que n'avait pu accomplir Saint-Clivier à la cure de Saint-Victor.

Il y eut un cours de philosophie pour les écoliers de l'ordre ; les chanoines réguliers étaient en possession d'une philosophie augustinienne publiée par le P. Fronteau : *Philosophia à scriptis S. Thomæ eruta, in usum scholæ canonicorum regularium congregationis Gallicanæ*, 2 in-f^o, Paris, 1639. Ces deux in-folios durent être le Manuel, et n'effrayèrent pas les jeunes étudiants nivernais, car ils sollicitèrent, en 1657, d'être admis aux cours de Saint-Martin ; mais on craignit de froisser les Jésuites. « Leurs meilleurs et plus notables écoliers de philosophie, dit le » P. Leclerc, me faisant prier de les admettre à notre » philosophie, avec le neveu de M^{sr} l'Evêque, je les » ai refusés et persuadés, *encore cette année* (20 février 1658), de retourner au collège, de satisfaire à » leur maître, et de lui donner contentement (3) ». Nous ignorons si l'exode leur fut permis l'année suivante ; il semble plutôt que la philosophie soit toujours restée au collège. Le professeur génovéfain était, en 1662, le P. Josset (4).

(1) Sous le titre : *Palæstra religiosa*. (Cf. HELYOT, s. v., col. 784, édit. Migne).

(2) *Ibid.*, col. 788.

(3) Lettre de Leclerc, bibl. Sainte-Genève, ms 720, f^o 17.

(4) Bibl. Sainte-Genève, ms 732, f^o 77.

Les cours de théologie s'ouvrirent au plus tard en 1657, car le professeur écrit, en 1658 (1), que son manuscrit était prêt quelques mois plus tôt, et qu'il l'avait rédigé aussitôt après sa nomination.

Ce professeur était le P. Thierry Cocquebert, venu de Senlis. On trouve encore la signature de ce religieux vingt ans après (1677) dans les registres paroissiaux (2); mais il s'était absenté au moins deux ans (1661-1662) pour réformer Chantemerle, au diocèse de Troyes (3). Josset et Cocquebert sont les seuls maîtres génovéfains dont nous ayons retrouvé le souvenir. Il reste du P. Cocquebert un intéressant document; ce premier professeur de théologie au séminaire de Nevers fit imprimer son cours. Parmentier possédait cet ouvrage (4) et fit présent de son exemplaire au chapitre le 6 septembre 1775 (5), comme d'un livre déjà rare. Un autre exemplaire, probablement le seul qui subsiste, portant l'*ex-libris* de Etienne Decrais, 1721, de Decize, appartient à M. le chanoine Sery. L'ouvrage est intitulé : *Compendiosa sacramentorum synopsis, in gratiam ordinandorum digesta, ad usum seminarii auctoritate Ill. ac RR. DD. Nivernensium Episcopi, in canonicâ regulari S. Martini Nivernensis erecti, operâ P. Theoderici Cocquebert, canonici regularis. Niverni. Venumdatur apud Steph. Maillard, regis ac ill. Episcopi*

(1) La *Synopsis* fut « finie d'imprimer en septembre 1658 ». Les approbations de l'ordre, de l'ordinaire et des docteurs s'échelonnent de février à août. *Synopsis quam à me tibi paucis abhinc mensibus oblata...* *Primum ex quo operam meam in clericali tuo seminario jussum sum impendere.. collegeram...* (Epistola).

(2) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 69.

(3) Bibl. Sainte-Genève, ms 732, f^o 77, et *Gallia Christ.*, t. XII, p. 594.

(4) *Evêques*, manuscrit, t. II, p. 316.

(5) Note manuscrite de PARMENTIER, sur l'exemplaire des *Evêques*, à l'Évêché.

typographum MDCLVIII (in-12, 14 cent. sur 8 1/2, xvi-290 pages). La voie n'était guère frayée devant l'abréviateur génovéfain ; il y avait assez de savants traités pour les étudiants des Universités, mais la théologie n'était pas descendue dans les manuels élémentaires ; on ne connaissait que quelques résumés *pro examine ordinandorum* ; la *Synopsis* est rédigée sur ce plan minimiste ; elle ressemble assez au petit ouvrage si souvent réédité du Jésuite Alagona, *Sancti Thomæ Summæ compendium* (1619), et ne contient que le Sacramentaire. Elle pouvait servir de base à un enseignement plus développé.

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur le temps de scolarité ; le titre de séminaire ne doit pas tromper, l'assemblée de 1625 avait officiellement conféré ce nom aux maisons pieuses où les ordinands venaient passer huit jours (1) ; mais Saint-Martin fut sûrement autre chose ; on y vit des internes domiciliés au séminaire (2) ; cependant, les élèves furent généralement externes. Nous ignorons leur nombre.

L'institution, pendant ses vingt-cinq à trente ans d'existence, fit peu de bruit ; les documents génovéfains, qui parlent si souvent du monastère et de la cure, paraissent ignorer le séminaire : il n'est nommé ni dans les lettres nivernaises à l'abbé de Sainte-Geneviève, 1658 (3), ni dans le rapport général du P. Boulart sur les œuvres de la Congrégation en 1662 (4).

Il vivait cependant ; en avril 1658, nous voyons le P. Leclerc dans les fonctions de sa charge de supérieur

(1) Procès-verbaux du clergé, assemblée de 1625.

(2) Archiv. départ., B, 535.

(3) Manuscrits cités.

(4) Bibl. Sainte-Genev., ms 732, f° 70.

du séminaire : « Notre P. prieur est à Prémery (résidence épiscopale) avec M^{sr} l'Evêque, *au sujet des ordres* (1) ». Il vivait encore en 1679 : le diacre Jean Thomelin signait aux actes publics comme « domicilié » au séminaire Saint-Martin de Nevers (2) ». Mais sauf ces deux mentions indirectes, nous ne savons plus de lui que sa fin.

« Quelques années avant 1687, disent les *Annales de l'Oratoire*, M^{sr} Valot retira son séminaire des mains de MM. les Chanoines réguliers de Saint-Martin (3) ».

L'occasion et les motifs de cette mesure sont mal connus ; les contemporains l'attribuèrent à l'influence de l'oratorien janséniste Poisson (4). Quoi qu'il en soit, les Génovéfains conservèrent l'affection du clergé et l'estime de l'Evêque, aussi bien sous M^{sr} Bargedé (5), ami déclaré des Jésuites, que sous M^{sr} Fontaine (6), favorable aux Jansénistes. Celui-ci voulut même que les jeunes ecclésiastiques fussent libres « de suivre les » exercices du séminaire à Saint-Sauveur ou à Saint-Martin (7) », selon leur gré ; et il « donna aux chanoines réguliers, par testament, tous ses livres de » théologie, de morale et d'histoire ecclésiastique, en » très grand nombre, à condition que l'usage n'en » serait point refusé aux jeunes étudiants qui se destinaient au service de l'Eglise (8) ».

(1) Bibl. Sainte-Genève, ms 720, f^o 206. Lettre du P. Pussel à Boulart.

(2) Archiv. départ., B, 535. Nous suivons Leclerc et Cocquebert jusqu'en 1678. (BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 69).

(3) Archiv. nation., MM, 583, f^o 311.

(4) *Infra*, p. 20.

(5) Lettre autographe de Bargedé. Bibl. Sainte-Genève, ms 2571, f^o 30.

(6) PARMENTIER, *Archiv. de Nevers*, p. 331.

(7) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 338.

(8) *Ibid.*, p. 339.

CHAPITRE IV

Le Séminaire oratorien.

(1687-1709)

M^{gr} de Chéry, ayant eu la douleur, à soixante-seize ans, de voir mourir son neveu et coadjuteur Laurent de Chéry, se démit de l'évêché de Nevers en faveur du candidat de Louis XIV, Edouard Vallot, fils du premier médecin du roi (1), et ami du P. de la Chaise. Le nouvel élu commença, en 1666, un long épiscopat de quarante ans, qui coïncida à peu près avec la « paix » de Clément IX (2), période de silence officiel ; par là s'explique la physionomie plus calme du gouvernement de M^{gr} Vallot.

Le transfert du séminaire à l'Oratoire ne paraît pas avoir eu, dans la pensée de l'Evêque, une portée doctrinale. Presque partout où les chanoines réguliers avaient pris la charge des séminaires, leur organisation fut regardée comme provisoire « et ne dispensa » pas les Evêques de fonder des établissements plus » conformes au vœu du Concile de Trente (3). D'ailleurs, depuis Cocquebert, Messieurs de Saint-Martin avaient un peu fléchi sur la doctrine, et plusieurs n'étaient pas éloignés de penser comme les Oratoriens (4) ; l'Evêque de Nevers ne demanda probablement à l'Oratoire qu'une institution moins

(1) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 313.

(2) Du Bref de Clément IX, 1669, au *Cas de conscience*, 1703.

(3) *Actes et Mémoires du Clergé*, t. II, p. 920.

(4) Ils écrivirent en faveur de Poisson, en 1698. (BATTEREL, cité plus bas).

précaire, avec des maîtres plus spécialisés. Il n'y mit, au reste, aucune précipitation, ce n'est qu'après vingt ans d'épiscopat qu'il s'y résolut.

Cependant la suppression du séminaire de Saint-Martin suivit de près l'arrivée à Nevers d'un Oratorien célèbre dont l'influence personnelle jette un certain jour sur cet événement. On connaît la vie agitée de Nicolas-Joseph Poisson (1), également célèbre comme cartésien et comme janséniste, relégué à Nevers en 1678, par lettre de cachet, puis exilé de cette ville en 1698, et mort à Lyon en 1710 sous l'interdit de l'archevêque Saint-Georges, ayant refusé jusqu'au bout de signer le « Formulaire ».

Voici l'incident qui l'amena à Nevers : Deux évêques jansénistes, ceux d'Arras et de Saint-Pons, l'avaient député à Rome, porteur d'un mémoire rédigé par Nicole, contre les propositions relâchées de quelques Jésuites ; il devait en poursuivre secrètement la condamnation. Il traitait aussi de la régale au nom de l'Evêque de Pamiers, et entre temps médissait de Harlay, le tout à l'insu de ses supérieurs. Le secret transpira ; aussitôt ordre vint à l'Oratoire de le rappeler en France, et Harlay le fit reléguer à Nevers.

M^{re} Vallot partageait-il quelques-unes des idées de Poisson (2), ou pensa-t-il servir la paix de l'Eglise en absorbant l'activité du remuant Oratorien dans le maniement des affaires diocésaines ? Toujours est-il qu'il lui donna toute sa confiance ; « il ne le nomma » pas son grand vicaire, mais il lui en fit faire toutes » les fonctions, et il ne lui en manqua que le titre,

(1) Cf. MORÉRI, *Sub voce*. — SAVELON, *Essai historique sur l'Oratoire de Nevers* (1893). — Abbé CLÉMENT, *Le P. Poisson, supérieur du collège de Vendôme* (1899). — Et surtout : BATTEREL, *Mémoires domestiques*, Archiv. nation., M, 220.

(2) M^{re} CROSNIER le pense : *Congrégations*, p. 533.

» qui n'aurait fait qu'aigrir la cour (1) ». Si l'on en croit les chroniqueurs du parti, « il gouverna le diocèse » vingt ans (2) » ; ses ennemis disent de même « qu'il » avait la meilleure part au gouvernement du diocèse (3) ». On comprend que le séminaire n'ait pas échappé à cette influence, et que les contemporains lui aient attribué « d'avoir fait ôter le séminaire aux » Pères de Sainte-Geneviève, pour en avoir la direction (4) ». Il paraît y avoir eu quelques années d'interregne, car le « régime » de l'Oratoire n'accepta l'œuvre que par sa délibération du 9 juillet 1687 (5).

Au point de vue du temporel, M^{sr} Vallot fut plus heureux que son prédécesseur ; il obtint l'agrément de Louis XIV pour une dotation régulière (6) ; les patentes sont de 1688, janvier ; en voici les dispositions principales : outre 3.000 livres une fois pour toutes, pour l'achat des meubles nécessaires, le roi accorde une taxe annuelle de 1.500 livres sur les bénéfices excédant 600 livres, autres que cures et prébendes ; il autorise aussi les unions de bénéfices, mais elles devaient venir en diminution de la taxe (7). Les bénéficiers ne montrèrent aucun empressement à cette contribution, mais le « régime » de l'Oratoire indiqua les voies et moyens de contrainte (8), et l'on s'exécuta. Nous ne connaissons qu'un seul bénéfice uni : dès 1690, l'Evêque « annexa au séminaire le revenu des » 12 prébendes et du doyenné de Frasnay (9) ». Ce

(1) BATTEREL, *Mémoires domestiques*. (Archiv. nation., M, 220).

(2) Archiv. nation., M, 219.

(3) Lettre du P. de la Chêze, citée par CLÉMENT, p. 46.

(4) *Ibid.*, p. 45.

(5) Archiv. nation., MM, 583, f° 311.

(6) *Ibid.*, f° 324.

(7) Archiv. comm. de Nevers, GG, 56.

(8) Archiv. nation., MM, 585, f° 79.

(9) PARMENTIER, *Archives de Nevers*, t. I, p. 372.

revenu montait à 800 livres, sur lesquelles il était dû un supplément de 100 livres au curé de Saint-Aubin, et une congrue de 350 livres au vicaire (1) ; restait un revenu net de 350 livres.

En 1699, M. Bolacre offrit bien à l'Oratoire son prieuré de Saint-Honoré, valant 600 livres (2), et c'est bien un Oratorien, le P. Celoron, qui lui succéda (3), mais le bénéfice fit ensuite retour aux séculiers, et n'entra jamais dans le patrimoine du séminaire. Il en faut dire autant du prieuré de Saint-Saulge, « que » l'abbé de Busseau aurait voulu unir au séminaire de » l'Oratoire de Nevers. Il en avait disposé en faveur » du P. Gallipaud, mais ce Père laissa vieillir les » provisions sans prendre possession (4) ». La taxe diocésaine resta à 1.500 livres.

Nous avons signalé plus haut les 20.000 livres du P Allard destinées, le cas échéant, à l'entretien des directeurs, mais cette somme, déjà écornée parce qu'il avait fallu désintéresser une parenté normande (5), avait été affectée à d'autres charges. La tentative faite auprès du duc de Nevers en 1689 « pour qu'il fondât » deux classes de théologie publique (6) » ne réussit pas ; enfin, les fondations Mangeard (7) et Duneau de Précý (8) ne profitaient qu'aux boursiers. Le séminaire oratorien ne posséda donc que les 1.500 livres du clergé et le revenu de Frasnay ; c'était en tout

(1) Archiv. départem., fonds du chapitre.

(2) Archiv. hospitalières de Nevers, 2^e fond, F, 1.

(3) GUÉNEAU, *Saint-Honoré-les-Bains*, in-8°, Nevers, 1877, p. 21.

(4) Jérôme Deparis, cité dans MARILLIER, *Histoire de Delaveyne*, p. 336.

(5) Archiv. nation., S, 6788, pièce n° 10.

(6) Archiv. nation., MM, 583, f° 377, et archiv. départem., B, 555.

(7) Minutes Guillet, 23 mars 1691. (Cité dans SVELON, p. 31). Mangeard avait été secrétaire de Chéry. (BOUTILLIER, *Archives paroissiales*, p. 38).

(8) Archiv. nation., S, 6788, liasse Nevers.

1.850 livres pour l'entretien annuel des directeurs et de l'immeuble.

Les séminaristes internes payaient une pension qui paraît avoir été de 150 livres, puisque la fondation de M^{lle} Louise Duneau, du 16 juillet 1692, affecte 300 livres par an « à la nourriture de deux ecclésiastiques du séminaire (1) ». D'ailleurs, la plupart des élèves restaient externes, même après le sous-diaconat, et c'est cette situation que vise le *Rituel* de M^{sr} Vallot (1689) : « Les curez veilleront particulièrement sur les jeunes clercs qui sont déjà engagés dans les ordres, et prendront garde s'ils remplissent les devoirs de leur état, quel est le progrès de leurs études, leurs occupations ordinaires pendant le jour, les compagnies qu'ils fréquentent, s'ils portent l'habit et la tonsure ecclésiastiques, s'ils assistent avec modestie, les dimanches et fêtes, aux offices de l'Eglise, s'ils se confessent ou communient tous les huit ou quinze jours, selon le degré de leur ordre ; et ils tiendront un état de tous les défauts qu'ils remarqueront en ces clercs, afin de donner leur avis sur leurs mœurs, quand ils en seront requis par l'Evêque. Et ils ne laisseront pas de prendre ce même soin quoique, pour des raisons particulières, on juge à propos que ces clercs, au lieu d'assister à l'office de leur paroisse, assistent à ceux qui se font dans l'église du séminaire (2) ». On voit par ce dernier avis que la dispense d'assister aux offices paroissiaux était de date récente.

Le séminaire avait à sa disposition une chapelle spacieuse, bâtie depuis peu, grâce aux libéralités de

(1) Archiv. nation., S, 6788, liasse Nevers.

(2) *Rituel pour les curez du diocèse de Nevers*, 1689, p. 151. Vallot avait déjà publié des Statuts synodaux en 1679 ; j'ignore s'il y était question du séminaire.

M. de Précy, qui y fut enterré, et bénite en 1681 par M^{re} Vallot (1). C'est celle qui existe encore rue de l'Oratoire. Du côté opposé à la chapelle, l'Evêque fit acheter quelques maisons voisines, pour établir le logement des séminaristes (2), mais il paraît qu'il les laissa à payer à la congrégation ; peut-être y employa-t-on les 12.000 livres données en 1686 par le P. Gilles Billiard, « pour missions et retraites aux curés (3) ».

Nous ne savons pas le temps de scolarité imposé aux élèves du séminaire oratorien.

On connaît l'éloge — et la leçon — que Bossuet avait adressés à l'Oratoire, en 1662, sur la tombe du P. Bourgoing : « Là, pour former de vrais prêtres, on » les mène à la source de toute vérité ; ils ont toujours » en main les saints livres, pour en rechercher sans » relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, » la profondeur par la retraite, la fin par la charité. » Tel est à peu près, Messieurs, l'esprit de l'Oratoire ». Et l'illustre Evêque ajoutait, avec une discrétion que les contemporains remarquèrent : « Adhère » rence immuable à tout l'ordre épiscopal, au Pape, » aux Evêques, tel est l'esprit de l'Eglise... Soyez » bénie, sainte compagnie, éteignez ces feux de division, ensevelissez ces noms de parti..... (4) ».

L'Oratoire de Nevers mérita le même éloge et le même reproche ; nous le verrons austère, savant et indocile, montrer à ses élèves toutes les vertus des « vrais prêtres », excepté « l'immuable adhérence au » Pape et aux Evêques ».

L'année que les exercices commencèrent (1687), la

(1) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 319.

(2) Archiv. nation., MM, 583, f° 324.

(3) *Ibid.*, au 8 octobre 1686, et S, 6788.

(4) *Oraison funèbre de Bourgoing*, édit. Lebarcq, t. IV, p. 307. (Cf. p. 302).

maison de Nevers comptait six Pères (1); on ne modifia pas tout de suite ce personnel, mais dans le courant de l'année quatre d'entre eux furent remplacés, il ne resta que les PP. Prouverre et Poisson.

Le P. Prouverre demeura cinquante ans à la résidence de Nevers (1661-1711); il vit naître le séminaire oratorien et il le vit mourir. On nous le représente comme un saint, adonné à la vie cachée, qu'il contemplait assidûment dans le mystère de la Sainte-Enfance de Jésus. Amoureux des pauvres, sa clientèle préférée, il inventait de pieux stratagèmes pour leur faire passer incognito son dîner. Il s'était institué « sacristain perpétuel », donnant aux séminaristes l'exemple de l'application dévote aux soins les plus humbles du culte divin (2).

C'est un autre exemple, non moins bienfaisant, que donnait Poisson, celui de l'étude et du zèle. Il avait renoncé à ses travaux cartésiens (3), qui l'avaient rendu suspect, « pour s'occuper de choses moins éloignées de son état 4 ». Il venait de publier les *Acta Ecclesiae Mediolanensis* (2 in-folios, Lyon, 1683), en meilleur ordre et plus complets que l'édition donnée par Saint-Sulpice en 1645 (5); peut-être travaillait-il dès lors à son *Delectus actorum Ecclesiae universalis*, qui ne parut qu'en 1703 (6). Ses autres ouvrages, restés manuscrits : *Traité des Bénéfices*, *Traité sur les usages et les cérémonies de l'Eglise* (7), indiquent

(1) Liste dans SAVELON, p. 56.

(2) CLOYSEAU, *Ménologe*, manuscrit cité par SAVELON, p. 14.

(3) Traduction *De la Mécanique et de la Musique* (1668); *Remarques sur la Méthode* (1670). Il refusa d'écrire la vie de Descartes. (BATTEREL, *Mémoires domestiques*, p. 670)

(4) BAILLET, *Vie de Descartes*, t. I, p. 12 et 13.

(5) Préface de son édition (qui est de lui, quoique signée par le libraire), et FAILLON, t. III, p. 26.

(6) Critique dans SALMON, *Traité de l'Etude des Conciles*.

(7) MORÉRI, art. Poisson.

la direction de ses sérieuses études. Nous avons déjà dit que le P. Poisson mourut dans les censures de l'Eglise ; on aimerait à penser que cette attache opiniâtre à l'hérésie fut seulement le malheur de ses dernières années, et ne rentre pas dans le cadre de cette histoire ; mais, dès 1683, on l'accusait à Nevers « de se déclarer hautement pour le parti des novateurs », et ce sont ces dénonciations répétées qui, malgré la protection de l'Evêque et du P. de la Chaize, finirent par obtenir, en 1697, sa relégation en Forez. Le P. de la Chaize résumait ainsi au général de l'Oratoire les griefs des Nivernais : « Le diocèse de Nevers » a été exempt de la contagion des nouveautés jusqu'à » ce que le P. Poisson s'en est vu le maître, au lieu » qu'il est maintenant étrangement infesté par les » maximes et intrigues de ce Père.... ; dans la nouvelle édition du Rituel (1), il a supprimé les » antiennes et les litanies de la sainte Vierge, celles » du Saint-Sacrement, le *Salve Regina*, par l'envie » d'ôter à la Vierge le titre de Mère de Miséricorde ; » il donne communément à lire aux séminaristes les » Provinciales ; les prêtres qui lui sont dévoués diffèrent longtemps l'absolution et la communion pour » des bagatelles ; il a voulu introduire la pénitence » publique, même pour des péchés secrets, et il l'eût » fait si M^{gr} l'Evêque ne s'y fût opposé ; les religieuses » qu'il dirige ont des livres du parti, disputent au » parloir sur la grâce, affectant de soutenir que » Jésus-Christ n'est pas mort pour les pécheurs, que » les cinq propositions ne sont pas condamnées au

(1) Rituel de 1639. Les rubriques sont en français, « la langue latine » en eût rendu l'usage moins commode » (Préface). D'après dom Guéranger, cette invasion des rubriques françaises au XVII^e siècle caractérise les livres d'église jansénistes, ainsi que l'exclusion des litanies de la sainte Vierge. (*Instit. liturg.*, t. II, p. 66).

» sens de Jansénius ; on ne peut exprimer tout le mal
» qu'il fait dans le diocèse par la mauvaise doctrine
» et les mauvais livres qu'il répand, par lui et par ses
» émissaires, ayant la confiance du prélat et la meil-
» leure part au gouvernement du diocèse (1) ». Il faut
peut-être craindre quelques exagérations dans ces
témoignages ennemis recueillis par le P. de la Chaize,
mais il reste que la réputation du P. Poisson jette sur
le berceau du séminaire oratorien une ombre jansé-
niste, qui ne se dissipera plus.

- Aussitôt que les patentes royales eurent constitué
l'existence et les revenus du nouvel établissement
(1688), on fit venir de Clermont le P. Cuissard « pour
» la direction des ecclésiastiques du séminaire (2), et
Nantes envoya le P. Le Forestier « pour enseigner la
» théologie (3) ». Le P. Cuissard avait déjà dirigé les
séminaristes de Langres, Châlons-sur-Marne et Mâcon ;
nous savons de lui que « sa belle taille, son extrême
» modestie, lui donnaient une grâce toute spéciale
» dans les cérémonies ; il les aimait et les faisait
» aimer aux jeunes clercs (4) ». Il resta à Nevers douze
ans et mourut à Dijon.

Le P. Le Forestier enseigna huit ans ; nous ne
savons rien de lui.

Il fut remplacé, en 1695, par le P. Gallipaud, arrivé
l'année précédente, et qui occupa la chaire de théologie
douze ans. A côté de Gallipaud, on voit passer rapi-
dement : Le Sueur de Saint-Maur (1697-1699), Louis
de Carrières (1696-1702), de Longchamps (1705-1706,
et Leix (1706-1707).

Il convient de signaler le P. de Carrières ; il ne nous

(1) BATTEREL, *Mémoires domestiques*. (Archiv. nation., M, 220).

(2) Archiv. nation., MM, 583, au 6 octobre 1688.

(3) Listes triennales, dans SVELON, p. 56-57 ; cf. p. 28.

(4) CLOYSEAULT, *Ménologe*, dans SVELON, p. 31.

apparaît à Nevers qu'avec le titre de maître des cérémonies ; mais, quand il quitta ce séminaire, il venait de publier le premier volume (in-12, Paris, 1701) de l'ouvrage qui l'a rendu célèbre. On sait que cet ouvrage fut d'abord mal accueilli du public, et l'auteur aurait renoncé à son travail si Bossuet, dit-on, ne l'eût encouragé.

Après Poisson, le nom culminant parmi ces maîtres oratoriens fut celui du P. Gallipaud. Il avait été suspecté de jansénisme ; « c'est même, dit le P. Savelon, » ce qui donna à Nevers l'honneur de le posséder (1) » ; nous verrons que cela aussi l'en fit sortir. Il s'y acquit beaucoup d'estime, fut le directeur, puis le correspondant de Marcelline Pauper (2), l'ami de dom Delaveyne, fondateur des Sœurs de Nevers (3), l'ami aussi de l'abbé de Busseau, qui l'était d'Arnauld (4). Après douze ans, M^{re} Bargedé exigea son changement (5), quoique son jansénisme fût relativement modéré, car nous savons qu'il faisait communier Marcelline Pauper presque tous les jours (6), et que, devenu assistant général, son influence assura, après douze tours de scrutin, l'élection au généralat du P. de la Valette, dont le concurrent Fouquet était un dévot du diacre Paris (7). L'Oratoire de Paris conservait de Gallipaud deux manuscrits : 1^o divers traités de théologie (peut-être ses cours à Nevers) ; 2^o une table de saint Augustin, que ses confrères préféraient à celle des Bénédictins (8).

(1) SAVELON, op. cit., p. 32.

(2) BOUX, *Vie de Marcelline Pauper*, p. 24.

(3) MARILLIER, *Vie de Delaveyne*, p. 336.

(4) *Ibid.*

(5) *Infrà*, p. 33.

(6) BOUX, op. cit., p. 25.

(7) *Nouvelles ecclésiastiques*, 1732, p. 41, et 1733, p. 150-151.

(8) INGOLD, *Le chancelier d'Aguesseau et l'Oratoire*, p. 42.

Après les noms des professeurs, nous avons un nouveau renseignement explicite sur la nuance et le niveau de la théologie oratorienne à Nevers, c'est le manuel mis aux mains des étudiants par le P. Gallipaud.

On pense bien que la *Synopsis* de Cocquebert, trop rudimentaire, n'avait pas suivi les élèves au nouveau séminaire ; les professeurs durent dicter d'abord leurs cahiers, comme il se pratiquait presque partout ; en 1694, parurent à Lyon les *Institutiones theologicae ad usum seminariorum*, de l'oratorien Juenin, professeur à Saint-Magloire (1) ; l'ouvrage, très remarquable, se répandit vite dans les séminaires, et Nevers l'adopta des premiers. Bientôt, cependant, l'abbé d'Argentré signala à Godet des Marais « le venin janséniste (2) » qui s'y était glissé ; les Evêques s'émurent, et devant l'orage, le cardinal de Noailles lui-même le retira en 1700 des mains des étudiants ; M^{sr} Vallot l'interdit de même dans son séminaire, et « les Oratoriens de » Nevers s'inclinèrent devant les désirs de leur bien- » faiteur (3) ». Cela n'empêcha pas son successeur, M^{sr} Bargedé, quelques années plus tard (1707), de le condamner plus explicitement encore : « Nous sommes » plus obligé que les autres de le condamner, pour » désavouer avec notre prédécesseur l'usage qu'on en » a fait pendant quelque temps dans notre séminaire. » Nous ne pouvons assez recommander à tous ceux » qui ont étudié sous un pareil maître (4) d'oublier » pour jamais ce qu'ils ont pu prendre de mauvais

(1) HURTER, *Nomenclator*, n° 380.

(2) Archiv. nation., L. 13.

(3) SVELON, p. 34.

(4) Cette expression a fait croire à M. Marillier (Congrès international des catholiques, 1891, section historique, p. 221) que Juenin avait été professeur à Nevers. Il n'y a enseigné que par son livre.

» dans son ouvrage, et de puiser dans des sources
» plus pures les eaux vives dont ils doivent arroser le
» champ qu'ils ont à cultiver (1) ». L'année suivante,
Rome mit l'ouvrage à l'Index *donec corrigatur* ; il y
est resté (2).

L'influence du séminaire oratorien se fit bientôt
sentir dans le clergé nivernais. Un contemporain, le
jésuite Brisson, nous assure « qu'on inspirait aux
» jeunes ecclésiastiques des sentiments peu ortho-
» doxes, et qui favorisaient les nouveautés et les
» erreurs de Jansénius... ce qui n'a que trop paru dans
» la suite par les appels de la Constitution *Unigenitus*
» que ces ecclésiastiques, devenus chanoines de la
» cathédrale et curés du diocèse, ont interjeté au
» futur Concile (3) ». C'est un ennemi qui parle, mais
les autres renseignements donnent la même note.

Après le départ de Poisson, M^{sr} Vallot avait conti-
nué sa confiance au vicaire général Bargedé, et se
démît en sa faveur, au mois de juin 1705. Ce fut une
tempête à Nevers, où le « parti » avait escompté la
nomination de l'abbé de Busseau, prieur de Saint-
Saulge, élève des Oratoriens, et ami du grand
Arnauld. Le vieil évêque fut circonvenu, on lui fit
écrire au Roi une seconde lettre où il déclarait que
sa démission avait été surprise et qu'il la retirait.
Pour éclaircir cet imbroglio, le prélat fut mandé en
cour, et le consciencieux P. de la Chaize, son ami,
l'alla voir de la part du Roi. Il eut beaucoup de peine
à rester un instant seul avec lui, tant on faisait bonne
garde, mais s'assura enfin de ses vraies intentions,
et, sur son rapport, la coadjutorerie avec succession

(1) Mandement du 5 août 1707, in-4° 12 pages, Nevers, chez Chaillot.

(2) *Index librorum prohibitorum*, édition Léon XIII, *sub voce*.

(3) Archives communales de Nevers, GG, 57.

fut maintenue à Edouard Bargedé (1). M^{re} Vallot étant mort peu après, Bargedé se fit sacrer chez les Jésuites de Paris. et rentra dans son diocèse. Il y trouva une opposition violente et mesquine dont le bruit vint jusqu'à Paris ; nous en empruntons quelques traits au P. Léonard de Sainte-Catherine de Sienna (2) : « Les troubles causés (à Nevers) par la » cabale janséniste ont duré depuis l'Avent jusqu'à » Pâques. Cette ville se trouvant presque toute » infestée des idées du parti, par les soins, les instructions des Pères de l'Oratoire, des chanoines » réguliers (3), et du théologal, ne pouvait manquer » de faire du fracas à l'arrivée de l'Evêque qu'on » leur donne. Ils ont dit la rage contre lui, ils ont » même empoisonné trois de ses chevaux, que l'on » trouva morts tous en même temps dans son écurie. » et le lendemain ils eurent l'insolence de mettre un » placard à la porte de l'Evêché, où étaient ces mots : » *Tes chevaux sont partis, tu partiras bientôt après.* » Ce n'a été que chansons et satyres contre lui ; c'est » qu'ils le connaissaient pour un vigoureux anti-janséniste. Ce qui a redoublé la fureur du parti, » c'est que pour les prêches de l'Avent (1705) et du » Carême (1706), l'Evêque avait pris le P. Eloy, » très habile Récollet, qui, bien informé de l'esprit » et des sentiments de ces peuples, leur faisait de » temps en temps de terribles leçons. Un sermon » très vif qu'il fit le jour de la Conversion de saint

(1) Archiv. nation., L, 737. C'est le portefeuille du P. Léonard. Sur la valeur considérable de ce témoin, voir l'éditeur récent de Saint-Simon, BOILISLE, Introd.

(2) Archiv. nation., L, 737.

(3) Le P. Hesbelin, relégué à Saint-Martin de Nevers, s'était vu refuser la permission de confesser, par l'influence du vicaire général Bargedé, qui l'accusait de jansénisme. (Même portefeuille, sous le 10 juillet 1706).

» Paul aux filles de la Visitation, sur la Grâce, les
» irrita à l'excès, et particulièrement ces religieuses,
» qui sont devenues pires que Port-Royal sous la
» direction des Pères de l'Oratoire. Ces Pères prirent
» tellement intérêt au chagrin de ces filles, qu'ayant
» avant cela prié le P. Eloy de prêcher chez eux les
» grandeurs de Jésus, le jour venu, ils lui écrivirent
» au matin qu'ils avaient des raisons de refuser son
» sermon. Néanmoins, l'Evêque, ayant été averti de
» cette brutalité, fit prêcher le P. Eloy malgré ces
» messieurs. Tout cela pouvait avoir de fâcheuses
» suites, car la ville est toute exaspérée. Les curés
» sont pourtant bien disposés pour l'Evêque (1) ».
Ce n'étaient pas encore ceux dont Brisson nous a
parlé et que nous retrouverons plus loin.

Malgré l'opposition, le vigilant Evêque lança son
mandement de 1707 par lequel, un des premiers en
France (2), il condamna les *Réflexions morales*, de
Quesnel, et annonça qu'il n'ordonnerait ni n'approu-
verait aucun ecclésiastique qui n'eût signé le « For-
mulaire ».

On devine quelle devait être, en pareilles conjon-
ctures, la situation du séminaire oratorien. Au début
de son épiscopat, M^{sr} Bargedé essaya loyalement de
sauver l'institution. Il crut d'abord, en 1706, qu'il
suffirait d'éloigner le P. Champion, supérieur, avec le
P. de Longchamps ; ils furent remplacés par les
PP. Eveillard et Leix ; on conservait le P. Gallipaud.
Mais l'année suivante, l'Evêque crut nécessaire de
faire maison neuve ; il ne garda qu'un étudiant, le
jeune P. Romain Guy, et désigna lui-même comme
supérieur le P. Barnier, qui lui fut accordé ; on lui

(1) Archiv. nation., L, 737.

(2) LAFITEAU, *Histoire de la Const Unigenitus*, t. I, p. 326.

adjoignit les PP. Ménage, Fourré et Gaspard Massillon (neveu et éditeur du grand orateur). C'est à ces nouveaux venus que s'adressait « l'espérance » un peu comminatoire du mandement de 1707 : « Nous aurons » soin dorénavant de marquer ce que nous croyons » devoir être enseigné dans notre séminaire, et » *nous espérons* que ceux qui sont chargés d'y donner » des leçons de théologie n'en donneront point » d'autres que celles que nous aurons spécialement » approuvées (1) ». Cette « espérance » ne fut sans doute pas réalisée au gré du prélat, car Barnier devint bientôt aussi suspect que ses prédécesseurs ; « les » raisons, dit Cloyseault, on ne peut pas les dire ici, » mais Dieu les révélera à toute la terre au jour du » jugement (2) ». En attendant, l'histoire n'en connaît qu'une : l'Evêque désespéra de trouver dans la congrégation de l'Oratoire un personnel de professeurs soumis au Pape, et il prit le parti de confier à des maîtres plus sûrs la formation du clergé diocésain. C'était en 1709, la fondation de M^{sr} Vallot avait duré vingt-deux ans.

Les revenus demeurèrent à l'Oratoire ; il continua de percevoir la taxe sur le clergé pendant les six ans qu'elle dura encore (le Roi la supprima en 1715), et les revenus de Frasnay jusqu'en 1745, qu'ils furent réunis au Chapitre. L'immeuble bâti pour les séminaristes fut loué d'abord, puis vendu au marquis de Bonnay, en 1784 ; confisqué comme bien d'émigré, vendu aux enchères, il échut, en 1810, à M. de Chabrol-Chaméane ; c'est le n° 11 de la rue de l'Oratoire (3). L'autre partie de l'immeuble, attenante à la chapelle, garda deux Oratoriens jusqu'à la Révolution ; vendue

(1) Mandement du 5 août 1707, in-4°, Nevers, chez Chaillot.

(2) CLOYSEAUULT, *Ménologe*, dans SAVELON, p. 36.

(3) Archives des Maristes de Nevers.

alors comme bien national, elle est occupée aujourd'hui par les Maristes (1), qui la disputent sans succès à la confiscation. La chapelle oratorienne, acquise à la mense épiscopale, est sous scellés depuis 1902.

CHAPITRE V

Le séminaire Saint-Sauveur. — Les Jésuites

(1709-1762)

§ 1. — LA FAVEUR

M^{re} Bargedé montait sur le siège de Nevers au moment où se rallumait la lutte jansénienne, assoupie par la paix de Clément IX pendant l'épiscopat précédent. Comme avait fait Eustache de Chéry contre Jansénius, Bargedé se rangea résolument du côté de l'Eglise catholique contre Quesnel, et il fut sévère aux Oratoriens, qu'il voyait de l'autre côté. Ils ne le lui pardonnèrent pas ; leur rancune, déposée par le P. Batterel dans ses *Mémoires domestiques*, a passé jusque dans des ouvrages plus récents ; la mémoire de ce prélat méritait plus de justice.

« Sur le témoignage avantageux, dit Batterel, » qu'avait rendu de lui le P. Poisson à M^{re} Vallot, » Bargedé avait été pourvu d'une des principales cures » de Nevers, et avait ensuite longtemps cultivé » l'amitié de ce Père, jusqu'à ce que celui-ci l'eût » aidé à devenir grand vicaire. Quand il le fut, et » assez bien dans l'esprit du prélat pour se passer du

(1) Archives des Maristes de Nevers.

» P. Poisson, il ne songea qu'à l'écarter comme un
» témoin incommode, et, se livrant aux Jésuites, fit
» réussir par leur crédit l'intrigue concertée avec eux
» pour succéder à M^{re} Vallot ; et, pour récompense de
» leurs services, nous chassa du séminaire, qu'il leur
» donna (1) ».

C'est probablement cette odieuse insinuation que Cloyseault réservait « pour le jugement dernier (2) ». Louis Batterel ne vint à Nevers qu'en 1742 (3), trente ans après les événements ; nous avons déjà entendu un témoin plus désintéressé et informé au jour le jour, qui signalait du côté opposé les « intrigues » concertées » pour la succession de Vallot. Batterel avoue, du reste, qu'une fois grand vicaire, Bargedé « fut assez bien dans l'esprit du prélat pour se passer » du P. Poisson ». Il n'est pas sûr qu'il lui fut beaucoup redevable auparavant.

Edouard Bargedé était originaire de Corbigny, alors au diocèse d'Autun (4), fils de noble homme Gaspard Bargedé, bailli de l'abbaye Saint-Léonard (5) et juge royal de Dompierre-sur-Héry (6). La famille ne manquait pas de relations utiles à Nevers ; la sœur aînée de l'Evêque y était née, et à son baptême, dans la chapelle des Visitandines (1643), avait eu pour marraine Anne de Gonzague (la Palatine de Bossuet), et pour parrain Antoine de Clèves (7). Edouard étudia à

(1) BATTEREL. *Mémoires domestiques* pour servir à l'histoire du cardinal de Bérulle (Archiv. nation, M, 220).

(2) Cité plus haut, p. 34.

(3) Listes, dans SAVELON.

(4) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 322.

(5) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 55-56.

(6) Registres paroissiaux de Montreuillon pour 1682 (Communication de M. le curé Farinotte).

(7) BOUTILLIER, loc. cit.

Nevers (1), il était docteur en théologie (2), ainsi que son frère Jean, plus tard son vicaire général ; un troisième frère, Gaspard, fut curé de Saint-Lazare, puis grand chantre du chapitre (3).

Aussitôt prêtre, Edouard obtint le prieuré cure de Montreuillon (4), à la nomination de l'abbé de Saint-Martin (5 ; les actes paroissiaux pour 1683 sont signés de lui, et incidemment de son frère Jean, alors diacre (6. En 1684, il permuta avec le chanoine Sabourin (7) deux chapelles dont il était titulaire, contre la cure de Saint-Aricle. La faveur de Poisson n'y était pas nécessaire. Après dix ans de ministère actif à Saint-Aricle, l'Evêque ajouta à son titre celui de grand vicaire et d'official (8) ; il se peut que le P. Poisson y ait contribué ; c'était l'époque où il suppliait le P. de la Chaize d'obtenir son retour à Paris, et on nous dit qu'afin de mieux disposer le P. confesseur, « il redoublait d'attentions aimables pour les » Jésuites de Nevers (9) » ; c'en fut une, peut-être, que de reconnaître le mérite de leur ami. Poisson fut néanmoins exilé de Nevers peu après (1698), et M^{sr} Valot, bien placé pour savoir, n'attribua pas ce coup au curé de Saint-Aricle, puisqu'il reporta toute entière sur lui la confiance qu'il avait eue dans l'Oratorien. En 1701, il le fit entrer au chapitre ; en 1703,

(1) PARMENTIER, loc. cit.

(2) Archiv. hospitalières de Nevers, liste des recteurs.

(3) Un frère laïc, Etienne, devint bailli de Corbigny ; deux sœurs, restées filles, Elisabeth et Marguerite, habitaient Nevers. (Minutes Rondeau, 18 mars 1706).

(4) PARMENTIER, loc. cit.

(5) Pouillé. dans CROSNIER, Cathédrale.

(6) Reg. de Montreuillon.

(7) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 66. Ce chanoine est différent de Jean Sabourin, curé de Saint-Victor, dont il est parlé plus haut.

(8) PARMENTIER, loc. cit.

(9) SVELON, p. 20.

il confia à huit Jésuites le soin de prêcher une mission de cinquante jours à la ville de Nevers (1) (on sent que l'influence de Poisson est oubliée); en 1705, il le demanda pour coadjuteur, et enfin se démit en sa faveur.

Les Jésuites durent être sympathiques à Bargédé, comme les Oratoriens à M^{sr} Valot, mais il n'y a pas trace d'une intrigue simoniaque dont le séminaire aurait été le prix. La rupture se fit sur le terrain doctrinal.

A l'avènement de M^{sr} Bargédé (13 juin 1706), les *Réflexions morales*, de Quesnel, venaient de paraître; il les condamna, presque le premier (2); dans la controverse ainsi réveillée, les Oratoriens n'entrant pas dans ses vues, il décida, en 1709, de donner des maîtres plus sûrs à son jeune clergé. Ainsi firent vers le même temps nombre d'évêques; à Langres et à Agde, on leur enlevait le séminaire; à Saint-Magloire, on destituait les principaux directeurs; Belzunce, de Marseille; Vintimille, de Paris; Lenglet, de Soissons; Montmorin, de Langres; les évêques de Boulogne, Blois, Troyes, Agde, Clermont, Annecy, frappaient en outre d'interdit les Oratoriens de leurs diocèses (3). Replacée dans le cadre de l'histoire générale, l'attitude de M^{sr} Bargédé paraît plutôt modérée. Nous devons cette justice à la mémoire du fondateur du séminaire Saint-Sauveur.

Cette fondation fut laborieuse. Les Oratoriens étaient chez eux dans l'immeuble légué à Condren par M^{sr} des Trappes, et agrandi par M^{sr} Valot; les revenus

(1) Archiv. commun., CC, 306, et BB, 35.

(2) LAFITEAU, *Histoire de la Const. Unigenitus*, t. I, p. 101.

(3) HELYOT, *Ordres religieux*. (Edition Migne, supplément, col. 76 et suiv.).

mêmes dont ils jouissaient à raison du séminaire leur étaient attribués par des lettres-patentes dont la révocation devait se faire attendre ; M^{sr} Bargedé eut donc à trouver à la fois un local et des ressources. Il demanda l'un et l'autre au vieux prieuré de Saint-Sauveur. Bâti, dit-on, par Charlemagne, qui y aurait enterré une de ses filles (1), Saint-Sauveur avait déjà vu plusieurs décadences et plusieurs restaurations ; donné à Cluny, en 1045, par l'évêque Hugues (2), il appartenait depuis 1395 au grand-prieur de l'ordre : nous y avons vu dom Lemperière (3) ; le titulaire actuel était dom Marin. Sur la demande de M^{sr} Bargedé, le roi désintéressa dom Marin en lui donnant en échange la prévôté royale de Chambon au diocèse de Limoges, qui valait 5.000 livres, et, par brevet du 5 avril 1709, fit don de Saint-Sauveur « aux Jésuites » de la province de France, pour y établir un nouveau « séminaire d'ecclésiastiques », avec la clause que « si la direction dudit séminaire était retirée aux » Jésuites, tous les droits, revenus, bâtiments, cir- » constances et dépendances du Prieuré et Sacristie » de Saint-Sauveur retourneraient au collège des » Jésuites dudit Nevers, pour être dans ce cas lesdits » fruits et revenus employés à l'entretien de deux » régents de théologie, l'un de scolastique et l'autre » de morale (4) ». Cette clause encourageait la compagnie à faire les frais de restauration et d'aménagement nécessaires ; c'était sans doute aussi une précaution de l'Evêque contre un retour offensif des Jansénistes.

Dès le 25 mai suivant, M^{sr} Bargedé fit son contrat

(1) *Album du Nivernais*, t. 1^{er}, p. 11. — La *Gallia Christiana* ne connaît que la restauration sous Charles-le-Chauve (t. XII, col. 606).

(2) *Gallia Christiana*, t. XII, loc. cit.

(3) Plus haut, p. 4.

(4) *Archiv. commun.*, GG, 56.

avec la Société de Jésus, le décret d'union est du 4 novembre, l'un et l'autre confirmés par lettres-patentes de janvier 1710 et par une bulle de Clément XI (1).

L'acte du contrat nous montre Bargedé attentif à ne pas abdiquer, même aux mains des religieux qu'il estimait tant, ses droits d'Evêque. La doctrine comme la discipline exigent qu'un séminaire diocésain soit entièrement dans la main de l'Evêque, et le choix du personnel enseignant est l'acte le plus délicat de sa juridiction doctrinale ; les religieux, d'autre part, ont des constitutions inviolables, qui attribuent exclusivement à leurs supérieurs réguliers la nomination et le déplacement des sujets : un conflit est toujours possible. L'Evêque de Nevers voulut y pourvoir en stipulant dans l'acte de 1709 « que le provincial ne » pourrait pas changer le supérieur sans le consentement de l'Evêque, et qu'il serait tenu d'en faire » sortir ceux de la Société qui ne lui conviendraient » pas, pour en mettre d'autres qui lui fussent plus » agréables (2) ». Les Jésuites supportèrent avec peine cette clause « contraire à leur Institut », et en sollicitèrent l'abrogation en 1712, mais Bargedé tint bon, et déclara « qu'il n'avait rien voulu exiger qui fût » contraire à leur Institut, sinon qu'en cas qu'il s'en » trouvât quelques-uns dans la suite dont il fût » mécontent, le provincial y pourvoira à sa satisfaction avec tout le respect qui lui est dû (3) ». Les religieux demeuraient donc soumis à leur provincial, mais l'Evêque se réservait le droit d'exiger de celui-ci

(1) Archiv. comm., GG, 56.

(2) Extrait des registres du Parlement, 15 mars 1763. Compte rendu de M. de l'Averdy aux chambres assemblées. (Dans la collection privée de M. de Montaron de Monthlin., communiquée par M. l'abbé Jos. Dasse).

(3) Compte rendu de M. de l'Averdy, loc. cit.

les mesures utiles au bon fonctionnement du séminaire diocésain.

Malgré ces clauses protectrices, le transfert du séminaire aux Jésuites n'agréa pas à tout le monde ; c'est à l'enregistrement des patentes de 1710 que l'opposition attendait l'Evêque. Il courut parmi les chanoines un mémoire, pauvrement rédigé, qui les excitait à empêcher l'homologation (1). Le chapitre ne se laissant pas émouvoir, on espéra meilleur succès d'un exploit d'opposition signifié dans les formes par dom Vincent, procureur des Clunistes de Saint-Etienne de Nevers, au nom de dom Himonet, procureur général de l'ordre. C'était une manœuvre déloyale, car dom Himonet désavoua son confrère devant le Parlement, et la *Voûte* de Cluny (c'est le nom du grand conseil de l'ordre) ayant donné son consentement, tout fut fini par l'arrêt du 18 mai 1711 (2). Les Jésuites avaient déjà pris possession et reçu les séminaristes.

On répara d'abord la vieille église. C'était un très bel édifice roman du XII^e siècle, surmontant la crypte du X^e, et qui s'était couronné plus tard d'un clocher gothique. La nef était, depuis 1218, devenue paroissiale (3), mais un couloir de riche architecture longeait le bas-côté nord et conduisait les moines (quand il y en avait) du monastère au chœur sévèrement clos. On commença par refaire la toiture, si endommagée qu'il pleuvait dans l'église comme dehors. Le chœur des religieux était fermé de murs hauts de trois coudées, qui l'isolaient en l'assombrissant, et dérobaient aux

(1) Mémoire pour faire connaître à Messieurs du Chapitre l'intérêt sensible qu'il y a de s'opposer à l'établissement du nouveau séminaire chez les PP. Jésuites. (Archiv. commun., GG, 56).

(2) Instruction du P. Brisson. (Archiv. commun. de Nevers, GG, 57).

(3) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. I, p. 187.

fidèles la vue de ce qui s'y passait ; on remplaça ces murs par des grilles de fer, et, par suite, l'autel paroissial qui s'y adossait fut relégué vers le second pilier de la nef, « avec le consentement en forme du » vicaire perpétuel et des fabriciens (1) ». Désormais, le chœur, bien en vue et peuplé d'un nombreux clergé, allait éclipser les offices paroissiaux de la nef ; les curés ne s'y résignèrent jamais.

Les bâtiments n'étaient pas logeables ; le grand-prieur demeurant toujours à Cluny ou à Paris, Saint-Sauveur avait été livré depuis plus de deux cents ans à des fermiers, qui n'y faisaient pas de réparations ; aussi n'était-ce plus qu'un galetas et une masure qu'on démolit. Le seul corps de logis utilisable reçut provisoirement tous les hôtes, et devint le réfectoire quand on eut construit le nouveau bâtiment (2).

La fortune du prieuré consistait en : 1° un domaine appelé Sampanges, à Gimouille ; 2° le moulin de Givry, paroisse de Saint-Trohé, et 3° deux cents *œuvres* de vigne, le tout affermé 800 livres. Il s'y joignait un terrier, quelques dixmes et locatures, dont on a conservé le détail (3). Le revenu total, d'après les baux remis en 1762 au syndic diocésain et qui reproduisaient les précédents, était d'environ 4.000 livres.

Les charges provenaient d'anciennes fondations que l'autorité épiscopale réduisit en 1719 à un service par mois (4) ; on devait aussi une portion congrue de 300 livres au vicaire perpétuel de Saint-Sauveur, et

(1) Instruction du P. Brisson. (Archiv. comm., GG, 57).

(2) *Ibid.*

(3) Instruction du P. Brisson. (Archiv. commun., GG, 57). — Inventaire de 1762, aux archiv. départ., D, 10 ; inventaire de 1790, aux mêmes archives, D, 10 ; rapport de M. de l'Averdy au Parlement, loc. cit.

(4) Archiv. commun., GG, 52.

de petits suppléments aux curés de Gimouille, Sauvigny et Magny (1).

Si l'on accepte les chiffres des Jésuites de 1762 pour l'entretien annuel de l'église et des bâtiments, le total des charges ordinaires pouvait atteindre 1.200 livres. Il restait donc environ 2.800 livres pour l'entretien des quatre directeurs. Les actes de fondation réglaient que le patrimoine ne devait jamais dépasser 3.000 livres de rente.

Saint-Sauveur possédait aussi quelques droits honorifiques ; ainsi, le prieur nommait à douze cures : Saint-Sauveur, Saint-Eloy, Coulanges, Rosiers, Sermoise, Jaugenay, Cougny, Gimouille, Magny, Aglan, Ourouër et Montigny-aux-Amognes (2). Les titulaires rendaient au patron divers hommages, par exemple, le curé de Coulanges « payait 40 sols par » chacun an (3) », et devait « faire l'office de sous-diacre, et chanter l'Eptre à Saint-Sauveur le jour » de la Trinité (4) » ; le curé de Saint-Laurent était tenu de venir faire diacre (5) le même jour. Naturellement, ils se faisaient remplacer par quelque ecclésiastique plus libre qu'eux.

Les séminaristes internes payaient une pension uniforme de 240 livres (6).

En 1715, le roi « déchargea à perpétuité le diocèse » de Nevers de l'imposition de 1.500 livres qui avait » été accordée pour la nourriture et l'entretien des

(1) Archiv. départ., D, 10.

(2) Pouillé, dans CROSNIER, et minutes Goussot, 26 février 1725.

(3) Minutes Goussot, 3 juin 1768.

(4) Minutes Rondeau, 12 juin 1720.

(5) *Ibid.*

(6) C'est le chiffre de la fondation d'une bourse (inventaire du 14 mai 1762), et c'est aussi le chiffre de l'état des revenus, dressé en 1790. (Archiv. départ., D, 10).

» directeurs de l'ancien séminaire (1) » oratorien. Le diocèse fut soulagé d'autant, mais les Jésuites n'y gagnèrent que la suppression d'une concurrence éventuelle, car l'ordonnance portait « que le séminaire » Saint-Sauveur subsistera seul désormais, et faisons » défense aux supérieur et directeurs de l'ancien » séminaire de faire, sous quelque prétexte que ce » puisse être, aucunes fonctions de celles qui se pratiquent dans les séminaires (2) ». Ce n'est pas aux Jésuites non plus, mais au Chapitre, que fit retour, en 1745, la collégiale de Frasnay (3). La bourse Mangeart fut remise aussi au Chapitre par le P. de Courcelle; les deux bourses Duneau restèrent aux Oratoriens.

Le nouveau séminaire, quand il eut été aménagé, contenait quatre appartements pour les directeurs et vingt-huit cellules, dont cinq réservées aux prêtres retraitants. Nous ignorons s'il arriva que les vingt-trois cellules d'étudiants fussent occupées; une liste d'internes, en 1762, nous fournit quinze noms (4); un document postérieur, en 1789, parle de vingt-huit élèves (5).

Nous n'avons pas de renseignement direct sur le temps de scolarité, mais le règlement de M^r Tinseau, en 1768, qui se réfère aux Synodes précédents de 1753 et 1754, paraît reproduire la réglementation des Jésuites (6). Les cours devaient durer quatre ans. Après avoir fait sa philosophie dans une école diocésaine approuvée, le candidat devait suivre deux ans

(1) Cité dans l'Instruction du P. Brisson. (Archiv. comm., GG, 57).

(2) *Ibid.*

(3) PARMENTIER, *Archives de Nevers*, t. I, p. 372.

(4) Archiv. départem., D, 10.

(5) *Ibid.*

(6) *Statuta Synodalia diœc. Nivernen. Niverni, 1777*. La préface latine est de 1768.

les cours publics de théologie, avant de se présenter à l'internat ; s'il satisfaisait alors à un examen d'entrée, il était admis comme interne pour deux autres années ; nul n'était promu au sacerdoce sans ce dernier stage. Si les quinze élèves de 1762 représentent, comme nous croyons, les deux années d'internat, ce serait sept ou huit prêtres par an.

Les séminaristes n'allaient pas à la cathédrale. Le chœur de Saint-Cyr, avec ses quarante chanoines, ses sept prêtres (chantres semi-prébendés) et ses nombreux chapelains, n'avait pas besoin de ce renfort ; même les externes, depuis M^{re} Vallot (1), étaient dispensés des offices de leurs paroisses et convoqués au séminaire. Il paraît bien que les offices du chœur furent un peu négligés à Saint-Sauveur ; nous verrons plus loin ce qu'il en coûta aux Jésuites. Mentionnons ici quelques cérémonies particulières. On avait construit dans la crypte un autel en forme de tombeau, avec une statue en pierre du Christ au Sépulcre. « Cet autel nous sert pour la cérémonie des jeudi, » vendredi et samedi saints ; on suspend sous la » pierre dudit autel le saint Ciboire où est Notre- » Seigneur ; on pare l'autel en noir, avec un crêpe » devant la statue ; on chante la Passion à trois » chœurs pendant les trois jours, à huit heures du » soir, ce qui attire la dévotion du peuple, qui y vient » en foule, et à neuf heures du soir on ferme l'église, » après en avoir fait sortir le peuple (2) ».

Un autre récit ajoute : « Et le jour de Pâques, à » cinq heures du matin, on tire du Ciboire une grande » hostie, qu'on met dans le soleil, et qu'on rapporte » dans le Tabernacle, suivi des confrères du Saint

(1) Rituel de 1689, cité plus haut, p. 24.

(2) Instruct. du P. Brisson. (Archiv. commun., GG, 57).

» Sacrement, qui portent chacun son cierge à la
» main ; on chante le *Te Deum* pendant la procession.
» qui se fait dans l'église ; on donne la bénédiction du
» Très Saint Sacrement, qu'on remet ensuite dans le
» Tabernacle ; on fait une exhortation sur les mys-
» tères du jour, et on dit la première messe immédia-
» tement après l'exhortation (1) ».

Nous manquons de renseignements sur les études.
Une théologie de Poitiers 1741, que nous avons eue
entre les mains (2) porte à tous les volumes l'*ex libris*
de « *Carolus-Ludovicus Feaudon, clericus Niver-*
» *nensis* », avec la date du « jour de la rentrée, jeudi
» 29 octobre 1750 » ; il est possible que ce fut le
manuel suivi alors à Saint-Sauveur, car la « *Theologia*
» *Pictaviensis* » était en faveur dans la compagnie.
Mais le même séminariste, dès 1745, marquait un
abrégé de Tournely : « *Ex libris Caroli-Ludovici*
» *Feaudon, theologiæ candidati* (3) ». Le simple
« *theologiæ* » *candidatus* » de 1745, encore externe,
a pu posséder le sévère abrégiateur de Tournely, pour,

(1) Il nous est resté une liste des jours d'exposition et de bénédiction
du Saint Sacrement accordés par l'Evêque :

1^{er} janvier, jour de la Circoncision.

3^e dimanche de chaque mois. (C'est la fameuse indulgence du
P. Lambert).

Trinité, patron de l'église Saint-Sauveur.

24 mai, Saint-François-Régis.

31 juillet, Saint-Ignace-de-Loyola.

15 août, Assomption.

10 octobre, Saint-François-de-Borgia.

4 novembre, Saint-Charles.

3 décembre, Saint-François-Xavier.

31 décembre, Saint-Sylvestre.

La coutume ajoutait le jour de la Translation des reliques de saint
Nicolas, pour les bateliers. (Minutes Rondeau, 20 juillet 1732).

(2) Elle appartient à la bibliothèque cursive des élèves du séminaire
actuel.

(3) *Ibid.* On sait que l'auteur est Collet.

devenu « *clericus* » et interne, étudier la *Pictaviensis* ?
Ce sont des indices bien faibles.

Le personnel enseignant était composé du recteur, du procureur (ordinairement honoré du titre de directeur), d'un professeur de théologie scolastique et d'un professeur de théologie morale. (On sait que les disciplines secondaires, sous une forme technique, ne sont entrées que très tard dans l'enseignement des séminaires).

Nous connaissons les noms de sept recteurs :

1° Le P. Benjamin-Joseph Brassin fut, semble-t-il, le premier ; nous le voyons en charge près de quinze ans (1709-1723) (1).

2° Son successeur, Jacques de la Malmaison, mourut à Saint-Sauveur après deux ans de rectorat (1724-1726) (2).

3° Il fut remplacé par Charles de Lamberville, déjà professeur dans la maison depuis 1719 (1726-1729) (3).

4° Vint ensuite Etienne-Augustin Souciet (1730-1733) (4).

5° Son procureur, Ignace Coiffier, lui succéda, fut quelque temps seul religieux dans la maison, et la gouvernait encore en 1743 (5)... Ici une lacune que nous n'avons pu combler.

6° Guérin, précédemment procureur, de 1752 à 1759 (6).

7° Brault de Dardenne, qui fut expulsé en 1762.

(1) Minutes Rondeau, pièce du 7 décembre 1719 avec annexe du 9 avril 1719, signé Brassin, et archives communales, GG, 56.

(2) BOUTILLIER, *Archiv. paroissiales*, p. 192.

(3) Minutes Rondeau, 16 novembre 1723 et 8 mai 1729.

(4) *Ibid.*, 11 juin 1732, 13 avril 1733, et archiv. départem., H, 189, n° 19.

(5) *Ibid.*, 14 septembre 1743.

(6) *Ibid.*, 9 mai 1753 et 29 avril 1759.

Les procureurs furent successivement : Jacques Brisson (1709-1727) (1), Duteil (1727-1728) (2), enterré à Saint-Sauveur (3) ; Chauvin (1729-1730) ; Coiffier, plus tard recteur (1732-1733) ; Mauduyt, en même temps professeur de morale (1734-1736) ; encore Coiffier, cumulant les deux charges (1736-1737) ; Rouzault (1738-1741), de Beaubois (1742-1743)... ; Guérin, plus tard recteur (1750), et de la Tour, qui ferma la maison en 1762 (4).

Moins longue est notre liste des professeurs. Nous n'avons pu retrouver que neuf noms : Berger, en 1714 (5) ; Pernet et Charles de Lamberville (plus tard recteur), en 1719 ; Danthoyer, en 1721 ; Joachim Aubry, en 1726 ; Mauduyt, 1732-1743 ; Favier, en 1738 (6), et les deux derniers, Dussart, professeur de morale, et Gorlier, professeur de scolastique, en 1762.

A quelques-uns de ces noms nous pouvons rattacher une maigre chronique fournie par les documents contemporains et relative aux luttes de la Compagnie contre les Jansénistes ou aux démêlés du séminaire avec les curés de Saint-Sauveur.

Le recteur Brassin était dénoncé en 1717 au cardinal de Noailles par les amis de l'Oratoire. Son crime était de présenter, par ordre de M^{sr} Bargedé, le « Formulaire » à la signature des ordinands ; quatre Mau-

(1) Minutes Rondeau, *passim*. La dernière pièce signée Brisson est du 15 mai 1727. Il devint procureur général de la province de France. (Archiv. départ., D, 10, pièce de janvier 1734).

(2) *Ibid.*, 19 mars 1728.

(3) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 192.

(4) Toutes ces dates sont fournies par des minutes Rondeau, Sionnest, Lagoutte, Riffé et Goussot. Pour Mauduyt, cf. *Archiv. comm.*, GG, 56.

(5) *Archiv. comm.*, GG, 56.

(6) Favier fit sa « profession solennelle » dans l'église du séminaire le 15 août 1738. (DE MONTARON DE MONTBLIN, *Mémoires du Parlement*, 1762, p. 14)

ristes de Bourges l'ayant refusée, l'Evêque les renvoya sans leur conférer les ordres ; l'odieux en retomba sur le P. Brassin : « C'est un homme qui trouble tout le » diocèse », écrivaient les six curés jansénistes (1).

Il y eut, en effet, du trouble à Nevers à l'occasion de la bulle *Unigenitus*. M^{sr} Bargedé fit partie de la commission de 40 prélats, réunie à Paris le 23 janvier 1714, qui décida l'acceptation de la bulle et rédigea un modèle d'Instruction pastorale pour sa promulgation dans chaque diocèse. Le chapitre de Nevers donna son adhésion, à l'unanimité des 23 capitulants (les autres chanoines n'avaient pas voix au chapitre), le 25 mai 1714 (2). A l'assemblée du clergé de 1715, M^{sr} Bargedé fut des plus énergiques contre les tergiversations et les habiletés du cardinal de Noailles ; avec Belzunce et quelques autres, ils firent savoir au président, archevêque de Narbonne, « qu'ils » étaient dans l'assemblée une vingtaine d'évêques » que l'espoir ni la crainte ne sauraient émouvoir ». Quand ils virent que le président envoyait l'abbé de Broglio solliciter du régent des ordres dilatoires, Bargedé, Belzunce et leurs amis se mirent à crier : « Il ne sortira pas ! il ne sortira pas ! » et devant cette manifestation l'assemblée retint l'abbé (3).

Noailles eut sa revanche : les Jansénistes nivernais cherchèrent auprès de lui un appui contre leur Evêque, et un mot d'ordre contre la bulle. Le 13 novembre 1716, onze chanoines, contrairement à l'avis des quinze autres, qui étaient la majorité, rétractèrent l'adhésion unanime de 1714, et en biffèrent et bâtonnèrent sur le registre l'acte authentique (4). Le

(1) Archiv. nation., L, 15.

(2) *Ibid.*

(3) LAFITEAU, *Histoire de la C^{on} Unigenitus*, t. 1^{er}, p. 326.

(4) Archiv. nation., L, 15.

14 mars 1717, six curés de la ville et les deux Oratoriens rétractèrent de même leur adhésion et appelèrent, contre la Bulle, au futur concile général. L'acte d'appel est resté aux Archives nationales ; il est signé : Vincent, curé de Saint-Etienne ; Charles de Saint-Clivier, curé de Saint-Victor ; Flamant, curé de Saint-Jean ; Camuzet, curé de Saint-Pierre ; Moutardier, curé de Saint-Lazare ; Gilly et Duchemin, « qui composent » à présent la communauté de l'Oratoire (1) ». Les appelants informèrent Noailles par une lettre, qui porte la signature d'un sixième curé, Gilbert de Saint-Trohé : « Les vives menaces, disent-ils, que nous fait » M^r notre Evêque depuis son arrivée (2), ayant » dit publiquement, dans l'instruction qu'il fit aux » ordinands, qu'il userait de toute son autorité et » qu'il emploierait tous les moyens, tous les foudres » que l'Eglise lui a mis entre les mains, pour forcer » les prêtres rebelles de se rendre à leur devoir, nous » ont obligés d'interjeter appel de la Constitution au » futur concile général, et du mandement de notre dit » seigneur Evêque qui nous en a ordonné la publication. Nous avons l'honneur, Monseigneur, d'en » envoyer à Votre Eminence une copie, *afin qu'à » l'abri de votre protection nous puissions éviter » l'effet de ces terribles menaces...* (3) ».

Trois jours après, le 17 mars, huit curés du diocèse adhèrent à l'appel des clients de Noailles ; c'étaient Jos. Rabuteau, doyen archiprêtre et curé de Prémery ; Louis Martin, archiprêtre de Lurey-le-Bourg et curé de Moussy ; Pierre Molin, curé de Chazeuil ; Jean Bruslaut, curé d'Oulon ; Pierre Goby, curé de Saint-Aubin ; Paul Le Merle, curé de Saint-Germain-des-

(1) Archiv. nation., L. 15.

(2) C'est-à-dire depuis son retour de l'assemblée de 1715.

(3) Arch. nat., L. 15. Lettre des curés de Nevers au cardinal de Noailles.

Bois ; Robert Blondeau, curé de Sichamps ; François-Marie Rabuteau, curé de Nolay (1). Cet appel fut renouvelé le 19 novembre 1717 ; il ne s'y était ajouté qu'une signature, celle du P. de Courcelles, supérieur de l'Oratoire, « étant de présent seul en ladite » communauté (2) ».

Le lendemain 18, l'appel rallie la signature de neuf chanoines : Rapine de Sainte-Marie, Guéneau, Gascoing, Chalmeau, Doreau de Blanzay, Alixand, Taillandier, de la Varie et le Bourgoing de Sichamps (3). Ils se couvrent, comme les curés, de la protection de Noailles, et avouent que c'est lui qui les mène : « Ce » n'est qu'à Votre Eminence, écrivait Rapine, que » peuvent avoir recours ceux dont la conscience ne » leur permet pas de recevoir purement et simplement » la dernière constitution du Pape, et de s'écarter de » *la voie que vous leur avez tracée* ; l'honneur que » j'ai de me trouver à la tête du chapitre de Nevers (4), » *qui se fait un devoir indispensable de la suivre*, » m'expose plus qu'aucun autre au ressentiment de » M^{gr} notre Evêque ; il ne menace que d'interdit et » d'excommunication..... ; j'implore la puissante protection de Votre Eminence pour m'en garantir (5) ».

L'Evêque cependant ne mit aucune hâte à sévir ; ce n'est que l'année suivante qu'il menaça de dénoncer excommuniés ceux qui ne se seraient pas soumis dans les trois mois (6). Un seul, le chanoine Doreau de Blanzay se rétracta devant l'officialité (7) ; mais l'oppo-

(1) Lettre des curés de Nevers au cardinal de Noailles, les signatures.

(2) *Ibid.*

(3) Archiv. nation., L, 15.

(4) Il était grand-archidiacre.

(5) Lettre de Rapine à Noailles, du 14 mars 1717, bibliot. St^e-Genev., ms.

(6) Mandement du 7 septembre 1718.

(7) Minutes Goussot, au 6 septembre 1718.

sition recruta deux nouveaux adhérents : Eustache de Chéry et Leblanc, et appela comme d'abus (1). Le chapitre était coupé en deux; dix-huit chanoines obéissants à l'Eglise : de Bèze, doyen; Dollet (Louis-Marie), Crevel, Lasne, Gentil, Duplessis, Berthier, Doreau de Blanzv, Velluet, théologal; Goussot, de Corvol, Jacques Dollet, Avrillon, Jean-Gaspard Bargedé, Bargedé, grand chantre; Flamand, Sauge et Vyau de la Garde; contre dix révoltés. Cette minorité turbulente prétendit invalider la voix des adversaires « parents ou officiers de l'Evêque (2) », et par cet artifice déplacer la majorité (3); elle parla, agit, cabala au nom du chapitre; le secrétaire Chalmeau étant de la coterie, le registre des délibérations fut soustrait pour que les autres chanoines ne pussent y insérer leurs protestations (4). Ce schisme dura dix ans et ne finit qu'en 1723, quand M^{sr} Languet, alors évêque de Soissons, ménagea la soumission de Rapine de Sainte-Marie (5); les autres suivirent, le chapitre recouvra son registre des délibérations, y rétablit l'adhésion de 1714, indûment biffée, et jouit en paix de son unanimité retrouvée (6). Mais M^{sr} Bargedé était mort; tant qu'il vécut, les réfractaires ne cessèrent de le tracasser.

Quelquefois leur attitude touchait au comique, comme il arriva aux offices de la Saint-Cyr 1719. Aux premières vêpres, le trésorier Eustache de Chéry

(1) Minutes Goussot, au 6 septembre 1718.

(2) *Ibid.*

(3) Les deux Bargedé étaient les frères de l'Evêque; Avrillon et de Corvol, ses cousins; de Bèze, Velluet et Goussot, officiers de sa chambre ecclésiast. (Minutes Goussot, 7 novembre 1718).

(4) Minutes Goussot, 6 novembre 1718.

(5) Lettre du chapitre à Languet, signée de Bèze et de Brion, secrétaire. (Communic. Marillier).

(6) Délibération du chapitre du 13 février 1723. (*Id.*).

refusa obstinément d'ôter à l'Evêque officiant sa croix et son camail, ce qui était sa fonction (1), et Rapine, agité, bouscula dans le chœur le laquais du prélat (2); à la grand'messe, le chanoine Caziot, qui faisait diacre, s'abstint avec ostentation d'encenser l'Evêque (3); l'émeute entraînait dans les rubriques !

M^{re} Bargedé mourut le 20 juillet 1719, au plus fort de ces agitations, dont les Jansénistes faisaient remonter la responsabilité au P. Brassin, recteur du séminaire (4), pendant que les Jésuites en accusaient l'influence oratorienne (5). Des historiens plus récents paraissent s'en prendre aux raileurs maladroites de l'Evêque (6); c'est une excuse souvent invoquée alors par les Jansénistes, les documents originaux ne fournissent pas la preuve qu'elle ait été plus fondée à Nevers qu'ailleurs.

L'année précédente, dans son Mandement contre les appelants, après avoir dicté à ses diocésains « les » devoirs que la Foi prescrit », l'Evêque s'était étendu avec une onction communicative sur « ceux » que la charité impose (7) »; au lit de la mort, ce militant recommanda la paix en termes saisissants, où les opposants voulurent voir des regrets (8). Bargedé demanda que ses entrailles fussent enterrées à Saint-

(1) Minutes Rondeau, 5 et 6 juin 1719. (Procès-verbaux à la requête de l'Evêque).

(2) Minutes Rondeau, *ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) Lettre des six curés. (Archiv. nation., L, 15).

(5) BRISSON, Instruction, etc. (Archiv. municip., GG, 57).

(6) MARILLIER, dans Congrès international des catholiques, 1891, section hist., p. 228; et SAYELON, op. cit.

(7) Mandement de 1718, 7 septembre.

(8) Mandement des vicaires capitul. Rapine et Alixand, 30 juillet 1719. (Communiqué par M. l'abbé Soyér).

Sauveur ; vingt ans plus tard, son successeur se fera inhumer à l'Oratoire de Paris ; leurs tombes, comme leurs vies, s'orientent en sens inverse.

§. II. — LA DISGRACE

M^{re} Fontaine des Montées, « dès son arrivée, » montra son attachement aux Pères de l'Oratoire, et » son indifférence à l'égard des Jésuites, pour ne rien » dire de plus (1) ». On sent que le P. Brisson en pense *un peu plus* ; sa modération est d'un sage, et paraît juste. Malgré ses sympathies pour l'Oratoire, le nouvel Evêque ne paraît pas avoir versé dans l'hérésie ; il « prit à tâche de relever la communauté » presque anéantie par son prédécesseur (2) », et de deux, le nombre des Oratoriens remonta à six (3), mais il ne les employait d'ordinaire qu'à d'utiles exercices de piété (4) ; dans sa malencontreuse réforme du bréviaire diocésain, il sut contenir le rédacteur janséniste Lebrun-Desmarettes (5) comme M^{re} Vallot avait contenu Poisson pour le Rituel de 1689 (6). Les gazetiers hérétiques des *Nouvelles ecclésiastiques* le couvrirent de fleurs et le stimulèrent sans cesse contre les Jésuites, sans obtenir de violences, mais son « indifférence » était une défaveur qui se fit vivement sentir au séminaire.

Le P. Brassin, sans crédit, resta encore quelques années, et fut remplacé en 1723 par le P. Jacques de

(1) Instruction du P. Brisson, arch. comm., GG, 57.

(2) SAVELON, op. cit., p. 43.

(3) *Ibid.*, listes, p. 57.

(4) Voir cependant *infra*, p. 70.

(5) CROSNIER, *Liturgie nivernaise*, p. 168.

(6) Plus haut, p. 25.

la Malmaison ; les chanoines réfractaires, Rapine de Sainte-Marie en tête, venaient de faire leur soumission ; la lutte doctrinale sembla s'assoupir, mais il restait des entêtés et des irrités. Pour les premiers, le diacre Pâris faisait des miracles à Nevers, à la suite desquels le curé Camuzet chantait des *Te Deum* à Saint-Pierre (1). Les seconds gardaient rancune aux Jésuites de leur morale relâchée, de leur molinisme, de leur politique, etc., et l'austérité sincère de ces bons chrétiens faisait chorus avec la haine des hérétiques contre la compagnie, si bien qu'en retour la note de « jansénisme », prodiguée un peu à tort et à travers à tous les ennemis des Jésuites, se trouva plus d'une fois injuste. On sait que dom de la Veyne fut atteint par les censures de M^{sr} Bargedé pour avoir conservé en son prieuré des lettres et des brochures d'appellants (2). Les documents nous manquent pour éclairer cette épreuve du vénérable Bénédictin, fondateur des Secours de Nevers.

Pendant l'accalmie qui suivit la soumission du Chapitre, les Jésuites du séminaire se heurtèrent à des mauvais vouloirs d'un autre ordre : le P. de la Malmaison dut défendre, d'ailleurs assez mollement, son droit de patronage, contre l'Evêque lui-même ; ensuite, lui et le P. de Lamberville eurent à soutenir leurs droits de curés-primitifs contre les curés-commis de Saint-Sauveur, que l'Evêque encourageait sournoisement.

Nous avons dit plus haut que les prieurs de Saint-Sauveur avaient le droit de nomination à douze cures, autrefois fondées et dotées par eux ; le séminaire leur avait succédé dans ce droit comme dans les

(1) *Nouvelles ecclésiastiques*, 1732, p. 79-80.

(2) MARILLIER, *Dom Delaveyne*.

autres, M^{sr} des Montées résolut de n'en tenir aucun compte, et pour commencer, la cure de Saint-Laurent de Nevers étant venue à vaquer le 2 juin 1724, il y nomma, d'autorité, son secrétaire, Nicolas Regnard, prêtre du diocèse de Langres. L'issue du procès qui s'ensuivit ne pouvait être douteuse, le droit civil comme le droit canon étaient trop clairement en faveur des Jésuites ; néanmoins, ils consentirent, le 25 février 1725, une transaction timide, par laquelle ils abandonnaient d'un coup la moitié de leur riche patronage, essayant en même temps de lier l'Evêque :
« ... consentent que dorénavant M^{sr} l'Evêque confé-
» rera de la même manière tant ladite cure de Saint-
» Laurent que les cures de Sermoise, Ourouër, Magny,
» Jaugenay et Montigny, étant lesdites cures origi-
» nairement du patronage du prieuré de Saint-Sau-
» veur, le tout *seulement et autant de temps que les*
» *Jésuites auront la direction dudit séminaire, à*
» *condition que si elle était ôtée aux Pères par*
» *M^{sr} l'Evêque, les Jésuites auront le droit de pré-*
» *senter aux cures »*. Le prélat y consentait, comme aussi qu'ils garderaient « la présentation et nomina-
» tion aux sept autres cures : Saint-Sauveur, Cou-
» langes, Paslin, Aglan, Gimouille, Cougny et
» Trevol (1) ». Les Pères ne crurent pas acheter trop cher leur maintien à la direction du séminaire, mais ils n'obtinrent pas la paix.

Saint-Sauveur était une des sept cures qui restaient à leur collation. Le titulaire se trouvait vis-à-vis d'eux dans une situation difficile, celle de « curé-vicaire » perpétuel ». Les moines de Saint-Sauveur, dès 1218, dans l'intérêt du bien des âmes, comme pour sauve-

(1) Minutes Goussot, 26 février 1725. Aussitôt après le départ des Jésuites (1762), le patronage fit intégralement retour au prieuré.

garder la discipline claustrale, s'étaient confinés dans leur chœur sévèrement muré, et avaient abandonné leur nef au service paroissial que le droit canon ne leur permettait pas d'exercer par eux-mêmes, les obligeant à s'en remettre aux soins d'un « vicaire » séculier. Les vicaires de ce genre, payés par les moines, étaient nommés par eux et révocables à leur gré ; mais le Concile de Latran (1215) exigea qu'ils fussent inamovibles ; ils portèrent alors le titre de « vicaires perpétuels ». Plus tard, il sembla juste de leur laisser prendre le titre dont ils remplissaient, par procuration perpétuelle, toutes les fonctions et portaient toutes les responsabilités ; ils s'appelèrent « curés-vicaires perpétuels » ; dans l'usage courant, on disait « curés-commis ». Enfin, ils voulurent être curés tout court. Ce n'était pas une pure question de mots ; les religieux de Saint-Sauveur, comme les autres fondateurs, s'étaient réservé le titre et les droits de « curé primitif », c'est-à-dire de « présider en personne à tous enterrements (1) » et de chanter eux-mêmes la grand'messe paroissiale aux quatre grandes fêtes de l'année, et le jour de la patronale. Cette intervention rappelait aux paroissiens le bienfait, déjà lointain, de la fondation, et au curé-commis sa situation subalterne ; celui-ci la trouvait odieuse (2). Bien que les Jésuites ne fussent guère ambitieux de présider des funérailles et de chanter des grand'messes, ils regardaient comme un devoir de maintenir au prieuré les droits dont ils n'étaient que détenteurs.

Le vicaire perpétuel Etienne Delin, nommé par les

(1) Arrêt du grand conseil, 5 février 1661, dans BOUTILLIER, *Archiv. par.*, p. 182.

(2) En 1655, le curé Gentil refusait avec violence la communion à tous ceux qui s'étaient confessés à dom Lemperrière, prieur. (*Archiv. départem.*, B, 46).

Jésuites en 1710, avait été un pacifique. Même après l'avènement de M^r des Montées, il laissa transporter son autel paroissial au second pilier de la nef (1) ; c'est au pied de cet autel qu'il fut enterré, quatre ans après (1725), par le recteur Jacques de la Malmaison ; le procès-verbal affirme solennellement les droits du curé-primitif (2). Les choses allaient changer.

On avait vu, le 29 septembre 1724, un prêtre niver-nais, Ignace Gauthier, assisté d'un notaire, frapper aux portes de tous les collateurs de bénéfices, domiciliés à Nevers, pour leur notifier son titre de « gradué de l'Université de Bourges », qui lui donnait droit sur le premier bénéfice venant à vaquer dans leurs patronages. En fait, les patrons ne tenaient aucun compte de ce droit ; Gauthier promena, selon l'usage, ses lettres de maître ès arts et de bachelier en théologie, à l'évêché, au chapitre, au logis abbatial de Saint-Martin, au prieuré de Saint-Etienne, à l'abbaye Notre-Dame, au séminaire Saint-Sauveur et au prieuré Saint-Victor (3). Selon l'usage aussi, personne ne reçut le gradué : suisses, concierges, servantes, tourières et frères lais ne voulurent rien savoir, ni même dire leur nom. Chez les Jésuites seulement il fut reçu avec politesse et conduit dans la chambre du P. recteur, où son notaire eut enfin la satisfaction de notifier son exploit à un collateur, « parlant à sa » personne (4). Aussi, quinze jours après la mort d'Etienne Delin, le P. de la Malmaison nomma Ignace Gauthier à la cure de Saint-Sauveur. C'était avoir la main malheureuse ; la discorde entra avec le nou-

(1) Instruction du P. Brisson, arch. comm., GG, 57.

(2) BOUTILLIER, *Archiv. parois.*, p. 186.

(3) Minutes Roudeau, 29 septembre 1724.

(4) *Ibid.*

veau curé, soutenu plus ou moins ouvertement par M^{sr} Fontaine des Montées.

Elle éclata d'abord à propos d'un enterrement que le recteur voulut présider ; un batelier angevin était mort à l'auberge après avoir reçu l'absolution d'un Jésuite ; personne ne s'intéressant à cet étranger pauvre, le recteur crut l'occasion bonne pour exercer son droit. Mais il fut rejoint à la maison mortuaire par « messire Gauthier », qui s'empara violemment de la croix, symbole paroissial ; et on vit les deux célébrants se disputer la présidence en route, à l'église et au cimetière. Quand le Jésuite levait son goupillon, le curé s'armait d'un buis pour faire avant lui l'aspersion rituelle, il lui coupait ses antiennes et le devançait aux *oremus*. Tous deux firent dresser procès-verbal des incidents, et le greffe de Nevers le conserve encore pour l'histoire (1). Après ces obsèques orageuses, une note de l'officialité donna raison au curé ; les Jésuites, impuissants, n'insistèrent pas ; le P. de la Malmaison mourut lui-même peu après (10 mai 1726), et fut enterré dans la crypte de Saint-Sauveur (2).

Son successeur, Ch. de Lamberville, n'entreprit plus sur le cimetière ; c'est dans la nef que se livra la seconde bataille. Il voulut se prévaloir de son droit de curé-primitif pour officier en personne, selon la coutume, le jour de la Saint-Sylvestre, fête patronale, le 31 décembre 1726. La veille, avant l'heure des premières vêpres, messire Gauthier, assisté d'un notaire, était déjà installé au lutrin paroissial ; ne pouvant faire sonner son office, parce que les Jésuites avaient retiré les cordes des cloches et fermé le clocher, il attendit leur heure. Aussitôt qu'ils eurent sonné, il

(1) Minutes Rondeau, 2 mars 1726, pour les Jésuites. — Minutes Boury, même date, pour le curé.

(2) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 183.

commença les vêpres ; il chantait le second psaume quand déboucha du chœur le P. recteur avec ses assistants ; ceux-ci dressèrent un pupitre à dix pas au-dessus du sieur curé, et entonnèrent à leur tour l'office du saint. Aucun des deux lutrins ne céda, antiennes et versets se croisaient avec colère, « ce qui excita un » ris public, au grand scandale des fidèles (1) ». Le silence se fit ensuite sous les vieilles voûtes, mais non pas dans les cœurs.

L'infatigable curé, ayant gardé ses positions dans la nef paroissiale, rêva de conquérir le chœur même des religieux, et y réussit. La Compagnie de Jésus s'est toujours interdit les offices de chœur, que saint Ignace jugeait incompatibles avec les fatigues de l'enseignement ; il en est résulté, semble-t-il, moins de zèle aux offices chantés qu'aux autres ferveurs de l'Eglise ; dans un séminaire cette lacune était grave, les Pères de Saint-Sauveur auraient dû s'en défier. Déjà, en 1724, leurs confrères du collège avaient été frappés en ce point vulnérable. Ils possédaient le domaine de Saint-Antoine, delà la Loire ; c'était une ancienne maladrerie, et de ce chef la chapelle attenante prétendait à certains droits paroissiaux. Le procureur du collège était en possession d'y baptiser, marier, enterrer les habitants et manants, mais il manqua d'assiduité à y prêcher et chanter les offices du dimanche. L'Evêque prit l'ordonnance suivante :
« 15 février 1724. Charles, évêque de Nevers, informé
» de l'embarras où les habitants et manants de l'enclos
» et métairie de Saint-Antoine sont par rapport aux
» exercices de paroisse, parce que les PP. Jésuites du
» collège, qui prétendent être curés, ne font dans la
» chapelle de Saint-Antoine aucune instruction, ni

(1) Minutes Rondeau, 31 décembre 1726.

» même d'office public, sinon trois ou quatre fois par
» an, nous avons par provision, et sans aucun préjudice
» au principal, ordonné que lesdits manants et habi-
» tants reconnaîtraient l'église de Saint-Sauveur pour
» leur paroisse, comme étant la plus proche, et que le
» sieur curé dudit Saint-Sauveur les regardera comme
» ses véritables paroissiens. † Charles (1) ».

De tels considérants durent éveiller l'attention des Jésuites du séminaire ; le P. de Lamberville, sentant venir l'orage, se hâta de plier et prit les devants en « donnant au sieur Gauthier la faculté de dire la » messe à l'autel du chœur, sur sa promesse de ne s'en » servir qu'autant de temps que ledit R. P. de Lam- » berville ou ses successeurs le voudront bien per- » mettre (2) ». Cette réserve pesait au curé, il n'eut pas de peine à obtenir de M^{gr} des Montées une ordonnance qui l'en libérait, le 14 novembre 1727 : « Ledit » sieur Gauthier dira la messe paroissiale dans le » chœur, afin que les séminaristes puissent y assister » pour y exercer les fonctions de leurs ordres, et ils » aideront audit sieur Gauthier à faire le catéchisme » et les autres instructions (3) ». Le dimanche suivant, le curé monta en chaire et lut triomphalement cette ordonnance au prône de la messe paroissiale, qu'il chantait au maître-autel du séminaire, devant les Jésuites humiliés (4). Lamberville protesta seulement pour réserver les droits du pricuré « au cas où il n'y » aurait plus de séminaristes », mais s'inclina respectueusement devant la mesure que l'Evêque « a eu la

(1) Archiv. départem., D, 10. (Fonds du collège). La pièce n'est pas l'original, mais une copie qui paraît avoir été destinée à l'affichage aux portes de la chapelle.

(2) Rapporté dans le procès-verbal Rondeau du 16 novembre 1727.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

» bonté de lui déclarer de vive voix n'avoir prise que » pour l'instruction des séminaristes, sans nuire aux » droits du prieuré (1) ». Qu'il fallût, pour la formation de ces jeunes gens, la grand'messe et le prône de messire Gauthier, c'est ce qui étonne aujourd'hui ; mais les considérants de l'ordonnance épiscopale et la souplesse des Jésuites donnent à penser qu'il y avait quelque lacune, dans l'enseignement des Pères, sur la pratique courante des cérémonies paroissiales.

Au moins les Pères pensaient-ils que le recteur, toujours curé-primitif après tout, pourrait officier dans le propre chœur de son église, aux quatre grandes fêtes de l'année, que le droit en vigueur lui réservait. L'évêché lui accorda « provisoirement (2) » cette satisfaction pour la Trinité 1729. Mais Gauthier veillait ; le jour venu, il se trouva en chaire à l'heure fixée pour la grand'messe, s'y éternisa en un prône interminable, qu'il allongea encore d'avis, de lectures, d'une méditation sur l'évangile du jour, pendant une grosse heure, pour retarder jusqu'à une heure incommode la messe du P. de Lamberville (3).

Ces incidents nous paraissent aujourd'hui ridicules ; dans l'enchevêtrement des droits et des coutumes qui constituaient l'ancien régime, ces conflits étaient trop fréquents pour étonner beaucoup (4) ; les droits des curés-primitifs faisaient partie de ces privilèges, justifiés autrefois par des services maintenant oubliés, qu'on avait peut-être tort de revendiquer rigoureuse-

(1) Minutes Rondeau, 16 novembre 1727.

(2) *Ibid.*, 12 juin 1729.

(3) *Ibid.*

(4) A Marzy, par exemple, le curé-primitif était le chanoine grand-chantre de Saint-Cyr ; le vicaire perpétuel ne travaillait qu'à s'émanciper et contestait même à l'évêque son droit de visite. (Minutes Goussot, 8 décembre 1744).

ment. Les Jésuites firent comme tout le monde, et ne devancèrent pas la nuit du 4 août.

Le P. de Lamberville avait cédé partout ; il quittait Nevers en 1730, abreuvé de déboires, mais en paix apparente avec l'Evêché ; et, sauf « l'instruction des » séminaristes » par la grand'messe du curé, l'œuvre du séminaire restait sous la direction de la compagnie. Son successeur, le P. Souciet, moins endurant, remit rapidement le curé à sa place ; mais, malgré sa prudence à ne pas fournir de griefs, il vit le séminaire licencié et l'œuvre de Bargedé anéantie (1731-1733).

Le 31 mars 1732, il obtint du grand conseil un arrêt qui remettait toutes choses au point : la sentence réserve au recteur, comme curé-primitif, la Toussaint, Noël la nuit et le jour, la Saint-Sylvestre et Pâques ; défense est faite au sieur Gauthier de faire aucunes fonctions curiales ailleurs qu'à l'autel de Saint-Sylvestre, qui est à gauche en entrant (1). Le chœur était reconquis ; il y eut quelques retours offensifs, mais la lutte ne porta bientôt plus que sur l'autel de Saint-Sylvestre, auquel le curé essayait de substituer l'autel Saint-Michel, « à droite en entrant (2) ».

Par contre, la disgrâce de M^{sr} des Montées se fit plus sévère ; les relations devinrent très tendues.

Le fort de la polémique religieuse à cette date portait sur la part d'amour de Dieu que doit contenir tout acte humain. Depuis que la bulle *Unigenitus* avait condamné les propositions 44-67 de Quesnel, les jansénistes s'étaient faits les champions hargneux de la charité ; ils voulaient que toute action délibérée fût rapportée à Dieu par amour, sous peine de péché véniel. A part quelques rigoristes, les docteurs catho-

(1) *Minutes Rondeau*, 20 juillet 1732.

(2) *Ibid.*

liques enseignaient qu'en dehors des occasions précises où le premier commandement impose des actes explicites de charité, nos actions bonnes sont suffisamment ordonnées à Dieu par leur rectitude morale, qui contient implicitement l'amour de Dieu, source de toute honnêteté. C'est cette doctrine que venait d'enseigner Languet, évêque de Soissons, quand il fut transféré, en 1731, à l'archevêché de Sens. Tous les Jansénistes de sa province se soulevèrent, et le « clergé du second ordre » se mit à dogmatiser. Cinquante-neuf chanoines et curés du diocèse de Sens défendent l'amour de Dieu contre leur archevêque ; les curés de Troyes et d'Auxerre, encouragés par leurs ordinaires, en font autant, et Nevers donne à son tour. Le 25 novembre 1731 paraît la « Lettre de plusieurs » curés du diocèse de Nevers à M^{re} leur Evêque, à » l'occasion de la lettre des curés de Sens à leur » Archevêque, au sujet de la Charité (1) ». Ils gardaient l'anonyme, par crainte, disent-ils, des lettres de cachet ; sans doute aussi pour dissimuler leur petit nombre ; ils pressaient M^{re} Fontaine des Montées de « condamner l'erreur ». L'Evêque se tut « pour des » raisons que tout le monde sait », disent les hérétiques (2) ; peut-être parce qu'il se sentait surveillé par des théologiens avertis ? Ses mandements de 1729, 1730, 1731 avaient enseigné l'obligation de l'amour « en toute action », mais en évitant de préciser ; celui de 1732 concluait : « Ceux donc qui sont capables d'instruire leurs frères... sont obligés de tout employer, » même leur vie, pour arrêter par leur juste fermeté

(1) Imprimé in-4°, 4 pages, sans nom d'imprimeur, « mais probablement à Nevers, car l'imprimerie Bégal, la plus ancienne de Nevers, » possède encore les fers qui servent d'en-tête et de cul-de-lampe ». (Note de M. Boutillier, 1876, sur la copie qu'il nous avait communiquée).

(2) *Nouvelles ecclésiastiques*, 1732, page 252.

» le progrès des erreurs (1) ». Les curés se savaient approuvés et regardèrent ce mandement comme une réplique à celui du métropolitain (2).

Il ne paraît pas que les Jésuites du séminaire se soient départis d'une prudente réserve; ils y eurent du mérite, tant l'attention du clergé et de la ville était surexcitée. Un Jésuite du collège ou un Récollet prêchait-il les facilités du salut aux âmes de bonne volonté, c'était scandale dans certaines sacristies et certains couvents (3); un Jacobin, au contraire, ou un Génovéfain appuyait-il sur la force de la grâce, les Molinistes l'injuriaient (4). Quelquefois, on se réfutait de chaire à chaire : le Jacobin qui donna à la cathédrale l'Avent de 1737 se vit attaqué aux prônes paroissiaux de Saint-Jean et de Saint-Aricle, puis à la cathédrale même par le récollet Vieillard (5), que l'Evêque interdit pour ce fait (6). Dans ces dangereuses conjonctures, si circonspect se montra le P. Souciet qu'il fallut trouver d'autres griefs.

Si nous en croyons la gazette janséniste de 1732, le provincial de Paris, sans consulter l'Evêque, aurait changé d'un coup deux directeurs; le prélat froissé « déclara aux nouveaux venus qu'il n'avait ni séminaristes ni pouvoirs à leur confier ». En effet, le seul P. Mauduyt, qui enseignait la morale depuis trois ans, resta approuvé, « et les ecclésiastiques qui

(1) Cité dans la même gazette, 1733, page 59.

(2) *Ibid.*

(3) Par exemple : Sermon du jésuite Petit au Carmel. 16 juillet 1730, et sermon du recteur du collège à l'abbaye Notre-Dame, pour la Saint-Benoît 1733. (*Nouvelles ecclésiastiques*, aux dates citées).

(4) Le Jacobin qui prêcha la Saint-Augustin 1736, aux Ursulines, se vit faire une scène à la sacristie par le régent de philosophie, que l'Evêque interdit. (*Nouvelles ecclésiastiques*, 1736, p. 168).

(5) *Nouvelles ecclésiastiques*, 1737, p. 21.

(6) On peut remarquer que l'interdit frappait toujours du même côté.

» se disposaient aux ordres furent envoyés ou au
» séminaire de Saint-Nicolas, à Paris, ou chez des
» curés à la campagne (1) ». C'est peut-être ce licenciement de 1732 que Parmentier raconte sans en marquer la cause ni la date : « M^{sr} Fontaine laissa aux
» Jésuites leur école de théologie, mais il en établit
» une autre à Saint-Martin, laissant aux *étudiants* la
» liberté de choisir l'une ou l'autre, ou même de les
» suivre toutes deux, s'ils le jugeaient à propos. Il
» ordonna cependant que les jeunes *ecclésiastiques*
» feraient leur séminaire à Paris ; et pour mettre ceux
» qui n'étaient pas à l'aise à portée d'y aller, il les
» défrayait de l'aller et du retour, et leur procurait
» des bourses dans les collèges (2) ». Les *ecclésiastiques* envoyés à Paris étaient les internes qui se préparaient aux ordres ; les *étudiants* étaient les externes de première et deuxième année, ils furent libres de fréquenter les cours de Saint-Sauveur, mais ils surent que cela déplairait à l'Evêque, qui leur ouvrait Saint-Martin. La fondation de M^{sr} Bargedé (3) demeurait, mais on y faisait le vide.

Le désert ne fut pas encore la paix.

Le P. Mauduyt, seul confesseur approuvé dans le séminaire sans élèves, s'occupait à entendre dans l'église les confessions des fidèles. Messire Gauthier était toujours là, mal résigné aux limites où le P. Souciet l'avait ramené. Tout à coup, on apprit que Gauthier et le curé de Saincaize accusaient, devant le prélat, le professeur de morale de questionner indiscretement, au saint tribunal, leurs paroissiennes ; Mauduyt, lassé, indigné du facile crédit prêté à l'accusation, remit spontanément ses pouvoirs, et le recteur

(1) *Nouvelles ecclésiastiques*, 1732, pages 80 et 92.

(2) PARMENTIER, *Evêques*, ms, t. II, p. 337-338.

(3) *Suprà*, p. 30.

Souciet fut approuvé à sa place. Bientôt les témoins à charge vinrent se rétracter, mais on ne les crut pas (1).

Le recteur lui-même reçut peu après défense de prêcher ; « il faisait observer à l'Evêque qu'il était » difficile de prêcher sans encourir la critique ; eh » bien, répartit l'Evêque, pour vous tirer d'embarras, » je vous défends de prêcher (2) ! » Il quitta Nevers à la fin de 1733.

Son procureur, le P. Ignace Coiffier, le remplaça ; c'est lui qui présida aux plus mauvais jours du séminaire Saint-Sauveur. Le P. Michel Mauduyt, à qui la rétractation de ses accusateurs n'avait pas fait obtenir justice, restait comme procureur. Nous le voyons disparaître peu après un incident bruyant arrivé en 1736 (3). Parmi les « appelants » de la première heure, la mort avait épargné Claude Camuzet, curé de Saint-Pierre ; Joseph Rabuteau, devenu curé de Saint-Victor, et Vincent, curé de Saint-Etienne. Ce dernier mourut le 18 août 1736, après avoir solennellement renouvelé son appel et dans son testament et devant le saint Viatique. Les Jésuites s'abstinrent d'assister aux funérailles de cet hérétique obstiné, et on leur en sut mauvais gré (4). L'année suivante, le P. Coiffier déclare dans les actes officiels « qu'il est seul religieux » dans ledit séminaire (5) ». Il employait ce temps à faire réparer les maisons sises rue de Loire, à l'entrée du séminaire (6). On sut le trouver, cependant, dans sa solitude et sa disgrâce, pour prononcer dans la

(1) *Nouvelles ecclésiastiques*, 1732, p. 79-80.

(2) *Ibid.*, 1734, p. 12.

(3) Sa signature se trouve encore : *Minutes Tixier*, 5 septembre 1736.

(4) *Nouvelles ecclésiastiques*, 1736.

(5) *Minutes Frebault*, 16 avril 1737.

(6) *Ibid.*, 3 juin 1737.

chaire de la cathédrale l'oraison funèbre de la duchesse de Nevers, Marie Spinola ; mais c'étaient les échevins qui avaient réglé, de concert avec quatre délégués du chapitre, tout le cérémonial de ce service, célébré sur leur demande, le 28 février 1738 (1).

A la rentrée suivante, il avait un procureur, le P. Rouzaut, en même temps directeur (2) ; peut-être y avait-il quelques séminaristes externes ?

M^{sr} Fontaine des Montées mourut le 20 mars 1740 ; les vingt années de son pontificat avaient à peu près anéanti le séminaire Saint-Sauveur. Sans heurter de front le dogme catholique, il avait distribué ses sympathies et sa défaveur au gré des hérétiques ; sans violer les lettres-patentes du roi, ni la bulle de Clément XI, qui instituaient le séminaire, il y avait fait le vide, en écartant d'autorité les ordinands, et en molestant sans relâche les professeurs. Les religieux ne laissèrent échapper aucune récrimination ; ils attendirent en silence.

§ III. — LA JUSTICE

La mort de M^{sr} des Montées ne permit pas seulement aux Jésuites de respirer, elle libéra bien des consciences. Dès la vacance proclamée, les vicaires capitulaires mirent fin aux conférences de la chapelle oratorienne, où le P. Le Comte, favorisé par le prélat défunt, avait fomenté assidûment le jansénisme ; et même le départ du coupable ne désarma pas l'administration capitu-

(1) Archives communales, BB, 41, f° 131.

(2) Minutes Rondeau, 29 novembre 1738.

laire (1). Bientôt, le nom du nouvel Evêque fut connu : il promettait au séminaire un retour de justice. L'abbé d'Hugues, en effet, vicaire général d'Embrun, avait siégé comme promoteur au concile provincial de 1727, et y avait prononcé le réquisitoire ferme et lumineux qui avait abouti à la condamnation retentissante de Soanen, évêque janséniste de Senez (2). On le savait à Nevers, et de tels antécédents donnaient à penser.

Une lettre privée de cette époque nous révèle l'effarement des Jansénistes : « Si notre nouvel Evêque est » tel qu'on le dit, et qu'on peut le présumer du lieu » d'où il vient (3) et de celui où il va (car on assure qu'il » se retirera à son séminaire qui est dirigé par les » Jésuites), ce sera bien pour achever nos désastres » spirituels et temporels.... Les Jésuites sont comme » des fous, ils courent quatre à quatre dans les » maisons, pour imprimer la terreur du nouveau » prélat qui va, disent-ils, *arracher, détruire, écraser* » et *pulvériser* sans miséricorde tout ce qui leur est » contraire (4) ». Ce sont les verbes de ce Janséniste qui marchent « quatre à quatre », aiguillonnés par la peur. L'histoire n'a enregistré aucune de ces sévérités ; l'épiscopat de M^{sr} d'Hugues ménagea à Saint-Sauveur une période réparatrice de dix années ; la revanche des Jésuites dut consister à reprendre en silence l'œuvre pacifiante de la formation des saints prêtres, sous la direction de l'Evêque.

Malheureusement cette paix, comme il arrive souvent, n'a pas d'histoire, du moins nous n'avons pu recueillir aucun renseignement qui nous éclaire sur

(1) SAVELON, p. 44.

(2) JAGER, *Histoire de l'Eglise catholique en France*, t. XVIII, p. 121.

(3) D'Embrun.

(4) MARILLIER, dans Congrès international des catholiques de 1891, section historique, p. 228. Il ne donne malheureusement aucune référence.

cette époque (1741-1751). Le P. Coiffier, recteur, gouvernait encore le séminaire en septembre 1743 (1); l'année précédente, son procureur, le P. Rouzaut, prêcha le Carême dans la cathédrale (2); il venait de céder sa charge au P. Ignace de Beaubois (3). En 1745, M^{sr} d'Hugues réunit au Chapitre la collégiale de Frasnay, que l'Oratoire avait conservée abusivement comme dotation d'un séminaire supprimé depuis trente-six ans (4); ces revenus allèrent enfin à leur juste destination, le Chapitre répartit les prébendes entre plusieurs tonsurés (5).

Nous ne sommes pas mieux documentés sur les dix premières années de l'épiscopat de M^{sr} Tinseau (1751-1762); nous ne saurions même dire qui fut recteur entre 1743, où nous perdons de vue le P. Coiffier, et 1753, où apparaît le P. Guérin (6), précédemment déjà procureur (7); c'est une lacune de dix ans. Le silence des documents n'est interrompu que par un acte mortuaire signé du belliqueux Ignace Gauthier; un curé étant mort au séminaire, le vieil adversaire des Jésuites revendiqua l'enterrement, et assure que le recteur n'y est intervenu « qu'avec sa permission » et consentement (8). Il allait bientôt assister aux funérailles de la Compagnie; les Jésuites de Saint-Sauveur n'apparaissent plus aux yeux de l'historien que pour mourir. Le recteur nommé en 1759 (9).

(1) Minutes Lagoutte, 7 février et 3 septembre 1743.

(2) Archives communales, CC, 203.

(3) Minutes Rondeau, 7 juin 1742, acte signé de Beaubois.

(4) PARMENTIER, *Archives de Nevers*, t. I, p. 372.

(5) Archiv. départem., C (cahiers d'enregistrement civil, 1751, 1755).

(6) Minutes Riffé, 23 janvier 1753. Jusqu'en 1759, il signe : aux minutes Riffé, « supérieur et procureur »; aux minutes Rondeau, « supérieur et directeur ».

(7) Minutes Rondeau, 30 août 1750.

(8) BOUTILLIER, *Archiv. paroissiales*, p. 188.

(9) Minutes Riffé, 14 octobre et 4 novembre 1759.

Brault de Dardenne, avec son procureur, Hippolyte de la Tour, vécurent à Nevers les derniers jours de l'illustre Société.

§ IV. — LA MORT

En 1761, M^{re} Tinseau, se trouvant à Paris, fut convoqué par Louis XV chez le cardinal de Luynes avec cinquante autres prélats ; cette assemblée devait donner son avis sur quatre points : 1^o l'utilité des Jésuites ; 2^o leurs doctrines ; 3^o leur subordination aux évêques ; 4^o les tempéraments qu'il y aurait lieu d'apporter à l'autorité du général en France (1). Après un mois de travail, l'assemblée donna ses conclusions, souscrites par quarante-cinq évêques, et favorables à la Compagnie sur tous les points. Parmi les six membres de la minorité, un seul, Fitz-James, de Soissons, jugeait les Jésuites « inutiles et même » dangereux » ; les cinq autres, dont était l'Evêque de Nevers, « auraient voulu apporter quelques modifications au régime des Jésuites, et les soumettre à » la juridiction des évêques (2) ». Leurs motifs ne sont pas au procès verbal, et nous ignorons si M^{re} Tinseau avait à se plaindre de l'indépendance des Pères de Nevers ; il est plus probable qu'il espérait, comme le cardinal et la Cour, sauver la Compagnie par une concession. Ce fut à l'avis de cette minorité que le Roi se rangea, mais on sait que rien n'y fit ; le Parlement voulait la destruction de l'ordre et l'obtint. Par arrêt du 6 août, « tous les collèges et

(1) *Procès-verbaux des assemblées du clergé*, t. VII, 2^e partie, p. 332.

(2) PICOT, *Mémoires*, au 30 novembre 1761.

» séminaires des Jésuites » furent supprimés à partir du 1^{er} avril 1762.

Quand la nouvelle, trop prévue, arriva à Nevers, il y eut un certain émoi, et on essaya des démarches, assurément inutiles, mais flatteuses pour les religieux, et honorables pour la ville. Le maire et les échevins envoyèrent au Parlement, le 16 décembre 1761, un mémoire tendant à conserver leurs Jésuites : « Nous détestons l'abominable doctrine qui » a été si justement condamnée par l'arrêt de la Cour, » mais nous osons lui attester en même temps que » jamais elle n'a été enseignée à Nevers par les » Jésuites ; nous pouvons même ajouter, sans avoir » envie de les favoriser, mais seulement pour rendre à » la vérité le témoignage qui lui est dû, que la » conduite des religieux de Nevers a toujours été » régulière et édifiante, qu'ils ont toujours rempli » avec exactitude leurs devoirs à l'égard des enfants » confiés à leurs soins ». La requête concluait à ce que la Cour « laissât subsister le collège des Jésuites..., » ou indiquât un autre arrangement (1) ». La finale montrait combien les magistrats de la cité conservaient peu d'espoir.

Deux jours après, les officiers du bailliage, réunis à Nevers, protestent à leur tour, mais aussi timidement : « La Cour nous permettra de lui observer que les » membres de la Société que nous avons vus jusqu'ici » dans ces deux maisons (collège et séminaire) ne se » sont jamais attiré aucun reproche, soit par rapport » à leurs mœurs, soit par rapport au zèle qu'ils » doivent avoir pour former la jeunesse à l'étude des

(1) *Mémoires du Parlement*, rassemblés par M. de Montaron de Montblin, t. I^{er}. Mémoire du maire et des échevins de Nevers..., signé : Michel, maire ; Riffé, Duplessis, Viallay fils et Rubi. (Collection privée communiquée par M. l'abbé Jos. Dasse).

» belles-lettres et à la pratique de la vertu (1) ». Ce n'étaient là que de bons certificats, dont l'impuissance n'échappait à personne. Nous ignorons si le clergé y joignit quelque démarche ou quelque témoignage en faveur des maîtres vénérés de Saint-Sauveur.

Rien ne pouvait plus conjurer l'iniquité. Le 1^{er} avril, en même temps que les Pères du collège congédiaient leurs écoliers, les directeurs de Saint-Sauveur licencièrent leurs quinze séminaristes internes (2), remirent les clés du prieuré, les archives et l'inventaire au syndic du diocèse, et se retirèrent au collège ; c'est là que les trouva le lieutenant-général, M. de Baudreuille.

C'étaient : 1^o le P. Jean-Claude-François Brault de Dardenne, né le 29 mai 1716, à Valigny-le-Monial, au diocèse de Bourges..., cy-devant supérieur du séminaire ;

2^o Le P. Jean-Baptiste Dussart, né à Saint-Pol-en-Artois, au diocèse de Boulogne, le 7 juin 1718..., cy-devant professeur de morale audit séminaire ;

3^o Le P. Marie-Bertin Gorlier, né à Arras le 11 juin 1719..., cy-devant professeur de théologie scolastique audit séminaire ;

4^o Le P. Hippolyte-Thomas de la Tour, né le 30 décembre 1723 au Faouet, diocèse de Quimper..., cy-devant ministre, procureur et directeur dudit séminaire

Tous profès des quatre vœux (3).

Le lieutenant-général montra quelque mauvaise

(1) *Mémoires du Parlement*, t. I^{er}, p. 5.

(2) Archiv. départ., D, 10. Voici leurs noms : Blain, Ravary, Bidault, Lacour, Thomas, Lespinasse, Coujard, Couchot, Fayot, Harvé, Lallemand, Milliard, Moreau, Faudras, Lepiot.

(3) Archives nationales, M, 248, liasse Nevers.

humeur de les trouver là, et qu'ils eussent remis Saint-Sauveur en d'autres mains que les siennes ; il flairait l'intention de soustraire le séminaire à la liquidation ; pour y obvier, il ne tint aucun compte du syndic diocésain, et nomma un séquestre (1). Mais sur appel, la cour en donna main-levée et le chanoine-syndic resta en possession (2).

Après un inventaire qui évaluait à six mille livres le revenu net du séminaire Saint-Sauveur, les magistrats attribuèrent à chacun des quatre religieux « dissous » une pension de 425 livres ; c'était se montrer généreux aux dépens d'autrui ; le diocèse revendiquait le prieuré pour y maintenir un séminaire ; la pension ne fut jamais payée.

La bibliothèque fut expurgée, séance tenante, des ouvrages *dangereux* condamnés par le Parlement : Suarez, Bellarmin, Lessius, Busenbaum, et le reste fut catalogué. Ce catalogue, qui existe encore (3), indique 655 volumes, la plupart de peu de valeur. Pauvre aussi était le mobilier sacré, dont on fit le récolement (4). Mais on soupçonna, sans pouvoir en faire la preuve, que les Jésuites avaient mis en sûreté les livres et objets de culte qu'il ne leur agréait pas de confier au séquestre (5). En fait d'immeubles achetés ou bâtis par eux, ils laissaient la valeur d'environ 30.000 livres, mais pareille somme de dettes diverses (6) montrait que la Compagnie ne voulait rien laisser du sien dans le patrimoine du prieuré.

Ce que les scribes du bailliage ne purent inventorier,

(1) Archives nationales, M, 248, liasse Nevers.

(2) Rapport de M. de l'Averdy au Parlement, 15 mars 1763, dans la collection déjà citée de M. de Montaron de Montblin.

(3) Archiv. départem., D, 10.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

ce furent les résultats moraux de la direction des Jésuites ; à la réserve d'un léger courant janséniste, dont nous avons vu la source, le bon esprit du clergé nivernais, son attachement traditionnel au Saint-Siège, son sens catholique ferme et judicieux, lui viennent de Saint-Sauveur, dirigé pendant cinquante ans par des théologiens de la Compagnie de Jésus.

Les maîtres proscrits quittèrent silencieusement Nevers. Le recteur, P. de Dardenne, se retira à Blois chez l'abbé de Courtavel, vicaire général ; le P. Dusart, dans sa famille, à Saint-Pol-en-Artois ; le P. de la Tour, à Morlaix, chez son beau-frère ; le P. Gorlier, chez son frère, à Arras (1) ; tous les quatre figurent dans la liste des anciens Jésuites qui déclarèrent ne posséder aucuns revenus et sollicitèrent une pension sur les biens de la Compagnie (2). On sait que la Révolution survint avant que les liquidateurs eussent eu le temps de payer aucune de ces pensions promises.

La Société de Jésus avait dirigé le séminaire pendant cinquante-trois ans. Les habiles de cette époque ne manquèrent pas de penser que l'immolation des religieux impopulaires éclaircirait l'horizon. Mais les gens du Roi, en les expulsant de Saint-Sauveur, frayaient un chemin que la canaille de 1793 saura retrouver. Après les religieux, les séculiers ; après le couvent, la paroisse : on mit vingt-cinq ans à faire l'étape ; c'est l'histoire de ces vingt-cinq années qu'il nous reste à raconter.

(1) Arrest de la cour sur les requêtes des ci-devant soi-disant Jésuites à fin de pensions annuelles, 22 février 1763 (p. 20 et sqq.). Imprimé in-4°, aux archiv. départ., D, fonds Révolution.

(2) *Ibid.*

CHAPITRE VI

Le Séminaire Saint-Sauveur — Les Séculariers

(1762-1793)

Il n'y avait plus de séminaire ; les professeurs étaient proscrits, les élèves licenciés, les bâtiments sous séquestre. Mais l'Eglise est une infatigable recommenceuse : dans la ruche dévastée, ce qui reste de l'essaim reprend son œuvre, comptant sur des lendemains meilleurs.

Moins de quinze jours après la dispersion, M^{re} Tinsseau fit une première tentative. Le 19 mai, messire Philippe Gondier, syndic du diocèse, comparut devant le bailliage, et faisant valoir que les patentes royales de 1710 avaient donné Saint-Sauveur pour fonder un séminaire diocésain, et non pour instituer une maison de Jésuites, il requit que, « eu égard à ce que Mon- » seigneur *allait nommer* des professeurs pour ensei- » gner la théologie, et un directeur, l'usage lui fût » laissé des bâtiments du séminaire pour les y loger, » ensemble les jeunes ecclésiastiques *qui vont rentrer*, » et en conséquence que distraction lui fût faite de » toutes les chambres..., des ornements de la sacristie, » linges et livres pour le service divin (1)... » Ce n'était pas l'avis des Jésuites, qui prétendaient que tout cela appartenait à l'avoir de la Compagnie dissoute ; le P. de Dardenne soutint ce point de vue (2), non

(1) Archiv. départem. de la Nièvre, D, 10.

(2) *Ibid.* L'arrêt du Parlement avait été déclaré nul par Clément XIII, le 3 septembre 1763 ; les Jésuites avaient encore de l'espoir, et en tout cas la dévolution de leurs biens devait être réglée par le Pape.

sans irriter le syndic, qui s'oublia en récriminations injustes contre Bargedé et sa fondation, prétendant que « la ruse et la fraude y avaient présidé ; que, » d'une part, les Jésuites avaient voulu forcer les » Evêques de Nevers à leur conserver la direction du » séminaire, sous peine de n'en plus avoir, faute de » revenus ; et que, d'une autre part, le sieur Bargedé » s'était prêté à un dessein si préjudiciable au diocèse » ; il parla encore « des dettes énormes par lesquelles les Jésuites ont ruiné ce séminaire (1) ». La ville, de son côté, considérait que les titres lui étaient favorables (2), et il n'y avait pas jusqu'au vieux curé de Saint-Sauveur, messire Gauthier, qui ne réclamât pour la paroisse le mobilier sacré des proscrits (3). Dans les meilleures familles, même entre frères, il arrive que ces scènes de partage sont pénibles, et que l'ouverture de la succession trouble la dignité du deuil. Ne nous y arrêtons pas.

Le bureau diocésain, dans le mémoire où il demandait à la Cour que Saint-Sauveur lui fût dévolu, s'engageait..... 3^o « à fournir deux ecclésiastiques au choix » de l'Evêque, qui feront des leçons de théologie le » matin et le soir ; 4^o à rétablir le séminaire dans son » plein et entier exercice, sous le terme de cinq » ans (4) ». Le mémoire n'eut pas de suite.

L'Evêque cependant agissait. Il s'était hâté d'improviser un enseignement tel quel, en transformant en cours journaliers les conférences peu suivies du théologal Septier de Rigny ; mais le bailliage ne voulut connaître que le texte des lettres de 1710 (5), et

(1) Compte rendu au Parlement par M. de l'Averdy, loc. cit.

(2) *Ibid.*

(3) Archiv. départ., D, 10.

(4) *Ibid.*

(5) Cf. plus haut, p. 40.

« considérant que le sieur Septier tient seulement » dans sa maison des conférences facultatives et non » rétribuées », ordonna « que les officiers municipaux » de la ville de Nevers, sans préjudice des droits des » ordinaires, feront diligence pour établir sous toutes » autorités quelconques, dans les deux mois, des écoles » publiques de théologie composées de deux régents, » l'un de théologie scolastique, l'autre de théologie » morale... avec lesquels ils feront tels concordats » qu'ils jugeront à propos pour leurs honoraires (1) ». Ce jugement, du 18 mai 1762, fut exécuté ; les échevins, de concert avec l'Evêque, qu'ils soutinrent de leur mieux en ces pénibles circonstances, nommèrent deux régents de théologie ; ce furent les chanoines Septier de Rigny, théologal, licencié de Sorbonne, et Robillard (2).

Nous ne savons pas ce que furent ces cours improvisés. La préparation morale des ordinands exigeait autre chose ; M^{re} Tinseau la confia aux Dominicains de Nevers ; une lettre de leur prieur Jayre au R. P. général (3 juin 1764) l'informe que « depuis la suppression des Jésuites, l'Evêque de Nevers envoie au » couvent (des Jacobins) ses jeunes ecclésiastiques » pour s'y préparer aux saints ordres (3) ». Cette organisation provisoire dura six ans ; il fallut tout ce temps à M^{re} Tinseau pour faire révoquer les anciennes patentes et obtenir que Saint-Sauveur devint propriété du diocèse, et que le séminaire cessât d'être une dépendance du collège.

(1) Archiv. comm., GG, 152. Pièce imprimée, in-4°, contenant : Réquisitoires, etc., concernant le régime général des biens des Jésuites de Nevers.

(2) Archiv. comm., GG, 152, et *Almanach nouveau pour la ville de Nevers*, 1767, p. 53 (à la porte du Croux).

(3) Archives de l'ordre à Rome. (Communication du P. Chapotin.

Enfin, le 6 août 1766, l'Evêque put rendre un décret d'union de Saint-Sauveur au diocèse. Un an après, le 24 août 1767, le Roi l'approuva, et « en » conséquence veut et entend Sa Majesté que tous les » revenus, fruits et émoluments... demeurent unis et » incorporés à perpétuité au séminaire..., pour être » employés tant à l'entretien de ceux qui le desserviront, qu'à l'acquit des fondations (1) » Il fallut encore près d'un an avant que le chanoine Alloury, syndic, pût notifier dans les formes ce décret royal à M. de Baudreuille (30 juin 1768) (2), et l'Evêque prit enfin possession. Peut-être le séminaire était-il déjà reconstitué de fait, car les professeurs dataient leur nomination du 11 juillet 1767 (3).

Le supérieur fut le chanoine Robert Daguet, docteur de Sorbonne; il était né à Nevers, « rue de la » Pyramide-Saint-Sébastien, paroisse de Saint-Aricle (4) », et avait étudié au séminaire de la » Sainte-Famille, dit des « Trente-Trois (5) », rue Montagne-Sainte-Genève, à Paris. Il avait quarante-cinq ans, et était chanoine depuis l'année précédente. On ne lui adjoignit que deux professeurs, le théologal Robert, aussi docteur de Sorbonne (6), et Anatole Laurent, docteur en théologie (7). On pouvait se passer de procureur, car les revenus de Saint-Sauveur étaient gérés par le syndic du diocèse comme

(1) Archiv. départem., D, 10.

(2) *Ibid.*

(3) Archiv. départem. Fonds Révolution : état descriptif du séminaire.

(4) Son titre patrimonial, minutes Goussot, 20 avril 1744.

(5) *Ibid.* Fondé par le fameux P. Bernard, en actions de grâces de la naissance de Louis XIV, et ainsi appelé pour honorer les trente-trois années de vie du Sauveur. Plusieurs prêtres nivernais y avaient fait leurs études, tel François Septier. (Minutes Goussot, 8 mars 1747).

(6) Archiv. commun., GG, 146.

(7) *Almanach nouveau pour la ville de Nevers*, 1767, p. 53 (à la porte du Croux).

« commissaire-député de Messieurs composant la » Chambre ecclésiastique (1) ». Néanmoins, le besoin d'un quatrième directeur se fit bientôt sentir, et en 1776 on nomma M. Vianney, jeune prêtre de Besançon.

Le supérieur Daguet, quoique devenu infirme vers 1780, resta à la tête de sa maison jusqu'au 5 janvier 1791. Il se retira alors dans une maison particulière, rue de l'Evêché ; il y mourut peu après, si universellement vénéré que les révolutionnaires s'emparèrent de son corps, et, quoiqu'il fût « réfractaire », lui firent de pompeuses funérailles.

Le théologal Robert ne resta que six ans ; son remplaçant, un M. du Coutant (en 1773), n'ayant pu finir l'année, sa chaire passa à Jean-François Crétin, docteur en théologie, prêtre du diocèse de Besançon (2) ; il avait vingt-cinq ans (3). Au bout de quatorze ans, on le voit devenir curé de Saint-Pierre de Nevers (26 novembre 1787) (4), mais aussitôt M^{sr} de Séguiran mort, il est rappelé (3 décembre 1789) (5), et M^{sr} de Saint-Tropez le nomme supérieur le 5 janvier 1791 (6). Il ne devait présider que des ruines. Sa chaire fut donnée le même jour à Jean-Baptiste Robert, « prêtre de ce diocèse », élève, comme Daguet, du séminaire des Trente-Trois, et licencié de Sorbonne (7).

Quant à M. Anatole Laurent, il enseigna dix-huit ans, et, devenu curé de Saint-Etienne en 1785, fut remplacé par un jeune prêtre du diocèse de Besançon,

(1) Minutes Goussot. 3 juin et 30 novembre 1768.

(2) *Almanach* de 1773.

(3) Etat descriptif du séminaire, aux archives départementales. Fonds Révolution.

(4) Archiv. départem. Registre des insinuations ecclésiastiques, sous cette date.

(5) *Ibid.*, au folio 92.

(6) *Ibid.*, au folio 147.

(7) *Ibid.*, et son dimissoire de diaconat, au folio 43.

M. Sautot (1). On remarquera la grande part que prit le clergé de Besançon dans la constitution du personnel enseignant au séminaire de Nevers.

Ces professeurs se virent attribuer un traitement de 400 livres, eux logés, nourris, etc., avec une retraite de vieillesse de 500 livres, à condition d'avoir enseigné vingt ans (2).

Les élèves payaient une pension de 240 livres, reconnue insuffisante (3) ; elle était payée par l'Evêque pour les sujets pauvres, sans doute en partie sur les revenus de sa commende de l'abbaye de Saint-Cyran, grevée à cette fin d'une contribution de 900 livres (4). Quand le prélat déclara, en 1790, ne pouvoir continuer cet acte de bienfaisance, le nombre des élèves tomba de 28 à 9 (5), parce que « tous ceux dont le sort en » dépendait prirent le parti de se retirer, quoiqu'ils » eussent déjà fait deux ou trois ans de séminaire (6) » ; la tournure que prenaient les événements y fut sans doute aussi pour quelque chose. La fondation Mangeart (7) continuait d'être versée au boursier désigné par le Chapitre, « à raison de 75 livres pour chacune » année, pour l'aider à faire son séminaire (8) ». Les revenus du prieuré et autres biens, en 1790, s'élevaient à 9.652 livres, et les charges à 8.537 livres ; « lorsqu'ils se trouvaient insuffisants, le séminaire

(1) Etat descriptif, cité plus haut.

(2) *Ibid.*

(3) Etat descriptif cité plus haut.

(4) Archiv. départementales, D, 10. (Etat descriptif, 7^e colonne, observations). Cf. *Etat des archevêchés, évêchés, etc., de nomination royale*, t. II, p. 851.

(5) Etat descriptif du séminaire, loc. cit.

(6) *Ibid.*

(7) Cf. plus haut, p. 23.

(8) Registre des délibérations du Chapitre pour 1753, f^o 23 ; pour 1758, f^o 118 ; pour 1763, f^o 211. Aux archiv. département.

» recevait des secours de M^{sr} l'Evêque et de la
» Chambre ecclésiastique (1) ».

Les droits de patronage, contestés aux Jésuites par M^{sr} des Montées, avaient fait retour au séminaire (2) ; il s'y en était même ajouté d'autres, tel celui d'Urzy, acquis, en 1787, de l'abbé de Saint-Laurent de Cosne (3). Mais ce n'était plus un sujet de contestation ; en pratique, le prélat conférait la cure, sauf à mentionner dans la provision qu'il agissait « du » consentement des directeurs du séminaire (4) ». Les droits honorifiques subsistaient tous : le curé de Coulanges reconnu devant notaire son obligation de faire sous-diacre à Saint-Sauveur le jour de la Trinité, et de payer le même jour au prieuré quarante sols annuels pour le droit de patronage (5).

Les démêlés du séminaire avec la paroisse ne s'accommodèrent pas par l'avènement des séculiers. Le supérieur Daguët, tout comme les recteurs jésuites, eut maille à partir avec son vicaire-perpétuel. C'était Ignace Dugué, le futur « jureur » ; le séminaire obtint contre lui sentence du 3 août 1776, consacrant encore une fois tous les privilèges du curé-primitif (6). Mais l'heure approchait où tous ces vieux droits allaient sombrer dans la tempête.

Les études théologiques restèrent réglementées par les *Statuta synodalia* de M^{sr} Tinseau, rapportés plus haut. A l'encontre des décisions de M^{sr} Vallot, les externes, même pendant l'année scolaire, devaient

(1) Etat descriptif.

(2) Celui même de Saint-Laurent. Cf. BOUTILLIER, *Archiv. parois.*, p. 112.

(3) Registre des Insinuations ecclésiastiques, f° 50.

(4) *Ibid.*

(5) Minutes Goussot, 3 juin 1768.

(6) *Archiv. départem.*, B, 349.

assister aux offices de leur paroisse et y exercer leurs ordres sous le contrôle des curés (1).

Peut-être les professeurs dictaient-ils des cahiers ? Cependant, la bibliothèque cursive des élèves, au séminaire actuel, contient une demi-douzaine d'exemplaires du manuel de Collet, *Institutiones Theologiæ ad usum Seminariorum* ; modestement reliés, avec des traces caractéristiques d'usure écolière, ces volumes portent des *ex-libris* significatifs, par exemple : « A. Laurent, prêtre, 1774 » (probablement le professeur Anatole Laurent, 1767-1785) ; — « Gabriel Lévêque, clerc, 1774 » ; — « J.-B. Henriot », qui note en tête de chaque traité l'année scolaire où il l'a étudié : *De Pœnitentiâ*, 1783-1784 ; *De Matrimonio*, 1784-1785. D'après ces faibles indices, nous conjecturons que le sévère Collet fut probablement le maître que M. Daguet mit aux mains des étudiants nivernais.

Nous n'avons retrouvé de détails sur les ordinations que pour les trois dernières années, 1788-1791 (1). L'habitude paraît avoir été de faire deux ordinations générales chaque année, aux quatre-temps de Noël et de Carême ; il y venait des sujets des diocèses voisins, et des religieux clunistes, capucins, etc. ; mais à ne tenir compte que des ordinands appartenant au diocèse de Nevers par leur naissance ou leur incorporation, voici les résultats annuels :

En 1788, le samedi de la Passion, 8 mars, M^{or} de Séguiran ordonna, dans l'église Saint-Sauveur, 4 ton-

(1) *Statuta synodalia diœc. Nivernen.* (réimpression de 1777), p. 8, 9, 13.

(2) Archiv. départem. : Registre des Insinuations ecclésiastiques. (Les cahiers des années précédentes n'existent plus).

surés, 4 minorés, 3 sous-diacres, 5 diacres et 2 prêtres : MM. de Cotignon et Libault.

Il n'y eut pas d'ordination à Noël (1).

En 1789, le samedi des quatre-temps de Carême, 7 mars, dans la chapelle de l'Evêché, M^{gr} de Séguiran conféra les ordres à 5 tonsurés, 8 minorés, 6 sous-diacres, 3 diacres et 2 prêtres : MM. Jouvét et Lioult. L'Evêque mourut peu après, 3 avril 1789, et fut remplacé par M^{gr} de Suffren de Saint-Tropez, qui fit son entrée en novembre. Aux quatre-temps de Noël, 18 décembre, il ordonna pour son diocèse 4 tonsurés, 4 minorés, 5 sous-diacres, 7 diacres et 3 prêtres : MM. Lepère, Sautereau et Imbault (2).

En 1790, le 28 mai, il y eut 10 tonsurés, 3 minorés, 2 sous-diacres, 3 diacres et 7 prêtres : MM. Rousset, Morizot, Derivière, Brun, Rémond, Frébault et Dubois (3). Le 18 décembre, les événements se précipitaient ; il n'y eut aucun tonsuré, ni aucun sous-diacre, 2 minorés, 2 diacres et 3 prêtres : MM. Gogue-lat, Merle et Poulet (4).

Enfin, en 1791, 19 mars, dans l'église du séminaire, quand déjà Guillaume Tollet, « Evêque constitutionnel de la Nièvre », se préparait au sacre qu'il reçut le 27 mars à Paris, M^{gr} de Suffren imposa les mains aux trois derniers prêtres de l'ancien clergé : MM. Lagrange, Bonnet et Bard (5). C'étaient des candidats à l'exil et à l'échafaud, « *martyres designati* ».

Si ces années suprêmes peuvent être considérées

(1) Peu après, 1^{er} dim. de janvier, il y en eut une à l'Evêché, mais où ne prirent part que des Clunistes.

(2) Registre des Insinuations eccl., f^os 94, 128.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, f^o 148.

(5) *Ibid.*, *prope finem*.

comme moyennes, ce serait quatre ou cinq prêtres par an que donnait au diocèse le séminaire Saint-Sauveur.

Peu après l'ordination du 19 mars 1791, M^{re} de Suffren partit pour l'exil. Deux curés seulement dans Nevers prêtèrent le serment schismatique : Ignace Dugué, de Saint-Sauveur, était l'un d'eux ; cela lui valut d'être l'un des « vicaires épiscopaux » de Tollet. Les directeurs du séminaire avaient tous disparu, cachés ou en exil, reprenant, avec plus d'angoisse encore, le chemin douloureux des Jésuites de 1762.

Le supérieur Jean-François Crétin, avec son neveu Sébastien Crétin et huit autres prêtres domiciliés à Nevers, se présentèrent le 3 septembre 1792 devant le directoire du district, et, « déclarant *qu'ils n'ont* » point prêté serment, requirèrent qu'il leur fût délivré « des passeports pour Genève (1) ».

Anatole Laurent, qui avait quitté sa chaire en 1785 pour la cure de Saint-Etienne, en fut chassé par l'intrus en septembre 1791, mais resta caché dans les environs, et mourut dans sa cachette, chez M. Leblanc de Lospinasse, où il fut enterré clandestinement, en attendant que des temps meilleurs permissent à ses confrères de venir « relever les ossements du serviteur » de Dieu, car l'abbé Laurent était un saint homme (2). M. Sautot partit pour le Piémont. M. Vianney retourna dans son diocèse de Besançon, où il devint plus tard curé concordataire d'une paroisse importante. Nous ignorons le sort de M. Jean-Baptiste Robert.

Au commencement de 1793, il n'y a plus rien, et le directoire convoite l'immeuble inoccupé ; c'est pour le défendre que le « citoyen Tollet » porte son ordon-

(1) BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 243.

(2) *Ibid.*, p. 267.

nance du 9 mars, et commit « le citoyen Ignace Dugué » pour faire tout ce qui conviendra s'il se présente de » jeunes ecclésiastiques (1) ». Il ne se présenta que les sbires de Fouché pour confisquer le ci-devant séminaire, y incarcérer les prêtres insermentés d'abord, puis les jureurs, et Ignace Dugué lui-même, malgré son serment sacrilège et ses soixante-huit ans. Le 14 février 1794, les 61 prisonniers du séminaire furent entassés dans un bateau couvert qui les transporta à Nantes ; là une galiote hollandaise leur servit de prison ; un grand nombre y moururent, et avec ces martyrs le malheureux Dugué, obstiné dans son schisme, le 27 mars (2).

Lorsque, la tourmente calmée, les directeurs du séminaire Saint-Sauveur revinrent d'exil, il n'y avait plus à Nevers ni séminaire ni diocèse ; le Concordat de 1801 faisait l'économie de ce siège et de quelques autres ; cela dura jusqu'en 1823.

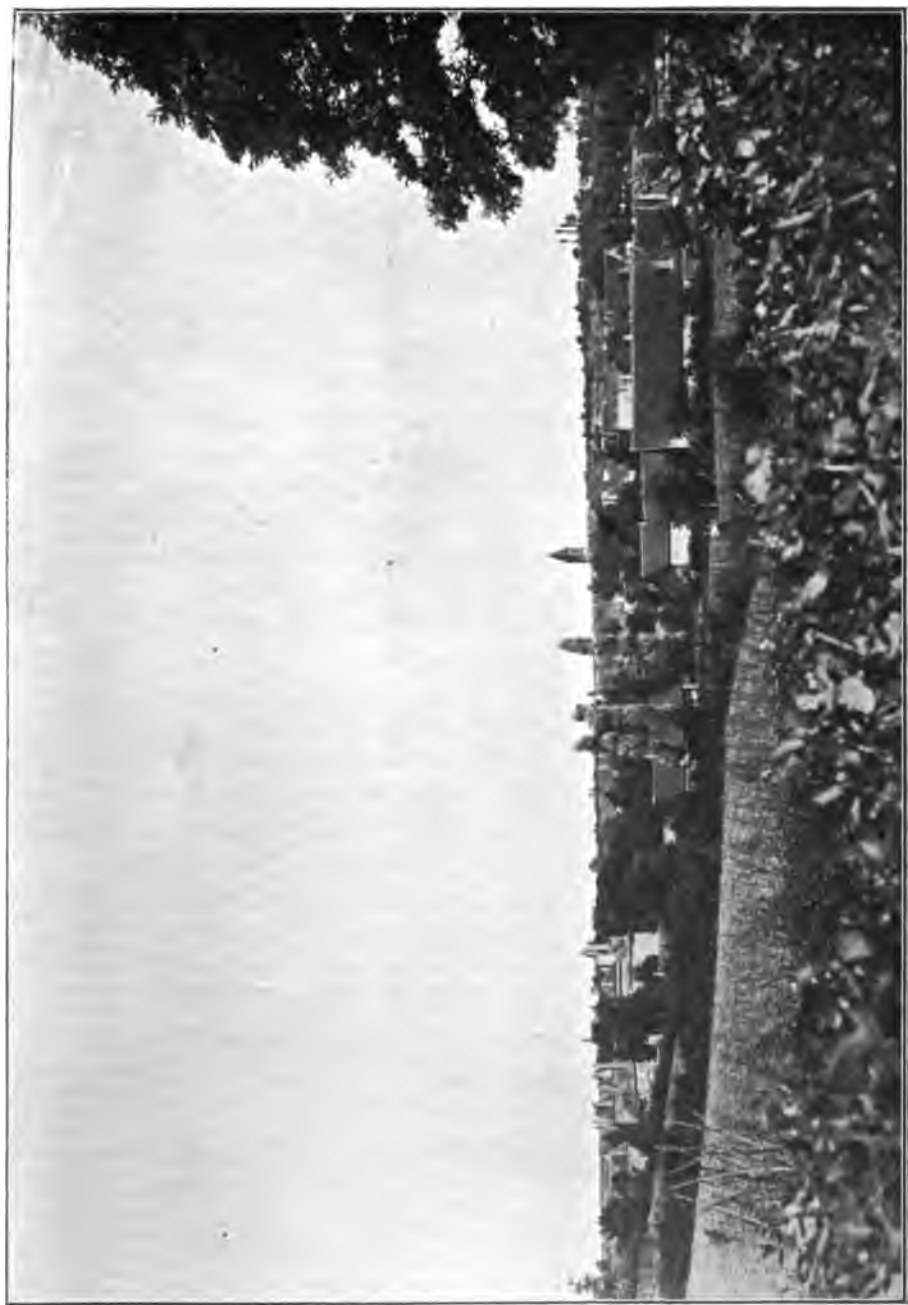
L'ancien supérieur finit ses jours auprès de son neveu, Sébastien Crétin, curé de Saint-Pierre ; M. Sautot fut le premier supérieur du petit séminaire fondé en 1802, rue Adam-Billaut, et le dirigea jusqu'en 1824 ; il est mort chanoine en 1829. M. Vianney resta à Besançon. Nous perdons de vue M. Jean-Baptiste Robert.

Abbé CH. PAYRARD,

Chanoine honoraire de Nevers.

(1) Archiv. départem. Fonds Révolution.

(2) *Bulletin* de la Société nivernaise, t. VII, p. 76, et BOUTILLIER, *Archiv. paroiss.*, p. 195.



VUE GÉNÉRALE DE VANDENESSE

Sur la droite, à mi-côte, on aperçoit l'ancienne église et son abside orientée à l'est, comme la nouvelle.

GUILLAUME TOLLET

Évêque constitutionnel de la Nièvre pendant la Révolution

La présente biographie sera une suite à la publication faite dans le *Bulletin* par M. le Président de la Société nivernaise.

Les lettres de Tallet à l'abbé Grégoire, que M. René de Lespinasse a mises au jour, ont jeté un trait de lumière sur la mémoire de cet homme oublié. Rapprochées des notes qu'on va lire, elles feront apparaître le personnage dans son réel caractère.

Nous le suivrons pas à pas dans le détail de sa carrière, examinant d'où il vient et où il va, recherchant ce qu'il veut, notant les événements auxquels il a été mêlé, la part qu'il est amené à y prendre, le courage ou la faiblesse qu'il y montre. Si nous mêlons quelques réflexions au récit impartial de cette vie, ce ne sera pas sans prendre garde, avec un auteur contemporain (1), que dans ces temps malheureux, « par suite de causes aussi difficiles à nier que fâcheuses à constater, la politique avait envahi et comme absorbé l'institution religieuse ».

Efflorescence des erreurs nationales de l'ancien régime, la Constitution civile du clergé fut la conséquence logique des maximes accréditées dans les

(1) M. BERNARD DE LACOMBE, *Talleyrand, évêque d'Autun*.

Parlements (1) sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat ; elle fut l'aboutissant naturel des tendances gallicanes et l'un des produits, par issue, du jansénisme. Les législateurs sont venus ; ils ont traduit en dangereux textes de lois les vieilles tendances. Résultat, une réglementation qui allait à l'encontre de la liberté de l'Eglise, exaspérait les sentiments les plus intimes, créait une fausse incompatibilité entre la fidélité à la religion et l'adoption des réformes sociales, ajoutait à la guerre des idées, accrue par le conflit des intérêts, au milieu de l'ébranlement général, l'effroyable complication d'une lutte à mort pour ou contre la Foi.

L'audacieuse entreprise n'a pas vécu, ne paraît pas devoir jamais renaître, et restera où elle s'est mise rapidement d'elle-même, parmi les œuvres non immortelles de la Révolution française.

CHAPITRE I^{er}

De 1735 à 1789

Guillaume Tollet (2), né à Moulins-Engilbert, le 12 août 1735, était fils de maître Claude Tollet, marchand tanneur, et de Anne Izambert, demeurant au faubourg Rollin, en ladite ville et paroisse de Moulins-Engilbert. Sa famille était assez bien vue dans la petite ville, l'état du père lui procurant une honorable aisance, la parenté de la mère comprenant plusieurs

(1) M. l'abbé A. DURAND, *Vie de J.-F. Périer, évêque assermenté du Puy-de-Dôme, évêque concordataire d'Avignon.*

(2) Ou Thollé, nom de famille ; après avoir écrit son nom Thollet pendant quelque temps, il écrivit jusqu'à sa mort Tollet.

procureurs, notaires et chirurgiens. Ses parents s'étaient mariés en 1734. L'acte de leur mariage est du 15 novembre. Claude Thollé était fils de Guillaume Thollé, marchand tanneur ; sa femme était fille de François Isambert, chirurgien juré, et de Anne Dorlet (1).

« On n'a rien de précis sur ses premières années, mais il paraît qu'il fit d'assez bonnes études », dit une ancienne notice manuscrite, rédigée d'après les renseignements de M. Guillaume-Edme Cantonnet, de Vandenesse, son filleul (2).

Agé de vingt-quatre ans, il s'engage dans les ordres sacrés. A l'époque de cet engagement, ses parents lui constituent, par un titre clérical (3) datant du 19 mai 1759, une somme de cent livres de pension viagère. Ce nous est l'indication d'un certain état de fortune. Le titre patrimonial était d'ailleurs le plus fréquemment présenté, dans l'ancien clergé nivernais, par les jeunes sous-diacres (4). Les curés, chanoines et bénéficiaires se recrutaient en nombre dans la petite bourgeoisie locale.

Selon toute apparence, il fut élève au grand séminaire de Nevers, dirigé, comme le collège de la ville, par les Pères Jésuites. Le recteur était à cette époque

(1) Acte dressé devant M^e Dubois, notaire à Moulins-Engilbert. (Archives de la Nièvre, C).

(2) Notice A, communiquée par M. le chanoine Sery en 1901 ; elle est de l'écriture de M. Boulet, qui fut curé de Vandenesse de 1850 à 1861 ; une notice B, variante incomplète et postérieure, écrite par M^r Crosnier, était jointe à la notice A.

(3) Archives municipales de Nevers.

(4) Le droit canonique, conformément aux décrets du Concile de Trente, prescrit pour l'entrée dans la clergie un titre clérical attestant l'existence d'un bien, ecclésiastique ou patrimonial, devant servir à la subsistance du sujet présenté aux ordres. Il y a deux titres ecclésiastiques : *titulus beneficii*, et *titulus paupertatis* (celui des religieux vivant en communauté). Tollet fut ordonné avec le *titulus patrimonii*.

le P. Guérin. Le séminaire était établi dans l'antique prieuré de Saint-Sauveur, fondation de Charlemagne, dont les vieux bâtiments sont encore debout (1) et dominant la Loire.

Le cours des études comprenait quatre ans : deux d'externat, deux d'internat ; une quinzaine d'élèves étaient internes, payant une pension de 240 livres ; les autres logeaient en ville.

A peine ordonné, il devint, en 1760, vicaire de M. Rebreget, curé de Vandenesse.

Cette localité était située à proximité de son pays d'origine, deux lieues et demie de Moulins. Il y resta environ trois ans, après lesquels se trouve sur le registre des actes paroissiaux la signature d'un nouveau vicaire, M. Belin (2).

Il passa ensuite, comme vicaire, à la paroisse Saint-Etienne de Nevers.

Les registres de catholicité de Saint-Etienne sont signés par lui depuis le 3 février 1763 jusqu'au 21 septembre 1764. Son prédécesseur était un M. Viger ; son successeur, M. Fautras, mourut en 1766, âgé de vingt-six ans.

Le 24 mai 1763 naissait à Nevers et était baptisé à Saint-Etienne par le vicaire Tollet (3) Gaspard Chaumette, le futur procureur-syndic de la Commune révolutionnaire. La grâce du baptême sera, hélas ! bien morte dans cette âme, quand il retrouvera à Nevers,

(1) Ecole publique de Loire.

(2) V. GUENEAU, *Notice sur Vandenesse*.

(3) L'an 1763, le 24 mai, est né et a été baptisé Gaspard, fils de Pierre-Gaspard Chaumette, maître cordonnier, et de Jeanne Roussel, légitimement mariés. Le parrain a été Gaspard Dard ; la marraine, Geneviève Viault de Lagarde, qui ont signé avec nous.

Signé : Geneviève Vyau de Lagarde, Gaspard Dard, et Thollet, vicaire de Saint-Etienne. (Archives de la mairie de Nevers).

aux côtés de son ami Fouché, le ministre de rencontre qui versa l'eau sur son front.

Le curé de Saint-Etienne était messire Antoine Laisney, docteur en Sorbonne (1). Il avait pu le connaître quand il faisait ses études à Nevers, au collège ou au séminaire.

On perd de vue les traces de Tollet en octobre 1764. C'est alors, probablement, ou peu après, qu'il devint (2) professeur au collège de La Flèche, en attendant de le devenir à celui de Nevers. Ces deux collèges sortaient des mains des Jésuites, dont la Compagnie fut supprimée en France en 1762.

Nos recherches, et celles qu'a bien voulu faire avec nous M. de Lespinasse, sur le séjour de Tollet en ce lieu, ont été infructueuses (3), ce n'est cependant pas une raison suffisante de suspecter l'indication de la notice qui l'affirme. Entre La Flèche et Nevers existaient des rapports anciens (4) dont les Révérends Pères étaient les intermédiaires.

Le collège de La Flèche (5) était l'un des principaux, des plus considérables établissements de la société des Jésuites. Fondé en 1603, doté dès le début de fortes impositions sur la ville (3.000 livres), des dons magni-

(1) Abbé BOUTILLIER, *Archives paroissiales de Nevers*, 261.

(2) Notice A.

(3) A une demande faite sur place par M. le marquis de Beauchêne, très érudit sur sa province, il a été répondu ceci : « Je suis allé immédiatement au Prytanée et j'ai entretenu le bibliothécaire de la demande de M. de Lespinasse. Ensemble nous avons cherché et fouillé ; nous n'avons trouvé nulle part le nom de Tollet. Cette époque de l'histoire du Prytanée après le départ des Jésuites manque totalement de documents. Le *Journal d'un Professeur* ne commence qu'au 1^{er} octobre 1776 ; j'y ai cherché vainement le nom de Tollet ». En 1776, nous verrons qu'il était à Nevers.

(4) V. la *Vie de M. Libault*.

(5) Disait le président Rolland aux chambres assemblées du Parlement de Paris, le 5 juillet 1763.

fiques d'Henri IV et des riches revenus de biens immenses, il jouissait en 1763 d'environ 36.000 livres de rente.

La Flèche avait plus de 600 élèves à l'époque du départ des Jésuites, environ 250 pensionnaires et 350 externes. Cinquante ans auparavant, il avait compté plus de mille externes. Sitôt après le départ des religieux, la déchéance augmenta. L'Université d'Angers, désirant englober ce collège, en avait demandé la suppression, que la cour du Parlement n'accorda point. Le principal, nommé par la sénéchaussée en 1762, était M^e Donjon, docteur en théologie. Puis, la maison faillit être occupée par des carabiniers. Enfin, en 1764, les officiers de la sénéchaussée de La Flèche demandèrent au roi Louis XV d'en faire un collège où la jeune noblesse fût préparée aux carrières de la magistrature, de l'Eglise et même à la profession des armes. Cette dernière idée frappa la cour, et des lettres-patentes du roi Louis XV, en date du 7 avril 1764, portèrent création d'une école préparatoire à l'école militaire du Champ-de-Mars, avec le titre de collège royal de La Flèche. En 1767, le collège royal fut affilié à l'Université par lettres-patentes, et son état redevint des plus florissants (1).

Ne nous étonnons pas que la discipline ait souffert un peu de relâche au milieu de tant de vicissitudes.

Le professeur Tollet possédait un singe, source de nombreuses distractions, et même de quelques ennuis. Le maître, rentrant un jour dans sa chambre, constata la disparition de sa bête, et aussi de sa montre, laissée cependant, comme d'habitude, suspendue au-dessus de la cheminée. L'inquiétude le gagnait déjà lorsque, en levant les yeux, il aperçut l'animal perché sur le ciel

(1) MORTIMER D'OCAGNE, *les grandes Ecoles de France*.

de lit, très occupé à tenir la montre et à l'examiner sur toutes ses faces. Il ne fit semblant de rien, et c'était le meilleur parti à prendre, car l'objet resta intact et fut remis en place.

Un autre jour, après la composition laborieuse d'un sermon, il était sorti pour prendre l'air. Le singe, qui l'avait observé, s'empara de la plume, s'assit au bureau et mit des griffonnages sur le papier ; il n'avait rien avancé, assure-t-on, qui fût contraire à la foi ou aux mœurs.

Après les corrections trop souvent nécessaires, la bête était toujours pardonnée ; son maître avait fini par ne plus l'enfermer, lui faisant grâce de nombreuses sorties hors de sa chambre. Mais tout le monde de la maison n'avait pas la même indulgence, ainsi qu'on va le voir.

Le singe, en liberté, se dirigeait de préférence à la cuisine. Il avait bien remarqué qu'on puisait le sel dans une chaise en bois placée à côté de la cheminée. Ayant été laissé seul un moment, il voulut en faire autant ; il prit dans la boîte une poignée de sel, la déposa vivement dans le pot au feu, et retourna occuper son coin. A l'heure du repas, chacun de se récrier : la soupe n'était pas mangeable. Le cuisinier essuya de vifs reproches, s'excusa plein de confusion et crut réellement qu'il avait salé deux fois par mégarde. Le lendemain, même scène, suivie des mêmes reproches. Enfin, le pauvre homme soupçonna le mot de l'énigme ; il épia et surprit l'animal renouvelant sa manœuvre, accompagnée d'une horrible grimace. Mais, emporté par la colère, il prit un rondin et lui cassa la tête.

De l'année 1767 à l'année 1772, nous trouvons

Tollet professeur de troisième au collège de Nevers (1). M. Miné en était principal depuis l'organisation qui avait suivi l'expulsion des Jésuites (2); ce sera, après lui, M. l'abbé Lemercier, jusqu'à l'époque des serments exigés par la Révolution.

Le professeur de troisième devint, en 1773, professeur de seconde, pour quelques mois seulement; il fut remplacé par M. l'abbé Bruandet, qui deviendra peu après professeur de rhétorique.

Il existait en l'église de la paroisse Saint-Victor de Nevers une confrérie dite de Saint-Guillaume, dont tous les associés se nommaient Guillaume ou Guillemette.

Le professeur Tollet s'y associa dès son arrivée au collège et donna le pain bénit à la messe de la confrérie en 1770. Le registre de cette confrérie (3) contient son nom, suivi de sa souscription (Guillaume Tholay, professeur de troisième, 5 livres), dès 1768, en queue de liste, avec M. Guillaume Prisyé, mère de ville (*sic*), et les années suivantes, jusqu'à 1774 exclusivement, en tête de liste avec M. G. de Cante, chanoine. Ce cahier était sans doute tenu par le sacristain de Saint-Victor ou par un secrétaire peu lettré. A l'année 1769, en marge, se trouve une note du curé, reconnaissant ce qu'il a reçu pour la rétribution de l'office et pour le sacristain; il ajoute: « M. l'abbé

(1) Annuaires de l'époque.

(2) Le séjour des Jésuites y datait du 3 juillet 1572. Le collège de Nevers, dirigé alors par quatre maîtres es arts laïcs, enseignant depuis l'a b c jusqu'aux humanités, avait été, à cette date, acheté aux échevins de la ville par Louis de Gonzague et son épouse, Henriette de Clèves, pour y établir des Jésuites. Ils furent chassés en 1594 et réintégrés en 1607.

A la rentrée d'octobre 1762, la ville de Nevers avait pourvu, de concert avec l'Evêque, à l'état du collège; quatre des nouveaux maîtres étaient membres de l'Université de Paris, et inamovibles.

(3) Archiv. municip. de Nevers.

Tollet donnera le pain bénit. Nevers, ce 11 janvier 1769. Riffé, curé de Saint-Victor ». Le patron de cette confrérie essentiellement nivernaise est un membre de la famille des comtes de Nevers, l'oncle de la comtesse Mahaut, Guillaume, né à Arthel, qui se fit moine, devint archevêque de Bourges, et fut placé au rang des saints après sa mort. Sa fête est fixée au 10 janvier dans le calendrier nivernais.

En 1773, Tollet retourne à Vandenesse. Son ancien curé ne l'oubliait pas. M. Rebregot lui céda son bénéfice, par résignation canonique (1). L'acte, conforme à la légalité de l'époque, de prise de possession de la cure et résignation du titulaire, fut passé le 24 décembre 1772, par devant M^e Bonneau, notaire à Semelay.

La première signature apposée sur les registres de catholicité de Vandenesse par le nouveau curé est du 13 septembre 1773.

Il avait près de quarante ans : ce bénéfice obtenu si à propos, ce titre paroissial acquis tout auprès de son pays d'origine, Moulins-Engilbert, où était alors curé M. Izambert, son parent, cette cure, devenue la sienne, où il avait passé les trois premières années de son

(1) La résignation consistait en ceci : le titulaire d'un bénéfice remettait sa démission entre les mains du Souverain Pontife, à condition qu'il nommerait celui que le démissionnaire lui désignait pour successeur.

« L'usage de la résignation était devenu si fréquent, dit Fleury, que le peuple regardait les bénéfices comme un patrimoine que l'on donne à qui l'on veut, et où les parents ont plus de droit que les autres ».

L'acte se passait par devant les notaires du roi et les notaires apostoliques du diocèse.

C'est par une résignation de ce genre que l'abbé Grégoire, né près de Lunéville en 1750, et d'abord professeur de belles-lettres au collège de Pont-à-Mousson, en Lorraine, était devenu, en 1780, curé d'Emberménil (Loir-et-Cher), en place de M. Cherrier, dont il était vicaire. (Abbé GUILLEMENOT, « De la collation des bénéfices avant 1789 », *Bull. Soc. niv.*, tome XV, 124).

ministère, pouvait lui paraître le lieu paisible et définitif de son action, le champ du labeur pastoral le plus conforme à son humeur tranquille.

Il y resta seize années consécutives, partageant son temps entre l'étude, le soin de sa paroisse et ses relations de famille, se faisant estimer et aimer de ses ouailles.

Voici le portrait fait de lui, d'après les renseignements de M. Cantonnet :

D'une taille moyenne, d'une figure avenante et douce, M. Tollet avait un caractère gai, ouvert, aimable. Il était savant, aimait les livres, se montrait libéral et aumônier, habitué à une extrême sobriété. Il avait des connaissances en médecine, du goût pour la musique, chantait bien et même jouait agréablement du violon, au son duquel il faisait danser ses paroissiens devant la terrasse du jardin de la cure. *O fortunatos nimium !*

A la campagne comme dans les salons, tout le XVIII^e siècle n'était-il pas en goût des plaisirs champêtres ? Trop heureux villageois de Vandenesse, si les événements politiques ne leur avaient enlevé leur pasteur. Trop heureux lui-même, s'il n'avait pas été déplacé de son poste et entraîné sur un plus grand théâtre.

CHAPITRE II

De 1789 à 1791

Survient 1789.

Les Etats-Généraux se préparent. Une grande activité, égale au malaise général, se manifeste. On convoque les électeurs.

Ceux du bailliage ducal de Nivernais et Donziais se réunissent à Nevers.

Le curé de Vandenesse se trouva, le 14 mars 1789, à l'assemblée des trois ordres qui se tint en l'église des Récollets (1) ; à l'assemblée particulière du clergé, présidée le soir même à l'évêché par l'Évêque, M^{sr} de Séguiran, et aux autres séances qui s'y succédèrent du 15 au 27, et qui aboutirent à l'envoi aux Etats-Généraux de M^{sr} de Séguiran, M. l'abbé Fougère, curé de Saint-Laurent de Nevers, et le P. Pécat de la Renne, prieur-curé de Saint-Martin de Nevers, comme députés du clergé nivernais.

A Saint-Pierre-le-Moûtier se nommaient les députés du bailliage royal (2) : M^{sr} de Séguiran, sitôt après son élection assurée dans le bailliage ducal, s'empressa d'aller présider, comme il en avait le droit, l'assemblée tenue le 16 mars à Saint-Pierre. Son dévouement à l'intérêt public, la confiance dont il jouissait auprès du roi, sa clairvoyance des dangers de l'Etat, tout lui commandait un tel empressement ; mais dans la hâte de ce court voyage, il prit la bronchite dont il mourut en son évêché le 3 avril, âgé seulement de cinquante

(1) A. LABOT, *Convocation des Etats-Généraux et législation électorale de 1789*. Nevers, 1866.

(2) Les bailliages royaux étaient des unités territoriales au point de vue judiciaire ; on les utilisa en 1789 au point de vue politique. Juxtaposé et comme superposé au bailliage royal et présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier, existait à Nevers le bailliage ducal et provincial, où se jugeaient les cas de justice ressortissant à la province de Nivernais. (Voir MEUNIER, *Bailliage provincial, duché-pairie du Nivernais*. *Bulletin*, Société nivernaise, tome XV*, 403-411, et surtout LABOT, 71, 147, 205).

Ces deux justices coexistant dans la même province se faisaient concurrence. D'après le règlement du 24 janvier 1789 pour les élections, le bailliage de Nevers devait désigner deux députations, celui de Saint-Pierre une seule, chacune étant composée de quatre députés : un du clergé, un de la noblesse et deux du tiers-état.

ans (1), après s'être occupé jusqu'au bout, et dans son lit, de ce qui concernait la préparation des États-Généraux.

A l'assemblée de Saint-Pierre, le curé de Vandenesse se fit représenter et envoya ses pouvoirs (2). Il vota donc deux fois, en personne à Nevers, et, par procuration, à Saint-Pierre. Par erreur ? Par fraude ? Plutôt par zèle, lui aussi, mais à quel titre ?

Notons que l'article 17 du règlement royal des convocations prévoyait la représentation dans plusieurs bailliages pour les ecclésiastiques possédant des bénéfices dans chacun d'eux. Un autre article leur permettait de voter par procuration quand ils n'avaient pas de vicaire pour les remplacer. Plusieurs votèrent comme lui dans les deux bailliages, par exemple : Beaudoin, curé de Poiseux ; Defalmes, curé de Préproché, et Cottin, curé d'Ouroux.

(1) M^r de Séguiran avait été mis par le roi au nombre des 14 archevêques et évêques faisant partie de l'assemblée des notables réunis par Louis XVI en 1787. Sa Majesté voulait communiquer aux personnes les plus qualifiées de son État « les vues qu'elle se propose pour le soulagement de son peuple, l'ordre de ses finances et la réformation de plusieurs abus ». « Messire Pierre de Séguiran, conseiller du Roy en tous ses conseils, évêque de Nevers », était le premier des sept évêques mis sur la liste dressée par Louis XVI. (LABOT, 3). Parmi les importantes réformes que décidèrent et organisèrent les notables en 1787 était l'institution des assemblées municipales et provinciales; qui renfermait, il est juste de le reconnaître, les principes les plus essentiels de notre organisation départementale, et même, sur certains points, des applications plus libérales. (LABOT). On sait que la mauvaise volonté du Parlement de Paris en empêcha la réalisation. Il refusa d'enregistrer les édits, demanda des états de dépenses et finit par se buter au célèbre jeu de mots du conseiller d'Espréménil : « Ce ne sont pas des états, mais des États-Généraux qu'il nous faut ».

Une seconde assemblée des notables, préparatoire aux États, eut lieu à la fin de 1788. M^r de Séguiran en fut, comme il avait été de la première, et il s'y rencontra avec son futur et prochain successeur, M^r de Suffren de Saint-Tropez, député du pays de Provence pour l'ordre du clergé.

(2) LABOT, 410.

Les Etats-Généraux s'étant ouverts le 5 mai, dès le lendemain, comme chacun sait, éclate la Révolution.

Les députés aux Etats ayant demandé de nouvelles instructions à leurs électeurs après la réunion générale du 27 juin, Nevers revit de nouvelles assemblées de la noblesse et du clergé. Celui-ci se réunit à l'évêché le 21 juillet. « Soixante-douze membres y étaient présents », dit M. Labot, qui ne donne pas leurs noms. Il serait étonnant que Tollet n'eût pas été de leur nombre. Bien entendu, le clergé donna pleins pouvoirs à ses députés, MM. Fougère et de la Renne.

L'orage gronde à Paris, et, au milieu des éclairs qui se succèdent, un schisme se prépare. Par les articles de la Constitution civile du clergé, l'Assemblée nationale achèvera de porter le trouble dans le royaume et précipitera les catastrophes.

Elaborée le 12 juillet 1790, sanctionnée le 24 août par l'infortuné Louis XVI, rendue obligatoire, avec serment imposé, par le décret du 27 novembre et la loi du 26 janvier 1791, cette nouveauté téméraire ne pouvait que se heurter à la conscience du clergé gallican, plus attaché que ne le croyaient les légistes à la véritable tradition catholique. Les évêques membres de l'Assemblée nationale publièrent, à l'encontre, la célèbre *Exposition des principes sur la Constitution civile du clergé*, 10 novembre 1790, et toute la partie saine, on peut dire la masse des prêtres français adopta leurs principes, pendant qu'une autre partie, moins saine, moins sûre, moins désintéressée, se prononça en sa faveur. Parmi ceux-ci est Tollet.

Nous n'incriminerons de parti pris ni sa conduite ni celle d'aucun autre au début de ces événements.

Il n'est que juste de faire une grande part aux circonstances, de songer à la bonne foi de l'un, à l'ignorance de l'autre, de se rappeler la vogue des « libertés

de l'Eglise gallicane », de s'expliquer les opinions nouvelles, le désir d'avoir pour bien acquise la législation déjà édictée, tout au moins la volonté de ne pas entraver les efforts de l'Assemblée, la crainte d'en perdre le bénéfice actuel ou futur.

Tollet partageait assurément le sentiment populaire, altéré de réformes. Il se range délibérément du côté gauche. Il y restera. Peut-être est-ce la faveur qu'il y trouva qui en fut la cause.

Nous allons le voir, en effet, occuper simultanément les sommets dans les nouvelles organisations, civile et religieuse. Il sera non seulement évêque du département, mais président du Directoire du département, fonction qui aurait équivalu à celle de préfet, si le pouvoir local, un moment décentralisé, n'avait été vite diminué et contrarié, bientôt même annihilé par les députés commissaires de la Convention.

Comment un personnage obscur est-il parvenu à cette fortune ? C'était de l'époque, dira-t-on. Peut-être aussi eut-il occasion d'acquérir quelque popularité lorsqu'il habitait Nevers, comme professeur ou comme vicaire. Avec cela ses qualités d'homme serviable, correct, tolérant, le firent remarquer dans les milieux où il se trouva et lui attirèrent la confiance de ses compatriotes.

En décembre 1789 et janvier 1790 se tinrent partout en France les assemblées primaires devant élire les officiers municipaux et leur conseil. De même qu'un grand nombre de ses confrères, et quoique, selon Taine, les curés fussent exclus des municipalités par la loi (1), il devint maire de sa commune. Il fut, par la suite, envoyé au chef-lieu comme électeur des administrateurs du département. Là, les élections durèrent

(1) TAINÉ, *Origines de la France contemporaine*, II, 258.

du 12 au 19 juillet. Le 13, il prêta à son tour le serment civique, entièrement licite à cette heure.

Le résultat des scrutins nous révèle immédiatement sa notoriété naissante ou acquise.

Sur 351 voix, nombre exact des votants, et parmi les 36 administrateurs élus (19 juillet), Guil. Tollet, curé et maire de Vandenesse, obtient le cinquième rang, avec les 269 suffrages qui se portent sur son nom. Celui qui en avait eu le plus, La Ferté-Meun, après lequel venaient Richou, Morin et Rameau, n'en avait que dix de plus, 279, le trente-sixième, dernier de la liste, en ayant 241 (1). Dans cette nombreuse réunion se trouvaient une trentaine de prêtres qui, pour la plupart, étaient comme lui curés et maires de leur commune ; ils furent appelés, se présentèrent et signèrent comme tels. Les signatures de tous sont apposées à la fin du procès-verbal et remplissent plusieurs pages in-folio (2). Un seul prêtre, avec Tollet, était au nombre des administrateurs du département, Piron, curé et maire de Fours. Un arrêté du 15 juillet portait qu'il serait fait un partage égal des 36 administrateurs entre les neuf districts (3) composant le département nouvellement institué.

Les considérations qui présidaient à ce classement étant l'utilité publique, M. Tollet, membre du Conseil général du département, fut affecté au district de Moulins-Engilbert.

L'élection des dignitaires se fit le lendemain 20 juillet. Elle eut lieu sous sa présidence et sous celle de Meure

(1) Archiv. de la Nièvre, L, 10.

(2) Reproduites en fac-similé dans MEUNIER, *La Nièvre pendant la Convention*.

(3) Les neuf districts du département étaient : Nevers, Saint-Pierre-le-Moutier, Decize, Moulins-Engilbert, Château-Chinon, Corbigny, Clamecy, Cosne et La Charité.

et Frazey. Aucun prêtre n'entra, pour cette fois, dans la composition du Directoire. M. Delaveau, avocat à Clamecy, fut nommé, par 20 voix sur 32, président du Directoire et du Conseil général.

Vers la fin de l'année, le 18 décembre, l'un des membres du Directoire, M. Jourdan, ayant donné sa démission, l'assemblée arrêta que « ceux de messieurs du département qui sont encore en cette ville seraient invités à la réunion pour élire un remplaçant ». Se rendirent à cette invitation MM. La Ferté-Meun, Richou, Tollet, Aladane, etc, vingt-un en tout, qui élurent, par 14 voix, M. Aladane.

Le curé, administrateur, maire, conseiller général, n'était pas revenu dans sa paroisse, où, d'ailleurs, il avait un vicaire. Il était resté à Nevers, prenant part d'une manière active aux réunions du Conseil, peut-être aussi aux manifestations de l'esprit public.

Le 14 juillet 1790 se fit à Nevers, comme partout, l'anniversaire de la prise de la Bastille. La fête de cette journée fut très solennelle et très religieuse.

Tous les corps élus, le clergé, les commissaires du roi, l'armée, la garde nationale se rendirent à dix heures et demie sur la place Ducale, où un autel avait été élevé pour la cérémonie (1).

Le corps des administrateurs occupait la gauche de l'autel ayant son président à sa tête, et, en avant, les commissaires du roi. Le corps municipal occupait la droite de l'autel.

Plusieurs orateurs se firent entendre avant la messe. D'abord le maire et le procureur de la commune, puis M. de Borniol, chanoine titulaire, et M. Bauleret, curé et maire de Corvol-l'Orgueilleux (de l'ancien diocèse d'Auxerre, mais du département de la Nièvre) et enfin le substitut du procureur de la commune.

(1) Reg. des délib., de 1786 à 1790. Archives municipales.

Les orateurs du conseil municipal représentèrent aux citoyens la grandeur et l'importance des serments qui allaient être prêtés, la nécessité et la joie de faire revivre les vertus sociales.

Les deux ecclésiastiques rendirent un juste tribut à l'Assemblée nationale pour la régénération de l'État et des mœurs, qu'elle a si heureusement opérée ; leurs discours « rappelèrent les plus saines et les plus véritables maximes ».

M. Decantes, doyen du chapitre, célébra la messe au milieu du « respect religieux que l'on pouvait attendre de citoyens pénétrés de leurs devoirs ; l'élévation fut annoncée par plusieurs salves de canon ».

Ensuite M. le maire prononça la formule du serment, dans les termes suivants : « Nous jurons de rester à jamais fidèles à la nation, à la loi et au roi, de maintenir de tout notre pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi ; de protéger, conformément aux lois, la sûreté des personnes et des propriétés, la libre circulation des grains et des subsistances dans tout l'intérieur du royaume et la perception des contributions publiques, sous quelque forme qu'elles existent ; de demeurer unis à tous les Français par les liens indissolubles de la fraternité ».

Chacun éleva la main droite vers l'autel et prononça individuellement : « Je le jure ! »

Un *Te Deum* fut ensuite chanté en actions de grâces, et la cérémonie prit fin après une bénédiction générale donnée par M. l'Evêque de Nevers.

C'était M^{sr} de Suffren.

M^{sr} Louis-Jérôme de Suffren de Saint-Tropez, âgé de soixante-dix-huit ans, avait abandonné le siège de Sisteron, après un épiscopat de vingt-cinq ans, pour succéder à M^{sr} de Séguiran.

Le digne Evêque manifestait, ainsi que tout le clergé, les sentiments les plus patriotiques. Nul plus que lui, nul plus que le clergé, ne désirait l'union, le bonheur et la prospérité du peuple français. Pourquoi cette union nécessaire allait-elle être compromise par la Constitution elle-même dans les questions les plus graves et les plus délicates, celles qui touchent à la liberté de conscience ?

Lui était-il possible de ne pas faire cause commune avec les cent trente-quatre évêques de France, dont la protestation publique du 30 octobre 1790 produisit une si profonde émotion ?

Les prêtres allaient-ils, eux aussi, s'opposer à la Constitution civile ?

Toute l'œuvre naissante des élus du peuple semblait mise en question et en péril dans cette occurrence. Un déplorable malentendu était créé. Le clergé n'aurait pas eu de peine à se soumettre à toutes les lois ; celle-ci était en opposition avec sa propre constitution ; il fallait bien, en cette extrémité, qu'il appliquât la maxime de l'Evangile : *Melius est obedire Deo quam hominibus*.

L'esprit des législateurs s'était appliqué à embrouiller le cas. Pour augmenter la confusion, leurs arguments furent appuyés par les raisonnements faux et les concessions illégitimes de certains docteurs. Un membre considéré de l'Assemblée nationale, l'abbé Gouttes, futur évêque constitutionnel de Saône-et-Loire (1), avait beaucoup contribué à égarer ses collègues par ses discours et ses motions en faveur. L'idée dominante était celle-ci : l'homme devrait être citoyen avant tout et par-dessus tout ; citoyen, oui,

(1) *Moniteur*. Voir aussi la Vie de ce prélat, par M. Anatole de Charnasse, président de la Société éduenne.

mais jusqu'à oublier les lois rigoureuses de la conscience, et, par suite, de la dignité humaine, non.

Voici un exemple caractéristique de l'ingérence abusive et ridicule de l'autorité civile : Le Conseil général avait assisté à la procession solennelle à Saint-Aricle, le 13 novembre 1790, pour demander cessation de l'inondation ; après la bénédiction, M. le vicaire général Rioust lut en chaire un mandement de M^{sr} l'Evêque sur cette circonstance. On trouva que les expressions habituelles : « Après en avoir conféré avec nos vénérables frères les doyen, chanoines et chapitre de notre église cathédrale », étaient inconstitutionnels, contraires aux décrets, etc. Des commissaires furent désignés le jour même pour se rendre sur le champ auprès de Monseigneur, et le complaisant prélat déclara vouloir se borner, à l'avenir, à écrire de simples lettres aux curés.

Mais on n'entendait pas se contenter de cette minime concession.

A peine le serment fut-il devenu obligatoire que les membres du même conseil se réunirent le 25 janvier 1791 pour rédiger une adresse à leurs concitoyens ; le ton et les termes en sont significatifs :

« Frères et amis, ce n'est pas sans douleur que nous avons appris que la plupart des ecclésiastiques, fonctionnaires publics de cette ville, se sont refusés à prêter un serment que la loi exigeait d'eux, serment qui n'est nullement opposé aux principes de la religion, que nos législateurs ont toujours su respecter, etc. » Ils s'étonnent que dans un siècle de lumière on ait pu refuser un pareil serment..., félicitent de leur soumission MM. Leblanc, curé de Saint-Jean, et Dugué, curé de Saint-Sauveur..., remercient la Providence, et

annoncent qu'ils pourvoient, eux, administrateurs civils, à ce qu'aucun secours spirituel ne manque.

Est-ce l'amour ou la haine qui leur donne cette sollicitude ?

A vrai dire, ils ne faisaient qu'appliquer la Constitution civile. C'est cette loi néfaste qui produisait la division (1).

CHAPITRE III

1791

« Je jure de veiller avec soin sur les fidèles du diocèse (ou de la paroisse) qui m'est confié, d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roy ». Telle est la formule (2) qui fut rejetée par l'Evêque, ses vicaires généraux, les directeurs de son séminaire, les professeurs et le principal du collège, les vicaires et neuf curés de la ville sur onze.

Formule très innocente, si la nouvelle Constitution de la France n'avait englobé les décrets schismatiques de la Constitution civile du clergé. Les deux seuls titulaires de bénéfices ecclésiastiques de la ville qui l'acceptèrent furent MM. Ignace Dugué, curé de

(1) La première signature apposée au bas des décrets de la Constitution civile est celle d'un Nivernais, le marquis C.-F. de Bonnay, alors président de l'Assemblée nationale. Après la sienne vient celle de M. de Robespierre et des autres secrétaires. Le marquis de Bonnay était né à Cossaye, en 1750. Il émigra, et devint sous la Restauration ambassadeur en Russie.

(2) *Constit. civ.*, tit. II, art. 21.

Saint-Sauveur (1), et André Leblanc, curé de Saint-Jean en la cathédrale (2).

M. Leblanc était depuis le 21 juillet 1790 membre de l'administration du district de Nevers. Il devait continuer à fournir une carrière très mouvementée jusque sous l'Empire.

M. Dugué administrait la paroisse Saint-Sauveur depuis vingt-deux ans ; il avait le titre d'archiprêtre de Nevers, et il avait eu, comme son prédécesseur, Ignace Gaultier (1725-1768), plus d'un démêlé avec les PP. professeurs du séminaire, ses voisins, dont il était vicaire perpétuel.

La division, excitée imprudemment dans le clergé par l'exigence du serment, produisit tout de suite des troubles dans la population.

Dénaturant, en la colportant, la nouvelle que les anciens titulaires de bénéfices auraient la liberté d'exercer leur culte à part, ailleurs que dans les églises des paroisses, on répandit le bruit à Nevers, au mois de janvier 1791, que le Corps législatif avait révoqué le décret du 26 décembre 1790, et que les prêtres patriotes seraient punis d'y avoir obéi. On sonna les cloches pour donner consistance à ce bruit ; on insulta les deux curés jureurs. Et dans la séance du 27 janvier, le procureur général-syndic appela l'attention du Directoire du département sur les événements : « Vous devez voir, messieurs, dit-il, qu'il est impossible que la puissance législative et le pouvoir exécutif

(1) Sa soumission à la municipalité est du 15 janvier 1791.

(2) Il déclare sa soumission le 21 janvier. Il prête le serment le dimanche 23 janvier, à dix heures du matin, en l'église Saint-Jean, « après avoir prononcé un discours pathétique et parfaitement conforme à l'esprit et au sens de la Constitution civile du clergé ». Tous les fidèles assistants ont demandé l'impression du discours, ce qui a été arrêté par les membres du conseil général de la commune. (Registre de la municipalité, p. 105).

aient retiré la loi du 26 décembre ; qu'il est également impossible qu'on ait voulu punir de leur dévouement les ecclésiastiques qui ont eu la fermeté de prêter le serment que cette loi exigeait d'eux.

» Il nous paraît donc indispensable de prendre les mesures les plus promptes pour dissiper les faux bruits qui circulent ici, et pour prévenir les suites fâcheuses qui pourraient en résulter ».

Le Directoire prit l'arrêté suivant :

« Aucuns ecclésiastiques, fonctionnaires publics, qui ont refusé de prêter serment, ne pourront s'immiscer dans l'exercice des fonctions publiques qui leur étaient ci-devant attribuées, sans s'exposer à encourir les peines prononcées par la loi.

» Déclare que les sieurs Dugué et Leblanc, ainsi que les prêtres approuvés qui s'associeront à leurs travaux, sont et demeurent sous la protection et sous la sauvegarde de la loi (1) ».

Parmi les prêtres assermentés se trouvaient l'abbé Mérault et le chanoine Goussot, qui se laissèrent élire et installer le 8 février comme curés constitutionnels de Saint-Victor et de Saint-Trohé. Ils furent immédiatement frappés d'interdit par M^{sr} de Suffren.

Alors éclata la fureur des partisans de la Révolution. Pour s'en rendre compte, il faut lire la diatribe virulente prononcée à ce sujet au sein du Directoire :

« Messieurs, s'écria le procureur général-syndic, le masque sous lequel les ennemis de la patrie se sont longtemps cachés commence enfin à leur peser ; ils l'arrachent eux-mêmes, et les motifs des efforts qu'ils opposent à la régénération de l'empire ne peuvent plus échapper à personne.

(1) AVRIL, I, 294.

» Qu'ils cessent de parler des intérêts de la religion et des droits de la Monarchie ; qu'ils cessent de répéter qu'une philosophie audacieuse a frappé à la fois les fondements du trône et de l'autel. Nul de nous ne croira que l'autorité légitime de nos rois ait perdu l'énergie dont elle a besoin pour être utile ; nul de nous ne croira que notre auguste chef, que le restaurateur de notre liberté, que le défenseur de la Constitution, que le père de la grande famille dont nous sommes tous membres, soit moins puissant, moins respecté, moins heureux que ses prédécesseurs.

» Le magistrat suprême du peuple français désavoue lui-même ces cris des factions qui veulent profiter des sentiments d'amour et de vénération qu'il nous inspire pour contrarier les réformes les plus chères à son cœur.

» J'espérais, messieurs, que le département de la Nièvre, qui a eu le bonheur de jouir du plus grand calme pendant les troubles qui ont affligé tant d'autres contrées au commencement de la Révolution, aurait également à se féliciter de la soumission de tous ses pasteurs aux lois de l'Etat en général, et à la Constitution civile du clergé en particulier.

» Une lettre, dont le but était de les encourager à la révolte, a paru il y a quelque temps, et soudain nous avons eu à gémir sur ses premiers effets.

» Neuf des onze curés de Nevers, égarés par le guide même qu'on leur avait donné pour les conduire, ont levé un front rebelle contre l'autorité souveraine de la loi et du roi. Ils ont abandonné leurs fonctions de concert, dans le dessein, sans doute, d'exciter des troubles par une interruption presque totale du service divin dans cette ville. Les deux pasteurs qui nous restaient dans cette désertion combinée ont, en multipliant leurs efforts, suffi à tout dans les premiers

instants ; mais vous avez senti que vous ne deviez pas les punir de leur dévouement en en abusant, et vous avez appelé deux autres prêtres à leur secours.

» Tandis que MM. Mérault et Goussot, devenus les coopérateurs de nos deux seuls curés patriotes, partageaient leurs pieux travaux avec une activité digne de toute reconnaissance, savez-vous, messieurs, quelle est la récompense que leur évêque leur préparait ? Je rougis pour M. de Suffren d'être obligé de vous révéler cette effrayante iniquité ; mais il ne m'est pas permis de me taire : on se disposait à payer leur zèle par des anathèmes ; on formait le coupable projet de les interdire, et on les a en effet interdits hier.

» L'interdit est assujetti aux mêmes formes que l'excommunication ; il doit être prononcé par écrit, nommément, avec expression de cause et après trois monitions (avertissements juridiques) ; l'oubli de l'une de ces quatre conditions en opère la nullité. Ainsi, comme il est certain que les interdits qui ont été lancés hier par M. de Suffren n'ont été précédés d'aucune monition, et ne contiennent d'ailleurs aucun motif, il est incontestable qu'ils sont absolument nuls.

» Il y a plus. Le Concile de Tolède, tenu en 683, et le Concile de Nicée, tenu en 787, défendent l'un et l'autre de décerner des interdits pour des ressentiments particuliers, et les interdits que je vous dénonce sont évidemment des actes de vengeance.

» Souffrirez-vous que l'on viole impunément les formes les plus essentielles, les principes les plus sacrés ? Hâtez-vous, messieurs, d'imprimer à ces actes contraires à la charité évangélique, aux dispositions des conciles, aux droits de l'homme et du citoyen, la tache de la plus éclatante réprobation ».

M^r de Suffren aurait pu répondre qu'il avait agi de son plein droit, qu'il avait moins que personne l'in-

tention d'interrompre le service divin, et qu'il n'avait pas lancé les interdicts pour des ressentiments particuliers, puisqu'il s'agissait d'un cas général, d'une loi nationale en opposition avec la conscience de tous les catholiques. Mais on n'avait pas le désir de l'entendre.

Oui le rapport, les administrateurs composant le Directoire du département :

« Considérant qu'à l'expiration des délais accordés par la loi du 26 décembre dernier aux évêques et autres ecclésiastiques fonctionnaires publics, pour prêter le serment auquel ils étaient assujettis, tous ceux desdits fonctionnaires de la ville de Nevers qui n'ont pas voulu se conformer à la loi ont interrompu l'exercice de leurs fonctions ;

» Considérant que les prêtres réfractaires ont laissé un champ libre au zèle évangélique des sieurs Leblanc et Dugué, ainsi qu'aux sieurs abbés Mérault et Gousnot, invités à venir seconder deux curés qui ne pouvaient assez se multiplier pour répandre au besoin les secours et les consolations de leur saint ministère ;

» Que M. de Suffren, évêque du département, réfractaire à la loi, cédant à des conseils perfides, s'est permis de faire signifier par huissier aux sieurs Gousnot et Mérault un interdit qui leur retire tous les pouvoirs et les réduit à l'impuissance de pouvoir seconder les ministres patriotes ;

» Que ces ecclésiastiques respectables se trouvent ainsi suspendus de l'exercice des fonctions qui forment le plus bel apanage du ministère sacré de la prêtrise, sans aucun sujet, sans aucun motif,

» Déclarent le sieur Louis-Jérôme Suffren provisoirement suspendu des droits de citoyen actif ;

» Chargent M. le procureur général-syndic de le dénoncer au tribunal de district de cette ville de

Nevers comme perturbateur de l'ordre public et comme principal auteur d'une coalition tendant à combiner un refus d'obéir aux décrets de l'Assemblée nationale, sanctionnés par le roi, et à former ou exciter des oppositions à leur exécution ».

Voilà donc l'Évêque interdit à son tour par des avocats investis de la toute-puissance de la loi (1).

L'arrêté lui fut signifié par exploit de F. Branche-reau, huissier, qui avait ordre de ne pas se servir du « titre fastueux de Monseigneur ». En annonçant cette mesure aux habitants du département, le procureur général-syndic exposa qu'il fallait ainsi « rétablir la tranquillité publique troublée par la résistance d'une partie du clergé aux décrets de l'Assemblée nationale, et la nécessité pressante d'écarter de la chaire de vérité les ecclésiastiques réfractaires qui la profanent en y débitant des discours séditeux. . »

Sur convocation du procureur général-syndic, les électeurs du département, ayant tous reçu une lettre spéciale adressée par les procureurs-syndics de leur district, s'assemblèrent le dimanche 20 février dans l'église cathédrale Saint-Cyr, pour procéder à l'élection d'un évêque du diocèse et département de la Nièvre, aux lieu et place de M. de Suffren, ci-devant évêque du diocèse, « réputé avoir renoncé à son évêché, faute par lui d'avoir prêté le serment prescrit par la loi, et dans le délai y porté ».

Après la messe du Saint-Esprit, célébrée à neuf

(1) Le Directoire était composé de MM. Delaveau, président ; Rameau, Ballard, Morin, Aladane, Guiller, Coquille, tous hommes de loi ; Paichereau, propriétaire ; Balandreau, notaire ; Sautereau, homme de loi, procureur général-syndic, et Leblanc-Neuilly, secrétaire général.

Tous ont signé l'acte du 3 février, excepté MM. Delaveau et Aladane. Sautereau deviendra député de la Nièvre à l'Assemblée législative, puis à la Convention, où il votera la mort du roi.

heures du matin, M. Rameau, vice-président du département, ouvre l'assemblée. A une heure, la séance est levée, pour reprendre à trois heures. Ont signé : MM. Rameau, Paichereau et Leblanc-Neuilly. On fait l'appel nominal des électeurs par district ; il y en a 168. A remarquer à cette première séance, outre Tollet lui-même : Viodé, curé de Sauvigny ; Bort, curé de Germigny ; Gaulon, curé de Marzy ; Chevalier, curé de Livry ; Pion, curé de Fours ; Gallois, curé de Saint-Cy ; Ravery, curé de Comma-gny ; Lopiteau, curé d'Aunay ; de Bond, curé de Bussy ; Chardon, curé de Tracy ; Vaudry, curé de Saint-Père ; Poulet, curé d'Azy, et Bargaud, curé de Thoury, qui était un des trois scrutateurs.

Après une autre séance tenue le lendemain matin, et consacrée aux préparatifs, a lieu, à trois heures, une séance de scrutin. Elle n'amène point de résultat : aucun sujet n'a la pluralité absolue. Le mardi 22, à huit heures du matin, arrivent de nouveaux électeurs ; ils sont, cette fois, 181. 46 voix sont données à M. Fauchet, ancien grand vicaire du diocèse de Bourges et ancien prédicateur du roi (1), 32 à M. Guillaume Tollet, curé de Vandenesse. Le plus grand nombre des voix s'était dispersé sur d'autres noms (2), mais ceux-ci avaient la majorité relative.

(1) Claude Fauchet, né à Dornes en 1744, député du Calvados à l'Assemblée nationale, fut élu quelque temps après évêque constitutionnel du Calvados. Il subit le sort des Girondins à la fin de 93, et se confessa dans sa prison avant de périr sur l'échafaud.

(2) Et parmi eux, probablement Guil. Paillard, curé et maire d'Ourouër-aux-Amognes.

Ce curé jureur, déjà mis en évidence comme secrétaire, en 1789, avec le chanoine Troufflaut, des assemblées du clergé nivernais, venait d'écrire une volumineuse *Apologie de la Constitution civile du clergé et du serment exigé de tous les fonctionnaires publics*. Son travail, resté manuscrit (cabinet de M. P. Meunier), était destiné à ses confrères et

A trois heures du soir, dernière séance, où Fauchet gagnait deux voix, mais où son concurrent en obtenait 130 sur 181. Il paraît qu'une plaisanterie, comme il arrive souvent, avait déterminé l'opinion en faveur de Tollet. Comme quelqu'un parlait pour Fauchet : « Non, aurait dit un autre, point de Fauchet, les fauchers (1) mangent les poules ! ».

L'assemblée décida unanimement que la proclamation de l'élu serait faite le lendemain, avant la messe solennelle, et que neuf de ses membres, pris dans chaque district, iraient faire part à M. l'abbé de son élection, l'inviter à venir, etc. La députation le ramène bientôt. M. le président lui fait un compliment de félicitations auquel l'élu répond par ses

concitoyens. Il s'étonne « que les curés refusent le serment », « que des hommes qu'on a vus dans les assemblées bailliagères se récrier avec tant de force et de véhémence contre le despotisme épiscopal se laissent aujourd'hui entraîner par le corps des Evêques... Ces curés ignorent-ils ou pensent-ils se dissimuler qu'ils ont donné des pouvoirs illimités à leurs représentants ? Peuvent-ils méconnaître une autorité nationale qu'ils ont eux-mêmes fortifiée de leur pouvoir ? *Ne sont-ils pas en quelque sorte les auteurs de l'heureuse Révolution qui fait aujourd'hui tout notre bonheur ?* .. ». Plus loin : « prêtres et pasteurs de la loi nouvelle... n'allez pas vous précipiter avec les Evêques dissidents dans l'opprobre du malheur et la perte de votre situation !... Vous êtes les lumières qui doivent être placées sur le chandelier, n'allez donc pas vous cacher... donnez l'exemple... n'attirez pas sur le royaume... les effets de la colère divine et les suites effrayantes d'une guerre intestine ! Tremblez que, devenant par votre résistance les auteurs des troubles, vous n'en soyez peut-être les premières victimes... ». Et à la fin : « O vous, mes concitoyens... portez aux pieds des autels le serment solennel de *ne faire qu'un bon choix !* Vous le pouvez, l'Eglise vous y invite, vous le devez, la nation vous appelle à l'exercice libre et volontaire des pouvoirs qu'elle vous a confiés... n'allez pas choisir au scrutin le nom d'un aspirant indigne de conduire un grand peuple et capable de faire évanouir les espérances de la nation... Vous couronnerez par votre dévouement à la chose publique et surtout par un bon choix la Constitution civile... ».

Les électeurs portèrent avec raison leur choix sur un autre que lui, car un peu plus tard il oublia ses devoirs et abdiqua le sacerdoce.

(1) Faucons.

remerciements et son acceptation. Le procès-verbal est rédigé ; tous y apposent leur signature, l'élu en tête.

Le lendemain 23, à neuf heures du matin, tous les corps constitués arrivaient à la cathédrale avec les électeurs :

MM. les administrateurs composant le Directoire du département ;

les administrateurs composant le Directoire du district de Nevers ;

le maire, officiers municipaux et membres du Conseil général de la ville et commune de Nevers ;

MM. composant le tribunal de district ;

les juges de paix et prud'hommes assesseurs ;

MM. composant le tribunal de commerce ;

les commandeurs, officiers et citoyens soldats de la garde nationale de Nevers ;

les commandeurs et officiers de la maréchaussée et gendarmerie nationale établie en cette ville ;

les commandeurs et officiers des régiments de Royal-Piémont, en garnison à Nevers, accompagnés d'un détachement ;

les ecclésiastiques fonctionnaires et non fonctionnaires publics de la ville de Nevers,

et un grand concours de peuple.

M. Guillaume Tollet, curé de Vandenesse, district de Moulins-Engilbert, et administrateur du département de la Nièvre, élu évêque par le procès-verbal d'élection des 20, 21 et 22 du présent mois, fut proclamé par M. le président de l'assemblée électorale évêque du diocèse et département de la Nièvre.

M. Tollet prononça un discours, qui ne nous a pas

été conservé, « où l'assemblée distingua, avec le plus grand intérêt, les principes du civisme le plus pur et du plus haut attachement à ses devoirs ».

Puis, toute l'assistance entendit une messe solennelle.

Une lettre d'avis fut écrite le jour même au président de l'Assemblée nationale, à Paris :

« J'ai l'honneur... Le sujet élu est M. ... Il est âgé de cinquante-cinq ans, bon prêtre, bon patriote, ami de la Constitution, ayant les meilleures intentions et décidé à faire tous les sacrifices pour le bien de la chose publique ; il a accepté, et je l'ai proclamé ce matin, en présence de tous les corps, d'un grand concours de peuple et des ecclésiastiques. Cette élection m'a paru, monsieur le président, faire le plus grand plaisir ; il est intéressant que notre nouvel évêque soit sacré promptement... ».

Le roi fut avisé de son côté. « Le département, comme vous le voyez, Sire, lui disait Rameau, a l'avantage d'avoir fourni le sujet élu ; il lui sera d'autant plus cher qu'il s'est rendu recommandable de tous temps, soit comme instituteur, soit comme pasteur ; il joint à une belle âme et à beaucoup de candeur un grand amour de ses devoirs et le plus inviolable attachement à la Constitution. Je m'empresse de vous faire parvenir une nouvelle qui intéresse aussi essentiellement votre cœur paternel, etc. (1) ».

Une troisième lettre fut écrite deux jours après par le maire de la ville au ministre de l'intérieur Delessart, pour l'informer de son côté.

Le 24 février, le Conseil général de la commune,
Considérant que, d'après la Constitution civile du

(1) Abbé BOUTILLIER, *Épisodes de la Révolution dans le Nivernais*, p. 51, et Archiv. de la Nièvre, reg. L, 10.

clergé (1), chaque paroisse doit comprendre 6.000 âmes, que la population de la ville ne s'élève qu'à 13.763, et celle des paroisses qu'on y peut réunir à 1.130 ; que, suivant l'article 9, il doit y avoir seize vicaires de l'église cathédrale, etc.,

Arrête que le nombre des paroisses soit fixé à deux, l'une à la cathédrale, qui sera paroisse épiscopale, et l'autre à l'église Saint-Etienne ; qu'il soit établi une succursale à Coulanges-les-Nevers, et une autre à Saint-Lazare.

Suit la circonscription des nouvelles paroisses.

L'arrêté a été pris et exécuté sans qu'on ait eu recours au diocèse, « Monsieur Suffren, interrogé sur ce fait, n'ayant répondu que vaguement, ayant d'ailleurs refusé le serment demandé par la loi », et M. Tollet, nommé pour le remplacer, n'étant pas encore consacré.

A la suite, le registre (2) contient un extrait du *Journal des Débats*, relatant un décret du 9 avril qui approuve la présente délibération ; les églises ci-devant paroissiales de Coulanges et de Saint-Victor seront conservées comme oratoires des paroisses dont elles dépendent ; il sera envoyé dans chacune, les dimanches et fêtes, un vicaire pour y célébrer la messe et y faire les instructions spirituelles sans pouvoir y exercer les fonctions curiales (3).

Un mois avant cette délibération, le Conseil communal avait décidé (28 janvier) de ne conserver que quatre paroisses et deux succursales ; comme paroisses :

1^o Saint-Cyr, à laquelle on réunissait Saint-Jean,

(1) Titre I, art. 16.

(2) Reg. de la municipalité.

(3) BOUTILLIER, *Épisodes Révol.*

- Saint-Sauveur, Saint-Genest, Saint-Laurent, Saint-Didier et partie de celle de Saint-Arigne ;
- 2° Saint-Martin, à laquelle on réunissait partie de Saint-Arigne, Saint-Pierre et partie de Saint-Victor ;
 - 3° Saint-Étienne, avec partie de Saint-Pierre, Saint-Trohé et partie de Coulanges ;
 - 4° Saint-Victor, avec le surplus de Saint-Arigne, partie de Saint-Martin et Saint-Lazare.

Comme succursales :

- 1° Saint-Sauveur ;
- 2° Saint-Pierre, qui sera en même temps l'oratoire du collège (1).

Ces mesures successives étaient l'application des articles 6, 7, 8 et 9, titre I, de la Constitution civile.

Art. 6. — Il sera procédé incessamment, et sur l'avis de l'évêque diocésain et de l'administrateur des districts, à une nouvelle formation et circonscription de toutes les paroisses du royaume ; le nombre et l'étendue en seront déterminés d'après les règles qui vont être établies.

Art. 7. — L'église cathédrale de chaque diocèse sera ramenée à son état primitif d'être en même temps église paroissiale et église épiscopale par la suppression des paroisses et par le dénombrement des habitations qu'il sera convenable d'y réunir.

Art. 8. — La paroisse épiscopale n'aura pas d'autre pasteur immédiat que l'évêque ; tous les prêtres qui

(1) L'église primitive de la paroisse Saint-Pierre, ou Saint-Père, fut interdite par l'évêque en 1768, parce qu'elle menaçait ruine ; elle était située sur l'emplacement de la place Guy-Coquille.

y seront établis seront des vicaires et en feront les fonctions.

Art. 9. — Il y aura seize vicaires de l'église cathédrale dans les villes qui comprendront plus de dix mille âmes, etc.

MM. Pannecet et Syrot, anciens curés de Saint-Victor et de Saint-Lazare, s'autoriseront de ces mesures pour demander plus tard à être exemptés des serments, « leurs paroisses étant supprimées ».

Du 24 février au 1^{er} mai furent élus et sacrés les quatre-vingt-deux évêques constitutionnels des départements. Dans ce nombre, il y avait une cinquantaine de curés (1) et une quinzaine de professeurs. C'est à ces deux catégories, surtout à la première, que va la faveur populaire. Inclination et confiance toutes naturelles, témoignées par le peuple à ceux qui vivent près de lui, avec lui et pour lui. Reconnaissance, aussi, bien due à cette corporation méritante. On ne pouvait pas oublier qu'à l'heure de l'épreuve décisive, au début des Etats-Généraux, si les deux premiers ordres furent contraints de se réunir aux communes, c'est que les curés firent défection au moment critique (2).

(1) L'évêque métropolitain de la Marne (à Reims) était Nicolas Diot, curé de Vanderesse.

(2) Ils étaient 208 curés sur 300 députés du clergé. (TAINE, *L'Ancien régime*, 99). La loi électorale leur avait assuré cette énorme prépondérance sur les autres classes de leur ordre. Ils en usèrent ; ils contribuèrent, grisés par les louanges et l'encens qu'on leur prodiguait, au triomphe des idées égalitaires. Un trait local montrera l'importance et les égards qui leur étaient accordés. Quand M^r de Séguiran avait reçu, dans sa chambre de malade, les ecclésiastiques qui venaient lui annoncer son élection aux Etats-Généraux, il avait répondu : « Quelque flatté que je sois de la marque de confiance que me donne l'assemblée du clergé, mon désir eût été que la première élection fût en faveur d'un curé, à moins qu'ils veulent bien me regarder comme l'un d'eux, ce que je désire fort ». (MEUNIER, I, XLII).

Après l'élection, le sacre.

Un évêque déjà consacré pouvait seul conférer le pouvoir d'ordre aux intrus. Où le trouver ? Ils s'étaient adressés en vain au cardinal Loménie de Brienne, archevêque assermenté de Sens, qui avait répondu : Je jure, mais je ne sacre pas. Ils trouvèrent plus de complaisance auprès du sacrilège Talleyrand. On sait qu'il consacra à Paris, dans l'église de l'Oratoire, le 24 février 1791, les abbés Expilly et Marolles, évêques élus du Finistère et de l'Aisne. Ce sacre, valable quoique irrégulier, allait devenir le premier des chaînons illégitimes dont les derniers se fondront dans le Concordat : la même main fatale aura tenu les deux extrémités de cette chaîne, puisqu'elle signera l'œuvre de réparation après avoir commencé l'œuvre de division.

Le 18 mars, Tollet s'apprêtait à partir à Paris pour son sacre.

Dans la matinée de ce jour, il reçut de M. Laurent, évêque de l'Allier, la « confirmation canonique ».

La cérémonie ne dut être ni compliquée ni solennelle, car elle eut lieu à l'auberge du Lion-d'Or (1).

D'après le titre II, art. 16, de la loi, c'est au métropolitain que Tollet aurait dû présenter son procès-verbal d'élection et proclamation, et demander la confirmation canonique.

Le métropolitain était l'évêque du Cher, Pierre Torné, ancien doctrinaire. François-Xavier Laurent, évêque de l'Allier, était ancien curé d'Huilleaux.

Immédiatement, il représenta au Directoire

(1) L'auberge à l'enseigne « Au Lion-d'Or » (au lit on dort) était au bout du pont de Loire, non loin de Saint-Sauveur. Elle fut démolie en 1833, lors de la formation de la place Mossé et transférée dans la rue de la Tonuellerie, aujourd'hui rue du Commerce, à l'emplacement actuel de l'hôtel de l'Europe. (Renseignements donnés oralement par M. Boutillier).

« qu'ayant reçu ce matin la confirmation canonique, il se disposait à partir pour la capitale afin de se faire sacrer, quo, comme il lui faut pour cette cérémonie des mitres, une crosse et un pontifical, il demandait qu'on ordonnât provisoirement la levée des scellés apposés le 11 décembre dernier sur le trésor de la cathédrale, où sont déposés les divers ornements à l'usage des évêques de ce diocèse, afin d'en extraire les mitres, crosse et pontifical ci-dessus, à charge de les réintégrer à son retour, s'il est nécessaire ».

On n'y vit pas d'inconvénient et il fut muni le lendemain matin de ce qu'il désirait.

Huit jours après, le 27 mars, il fut sacré à Paris, en même temps que l'évêque de la Vienne, Henri Lecesve, précédemment curé à Poitiers, et ceux de Seine-et-Oise, J.-J. Avoine, précédemment curé de Gomecourt ; d'Eure-et-Loir, Nicolas Bonnet, précédemment curé à Chartres ; de Seine-et-Marne, Pierre Thuin, précédemment curé à Montereau ; de la Charente, P.-M. Joubert, précédemment curé de Saint-Martin ; de Rhône et Loire, Adrien Lamourette, ancien lazariste ; du Puy-de-Dôme, Jean-François Perier, ancien supérieur oratorien du collège d'Effiat ; il a même pu y en avoir d'autres. On allait vite ; on procédait avec une rapidité scandaleuse.

Le consécrateur fut Gobel, évêque de Lydda, suffragant de Bâle, assisté de Miroudot, évêque de Babylone et de Saurine, évêque constitutionnel des Landes, ancien avocat. Gobel, un des auteurs du schisme, avait été intronisé, trois jours auparavant, évêque de Paris, par son collègue Talleyrand (1).

A son arrivée à Paris, Tollet avait pris le temps, non pas de faire une retraite préparatoire à son sacre,

(1) *Talleyrand, évêque d'Autun*, par M. BERNARD DE LACOMBE.

mais d'assister à une séance de l'Assemblée constituante. Il y remarqua l'abbé Grégoire, portant la croix d'évêque sur sa poitrine, comme il le lui dira plus tard (1). Serait-ce que Grégoire aurait porté la croix pastorale avant d'être sacré ? Il ne le fut, en effet, que le 31, quatre jours après son collègue de la Nièvre.

Remarquons-le, tous ces fervents constitutionnels n'observaient pas exactement leur loi, dont l'article 20, titre II, disait expressément : « La consécration de l'évêque ne pourra se faire que dans son église cathédrale, par son métropolitain..... un jour de dimanche, pendant la messe paroissiale, en présence du peuple et du clergé ».

De Paris, l'évêque de la Nièvre écrivit le 25 mars au pape Pie VI, conformément à l'article 19, pour lui faire part de sa nomination et consécration, lui demander sa communion et bénédiction apostolique.

Une réponse générale, à lui et aux autres, arriva dans le Bref solennel *Caritas* adressé le 13 avril au clergé et à tous les fidèles de France. Par cette lettre, où il déplorait la défection des cinq évêques et condamnait le schisme, Pie VI annulait les huit élections dont il avait connaissance, et déclarait suspens, irréguliers, tous les ecclésiastiques qui ne rétracteraient pas leur serment dans les quarante jours.

Que firent les constitutionnels ? Ils nièrent l'authenticité du Bref. Quelques-uns trouvaient que, si le Pape avait voulu parler, il aurait dû parler plus tôt (2). La plupart étaient des révoltés ; en réalité, ils

(1) Lettres de Tollet à Grégoire.

(2) C'est Louis XVI, ou ses conseils, surtout Champion de Cissé, archevêque de Bordeaux, qui méritent ce reproche, pour avoir laissé ignorer

étaient décidés au fond du cœur et résolus à aller de l'avant.

Tollet revint promptement à Nevers, et s'installa provisoirement dans la maison abbatiale de Saint-Martin, voulant donner au prélat, dont il se considérait comme le successeur, toute latitude pour évacuer l'évêché; M^{sr} de Suffren, qui occupait encore son palais, n'allait pas tarder à le quitter pour émigrer à Turin.

L'hospitalité prise par Tollet chez les Génovéfains de Saint-Martin rappelle l'antique usage, devenu un droit séculaire des évêques à leur prise de possession, de passer leur première nuit dans ce monastère. Selon Guy Coquille, saint Jérôme, évêque de Nevers, y avait partagé avec ses clercs la nourriture et le logement des chanoines. Tollet commence de même. Un bon constitutionnel ne devait-il pas reprendre les traditions de l'Eglise primitive? Du moins, c'était une des prétentions de la secte, qui, par ailleurs, ne devait pas pousser assez loin l'imitation des saints.

Le 3 avril eut lieu la cérémonie de l'intronisation.

A dix heures du matin, les conseillers de la commune se transportèrent au Directoire du département, à l'effet d'accompagner M. Tollet. Quand le cortège fut arrivé à Saint-Cyr, mondit sieur Evêque entonna le *Veni Creator* et célébra la messe, après laquelle il monta en chaire, où « il exprima les sentiments les plus apostoliques, les plus patriotiques, et analogues aux circonstances »; après quoi le conseil reçut son serment: « Je jure de veiller avec soin, etc. ». Pendant cette cérémonie, les décharges d'artillerie, les

du public, en le leurrant d'espérances impossibles, la pensée du Pape, qu'ils connaissaient bien, puisqu'il avait écrit catégoriquement au roi dès le 10 juin 1790.

acclamations, les applaudissements témoignèrent de la joie populaire.

Signent le procès-verbal (1) : † Guil. Tollet, év. du dép. de la Nièvre ; Rameau, vice-président du Directoire ; Sautereau, procureur général-syndic ; les administrateurs Paichereau, Ballard, Morin, Guillier, Duvernoy, etc. ; les abbés Dugué, Leblanc, Préfontaine, Perraudin, curé de Sanizy, etc.

De ce jour date l'administration épiscopale.

Plusieurs vicaires étaient déjà choisis, et nous allons les voir en première ligne, ces Génovéfains collaborateurs et commensaux de leur chef.

Il existe (2) un registre officiel, coté et paraphé par premier et dernier, tenu et écrit par le ci-devant chanoine Goussot. Nous en donnerons plus loin un extrait important ; voici d'abord les dates de nomination des vicaires épiscopaux :

Sont nommés : le 3 avril, vicaires de Saint-Cyr : Jacques-Louis Laramée, Antonin-Gilbert-Massue Préfontaine, Jacques Baivier, Etienne-Jean Goussot et Gabriel Bontemps ; le 5 avril, vicaire de Saint-Cyr, Jean Coste, prêtre nivernais ; le 19, vicaire de Saint-Cyr, Jacques-Léonard Goyre-Laplanche ; le 30, premier vicaire de Saint-Cyr, Ignace Dugué ; le 6 mai, André Gallois ; le 24, deuxième vicaire de Saint-Cyr, André Leblanc ; le 16 juin, Pierre Commerson ; le 18 juillet, Louis Lemeunier ; le 18 novembre, François Tourier ; le 20 décembre, Henri-Sébastien Prévost, et enfin le 3 mars 1792, Jean-Barthélemy Barjon.

Plusieurs autres ne sont pas mentionnés dans ce

(1) Registre de la municip., 140.

(2) Archives de l'évêché, cahier de 22 feuillets.

registre. Nous devons ajouter J.-B. Frebault et Pierre Chezeau, sans oublier Joseph Guérin, qui devint vicaire épiscopal par le fait de sa nomination de directeur au séminaire.

Les premiers nommés étaient donc des chanoines réguliers de la congrégation de France ou de Sainte-Geneviève, d'où Génovéfains, desservant la paroisse Saint-Martin, établie dans l'église de leur collégiale. Leur petite communauté, réduite à cinq membres en 1789 (1), s'y trouvait presque entière, délaissant l'exemple du savant et vertueux abbé du monastère, le député Pécat de la Renne, non revenu de Paris, où il avait signé avec les évêques de l'Assemblée l'exposition des principes.

Laramée, de Clamecy, était né le 14 février 1756 ; il ne sut pas résister à la tourmente révolutionnaire ; après son abjuration, 13 novembre 1793, il entra dans l'administration civile, fut chargé de nombreuses missions, devint commissaire au tribunal, et à la fin sous-préfet de Clamecy.

Comme lui, Préfontaine avait le titre de vicaire de Saint-Martin ; il prêta le serment le 3 février, bien avant Laramée, qui ne s'y décida que le 10 avril.

Baivier, Génovéfain comme eux, n'avait pas le titre de vicaire de Saint-Martin ; ce devait être le procureur ou bibliothécaire de l'abbaye.

Le chanoine Goussot, né le 29 décembre 1749 de Charles Goussot, notaire à Nevers, et de Marie Faulquier, avait été curé de Saint-Jean, en la cathédrale, en 1780-81, avant André Leblanc. Ce fut le plus actif auxiliaire de Tollet, son premier secrétaire, supérieur du séminaire, suffisant à toutes les occupations autour

(1) CROSNIER, *Congrégations religieuses d'hommes dans le dioc. de Nevers*, 197.

de lui, et ne s'en séparant qu'après la lettre de démission de 1795. Il se retira alors à Nolay, où il emporta les reliques de la cathédrale. Devenu agent de cette commune, il y tint les registres de l'état civil de septembre 1795 au commencement de 1799. Marié le 1^{er} février 1798 avec la citoyenne Marie Debord, fille d'un propriétaire de Nolay, née à Chambon (Creuse). En 1802, il habitait rue de la Barre, à Nevers ; sur sa demande, le cardinal Caprara l'avait relevé des censures et de l'excommunication ; sa situation fut légitimée le 18 juin 1804. Il mourut le 27 août 1807.

Bontemps était supérieur de la communauté des Minimes de Nevers. Son serment est du 10 avril 1791. Les dispenses délivrées par le cardinal Caprara lui permirent aussi de légitimer une union avec Marie-Anne Brochet (15 février 1803).

Goyre-Laplanche, ou de La Planche, était né le 24 mai 1751 de Louis-Guillaume Goyre de La Planche, secrétaire-greffier de plusieurs offices du duché de Nivernais, et d'Ursule de Rozelin. Il se créa rapidement une popularité de mauvais aloi, se fit élire à la Convention, y vota la mort du roi, épousa la fille du conventionnel Delagueulle, du Loiret, vint en mission à Nevers, y sema la haine et la désolation, de là porta successivement la terreur dans l'Orléanais, le Berry, la Normandie et la Bretagne. Type achevé du révolutionnaire violent, impie, avide, inhumain, tyrannique, abandonné à tous les excès. Digne pendant du terroriste d'Autun, Victor de Lanneau, transfuge comme lui des rangs de la noblesse et du clergé (1).

Gallois était curé de Saint-Cy-Ferrière. Il devint

(1) *Vie de Gouttes*, par M. DE CHARMASSE, et *Persécution religieuse dans le diocèse d'Autun pendant la Révolution*, par M. l'abbé MUGUET, *passim*.

curé de Saint-Etienne de Nevers jusqu'à la Terreur. A cette époque, il passa du côté de Fouché, abdiqua, devint membre de diverses administrations. Le 22 décembre 1802, il fit régulariser son mariage avec Marie-Anne Destève, et rentra définitivement dans la vie civile.

Leblanc et Dugué, curés d'églises réunies à la cathédrale, se trouvaient être, de droit, d'après la Constitution (1), les premiers vicaires de l'Evêque. L'un et l'autre restèrent dignes du sacerdoce ; celui-ci eut le malheur de mourir obstiné dans son erreur, mais victime pour la foi avec beaucoup d'autres bons prêtres, sur la galiote à Nantes ; celui-là, plus avisé, remuant, intrigant, traversa les embûches et les dangers de cette terrible époque, pour devenir sous l'Empire curé-archiprêtre de Cosne.

Commerson, originaire de Chagny, était supérieur des Minimes de Tonnerre (Yonne), peut-être un ami de Bontemps. Triste caractère, qu'aucune bassesse ne rebuta. Il eut cependant son heure de repentir et fut relevé des censures ecclésiastiques le 9 février 1803. Son mariage civil avec L. Lasne, fille de Denis Lasne et Louise Boutet, conclu le 14 février 1796, fut régularisé le 26 avril 1806 ; un de ses fils entra dans l'armée ; son fils Joseph devint professeur de l'Université et littérateur ; M^{me} Commerson-Lasne, après avoir tenu une école maternelle en Nièvre, mourut misérable et très âgée en 1848.

Lemeunier, curé de Saint-Agnan de Cosne entre les années 1784 et 1792, était originaire de la Normandie ; il laissa la réputation d'un homme très aimable, des plus tolérants, et garda une attitude réservée. Lors de l'arrestation du curé de Saint-

(1) Tit. II, art. 23.

Jacques, M. Pyrent, il partit pour Paris, où il resta et mourut.

Tourier était un religieux de l'abbaye de Saint-Yves-en-Braine (?) (1).

De Prévost et de Barjon, presque rien n'est connu. Prévost était vicaire de Saint-Nizier de Charolles. J.-B. Frébault était un des derniers prêtres ordonnés (le 28 mai 1790) par M^{sr} de Suffren (2). Plusieurs fois, il vint dans les Amognes, son pays natal, marier des parents à Saint-Sulpice, ou faire des conférences populaires qui ne lui attiraient que des moqueries, à cause d'un défaut de parole qu'il ne pouvait surmonter. Il joua un rôle scandaleux, en abjurant avec ostentation son caractère et même son nom de baptême.

Chezeau, jeune bénédictin de la maison de Bourges (3), était un prêtre estimable. Ayant pris la défense des idées religieuses, il devait être emprisonné en 93 et déporté en 94. Après une pieuse rétractation, il mourait à trente-sept ans, le 6 avril, sur la galiote, avec l'ancien Jésuite Gaspard Moreau et le curé Cantat (4).

L'entourage immédiat de l'Evêque laissait donc beaucoup à désirer. Qu'il ait eu ou non la liberté de ses choix, il était à plaindre. Ses vicaires et lui-même ayant abandonné le premier principe de la discipline,

(1) MEUNIER, I, LX.

(2) Renseignement tiré, avec quelques autres, de l'*Histoire du séminaire* par M. PAYARD. A ce propos, je me suis permis d'engager la Société nivernaise à demander communication de cet important et intéressant manuscrit. Ce vœu a été réalisé par la Société et par l'auteur.

(3) Abbé GUILLON, *Les Martyrs de la Foi*.

(4) Les souffrances du clergé nivernais pendant cette cruelle déportation sont connues par la *Relation du Voyage en 1794* publiée dans le *Bulletin* de la Société nivernaise, d'après un manuscrit de M. l'abbé Imbert. Malheureusement, les retouches trop nombreuses qu'on a fait subir à ce récit, et qui étaient pour la plupart inutiles, ont produit çà et là des inexactitudes regrettables.

obéissance au chef suprême, leur clairvoyance ou leur bonne volonté ayant fait défaut à l'origine, les infidélités subséquentes risquaient de se vite produire.

Le moment vint où Tollet prit possession du palais épiscopal. Plusieurs de ses vicaires continuèrent à cohabiter avec lui, notamment MM. Dugué, Laramée, Laplanche et Préfontaine. Ils donnaient chacun 700 livres de pension. Le maître était sobre, « une tasse de lait et deux œufs sur le plat composaient tout son dîner, mais eux et les autres gens de sa maison faisaient bonne chère, recherchant les vins fins et les mets exquis (1) ».

Quelques années plus tard, les dîners donnés par Laplanche en sa villa des Saulaies seront bien connus des habitants de Nevers. Rien d'étonnant au trait rapporté ici par un observateur bien placé pour connaître les habitudes du milieu, il était l'économe de l'Evêché.

D'après le même témoin :

La sobriété de Tollet allait de pair avec sa générosité.

« Aussitôt qu'il avait reçu son trimestre en assignats, il faisait assembler les pauvres de Nevers et, muni d'une paire de ciseaux, leur distribuait la moitié du trimestre en coupant des assignats des feuilles qu'il avait reçues (2) ».

Son traitement était de 12.000 livres. Son premier vicaire touchait 3.000, le second 2.400, les autres 2.000 livres.

Dix jours après son intronisation, Tollet eut l'occasion d'inaugurer les fonctions pontificales.

Le 14 avril, la municipalité proposa un service

(1) Notice A.

(2) Notice A.

solennel à célébrer à Saint-Cyr pour le repos de l'âme de M. de Mirabeau.

Le même jour elle renouvelait la décision déjà arrêtée de réduire le nombre des paroisses de la ville ; cette réduction fut approuvée à Paris le 17 avril.

Pour l'appliquer et pourvoir la seule cure demeurant vacante par ce fait, Tollet nomma curé de Saint-Etienne André Gallois, le 28 septembre ; jusque-là, l'intérim paraît avoir été fait par Goussot.

Le registre épiscopal note la nomination de Goussot comme supérieur du séminaire le 15 septembre.

Ce registre, coté et paraphé (1), présente la disposition suivante :

Après sept feuillets, remplis recto et verso, par l'inscription des nominations et des ordinations, vient un feuillet blanc, puis onze feuillets pleins des dispenses accordées pour mariages, puis huit pages (quatre feuillets) où sont inscrits les procès-verbaux des visites épiscopales.

Les dispenses sont accordées pour des personnes de nombreuses localités, entre autres : Ouroux, Surgy, Germenay, Trucy-l'Orgueilleux, Saint-Martin de Clamecy ; Pouilly, Gouloux, Saint-Pierre-du-Mont, Cervon, Saint-Pierre-le-Moutier, Cosne, Narcy, Limanton, La Chapelle-Saint-André, Alligny, Decize, Devay, Urzy, Chaulgnes, Saint-Révérien, Villapourçon, Balleray, Poiseux, Châtillon, Tannay, Mars, Montigny-aux-Amognes, Saint-Andelain, Saint-Parize, Soulangy, Varzy, Lanty, Nolay, Guipy, Montigny-sur-Canne, Biches, Semelay, Chevroches, Ternant, Ourouër, Varennes, Crux-la-Ville, Moulins-Engilbert, Lys, Champlemy, Lichy, Treigny, Colméry,

(1) Archiv. de l'Evêché.

Neuville-les-Decize, Livry, Oisy, Oudan, Saint-Seine, Onlay, Saint-Ouën, Héry, Chouigny, Planchez, Saint-Honoré, Anlezy, Donzy, Sully-la-Tour, Saint-Brisson, Azy, Sermoise, Tamnay, Tronsanges, Marigny-l'Eglise, Monceaux-le-Comte, Guérigny, Saint-Jean-aux-Amognes, Pazy, Saint-Saulge, Villiers-sur-Yonne, Montenoison, Entrains, Fours, Lormes, Garchy, Frasnay, Cours, Myennes, Dornes et Saint-Firmin.

Cela ne veut pas dire qu'il y eût en toutes ces localités un curé assermenté ; les dispenses n'étant demandées que de la paroisse d'un des futurs.

Le registre passe brusquement du 19 octobre 1792 au 19 janvier 1793 ; il contient quatre dispenses du 19 au 29 janvier 93, puis une seule du 1^{er} septembre 93, et c'est tout. La première, en date du 17 avril 1791, est une dispense de deux bans accordée pour le mariage de Jacques-Marie La Ferté-Champdiou avec Reine Gaury, de la paroisse de Maux.

Il est intéressant de connaître les nominations aux différentes cures du diocèse, d'après ce registre.

Pour ne pas y revenir, nous allons en donner la liste entière. Elle va du 3 avril 1791 au 14 décembre 1792.

Il y a, par suite de mutations, des noms de paroisses ou de curés qui reviennent plusieurs fois sur cette liste :

5 avril,	Alligny, Pouigny, Saint-Loup, Lys, Brinon, Oudan, Asnan,	J.-B. Vaudry. Nicolas-François Gandré. Nicolas Cadiot. Bouvier. Moraches. Gandouard. Philibert Pilet.
11 —		

12 avril	Mèves,	Louis-Joseph Verelay.
15 —	Poussignol,	Antoine Méry.
	Dommartin,	Ant.-Ph. Philippon.
19 —	Saint-Brisson,	Nolot.
	Château-Chinon,	Jean Roux.
	Champlin,	Honot.
2 mai,	Montenoison,	Pierre-Antoine Nozières.
4 —	Luthenay,	Louis-Charles Cousin.
	Fleury-sur-Loire,	Jacques Roux.
	Jaugenay,	Michel Lebaut.
5 —	Arthel,	Jean-Antoine Daubin.
6 —	Corancy,	J.-B. Laproye.
	Saincaize,	Ant.-Nic. Fayol.
12 —	Sichamps,	Ambr. Martin.
	Saint-Parize-en-Viry,	J.-B. Taillefer.
19 —	Montigny-en-Morvan,	Amable Faulon.
	St-Léger-de-Fougeret,	Grimaud.
3 septembre,	Courcelles,	Fouinat.
21 —	N.-D. du Pré (Donzy),	Math. Chutin.
	Nuzy (Saint-Père),	Fr.-Ant. Saujot.
22 —	Moussy,	Hub.-Ambr. Martin.
	Prémery,	Nicolas Claudin.
	La Charité,	Jacq. Bergounioux.
26 —	Bona,	Lazare Sautereau.
	Saint-Sulpice,	Joseph Plez.
	Challuy,	Nicolas Richer.
	Rouy,	Jean Coutant.
27 —	Imphy,	Jean-Léonard Roumier.
	Montapas,	Thomas.
28 —	Arleuf,	Jean Gavinet.
	Corancy,	Charles Morey.
30 —	St-Martin-d'Heuille,	J.-Cl. Vaudechamps.
	Luthenay,	Et.-Jean Rousset.
	Dornes,	J.-B. Michel.
3 octobre,	Glux,	Ant. Glaise.
	Montigny-en-Morvan,	Jean Clémendot.
	Parigny-les-Vaux,	Gabriel Bussière.
	Mars,	Jacques Roux.

7 octobre	Pougues,	Philibert Pilet.
19 —	Anthien,	Etienne Nolot
	Empury,	Jean-Albin Roumier.
	Saint-Martin du Puy,	Jacq. Thiéblot.
20 —	Chevannes Gazeaux,	Alexis Bourgeois.
24 —	Bazoches,	Léonard-Math. Granet.
	Moraches,	Jacq.-Philib. Cotton.
27 —	Maux,	Merot.
28 —	Anlezy,	Jean Gomonet.
5 novembre,	Chevenon,	François Founy.
8 —	Champvoux,	Louis-Aug. Mouton.
	Moussy,	Louis Gaulon.
11 —	Chaulgnes,	Claude-Joseph Levet.
17 —	Ville-les-Anlezy,	François Coudert.
29 décembre,	Larochemillay,	Pierre Boyer.
	Maux,	Pierre-Marie Pougault.
3 mars 1792,	Saint-Loup-des-Bois,	Fr.-Nicolas Gaudré.
	2 ^e vic. de La Charité,	Jacq. Turquet, nouveau prêtre
	Vic. de Saint-Etienne,	Ch. Durand, nouveau prêtre.
7 —	Cours-sous-Magny,	Sébast.-Léonard Perrin.
	Cougny,	Pinguet.
21 —	Neuffontaines,	Jean-Ant. Dupuis.
	Pouques,	Mathieu.
22 —	Arleuf,	J.-B.-Alain Barillot.
23 —	Ougny,	Raux.
27 —	Saint-Benin-des-Bois,	Charles Durand.
29 —	Parigny-la-Rose,	Guid.-Alain-Fr. Labot.
30 —	Champvoux,	Jos.-Patrice Delmotte.
	Saint-Hilaire,	Nicolas Nicot.
2 avril,	Chevannes-Gazeaux,	J.-Jacq. Louton.
3 —	Limon,	Louis-B. Capet.
	Bazolles,	Alex. Grimaud.
	Nannay,	Jean-Léonard Roumier,
3 mai,	Armes,	Jacques Picardet.
	Asnan,	Phil.-André Le Ménager.
12 —	St-Léger-de-Fougeret,	Thibault.
13 —	Chaluzy,	Jean-Camille Barjon.
4 juillet,	Lucenay,	Louis-Cl. Regnier.

24 août,	St-Pierre-du-Mont,	Louis-Fr. Gillois.
7 septembre,	La Celle,	Fr.-Marie Cachet.
15 —	Beaumont-Sardolles,	Claude Carouge.
	Sougy,	Jean Sion.
	Billy,	Claude Carouge.
17 —	Pousseaux,	Gérard.
4 octobre,	Arthel,	Pierre-Alex. Bureau.
26 novembre,	Saint-Eloi,	Louis-B. Capet.
	Bouhy,	Fr.-Ambr. Lebreton.
	Gimouille,	Jean-Marie Duc.
14 décembre,	Semelay.	Jean-Pierre-Boyer.

Tollet aurait donc enregistré environ quatre-vingt-dix nominations de curés.

Il y en a eu d'autres, et toutes ne sont pas portées ici, puisque nous connaissons, reproduite en photogravure (1), la lettre testimoniale du prêtre Antoine-Michel Agliastro, nommé le 7 mars 1793 à la cure de Chaux.

Nomination est une manière de parler ; l'effort démocratique de la Constitution avait changé cet ancien mode trop autoritaire d'attribution des pouvoirs.

Légalement, et même de fait, du moins au début, l'évêque ne nommait pas, mais approuvait seulement l'élection aux cures, et donnait aux titulaires élus l'institution canonique. Il a été publié (2) un curieux procès-verbal d'élections de curés faites en assemblée publique à Saint-Pierre-le-Moutier le 1^{er} mai 1791. La procédure complète se produisait en cet ordre : 1^o l'élection du curé était faite par le peuple ; 2^o l'élu transmettait lui-même le résultat à l'évêque ; 3^o celui-ci lui donnait l'institution canonique, lui envoyait des

(1) MEUNIER, t. II, p. 444.

(2) *Ibid.*, p. 443.

lettres testimoniales et faisait inscrire au registre la nomination effectuée.

Pendant trois mois, du 20 mai au 1^{er} septembre, il y eut comme une période de réflexion dans le clergé hésitant. A cette époque, il n'y avait encore que très peu d'adhérents au schisme. L'évêque écrivait aux communes pour être renseigné, voici une de ses lettres :

« Nevers, ce 19 août 1791.

» Messieurs,

» L'instant de remplacer les prêtres réfractaires approche, et je ne sais sur quoi statuer : je ne connais pas plus le nombre des non-assermentés que celui de ceux qui peuvent être élus. Je croirais qu'il serait à propos que vous voulussiez bien m'envoyer et le nombre des cures à remplir et le nombre des prêtres que vous pouvez choisir, afin que je pusse, dans le cas que nous manquassions de sujets, en demander dans les départements voisins. Ayez la complaisance de me répondre le plus tôt possible. Je suis, avec une véritable fraternité, Messieurs,...

Péniblement, les cadres se garnirent, sans jamais être remplis.

Nous avons le regret d'y relever une centaine de noms. Parmi ce nombre déjà trop grand et peut-être incomplet, combien y eut-il, au milieu de véritables défections, de démarches moins graves, laissant place à l'indulgence. Plus d'une, semble-t-il. Sans risquer un excès injuste, il ne faudrait pas se hâter de juger toutes les faiblesses avec la même rigueur. Les circonstances étaient si difficiles, diront bien des prêtres, plus tard, pour expliquer leur conduite. Et c'est vrai, quoique l'excuse ne soit pas bonne pour tous. La loi

était mauvaise, mais c'était la loi, et l'on était, les documents du temps nous le rappellent assez, sous le « règne de la loi » ; « la nation, la loi, le roi », « liberté sous la loi ». Louis XVI y avait souscrit ; il était allé, avec la reine, le jour de Pâques, 24 avril 1791, entendre la messe du curé constitutionnel. A cette autorité d'un si grand poids s'ajoutaient d'autres motifs. Beaucoup de prêtres, très attachés à leur paroisse, répugnaient à l'idée de rompre tout d'un coup, à la veille possible de nouveaux changements dans l'Etat, les liens formés par de longues relations et des habitudes invétérées. Qu'on prenne les registres de catholicité de cette époque ; d'une main ferme, le même pasteur les rédige depuis dix, vingt et trente ans. Qui les continuera, sinon lui ? Comment laisserait-il son œuvre inachevée et abandonnée ? Il reste sur la brèche, il écrit ses actes après 1791, puis plus tard, comme agent ; oublieux des notions même nécessaires, le vieux curé, exemple ou imitation d'un confrère, n'a vu dans le serment qu'un épisode des discussions jansénistes et gallicanes.

Julien Touyon, curé d'Entrains, âgé de soixante-quatre ans, et Portepain, curé d'Ouagne, âgé de soixante-treize ans, qui ont juré sans doute de bonne foi, marchent à la guillotine le 15 mars 1794 pour avoir refusé de renoncer à leur sacerdoce.

Philippe Moreau, ancien jésuite, avait bien raison de se mettre en route dans les campagnes pour détourner les prêtres du serment. Il en détourna tout d'abord son frère, curé-archiprêtre de Château-Chinon, puis beaucoup d'autres, rien qu'en les avertissant. Il fut plus tard dénoncé à ce sujet, « ayant parcouru, disait

(1) MEUNIER, Introduction, p. LIX.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 95.

l'accusation, toutes les communes des environs de Château-Chinon, faisant plus de dix lieues par jour sans en être incommodé (1) ».

Le souci des moyens d'existence, 1 200 livres à toucher par an, était un dernier mobile, dédaigné hautement par les hommes de foi, mais susceptible d'entraîner les moins nobles.

On connaît la réplique donnée à Expilly, offrant sa cure de Saint-Martin de Morlaix à son vicaire, qui la refusait : « Comment, lui disait-il, ferez-vous donc pour vivre ? » « Et vous, monsieur le recteur, répondit le vicaire, comment ferez-vous donc pour mourir ? (2) »

Parmi les curés constitutionnels de la Nièvre, tous n'étaient pas des prêtres nivernais. Il y en avait de venus d'ailleurs, soit réguliers, soit séculiers. En dehors de ceux-ci, combien de prêtres du diocèse prêtèrent le serment schismatique ?

Nous voudrions croire que ce ne fut pas le plus grand nombre.

Il faut éviter de confondre, dans les listes de jureurs, le serment schismatique de 1791, d'adhésion à la Constitution, avec les autres serments qui furent ordonnés et prêtés plus tard.

En France, le serment schismatique de 1791 fut

(1) MEUNIER, t. II, p. 106.

(2) Une vingtaine de curés du tableau précédent furent réintégrés au Concordat ; nous trouvons en 1803 MM. Barillot à La Celle-sur-Nièvre, Bergounioux à La Marche, Cotton à Saint-Maurice, Coutant à Saint-Péreuse, Durand à Epiry, Gandré à Bouhy, Laproye à Jailly, Merot à Marigny-l'Eglise, Morey à Corancy, Nolot à Chouigny, Nozières à Saint-Honoré, Picardet à Champlemy, J. B. Roux à Tamnay-Châtillon, Jacq. Roux à Tracy, Roumier à Sauvigny, Rousset à Luthenay, Thiéblot à Montreuillon, Taillefer à Saint-Parize-en-Viry, Thomas à Montapas ; en outre, deux prêtres ordonnés par Tollet, Jos. Guérin à Colméry et Léonard Ravary à La Chapelle-Saint-André.

refusé, disent plusieurs auteurs ecclésiastiques (1) par 50.000 prêtres sur 60.000 et par 131 évêques sur 135. Dans un petit livre imprimé à la fin de 1797, où l'on faisait comme un recensement à ce sujet, on lit : « Ce serment fut généralement rejeté par le clergé de France, malgré les dangers et les sacrifices que ce refus entraînait. De 136 évêques, quatre seulement le prêtèrent, et de ces quatre, deux étaient diffamés par leurs mœurs, un autre était dévoré d'ambition, le quatrième passait depuis quelque temps pour avoir la tête dérangée. Un quart environ succomba par prévention, par faiblesse et crainte, ou par séduction. Ainsi la grande majorité des ministres de la religion refusa ce funeste serment (2) ».

Pour l'empêcher, le pape Pie VI écrivit trois brefs : le premier, en date du 10 mars, adressé au cardinal de Larochehoucauld et autres signataires de l'Exposition des principes, bref sur la Constitution civile ; le deuxième, en date du 13 avril, publié contre les ecclésiastiques jureurs, et suspendant les trois évêques (Talleyrand, Gobel et Miroudot) coupables de la consécration des évêques jureurs ; le troisième, daté du 19 mars 1792, retardant l'excommunication jusqu'à soixante jours à partir de la réception. On n'ignore pas l'échappatoire des jureurs obstinés ; ils déclarèrent les brefs apocryphes.

Après ce serment si fortement condamné, il y en eut d'autres qui ne le furent pas, ou qui le furent moins.

Ainsi, en 1792, le serment dit de liberté et d'égalité

(1) Abbé BERNY, *Mém. de la Soc. Ed.*, t. XXIII, p. 264 et abbé BRUGÈRE, *Hist. de l'Eglise*, p. 1119.

(2) *Etrennes religieuses pour l'an de grâce mil sept cent quatre-vingt-dix-huit.*

fut prêté, sans aucune faute, par un très grand nombre de prêtres, non schismatiques comme schismatiques. « Maintenir de tout son pouvoir la liberté, l'égalité, la sûreté des personnes et des propriétés, et mourir, s'il le faut, pour l'exécution de la loi ». M. Emery, supérieur du séminaire Saint-Sulpice, consulté sur la légitimité d'un tel serment, n'hésita pas à le considérer comme licite et purement civique (1).

Il l'était, et Rome le jugea ainsi (2).

Par une loi du 30 mai 1795, la Convention exigea un nouvel acte de soumission plus acceptable encore que le précédent. Il fut approuvé formellement par le Souverain Pontife (3). Le 28 septembre, la formule est modifiée sous cette forme : « Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission et obéissance aux lois de la République ».

Deux ans après, la loi du 5 septembre 1797 imposa de jurer haine à la royauté, attachement à la République et à la Constitution de l'an III.

Enfin, la Constitution de l'an VIII demande une simple promesse de fidélité à la Constitution.

Voilà en quelques mots l'histoire des serments (4). Le premier, redisons-le, n'eut l'adhésion que d'une petite minorité, le quart seulement.

Nous saurons sans doute un jour d'une manière plus

(1) *Hist. de M. Emery*, par l'abbé MÉRIC, t. I^{er}, p. 269.

(2) JAGER, *Hist. de l'Egl. cath. en France*, t. XIX, p. 502. Beaucoup d'évêques, cependant, estimèrent le contraire en s'autorisant du bref du 1^{er} janvier 1794 à un vicaire général et d'un autre adressé au chapitre de Chambéry.

(3) Bref du 5 juillet 1795.

(4) Voir *Le clergé d'Arras pendant la Révolution*, par M. l'abbé DERA-MECOURT, aujourd'hui évêque de Soissons, t. IV, p. 223, et abbé SICARD, *L'ancien clergé de France, les Évêques pendant la Révolution*.

positive quelle fut la proportion dans la Nièvre des prêtres jureurs et des non-jureurs.

Il y eut parmi ceux-là des prêtres de tout âge. Ainsi l'oratorien Jean Michel qui avait soixante-quinze ans et dont l'unique désir était d'être laissé en paix (1).

Ainsi le jeune Frébault qui venait d'être ordonné (le 28 mai 1790, par M^{sr} de Suffren).

Tollet va procéder aux ordinations à son tour.

Il fit la première le samedi des Quatre-Temps, veille de la Trinité, le 18 juin 1791.

Elle comprit deux prêtres : Nicolas Claudin, qui était du diocèse de Nancy (né à Vic, Meurthe, le 10 décembre 1761) (2) et devint curé de Prémery, et Jean Valentin, du diocèse de Moulins ; un diacre : Dominique Thibaut, du diocèse de Nevers, et cinq sous-diacres : J.-B.-Alain Barillot, Henri Avril, Sébastien-Léonard Perrin, Guid-Aignan-François Labot, tous quatre du diocèse de Nevers, et Georges-Antoine Nivelon, du diocèse de Moulins.

L'avant-dernier de ces sous-diacres serait-il un parent de l'avocat-auteur : Aignan Labot ? (3). C'est possible : même nom, même prénom, et peu communs.

Il y eut aussi quatre minorés et deux tonsurés. L'un d'eux, Eugène Thomas, est, semble-t-il, l'ami et correspondant dont Chaumette (4) essaya d'enlever les scrupules, sans succès, d'ailleurs, puisque son nom ne reparut plus dans les ordres.

Le séminaire était dirigé par Goussot, nommé

(1) SVELON, *Essai historique sur l'Oratoire à Nevers*, Bulletin de la Société nivernaise, XV^e vol., p. 324.

(2) Abbé GUILLEMENOT, *Prémery officiel*, p. 9.

(3) Aignan-Alexandre-Frédéric Labot (1807-1870). V. SONNIÉ-MORET, *Ephémérides clamecycoises*.

(4) Lettre de Chaumette à Thomas, chez M. Frébault, à Chevannes, parue dans le Bulletin de la Société nivernaise, t. XIII, p. 328.

supérieur le 15 septembre 1791, et par un sieur Chénu, nommé directeur le 29 décembre de la même année.

A l'ordination du 24 septembre, il y eut deux prêtres : Dominique Thibault, du diocèse de Nevers, et Antoine Jaladon, de Moulins ; six diacres : Perrin, Avril, Nivelon, Labot, Barillot, et François Reuche, du diocèse de Moulins, et cinq sous-diacres : Charles Durand, Jacques Turquet, Irénée Perruchot, du diocèse de Nevers ; Pierre Moret, de Moulins, et Barthélemy Gros, de Bourges, la plupart avançant à ces différents ordres *non servatis interstitiis*. On était pressé.

A celle du 17 décembre, quatre prêtres, tous du diocèse : Léonard Perrin, Henri Avril, Jean-Baptiste Barillot (qui deviendra chirurgien aux armées, curé d'Arleuf, puis, après le Concordat, curé de Châteauneuf) et Labot ; plus deux diacres : Durand et Turquet, et trois sous-diacres : Joseph Guérin, de Nevers, Pierre Bassillot et Irénée Perruchot (répété ici par erreur du secrétaire en l'une des deux mentions).

Le premier mandement du citoyen évêque Tollet parut le 4 juillet 1791.

« Guillaume Tollet, par la miséricorde divine et dans la communion du Saint-Siège apostolique, évêque du département de la Nièvre, à tous les fidèles de notre diocèse salut et bénédiction en Notre-Seigneur ».

Dans ce préambule, il se paraît d'un titre immérité, car il n'était nullement dans la communion du Saint-Siège, il en était dehors, il avait usurpé ses fonctions contre la volonté du Pape.

De quoi va parler cette lettre pastorale ? De paix, de charité, de foi, et surtout d'obéissance à la loi.

De paix. « Puisse l'arbitre de notre destinée ne point permettre que la diversité des opinions, puisque nous avons à gémir de voir, relativement au serment exigé par la loi, des opinions différentes, altère cette paix, cette charité qui est le plus grand précepte de l'Evangile.....

» Charité, cette vertu que les ennemis de notre heureuse révolution tentent d'anéantir sous le prétexte spécieux et imaginaire que la foi est en danger.....

» La foi est immuable comme Dieu, elle est au-dessus de tous les efforts humains..... Est-il un seul commandement, un seul article de foi, que la nouvelle Constitution du royaume n'ait pas respecté ? N'avons-nous pas le même évangile, les mêmes sacrements, la même doctrine, la même hiérarchie ?

» Oui, N. T. C. F., Jésus-Christ n'a jamais paru faire attention à l'ordre politique de ce monde... Le nouvel ordre de choses ne touche en aucune manière aux dogmes ; la discipline essentielle est toujours la même. Il est vrai, car nous devons dire la vérité, qu'on a fait quelques légers changements à la discipline extérieure... mais qui de vous ignore que cette discipline extérieure, qui intéresse la tranquillité et le bon ordre des Etats, a souvent changé ? ».

Langage faux et injuste. Ceux qui mettaient la division, qui méconnaissaient l'autorité du chef suprême, qui acceptaient un bouleversement complet du régime religieux n'avaient pas le droit de prôner la paix, la charité et la foi, puisqu'ils travaillaient à l'encontre.

Tollet cherche alors à justifier l'opposition faite par les Parlements et par la nation aux décrets du Concile de Trente ; il approuve la distribution nouvelle des diocèses et des paroisses, « qui n'est, dit-il, qu'une

opération purement territoriale, absolument indifférente à la religion », et le mode d'élection adopté par l'Assemblée nationale ; il repousse de toutes ses forces la dénomination d'intrus et l'inculpation de schisme, puis résume ainsi la première partie de sa lettre pastorale : « Il est donc faux que la Constitution civile du clergé touche à la foi, à la religion ; elle ne touche qu'au régime extérieur de l'Eglise. L'Eglise est l'ouvrage d'un Dieu ; le régime civil du clergé est l'ouvrage de la main des hommes. Le temps altère tous les établissements humains, il en relâche les ressorts, et voilà ce qui nécessite l'obligation de les renouveler ».

Il expose ensuite les bienfaits et les avantages de la Constitution française : « Elle nous fait hommes, citoyens et religieux. Nous étions esclaves, nous sommes libres... »

Il s'afflige de voir les prêtres insermentés quitter leurs ouailles et « croire qu'il s'agit de rendre témoignage à la foi. L'imagination s'est exaltée et elle a enfanté à leurs yeux des persécuteurs et des persécutés ». Il les blâme, tout en les plaignant, de désobéir à la loi, et les accuse « d'encourager, par leur opposition à la sagesse des décrets, l'insubordination et la révolte ». Se soumettre pour faire régner la paix, voilà ce qu'il leur demande.

Il termine en recommandant à son clergé « de prêcher la fidélité à la nation, à la loi, au roi et à la Constitution, qui doit à jamais consacrer notre reconnaissance à nos augustes législateurs ».

A ces causes..., nous *invitons* MM. les curés et vicaires de notre diocèse à lire notre présente lettre au prône de la messe paroissiale, le dimanche ou fête qui suivra sa réception.

Donné à Nevers, le 4 juillet 1791, sous notre seing, le sceau de notre diocèse et le contre-seing de notre secrétaire.

† GUILLAUME,
Evêque du département de la Nièvre.

Par mandement : FION, *secrétaire.*

A la fin de ce mandement, qui est imprimé à Nevers, chez la veuve Le Febvre, 16 pages in-4°, Tollet, ayant égard aux intérêts des imprimeurs-libraires, permettait, jusqu'à écoulement des exemplaires en magasin, l'usage des anciens livres liturgiques, et notamment du vieux rituel de M^r Vallot.

Les collègues de Tollet parlaient tous sur le même ton ; c'était comme un mot d'ordre, répandu partout et habile, mais dont l'écho demeura faible. En beaucoup de diocèses, des réponses pleines de nerf et de logique anéantirent ces faux raisonnements.

Le mandement fut distribué dans le département, par l'intermédiaire, dit-on, des municipalités. On entendit bientôt la voix du clergé fidèle.

Une brochure de 32 pages, signée : « Un prêtre non conformiste », et fort bien écrite, comme on va en juger, parut sans indication de date ni d'imprimeur, intitulée : *Lettre à M. Tollet, curé de Vandenesse, se disant évêque du département de la Nièvre, en réponse à sa lettre pastorale.*

« Je m'attendais bien, monsieur, qu'à l'exemple de vos très honorés confrères, les évêques constitutionnels, nous vous entendrions un jour faire l'apologie de cette religion nationale qui vous a si bien traité, parler avec emphase de cette épouse chérie qui vous apporte en dot un palais magnifique et 12.000 livres de rentes, et brûler quelques grains d'encens sur

l'autel d'une Constitution qui vous a tiré de l'obscurité. Mais je n'aurais jamais pensé, qu'instruit par le peu de succès des prélats qui vous ont devancé, vous vous seriez contenté de reprendre quelques minces raisonnements qu'ils avaient eux-mêmes ressassés jusqu'à la satiété : encore moins aurais-je pu croire que pour soutenir une cause si belle vous eussiez recours à des faits controuvés ou altérés, à des textes tronqués ou présentés à contre-sens ! Que ces derniers moyens montrent peu de délicatesse ! Qu'une cause est mauvaise quand elle ne peut se soutenir qu'au dépens de la vérité et de la bonne foi ! Voilà néanmoins le tableau que nous présente votre Instruction pastorale : rien de neuf, rien de solide dans les raisonnements, pas un fait, pas un texte qui ne soient altérés ou mal appliqués ».

L'auteur suit alors Tollet ligne à ligne, lui montre qu'il n'est pas « dans la communion du Saint-Siège apostolique », lui explique en quoi consiste la vraie charité et lui prouve que, selon les paroles du Souverain Pontife (*breve S. P., ad Avenionenses*), « la nouvelle doctrine est en partie hérétique, en partie schismatique, et, considérée dans son ensemble, absolument contraire aux règles et aux disciplines de l'Eglise ». Il réfute ses citations des actes du Concile de Chalcédoine ; il détruit les arguments qu'il avait tirés de l'érection de Justinianée en métropole par la seule autorité impériale, et du démembrement de la métropole de saint Basile, sans réclamation de la part de ce saint docteur.

Il nie ensuite, avec preuves à l'appui, que le peuple ait réellement choisi ses pasteurs et que le mode d'élection soit un retour à l'ancienne discipline.

« Il est faux : 1° que vous ayez été choisi par le

peuple. Lorsque le peuple a nommé les électeurs, était-il prévenu qu'en leur confiant le soin de nommer des administrateurs politiques, il allait aussi leur confier l'élection des pasteurs de l'Eglise ? Il est de fait que tous les corps électoraux du royaume étaient déjà formés lorsque l'Assemblée nationale leur a donné, de son propre mouvement et de sa seule autorité, cette nouvelle attribution... Pensez-vous que les peuples n'eussent rien exigé de plus que l'équité et les lumières dans leurs commettants, s'ils eussent connu que leur pouvoir s'étendait jusqu'à nommer des évêques et des curés ? Consultez le peuple lui-même et qu'il prononce.

» 2° Jamais les peuples n'ont choisi leurs pasteurs !... Treilhard, Martineau et autres, ne sont pas bons juges... Ici, une justification du droit d'annates, institué par Clément V, en 1311, au Concile de Vienne.

» 3° L'influence des peuples sur les élections des évêques, dans les premières années de l'Eglise, diffère en tout de celle que leur donnent les décrets de l'Assemblée nationale ». L'auteur signe : « Un prêtre non conformiste ».

Une autre brochure, d'un ton différent, parut après celle-là, et dut augmenter l'effet, déjà produit, de répulsion contre les jureurs.

Elle est intitulée : *Passion du Jésus des vrais catholiques, crucifié par les juifs schismatiques du département et de la municipalité de Nevers, usant des droits donnés à eux par l'Assemblée prétendue et dite nationale, séant au manège, à Paris* (1).

Ces premiers mots : Assemblée prétendue nationale, semblent indiquer un pamphlet politique.

(1) Brochure in-12, de 24 pages. Archives de la Nièvre.

Un exemplaire manuscrit a été vu écrit de la main de Guyot Sainte Hélène (1), pamphlétaire nivernais.

On lit sous le titre : A Genève, l'an premier du schisme, et plus bas : Avec espérance d'hérésie. Le style est d'une mordante ironie.

« En ce temps-là, 12 mai 1791, Jésus dit intérieurement à ses fidèles disciples, les prêtres catholiques de cette ville : Vous savez que dans deux jours on fermera vos églises et le Fils de l'Homme sera livré aux schismatiques pour être crucifié. — Cependant, les princes des prêtres, vicaires de S. Gr. (sous-entendu Tollet) et les anciens du département, du district et de la municipalité, s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre appelé Caïphe, Th...lé (il y a en note : évê...e du dép...ement de la Niè...e), et tinrent conseil ensemble. ... Alors, un des seize vicaires de Sa Gr., appelé Judas Go...ot (Goussot), alla trouver le prince des prêtres appelé Caïphe Th...lé : Que voulez-vous me donner ? lui dit-il, et je vous le livrerai. Or, le samedi 14 mai était arrivé... Cependant les seize vicaires vinrent demander au pontife Caïphe Th...lé : Où voulez-vous que nous fassions préparer un bon dîner ? Il répondit : Allez au club des Amis de la Constitution... ce sont tous jeunes étourdis et vieux fous... Pierre, M^{sr} de Suffren, dit à Jésus : Quand il faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point. Jésus est trahi. Se présentent les satellites Oju...en, S.dé, etc. En passant sur le pont de Mo...se (Mouësse), faubourg Saint-La...re (Lazare), Judas Go...ot, qui avait beaucoup bu, ainsi que les

(1) MEUNIER, t. II, p. 453. M. Drumont a cité cet écrit dans *La France juive*, comme une preuve de l'action juive et maçonnique. On nous permettra un doute sur cette allégation ; la brochure n'est pas une manœuvre pour ou contre le judaïsme, mais une attaque des non jureurs contre les jureurs.

autres, manqua de tomber dans l'eau... On faillit couper l'oreille à Malchus Bo...aux. Ces gens emmenèrent Jésus chez Anne Le...anc, curé de Saint-J. N. (Leblanc, curé de Saint-Jean de Nevers). Un témoin, le ci-devant père Fr...ic (en note : ci-devant père capucin de N)... Un autre faux témoin s'avança et dit : La femme d'un aristocrate a appelé le pontife qui préside ici évêque de bois... Alors, se tournant vers Jésus, Pr...ne, la Ra..ée et Bé...er (en note : tous trois ci-dev. relig...x gén...fains), princes des prêtres, lui crachèrent au visage... Ils le mirent entre les mains de Pilate Sa...au (Sautereau), placé à la tête du département ; il n'était plus chrétien, car depuis longtemps il avait apostasié... Alors Pilate Sa...au envoya Jésus à Hérode Ra...au (Rameau), vice-président du dépt... Pilate le fit fouetter par trois jeunes lévites, aussi infidèles aux devoirs de l'honneur qu'à ceux de la religion, Du...nd, Fr...ard et Fr...ault (en note : ils viennent d'être nommés régents provisoires du collège ; nourris, vêtus, entretenus depuis leur enfance par les évêques de Nevers, il était digne d'eux de se ranger parmi leurs persécuteurs)... Barab-bas Me...er l'apothicaire... Cependant deux apostats, vicaires de Saint-Cyr, la Pl...che et Bo...ems... enfoncèrent une couronne... Quelques-uns des princes des prêtres, Ga...ois, Bar...ot, Cla...in et Co...te, dirent à Pilate Sa...au... Charbonnier, l'enfant de chœur, portait les clous pour le crucifiement. Dug...et, curé de Saint-Sa...ur, attacha Jésus à la croix, et Bo...ot, le sacristain, l'éleva en l'air. Après sa mort, Ma...ane, officier municipal, lui perça le côté d'une lancette (en note, il est chirur...n). Les saintes femmes vinrent de grand matin adorer Jésus dans les églises des religieuses encore catholiques ... « Avons-nous encore, se dirent-elles, l'espérance de le voir ressuscité ? Promettons à Jésus que nous lui resterons toujours fidèles, malgré la

persécution qui nous attend ». La brochure se terminait par un tableau indicateur :

« Grande pénitencerie de l'église cathédrale sous l'invocation de saint Cyr. Confesseurs : MM. Thollé, év. const., pour les intrus ; Préfontaine et La Ramée ; Baivier et Bontems, pour les moines apostats et les hypocrites ; Frédéric, ex-capucin, pour les ivrognes ; Goussot, pour les banqueroutiers ; Duguet et Leblanc ; Laplanche, ex-bénédictin, pour les comédiens, les escrocs et les chevaliers d'industrie. Les autres pécheurs pénitents recevront les avis qui peuvent les concerner quand les autres confesseurs de Saint-Cyr seront connus ».

Une telle attaque était violente et cruelle. La discussion par les écrits publics ne sera bientôt plus possible, mais la lutte sans merci va se poursuivre ; nous verrons de quel côté se retournera l'instinct populaire, à quelle catégorie de prêtres iront l'estime, les adhésions, la fidélité et la victoire finale.

Le 14 août, Tollet écrit au Directoire du département au sujet de deux cloches cassées à Saint-Etienne, et qu'il serait, dit-il, intéressant de remplacer.

Le 17 août, ce même Directoire ordonnait la démolition de l'église Saint-Aricle, pour la transformer en place publique, cette paroisse étant désormais réunie à Saint-Cyr.

Le 3 septembre, une députation de quatre personnes, et le surlendemain, une autre de cent, se présentent au Directoire pour réclamer, au nom de la Société des Amis de la Constitution, des mesures contre les prêtres non conformistes qui intriguent, disent-ils, jusque dans les communautés, noircissent la réputation des prêtres constitutionnels.

Le 9 septembre, le district condamne les portes extérieures des chapelles de l'abbaye Notre-Dame, des Ursulines, des Visitandines, des Carmélites, de l'hôtel-Dieu Saint-Didier et de l'Oratoire.

Le 2 octobre, le conseil général de la commune installe solennellement André Gallois, nommé en septembre curé de Saint-Etienne. Gallois était en même temps (1) professeur provisoire de rhétorique au collège ; ces deux fonctions le chargeaient un peu trop ; s'étant trouvé un aide pour Saint-Etienne, en la personne d'Antoine Gaulon, ancien curé de Marzy, il demanda au département, par une curieuse lettre du 26 octobre 1791 (2), pour cet unique vicaire qui devait en plus desservir avec lui l'oratoire (ou paroisse) de Coulanges, une gratification de 50 livres à ajouter à son traitement de 800 livres.

A cette époque, Tollet écrit sa première lettre à Grégoire (3). Elle est datée du 19 septembre 1791. Elle paraît être une réponse à une communication de Grégoire. Il va s'occuper, dit-il, de réunir les catéchismes des anciens diocèses dont le sien est composé, dans l'intention de composer une rédaction uniforme. Cette idée le suivra jusqu'au Concile de 1801. Elle n'est d'ailleurs ni de lui, ni de son collègue, puisque Clément XIII, en 1761, en avait exprimé le désir (4). Il réunira aussi, ajoute-t-il, les statuts des mêmes diocèses. Il termine en exprimant ses craintes, son « désespoir de ramener au bercail les non-conformistes, tant ils sont nombreux ».

Ainsi son bercail n'est pas bien garni : les agneaux

(1) BOUTILLIER, *Archives paroissiales*, p. 266.

(2) Archives de la Nièvre.

(3) *Bulletin de la Société nivernaise*, t. XX, p. 376.

(4) *Histoire du Catéchisme*, par le chanoine HÉZARD, p. 215.

comme les brebis restent dehors. Le 28 octobre, il demande aux fabriciens de la cathédrale qu'on démolisse les murs de clôture du chœur de la cathédrale, et qu'on y place les grilles provenant de l'église Saint-Martin (1).

Avant d'aborder les événements de l'année suivante, nous avons à observer l'évêque Tollet dans une autre haute fonction qu'il va remplir parallèlement à la première, dont ses concitoyens l'ont investi.

Le 1^{er} septembre 1791 s'était réunie à Nevers l'assemblée qui devait élire le député à la première législative et nommer aux autres fonctions prescrites par les décrets.

Tollet, qui est électeur, est mis au nombre des commissaires chargés de vérifier les pouvoirs des électeurs (2).

Le samedi 3 septembre, après les serments et un scrutin nul, le président prie l'assemblée de désigner l'heure à laquelle elle entendrait la messe le lendemain.

M. Tollet, présent, offre de la célébrer. Les électeurs sont réunis à six heures le lendemain et entendent sa messe en l'église du collège.

Le 12 septembre, les députés étaient élus ; après quoi on pourvut à différentes charges, et notamment à la composition du conseil du département.

Dix-neuf administrateurs étaient à remplacer, à la suite de sortie par la voie du sort, ou à cause de nomination au Corps législatif, de démission ou autre motif de vacances. Ils étaient nommés, lorsqu'on apprit, le jour suivant, la mort de Christophe Delaveau,

(1) CROSNIER, *Monographie de la cathédrale*, p. 398.

(2) Archives de la Nièvre, L, 10, p. 131.

le président. On élut Tollet à sa place, et il prit la tête du conseil (1).

Voici en quoi consistait sa nouvelle charge :

Le décret du 22 décembre 1789 avait établi dans chaque département un corps électif composé de trente-six membres. Ce corps se partageait lui-même en deux sections. La première, sous le nom de conseil, en était la partie délibérative ; la seconde, sous le nom de directoire, en était la partie exécutive. La durée de la session du conseil était d'un mois. C'est lui qui fixait les règles administratives, ordonnait les travaux publics, votait les dépenses générales. Le directoire, qui était en permanence, exécutait les arrêts du conseil et suivait l'expédition des affaires. Ce rouage administratif était donc investi de l'action et de l'autorité extérieures, et ses huit membres étaient choisis par leurs collègues du conseil. C'était un peu comme notre commission départementale d'aujourd'hui, mais avec les pouvoirs du préfet. Très indépendant, le directoire du département se trouvait être à l'abri des attaques, des petites rivalités locales, et protégé par la loi contre l'ingérence plus redoutable du pouvoir central.

Les fonctions du président étaient, d'après le règlement du 9 novembre 1790, de maintenir l'ordre dans l'assemblée, d'y faire observer les règlements, d'y accorder la parole, d'énoncer les questions sur lesquelles elle aura à délibérer, d'annoncer le résultat

(1) Ce cumul d'honneurs n'échut pas à lui seul. Jean-François Périer, son collègue du Puy-de-Pôme, fut élu aussi président du conseil général de son département, à la date du 16 novembre 1791. Périer, ancien oratorien, avait été professeur et supérieur dans plusieurs collèges ; la Constitution l'avait pris à la tête du collège d'Efflat. Le Concordat en fit un évêque d'Avignon. Quand il était supérieur à Niort, il avait eu sous ses ordres Fouché, en qualité de professeur de sixième et de cinquième (1782-1784). *Vie de Périer*, par M. l'abbé DURAND, *passim*.

des suffrages, de prononcer les décisions du conseil, de porter la parole en son nom et de fixer l'ordre du jour de chaque séance (1).

Ce système administratif fut confirmé par la Constitution du 3 septembre 1791 et dura jusqu'à la Constitution du 5 fructidor an III (août 1795). Le directoire fut alors remplacé par l'administration centrale du département.

Les nouvelles fonctions auxquelles Tollet était promu indiquent les espérances que ses concitoyens avaient fondées sur son patriotisme et sur ses talents. On se souvient qu'il avait été placé dès le commencement, juillet 1790, et dans un rang remarquable, le cinquième sur trente-six, parmi les membres du conseil des électeurs départementaux. Sans les excès de 1793, il est probable qu'il aurait tenu longtemps cette haute position de président du directoire, à laquelle il sera nommé une seconde fois en 1792.

La session du conseil général (2) s'ouvrit le 15 novembre 1791.

L'assemblée se rendit à l'église paroissiale Saint-Cyr pour y entendre une messe du Saint-Esprit. Elle fut célébrée par M. l'Evêque du département.

Après le décret du 29 novembre, par lequel l'Assemblée nationale obligeait tous les prêtres à prêter de nouveau le serment civique, sous peine d'être empêchés d'exercer leur ministère, même secrètement, le conseil se mit à l'œuvre : on devine dans quel sens.

(1) AVRIL, II, 138 et ss. : « Analyse des Actes et Délibérations Du Conseil général de la Nièvre, de 1787 à 1853 », 4 volumes in-8°, pleins de documents officiels sur toute cette époque et en particulier sur la période révolutionnaire, indispensable à consulter sur l'histoire de la Révolution dans la Nièvre.

(2) Outre le conseil général du département, dont nous parlons, il y avait à Nevers le conseil général de la commune (conseil municipal) et le conseil général du district (de Nevers).

Les membres de ce conseil, réunis le 15 décembre, lancèrent une adresse aux habitants de la Nièvre pour leur exprimer « les sentiments dont ils sont animés dans ce moment d'alarmes, où les ennemis de la chose publique réunissent leurs efforts pour ruiner dans ses fondements le majestueux ouvrage de la liberté reconquise. Sachez donc, frères et concitoyens, que vos administrateurs professent au plus haut degré d'énergie l'amour de la liberté, celui de l'ordre, celui de la soumission aux lois (ne dirait-on pas que c'est Tollet qui parle seul); qu'ils protégeront au prix de leur sang l'accroissement de l'arbre constitutionnel, édifié par le sublime effort de la raison sur l'empire des préjugés, de cet arbre auguste dont les rameaux immortels devront garantir à jamais tous les peuples de l'univers de la tyrannie du despotisme et de la superstition. Pressons-nous donc autour du dépôt sacré des lois, disons aux habitants des campagnes qu'ils se gardent bien de croire aux perfides insinuations des malveillants (et entre autres, sans doute, des prêtres insermentés), que si jusqu'à présent leur bonheur n'est point aussi parfait qu'il devait l'être, les maux qu'ils éprouvent, les inquiétudes qui altèrent leur tranquillité, n'auront que la durée de ces orages passagers qui attristent la nature pendant quelques moments pour la rendre ensuite plus riante et plus productive (1) ».

A la réunion du lendemain 16 décembre, Tollet dit qu'une des premières opérations du directoire doit être de se choisir un vice-président. On élut Etienne Morin, avocat, déjà membre du premier directoire. Tollet signe le procès-verbal, et désormais il préside régulièrement les séances.

(1) AVRIL, t. I, 106.

CHAPITRE IV

1792

Le 5 janvier a lieu une répartition, entre les divers districts du département, de 99.995 livres pour les frais du culte. Il semble qu'on pourrait calculer à peu près, d'après cette somme, le nombre des prêtres constitutionnels à cette époque.

Un calcul approximatif fournit un nombre d'environ soixante curés, chiffre conforme au registre épiscopal.

Le 10, répartition de 64.000 livres affectées aux pensions des ecclésiastiques anciens religieux.

Le 20, on décide de prendre la maison des ci-devant Carmes pour y établir maison de justice et prisons du tribunal criminel.

15 mars. Mentionnons l'avènement du ministère girondin, qui marque un pas en avant dans les voies antireligieuses. Les Girondins, quoique plus modérés, étaient plus impies que les Jacobins, dit Ludovic Sciout (1).

Dès le 6 avril, une loi interdit le port du costume ecclésiastique ; les évêques constitutionnels Le Coz et Torné l'avaient inspirée ; ils se flattaient qu'elle servirait à mieux distinguer les curés patriotes des autres, ceux-ci n'ayant plus le droit de revêtir la soutane ailleurs que pour la messe, les autres pouvant garder, en public comme à l'église, leur soutane ou habit long (2). La même loi supprime toutes les congrégations religieuses. Le 26 mai, un autre décret ordonne

(1) *Hist. de la Const. civ. du clergé.*

(2) *Vie de Le Coz*, p. 98.

la déportation des ecclésiastiques insoumis; Louis XVI y opposera le *veto* légal, mais il sera vite appliqué quand même.

Nevers est tout à fait dans le mouvement. Le 15 avril, le conseil publie un arrêté portant adresse à tous les citoyens du département pour les inviter à dénoncer les perfides manœuvres des prêtres non sermentés. « Dans tous les districts, notamment dans celui de Cosne, des fanatiques forcenés abusent d'un caractère qu'ils dégradent... emploient l'ascendant que leur qualité de prêtre leur donne pour faire haïr la Constitution..., trames odieuses... prêtres intrigants et rebelles... conspirateurs... Il est clairement démontré et généralement reconnu que la Constitution est un bien, que la liberté, l'égalité et tous les autres avantages qu'elle nous procure sont les heureux effets d'une révolution que la raison a amenée, que le génie a développée, et que la sagesse, la prudence et le courage doivent maintenir... Ne craignez rien, citoyens, de ces lâches persécuteurs de la patrie... la dénonciation est une vertu civique... »

5 mai. Arrêté concernant les dépenses du séminaire.

Juin. Après la journée révolutionnaire du 20 juin, le directoire exprime sa confiance au roi, son horreur de l'anarchie, son dévouement pour la Constitution.

Peu après, répartition d'espèces de métal de cloche (2 178 livres, puis 1.776 livres, etc.), pour fabrication de monnaies.

28 juin. On demande au ministre de l'intérieur l'autorisation et à l'Assemblée législative un secours de 4.000 livres nécessaires pour la démolition des deux clochers de Saint-Etienne et la réparation du reste de la toiture.

6 juillet, nouvelle répartition. Même jour, réception et distribution de 208.590 livres en assignats de 200,

de 100 et de 50 livres, pour le paiement des frais du culte, acquittement des pensions ecclésiastiques et secours à des communautés. Ces paiements se faisaient à chaque trimestre, comme aujourd'hui. C'était, comme c'est encore, la dette des biens fonciers pris au clergé.

A l'occasion de la loi qui déclarait la patrie en danger, 11 juillet, le conseil général fut convoqué extraordinairement et réuni en assemblée permanente par décret du 12 juillet (1). Cette session fut presque entièrement employée à discuter des pétitions d'intérêt particulier, projet de fêtes nationales, proclamations, adresses et discours politiques, dispositions militaires et de garde nationale, poursuites contre le clergé, etc., et à la continuation des travaux antérieurs sur les finances, les ponts et chaussées, les subsistances et les hospices. Dès ses premières séances, le conseil, revissant son règlement, arrêta qu'elles seraient publiques les lundi, jeudi et samedi de chaque semaine, et institua dans son sein un comité de sûreté publique. La permanence du conseil durera jusqu'au 14 décembre, époque du renouvellement, puis continuera jusqu'à la dissolution du nouveau conseil, 16 décembre 1793 (2).

Les séances du 15 juillet, où se fait une nouvelle répartition de métal de cloches, sont présidées matin et soir par Tollet. Il signe : † G. TOLLET, *évê. pré. du dép^t*.

Il préside de même les 19, 20, 23, 29 juillet et le 4 août. Ce jour-là, il signe sans mentionner sa qualité d'évêque et sans croix : G. TOLLET, *prés.*

(1) AVRIL, II, p. 145.

(2) Décret de la Convention du 14 frimaire an II (4 décembre 1793). Le directoire formera alors à lui seul l'administration départementale ; le président en sera changé tous les mois (jusqu'au 12 octobre 1794). Le premier élu régulièrement sera Guillier, 17 décembre 1793.

6 août. Réunion au même lieu de tous les conseils, celui du département, celui du district et celui de la commune. M. le président Tollet ouvre la séance par un discours qu'il a terminé en invitant l'assemblée à répéter avec lui le serment de défendre de tout son pouvoir, dans toutes les fonctions qui lui seront confiées, la Constitution établie par l'Assemblée nationale en 1789, 1790 et 1791, d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi. Tous, par acclamation, ont répété : « Je le jure ».

Après les événements du 10 août, il assiste avec son conseil à une fête funèbre célébrée pour honorer la mémoire des citoyens morts devant les Tuileries dans cette journée.

Il préside les 14, 15, 21, 22, 27, 28 août, 2 septembre, 4 (trois séances), 16, 18 et 20.

18. Entre la maison des ci-devant Récollets, désignée par la municipalité pour servir de prison aux prêtres sexagénaires, et la maison des ci-devant Bénédictines, on opte au choix pour cette dernière, parce qu'elle contient plus de chambres à feu.

20. On décide de meubler les casernes avec les meubles non vendus des communautés religieuses. Ce jour-là, par distraction peut-être, la croix précède sa signature : † G. TOLLET, *prés. du dép^t*.

Le 24, il signe sans croix au procès-verbal. De même aux 27 et 29, séances auxquelles il n'a pas assisté.

A la séance du 25 septembre, présidée par Jombert, M. Préfontaine, l'un de ses vicaires, se présente et expose que MM. les officiers municipaux de cette ville se sont adressés à lui, M. l'Evêque étant absent (il était en tournée de confirmation), pour le prier de faire et d'indiquer demain des prières publiques pendant neuf jours pour obtenir de l'Etre suprême la

+ G. Tollel évê. Du Dépt.

Goussot vic épisc

Leblanc curé d'Jeu

Dugué curé de St Saurin

La Ramée

Bontemps

Baivier

Commerson

Laplanche;

Fouché

Tollel

+ G. Tollel évê. pri. Du Dépt
G. Tollel prés

Signatures de G. Tollel et Goussot, sur le registre épiscopal ; de Leblanc, Dugué, La Ramée, Bontemps et Baivier, sur le registre municipal, lors de la prestation du serment ; de Commerson et Laplanche, pour les serments ultérieurs ; de Fouché et Tollel, sur les registres du Conseil général du département.



cessation de la pluie si préjudiciable à la récolte, etc.; il expose que la fabrique de Saint-Cyr ne reçoit aucuns revenus, et il demande une indemnité pour les sonneurs qui annonceront pendant neuf jours les prières publiques. On accorde 40 livres, à prendre sur les fonds extraordinaires du culte.

A la séance publique du 26 septembre, sur l'invitation faite par MM. les vicaires épiscopaux d'assister ce matin à la procession, par laquelle commencera la neuvaine mentionnée à la séance d'hier, quatre membres sont désignés : MM Paradis, Guérin, Piron et Billardon ont été priés de vouloir bien s'y rendre.

La loi du 17 août obligeait les Carmélites, Visitationes et autres à quitter la vie commune avant le 1^{er} octobre. Elles obéirent dans le courant de septembre. Mais les sœurs de Nevers furent autorisées le 15 novembre à continuer à titre individuel les soins qu'elles donnent aux pauvres, aux ~~m~~malades et aux prisonniers, et à résider dans l'hospice comme par le passé.

Dès qu'il est de retour de ses visites pastorales, Tollet reprend son poste au conseil. Il préside et signe les séances, souvent doubles, de tout le mois d'octobre, et de celui de novembre jusqu'au 5 décembre.

Dans certaines de ces séances ont lieu des comparutions de suspects; ils sont interrogés d'une manière très inquisitoriale qui laisse pressentir les excès où vont se porter les maîtres du jour. Dans plusieurs aussi, on s'occupe des prêtres constitutionnels et autres.

Au sieur Louton, desservant la cure d'Anlezy, au défaut du sieur Rogue, curé de cette paroisse, est signé un mandat pour son service, à raison de 700 livres par an.

A Michel Berthaut, ci-devant curé de Crux, de

santé délabrée, incapable de se mouvoir, on donne sursis pour se rendre à la maison destinée aux prêtres sexagénaires ou infirmes qui ont refusé le serment.

Le 17 octobre, Tollet signa sur le registre des insinuations ecclésiastiques, avec les membres du département, la prise de possession de ce registre qui contenait l'enregistrement des actes de l'ancien clergé.

Mais, entre temps, a eu lieu le renouvellement du conseil.

Conformément à la loi du 19 octobre 1792, les élections du conseil général et du directoire eurent lieu le 11 novembre. Pour la troisième fois, Tollet fut élu au nombre des membres de ce conseil, dont l'installation se fit le 6 décembre. Ce jour-là, à la séance du soir, élection du président. Tollet continue à jouir de la faveur générale. Il recueille 21 voix sur 23, et Guérin le proclame président (1).

Ce même jour, à la place de la bannière qui dominait le bureau, on décide de placer au-dessus de la tribune une pique, surmontée du bonnet de la Liberté, avec cette légende sur un ruban tricolore : République française, 21 septembre 1792.

Tollet assiste aux séances du lendemain 7 décembre, matin et soir, pas aux suivantes : 8, où l'on affecte l'église de la Visitation au service du commissaire des guerres, à titre de grenier à fourrages ; 9, où les conseillers rédigent une adresse à la Convention pour lui exprimer leur amour des vertus républicaines et leur espérance des plus beaux jours ; 10, 11, où l'on décide de faire payer par l'Etat des dépenses qui étaient nécessaires à l'église Saint-Etienne et que les fabriciens de cette église ont ordonnées. On y arrête égale-

(1) Delaveau, le 20 juillet 1790, n'avait été élu président que par 20 suffrages sur 32.

ment de donner 30 livres par mois à Clémendot, curé de Montigny, qui a desservi la paroisse de Chaumard en l'absence du curé Gagneau. Il assiste, matin et soir, les 13, 14 et 15, pas le 16. Ce jour-là, est présentée une pétition de l'abbé Goussot, qualifié supérieur par intérim du séminaire de Nevers, tendant à obtenir augmentation sur les dépenses fixées par l'arrêté du 5 mai dernier à la somme de 4.000 livres. On arrête qu'auparavant il faudra voir les comptes de gestion du séminaire.

Le 18, la séance est présidée par Tolleron, doyen d'âge. Tollet est mis au nombre des assistants et, de fait, il signe le compte rendu : G. Tollet, prés. Il signe aussi la séance du soir ; 19 et 20, il n'assiste pas. On fera de l'église des Récollets un marché à blé et magasin. On abandonnera l'église de la Visitation à la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité, société populaire de Nevers.

Il préside la séance du 21. On y décide de laisser le curé Jourdan libre de demeurer dans le presbytère de Saint-Martin, à charge de ne faire le service divin que dans l'église Sainte-Marie. Il est encore à la séance du 21 au soir et à celle du lendemain matin, puis il manque les autres jusqu'au 31. Le 23, un administrateur a demandé qu'on transférât la tenue des séances à la maison du ci-devant évêché, vu la foule qui se presse depuis plusieurs jours aux séances publiques. Le conseil arrête que, en conséquence, le citoyen évêque sera invité à se pourvoir d'une maison dans un mois, afin que rien ne puisse retarder, à cette époque, ladite translation.

Passons aux actes de son ministère pendant cette même année 1792. Le premier est son mandement de Carême.

Auparavant, mentionnons, 12 janvier, une requête de Gallois et des marguilliers de Saint-Etienne, pour réparations urgentes à la toiture de leur église.

27 janvier. Pierre-Henri-Sébastien Prévôt, nommé vicaire épiscopal le 29 décembre 1791, et qui était précédemment vicaire de Saint-Nizier de Charolles, se présente à la municipalité de Nevers pour la prestation du serment.

1^{er} février. Publication du mandement de Carême. L'évêque désirerait beaucoup, dit-il, l'unité du culte catholique, mais il constate qu'elle n'existe pas.

En effet, dans le même mois, MM. Robillard, prêtre, et Thiriault de Lherbe se présentent à la municipalité et déclarent leur intention de faire célébrer la messe dans le vestibule de l'église Saint-Trohé par des prêtres non assermentés. Le corps municipal, « convaincu que cette démarche provient de ce que l'oratoire national de Saint-Victor se trouve fermé les jours ouvrables et qu'à ce moyen les prêtres non conformistes sont privés lesdits jours d'y célébrer le sacrifice de la messe, conformément à la loi du 7 mai 1791, arrête que MM. les officiers municipaux se transporteront à l'instant chez M. l'évêque pour l'inviter à faire ouvrir demain le matin, ainsi que tous les jours de la semaine, l'oratoire national de Saint-Victor ». Cette église se trouvait au centre de la ville, trop bien placée pour ne pas susciter des rivalités de culte. Après une fermeture prolongée, qui fut cause de plusieurs troubles et divers incidents, entre autres, une lettre du procureur général syndic adressée, le 6 mai, au ministre de l'intérieur ; après réponse de celui-ci, reçue à Nevers le 12 mai, donnant ordre de réouverture, les trois corps administratifs décidèrent que les constitutionnels laisseraient cette église ouverte à leurs concurrents de

dix heures du matin à midi, excepté pendant leurs propres offices.

7 février. Le département accorde une subvention de 2.080 livres pour faire face aux dépenses urgentes à Saint-Cyr.

3 mars. Tollet ordonne deux prêtres : Charles Durand et Jacques Turquet, tous deux du diocèse, et un diacre, Pierre Bassillot, d. niv.

11 mars. Un nouveau vicaire épiscopal, Jean-Barthélemy Barjon, prête serment à l'issue de la messe célébrée à Saint-Cyr par Goussot.

31 mars. A trois heures après midi, au champ de la Motte, Tollet bénit la première pierre et les fondations de la chapelle du nouveau cimetière, laquelle sera désormais appelée chapelle des Trépassés (1). A cette cérémonie, il est assisté de son clergé et du supérieur du séminaire ; revêtu de son camail, d'un surplis et d'une étole, il fait les prières indiquées au Pontifical (2).

On ne reverra plus le surplis dans les rues, pas même la soutane, puisqu'elle devient interdite quelques jours après.

Le 21 mai, quelques habitants de Nevers, entre autres Philbert Moreau et Claude Hilier, ont déclaré au corps municipal leur intention de faire célébrer le sacrifice de la messe et autres offices du culte catholique par des prêtres non assermentés dans l'église des ci-devant religieux minimes, qui leur a été louée par bail fait devant les administrateurs du directoire du district de Nevers, le 2 du présent mois, le tout à commencer dimanche prochain, fête de la Pentecôte

(1) Elle existe encore. Elle est au coin de la 3^e allée à gauche en entrant.

(2) Abbé BOUTILLIER, *Episodes de la Révolution dans le Nivernais*, p. 92.

(27 mai), pour continuer tous les jours fêtés et non fêtés, en se soumettant aux règlements de police. Ils demandent qu'on inscrive leur déclaration et qu'on leur en donne acte et copie. Trois jours après, ils demandent l'autorisation au district et l'obtiennent le 1^{er} juin. Ces déclarations ne restèrent pas lettre morte. L'office fut célébré le lendemain avec une pompe inaccoutumée. C'était un défi courageux à l'application du récent décret de déportation. Pour entraver cette initiative, les adversaires vinrent briser meubles et chaises dans l'église des Minimes, suscitèrent les mêmes violences qui attristaient dans le même temps l'église des Théatins, quai Voltaire, à Paris. A la suite de ces troubles, suscités par la faction constitutionnelle et révolutionnaire, les officiers municipaux ordonnèrent provisoirement la fermeture de l'église et y établirent une garde pendant le jour et la nuit.

Les trois corps administratifs réunis avaient précédemment décidé que les insermentés pourraient sans inconvénient dire la messe en l'église des Minimes, et que l'on mettrait au-dessus de la porte d'entrée cette inscription : « Edifice consacré à un culte public par une société particulière : Paix et liberté ».

Après le tumulte du 2 juin, toutes nouvelles requêtes, pétitions, sommations par huissier, de Pinet, Pannecet et autres sous-locataires des Minimes, n'aboutiront qu'à l'interdiction complète de l'ancien culte et à l'effacement de l'inscription placée au-dessus de la porte d'entrée, interdiction qui fut prononcée, le 21 juillet, par le conseil départemental (1). Une phrase de ces requêtes mérite d'être rapportée :

« Signification a été donnée aux administrateurs de

(1) AVRIL, p. 301.

département et de district de faire retirer les gardes placées aux portes de ladite église et de les autoriser à vaquer à tous les exercices de leur culte comme auparavant, les administrateurs ne devant pas ignorer que *les trois quarts au moins* des citoyens de Nevers ne veulent point aller aux offices et messes des prêtres assermentés, et qu'ils sont bien déterminés à n'y pas aller, quelles que soient les tracasseries qu'on leur ferait éprouver ».

Voilà une nouvelle preuve que les constitutionnels n'ont que la minorité pour eux. Et, cependant, ils dominant, et les autres sont proscrits. Il est vrai qu'au mois d'août les insermentés Blandin et Bouard officient encore dans les chapelles de l'hôpital général et de l'Hôtel-Dieu, et d'autres dans les chapelles de communautés, mais il leur faut céder la place aux sieurs Commerson et Charme. Les sœurs de Nevers protestent qu'elles aiment mieux désertir les deux maisons que de subir ces intrus ; leur supplique sera rejetée le 18 août ; on leur accorde quatre jours pour réfléchir.

8 juillet. Mandement et publication d'un nouveau Rituel (1), coordonné par les soins de Goussot et imprimé chez Georges Boutonnet, imprimeur du diocèse de Nevers, à Nevers. Voici le mandement :

« Guillaume Tollet, par la miséricorde de Dieu et dans la communion du Saint-Siège apostolique, évêque du département de la Nièvre.

» A nos frères en Jésus-Christ, les curés, vicaires et autres ecclésiastiques employés à la conduite des âmes dans l'étendue de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

» Nous nous rendons avec empressement, nos très

(1) Un exemplaire aux Archives communales.

chers Frères, aux demandes réitérées de plusieurs d'entre vous qui désiraient avec ardeur cet ouvrage ; nous ne doutons pas que vous ne l'accueilliés avec le même empressement que vous l'avés demandé, vous ne marcherés pas dans des routes inconnues ; vous y reconnaitrez celles que nous ont tracées nos prédécesseurs ; les circonstances et la diversité des temps n'ont opéré aucun changement dans notre sainte religion, elle est toujours la même dans sa morale et dans son dogme et dans sa liturgie.

» Elevés par la divine Providence au saint ministère, vous devenez les coopérateurs de Dieu même (I Cor., ch. III, § 9), les dispensateurs de ses bienfaits, de ces sources d'eau vive qui rejaillit jusques dans la vie éternelle (JEAN, ch IV, § 14). Que votre modestie dans l'exercice de vos fonctions, qui sont si saintes et si redoutables, inspire à ceux qui y assistent l'amour et le respect qui est dû aux vérités que vous annoncez, aux mystères que vous célébrez, et vous fasse considérer comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu (I Cor., ch. IV, § 1).

» A ces causes, et après en avoir conféré avec les vicaires de notre église cathédrale et paroissiale composant notre conseil, nous avons ordonné l'impression et distribution du présent Rituel en forme de manuel.

» Donné à Nevers, sous notre seing, le sceau de notre évêché et le contreseing de notre secrétaire, le 8 juillet 1792, l'an quatrième de la liberté.

» † GUILLAUME,

» *Évêque du département de la Nièvre.*

» Par mandement : CLIQUET, *secrétaire* ».

Le calendrier mis en tête du Rituel va de 1793 à 1802. On dirait que Goussot a exactement prévu la limite de son usage. En 1802, en effet, on reviendra au Rituel ancien.

Beaucoup de formules sont en français, des exhortations à faire aux malades avant et après les sacrements, des modèles d'actes, une formule du prône, des oraisons pour les saluts.

Contrairement à son programme, l'auteur n'a rien réglé en ce qui concerne les processions. Les prières indiquées pour l'administration des sacrements, les bénédictions, les convois des défunts, sont presque toutes extraites du Rituel romain.

M^{re} Crosnier a décrit (1) le sceau de forme ovale qui se trouve en tête du Rituel :

« Entre deux branches de laurier enlacées dans la poignée d'une épée dressée, on voit un livre ouvert avec l'inscription : Droits de l'Homme. Au-dessus, la fraternité est représentée par deux mains qui se serrent ; puis la pointe de l'épée soutient le bonnet phrygien encadré dans un cercle formé par un serpent qui se mord la queue. Au sommet, le soleil répand ses rayons sur tous ces symboles ».

Août. Il adresse une pétition au directoire du département, tendant à ce que les couvertures des chapelles de Saint-Claude et de Saint-Antoine de l'église cathédrale fussent réparées dans le plus bref délai. On le lui accorde dès le 20 septembre.

Dans le même mois, notons les décrets du 18, anéantissant les dernières congrégations, et du 26, exilant les ecclésiastiques astreints au serment, déportant même les prêtres libres non assermentés sur la simple dénonciation de six citoyens, n'exceptant de

(1) *Etudes sur la liturgie nivernaise*. Nevers, Bégar, 1868.

ces dispositions que les infirmes et les sexagénaires, lesquels devront tous être réunis à Nevers, dans une maison commune, sous l'inspection de la police municipale.

Le terrain va enfin se déblayer devant l'évêque constitutionnel. Il se prépare à une tournée de visites pastorales. Il en fait l'annonce le 19 septembre dans une lettre-circulaire.

Avant de partir, il fait l'ordination, le samedi 22 septembre, d'un prêtre, Joseph Guérin, et d'un diacre, Irénée Perruchot.

Le 25 septembre, accompagné de ses vicaires Gousot et Frébault, il arrive à Saint-Sulpice. Il est reçu par le sieur Joseph Plez, curé de cette paroisse, et par les curés des paroisses circonvoisines, récite les prières de la visite, célèbre la messe, confirme 645 personnes, et fait l'examen canonique des vases, ornements, autel, église et cimetière.

« Il y avait, dit le registre épiscopal, grand concours de peuple... »

Le registre paroissial de Saint-Sulpice contient au sujet de cette visite une note intéressante écrite par M. J.-B. Prioul, qui y fut curé pendant trente ans (de 1829 à 1859). « Tollet fit une nombreuse confirmation. Les prêtres assermentés qui l'accompagnaient voulurent confesser tout le monde et dirent ensuite que l'on pouvait aller déjeuner avant de communier (1). Je tiens ce fait, ajoute M. Prioul, d'une personne qui était présente à la cérémonie et qui, voyant cela, s'abstint de participer à la sainte communion. Ce triste souvenir a duré trop longtemps dans la paroisse et y a fait de grands maux ».

De Saint-Sulpice, Tollet se rendit à Bona, où il

(1) Ils auront plutôt dit : avant d'être confirmé, et auront été mal compris.

confirma 377 personnes, puis, revenant sur ses pas, vint à Balleray, où il ne fit qu'une visite (26 septembre), fut reçu par le citoyen curé, Perrin (1), et les officiers municipaux, trouve le grand autel en bon état, le pavé de l'église refait à neuf, mais les vitres de l'église brisées par la grêle, et les murs du cimetière en délabrement.

Le lendemain, il était reçu à Saint-Saulge, avec les cérémonies accoutumées, par les officiers municipaux, la garde nationale et le sieur Pierre Paviot, curé (2). Il y eut, à la messe, des communions nombreuses, puis la confirmation et la visite. 1.338 confirmés.

Le 28, il visite Sanizy, près Montapas, et Saint-Maurice-les-Saint-Saulge.

Puis c'est tout, et pour toujours.

Dans le même temps on massacrait les prêtres à Paris, aux Carmes, et dans les prisons. La Législative, dont le testament était le décret de proscription des insermentés, cédait la place à la Convention, où entraît comme député de la Nièvre, un des vicaires épiscopaux, l'ex-bénédictin Goyre-Laplanche (3).

(1) Curé de Balleray depuis 32 ans (juillet 1760). Il reste à Balleray en 1793 et 1794, continue à écrire et à signer les actes comme officier public ; élu à ce titre le 26 décembre 1792 ; disparaît en 1795. (Archives municipales de Balleray). On le trouve à Nevers après le Concordat.

(2) Incarcéré à l'abbaye Notre-Dame, le dernier de tous, le 25 décembre 1793 ; mort sur la galiote, à Nantes, en avril 1794.

(3) Celui-ci fut à la Convention un fervent révolutionnaire. Cependant, par amitié pour son parti ou par esprit de justice, il s'éleva contre le projet de Cambon relatif à la suppression des traitements du clergé, projet impolitique, disait-il, car le catholicisme est, de fait, la religion du public en France ; on ne saurait modifier ce culte, ni en supprimer les dépenses, sans imprudences et sans risques ; projet injuste, car il y a eu engagement solennel d'indemnité quand la nation a pris les biens du ci-devant clergé : « Pouvez-vous vous dissimuler que c'est à travers mille obstacles et surtout par l'entremise victorieuse de la religion que les prêtres patriotes ont conquis le peuple à la Révolution ?... Les succès si difficiles de cette étonnante Révolution ne sont-ils pas en partie leur ouvrage ? Tandis que des prélats ambitieux, des curés ignorants, etc., les

Dans les derniers mois de 1792, arrivaient et étaient reclus à Nevers, maison abbatiale des Bénédictines, contre notre porte du Croux, tous les prêtres non assermentés, infirmes ou séxagénaires, trouvés dans le département. Du 1^{er} octobre 1792 à la fin de 1793, il y entre cinquante-trois prêtres.

Le 22 décembre, Tollet procède à la dernière ordination, mentionnée en son registre, quatre prêtres, Léonard Ravary, du diocèse de Nevers, Pierre Bassillot, *id.* ; Irénée Perruchot, *id.* ; et Fesnan.

Y en eût-il d'autres ? C'est possible. M. Verdier, administrateur secret du diocèse d'Autun pendant la Révolution, cite, dans ses notes manuscrites, comme installé, à Cervon, en 1800, le curé intrus Dinaud, ordonné, dit-il, par Tollet (1).

CHAPITRE V

1793

Arrivons à l'année critique 1793, et voyons d'abord l'action politique de Tollet ; pour bien le suivre, nous noterons autant que possible toutes ses présences à l'administration.

Le 12 janvier, il préside la séance du conseil et en signe le procès-verbal. Quelques individus ont fait des dégâts et enlevé des dorures dans l'église du col-

ecclésiastiques constitutionnels, animés d'une constance héroïque, apprenaient aux peuples séduits ou chancelants à chérir la patrie.. (Opinion de Jacques-Léonard de Laplanche, député du département de la Nièvre à la Convention nationale, 28 novembre 1792, brochure de 24 pages in-12).

(1) De même, M. l'abbé Billebault, vicaire général, nous cite aussi D.-Fr. Baraveaud, sous-diacre, ordonné par Tollet.

lège ; on les poursuivra. Le dommage causé fut évalué, par les conseillers municipaux Guisoni et Haly, supérieur à 12.000 livres. Dès le jour suivant jusqu'au 14 février, Tollet est remplacé par Guillier, vice-président.

Le 12, en son absence, on reçoit une délégation de la Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité, le citoyen Damour en tête, demandant qu'on s'occupât d'un rapport relatif aux prêtres emprisonnés. On décide de l'entendre le lundi suivant.

Le 13, on avise au danger de laisser en liberté les vingt-un prêtres réfractaires qui étaient détenus à l'abbaye Notre-Dame, avec permission de sortir en ville : « Une des premières causes du danger de la patrie, disent les administrateurs, sont les troubles excités de toutes parts par les ecclésiastiques non sermentés ». Désormais, il est décidé qu'ils ne sortiront plus en ville.

Le lundi 14, au soir, la députation des Amis de la Liberté est introduite. Damour a la parole. Il lit douze dénonciations particulières, visant pour la plupart d'anciens chanoines ou religieux retirés à Nevers : Dousset, Borniol, Morizot, Robert, L'Amiral le jeune, demeurant à Challuy ; Robillard, Laviron, Lejault, demeurant à Lichy ; Jouvét, Ferret, Pépin et Animé. A la suite de chacune, les dénonciateurs ont signé, presque toujours les mêmes, quoique mis dans un ordre différent.

15 au soir, présidence de Guillier. On revient sur une question faite le 23 décembre. Depuis l'établissement des administrations départementales, celle de la Nièvre avait tenu ses séances dans la ci-devant maison des religieux génovéfains de Saint-Martin, mais ce local ne convenait plus depuis la loi du 27 août dernier, assujettissant à la publicité des séances, sous

peine de nullité .. Or, il était notoire que la salle n'avait pas assez d'étendue pour les séances publiques, la prodigieuse quantité de citoyens qui s'y portaient remplissant non seulement l'espace réservé aux spectateurs et la partie destinée aux administrateurs, mais obstruant les avenues au point qu'il n'était plus possible d'entrer ou de sortir...

Le remède est de se transférer dans la maison épiscopale qui n'était plus habitée (par Tollet). On y trouverait une salle quatre fois plus étendue, qu'on pourrait réparer, plafond et plancher, sur un devis de 1.200 livres. L'évêché était invendu, paraissait invendable, n'était estimé que 30.000 livres, alors que la maison de Saint-Martin, moins considérable, mais d'une vente plus avantageuse, était estimée 36.000. Il semblait facile et économique de loger à l'évêché, 1.200 livres à payer par an (30.000 livres au denier 5), outre le conseil départemental, dont le loyer est de 1.100 livres, l'administration du district, qui occupe, moyennant 682 livres 10 sols par an, le ci-devant bâtiment des Bénédictins, et le tribunal du district, qui se trouve dans une maison du citoyen Mancini, lequel peut, d'un moment à l'autre, en enlever l'usage ou en exiger un loyer. On pourrait aussi y établir des prisons avec des préaux dans les cours. Pour tous ces motifs, on s'adressera à la Convention, afin d'être autorisé à louer la maison épiscopale (1). L'autorisation fut obtenue.

Cette agréable résidence n'est et ne sera donc plus à la disposition du prélat constitutionnel.

26 janvier, au soir. On décide que quelques membres se rendront à la maison de détention pour prendre les noms, surnoms, lieu de naissance, lieu où ils ont exercé les fonctions publiques, dernier domicile, trai-

(1) Archives de la Nièvre, registre L, 15.

tement, revenus patrimoniaux et autres ressources des prêtres réfractaires reclus. Les administrateurs rappellent leur arrêté du 17, relatif à la réclusion des prêtres, et qui devra être exécuté dès le soir même par les soins de la municipalité.

18 février. Le conseil autorise provisoirement le directeur des droits d'enregistrement, sans que cela puisse préjudicier aux répétitions à faire contre le citoyen Guillaume Tollet, évêque du département, en raison des réparations qui sont à sa charge, ainsi qu'il a été constaté en sa présence par un procès-verbal, à faire placer sur le champ, par les citoyens Pinault et Pillé, vitriers, toutes les vitres qui se trouvent cassées aux fenêtres de la ci-devant maison épiscopale.

Le 18 mars arrivent les premiers commissaires de la Convention, Goyre-Laplanche et Collot d'Herbois. Laplanche a brigué et obtenu cette mission : il a quelques vengeances à exercer. Il s'était déjà fait des ennemis comme prêtre constitutionnel, par son fanatisme et sa violence. Elu à la Convention, en s'appuyant sur les êtres les plus vils et les plus immoraux de la cité (1), il vient, avec le sinistre comédien Collot, inaugurer dans son pays le règne terrible de l'arbitraire.

Immédiatement vont commencer les visites domiciliaires nocturnes et les arrestations sans contrôle.

22 mars. On traite de l'arrestation d'un suspect, le sieur Montagnac. Tollet a présidé et signé (2).

(1) Termes de la dénonciation des administrateurs du département, 3 mai 1795.

(2) Le 5 avril, il assiste et signe ; le 6, il signe sans assister ; de même les 7, 9, 10, 11, 12, 13, 15 ; le 16, il assiste et signe ; le 18, il n'assiste pas mais signe ; de même les 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28 ; puis le 4 mai, les 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 18, 20 et 21. Le 22, matin, Guillier préside et signe. Tollet préside et signe le 23 au soir et le 25, signe seulement les 26 et 27 matin, assiste et signe le 27 soir, les 28, 29, 30, souvent

6 avril. Prohibition du costume religieux.

10 avril. A la suite de plaintes quotidiennes contre les ci-devant religieuses, actuellement résidentes dans la ville, qui se répandent dans les maisons des citoyens, y propagent leurs principes anticiviques, fanatisent les esprits des femmes et des personnes faibles, les disposent par des voies obliques à la contre-révolution, etc, toutes les filles ci-devant religieuses, de quelque ordre et sous quelque dénomination que ce soit, ensemble les filles ci-devant sœurs des hôpitaux, hospices ou maisons de charité de Nevers, ne pourront sortir, ni de jour ni de nuit, des maisons qu'elles habitent ordinairement, à peine d'être mises en état d'arrestation.

10 avril. On réquisitionne les citoyens de prêter individuellement dans toutes les communes du département le serment solennel « de maintenir l'unité et l'indivisibilité de la République, la mort des tyrans, l'exécration des despotes quelconques, sous quelque dénomination que ce puisse être, protecteur, régent, dictateur ou triumvir (on n'avait pas prévu premier consul et empereur), d'exterminer quiconque proposerait, directement ou indirectement, de rétablir la Royauté en France, et de dénoncer ceux qui regretteraient ouvertement l'ancien régime, ceux qui parleraient en faveur de la Monarchie, voudraient avilir et anéantir la représentation nationale ».

deux séances par jour ; 1^{er} juin, 3, 5, 8, 9 et 10. Il a signé seulement le 4 et le 6, de même les 12, 13 matin et soir, 14, 15, 17, 18, 25, 27, 1^{er} juillet, 2, 4 et 8. A partir du 11, il préside habituellement. Ainsi, les 12, 13, 15, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 25, 26, 27 et 29, 1^{er} août, matin et soir, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et jusqu'à la fin du mois, le plus souvent matin et soir. Ceci est relevé dans plusieurs registres, qui prêtent quelquefois à la confusion, d'après même M. de Flamare, le savant archiviste du département.

Cette formule féroce fut immédiatement sur les lèvres de tous les administrateurs présents.

Tollet est absent, mais il s'en acquittera sans hésitation.

Il revient aux séances à la fin du mois de mai. Le 28 avril, on a donné mandat de paiement de 413 livres aux vitriers qui ont travaillé à l'évêché. Laplanche et Collot d'Herbois quittent Nevers.

9 juin. Vu la pétition par laquelle Gallois, curé de Saint-Etienne, expose que la situation déplorable des pauvres et des malades indigents de la ville exige que les ci-devant sœurs de la charité soient promptement remises en liberté, on en laisse dix-sept, au lieu de vingt-huit, vivre en commun au service des pauvres ; on leur accorde main-levée de l'arrestation prononcée contre elles, à condition qu'elles quittent tout vestige de leur costume, qu'elles demeureront consignées dans l'étendue de la ville et que les autres iront prendre leurs passeports à la municipalité.

Le 10 juin, le procureur général syndic fit un discours sur la situation en France. On était au lendemain des événements du 31 mai et du 2 juin, où les Montagnards terrassaient à Paris les Girondins. Le fédéralisme est abattu ; la Terreur commence ; tout le monde tremble, et, sur la proposition du syndic, le conseil décide de faire une adresse à la Convention ; la rédaction en est confiée à Ballard et à Guillier (1), et une autre aux quarante-huit sections de Paris, confiée à Tollet et à Brottier. Le texte de ces deux adresses est introuvable ; elles furent supprimées du registre. La première n'avait été rédigée que par Ballard, car Guillier se refusa à protester contre ce qui s'était passé à Paris et ne voulut point parler en faveur des Giron-

(1) AVRIL, t. I, p. 120.

dins ; la deuxième avait pour but d'engager les Parisiens à se disculper des accusations d'anarchie qui leur sont faites. Le conseil est donc divisé d'opinions.

Si ce n'est pas le fédéralisme, c'est du moins le parti des idées modérées, avec Tollet en tête, qui prévalut à Nevers, seulement pour quelques jours.

29 avril. Gallois, curé de Saint-Etienne, demande un supplément pour son nouveau vicaire, l'ex-bénédictin Camille Barjon ; il fait valoir qu'il aurait le droit d'avoir quatre vicaires pour desservir sa population de 8.000 âmes, disséminée sur le territoire de Saint-Etienne et de Coulanges ; il n'en a qu'un seul, parce que, dit-il, « les prêtres (constitutionnels) sont en très petit nombre dans le département ». On augmente donc de 400 livres le traitement de Barjon, ce qui le porte à 1.500, en y comprenant ses 300 livres de pension à titre d'ancien bénédictin (1).

23 juin. Divers employés de la cathédrale demandant à être payés de leurs salaires, la municipalité décide de demander un subside au département, comme elle a fait l'année précédente.

2 juillet. Le conseil du département délivre un mandat de 418 livres 18 sols au citoyen évêque Tollet, en remboursement des objets laissés par lui dans plusieurs appartements qu'il occupait dans la maison où l'administration tient actuellement ses séances. et qu'il y avait placés à ses frais, objets dont il a présenté un état détaillé.

11. Séance publique extraordinaire pour la réception du nouveau commissaire de la Convention Forestier. Damour, Bignon et autres sont présents.

Tollet informe Forestier que dès qu'il a eu reçu le décret du 6 juillet, ordonnant l'arrestation du procureur

(1) Registre des arrêtés du district. Archives de la Nièvre.

général syndic, le conseil lui en a fait part et l'a engagé à s'y soumettre, à quoi il avait répondu qu'il allait se rendre à la barre de la Convention.

Damour triomphe ; il fait inculper l'adresse rédigée par Ballard, aussi bien que la conduite de Collenet et l'incivisme de Duviquet. Il n'ose se plaindre de Tollet, qui méritait cependant d'être mis en cause, pour avoir si mal obtempéré au décret de la Convention, puisqu'il avait laissé le procureur syndic en liberté. Evidemment Tollet a les bonnes grâces de la Société populaire de Nevers ; d'ailleurs, tout va s'arranger, et il est permis de croire qu'il y met du sien.

Depuis cette séance du 11, il préside régulièrement jusqu'au 29, jour de l'arrivée de Fouché, tenant bon à son poste ; il y restera jusqu'à la dernière extrémité, contenant, autant qu'il le pourra, les excès qui vont en se multipliant.

Le 1^{er} août, au matin, Fouché est introduit à la séance ; il appose sa signature au procès-verbal, avant celle de Tollet. De même à la séance du 3, au matin.

6 août. Le citoyen Brière, propriétaire à Pouilly, demande l'élargissement du prêtre Bergounau, curé de La Charité, détenu dans la maison de réclusion. Fouché assistait, mais n'a pas signé.

Le 7, en présence de Fouché, et sur sa proposition, sont nommés les instituteurs de l'Institut national : Socrate Damour, professeur de morale, aux appointements de 2.000 liv. ; Pittet, Varinot, Piécourt et autres, aux appointements de 1.800 livres, sans compter le logement au collège. C'était la réalisation, plus ou moins selon son goût, d'une idée de Tollet. Il avait récemment présenté au conseil un mémoire sur l'éducation nationale, invitant le citoyen Fouché à établir, au collège de Nevers, un Institut national et provisoire. Il déplorait l'abandon moral où étaient laissés

les enfants. Cette réflexion était juste, mais la nouvelle fondation était moins un remède à cet abandon qu'un défi porté au bon sens public. Aussi n'eut-elle aucun résultat pratique pour la jeunesse.

8 août. Ordre est donné de descendre et amener à Nevers toutes les cloches des églises, sauf une seule, la plus grosse, à conserver dans chaque paroisse.

10 août. A la fête de la Fédération, une arche triomphale, sur laquelle étaient placées les tables de la loi, était portée par deux vieillards ayant à leurs côtés deux enfants, de l'un et l'autre sexe. Les quatre présidents, y compris celui de la Société populaire, tenaient chacun une écharpe de l'arche constitutionnelle, tenant d'une main un paquet d'épis de blé et de l'autre un lien léger mais indissoluble de feuille de chêne. Jusqu'où l'ascendant de Fouché et l'amour de la Constitution mèneront-ils le prélat ?

A la fin de cette fête burlesque et de ces processions d'un nouveau genre, dirigées vers les arbres de la Liberté des quatre sections de la ville, avec répétition du cantique : « On t'a planté dans cette enceinte... », le premier des présidents, Tollet lui-même, prononce le serment sans que la foule répète en chœur. Puis, après les salves d'artillerie et les roulements du tambour, il prend les tables de la loi, les remet entre les mains du citoyen le plus âgé et de l'enfant le plus jeune, en disant : « Je remets ce dépôt sacré de la Constitution sous la sauvegarde de toutes les vertus ». Là-dessus, embrassements, banquet, danses et illuminations.

Le jour même, la citoyenne Fouché ayant mis au monde une fille, c'est une rencontre inespérée pour continuer la fête le lendemain.

Le 11 août, tous les corps constitués, reprenant leur rang, se rendent à l'appartement de Fouché, de là à

la place de la Fédération, où sur l'autel de la Patrie est déposé l'enfant, à qui Socrate Damour, faisant fonction de parrain, donne le nom de Nièvre Fouché. Tollet prit la parole et déclara naïvement qu'en s'associant à la fête, Nevers avait voulu témoigner sa joie et sa reconnaissance. L'empressement des Nivernais, dans ces circonstances, aura pour effet de donner carte blanche à Fouché : désormais, il osera tout.

L'ancien vicaire épiscopal La Ramée tourne lui aussi son activité vers les affaires civiles : le 12 août, la commune l'envoie à Clermont-Ferrand réclamer des canons fondus pour la ville.

Le vicaire épiscopal André Leblanc fait obtenir une pension à une ancienne sœur de la charité. Remarquons que les sœurs de Nevers sont bien vues. Fouché leur accorde des subventions, en argent et en nature, pour le soulagement des pauvres.

16 août. Sur le désir exprimé par Fouché, Tollet écrit au conseil du district pour qu'il soit établi une bibliothèque populaire, à former au collège de Nevers, avec les livres des communautés religieuses et des émigrés. Il demande le nombre des bibliothèques mises à la disposition du district, afin d'en conférer avec le représentant du peuple. En 1796 seulement, on réunira, tant bien que mal, les dépôts des neuf districts qui formeront le noyau de la bibliothèque de la ville (1)

19. On vote des subventions aux sociétés populaires de Nevers, Saint-Saulge et Saint-Pierre-le-Moutier. Vers le même temps, est examinée une pétition de Joseph Plez, ci-devant religieux augustin de Prunevaux, actuellement curé de Saint-Sulpice-le-Châtel,

(1) Abbé BOUTILLIER, *Episodes*, p. 97, et M. DUMINY, *Bull. Soc. niv.*, XVIII, 154.

par laquelle il exposait, le 16 janvier dernier, qu'entré en possession de ce bénéfice le 2 octobre 1791, il n'a eu que 1.200 livres par an, au lieu de 1.500 livres qu'il devrait avoir, sa paroisse ayant plus de mille âmes. L'enquête du district a prouvé que le hameau de Mantelet, de cette commune, était desservi alternativement par le curé de Saint-Firmin et par lui. D'où refus lui est opposé, « car Mantelet est à l'alternat, ce qui fait que la paroisse n'a pas toujours mille âmes ».

Le 22, est visée la condamnation à mort de trois individus, inculpés d'assassinat, qui font en vain appel à la voie de cassation du jugement et aux formes juridiques de procédure.

28. On fait lecture et on vote l'affichage d'une proclamation de Fouché. Celui-ci se montre à la plupart des séances suivantes, qui se renouvellent fréquemment le matin et le soir, et qu'il dirige en maître absolu.

Le 5 septembre (1), par exemple, il fait décider qu'il sera établi quatre écoles de filles dans la ville, une pour chacun des quartiers de la Barre, de Nièvre, de Loire et du Croux, et qui seront ouvertes de huit à onze heures, puis de deux à cinq ; à la tête des écoles primaires, pour les âges de six à dix ans, sont nommées les citoyennes Syrot, Legindre, Martin et Morelle, et aux écoles secondaires, âges de dix à seize ans et plus, sont préposées les citoyennes Sergent, Pitel, Baritot et Dechaume

Le 20, est lue une pétition du citoyen Laurent, curé

(1) En septembre, Tollet préside les 1^{er}, 2, 3 matin et soir, 4, 5 matin et soir, 6 matin et soir, 7 matin et soir, 8, 9 matin et soir, 10 matin et soir, 11, 13, 14 matin et soir, 15, 16 matin, 17 soir, 18 matin et soir, 19 matin et soir, 20 matin, 21 matin et soir, 22, 23, 24, 25 matin, 27 matin, 28 soir. Il signe seulement celles du 30 septembre et 1^{er} octobre, présidées, par intérim, par Billardon ; revient le 2 octobre, les 3 matin et soir, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11.

de Varzy, qui fait sentir l'importance qu'il y aurait à continuer la route de Varzy jusqu'à La Charité.

Hullin, ci-devant curé de Varennes, infirme et âgé, demande un traitement comme curé supprimé. Le représentant du peuple, considérant que le citoyen Hullin a toujours donné les preuves du plus pur patriotisme, qu'il est infirme et âgé, arrête qu'il lui sera alloué une pension de 1.200 livres, à compter du jour de la suppression de sa paroisse et à prendre sur les fonds du culte catholique ; en outre, le citoyen Hullin aura un logement au collège de Nevers pendant sa vie.

21. Sur réquisition de Fouché, la ci-devant maison destinée aux Ignorantins servira de magasin à poudre.

22. La guillotine fonctionne à Nevers. Coïncidence d'autant plus triste qu'elle n'est pas fortuite ; l'exécution a lieu au cours d'une fête célébrée pour inaugurer le buste de Brutus. Un pompeux cortège se déroule ; les amis Chaumette et Fouché y sont remarqués : ce sont les orateurs du jour ; l'un et l'autre souillent de leurs blasphèmes la chaire de la cathédrale Saint-Cyr. A la fête du soir, ce dernier parla encore ; il promit « la Révolution intégrale », dont les débuts, avouons-le, étaient très engageants, puis il servit de ses mains, en compagnie des administrateurs du département, un repas offert à des vieillards indigents.

25, matin. Au cours de cette séance, un membre à dit que le fanatisme des prêtres causait le plus grand préjudice à la Révolution ; que, vu leur insouciance..., le seul moyen... serait de les contraindre à se marier ou à adopter un enfant, ou, etc.

Le conseil, sur réquisition de Fouché, après plusieurs considérants injurieux, arrête que tout prêtre pensionné par la nation (cela ne visait donc que le clergé constitutionnel) sera tenu, dans le délai d'un mois, ou de se marier, ou d'adopter un enfant, ou d'entretenir et nourrir

à sa table un vieillard indigent, faute de quoi les contrevenants cesseront d'être payés. L'imperturbable Tollet a présidé la séance, qui est levée à deux heures, et signé l'arrêté. Il accepte de même les autres violences, comme celle du 2 octobre, où Fouché tonne contre les riches, leur or, leur attachement aux biens ; « une secousse épouvantable se prépare, dit ce dernier, les suites en peuvent être affreuses pour eux, la patience populaire est à son comble ».

Le 3, se décide l'arrestation de Prisyé.

Le 4, sur réquisition du représentant du peuple, on attribue au citoyen Lacoux, ci-devant curé, infirme, hors d'état de nuire, 125 livres par trimestre, à prendre sur la caisse des riches.

Le 5, on décide d'aménager la maison des Jacobins, pour y recevoir les gens suspects.

9. Tous les clochers seront abattus.

Le 11, 100 livres sont accordées au citoyen Ch. Thomas, pour avoir servi successivement de marguillier à Saint-Trohé, Saint-Martin et Saint-Cyr.

La séance du 11 octobre 1793 est la dernière présidée par Tollet. Le compte rendu (1) ne porte pas sa signature, parce qu'il ne se présenta pas le lendemain. Averti sans doute, directement ou indirectement, de ce qui allait se passer, il ne vint pas à cette séance du 12 octobre, 21 vendémiaire an II, où, en premier lieu, Fouché modifia le personnel administratif, à la demande de la Société populaire, et où, en deuxième lieu, le représentant prononça cette fameuse proclamation sur les cultes, qui allait faire tant de bruit en France. L'article 2 de son arrêté proscrivait tous les signes extérieurs des cultes. L'article 5 ordonnait d'inscrire

(1) Archives de la Nièvre, Registre du directoire, p. 153.

au-dessus de la porte du cimetière : « La mort est un sommeil éternel » (1).

Le prélat administrateur avait donc deux bonnes raisons pour ne pas se présenter à son conseil : 1^o on devait l'éliminer, et composer l'assemblée des citoyens Damour, président ; Guillier, Guillereau, Moineau, Piron, Passot, Joly, Laramée et Bias Parent, remplaçant le procureur général syndic ; 2^o il finissait par être excédé, et ne pouvait admettre la négation de toute croyance.

Elu trois fois administrateur, et deux fois président de la première assemblée départementale, Guillaume

(1) « Non, Chaumette (c'était en effet la doctrine de Chaumette aussi bien que de Fouché), non, la mort n'est pas un sommeil éternel, protestait Robespierre lui-même dans un discours qu'on trouva manuscrit dans ses papiers ; citoyens, effacez des tombeaux cette maxime gravée par des mains sacrilèges ... qui décourage l'innocence opprimée... Gravez-y plutôt celle-ci : La mort est le commencement de l'immortalité ». (Fr. Masson, *Le Déisme pendant la Révolution*, p. 38).

Et cependant, c'est sur l'invitation de Chaumette, en 1793, que l'abbé Delille improvisa la poésie suivante sur l'immortalité de l'âme :

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice aux bons et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux fuit à pas de géant,
Défend l'ami de la justice
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Où, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels.

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels.

Chau r ette se rendit chez Delille qui lui lut ces strophes ; il les entendit en silence et lui dit : « Ces vers sont bien faits, mais il n'est pas encore temps de les publier ; je vous avertirai quand cela se pourra ». Peu de temps après, Chaumette n'était plus. (*Annales de la Religion*, XII, 235).

Tollet n'est dépossédé de cette charge que par l'intransigeant absolutisme des violents. Personne ne contesterait qu'il ait bien travaillé pour la République. Les séances multipliées, auxquelles il assistait assidûment, étaient souvent doubles par jour, et prolongées, celles du matin, de neuf heures jusqu'à deux heures, et celles du soir, jusqu'à dix heures. Son dévouement et sa tolérance seront récompensés. Ni Fouché, ni personne ne le suspectent. Ses services continuent d'être appréciés, puisque, le 2 novembre, dans la réorganisation du conseil général de la commune, où Flamen devient maire, il est placé, par Fouché, parmi les trente notables qui viennent après les douze officiers municipaux.

Nous laissons donc de côté les registres du conseil général, à partir du 12 octobre, quoiqu'il y aurait à y noter encore bien des faits intéressants le clergé constitutionnel : l'offrande des vases sacrés du curé de Magny ; la tolérance accordée à Jean-Fr. Cheveau, ci-devant curé de Rigny ; le mariage de Barjon, vicaire épiscopal ; l'arrestation du curé de Saint-Privé, à Decize ; l'élargissement du curé de Lormes ; l'incorporation du curé de Challuy dans la garde révolutionnaire, etc.

Un nouveau directoire, institué par la loi du 14 frimaire an II (4 décembre 1793), et devant former à lui seul l'administration départementale, commença ses opérations le 27 du même mois, et nomma Guillier son président (1).

Dominé, absorbé par les préoccupations de l'ordre soi-disant civil, où les citoyens étaient perpétuellement sur un terrain d'attaque et de défense de l'ordre religieux, l'évêque, en cette terrible année, s'est borné,

(1) AVRIL, II, 147.

pour toute œuvre pastorale, à écrire un mandement de carême, le 1^{er} février (1).

Il avait bien choisi son sujet : la Pénitence. Tout le monde la faisait ou allait la faire, excepté les Fouché et autres terroristes.

« C'est toujours avec une satisfaction nouvelle, N. T. C. F., que nous vous annonçons, chaque année, le temps d'abstinence, de jeûne, de mortification et de prière... »

Il établit, en fort bons termes, le précepte, l'esprit, la pratique de la pénitence, les causes de variation dans son observance légale, les motifs surnaturels qui doivent l'inspirer. Il expose avec onction la doctrine, en s'appuyant plusieurs fois sur le Concile de Trente. Il termine en recommandant de ne pas oublier auprès du Seigneur les intérêts de notre République naissante, la cessation du fléau destructeur de la guerre et le bonheur de la France.

« A ces causes, après en avoir conféré avec les citoyens nos vicaires composant notre conseil, nous permettons, etc. — † GUILLAUME, *év. du dép^t de la Nièvre*. — Par mandement, MOREAU, *secrétaire*.

» *Nota*. — On trouvera au séminaire national de ce département le bref ou ordo de cette année, et un rituel portatif nouvellement imprimé à l'usage de ce diocèse ».

Il s'agit probablement de l'ordo *exsequiarum* édité en même temps que le rituel (2).

C'était la dernière lettre pastorale. Le nouveau culte et le nouveau régime, placés d'abord côte à côte, finissaient par ne plus s'accorder. Aux avances du

(1) A Nevers, imprim. de J.-B. Lefebvre le jeune, imprim. du département, rue des Marmouzets, 1793.

(2) Un exemplaire aux Archives communales.

premier répondaient les duretés du second. Parmi les adeptes du règne naissant, la foi religieuse était d'ordinaire en raison inverse de la ferveur politique. Clubistes, officiers municipaux, membres des assemblées, tous ces bénéficiaires de la Révolution tenaient avant tout à conserver les richesses confisquées, à faire déclarer inviolables les biens nationaux qu'ils avaient acquis à des prix si faciles.

Ils s'étaient prononcés d'abord en faveur des assermentés, dont l'appui leur était nécessaire, mais ce secours devenait superflu, et ils allaient l'abandonner. A ce clergé diminué, à ce personnel discrédité, dont plusieurs étaient les transfuges, ils allaient faire partager les rigueurs dues au culte dominant. D'une manière ou d'une autre, il fallait arracher au petit peuple cette religion trop vivace. La liberté ou la mort; de même, l'irréligion ou la mort. L'essai ne réussira point, mais il est commencé par tout le Nivernais, malgré les énergiques résistances qui y seront opposées, témoin l'admirable exemple des habitants de la Puisaye (1).

Fouché calculait; ses mesures étaient toutes prises, et, dès la fin d'octobre 1793, la tempête la plus effroyable était déchaînée sur la Nièvre.

Le 26 eut lieu le pillage complet des églises, accompagné de toutes les profanations et d'ignobles saturnales.

Pendant le sac de la cathédrale ou auparavant, le vicaire épiscopal Goussot put sauver une partie des reliques et des ornements. Il en avait chez lui comme un musée, au sujet duquel il fut dénoncé. Il les emporta à Nolay. Le reliquaire primitif des patrons

(1) AUG. BOYER, *Dampierre pendant la Révolution*, Bull. Soc. niv., IX, 474.



MANDEMENT
DU CITOYEN EVÊQUE
DU DÉPARTEMENT
DONT LE SIÈGE EST A NEVERS
POUR LE CARÊME

De l'année mil sept cent quatre-vingt-trois.

GEORGES TOLLET, par la miséricorde Divine,
et dans la Communion du Saint-Siège Apostolique,
constitutionnellement élu Evêque du Département de
la Nièvre : A tous les Fideles de ce Diocèse, SALUT
en N. S. J. C.

C'est toujours avec une satisfaction nouvelle, N. T.
C. F., que nous vous annonçons à chaque année le temps
d'abstinence, de jeûne, de mortification et de prière.
Elles n'étaient plus ces règles austères de pénitence que



de la cathédrale et du diocèse, saint Cyr et sainte Julitte, était accompagné d'une lettre authentique de l'abbé Pillet, supérieur de Saint-Nicolas-du-Char-donnet, 5 juin 1724, délivrée en son nom et en celui du clergé de Villejuif (Ville-Julitte), près Paris, d'où provenaient les reliques. Au dos de cet authentique, G. Tollet et ses assesseurs écrivirent le procès-verbal de dépouillement dix-huit mois après. Deux dates s'y trouvent : 26 octobre 1793, jour du pillage ; 1^{er} mars 1795, jour de rédaction de cet écrit par Goussot, qui s'app préparait à partir pour Nolay, et qui voulait le joindre à son nouveau reliquaire (1). Les signataires sont : Tollet, Goussot, Leblanc et Et. Germain Rousset, curé de Luthenay. L'original de ce parchemin était à Nolay du temps de M^{re} Crosnier ; il n'y est plus.

Le prêtre Guérin, plus tard fourrier au 2^e bataillon de la Nièvre, et, dans la suite, curé de Champlemy, puis d'Imphy, sauva aussi deux précieuses reliques. Il écrivait le 13 juillet 1823, à M. le vicaire général Groult, qu'il voulait les restituer à la cathédrale, à l'occasion du rétablissement du siège épiscopal de Nevers. Il raconte qu'il fut averti par un ami qu'on allait briser la chapelle de Sainte-Julitte, sous l'orgue ; il s'y transporta, déguisé ; c'était dans le courant de novembre. Il se fit donner la dent de sainte Julitte et un fragment d'os de saint Matthieu, et les cacha dans un mur de sa maison paternelle, à Menou. Obligé de fuir, il rentra seulement trois ans après, et retrouva le dépôt intact. Ces reliques furent reçues

(1) V. le texte de ce procès-verbal dans M^{re} CROSNIER : *Notice historique sur Saint-Cyr et Sainte-Julitte*, 19 et 20 ; *Monographie de la cathédrale*, 236.

Goussot signe les registres comme agent à Nolay à partir du 6 vendémiaire an IV.

et authentiquées par M^{re} Douhet d'Auzers, le 28 novembre 1830.

Dans le désarroi, les gens du peuple risquaient d'y perdre. Magdalenat, ancien chantre de Saint-Aricle, fait une pétition à Fouché. Il a chanté depuis le 17 juillet 1761 jusqu'au 15 juin 1791, à raison de 150 livres de gages, non payés. Sa situation est prévue par l'art. 3 de la loi du 1^{er} juillet 1792, relative aux employés d'église. Aussi donne-t-on un avis favorable.

En voici une autre : La citoyenne Ursule Gauthron, blanchisseuse, s'adresse à la municipalité le 12 brumaire an II, afin de recevoir le paiement de 75 livres pour avoir blanchi pendant neuf mois, à raison de 100 livres par an, le linge de deux sacristies et une chapelle de l'église Saint-Cyr. Sa pétition, appuyée par Fouché, datée du 2 de la 2^e décade du 2^e mois de l'an II de la République française, une et indivisible, est signée par elle, Ursule Gauthron, par Casset-Verville, fabricien, et par G. Tollet. Le sacristain Bonnot y ajoute son certificat ; on ne peut avoir trop de protecteurs. Malgré cela, la municipalité renvoie la pétition jusqu'à ce qu'il est (*sic*) des fonds. Signé : FLAMEN, BOURGOING, et autres.

Sans se décourager, la citoyenne adresse une nouvelle requête le 7 floréal au citoyen Noël Pointe, qui la renvoie au district pour avoir un avis motivé, et enfin les membres de ce conseil lui font justice en séance publique et sont d'avis qu'elle soit payée (1).

Le 1^{er} novembre, dans l'un de ces envois de matières précieuses enlevées aux églises que fit à la Convention son habile et cynique représentant dans la Nièvre, se trouvaient des croix en or, des mitres et des crosses, la dépouille du citoyen évêque. Il sauva du désordre

(1) Archives de la Nièvre.

une crosse fort belle, qui est aujourd'hui la propriété d'un habitant de Nevers (1).

Avant son départ pour Lyon (4 novembre), Fouché, poussant l'impudeur à son comble, non content d'avoir prescrit le mariage des prêtres et d'y avoir amené quelques malheureux par l'appât d'une dot de 4.000 livres, payables sur ce qu'il appelait la caisse des riches, voulut achever de les ridiculiser par l'ignoble parade, dite fête des époux. Les derniers mois de 1793 furent remplis des débordements sacrilèges et de toutes les folies de l'impiété.

On ne peut que rappeler avec horreur les scènes d'apostasie du 7 novembre à la Convention, jour d'opprobre ineffaçable pour l'Eglise constitutionnelle, malgré la protestation courageuse et immédiate de Grégoire.

27 évêques et environ 2.000 prêtres schismatiques (2) allèrent jusqu'à l'apostasie. A ce nouvel assaut, plusieurs succombèrent et devinrent sans restriction renégats et parjures. Témoin Commerson ou Frébault. La faiblesse en poussa d'autres à livrer leurs lettres de prêtrise, et plusieurs ne s'y prêtèrent que par formalité, coupable d'ailleurs, ou à contracter des alliances qui, quelquefois, si nous en croyons les traditions locales, n'étaient qu'un subterfuge.

Lorsque la France entière était terrorisée, la crainte affolait ces malheureux, dont le conventionnel Forestier disait dans son discours du 2 frimaire : « Quant à

(1) Cette crosse, en cuivre rouge émaillé et doré, du XIII^e siècle, est attribuée, nous dit M. l'abbé Soyer, à Raoul de Beauvais, évêque de Nevers en 1232-38. M. G... possède également de Tollet une sorte de mitre, de forme et couleur peu liturgiques.

(2) LUD. SCIOUT, *Histoire de la Constitution civile du Clergé*, 612.

la prêtrise, la continuation de son exercice est devenue une honte et même un crime (1) ».

Tollet était toujours resté digne. Comme le roseau qui plie et ne rompt pas, il avait pu plier et se compromettre dans le schisme, mais il était attaché à sa vocation. Au milieu des amertumes, des dégoûts, des horreurs, il se montra inflexible et inébranlable.

CHAPITRE VI

1794 et 1795

Le conventionnel Laplanche, dont le langage et la conduite avaient été odieux pendant sa mission de représentant, avait émis l'idée que des vieillards, des invalides, bons patriotes, pourraient être choisis pour exercer les fonctions du culte, car il croyait à la nécessité du culte catholique en France; il avait même, nous l'avons vu, combattu le projet de Cambon contre les prêtres en 1792 et fait imprimer son opinion sur la « dette sacrée » du budget des cultes. — « On leur ferait, disait-il, conférer le caractère *ad hoc* par les évêques, si cette formalité est absolument nécessaire ». La disparition des évêques ne lui semblait donc pas absolument irrémédiable. Cet apostat se trouvait à Nevers par congé, dans le temps où Lefiot et Noël Pointe y étaient en mission. C'est lui qui, malgré les obligations de plus d'une sorte contractées envers son ancien Evêque, sollicita son arrestation auprès du tribunal révolutionnaire (2). Le désir de l'ingrat fut exécuté.

(1) Taine, IV, 85-87.

(2) Lettre de Guérin à Grégoire, *Bulletin de la Société nivernaise*, XX, 400.

Tous ceux qui voulaient garder une conduite sacerdotale, Pierre Chézeau, Ignace Dugué, François Tourier, etc., furent de même incarcérés. Le crime du prêtre Chézeau était d'avoir soutenu contre Damour l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et la divinité de Jésus-Christ.

Tollet resta quarante jours en prison. Au bout de ce temps de carême, il recouvra sa liberté, par le fait d'un Montagnard qui était cependant bien peu libéral, Noël Pointe.

Les 3, 4 et 5 floréal an III, ou en vieux style les 22, 23 et 24 avril 1794, le représentant Noël Pointe et le comité de surveillance de Nevers tinrent des séances mémorables dans le Temple de la Raison. Le public, questionné sur chaque détenu des prisons de la ville, devait donner des indications précises sur leur conduite et leurs relations depuis le mois de mai 1789.

Le local des séances de la commune se trouvant insuffisant, une affiche avait convoqué la population dans le Temple de la Raison, « où justice devait être rendue par le peuple à lui-même ». Rien de plus exact ; le mouvement de pitié qui poussait à la clémence venait uniquement du peuple, car Noël Pointe, accusé plus tard d'avoir manqué d'énergie, s'en défendra avec indignation (1) et remettra en prison la plupart des 98 détenus délivrés en cette occurrence.

L'humanité populaire aurait volontiers délivré en bloc tous les suspects incarcérés (2).

Ils étaient 146 ; le plus grand nombre fut élargi, entre autres Tollet, son ex-vicaire Fr. Tourier, l'ex-prêtre Piron, l'ex-chanoine G. Seigne, les ex-Minimes

(1) Voir sa défense imprimée, p. 10, Archives communales.

(2) P. MEUNIER, II, 48.

Roger et Sionnest. On fut plus sévère pour les religieuses de l'hôtel-Dieu, dont le fanatisme révoltait les sans-culottes.

« L'assemblée, consultée sur la conduite de G. Tollet, plusieurs citoyens ont rapporté qu'ils l'avaient toujours connu comme un excellent patriote, ne fréquentant que les sans-culottes et soutenant les malheureux, ayant secouru de toutes ses forces les patriotes opprimés et incarcérés dans l'affaire du 19 au 30 janvier 1792 (1) ».

Cette mise en liberté n'était que provisoire. Ceux qui en bénéficiaient devaient, sous peine de réincarcération, demeurer consignés à Nevers sous la surveillance des autorités. Terrible menace, car le Comité de sûreté générale l'exécuta pour plusieurs, en attendant le supplice final, où succombèrent 26 d'entre eux le 22 juillet, avant la chute de Robespierre (2).

La guillotine fonctionnait aussi à Nevers par intermittence. Philippe Levacqz, curé de Vignol, ancien

(1) Procès-verbaux imprimés par ordre de Noël Pointe, p. 49.

(2) *Les condamnés à mort en Nivernais*, Bulletin de la Société nivernaise, XIV, 234. Parmi les guillotins, signalons Ant. Pyrent, curé de Cosne, exécuté le 8 mai ; J.-P. Laurent, curé de La Celle-sur-Loire, 15 juillet ; Ant. Daubin, curé de Chamon, district d'Avallon, 15 mars ; Et-Julien Touyon, curé d'Entrains ; Portepain, curé d'Ouagne, 15 mars ; Claude-Fr. Berger, ex-jésuite, 13 septembre 1793 ; L.-Jos. Doussset, ex-chanoine de Nevers, 27 juin 1794. — Détails sur le jugement de Pyrent : Avec douze de ses compatriotes, il était proscrit comme fédéraliste, etc... Son dénonciateur s'exprima ainsi devant le tribunal révolutionnaire : « Pyrent est prêtre. Je l'ai toujours vu agir comme un patriote ; ses discours étaient dans le même sens. Mais, dans mon âme et conscience, je le regarde comme un aristocrate, un fanatique ». Les autres témoins demandèrent la parole pour réfuter cet impudent. Avant de les entendre, on lut une lettre du comité révolutionnaire de Cosne qui déclarait que tous ceux qui parleront en faveur des détenus seront leurs complices. Ils ne s'effrayèrent pas de cet arrêt de mort, mais Fouquier-Tinville leur imposa silence, et les accusés montèrent à l'échafaud sans avoir pu se faire entendre. (*Annales de la Religion*).

religieux cistercien, y avait péri le 29 mars ; Hugues Rotier, curé de Teigny, allait y succomber le 1^{er} mai.

Tollet resta donc à Nevers, sous la consigne des autorités et la surveillance du Comité de salut public.

La conquête jacobine s'achève en province comme à Paris par le triomphe de l'*Uomo delinquente* (1). Les mauvais sujets sont devenus les maîtres ; la France les accepte ou les subit ; une oppression prolongée pèse sur les consciences, un spasme douloureux contracte les meilleures volontés. Encore un moment, et l'opinion publique va réagir. Être utile à la patrie, auprès des frontières menacées, fut un sentiment salubre ; à celui-là s'ajouta le dégoût provoqué par la théorie anarchique et despotique (2).

Le 24 pluviôse an III, 14 février 1795, Tollet adressait une pétition au district pour obtenir délivrance de certains effets qu'il avait prêtés au prêtre déporté Chézeau, son ancien vicaire. Celui-ci était mort à Nantes, sur la galiote, le 6 avril précédent.

La requête fut mal accueillie. Le rapporteur au district, qui était cependant une de ses brebis perdues, Gallois, fut d'avis, le 27 pluviôse, de renvoyer la pétition à son auteur, à l'effet de prouver par écrit qu'il a réellement prêté les effets au prêtre déporté Chézeau (3).

Pendant cette année 1795, tout le monde voulait se croire délivré de la tyrannie.

Bien des prêtres, sortis de prison après thermidor, avaient repris le culte avec un courage grandi encore par l'épreuve. Ce fut une légère surprise, mais la violence ne voulut pas perdre ses droits. Un décret sévère fut porté le 7 janvier contre les insermentés

(1) TAINÉ, IV, 471.

(2) *Ibid.*, V, 580.

(3) Registre du district. Archives de la Nièvre.

qui rentreraient en France. Le 21 février, un décret contraire fut rendu en faveur d'une liberté des cultes en apparence complète, en réalité toute précaire, à cause des conditions énoncées. Bientôt, le 1^{er} mai, de nouvelles mesures de proscription étaient édictées contre les prêtres fidèles.

Le 15 mars parut la première lettre-encyclique des Evêques réunis. Ainsi avait pris nom un comité directeur du parti constitutionnel, formé par Grégoire, le 21 novembre précédent, et comprenant, avec l'évêque de Loir-et-Cher, Saurine, évêque des Landes ; Royer, évêque de l'Ain, et Desbois, évêque de la Somme.

Gratien, évêque métropolitain de Rouen, avait signé aussi cette « lettre-encyclique de plusieurs Evêques de France à leurs frères les autres Evêques et aux églises vacantes ».

Tollet dut la recevoir ; nous ne savons s'il y répondit ; trente-deux prélats envoyèrent leur adhésion aux signataires ; leurs noms furent publiés ; le sien ne s'y trouve pas. Il hésitait peut-être.

Le manifeste des « Réunis » modifiait la discipline jusque-là admise dans le parti, formulait de nouveaux règlements, demandait la création de « presbytères » ou conseils de prêtres destinés à soulager l'évêque dans l'administration de son diocèse et à gouverner pendant la vacance du siège. Il tendait habilement au moyen pratique de perpétuer le schisme, mais il faisait une brèche dans ses principes ; l'avenir n'était pas sûr.

Le 30 mai 1795 fut rendu le fameux décret du 11 prairial, qui laissait désormais à tous les citoyens le libre usage des églises non aliénées, à la condition, pour ceux qui en demanderaient l'usage en vue d'y célébrer un culte particulier, de faire à la municipalité un acte de soumission aux lois.

A qui allait servir cette victoire des idées de tolérance ?

Le clergé fidèle fut divisé au sujet de la déclaration requise, à laquelle s'opposèrent les zélés, se soumirent les esprits sages, M. Emery en tête (1).

Le clergé jureur, qui se sentait si amoindri en autorité, en nombre, en ressources, y vit un moyen de réparer ses forces et de reparaitre devant l'instinct religieux de la multitude. On pouvait pressentir une lutte ardente et décisive.

Les lettres adressées à Grégoire (2) par ses correspondants nivernais nous dévoilent encore moins leurs états d'âmes que celle-ci, qui mérite d'être citée, avec la réponse (3). Lettre aux évêques réunis, à Paris :

« Cosne-sur-Loire, le 26 juin 1795, 6 messidor. J'attendais, citoyens, avec impatience et non sans inquiétude la nouvelle Constitution. L'empressement d'une partie des ministres de la religion catholique à souscrire à l'acte d'obéissance ordonné par la loi du 11 prairial dernier me faisait craindre pour la liberté et la République. Comment, en effet, ceux qui déclarent, en 1791, ne pouvoir prêter serment de fidélité au gouvernement alors établi, se sentent-ils aujourd'hui si bien disposés à adopter un état de choses que certes ils n'ont jamais préconisé, etc... ? » Le signataire n'est pas nommé ; il demande en quoi diffèrent les serments de 1791 et de 1795 et laisse soupçonner son désir d'écarter à tout jamais ceux qui n'ont pas prêté le premier.

(1) *Vie de M. Emery*, I, 435.

(2) Extraites du fonds Gazier et publiées par M. de Lespinasse ; lettres 14, 15, 16, 17 et 18. (*Bulletin*, Soc. niv., XX).

(3) *Annales de la Religion*.

- Réponse (des réunis) écrite de Paris, le 29 : « Nous sommes d'accord, citoyen, que l'acte de soumission exigé en 1791 était aussi légitime que celui demandé en 1795, mais nous ne nous permettons pas de scruter les intentions, et encore moins de les envenimer. Les ecclésiastiques, assez heureux en 1791 pour ne voir dans la prestation du serment de fidélité à l'Etat, dont ils étaient membres, que l'acquit d'une obligation rigoureuse, ont dû s'empresser de remplir ce devoir, et surtout d'y être toujours fidèles. Quant aux autres qui, de bonne foi, pensaient que le serment était contraire à leur conscience, nous sommes convaincus qu'il n'est pas un Français honnête et sensible qui n'ait été douloureusement affecté de la proscription dans laquelle ils ont été enveloppés avec des hommes qui se servaient du nom sacré de la religion pour semer partout le trouble et la discorde, et armer les Français les uns contre les autres. Mais si la réflexion, si un examen plus approfondi, si le désir de ramener parmi nous cette douce union dont l'absence est si amère, les porte aujourd'hui à cet acte de soumission, pourrions-nous ne point applaudir à leur démarche, ne point les encourager et ne point nous réjouir de leur voir faire un pas décisif vers le but auquel nous tendons, la paix et la fraternité ? La République comptera au nombre des jours heureux celui où un décret sage et juste lèvera tous les obstacles qui s'opposaient au retour de l'unité des principes et d'action, et aucun des prêtres qui, par amour seul de la Religion et de la Patrie, ont prêté le serment en 1791, ne sera jaloux de l'accueil favorable fait à des collègues qui ne croyaient pas pouvoir se réunir plus tôt ».

On reconnaît ici l'accent et la hauteur de vues de Grégoire.

Goussot (1) lui signala, le 27 juillet 1795, la détresse du diocèse de Nevers. « Les trois quarts des vicaires épiscopaux ont fait défection, il n'en reste que quatre... Les prêtres non assermentés de ce département, que l'on croyait hors des terres de la République, ont tout à coup reparu et, au nombre de huit à dix, ayant gagné quelques autres prêtres assermentés et qu'ils ont fait rétracter, ils se sont mis en possession des églises accordées dans cette cité pour l'exercice du culte ».

Entre parenthèses, nous connaissons les noms de ces vaillants, c'étaient : MM. Massin, Blandin, Henry, Dujardin, Céleyron, Decolons, Juvet, Imbert et Lioult, auxquels se joignaient, le lendemain, MM. Héraudet, Viodé, Marcou-Seigne et Godin, bientôt suivis de M. Sionnest, puis de M. Gasté, et ensuite de MM. Perrin, Carimantrand, Cassard et Andras. Nous savons quelles églises ils demandent à jouir. La municipalité de Nevers avait rendu à l'usage du culte, par un arrêté dont les considérants méritent d'être donnés en entier, les églises de Saint-Cyr, de la Visitation et du collège. Elles furent ouvertes aux prêtres susdits, le 15 messidor.

Voici les considérants de cet arrêté (27 prairial) :

« Considérant que l'athéisme, dans cette commune,

(1) L'activité de Goussot avait toujours été très grande. Mentionnons de lui, quoique un peu tard, le registre des recettes, dépenses et actes de l'église Saint-Cyr, et l'inventaire des ornements, publié dans le *Bulletin Soc. niv.*, 1889, XIII, 265.

M. l'abbé Boutillier y a décrit, p. 277, la crosse de Tollet.

Dans le même fascicule, p. 248, M. Boutillier signale un livre liturgique à l'usage de la cathédrale, manuscrit sur parchemin, écrit et orné de jolies vignettes par Ant. Moreau, et dédié par le chanoine Goussot à M^{re} de Séguiran.

C'est le 27 prairial an III, 15 juin 1795, qu'eut lieu une perquisition dans l'appartement de Goussot à Nevers.

a, plus que partout ailleurs, corrompu les sources de la morale, qu'il est, par conséquent, urgent de rappeler les citoyens aux véritables principes qui viennent d'être manifestés par la Convention nationale, dans son décret du 11 prairial, relatif au libre exercice des cultes ; considérant que les avantages résultant pour la société de ce libre exercice, l'impossibilité de surveiller les rassemblements en chambre, l'extrême facilité d'y exercer le fanatisme et la rébellion, les accidents graves qui peuvent arriver dans ces assemblées clandestines de société religieuse, ont déterminé la Convention nationale à donner provisoirement aux communes et sections de communes le libre usage de ces édifices non aliénés, destinés originairement aux exercices d'un ou de plusieurs cultes, et dont elles étaient en possession au 1^{er} jour de l'an II de la République, à charge de les entretenir et réparer, ainsi que le verront les citoyens ; considérant enfin qu'il est de la sollicitude des autorités constituées de s'empresser à remplir le vœu d'une loi aussi salubre et désirée par tous les citoyens vertueux, en désignant les édifices qui doivent servir provisoirement à l'exercice des cultes dans les termes prescrits par la loi du 11 prairial ».

« En vain, avons-nous, nous quatre vicaires existants, continue Goussot à Grégoire, pressé notre Evêque de prendre un parti de demander une des églises. Notre Evêque, d'un caractère doux et tranquille et, si j'ose le dire, un peu apathique, a toujours reculé, voulant attendre les circonstances ; et, cependant, chaque jour amène de nouvelles rétractations, et même très peu d'ecclésiastiques assermentés et de laïques, tant de la ville que des campagnes, reconnaissent le citoyen Tollet pour évêque ; il est continuellement obsédé par quelques prêtres non

assermentés qui, par leurs discours et flatteries, l'engagent à se démettre de son évêché et à se rétracter ; et, si je ne me trompe, il ne tardera pas à se laisser gagner ».

Les craintes du vicaire épiscopal étaient fondées. Tollet envoya sa lettre de démission à l'évêque légitime de Nevers, M^{sr} de Suffren, réfugié alors à Turin, maison de la Mission, et une autre au Souverain Pontife Pie VI, à Rome (1). Voici ces lettres :

« Nevers, 27 juillet de Jésus-Christ 1795.

» Monsieur l'Evêque,

» Je vous fais passer désistement de ma nomination à l'évêché de la Nièvre ; je me dépars de cette nomination avec une satisfaction proportionnée à la peine que j'éprouvai lorsque des circonstances difficiles me forcèrent à l'accepter. Veuillez, monsieur l'Evêque, regarder la démission que je vous envoie comme l'expression bien sincère de mes sentiments. Je souhaite, pour le rétablissement de notre auguste religion, que votre présence ici soit prompte, et ramène au bercail grand nombre de brebis égarées. L'esprit public paraît changé ; les têtes sont moins exaspérées ; c'est un heureux présage pour l'avenir. Mais, en dernière analyse, les principes

(1) M. de Suffren, évêque de Nevers, réfugié à Turin, à la Mission (maison des PP. Lazaristes), et perclus de tous ses membres, fit adresser ces deux pièces à l'abbé d'Auribeau, rédacteur des *Mémoires sur la Persécution française*, pour les faire parvenir aux pieds de Pie VI.

Le P. Theiner, de l'Oratoire, les a publiées, en 1857, dans son ouvrage : *Documents inédits relatifs aux affaires religieuses de la France, de 1790 à 1800*, extraites des archives secrètes du Vatican, t. I, p. 437 et 438. Elles sont tirées du recueil : *De charitate S. Sedis erga gallos*, vol. 39 et vol. 34.

de matérialisme et d'athéisme prêchés dans cette cité, avec une audace effrénée, ont démoralisé la plus grande partie des citoyens, surtout dans la classe des artisans. On ne peut se le dissimuler, le mal est à son comble : la génération actuelle est perdue ; la jeunesse est sans frein et sans éducation ; je désespérerais si le remède à tant de maux n'était au pouvoir de Celui qui tourne les cœurs comme il lui plaît. C'est en Lui seul que nous devons espérer ; c'est de Lui seul que nous devons attendre un changement dans nos mœurs qui nous fasse rentrer dans le devoir dont, j'aime à me le persuader, ils ne se seraient jamais écartés sans les échos de la moderne philosophie.

» Je suis, etc.

» Signé : Guil. TOLLET, *évêque* ».

« Je, soussigné, déclare qu'ayant été nommé à l'évêché du département de la Nièvre, dont le siège avait été établi à Nevers, en vertu de la Constitution civile du clergé, décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi, je crus, aussitôt après ma consécration, prouver assez mon attachement sincère au Saint-Siège et mon désir ardent de vivre dans la communion de l'Eglise par ma lettre-missive du 25 mars 1791 (1), datée de Paris, dans laquelle, en faisant part au Souverain Pontife de ma nomination et de ma consécration, je lui demandais sa communion et la bénédiction apostolique ;

» Mais, considérant que cette même Constitution civile du clergé, quand même elle ne serait pas annulée par la Convention nationale de France, est improuvée par le Pape comme contenant plusieurs hérésies, au terme du Bref ; que, de plus, je suis instruit, par une voie

(1) Légère erreur, car il fut sacré le 27 mars.

que je regarde comme certaine, que l'Eglise universelle a acquiescé à la condamnation prononcée par le Pape contre cette même Constitution civile du clergé,

» Je déclare, dis-je, que, soumis d'esprit et de cœur aux décisions de notre mère la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, j'adhère au jugement de l'Eglise, relativement à la Constitution civile du clergé;

» En conséquence, pour retrancher tout motif de scission parmi les fidèles et, par ce moyen, opérer le grand œuvre de Dieu dans le rétablissement de notre auguste religion,

» Je déclare enfin, au Souverain Pontife, à l'Eglise entière, ainsi qu'à tous les fidèles de ce diocèse, que je me dépars de ma nomination à l'évêché du département de la Nièvre, et que je promets de ne plus faire aucunes fonctions.

» Signé : Guil. TOLLET, évêque ».

Le désistement était complet, le repentir paraissait sincère, mais le bon mouvement ne dura pas ; moins d'un an après, il avait démenti cette rétractation.

D'autres évêques avaient soulagé avant lui leur conscience. Le premier intrus de Rouen, Louis Charrier de la Roche avait donné sa démission (1). Adrien Lamourette, évêque de Lyon, et Claude Fauchet, évêque de Bayeux, furent ramenés à Dieu, avant leur supplice, par leur compagnon de prison, à la Conciergerie, le célèbre abbé Emery, supérieur général du séminaire et de la compagnie de Saint-Sulpice. Montault, évêque de Poitiers, y accomplit une conversion parfaite, aux pieds du même directeur d'âmes.

(1) *Mémoire de M^r Maury au Pape*, dans THEINER, op. cit., I, 405.

L'évêque jureur de Viviers, M^{sr} Ch. de Savines, renonça aussi au schisme, disant à M. Emery qu'il y avait été amené « en suivant les libertés de l'Eglise gallicane et en les poussant jusqu'aux dernières conséquences (1) ». Toutefois, échappé à la mort, il ne donna pas suite à sa démarche. Déjà, en 1792, Gobel, métropolitain de Paris, manifestait à l'abbé Barruel (2) un repentir inefficace, qui ne l'empêchera pas d'abjurer, le 7 novembre 1793, à la barre de la Convention, mais qu'il retrouvera sur les marches de la guillotine, le 14 avril 1794. Selon Gobel, il y en aurait eu de cinq à sept, en 1792, qui étaient prêts à démissionner et disposés à la pénitence. Malheureusement, leurs dispositions manquaient de fermeté.

Dix-neuf prêtres catholiques, en un mois, firent leur soumission à la municipalité et obtinrent les églises libres de la ville de Nevers, Saint-Cyr, l'Oratoire et le collège.

Leur chef, J.-M. Massin, avait dans le diocèse les pouvoirs très étendus de vicaire apostolique, délégué du Pape et de l'évêque Suffren (3).

(1) Lettre de M. Emery à Pie VI, dans THEINER, p. 442.

(2) Lettres de M. Barruel au cardinal Zelada, *id.*, p. 353.

(3) Trois frères Massin, prêtres, fils de Jacques Massin, fermier en 1783 au château de Limanton et en 1790 au château du Tremblay, à Isenay, et de Reine du Fraigne. L'aîné, Jacques-Marie Massin, curé de Saint-Léger-de-Fougeret, devint, au Concordat, curé-doyen de Saint-Léger-sous-Beuvray, et mourut en 1830, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le deuxième, tonsuré à Autun à 1783, paraît avoir succédé, en 1789, à ce Blaise Tripier, curé de Chiddes depuis 1768, concurrent malheureux de Talleyrand à l'élection aux Etats-Généraux, qui retiré à Autun, fut arrêté aux Denizots en 1793, détenu à Mâcon en 1793 et 1798, et put rentrer mourir à Autun, où il était né. (Abbé BERRY, *Mém. Soc. Ed.*, t. XXIII, et abbé MUGUET, 600). M. Massin sortit de France après la loi du 26 août 1792 et arriva à Fribourg le 25 septembre. Il avait repris son ministère à Chiddes avant 1800. Il devint curé de Saint-Saulge, puis se retira à Autun. Le troisième, Jean Massin, né à Saint-Léger-sous-Beuvray le 27 juin 1762, était Sulpi-

Pour ce prêtre insermenté, qui avait été souverainement suspect un peu plus tôt et qui le redeviendra un peu plus tard, la municipalité leva, le 4 thermidor, la surveillance à laquelle il avait été soumis.

Nous ne pouvons pas penser que, dans ces conditions, Guillaume Tollet y soit resté soumis lui-même plus longtemps, s'il n'en était pas déjà libéré depuis quelques semaines.

Son séjour à Nevers va bientôt prendre fin. Le dernier serment qu'imposa la Convention avant de se dissoudre fut prêté par lui, le 26 septembre, en ces termes (1) :

« Je soussigné, Guillaume Tollet, évêque, affirme à tous ceux qu'il appartiendra que je ne me suis point rétracté du serment que j'ai prêté en exécution de la loi du 14 août 1792. A Nevers, le 4 vendémiaire, l'an IV de la République française, une et indivisible.
— Guil. TOLLET, év. ».

Après les six années terribles qu'il avait passées à Nevers, il chercha le calme dans la retraite et se retira à Luzy (2), chez sa sœur, M^{me} Jadioux.

M. Bonneau du Martray, maître de forges à Vandenesse, ayant appris qu'il vivait retiré à Luzy, envoya M. Cantonnet, son régisseur et filleul de M. Tollet, pour l'engager à rentrer dans son ancienne paroisse.

Quand céda-t-il à cette invitation ? Quand lui fut-elle faite ? Pas tout de suite, assurément, car ses lettres de 1796 à Grégoire sont toutes envoyées de

cien et avait le grade de maître ès arts de l'Université de Paris. Il habitait en 1780, 1789 et 1790 rue du Colombier, à la communauté des prêtres de Saint-Sulpice. Il fut égorgé aux Carmes, sur les marches de l'autel, le 2 septembre 1792.

(1) Archives de la Nièvre.

(2) Notice A.

Moulins-Engilbert. Bien curieuse est cette correspondance.

Le 6 mars, il avoue qu'il a donné sa démission par dégoût et pour le bien de la paix ; il a reçu tardivement la lettre-encyclique des « Réunis » ; après longue réflexion, il y adhère, — contradiction avec sa soumission au Pape ; — il ne voudrait cependant pas l'indisposer, au contraire, il cherche l'entente, et craint que le concile projeté par Grégoire « n'achève d'indisposer le Père commun contre l'Eglise gallicane ».

Nous assistons là à l'une des crises les plus intimes de cette conscience tourmentée. L'idée de scission lui pèse, et cependant il reste attaché aux faux principes. Le révolutionnaire Grégoire, apôtre zélé du schisme, n'aura pas de peine à retenir de son côté cet homme indéterminé qui cherche un soutien.

Avec quel attendrissement, le 25 juin, il admire Grégoire s'occupant, du moins il le croit, d'une réconciliation avec Rome ! Ce trait achève de le gagner et de le stimuler. « Je m'estimerai très heureux et rien ne me coûtera quand il s'agira de la religion. Ainsi, cher confrère, ne m'exhortez pas à ne pas craindre. J'ai eu les honneurs de l'incarcération et je n'ai pas tremblé. Mon sacrifice est fait depuis longtemps ». Pourquoi se croit-il obligé d'ajouter : « Je confirmerai en plusieurs paroisses de ce diocèse dans le courant d'août et au mois de septembre ». Sa rétractation n'est plus qu'un papier disparu.

La deuxième encyclique des Réunis, à laquelle il a souscrit, prétendait soutenir la légitimité de leurs élections. Il s'y conforme. Sa lettre du 3 août le montre engagé activement dans l'œuvre de reconstitution entreprise par Grégoire ; il y travaille « avec son grand vicaire, homme intelligent », André

Leblanc. Dans son *post-scriptum*, il parle d'un « Italien » mystérieux, membre ou délégué de la cour romaine, qui lui inspire méfiance. Nous présumons qu'il s'agit d'un certain abbé Pierracchi, dont nous trouvons le nom dans les *Mémoires* de M^{sr} de Salamon, internonce à Paris à cette époque (1). L'abbé de Salamon fut le représentant officiel de Pie VI, de 1790 à 1801 ; même sous la Terreur, sa correspondance avec Rome ne fut jamais interrompue. Et précisément, en 1796, il fut chargé, avec l'abbé Pierracchi, de négocier un essai de rapprochement, qui n'aboutit pas, avec le Directoire. Voici d'ailleurs un extrait fort curieux des *Mémoires* de M^{sr} de Salamon : « En 1790, lors du départ du nonce Dugriani, j'avais été nommé par le feu Pape Pie VI internonce auprès de Louis XVI. Obligé de remplir, en cette qualité, toutes les fonctions du nonce apostolique, je reçus officiellement les différents brefs du Pape contre la Constitution civile du clergé et les transmis, dans les formes canoniques, aux archevêques et métropolitains, dont beaucoup étaient encore en France, à charge par ceux-ci de les adresser officiellement à leurs suffragants respectifs. C'est ainsi que se publiaient les actes émanés du Saint-Siège. Moi-même je donnai, de mon côté, à ces brefs la plus grande publicité possible, les faisant traduire en français et imprimer. . C'est ainsi que j'ai rempli ma mission sans être inquiété et presque sans interruption jusqu'en 1796. Le Directoire parut alors vouloir se rapprocher du Pape, et il fit faire en ce sens quelques ouvertures par le marquis

(1) *Mémoires de M^{sr} de Salamon*, traduits de l'italien et publiés par M. l'abbé Bridier, p. 232 et 234.

Cf. l'ouvrage récent de M^{sr} Giobbio, à Rome : *La Chiesa e lo Stato in Francia durante la Rivoluzione (1789-1799)*.

del Campo, ambassadeur d'Espagne. Le cardinal Busca, secrétaire d'Etat et nouveau ministre du Pape, m'ordonna de m'aboucher avec M. del Campo et m'envoya, pour être mon second, un ecclésiastique italien, nommé Pierracchi. Nous eûmes des conférences avec le ministre des affaires étrangères. (En 1796, le ministre des relations extérieures était Ch. Delacroix ; son successeur fut Talleyrand). Il s'agissait de conclure un Concordat entre le Pape et le Directoire. Ce dernier faisait beaucoup de concessions pour obtenir que Sa Sainteté sanctionnât la Constitution civile du clergé. La moitié des anciens évêques auraient été rappelés et rendus à leurs sièges, et la moitié des évêques constitutionnels auraient été conservés. En cas de vacances, le Directoire présenterait trois sujets, et le Pape choisirait l'un d'eux pour remplir le siège vacant. Telle était la base de ce Concordat, offert par le Directoire. Il était déjà imprimé, mais on exigeait des évêques et des prêtres un nouveau serment. Ce serment déplut à Pie VI, qui refusa fièrement ce qu'on lui proposait. Aussitôt le Directoire rompit toute négociation ; l'abbé Pierracchi reçut l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures, et l'on m'insinua à moi-même que je devais m'éloigner pour quelque temps. Sur ces entrefaites, le général Bonaparte faisait les plus rapides progrès en Italie..., etc. ».

Une fois l'impulsion donnée à Tollet, Grégoire le négligea. Il semble avoir laissé toutes ses autres lettres sans réponse. Parti dans son diocèse de Blois pour y tenir un synode, revenu à Paris pour y préparer le Concile de 1797, principal rédacteur des *Annales de la Religion*, chargé d'une immense correspondance pour le soutien de la cause, pressé par les événements de pure politique, assidu aux séances du conseil des

Cinq-Cents, il suffisait à tout, mais négligeait volontairement le superflu.

Un coup terrible pour le parti fut l'éclatante rétractation, en 1796, de Panisset, évêque du Mont-Blanc, dont les déclarations furent imprimées et répandues partout. On les attribua plus tard à Joseph de Maistre. Elles furent considérées par le fidèle Le Coz (1) comme « non seulement propres à scandaliser, mais entièrement contraires aux principes français ». Ce qui n'empêcha pas Charrier, évêque de la Seine-Inférieure, de suivre l'exemple de Panisset.

La lettre 5 de Tollet semble adressée à un membre de l'agence des « Evêques réunis ». Toujours les mêmes plaintes : désespoir des difficultés à vaincre pour réorganiser les églises, soit à Autun, soit dans l'Allier, soit dans la Nièvre ; « un déluge de prêtres assermentés se sont répandus dans le diocèse et éloignent de nous les fidèles » ... « le mal qu'ils font est incalculable » ; un seul remède, selon lui, à ces dissidences : la réconciliation avec Rome... « étonnant que Rome ne sente pas que tout retard est pernicieux à la religion ». Nous voyons que c'est son ami Saurine, évêque des Basses-Alpes, qui négociait avec « l'Italien ». Il est fâché que l'on continue à vendre les églises et les presbytères, vente toujours active depuis l'impulsion donnée le 25 avril 1795 par le représentant en mission Laurenceot ; enfin, il déplore la direction donnée à l'instruction publique ; il cite l'article 11 (du chapitre III) du nouveau règlement (26 août 1796) pour les écoles primaires : « Les instituteurs et institutrices, fidèles aux usages républicains, éloigneront scrupuleusement les élèves de... toute espèce de culte

(1) *Un Evêque assermenté, Le Coz*, par l'abbé A. ROUSSEL, 213.

religieux ». Les administrateurs ont manqué leur but, ajoute-t-il ; cet article a révolté.

En ce qui concerne la fusion avec les réfractaires, les vues de Tollet, quoi qu'il en dise, n'étaient peut-être point désintéressées. La Constitution civile n'était plus une loi de la République ; ses prêtres avaient cessé d'émarger au budget ; leur situation officielle était perdue, et Tollet, sinon pour lui-même, du moins pour les siens, pouvait y voir une cause d'amoindrissement ajoutée à la déconsidération morale dont ils étaient entourés. Plus ils restaient séparés, plus leurs sujets devenaient rares.

André Leblanc (1) était resté à Nevers ; comme son évêque, dont il regrettait l'éloignement, il exprime à la fois ses désirs d'union de l'Eglise gallicane et son horreur pour l'impiété des administrateurs. « Le citoyen Tollet me demandait quel était l'espoir relativement au culte. Je lui ai répondu qu'il n'y en avait pas du tout. Les Jacobins n'en veulent aucun, et ils ont bien leurs raisons. Car rien de plus favorable à la rapine, à la révolte, à l'insurrection, que l'absence de toute religion..... Si l'Assemblée précédente a fait une faute, c'est sans doute d'avoir toléré de la part de ses proconsuls l'anéantissement de la religion (constitutionnelle), qui pouvait si bien servir l'Etat et auquel elle avait été infiniment utile pour le succès de la Révolution ».

Ces remarques ne manquent pas de justesse, et le citoyen Leblanc, témoin à Nevers de la lutte entre une administration hostile à tout culte et une population restée attachée aux prêtres fidèles, ne voyait

(1) Sa lettre à Grégoire doit être de la fin de 1796 ; elle est postérieure à celle de Tollet, du 26 octobre 1796, puisqu'il la complète, en citant un autre article du règlement des écoles primaires

point de placé pour son parti. Tantôt l'assemblée primaire de la section de la Barre, tantôt un groupe de citoyens, manifestent, réclament, pétitionnent en faveur de la liberté du culte catholique. Partout, du reste, l'esprit public protestait contre la violence, imposait aux magistrats une relâche dans la persécution. A Paris, les évêques de Saint-Papoul et de Troyes firent publiquement des ordinations et des offices pontificaux.

Puisque, de droite et de gauche, l'opinion les abandonnait, les constitutionnels recoururent à un palliatif en réunissant leur Concile national. Cette assemblée se réunit à Notre-Dame de Paris le 15 août 1792 et se termina le 12 novembre. Quatre métropolitains, vingt-sept évêques s'y rencontrent avec onze procureurs d'évêques absents et cinquante-neuf prêtres, auxquels on accorde le droit de vote.

Ces soi-disant mandataires de l'Eglise gallicane osèrent écrire au pape pour lui demander de convoquer un Concile général, et protestèrent de leur attachement inviolable à l'Eglise catholique, apostolique et romaine ; ils firent sonner bien haut des offres impossibles, des plans impraticables présentés avec un air de douceur et d'affection pour reconquérir du crédit auprès des âmes simples.

Peine perdue, leur langage restera sans écho. Comment pourvoient-ils à l'établissement de onze sièges épiscopaux en 1798, de seize autres dans les années suivantes ? En prenant des hommes tarés, comme Yves Audrein, le régicide, et Lalande, l'apostat.

Comment pouvaient-ils espérer gagner du terrain, quand d'une part, les fidèles se détournaient d'eux plus que jamais, et, d'autre part, le gouvernement républicain, auquel ils se disaient inviolablement

attachés, poursuivait l'entière destruction de l'idée religieuse.

Maître absolu du pays, après le coup d'Etat du 18 fructidor, le Directoire se hâta de décréter de nouvelles violences contre les prêtres, et d'imposer un nouveau serment, celui de haine à la royauté. Une nouvelle carrière était donnée aux dénonciations et aux rigueurs les plus atroces. Rochefort, l'île de Ré, Cayenne, la Guyane se remplirent de prêtres emprisonnés ou déportés qui subirent le martyre avec héroïsme.

Prétendant donner un aliment à l'idéalisme du peuple, le Directoire avait favorisé l'invention grotesque de Laréveillère-Lépeaux. Le culte des théophilanthropes, après celui de l'Être suprême, après celui de la Raison, avait trouvé place, dès le 15 février, dans la cathédrale de Nevers profanée.

Citons un spécimen des nouvelles solennités.

Le 10 floréal, célébration de la fête des époux. A neuf heures, tous les corps constitués se réunissent à l'administration centrale. Le cortège se met en marche à onze heures, suit la rue de l'Oratoire, la place du Puits-des-Mules, celle de Saint-Père et rentre au temple de la Raison, où l'organiste exécute l'hymne des Marseillais et divers chants relatifs aux victoires de la République. Après un discours, des couronnes sont mises sur la tête des époux méritants et un bal termine la soirée.

Au lendemain du 18 fructidor 1797, ce culte fut subventionné, il obtint les églises en partage avec les catholiques. Le public s'étant tenu à l'écart, les gouvernants instituent les fêtes et cortèges décadaires, vraie religion d'Etat. Sous prétexte de faire observer le calendrier républicain, et, comme disaient les brochures de propagande, l'*Office des décades*, le

Directoire publie, en l'an VI, 1,148 articles de déportation, proscriit 8.000 prêtres belges le 14 brumaire an VII et 209 prêtres français de vendémiaire an VII au 18 brumaire an VIII. Il s'attaque aux constitutionnels devenus suspects et même aux prêtres mariés.

« Quand on place les hommes, a écrit Grégoire (1), entre leur conscience et les ordres de l'autorité civile, si celle-ci l'emporte, on a fait une plaie à la morale, si la conscience triomphe, l'autorité est avilie, et, de fait, elle a été en France, à cette époque, un objet d'exécration et de mépris ».

Dans la nomenclature des prêtres sujets à la déportation à Nevers, nous trouvons un mélange de catholiques et de schismatiques.

Fr. Tourier, ex-prêtre, a prêté le serment de haine à la royauté le 17 floréal devant la municipalité. Ceux qui ne le prêtent pas peuvent se cacher.

La Nièvre envoie au Directoire, le 8 janvier 1798, un tableau nominatif des prêtres perturbateurs. Ce tableau est dressé par cantons. Dans treize cantons il n'y a pas eu de délateurs; les autres ont fourni les éléments de la liste (2). Nous citerons la liste complète, mais seulement les notes de quelques-uns.

Gillet, curé de Saint-Révérien; Beaudequin, curé de Beaulieu; Coujard, curé de Dompierre; Rateau, prêtre réfractaire; Moreau, ex-curé de Lurcy; Martin, ex-curé de Cercy-la-Tour, « a rétracté ses serments devant le grand pénitencier Massin, n'a point prêté celui de haine à la royauté; s'est toujours montré avec les prêtres réfractaires, ses discours tendaient à la dissolution du gouvernement républicain, prêchaient la proscription contre les républicains; il est caché »;

(1) *Histoire des sectes religieuses.*

(2) Elle est dans AVRIL (I, 318), avec les notes presque en entier; nous avons complété d'après le registre, aux Archives de la Nièvre.

— Girard, ex-curé de Prémery ; Lambert, ex-curé de Montambert ; Jacquand, ministre du culte à Aubigny-le-Chétif (canton d'Anlezy), « prêtre suspect ; lors du serment de haine à la royauté, il écrivit à l'administration municipale que lorsque ladite administration lui aurait donné une formule qui n'aurait pas été violée cent fois, il était prêt à la prêter (la lettre s'est perdue ou a été soustraite) » ; Nozières, ministre du culte à Montenoison ; J.-B. Taillandier, ministre du culte à Dampierre ; « par ses manœuvres, le citoyen Pinard, ci-devant instituteur à Dampierre, a été expulsé du presbytère, où ce cafard s'est logé aussitôt ; il a assisté, en costume de prêtre, à l'assemblée communale de Dampierre, en germinal dernier, faisant tout à la fois fonction de président, de secrétaire et de scrutateur » ; — J.-B. Millot, ministre du culte à Rix ; Gilbert Sonnet, ministre du culte à Breugnon ; J.-B. Berthé, ministre du culte à Saint-Pierre-du-Mont ; Thomas Charrié, « propriétaire et ecclésiastique à Tracy, simple tonsuré » ; Vergor, ministre du culte à Guérigny ; Carouge, ministre du culte à Saint-Sulpice, Ourouër et Balleray ; « avec les trois ou quatre messes qu'il dit par jour de dimanches et fêtes, il a tellement fanatisé les communes qu'il fréquente, qu'elles sont méconnaissables... ».

Ch.-G. Allée, ministre du culte à Annay ; Vée, ministre du culte à La Celle ; J.-B.-Al. Caillat, ministre du culte à Marcy ; Et.-S. Toulet-Morel, ministre du culte à Courcelles ; « avant de prêter le dernier serment, il est accusé d'avoir demandé à Dieu et à ses paroissiens pardon du péché qu'il allait commettre en prêtant ce serment » ; Jacq.-Gabriel Bougon, ministre du culte à Menou ; Laumain, ci-devant curé de Brassy.

André Leblanc (vicaire épiscopal de Tollet), « prêtre,

ex-administrateur de l'an IV, destitué, royaliste forcené, a dénoncé ses propres bienfaiteurs et cherché à les faire périr, signataire d'adresses liberticides, vendémiaire actif, correspondant actif du conspirateur de Larue, défenseur zélé devant les tribunaux des déportés rentrés et autres réfractaires, corrupteur de l'esprit public dans un journal (*Le Réveil du peuple*) qui a manqué allumer la guerre civile dans la Nièvre à l'époque des assemblées primaires de l'an V, protecteur des émigrés, auxquels il procurait et signait des passeports, membre des comités royalistes, chef le plus actif du parti royaliste dans la Nièvre ».

Motret, ci-devant grand vicaire et archiprêtre de Paris, « champion du royalisme, surtout dans la réaction de vendémiaire an IV et dans celle de l'an V ; il a traîné la Convention nationale dans la boue ; il proposa et fit adopter le rejet des décrets des 5 et 13 fructidor, la permanence des sections, la confédération avec les sections insurgées de Paris ; il est très astucieux ».

J.-M. Balandreau, ex-curé de Beaumont ; Henri-Ch. Leblanc, ex-curé de Saint-Léger ; Paillard, ex-curé d'Ourouër, « quoique marié, il est lié avec les plus forcenés royalistes, défenseur des prêtres réfractaires, des Jésus, des émigrés ; en l'an III, il ne défendait certains républicains que pour opprimer plus sûrement ceux qui portaient le plus ombrage aux royalistes ; dans la dernière réaction, il a partagé les fureurs du royalisme ; était le confident et le rédacteur des administrateurs royaux destitués, a traîné la Convention dans la boue aux assemblées de l'an IV, secrétaire d'une assemblée primaire permanente ».

Edme Fity, ex-curé de Sanizy ; Jacq. Viodé, ex-curé ; Henri Avril, ex-prêtre, s'était enrôlé pour servir la République, mais a reparu à l'époque de la

dernière réaction au milieu des Réveilleurs, injuriant les républicains et se montrant en royaliste décidé ; il a repris une route, mais on présume que c'est une feinte.

Joseph Guérin (canton d'Entrains), « ministre du culte, et de la réquisition ».

Saujot, ex-prêtre et ex-président de l'administration municipale du canton de Cosne.

J.-Louis Lhopiteau, curé d'Aunay ; J.-B. Raux, curé de Bazolles ; Ant.-N. Bourlet, curé de Chouigny ; « ces trois prêtres n'ont cessé de semer la division depuis l'origine de la Révolution ; ils égarent les citoyens sur les naissances et les mariages et se montrent, par leurs discours et leurs actions, les ennemis déclarés du nouvel ordre de choses » ; Etienne Saclier, ex-curé insermenté (Luzy) ; Jean-Marie Michelin, ayant « prêté serment avec préambule » ; Jean-Louis Durand, ex-vicaire de Luzy, insermenté et absent ; Jérôme Saclier, ex-vicaire de Luzy, insermenté et absent, « prêtre perturbateur, fanatique, ennemi forcené du gouvernement républicain, ayant le plus contribué aux rixes arrivées dans les assemblées primaires de germinal, faisant des simagrées dans les rues à la manière des bonzes » ; Jafetin, ex-curé de Savigny, insermenté et absent ; Bouhéret, ex-curé de Semelay, insermenté et absent ; Joseph Desulme (Moulins-Engilbert), ex-noble et prêtre, « est royaliste et lié avec tous ceux de son arrondissement » ; Jean-Louis Barbier (Châteauneuf), agent et curé de sa commune, « vient d'être destitué comme administrateur répréhensible, accusé de fanatiser ses concitoyens » ; Gagneau, curé de Chaumard ; Michel Berthault, prêtre insermenté ; A.-Ger. Rousset, ex-curé de Marcy ; J.-B. Laproye, ex-curé de Jailly, « a rétracté son serment de 91 entre les mains du fanatique Massin et dans son

église en présence du peuple ; n'a point de résidence fixe ; s'est montré à toutes les époques de la République chancelante, sème le désordre et l'anarchie, détracteur des fonctionnaires publics et du gouvernement républicain ».

Dans ces fiches, il y a des accusations ridicules et d'autres atroces ; beaucoup sont de noires calomnies ; par exemple, Bourlet, curé de Chougnny, est accusé de semer la division depuis l'origine de la Révolution et d'être l'ennemi déclaré du nouvel ordre de choses ; or, Bourlet s'est soumis à l'ordre de choses dès l'origine de la Révolution ; il a continué son ministère jusqu'en décembre 1793 ; il devint « membre du conseil général de la commune, élu le 28 octobre 1792, pour dresser les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens » ; il disparaît sans doute pendant la Terreur, mais il reparaitra le 17 messidor an VIII, en qualité d'adjoint au maire de la commune.

Le canton de Moulins-Engilbert a été sobre en délations. Tollet n'a pas été suspecté. Son ami Claude Bonneau était agent municipal à Vandenesse et signait des registres rédigés par une main peu habile, dit M. Victor Gueneau (1). Au mois d'octobre, on retrouve l'écriture de l'évêque Tollet, qui se chargea complaisamment de la tenue des registres de l'état civil.

Revenu à Vandenesse, il s'installa dans son ancien presbytère et prit soin de l'église, dont l'intérieur avait été dévasté. Il y installa l'autel de la chapelle de l'évêché, qu'il avait emporté. Dans le rétable était le tableau représentant la Purification de la sainte Vierge, nettoyé en 1855 (2) par M. de Léoménil, artiste peintre,

(1) Notice sur Vandenesse, *Bulletin* de la Société nivernaise, 1874, 64.

(2) Ce renseignement prouve que la notice A, d'où il est extrait, est antérieure à 1858, date de construction de la nouvelle église.

et placé aujourd'hui, dit la notice A, dans l'église, entre la chaire et la galerie. Il n'y est plus. Le 4 octobre 1865, M^r Forcade, étant de passage à Vandenesse pour la confirmation, exprima le désir d'acquérir ce tableau pour le rendre à l'évêché ; il l'obtint facilement, les fabriciens le lui cédèrent. Son intention était, ne pouvant lui donner place dans la chapelle épiscopale, d'en faire le principal ornement de la salle du conseil après l'avoir fait restaurer. De nos jours, il se trouve dans l'antichambre du salon à donner, à côté de la salle synodale. Il représente plutôt la Présentation de l'Enfant Jésus au Temple ; c'est un bon tableau, d'une facture satisfaisante comme dessin, coloris et mouvement, époque XVIII^e siècle, très retouché ; pas de signature visible, a été rogné des quatre côtés (1).

Bonaparte, ayant renversé le Directoire, pourvut la France d'une nouvelle Constitution et dota les départements de sous-préfectures. Il y eut renouvellement du personnel. Le sous-préfet de Château-Chinon écrivit à Tollet, le 22 prairial an VIII, qu'il était nommé maire de Vandenesse.

Celui-ci releva très vivement certains points de la lettre et surtout la suscription : « Au citoyen Tollet, ex-ministre du culte, nommé maire ».

« C'est à tort, dit-il, que vous me qualifiez d'ex-ministre du culte. Je n'ai jamais abjuré ma religion. Je ne rougis et ne rougirai jamais de l'Evangile, et me glorifierai toujours d'être ministre de Jésus-Christ.

(1) Dans la même pièce est un tableau de Marquis, 1848, *Jésus-Christ donne les clés à saint Pierre* ; dans la chambre à donner, un tableau de Th. Salmon, 1855, *Sainte Solange garde ses moutons* ; dans l'escalier, une fresque de Timbal, 1855, *Jésus rencontre sa sainte Mère sur le Chemin de la Croix* ; avec cela, les portraits de quelques évêques, et nous aurons fini la courte énumération des œuvres d'art du palais épiscopal, parmi lesquelles le tableau de Tollet nous paraît tenir le premier rang.

Je ne changerai point mon costume, et je n'assisterai point à ce qu'il vous plaît d'appeler fêtes nationales, à moins qu'elles ne soient liées avec la religion. Si cette manière de penser ne peut vous convenir, un mot, et vous recevrez par le même courrier ma démission. Signé : Guil. Tollet, évêque, et daté de Vandenesse, le 28 prairial an VIII, de Jésus-Christ, le 17 juin 1800 ».

Le sous-préfet ne répliqua point ; il se contenta d'inscrire en marge de cette lettre énergique : « Sans réponse, ce citoyen étant nécessaire à la place de maire, il serait difficilement remplacé ».

Huit jours après, 5 messidor an VIII, Tollet rédige et signe le premier acte de sa gestion comme maire.

Le nom grandissant de Bonaparte attirait l'attention ; ses lettres, ses actes étaient signalés dès 1796 dans les *Annales de la Religion* (1). Puisque les principes gallicans commandaient une soumission absolue au pouvoir régnant, ne doutons point que dès l'abord Grégoire ait été en excellents termes avec le général. On dit même qu'il fut appelé plusieurs fois à la Malmaison et consulté sur le projet de Concordat. Son activité redoubla. Il lui importait de frapper les regards du Premier Consul par des manifestations éclatantes ; il suscita des conciles en différentes villes épiscopales du pays. Par ses soins fut préparé celui de la métropole du Centre, établie à Bourges par la Constitution civile.

A l'origine, cette métropole comprenait huit évêchés, ainsi pourvus en 1791 :

1^o Cher, à Bourges : évêque, Pierre Torné, docteur, l'un des scandaleux abjurateurs de la Convention en 1793 ; il était mort subitement en 1797, et avait été remplacé en 1798 par Michel-Joseph Dufraisse ;

(1) T. IV, 326, 354, 455.

2° Loir-et-Cher, à Blois : Henri Grégoire, curé d'Emberménil ;

3° Indre, à Châteauroux : René Héraudin, curé de Chaillac ;

4° Indre-et-Loire, à Tours : Pierre Suzor, curé d'Ecueilly ;

5° Vienne, à Poitiers : René Lecesve, curé à Poitiers ; il avait été remplacé par Ch. Montault, qui avait cessé l'exercice de ses fonctions ;

6° Creuse, à Guéret : Antoine Huguet, curé de Bourganeuf ;

7° Allier, à Moulins : Fr.-X. Laurent, curé d'Huil-
leaux, tombé dans l'inconduite et l'apostasie ;

8° Nièvre, à Nevers ; Guil. Tollet.

Le révérendissime évêque de Bourges, M.-J. Dufraisse, fit imprimer une lettre pastorale (1) portant indication et convocation du Concile pour le 27 fructidor an VIII :

« Michel-Joseph Dufraisse, par la miséricorde de Dieu et en union de foi et de communion avec le Saint-Siège apostolique, à tous les révérendissimes évêques et vénérables prêtres des différents diocèses..., salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» O Dieu d'Israël (TOB., III, 22), après les tempêtes, le calme... gouvernement sage substitué à une tyrannie anthropophage... la trop fameuse Convention... la liberté a repris son empire... il faut rétablir le culte de Dieu... les conciles sont inspirés, il faut revenir aux anciens canons, suivant le vœu du Concile de Trente. J'ai bien le droit de convoquer ce concile, lisez le décret du Concile de Trente... Venez, continue-t-il à l'adresse des insermentés, nous examinerons les points sur

(1) Imprimerie d'Augustin Manceron, rue des Armuriers, Bourges.

lesquels nous sommes malheureusement divisés : le nombre n'en est pas grand, il n'y en a, à proprement parler, qu'un seul ; mais, souffrez que je vous le dise, que pensera le peuple si vous ne venez pas ? Ne sera-t-il pas scandalisé ? Ne dira-t-il pas que vous êtes les seuls ennemis de la paix et de la charité ?...

» A ces causes... nous avertissons que le Concile métropolitain dudit arrondissement sera ouvert à Bourges, dans l'église métropolitaine dite de Saint-Etienne, le 14 septembre de l'ère chrétienne, 27 fructidor an VIII de la République française, une et indivisible ».

Tollet se disposa à partir. De Vandenesse, le 4 septembre, il écrivit au citoyen Morey, curé de Corancy, près Château-Chinon :

« Monsieur, l'époque du 14 septembre approche. Le métropolitain me mande qu'il désirerait que je fusse rendu auprès de lui le 10 pour le plus tard. Je n'entends pas parler de vous. M. le curé d'Arleuf (Barillot) refuse de m'accompagner. J'ai écrit à M. Leblanc (André Leblanc, vicaire épiscopal), qui s'excuse sur ce qu'il n'a pas d'habit d'église. Notre métropolitain, sans toutefois entendre me gêner, souhaitait que je menasse avec moi M. le curé de La Charité.

» Je viens de lui écrire pour l'avertir du jour de mon passage en sa ville, et l'engager à se tenir prêt. N'aurait-il pas été convenable qu'un curé de la partie réunie du diocèse d'Autun, un d'Auxerre et un de l'ancien diocèse de Nevers se fussent réunis à moi ? Il me semble que cette réunion aurait fait un bon effet. Le clergé de France peut avec fondement concevoir les plus heureuses espérances de paix et de réunion. L'abbé Grégoire, à ce que me mande le métropolitain,

est nommé ambassadeur à Rome. Nos affaires ne peuvent être en meilleures mains. Il assistera au synode, emportera les actes et partira de suite pour sa destination. Je prie Dieu de tout mon cœur que les actes des assemblées des dix métropoles soient uniformes et expriment les mêmes sentiments. Cette uniformité expliquerait les motifs du mouvement général imprimé à toute l'Eglise gallicane. Réponse et renvoi de mes observations. Je suis, avec la considération la plus distinguée, monsieur, votre serviteur. † Guil. TOLLET, *évêque de Nevers* ».

Le Concile eut lieu du 14 au 21 septembre. Les actes et décrets en ont été imprimés.

On lit d'abord une circulaire adressée aux prêtres et fidèles des huit diocèses de l'arrondissement :

« A nos très chers frères, les prêtres et fidèles de Bourges, Tours, Poitiers, Nevers, Blois, Moulins, Châteauroux et Guéret...

» Quel bonheur de pouvoir enfin adorer Jésus-Christ après les tristes jours passés... La primitive Eglise est notre modèle, revenons aux anciennes règles... fermons la bouche aux faux docteurs... Ayons avec les vertus religieuses les vertus civiles... Il faut être bon citoyen et bon chrétien à la fois... Le théophilanthrope a une morale qui ne peut se comparer à la nôtre... Et vous, N. T. C. F., prêtres dissidents, pourquoi nous avoir si sensiblement affligés ? vous être refusés à nos embrassements ?... vous plaire à entretenir plus longtemps un schisme qui afflige l'Eglise et lui déchire le sein ?... »

Nous connaissons ce ton, c'est celui de la primitive Eglise constitutionnelle, non corrigée par les leçons terribles des dernières années.

Quatre évêques seuls formèrent ce Concile : Dufraisse, Grégoire, Tollet et Buteau-Dupoux, avec un petit

nombre de prêtres, entre autres : Augustin-Etienne Frappier, curé de Donzy, du diocèse de Nevers, et de l'ancien diocèse d'Auxerre.

Après la première séance, l'Evêque de Nevers fut député avec les abbés Frappier et Gandier, pour aller témoigner aux citoyens préfet, maire et adjoints de la ville, la reconnaissance du Concile pour la protection non équivoque accordée par le gouvernement à l'exercice du culte catholique. Ils furent bien accueillis par le maire et ne trouvèrent point le préfet, qui était absent.

Le 28 fructidor, au soir, eut lieu l'élection de plusieurs évêques : Py, curé d'Effiat (Puy-de-Dôme), évêque de Guéret ; Claude Dufraisse, prêtre de la Drôme, évêque de Châteauroux ; et Leroi, curé de Romagne (Puy-de-Dôme), évêque de Poitiers, en remplacement de Ch. Montault, qui avait refusé de venir au Concile, et avait cessé ses fonctions.

La prépondérance de Grégoire s'accuse à tout moment. Le plus clair objet des séances est de préparer, dans tous les détails, y compris les dépenses, la participation au futur Concile national. On répartira, entre les huit diocèses, 1.200 livres pour frais de voyage des évêques et des trois députés de second ordre au Concile national. L'entretien de l'agence des Réunis n'est pas oublié : chaque prêtre versera un franc par an pour la commission de Paris. L'évêque de Nevers présentera, au Concile, un travail sur un nouveau catéchisme.

L'avant-dernier jour, une messe solennelle est célébrée par le Révérend Evêque de Nevers, pour le repos de l'âme des prêtres décédés de la métropole.

Le lendemain, Grégoire célèbre la messe, assisté des évêques de Nevers et de Moulins, et prononce, le soir, le discours de clôture, suivi des acclamations à l'Eglise, au Pape Pie VII,... à l'Eglise gallicane,... à la Répu-

blique, au xix^e siècle... Après le baiser de paix et le *Te Deum*, est donnée la bénédiction du Saint Sacrement. Dans la signature des actes, après les quatre évêques, vient en tête le nom de Frappier, qui ajoute : « doyen d'âge ; j'ai signé en définissant à l'exemple des prêtres de Jérusalem. (Act., xxi) ».

Les actes sont suivis d'une courte circulaire adressée aux autres métropoles de France par le Concile de Bourges, qui a la prétention d'avoir représenté un million huit cent mille chrétiens, « pris des mesures efficaces contre certaines négligences (entre autres celle de Royer, évêque de Paris), et travaillé sans présomption... Notre exemple sera suivi, espérons-le »... Jusqu'au dernier mot, on sent l'âme active, prévoyante et impérieuse de Grégoire. Sa volonté dirigeait tout.

De retour à Vandenesse, Tollet lui écrit, le 18 novembre, au sujet de Barillot, d'Arleuf, sujet rare qui lui semble mériter d'avoir raison contre le juge de paix. Cette affaire fit du bruit ; un article parut dans les *Annales de la Religion* (1), sur le clergé de la Nièvre persécuté. Barillot, curé d'Arleuf, ainsi que Morey, curé de Corancy, et Renard (2), curé de Rousillon, étaient soi-disant molestés par les prêtres insermentés « Rondeau, Duvernoy, Lacroix, surnommé le Hardi, et Matté » (3). Ce dernier traînait jadis les saints

(1) *Annales*, t. XII, 1800, 239.

(2) Claude Regnard, curé constitutionnel de Saizy, puis curé de Rousillon, avant et après le Concordat, fut transféré à Auxy, en mai 1803, puis à Arleuf, et mourut retiré à Château-Chinon, en 1816.

(3) Mathey, Emiland, d'abord vicaire assermenté de Gaspard Mérandon, curé de Saint-Louis, à Autun. Il rétracta le serment, qu'il avait prêté deux fois, le 21 avril et le 25 juin 1791 ; devint précepteur chez M. de Montoy, à Etang, et fut mis, en 1796, sur une liste d'arrestation. (*Mém. de la Soc. éd.*, XXV, 229).

• On raconte encore à Etang que pour faire pénitence de sa faute, M Mathey se roulait sur les haies épineuses ou serrait dans ses mains des

dans les rues d'Autun. Ils sont secondés par Ribiez et Rondeau, frère de l'insoumis (1).

L'animosité des constitutionnels provenait d'une cause générale, à savoir la crainte, assez justifiée, que le pouvoir favorisât leurs rivaux. « Il est intéressant, disait Tollet, qu'ils n'aient pas le dessus ». Grégoire y trouvait le même intérêt, et c'était son principal mobile.

Autre lettre, trois mois après, 9 février 1801 ; nouveaux compliments adressés à l'homme du parti, son soutien, son espoir. Un peu d'inquiétude au sujet des ressources qui vont manquer ; toujours l'appréhension que l'autorité ne penche en faveur des dissidents, du moins les autorités inférieures. Tollet ne s'abonne que maintenant aux *Annales*, qui, cependant, paraissaient depuis cinq ans ; il dit avoir reçu les actes du Synode de Blois et ceux du Concile métropolitain de Rouen, qu'il compare aux décrets de Bourges.

Le Concile national se préparait.

Depuis la première convocation, faite par les Réunis, le 2 mars 1800, ceux ci avaient envoyé une instruction aux Conciles métropolitains. Mais, de son côté, un

branches d'aubépine et de houx ». En 1802, il fut missionnaire des paroisses d'Etang, Saint-Didier, Saint-Nizier et La Comelle. (Abbé MUGUET, p. 739).

En 1803, dès le 27 mars, il rédige les actes, comme curé d'Ourouër-aux-Amognes, jusqu'à la fin de 1818. Il desservait Balleray en même temps. C'est lui qui fit, en 1812, cette poésie si bien tournée, inspirée de *la Roussillonnade*, que le *Bulletin* de la Société nivernaise a publiée en 1862 :

... Par le récit suivant, hélas ! trop véridique,
On voit quel est le sort d'un ecclésiastique.
Quelques-uns, bien placés, n'ont rien à souhaiter,
Pour moi, je puis à peine, en binant, voter...

A la fin de 1818, il fut nommé curé-doyen de Saint-Benin-d'Azy, et installé par Lazare Guillon, curé d'Anost et ancien curé constitutionnel de Saint-Sernin-du-Bois (Saône-et-Loire). Il mourut, à Azy, en 1823. (Renseignement donné par M. C. Cachet, curé de Saint-Jean-aux-Amognes).

(1) Voir, sur cette affaire, la lettre 21 aux évêques réunis. *Bull. Soc. niv.*, XX, 422.

semi-dissident. Royer, évêque de Paris, avait adressé une lettre aux évêques métropolitains, pour les en détourner : il connaissait, disait-il, les intentions des Réunis, « ces messieurs s'imaginent que le gouvernement n'a pas le droit de changer ce qu'a fait l'Assemblée constituante, en décrétant la Constitution civile du clergé ; ils prétendent qu'il faudrait, pour cela, une assemblée générale de la nation et, en conséquence, ils veulent, à quelque prix que ce soit, convoquer et tenir un Concile national, afin d'opposer au gouvernement une autorité rivale ». Royer faisait entendre là un mauvais son de cloche. Cependant les Réunis (1) arrivèrent à leurs fins, et le Concile s'assembla. Quelques séances préliminaires se tinrent du 23 au 28 juin.

Tollet était descendu, à Paris, à l'hôtel Taranne, grande rue Taranne (2). Ils y trouvait en compagnie de Dufraisse, métropolitain de Bourges ; Ant. Buteau-Dupoux, évêque de Moulins ; Math. Asselin, évêque de Saint-Omer, et François Etienne, évêque d'Avignon (3).

Le Concile s'ouvrit, le 29 juin 1801, à Notre-Dame.

Il s'y trouvait : 9 métropolitains, 33 évêques des départements, 8 ecclésiastiques fondés de pouvoirs, 53 autres prêtres français et 2 italiens, en tout 106 membres, sous la présidence de Le Coz, évêque

(1) Saurine, Grégoire, Desbois et Wandelaincourt.

(2) La grande rue Taranne, qui n'avait guère plus de numéros que la petite rue Taranne, une vingtaine, commençait rue Saint-Benoît et finissait rue des Saints-Pères. (*Dictionnaire historique de Paris*, 1832). On en voit un reste sur le boulevard Saint-Germain, au coin de la rue de Rennes. Les maisons en retrait, devant le terre-plein où est la station des omnibus Clichy-Odéon, formaient un côté de la rue Taranne.

(3) Actes du Concile national de 1801, t. I, p. 88. Les adresses de tous les évêques et prêtres présents y sont données. Aucun prêtre, semble-t-il, à l'hôtel Taranne. Aug.-Et. Frappier, curé de Donzy, était descendu à l'hôtel de Lyon, rue Saint-Jacques.

d'Ille-et-Vilaine, métropolitain du Nord-Ouest. Dans les listes du compte rendu, à la suite des métropolitains, les évêques sont dits être nommés par ordre de consécration : Saurine, Prudhomme, Barthe, Grégoire, Bécherel, Mandru, Périer, Tollet, etc.

Les séances solennelles avaient lieu à Notre-Dame, les ordinaires à Saint-Sulpice. Les débats ne nous arrêterons pas. Dès le début, se fit remarquer le curé de Donzy, Frappier, qui se montra un ardent champion du presbytérianisme.

Remarquons une intervention de Tollet, à la date du 7 août :

« L'évêque de Nevers, disent les actes du Concile (1), lit un nouveau projet de Lettre aux fidèles, sur la soumission due aux puissances. Cette lecture est entendue avec le plus grand intérêt. Cependant, le révérend évêque de Blois regrette que les deux premières parties de celle de l'évêque de Grenoble (Henri Reymond) ne s'y trouvent pas. Le vénérable Servois (d'Orléans, vicaire de la métropole de Paris), pense que toutes les personnes versées dans l'Ecriture la trouveront basée sur les vrais principes. Le vénérable de Torcy (supérieur du séminaire de Reims) : Je demande le renvoi de cette lettre à la Congrégation, pour y faire les corrections. Je trouve qu'elle a ce ton noble et majestueux qui convient à un Concile, qu'elle est pleine de choses, et qu'elle sera entendue avec le plus grand intérêt. Il termine son opinion en indiquant les articles qui peuvent être changés ou modifiés. Toutes les autres observations, faites par les Pères, roulent uniquement sur le style de la lettre, qui est unanimement adoptée. La rédaction définitive en est renvoyée à son auteur ».

(1) II, 471.

Le sujet traité par les évêques Reymond et Tollet tenait au cœur de tous les Pères du Concile. Avant l'ouverture, le 26 juin, Grégoire et Périer avaient eu la précaution de faire une visite au ministre de la police générale, Fouché, dont les bonnes dispositions leur étaient acquises. Celui-ci n'avait pu qu'être flatté des avances du pontife Grégoire, et de Périer, son ancien supérieur oratorien au collège de Niort.

A la séance du 3 juillet, on avait délibéré sur la déclaration de soumission au gouvernement. Grégoire avait condamné l'obéissance purement passive préconisée par d'autres. Une commission fut chargée de faire un rapport sur cette question. Le dimanche 5, aux vêpres, le président Le Coz avait lu au peuple la Déclaration des sentiments du Concile national envers les autorités spirituelles et temporelles, où était ce passage : « La promesse de fidélité à la Constitution de la République renferme tout à la fois la fidélité active et passive, c'est-à-dire l'engagement non seulement de se soumettre à l'ordre établi, mais encore de concourir à sa conservation ». Interprétation abusive qui outrepassait, par but de flatterie, les instructions très nettes du gouvernement consulaire. Enfin, après le Concile, Le Coz, chargé, lui aussi, de rédiger une instruction sur le même sujet, l'écrivit avec soin, l'envoya aux *Annales de la Religion*, qui la publièrent et la répandirent à profusion, et en adressa un exemplaire au citoyen Premier Consul. Toujours et plus que jamais les constitutionnels tenaient à s'appeler les prêtres soumis.

A part cette intervention, l'Evêque de Nevers n'apparut que pour des rôles secondaires, comme à la messe solennelle du 9 août, où il assista l'évêque métropolitain de Rouen, Leblanc de Beaulieu, avec l'évêque de Clermont, Périer.

Soudain, le 13 août, l'assemblée reçut la nouvelle officielle du Concordat, et fut invitée à écourter ses travaux. Sur le champ, elle envoya une députation au gouvernement. Le Coz, Primat, Grégoire, Deberthier et Périér furent reçus avec bienveillance par Fouché, mais ils durent entendre raison et se disposer, dès lors, à concourir à « l'importante opération » de la pacification des troubles religieux de la France.

La clôture fut hâtive, et le soir du 16 août on se sépara.

Trois semaines après, Tollet, rentré à Vandenesse, écrivait à son métropolitain Dufraisse sur la question des démissions à donner; il aurait voulu qu'elles fussent toutes uniformes et en esprit de soumission au Pape, ce qui était aussi dans les vœux de Moyse, Royer et quelques autres.

Mais tous n'étaient pas de cet avis, surtout Grégoire. Tollet manifeste sa lassitude du séjour à la capitale : « Je ne pouvais plus tenir à Paris, et j'estime très malheureux ceux qui habitent le pays ; en conséquence, je m'en suis sauvé le plus tôt possible. Si c'est un crime, je m'en rendrais encore coupable si j'étais forcé d'y retourner ». Cet homme débonnaire était mieux fait pour la campagne que pour la prélature. Il décline toute ambition et se déclare content de ne pas être sur la liste des démissionnaires promus à un nouveau poste.

D'après la notice A, il aurait été question de lui. Rien ne nous l'indique, mais c'est possible, sa dignité de vie l'ayant mis en relief parmi les autres. Ni Fouché, ni Grégoire, ni autres, ne paraissent s'être intéressés à lui. On raconte qu'au sortir d'une conférence où Bonaparte avait appelé les constitutionnels, il lui aurait dit, en lui frappant familièrement sur l'épaule :

« D'une main, vous faites semblant de nous protéger, et de l'autre vous nous égorgez ».

Egorger n'était pas le mot juste. Le Premier Consul voulait imposer l'ordre, et il l'obtint.

Est-il vrai qu'il ait été question de Tollet dans les nominations nouvelles ? « Vous jugerez, écrivait, le 20 février 1802, Portalis au Consul, par les notes que je me suis procurées sur chaque évêque constitutionnel, que presque aucun d'eux n'a des droits à votre confiance et à celle du public... mépris ou ridicule... Cependant, il en est trois ou quatre qui ont de l'instruction et des mœurs... »

On pouvait ranger celui de Nevers dans ce petit nombre, mais il était âgé, modeste, peu intrigant ; les listes des 8 et 9 avril ne portèrent pas son nom, qui ne paraît pas avoir été jamais mis en avant.

Le Concordat s'établissait, composant une organisation solide, un peu analogue à la ci-devant Eglise constitutionnelle (1).

Vers cette époque, des listes, établies pour le gouvernement spirituel du diocèse dès 1799, continuaient à être mises au courant pour le rétablissement du culte. Dans l'une d'elles (2) est cette note concernant « Vandenesse, archiprêtre de Moulins-Engilbert : Tollet, évêque intrus de Nevers, homme sans caractère et d'une extrême faiblesse, à qui ses vicaires ont fait faire bien des sottises dans cette ville ; il n'est pas sans talents ; bien portant ; âgé d'environ soixante-dix ans ».

La bulle *Ecclesia Christi* rétablissait les rapports entre l'Eglise et l'Etat (15 août). On y lisait la formule du serment de fidélité que devaient prêter tous les membres du clergé : « Je jure et promets à Dieu, sur

(1) D'HAUSSONVILLE, *L'Eglise de France et le Premier Empire*, I, 103 ; et abbé BRUGÈRE, *Histoire ecclésiastique*, p. 1139.

(2) Communication de M. l'abbé J. Charrier, aumônier à Nevers.

les saints Evangiles. de garder obéissance et fidélité au gouvernement établi par la Constitution de la République française. Je promets aussi de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue, soit au-dedans, soit au dehors, qui soit contraire à la tranquillité publique, et si, dans mon diocèse ou ailleurs, j'apprends qu'il se trouve quelque chose au préjudice de l'Etat, je le ferai savoir au gouvernement ».

Le plus grand nombre des prêtres fidèles prêta ce serment, accepté par Rome.

De leur côté, « les prêtres constitutionnels, voulant se réconcilier avec l'Eglise (1), durent faire la déclaration suivante : « J'adhère au Concordat et je suis dans la communion de mon évêque nommé par le Premier Consul et institué par le Pape », puis pourvoir à leur conscience ». Les nouveaux évêques étaient alors nommés.

Dans le courant du mois d'octobre, tous les évêques intrus, sauf deux, donnèrent la démission pure et simple de leurs sièges. Bonaparte leur imposa la formule de Portalis. L'organe de Grégoire (2) se chargea de fournir des explications. On lut dans les *Annales* les conditions auxquelles, selon eux, le Pape avait le droit d'imposer la démission. Et ces conditions ne s'appliquaient pas à eux-mêmes, mais seulement aux évêques insermentés. Tardif et ridicule subterfuge de l'amour-propre des schismatiques obstinés. Peu importait, à cette heure, que leur théologie ou leur logique fût en défaut. Ce n'était pas la première fois, mais c'était la dernière.

Quand Tollet écrit le 4 février 1802 « au citoyen

(1) Disait littéralement le cardinal légat. (Circulaire du cardinal légat aux Evêques).

(2) *Annales de la Religion*, XIII, 567.

Grégoire, ancien évêque de Blois et membre du Sénat conservateur, hôtel de Luynes, à Paris », il signe définitivement évêque démissionnaire de Nevers (1).

Cette seconde démission, pas plus que celle qu'il avait faite en 1795, ne fut très entière. Qu'un secrétaire de l'évêque d'Autun (2) lui propose une rétractation, il s'y refusera formellement ; une simple absolution *ad cautelam* pour les censures encourues, il se détournera avec mépris, pour réfugier son âme meurtrie dans le sein de son ami Grégoire, qui d'ailleurs reste froid et sans réponse.

Tollet, retiré à Vandenesse, y exerçait les fonctions pastorales. Il eut quelque temps, auprès de lui, comme vicaire, un de ses prêtres, Irénée Perruchot, ex-curé de Gouloux (3). Avant Perruchot, vers la fin de 1795, Pierre Dubois avait rempli les fonctions du culte à Vandenesse.

Il portait d'abord les insignes de l'épiscopat, croix pastorale, soutane et bas violets. Après sa démission, il prit la soutane noire et ne garda que la croix pastorale. Il quitta le presbytère, pour laisser à l'évêque d'Autun la faculté d'établir un curé à Vandenesse. Il prit logement dans une maison de la rue de la Boudelle,

(1) Les lettres de Guillaume Tollet à l'abbé Grégoire, extraites du fonds Gazier, ont été publiées l'an dernier par M. René de Lespinasse, dans le *Bulletin de la Société nivernaise*, t. XX, p. 374-426.

(2) Le diocèse de Nevers était confondu avec celui d'Autun. Cette situation durera jusqu'en 1823. Le métropolitain était l'archevêque de Besançon, Le Coz, ancien collègue de Tollet.

(3) « Perruchot, dit Moussin, curé intrus de Gouloux, annexe de Saint-Brisson, se répandait à Dun-les-Places et à Saint-Brisson ; il a eu l'adresse de se conserver l'affection de la majeure partie des habitants ; il est influencé par le curé de Lormes (Nolot, correspondant de l'abbé Grégoire, v. lettre 20) ». Ces notes sont extraites d'un état des paroisses dressé par M. Verdier, administrateur du diocèse d'Autun pendant la Révolution, copie de M. l'abbé Muguet, communiquée par M. l'abbé Charrier.

M. Verdier ajoute qu'en 1800 il a donné mission à M. Lecœur pour desservir la paroisse de Gouloux.

bâtie par son filleul, M. Cantonnet (1), cessa, dès lors, tout ministère, et se contenta de dire sa messe.

M. l'abbé C. Hollier, qui mourut archiprêtre de Cosne (2), vint à Vandenesse, en 1804, à titre de missionnaire départemental ou diocésain. Il rédigea et signa les actes de catholicité, pendant toute l'année 1804 et une partie de l'année 1805 (3). Ce fut lui qui réconcilia le vieil évêque et mit sa conscience en paix.

Pendant ce temps-là, le clergé nivernais se reconstituait.

La lettre suivante nous indique quels étaient les sentiments des populations, ou du moins du clergé resté fidèle, à cette époque de difficile restauration.

(1) M. Cantonnet (Guillaume-Edme), veuf de Louise-Rose Garenne, mourut au Quart, paroisse de Vandenesse, le 8 décembre 1861, président du conseil de fabrique, âgé de quatre-vingt-six ans, d'après son acte mortuaire. Il était donc né en 1775 ou 74, et avait, en 1791, environ 17 ans. Son fils, Louis-Auguste Cantonnet, a été avoué à Cosne, et percepteur à Moulins-Engilbert. Il est mort le 25 décembre 1895, âgé de quatre-vingt-quinze ans. M. Paul Meunier nous a dit lui avoir entendu raconter plusieurs anecdotes sur son enfance et sur son parrain, sur les genoux duquel il s'asseyait, jouant avec la breloque de sa chaîne de montre ; la montre était très grosse, et la breloque était un coquillage ; de même, les histoires du singe, etc.

(2) Jean-Christophe Hollier, né à Marigny-l'Eglise, le 13 février 1767 ; ordonné prêtre en 1791, insermenté, émigré à Allona (Danemark), d'où il alla à Londres, où il donnait des leçons de français pour vivre ; en 1802, il est à Chalaux et à Marigny. (Renseignements donnés par M. le chanoine Lantier, ancien curé de Marigny-l'Eglise et doyen de Tannay).

(3) Le registre de 1804 est le premier qui soit conservé aux archives de l'Evêché, pour la paroisse de Vandenesse. Cahier complet ; tous les actes sont signés C. Hollier, miss. dess. ; au 8^e feuillet, il y a deux actes de janvier 1805.

Le registre de 1805, paraphé le 1^{er} novembre 1804, 10 brumaire an XIII, par M. Dunan, vic. gén. de M. l'arch. év. d'Autun, est déchiré ; il n'en reste que le premier feuillet et un fragment du deuxième. Ce fragment, au dos duquel rien n'est écrit, contient un acte de baptême, du 3 mai 1805, signé comme les autres, C. Hollier, miss. dess. En 1806, registre complet, dont les actes sont signés Nozières, dess., jusqu'au 13 octobre ; puis, à partir du 19 octobre, Briate, dess. Rien aux archives de la paroisse jusqu'en 1806.

Lettre de M. Massin à M. Verdier, vicaire général à Autun (1) :

« Au Tremblay, 5 juillet 1802.

» Monsieur,

» Je tremble que la manière dont le gouvernement veut pacifier l'Eglise de France n'occasionne une nouvelle division, car un très grand nombre de fidèles paraissent décidés à n'avoir jamais aucune communication *in sacris* avec les prêtres qui ont eu le malheur de donner dans le schisme, si pour les réputer catholiques et les admettre à l'exercice du saint ministère, l'on n'exige que l'acceptation du Concordat. Ces zélateurs désireraient qu'au moins ils fissent profession de croire ce que l'Eglise catholique, apostolique et romaine, enseigne ; de condamner toutes les erreurs qu'elle condamne ; de vivre et de mourir dans son sein. Une pareille profession de foi, exigée de tous les prêtres indistinctement, et d'abord de ceux qui se sont conduits d'une manière irréprochable durant la Révolution, ne peut déplaire au gouvernement, ni aux schismatiques, si ces derniers ont vraiment recouvré la foi.

» Daignez, Monsieur, engager notre prélat à hâter les nominations, car les besoins spirituels de l'ancien diocèse de Nevers sont extrêmes, et la disette y fait craindre, en plusieurs endroits, des émeutes.

» Je suis, avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

» MASSIN,

» *curé de Saint-Léger-de-Fougeret* ».

(1) Archives de l'évêché de Nevers. (Communiquée par M. Billebault, vic. cap.).

Dans cette dernière année de sa vie, Tollet put entendre parler des difficultés que ses anciens collègues causèrent à Pie VII, lors du couronnement de Napoléon. Lacombe, Saurine, Reymond et Le Coz abusèrent de la condescendance dont ils avaient bénéficié, tant il est difficile de vaincre le démon de l'orgueil (1).

Le dernier acte de l'état civil, signé par Tollet, comme maire de Vandenesse, est du 16 mai, 26 floréal an XIII, trois mois avant sa mort, qui arriva le 8 août.

Fit-il une maladie, comme ces deux dates semblent l'indiquer, ou fut-il emporté rapidement, comme le rapporte la légende, ce n'est pas clair. Voici quelle cause aurait eu sa mort :

Le nommé Anciault, sacristain et fossoyeur de Vandenesse, avait un coq qui se jetait sur les passants. Il paraît que c'est une habitude fréquente des coqs-dindes (ou co-bi), des jars aussi. Tollet, entrant un jour chez cet homme, fut égratigné par le coq à la main. Il vint du mal, immédiatement, à l'endroit blessé. La fièvre et l'enflure s'ensuivirent, comme il arrive aux diabétiques, et il mourut au bout d'une quinzaine.

Il avait soixante-dix ans.

M. l'abbé Nozières, curé de Saint-Honoré, était venu auprès de lui pour l'assister à sa dernière heure et lui administrer les sacrements. Aussi reçut-il les honneurs et les prières de la sépulture ecclésiastique. A son enterrement, se trouvèrent une douzaine de prêtres.

Il ne laissa rien, sauf une bibliothèque assez nombreuse, dont une partie considérable avait été noyée en remontant la Loire, de Nevers à Decize, et qui fut gaspillée par ses héritiers (2). Il laissa un manuscrit

(1) Paul DUDON, *Pie VII et les Evêques constitutionnels*.

(2) Une partie se trouve dans la bibliothèque de M. G..., son arrière-neveu.

volumineux, qu'on lui avait conseillé de faire imprimer : ce manuscrit fut vendu, comme la plupart des livres, au marchand épicier (1).

Tollet fut inhumé dans le chœur de l'église paroissiale, au pied de l'autel. Pendant longtemps, le prêtre foulait sa tombe en montant les marches. Cette vieille église fut désaffectée par la suite. L'évêque de Nevers la céda à M. de Périgord en échange des sacrifices qu'il fit pour l'édification de la nouvelle (1858-1860). Le corps du prélat schismatique ne fut jamais transféré dans la nouvelle église ni au cimetière. Le curé constructeur, M. Boulet, montrant un jour à un prêtre du voisinage (2) le lieu de la sépulture : « Jamais, lui disait-il, je ne laisserai transporter dans mon église ce schismatique qui osait confirmer et officier pontificalement dans la paroisse et aux environs ». Tradition qui concorde avec ce que nous savons, mais accompagnée d'un jugement trop oublieux de la réconciliation dernière. Un souvenir mêlé de vénération et de sympathie s'est attaché à la mémoire de Guillaume Tollet et s'est prolongé jusqu'à nos jours.

Quand M. l'abbé Bourdillat (3) était curé de Vandenesse, des arrière-neveux eurent la pensée de commander un service funèbre à l'intention du défunt. Conseil fut demandé à M^{sr} Crosnier, vicaire général, qui ne s'opposa point à la célébration du service, mais défendit de poser les insignes épiscopaux sur le feretrum. L'office ne fut pas célébré.

Dans l'un des transepts de la nouvelle église on voyait, vers 1860, le tableau représentant la Purifi-

(1) Notice A.

(2) M. Gaspard, vicaire à Moulins-Engilbert (1862-1864), actuellement curé d'Urzy. M. Boulet mourut, comme Tollet, en quelques jours.

(3) Aujourd'hui curé-doyen de Saint-Benin-d'Azy.

cation de la sainte Vierge, qui avait été rapporté de Nevers par Tollet quand il revint dans sa paroisse. Ce tableau fut vendu, peu après, deux cents francs par la fabrique à M^{re} Forcade, qui le fit placer dans un des salons de l'évêché (1); nous en avons parlé plus haut.

Le matin du 11 décembre 1860 était sonné le dernier angélus au clocher de l'ancienne église. Dans la journée, on en descendait les deux cloches; la plus petite datait de 1526, la plus grosse était de 1774 (2), des premiers temps où Tollet était curé.

Aujourd'hui, la vieille église, à laquelle a été jointe une petite habitation qui en forme le prolongement, est utilisée comme magasin de débarras; sa disposition intérieure n'a pas été modifiée; on en voit le dallage, le plafond, les fenêtres et la tribune. Le clocher, qui s'élevait à l'entrée du chœur, est démoli. Le chœur, isolé par une cloison du reste de l'église, est converti en une salle de réunion de confréries. Un carrelage recouvre le sol et cache peut-être la pierre tombale de l'évêque constitutionnel. Son corps est toujours là. Son âme, espérons-le, a trouvé le repos.

(1) V. GUENEAU, *Notice sur Vandenesse*, 42.

M. V. Gueneau dit à la page suivante : « Nous avons recueilli beaucoup de notes sur ce curé, qui fut évêque constitutionnel de la Nièvre; nous les publierons dès que nous aurons pu les compléter ». Depuis l'époque où ces lignes furent écrites, 1874, M. V. Gueneau a publié sur Tollet une notice de trois colonnes dans ses *Auteurs et Célébrités du Nivernais*, 1900.

En 1867, à la séance du 7 février, M. le président de la Société nivernaise (M. Crosnier) avait lu des lettres et notes inédites de Tollet, où il était question de la jeunesse, des études, des goûts, des travaux, etc., de cet homme. Ces pièces parurent assez intéressantes pour que la Société priât son président d'en faire le sujet d'une notice biographique qui serait insérée dans le *Bulletin*. (V. *Bulletin* III, 1868, p. 4).

C'est sans doute à cette époque que M^{re} Crosnier commença la notice B, dont nous avons parlé. Les lettres dont il est question ici ne nous sont pas autrement connues, et paraissent perdues.

(2) M. Boulet, registre paroissial de Vandenesse.

Constatons, en terminant, la vérité du vieux proverbe :

L'homme s'agite et Dieu le mène.

Après un si long règne, où les pires révoltes se sont donné carrière, à quoi ont abouti les outrés de la Révolution ? A mieux rendre éclatant le génie du christianisme.

L'Église de Jésus-Christ qu'ils voulaient détruire a été rajeunie dans son sang ; ils l'ont vue sortir de leurs mains non pas étouffée, mais purifiée de quelques faux principes et de quelques membres pervers ; ils l'ont vue rappelée par l'opinion, réclamée par les consciences, par les mœurs, par la politique. Opprimée par l'intolérance, elle a été rétablie par le premier pouvoir ; condamnée à mort, elle n'est point morte ; avilie et outragée, elle a été relevée par la piété et le respect. Le prêtre, le crucifix, le dimanche, les cloches, les sacrements ont reparu dans les habitudes du peuple.

Les persécuteurs passent ; la parole de Dieu s'accomplit.

Abbé JOSEPH DASSE.

ANTHIEN

Une Population Rurale pendant Trois Siècles

(1599-1900)

Par V. TARDIVON, Instituteur

On a dit excellemment qu'une monographie de famille ou de commune était comme un coup de sonde porté au cœur même du corps social, dont il permet de pénétrer la structure, l'organisme et la vie ; et cela suffirait à nous permettre d'apprécier à sa juste valeur l'importance du manuscrit magnifique — tel qu'il ne s'en fait plus de nos jours — dont notre confrère M. Tardivon, son auteur, a bien voulu nous réserver la primeur.

Ces monographies, à la vérité, pour remplir intégralement le mérite que leur ont reconnu Taine et son école, réclament un ensemble très complexe de conditions, dont quelques-unes ont fait défaut à M. Tardivon, ainsi qu'il nous en avertit loyalement lui-même dans sa préface ; et, puisque nous en sommes sur ce sujet, notre confrère me permettra-t-il de lui rappeler qu'il existe pour l'observation du corps social des règles aussi sûres et aussi scientifiquement probantes que pour l'analyse des plantes, la dissection des animaux,

l'analyse des phénomènes de la physique et de la chimie ? Et si notre confrère avait désormais le loisir de s'inspirer de la méthode si clairement formulée par Le Play pour écrire la monographie d'une famille anthénoise, il apporterait la perfection complète à la monographie de la commune. Mais tel qu'il est, en dehors même de son exécution qui est incomparable, son travail a de quoi intéresser hautement l'historien, l'économiste et le sociologue ; c'est ce qu'une courte analyse va facilement démontrer.



M. Tardivon commence par l'indication des sources auxquelles il a puisé : elles consistent principalement, il s'en faut de peu qu'on puisse dire exclusivement, dans les registres des baptêmes, des mariages et sépultures, pour la période qui va de 1599 à 1792, et dans les registres de l'état civil à partir de cette dernière date. Encore y a-t-il des lacunes : de 1636 à 1653, aucun registre n'existe, puis d'autres trous moins profonds interrompent la marche de l'explorateur ; au total manquent 37 années.

Autre difficulté : le rédacteur de l'acte qui introduisait le nouveau venu dans la vie civile comme dans la vie religieuse, n'avait pas toujours l'air de se douter de l'importance de la formalité qu'il remplissait avec une agréable désinvolture ; exemple :

« Le même jour (8 novembre 1712), a été baptisé un enfant d'un vigneron de la rue Moreau que je ne connais point ny sa femme, qui demeurait auparavant à Vigne ; le parain a été Joseph fils de Joseph Roy, et la maraine, je ne la conais pas ».

Voilà certes un jeune citoyen, à moins que ce ne soit une petite citoyenne, qui a ses papiers bien en

règle ; peut-être, au surplus, n'en a-t-il pas été plus malheureux dans la vie.

Comment M. Tardivon a-t-il fait pour se débrouiller, — le mot est vulgaire, mais il est le seul qui convienne, — au milieu de ces documents tronqués ou fantaisistes ? Il y a dépensé des trésors d'ingéniosité et de patience, et il n'en a conçu ni découragement, ni dégoût, ni même pas d'impatience ; cette besogne, rebutante et fastidieuse pour tout autre, il s'y attache et il l'aime : « La lecture de ces actes, dit-il, n'est point aussi aride qu'on le croirait tout d'abord. Il n'y a point là seulement une longue suite de naissances, de mariages et de décès, une froide liste d'enfants qui apparaissent dans la vie ou de vieillards qui descendent dans la tombe. L'observateur y découvre une foule de choses qui échappent à l'indifférent. Il entre en communication directe avec la société de l'époque, et, de sa lecture attentive, il tire telle conclusion que sa raison lui suggère ».

Par là, M. Tardivon montre qu'il se complait dans la compagnie des Anthénois qui vécurent il y a des centaines d'années, et qu'il est l'ami de ces pauvres oubliés comme il est celui de ceux qui sont ses contemporains ; par là, il mérite de ces derniers une estime et une sympathie plus profondes.

*
* *

La paix religieuse n'a jamais été troublée à Anthien, sauf, comme partout, par les huguenots : le curé fait bénéficier le pays de son influence morale et de la supériorité de son instruction ; l'habitant, âme honnête, esprit droit, travailleur laborieux est l'ami de l'ordre, d'où bon accord constant entre l'un et l'autre.

Sous le rapport du culte, Anthien ressortissait au

diocèse d'Autun et comptait deux paroisses : Saint-Laurent et Saint-Pierre. La question de savoir quelle était la plus ancienne des deux conduit M. Tardivon à rechercher les origines mêmes de l'agglomération qui se forma au village du *Chemin*, dont la situation sur un point culminant et au bord de la voie romaine qui conduisait à Avallon rendait fatale la création d'un bourg en cet endroit. Des villas se construisirent bientôt dans la vallée, à côté des chaumières gauloises, et c'est l'une d'elles qui donna son nom au pays : *Villa Antonii*, Anthien.

Le paragraphe consacré au culte fait ressortir les habitudes pieuses et régulières de la paroisse ; citons un trait qui fera juger du bon esprit qui animait la population :

« Le 3 décembre 1713, Huguette Caveron, épouse de Sébastien Bourgeois, laboureur à Drémont, âgée de vingt-quatre ans, après avoir reçu tous les sacrements et avoir reçu très saintement, elle fust enterrée après les vespres en présence de tous les paroissiens et parens ».

Il faut dire que la coutume était que tout le monde fût enterré dans l'église, et que tous les paroissiens assistaient fidèlement aux offices ; mais ce tableau de toute une population réunie en ce lieu et pour cet objet n'est-il pas émouvant dans sa simplicité et ne repose-t-il pas nos yeux, trop habitués au spectacle des haines et des divisions sociales ?

Est-ce pour cela que l'autorité épiscopale ne jugeait pas absolument indispensable de confirmer à chaque instant les Anthénois dans la foi qu'ils possédaient à un si haut degré ? Le fait est que le sacrement qui se propose cet objet spécial n'était pas fréquemment administré, et le bon évêque d'Autun, M^{sr} Bertrand

de Senant, en l'an de grâce 1704, confirma ensemble et simultanément les pères et les fils, les mères et les filles, les grands-pères et les petits-enfants, et jusqu'à des hommes et des femmes de soixante-quatorze, soixante-quinze et même soixante-dix-huitans. Ce n'est pas le temps qui avait manqué à ces respectables vieillards pour la préparation ; là où la difficulté avait commencé pour eux était sans doute de trouver des personnes d'âge plus mûr pour leur servir de parrains ou marraines.

Les sentiments de solidarité, pour employer un mot qui n'était point connu à cette époque peu éclairée où l'on se contentait de pratiquer la chose, les sentiments de solidarité que nous avons vu se manifester de façon si pittoresque aux obsèques de cette jeune femme de vingt-quatre ans, devaient se traduire également, comme c'était la coutume, par l'institution de confréries ; de fait il en existait plusieurs au sujet desquelles nous regrettons de n'avoir pas des renseignements plus précis. Sur les contrôles de la confrérie de Saint-Hubert, qu'on appelait *monsieur saint Humbert*, on ne pouvait prévoir que le nom serait un jour si mal porté, nous voyons les représentants des familles les plus nobles et les plus considérables du pays coudoyer les plus modestes artisans.



Les renseignements sur l'administration locale sont un peu sommaires et imprécis, mais l'auteur nous en a donné la raison dans sa préface.

Les notices relatives aux familles bourgeoises et notables fournissent quelques indications intéressantes, entre autres la suivante :

« Honnête et puissante dame Jeanne d'Onay, épouse

du seigneur de Vauban, ingénieur pour Sa Majesté, fut marraine de Charles Bezave, fils de François-Eléonor et de Jeanne de Certaines, le 18 mai 1676 ».

Quant à la population proprement dite, elle était plus dense qu'aujourd'hui ; l'absence de conscription militaire, l'aisance qui était générale, faisaient qu'on n'attendait pas longtemps pour *s'établir*, et il n'était pas rare de voir se constituer des ménages, le mari à dix-sept ans et la femme à quatorze ans. Bref, la population pouvait être évaluée, il y a deux siècles, à 1.000 habitants ; depuis lors, que de hameaux disparus ou tombés en décadence ! Leurs beaux jours revivent dans l'ouvrage de M. Tardivon.



Les professions libérales comprenaient : les notaires, les sergents royaux dont le nom pompeux rehaussait les modestes fonctions, augustes d'ailleurs dans certaines campagnes, de nos gardes champêtres ; les instituteurs, revêtus eux aussi du titre sonore et prestigieux de « recteurs des écoles », mais qui, en dépit de cette appellation orgueilleuse, ne paraissent pas avoir violenté par trop l'indifférence des habitants. Faute du journal quotidien, ces derniers allaient s'enquérir des nouvelles aux foires de Lormes et de Corbigny, auxquelles ils étaient fort assidus, et, faute de livre de messe, ils se contentaient du prône du curé, ce qui les mettait à l'abri des nouveautés apologétiques téméraires ; quand le curé avait fini, ils égrenaient dévotement leur chapelet, dont les grains étaient faits de racine de chiendent. Peut-être la prière que ces simples tiraient ainsi de leur nature croyante valait-elle celle qu'ils auraient pu lire dans un beau livre à images et qu'ils auraient dite du bout des lèvres, de bonne foi sans doute, mais sans trop la comprendre.



En dehors de l'agriculture qui était naturellement l'occupation dominante, et en dehors des petits marchands qui, comme c'est l'usage dans les villages, vendaient de tout et n'avaient aucune spécification particulière, les professions industrielles ou manuelles comprenaient : pour le bois, les charpentiers et charrons, les deux métiers les plus importants à la campagne ; ensuite, viennent les menuisiers, mais ils ne figurent au tableau qu'au nombre de la modeste unité, et le « *rara, rarissima avis* » qui fut seul à représenter la corporation de 1600 à 1792 mérite bien de passer à la postérité ; il se nommait Algrain Pierre et florit aux environs de 1720 ; son éminente dignité faisait qu'on ne le traitait pas comme un vulgaire artisan et qu'il n'est jamais mentionné qu'avec le titre d'« honnête et honorable homme ». Plaisanterie à part, le fait est digne d'être noté par l'économiste : la vie était simple à ce point, dans ce petit centre où la misère était pourtant inconnue, que pendant deux cents ans le charpentier et le charron ont suffi, et le menuisier, considéré comme ouvrier d'art, n'a fait qu'une seule fois son apparition.

L'excellent petit vin que la contrée produisait alors en beaucoup plus grande quantité qu'aujourd'hui nécessitait un assez grand nombre de tonneliers.

Les maréchaux et les forgerons étaient au fer ce qu'étaient au bois les charpentiers et les charrons, mais, hélas ! le serrurier, qui, dans son art, correspond au menuisier, manque à la gloire de l'industrie anthénoise.

La plus florissante des industries locales était, à cause des gisements prochains, celle des maçons et

des tailleurs de pierre ; ces derniers tournaient au besoin à la sculpture.

Les couvreurs en paille donnaient aux maisons la seule toiture qui fût pratiquée.

Il y avait ensuite, comme industries diverses :

Les meuniers, dont trois étaient établis sur la rivière, tandis que le quatrième exploitait un moulin à vent ; mais ce dernier ne subsista pas longtemps.

Les tisserands, très nombreux, qui fabriquaient l'inusable *poulangis*.

Les tailleurs, qui allaient à leurs journées, s'installaient chez le client, coupaient à même la pièce qui était en réserve, et travaillaient, dans leur posture orientale, sur la plus vaste table de la maison.

Les aubergistes versaient chopine et ne paraissent pas avoir manqué de clients, malgré la conduite exemplaire des habitants ; il y a tant de choses excessivement sérieuses dont on peut deviser autour d'une chopine ! Il y eut même un ménétrier, depuis que l'artiste ambulant ne suffit plus à satisfaire les désirs de la jeunesse du pays.

Les chirurgiens, race éclectique, arrachaient les dents, faisaient la barbe et saignaient le pauvre monde.

Le paragraphe termine par où il aurait dû commencer, par la *bonne mée* ou *peurneuse d'enfants*.



Il y avait autrefois, sur le territoire de la commune actuelle, plus de terres cultivées que de pâturages, ce qui est l'inverse actuellement ; les vignes ont également diminué ; les domaines étaient plus nombreux et moins importants que de nos jours ; M. Tardivon nous fait une description pittoresque et minutieuse des bâti-

ments d'exploitation et du logis ; les progrès sont encore imparfaits au point de vue de la propreté et de la salubrité.

Le personnel du domaine rural comprenait : le laboureur, petit propriétaire, qui vivait sur son bien et le faisait valoir ; — le fermier qui tenait la terre à bail et en gardait les fruits, moyennant une redevance payée le 11 novembre et le 11 mai ; — le métayer qui cultivait à moitié fruits avec le propriétaire ou le fermier ; — le syndic, ou régisseur, fondé de pouvoirs du propriétaire ; — le manoeuvre, notre journalier actuel ; — le vigneron, dont le nom indique suffisamment la fonction, mais dont les gens d'alors aimaient à se parer, quoique ce ne fût pas leur occupation exclusive, ni même principale, ainsi qu'il résulte des nombreux exemples de cette qualification relevés dans les actes. Du reste, l'habitant du pays a toujours eu une prédilection marquée pour la vigne.

M. Tardivon nous donne, à *titre de curiosité*, le prix d'animaux et de denrées à différentes époques ; ce n'est pas là, qu'il en soit bien persuadé, curiosité pure ; ce serait, au contraire, l'un des chapitres les plus intéressants de son étude, s'il avait eu le moyen de le faire plus complet.

*
* *

Nous ne voyons pas bien pourquoi le paragraphe qui traite des mœurs se trouve séparé de celui qui dépeint le caractère des habitants ; nos prérogatives de critique nous autorisent à les réunir et à passer de suite au paragraphe intercalaire consacré aux *faits divers*.

Le plus considérable de beaucoup fut l'orage épou-

vantable survenu en plein hiver, et qui se trouve relaté en ces termes :

« Le dimanche 22^{me} décembre 1624, moy, curé de Ruarges sousigné, célébrant la sainte messe en l'église Saint-Pierre d'Anthien, furent ouys cinq ou six espouvantables coups de tonnerres, accompagnés de plusieurs esclairs et tomba de la grosse gresle espaissement. Laquelle subitement fondue rendit les eaux si tellement haultes, que le peuple qui estait venu pour ouyr la s^{te} messe s'en retourna à grand à peine. Depuis le 15 dud. moys furent ouys plusieurs coups de tonnerres, tant de jour que de nuyct, ce qui espouvanta grand^t le peuple.... Dieu veuille par sa s^{te} grâce que ce soit plutôt bon que mauvais présage.

» Signé : PERRÈVE ».

Il y eut aussi la grande famine de 1709, à la suite de laquelle il y eut des décès sans nombre, qui frappaient aussi bien l'enfant le jour même de sa naissance que le vieillard de quatre-vingts ans et le jeune homme de vingt-cinq ans.

Puis viennent les menus incidents, vrais *faits divers* du temps passé.

*
* *

Les mœurs étaient ce qu'on peut attendre de tout ce qui nous a été dit précédemment de la manière de vivre des habitants : le trait distinctif de cette population était l'attachement à la terre natale poussé au point que la plupart des familles fixées dans le pays en 1600 y demeurent encore.

Les rapports étaient excellents à tous les degrés de la hiérarchie sociale ; dès 1228, les abbés de Corbigny, qui possédaient Anthien pour partie, lui accordaient une charte d'affranchissement ; et, dans le cours des siècles, les commotions politiques n'altérèrent jamais les bons rapports avec la famille de Certaines, la plus considérable du pays, et qui y pratiqua si fidèlement la résidence.

L'Anthénois est affable, poli, honnête, intelligent, avisé, économe, parfois avec quelque excès, agréable à l'image du pays lui-même, hospitalier, charitable, pourvu qu'il ne lui en coûte que sa peine.

Mais attendons, il y a le revers de la médaille et le graveur n'a pas craint de lui donner le même relief qu'à l'autre face : fier jusqu'à l'orgueil, impatient de la contrariété, autoritaire, peu enclin à reconnaître ses torts, rancunier, porté à l'ostentation dans le bien qu'il fait, patriote, mais avec un léger penchant à restreindre les frontières nationales aux limites de sa commune. Diable, diable ! Mais qui donc est parfait en ce bas monde ? Et les Anthénois sont assez riches en qualités de tout genre pour s'offrir le luxe de quelques péchés mignons.

*
* *

Il nous reste à parler de la partie de beaucoup la plus considérable du travail de M. Tardivon ; nous voulons parler des généalogies ; nous le ferons en quelques lignes, car ces huit ou neuf cents pages ne s'analysent pas : il faut les lire, car il y en a peu qui ne soient pas intéressantes, même pour ceux qui ne connaissent pas la famille dont il est question, il faut

les admirer dans leur magnifique ordonnance. Jusqu'à présent les familles nobles ou de la haute bourgeoisie avaient eu le privilège de l'arbre généalogique ; maintenant, il n'est pas une seule famille d'Anthien, si modeste qu'elle soit, qui ne connaisse son origine et ses alliances. C'est de la bonne démocratie.

ALBERT MARON.

NOTES

SUR

LE PASSAGE DES ALLIÉS

Dans le Département de la Nièvre

PAR

EDMOND DUMINY

Le département de la Nièvre put éviter la première invasion. Tandis que les départements voisins de l'Yonne, de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, étaient occupés par les Alliés, son sol ne fut pas foulé par les étrangers, si ce n'est par un petit corps de troupes qui, le 10 avril 1814, se présenta à Clamecy, où il ne fit d'ailleurs que paraître. Il eut au contraire fortement à souffrir de la seconde invasion.

Vers le milieu du mois de juillet 1815, il se trouvait menacé de trois côtés différents. Trois armées ennemies, en effet, venant au nord-ouest par la route de Paris, au nord dans la direction de Clamecy et au sud-est du côté d'Autun, semblaient converger vers Nevers.

Le 15, les Alliés franchirent la limite du département et entrèrent à Clamecy, où, cette fois, ils devaient faire un long séjour. Deux jours plus tard, la principale des trois armées pénétrait entre Bonny et Neuvy, et occupait ce dernier village, dans lequel elle

laissa quelques soldats. Le 18, elle entra à Cosne et s'avança jusqu'à La Charité. Le 19, elle était à Pougues, et 200 ou 300 hommes vinrent loger dans la commune de Varennes-les-Nevers. En même temps arrivait le nouveau préfet Devaines, qui venait remplacer Rougier de la Bergerie fils.

Si quelques royalistes ardents voyaient avec plaisir pénétrer les Alliés, qu'ils considéraient comme des libérateurs devant les arracher à la tyrannie de Bonaparte, l'immense masse de la population voyait leur venue avec effroi. Les bruits les plus sinistres couraient sur la barbarie et la cruauté de certains d'entre eux. Ce que raconte le menuisier Fourquemin, dans les notes qu'il a laissées sur les événements qui se sont passés à Nevers de son temps, nous offre un exemple des nouvelles qui circulaient alors. Par suite de sa situation centrale, le département de la Nièvre, pendant toute la durée de la République et de l'Empire, avait été affecté au cantonnement de nombreux prisonniers de guerre. Lorsque se produisirent les désastres de 1813, le nombre augmenta encore et s'accrut, au fur et à mesure que l'ennemi se rapprochait des frontières, des prisonniers que l'on faisait replier vers le Centre de la France. A Nevers, ils étaient parqués à la caserne et dans d'autres bâtiments publics, où souvent on les laissait manquer des choses les plus nécessaires. Fourquemin rapporte que parmi eux se trouvaient quelques Tartares que l'on fut obligé de séparer des autres prisonniers et de tenir enchaînés, parce que, dit-il, ils avaient « pendant la nuit l'habitude de pratiquer aux jambes des prisonniers endormis une incision au moyen d'un outil très tranchant, et ils suçaient le sang qui en coulait jusqu'au point que ces malheureux ne se réveillaient quelquefois que pour rendre le dernier soupir ». Beaucoup d'habitants des

campagnes redoutaient que parmi ces étrangers il ne se trouvât de ces sortes de vampires.

On craignait aussi qu'entre eux et les débris de l'armée française éclatât une conflagration dont les conséquences auraient pu être désastreuses pour le pays. D'après la convention de Paris, les Français devaient se retirer sur la rive gauche de la Loire. On ne pouvait croire que les soldats qui étaient entrés en vainqueurs dans presque toutes les capitales de l'Europe déposeraient les armes sans opposer aucune résistance. Le 17 juillet, les troupes cantonnées dans le département du Cher avaient traversé le pont de La Charité et s'étaient installées dans la ville, contrairement à la convention de Paris ; elles y avaient fait des réquisitions. Nevers, quoique situé sur la rive droite, était encore occupé par le 8^e régiment d'infanterie, que l'on disait absolument résolu à ne pas permettre l'entrée aux ennemis.

Les populations, anxieuses, ne savaient à quoi se résoudre. Devaines trouva le drapeau blanc hissé à Neuvy et à Cosne, où étaient déjà les Alliés. A Pouilly, on avait enlevé le drapeau tricolore, on n'avait pas osé arborer le drapeau blanc ; le drapeau tricolore flottait encore à La Charité. A Pougues, « on était dans la consternation » ; on disait qu'une insurrection avait éclaté à Nevers et qu'on y avait renversé le drapeau blanc.

Toutes ces craintes étaient vaines. Ici, comme dans le reste de la France, l'armée se montra jusqu'au bout disciplinée et obéissante. Le 18, dès que parut un seul hussard hongrois, elle abandonna La Charité et repassa le fleuve, sans avoir causé « aucun désordre ». Le 19, à cinq heures du soir, quand le nouveau préfet arriva aux portes du chef-lieu, il vit bien un poste de grenadiers français sur la route de Paris, mais « les armes

en faisceaux, dans une parfaite tranquillité, et laissant entrer et sortir librement. Le drapeau blanc flottait sur la tour de la cathédrale ».

Depuis quelques jours, un corps d'environ 1.500 Français campait sur la rive gauche, sur les sables de la Loire. Dans le désarroi général, ils avaient été pour ainsi dire oubliés ; c'est en vain que plusieurs fois ils avaient réclamé des vivres ; enfin, manquant de tout, le 19 au matin, ils avaient manifesté l'intention d'entrer en ville et de réquisitionner ce dont ils avaient besoin. Grand émoi à cette nouvelle. Le maréchal d'Argence, commandant le département, le maire de Chabrol de Chaméane, plusieurs conseillers municipaux et les chefs de la garde nationale se rendirent près du colonel de Ruelle, qui commandait le corps français, et lui exposèrent les graves inconvénients qui pouvaient, dans les circonstances dans lesquelles on se trouvait, résulter d'une pareille infraction à la convention de Paris. Le colonel insista sur la nécessité de fournir des vivres aux hommes qu'il avait sous ses ordres. Enfin, il fut convenu que les rations demandées seraient immédiatement envoyées, qu'une centaine de grenadiers seulement passeraient le pont, traverseraient la ville sans s'arrêter et iraient prendre position hors les portes. C'étaient ces militaires que Devaines avait rencontrés sur la route de Paris.

Sous l'administration de Rougier de la Bergerie père, le premier des deux préfets que posséda Nevers pendant la période des Cent Jours, se forma, sous le nom de Fédérés nivernais, une troupe de volontaires qui reçut une partie des armes destinées à la garde nationale et qui ne quitta jamais la ville. Un antagonisme profond existait entre les gardes nationaux et les fédérés.

Les premiers représentaient l'élément bourgeois et

conservateur, les autres l'élément populaire et révolutionnaire. Les fédérés profitèrent du passage des grenadiers pour essayer d'ameuter le peuple ; des attroupements se formèrent, parcourant les rues aux cris de : Vive l'Empereur ! les boutiques se fermèrent, la garde nationale prit les armes, et on put craindre des rixes sanglantes. Mais la contenance des soldats français, qui traversèrent Nevers « dans le meilleur ordre et le plus grand silence », sans paraître remarquer les cocardes blanches qui se présentaient à leurs yeux et le drapeau blanc qui flottait aux monuments publics, montra aux émeutiers qu'ils ne devaient espérer aucun appui de ce côté. Peu à peu l'effervescence se calma et la tranquillité était complète lorsque se présenta Devaines.

Le lendemain, on distribua dans la ville l'avis suivant :

« Habitans de Nevers, des mouvemens purement militaires ont amené sous nos murs une partie des troupes françaises stationnées sur la rive gauche de la Loire. Ces mouvemens, auxquels chacun de vous devait rester étranger, ont servi de prétexte aux mal-intentionnés pour troubler l'ordre public. De grands malheurs eussent pesé sur notre ville si les projets des méchants n'eussent été paralysés par l'excellente discipline de la troupe et par l'énergie de cette garde nationale qui, chaque jour, acquiert de nouveaux droits à votre reconnaissance en comptant pour rien le sacrifice de son repos lorsqu'il s'agit d'assurer le vôtre.

» Des hommes, qui ne rêvent que le désordre et le pillage, avaient fait à l'armée l'injure de croire qu'ils trouveraient des auxiliaires dans son sein, et nous savons que plusieurs d'entre eux ont tenté tous les

moyens de séduire les militaires que les chances de la guerre ont rapprochés de nos parages. Nous sommes instruits que plusieurs habitans de cette ville, honteusement fameux par les excès de leur immoralité, ne cessent, depuis quelque temps, de s'introduire dans le camp le plus voisin de nous pour égarer l'opinion des braves qui y sont réunis et dans le dessein de les associer aux sinistres projets qu'ils brûlent d'exécuter contre tous les citoyens honnêtes de cette ville. Mais qu'ils apprennent, ces ennemis de notre tranquillité, que nous les connaissons, que nous les surveillons et que nous nous déclarons les vengeurs et les réparateurs de l'injure qu'ils viennent de faire à des troupes qui savent mourir pour l'honneur, mais qui ne servent jamais d'instrumens aux passions furibondes d'hommes déshonorés.

» Si cette injure a excité l'indignation de vos magistrats, elle n'a pas été moins sensible aux braves qui en ont été l'objet. Tous ont déposé dans notre sein l'expression douloureuse qu'ils ont ressentie à cet égard, et c'est un hommage que nous nous plaçons à rendre à la noblesse de leurs sentimens ; qu'ils reçoivent ici le tribut d'estime et de reconnaissance que nous aimons à leur payer au nom d'une ville dont nous sommes les organes. Réunis sous les mêmes bannières que nous, ils nous ont en quelque sorte apporté les prémices d'une réunion qui fait notre joie, et sous ce rapport ils ont acquis de nouveaux droits à notre attachement. Puisse notre empressement à les accueillir leur faire oublier des procédés que réprouve la presque totalité de nos concitoyens.

» Néanmoins, comme nous voulons prévenir, autant qu'il est en nous, le renouvellement d'une injure qui nous a profondément affligés, notre intention est d'empêcher les communications qui y ont donné lieu.

» Nous déclarons, en conséquence, que tout habitant de Nevers qui, sans une permission de l'autorité locale, chercherait à s'introduire dans le camp voisin de cette ville ou au milieu des postes qui y sont établis, sera arrêté et traduit devant les tribunaux compétents pour y être jugé suivant la rigueur des lois.

» Défenses sont également faites aux mariniers de cette ville de passer aucun particulier sur la rive gauche de la Loire ou de conduire à aucun des ports de l'Allier sans en avoir obtenu la permission et sans avoir déclaré les noms des personnes qu'ils conduisent. Nous nous concerterons à cet égard avec l'autorité militaire.

» Nous invitons tous les amis de l'ordre à nous signaler les individus qui, par leurs démarches et leurs provocations séditieuses, cherchent à troubler la tranquillité publique ; nous nous reposons sur le zèle de la garde nationale du soin de les arrêter, et nous unirons constamment à son active surveillance les efforts de la nôtre pour continuer à préserver notre ville de tous les maux que des méchants voulaient attirer sur elle.

» Pour le conseil municipal de Nevers :

» Signé : Le comte CHABROL DE CHAMÉANE,

» *Maire et membre de la Légion d'honneur* ».

A peine arrivé, le nouveau préfet reçut les magistrats, les fonctionnaires et une délégation de la garde nationale, qui se présenta « en faisant retentir l'air des cris de : Vive le Roi ! » Son premier acte fut l'ordre de désarmer les fédérés, mais toutefois « en usant de tous les ménagements ».

Tout en rendant pleine justice à la conduite admirable des troupes françaises, qui arborèrent aussitôt et

sans difficulté la cocarde blanche, il demanda que les avant-postes se retirassent immédiatement sur la rive gauche. Puis, alors qu'une partie de la France était couverte d'ennemis dont on ne savait où s'arrêteraient les exigences, il ordonna que, le 24 juillet, un *Te Deum* d'actions de grâces serait chanté à l'église Saint-Cyr, pour fêter le retour du roi, et que les fonctionnaires y assisteraient. Il avait à faire oublier, par son zèle, la facilité avec laquelle, quatre mois auparavant, étant à la tête du département de la Meuse, il avait accepté le retour de l'île d'Elbe.

L'entrée des étrangers avant le jour fixé ne permit pas que cette solennité eût lieu ; d'ailleurs, le conseil municipal avait décidé qu'en tous cas aucun membre n'y assisterait.

Les colonnes envahissantes se répandaient dans le département, semant la terreur sur leur passage. Les villages étaient abandonnés, les habitants se réfugiaient dans les bois, emmenant leurs bestiaux, emportant quelques objets précieux. Ils rentraient après le départ des étrangers, mais généralement d'autres troupes les suivaient à quelques jours de distance, forçant les habitants à s'enfuir de nouveau. Autrichiens, Hessois, Wurtembergeois se succédaient, portant partout le pillage. Inutilement, le préfet écrivait aux maires : « Je suis instruit que dans plusieurs communes rurales les habitants se laissent aller à la frayeur, abandonnent leur domicile et se réfugient dans les bois. Il en résulte que les troupes passant ou stationnées dans les communes trouvent les habitations vuides, et, pressées par le besoin, coupent les grains, enlèvent les bestiaux et se livrent à des désordres doublement funestes, puisqu'ils tarissent les ressources dont on pourrait s'aider pour nourrir les troupes et l'habitant lui-même. Je vous recommande donc très expressément d'em-

ployer tous les moyens de la persuasion et même d'autorité pour empêcher que vos administrés ne quittent leurs demeures et n'attirent ainsi sur eux des malheurs qu'ils pourraient éviter ». La conduite des soldats coalisés n'était pas faite pour amener la confiance. Si quelques indigènes restaient à la première visite, souvent ils préféraient disparaître lorsque leur retour était annoncé.

Le 21 juillet, 9.500 hommes vinrent camper à Raveau. « Le lundi suivant, écrit le curé, il nous arriva un nombreux corps de cavalerie, 500 hommes environ. Le mauvais traitement que la soldatesque avait fait éprouver trois jours auparavant à mes paroissiens leur avait fait prendre la fuite ; il n'y avait pas une porte qui ne fût fermée, tous étaient au bois avec leur ménage et leur bétail. Resté seul, le colonel, fort mécontent de la désertion de mes paroissiens, me fit l'honneur de me prendre pour le maire de la commune. Outre qu'il plaça trois officiers supérieurs chez moi, il se montra très exigeant envers moi, tant pour lui que pour ses troupes. Je fis tout ce que je pus pour le contenter, mais je n'en vins bien à bout qu'en lui offrant les débris de ma cave, dont je ne peux dire qu'il usât sobrement, car après onze jours de station il ne me laissa pas une goutte de vin ».

Dans la soirée du 21, quelques uhlands autrichiens se montrèrent sur la route de Paris, puis se retirèrent, déclarant ne pas avoir l'ordre d'entrer dans Nevers. La population, qui depuis deux jours était dans l'attente de la venue des ennemis, commença à s'agiter ; la foule remplit bientôt les rues et les lieux publics, discutant avec animation. Ordre fut donné à la garde nationale et à la gendarmerie de multiplier les patrouilles, de disperser les attroupements, de surveiller le quartier des mariniers et d'arrêter quiconque

se livrerait à des propos malveillants à l'égard des Alliés. La proclamation suivante fut distribuée à un grand nombre d'exemplaires :

« Le corps municipal de Nevers à ses administrés. Habitans de Nevers. Les chances de la guerre ont conduit au sein de la France les troupes des souverains alliés, et bientôt peut-être il en paraîtra dans vos murs. Que leur arrivée ne jette point l'effroi parmi vous, et soyez en garde contre tous les bruits sinistres que des malintentionnés, ennemis de votre tranquillité, se plaisent à faire circuler. Reposez-vous sur vos magistrats du soin de prendre toutes les mesures que les circonstances pourront exiger, et ralliez-vous autour d'eux pour contenir les agitateurs qui voudraient profiter de cet événement pour attirer sur cette ville tous les genres de fléaux. Que les déclarations des souverains alliés vous rassurent et croyez à la sincérité de leurs promesses. Les liens qui les unissent au Monarque chéri que nos vœux appelaient et que la Providence vient de nous rendre, nous sont un sûr garant de la conduite généreuse qu'ils tiendront à notre égard, et notre devoir est de faire aux troupes qu'ils nous envoient un accueil digne d'eux et de nous. Nous aimons à penser qu'aucun de vous ne se permettra la moindre action et le moindre propos qui puissent troubler l'ordre public. Mais si notre attente était trompée, malheur aux coupables ! bientôt ils seraient livrés à toute la rigueur des lois.

» Hâtez-vous de faire disparaître tout emblème qui ne serait pas celui du Gouvernement royal et que les auxiliaires de notre auguste Monarque ne voient en vous que les fidèles sujets de leur Allié. Vive le Roi ! »

Grâce à ces mesures, la tranquillité publique ne fut pas troublée. Deux individus seulement « qui s'étaient,

dans un café, permis des discours capables de répandre l'alarme et d'animer contre les étrangers, furent arrêtés ».

C'est le samedi 22 juillet, vers deux heures du soir, que les Alliés firent leur entrée dans Nevers. Pendant que l'avant-garde passait sous la porte de Paris, les quelques soldats français qui étaient restés dans la ville se repliaient en bon ordre sur la rive gauche. Un premier détachement de 1.300 à 1.400 soldats fut bientôt suivi du corps principal, fort d'environ 7.000 hommes, ayant à leur tête le prince de Saxe-Cobourg : ils prirent position sur la place Ducale. Dès qu'il fut averti de leur arrivée, le préfet se présenta devant le prince, avec les membres du conseil municipal, et lui exprima ses « regrets de n'avoir pas été prévenu de son arrivée assez tôt pour qu'il fût possible au corps municipal d'aller le recevoir aux portes de la ville ».

Les coalisés montrèrent aussitôt qu'ils venaient non en amis, mais en vainqueurs. Ils se divisèrent en trois corps, dont un alla camper au Parc, le second s'établit dans le faubourg de Mouësse, près de la ferme de l'Eperon; le dernier occupa la place Ducale et s'installa dans le surplus de la ville. Les soldats se répandirent dans les rues, pénétrant dans les maisons, maltraitant les habitants, les forçant à leur servir à boire et à manger, pillant quelques boutiques.

Le jour même fut affichée la déclaration suivante :

« Le commandant des troupes alliées, par ordre de S. A. I. l'archiduc Ferdinand, ordonne ce qui suit : Etant à notre connaissance que plusieurs habitants recellent chez eux des armes et des effets militaires, nous ordonnons que dans le terme de vingt-quatre heures ils se présentent à Monsieur le Commandant de la place pour en faire une exacte déclaration.

» Et si, d'après les recherches qui seront faites dans chaque maison par la force militaire, il se trouvait encore un seul article ci-dessus désigné, une forte amende sera payée par les habitants de la ville de Nevers, et les recéleurs seront arrêtés et traduits par-devant un tribunal militaire pour être jugés et punis comme rebelles et mal intentionnés, selon la sévérité des lois de la guerre ; aucun individu n'est exempt du présent ordre.

» Les autorités civiles et militaires du département sont chargées de l'exécution du présent, sous leur responsabilité personnelle.

» Donné à Nevers, le 22 juillet 1815.

» Signé : Le Prince de SAXE-COBOURG.

• Pour copie conforme :

• *Le préfet du département de la Nièvre,*

» DEVAINES ».

Les chefs de l'armée étrangère commencèrent par faire arrêter et jeter en prison tous les officiers de la gendarmerie installés pendant les Cent Jours et deux anciens militaires, nommés Guy et Millard, « signalés comme attachés à la cause de Buonaparte ». Toute la soirée, les arrestations continuèrent en grand nombre. Beaucoup de personnes connues pour leurs convictions impérialistes furent incarcérées sans que le préfet en fût averti. Devaines crut devoir réclamer contre ces mesures et contre le désarmement de la garde nationale qui, joint à l'arrestation des chefs de la gendarmerie, mettait le représentant du gouvernement français dans l'impossibilité d'assurer la police. Saxe-Cobourg répondit que « pour la tranquillité de ses troupes et du

pays même les hommes dangereux par leurs opinions et leur influence devaient être mis hors d'état de nuire, que ceux qui avaient été arrêtés ou le seraient encore lui avaient été dénoncés comme tels », que les anciens officiers de gendarmerie destitués par l'Empereur devaient être replacés et que, en ce qui concernait la garde nationale, il obéissait à des ordres supérieurs, mais qu'il allait solliciter du général en chef son réarmement.

Les magasins militaires de Nevers avaient été approvisionnés, mais les emmagasineurs avaient été presque épuisés par les distributions faites à l'armée française; aussi fallut-il, dès le premier jour, pour nourrir l'armée autrichienne, réquisitionner chez les bouchers, les boulangers et tous les particuliers que l'on savait détenteurs de grains et de fourrages.

Le soir même, conformément aux injonctions du commandant des troupes, le préfet, « considérant que S. A. le prince de Saxe-Cobourg a fait mettre en état d'arrestation tous les officiers de gendarmerie employés dans le département, depuis et y compris le chef d'escadron jusqu'au sous-lieutenant quartier-maître inclusivement », réintégra dans leurs grades respectifs les officiers en exercice avant le 20 mars, savoir : Clément, chef d'escadron; Coste aîné, capitaine; Coste jeune, lieutenant, et Fonrouge, maréchal des logis.

La prise de possession du chef-lieu du département rendit la situation pénible, non seulement pour les habitants pressurés, souvent menacés, sans cesse réquisitionnés, mais aussi pour les administrations départementale et municipale, obligées de satisfaire sans délai aux moindres fantaisies d'un vainqueur exigeant. Le comte de Gorcey, qui exerça les fonctions de commandant de place du 22 juillet au 5 août,

s'évertua à montrer le plus de brutalité qu'il lui fut possible dans ses rapports avec la municipalité. « Il ne tenait bureau nulle part, et comme il était dans un mouvement et une agitation continuel, il ne voulait presque jamais écrire ». Il fallait être toujours à même d'exécuter avec la plus grande promptitude les ordres verbaux qu'il donnait sans explication. « On était menacé de toute la colère de M. le commandant lorsqu'on le priait de donner des bons ou d'obliger du moins les troupes à donner des reçus ». On n'admettait aucune des observations, quelquefois bien légitimes, que faisait entendre le préfet. Celui-ci était dans un grand embarras : il désirait soulager ses administrés et s'y employait de son mieux, mais il devait avant tout éviter de créer des difficultés à l'autorité supérieure.

Le 23, au matin, toutes les provisions en magasins se trouvaient épuisées.

« On exigeait, écrit le préfet, avec menace d'exécution militaire, que l'on satisfît à tous les besoins de la troupe ; dans cette position critique et pour éviter un plus grand mal, je crus devoir prescrire au maire de faire nourrir ce qu'il y avait de troupes chez l'habitant, et je délivrai de nouvelles et fortes réquisitions sur toutes les communes du département ». C'était une lourde charge. Chaque soldat avait droit, d'après un ordre de Schwartzemberg du 5 juillet, à une livre de viande, deux livres de pain ou une livre de biscuit, un quarteron de riz ou de gruau ou une demi-livre de farine de froment ou de légumes secs, un cinquième de litre d'eau-de-vie ou quatre fois autant de vin ou huit fois autant de bière ; la ration du cheval était de cinq huitièmes de boisseau d'avoine ou d'épeautre ou un demi-boisseau d'orge, dix livres de foin ou quatorze livres de paille d'orge, d'avoine ou de pois. L'ordinaire

de chaque officier était aussi établi avec le nombre de plats auquel il pouvait prétendre à chaque repas. Le préfet avait demandé seulement que l'on veillât à ce que les soldats n'exigeassent rien au-delà de ce qui leur était dû ; on ne daigna même pas répondre, aussi écrivit-il au ministre à ce sujet : « Les citoyens furent en proie à une foule de vexations dont j'épargnerai le détail à Votre Excellence ».

Les arrestations continuèrent ; on s'empara de l'argent que contenaient les caisses du receveur général et du payeur ; on saisit tous les tabacs se trouvant chez l'entrepositeur et chez les débitants ; on fit pleuvoir sur la ville des réquisitions de toutes sortes.

Le 24, il entra encore à Nevers 8.000 Autrichiens, ayant à leur tête le lieutenant-général baron de Sturtenheim. Ils annoncèrent leur intention de passer la Loire, contrairement à la convention de Paris, déclarant que cette convention n'avait pas été signée par les représentants de l'Autriche ; on ajouta « qu'on se regardait encore comme en guerre et qu'on ne reconnaissait pas encore le gouvernement du roi ». Cette détermination pouvait avoir les plus graves conséquences. De l'autre côté du fleuve campaient les débris des 8^e, 21^e, 25^e et 29^e régiments de ligne. Quelle serait leur attitude ? Ne s'opposeraient-ils pas au passage des Alliés ? Devaines, ne pouvant rien obtenir des ennemis, demanda un entretien à M. de Ruelle, colonel du 8^e de ligne, et commandant les Français. L'entrevue eut lieu, avec la permission des étrangers, à dix heures du soir, au milieu du pont, entre les sentinelles françaises et autrichiennes. Le préfet exposa la situation ; le colonel répondit « qu'il devait regarder les Autrichiens comme des alliés, qu'il croirait donc manquer à son devoir en n'évitant pas tout engagement » ; d'ailleurs, il reconnaissait toute lutte impossible. Que

pouvait-il avec 8 ou 900 hommes sans artillerie contre plus de 15.000 ennemis ? Il se déclara prêt à se retirer ; cependant, pour dégager sa responsabilité, il demanda que les envahisseurs notifiasent « par écrit l'intention de forcer ses positions avec tous leurs moyens » et qu'on promît de lui laisser opérer sa retraite tranquillement.

Le lendemain 25, comme il avait été convenu, les Autrichiens occupèrent, sur la rive gauche, les positions que les Français venaient d'abandonner, mais ils ne se portèrent pas plus loin. Ce jour-là, l'archiduc Ferdinand, frère de l'empereur d'Autriche, fit son entrée à Nevers ; le préfet le reçut à la porte de la ville, entouré des autorités et de la garde nationale sans armes ; toutes les cloches furent mises en branle pour célébrer sa venue. Sur son passage, jusqu'à la préfecture (1), se firent entendre les cris de : « Vive le Roi ! » et il en manifesta sa satisfaction. D'après le préfet, dans la journée, « les cris de : « Vivent les Alliés ! Vive l'Archiduc ! » se mêlèrent aux cris de : « Vive le Roi ! »

Cependant, depuis trois jours, ce qu'ils avaient vu montrait aux Nivernais ce qu'ils devaient attendre de ces prétendus amis.

Le 26 eut lieu l'entrée solennelle du prince impérial, héritier présomptif de la couronne d'Autriche, du prince héritier de Saxe et de son frère. Toutes les troupes autrichiennes s'étaient portées au-devant d'eux ; ils furent reçus également par le préfet et toutes les autorités et accompagnés des mêmes cris jusqu'à la préfecture. Ces nouveaux arrivants ne firent que passer dans Nevers, qu'ils quittèrent le lendemain pour se rendre à La Charité et de là retourner vers le nord.

(1) Actuellement l'évêché.

Le baron de Speth, intendant général de l'armée d'occupation, se présenta aux prisons, s'en fit remettre les clés, et, en l'honneur de l'entrée du prince impérial, fit remettre en liberté trois femmes condamnées pour vol, sans même en aviser le procureur du roi ni le préfet. Quelques jours plus tard, un autre voleur fut encore mis en liberté de la même façon. Devaines crut devoir protester contre ces mesures et cette manière de procéder ; « il lui fut répondu que l'intendant avait le droit d'agir comme il le faisait et d'être, s'il lui semblait bon, plus généreux envers les prisonniers ». Pour sauver les apparences, il en fut réduit à prier le ministre de vouloir bien faire approuver, pour la forme, ces grâces par le roi.

Le passage du prince impérial ne fut pas inutile pour la ville de Nevers. Sur la demande du préfet, il ordonna que désormais toutes les troupes ne seraient plus concentrées au chef-lieu et qu'elles seraient réparties dans les communes environnantes. Le prince voulut aussi que la garde nationale fût de nouveau armée ; on lui rendit 250 fusils de munition et 200 fusils de chasse qui avaient été saisis à l'arrivée des étrangers. Il ne resta d'abord à Nevers que 1.200 à 1.500 hommes, puis quelques jours après leur nombre augmenta encore ; le 30 juillet, il y avait dans cette ville 930 officiers, 2.393 soldats, dont 285 campés au Parc, le surplus chez les habitants, et 478 chevaux, plus la maison du prince de Saxe-Cobourg, composée d'un général, 25 gardes et 10 hommes de suite. Par suite des mouvements des troupes, ce chiffre varia beaucoup. Tout le monde logeait des militaires et les nourrissait ; la ville distribuait le pain et la viande. Les soldats français licenciés qui traversaient la ville (1), et

(1) On eut à loger ainsi à Nevers, en juillet 1815, 9.860 soldats français ; en août, 1.250 ; en septembre, 3.200 ; en octobre, 1.155.

qu'on ne pouvait loger avec les étrangers pour éviter des rixes, l'étaient chez les pauvres, dans les demeures que les Alliés n'avaient pas voulu accepter. Le prince de Saxe-Cobourg, feld-maréchal, logea chez M. de Berthier ; le général de brigade prince de Cobourg chez M. de Vertpré, le général de Sturtenheim chez M. Planque (1), le général baron de Vulher chez M. de Berthier-Bizy ; le baron de Speth, commissaire général de l'intendance, chez M. de Larochefoucault (2) ; le comte de Gorcey, commandant de place, chez le maire, M. de Chabrol-Chaméane.

Avec celui des logements, un grand souci pour la municipalité fut celui des subsistances. Il ne se tint aucun marché depuis le 22 juillet jusqu'au 2 septembre. Les réquisitions frappées sur les communes rurales produisaient un effet médiocre. Les convois arrivaient rarement en entier. Ils étaient arrêtés par les détachements stationnés dans les villages voisins. Le préfet et le maire étaient complètement impuissants.

Les Alliés s'étaient répandus dans toute la partie du département au nord de la Loire, c'est-à-dire dans le département en entier, à l'exception des cantons de Saint-Pierre-le-Moutier et de Dornes et partie de ceux de Nevers et de Decize. Un détachement, fort d'environ 3.000 hommes de cavalerie et 2.000 hommes d'infanterie, partit d'Avallon pour gagner Château-Chinon par Lormes. Le massif montagneux du Morvan offrait alors de sérieuses difficultés pour le passage d'une armée, vu l'absence de voies de communications. Il avait servi de refuge, à la fin de l'Empire, à de nombreux réfractaires. « Lorsque j'ai été nommé maire, écrit le 10 janvier 1814 le maire de Dun-les-Places,

(1) Actuellement maison Doumic, place des Récollets.

(2) Actuellement succursale de la Banque de France.

ma commune était encombrée de déserteurs réfractaires ». Le sous-préfet de Château-Chinon dit de son côté : « Pendant les quinze premiers jours de juillet, le quatrième arrondissement a été couvert de déserteurs français de toutes armes, qu'il a fallu nourrir de gré ou de force chez le particulier, ce qui a presque épuisé les provisions de famille ». Gênée par le manque de routes et la difficulté de se procurer des vivres, la troupe partie d'Avallon fut obligée de se jeter dans la Côte-d'Or. Mais de petits détachements de 200 ou 300 hommes, venus de Saulieu et d'autres localités de la Bourgogne, entrèrent par différents points dans le département.

Au sud du Morvan, Luzy était occupé par les troupes du corps d'armée du général Latour, dont le quartier général était à Autun. Cette ville servit de lieu de passage à de nombreux soldats qui s'y succédèrent pendant un mois.

Le pays entre Loire et Allier fut à son tour envahi plus tard par l'effet d'une convention subséquente.

Les détachements autrichiens, hongrois, croates, hessois et wurtembergeois se mirent à parcourir les diverses communes, épuisant le pays par leurs exigences, pillant les maisons, maltraitant les gens qu'ils rencontraient, se livrant à des excès de tous genres. « Ils veulent, dit le sous-préfet de Château-Chinon, être logés à discrétion chez l'habitant ; on a beau convenir des rations avec les chefs, les cavaliers et les soldats n'en tiennent aucun compte ». Le préfet écrit : « Les campagnes souffrent, les troupes s'y livrent à une foule de désordres ; ce n'est pas assez d'exiger les vivres qui sont dus, on force arbitrairement à en livrer davantage ; la moindre observation amène les traitements les plus durs ; il est peu de communes dont les habitants, les maires mêmes, ne soient journellement

frappés ; dans quelques-unes, les femmes d'un âge avancé ont éprouvé la brutalité du soldat ; la désolation est au comble ; partout le vin et l'avoine manquent, il en sera bientôt de même du blé ; les soldats ne diminuent cependant rien de leurs prétentions, aussi partout les malheureux habitans fuient dans les bois avec ce qu'ils ont de plus précieux et abandonnent leurs maisons et leurs récoltes .. Je lutte contre les vexations et le découragement de tous mes moyens ». Le maire de Mèves écrit au préfet : « Vos administrés sont dans le dernier désespoir et réduits à vivre comme des bêtes fauves dans les bois avec les racines qu'ils pourront leur disputer. Tous les habitans des communes environnantes sont ruinés, sans ressources ; ce que les troupes alliées ne peuvent emporter est brisé. Tout est consommé : blé, vin, bestiaux et comestibles de toute espèce ». Cette conduite provoquait des vengeances qui étaient punies avec extrême sévérité.

Quelquefois les autorités avaient grande peine à communiquer entre elles. Le sous-préfet de Château-Chinon écrivait au préfet, le 28 juillet : « Je dois vous apprendre que la gendarmerie est en fuite parce qu'elle est attaquée et démontée partout où on la trouve. L'officier de gendarmerie vient m'annoncer que celui qui, ce matin, était chargé de ma dépêche, a disparu, et que la brigade de Montsauche est dispersée ; que, par conséquent, tout lien de correspondance est rompu ; ici la garde nationale est désarmée, elle ne peut ni ne veut plus faire de service, tout enfin paraît dans une désorganisation déplorable. Je prends le parti de vous envoyer un expresse avec un sauf-conduit du commandant militaire de la ville, sans être trop assuré qu'il sera respecté ; j'espère qu'il m'apportera votre réponse. Quant à moi, je me trouve au centre de ces désolations... j'en supporterai l'inépuisable amertume ».

Une certaine effervescence se manifesta à Nevers dans la journée du 27 juillet. Un rassemblement se forma au Calvaire. Des agitateurs excitaient le peuple. Des nouvelles contradictoires circulaient. Deux armées françaises, disait-on, l'une de 50.000 hommes, l'autre de 60.000, étaient formées ; elles venaient délivrer la contrée. Quelques-uns prétendaient même entendre le bruit du canon. D'autres assuraient qu'avant deux mois Napoléon serait de retour « et que les royalistes seraient travaillés de la belle manière ». Le perruquier Levaut, arrivé du Bourbonnais la veille, racontait « que les Alliés s'étant présentés à Moulins avaient été repoussés par les habitants, et qu'il était étonnant que ceux de Nevers n'avaient pas expulsé de leur enceinte tous ces brigands-là, et qu'il fallait, à défaut de fusils, prendre des fourches, des bûches, bâtons, faux et même des canifs ». L'administration française fit procéder à plusieurs arrestations, entre autres à celles de l'avocat Claudin, ancien prêtre ; Faure, dit la Mi-Carême ; Levaut, Mouton, ancien moine, etc.

Le 2 et le 3 août, de grands mouvements de troupes se produisirent dans tout le département. Les corps stationnés dans l'arrondissement de Cosne se replièrent vers celui de Nevers ; dans les deux autres arrondissements, les troupes se mirent aussi en route, puis toutes prirent la direction de Dijon. Le 3 au soir, il ne restait plus à Nevers qu'une petite arrière-garde ayant un général à sa tête. Hélas ! ce n'était pas la libération. Les partants furent immédiatement remplacés par le 3^e corps de l'armée autrichienne, fort de 30 à 35.000 hommes, sous les ordres du prince de Wurtemberg, qui se répandit à son tour dans tout le département ; il se composait de Wurtembergeois et de Hessois exclusivement. Les premiers envahisseurs avaient arraché du pays tout ce qu'ils avaient pu. En

s'éloignant ils forcèrent encore les réquisitions, vidèrent complètement les magasins du peu d'approvisionnement qui y restait encore ; pour le transport de leurs bagages, ils se saisirent des voitures et d'environ 80 chevaux appartenant à des particuliers qui les virent partir « sans assurance de retour ». Des officiers vendirent, à leur singulier profit, les armes restées en dépôt lors du désarmement des gardes nationales du département. Dans la soirée du 3, la ville de Nevers, avant leur départ définitif, fut mise en émoi. Un marinier, nommé Villors, avait voulu pénétrer à l'hôtel de ville ; la sentinelle ennemie, qui en gardait la porte, le repousse vivement, il riposte par un coup de poing sur la figure ; arrêté aussitôt, il est traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort. L'exécution devait avoir lieu le jour même ; il fut amené sur la place Ducale, le peloton d'exécution était déjà prêt, lorsque, sur les instances du préfet, le baron Wecher, qui commandait l'arrière-garde, consentit à lui accorder sa grâce. Les Autrichiens emmenèrent à Dijon trois Nivernais qu'ils avaient arrêtés et qu'ils traînaient enchaînés ; parmi eux se trouvait un vieillard de quatre-vingts ans infirme.

Devaines tenta, par ses démarches auprès des nouveaux venus, d'améliorer un peu la situation de ses administrés. Il obtint un petit succès. Le prince Adam de Wurtemberg se montra bienveillant dans ses paroles ; les exigences des officiers relativement aux vivres furent écartées. Mais il ne se produisit aucune amélioration sérieuse et il pouvait en vérité écrire : « Le pays est tellement accablé par la seule présence des troupes, que le désespoir règne dans les campagnes et commence à gagner les villes et qu'il est à craindre qu'il ne survienne des mouvements fâcheux ». Il ordonna l'établissement de douze magasins dans

lesquels les maires réuniraient tous les approvisionnements qu'ils pourraient au moyen des réquisitions qu'ils étaient autorisés à faire sur les communes voisines.

La convention qui permit aux Alliés de pénétrer au midi de la Loire procura un léger soulagement au département par le départ des quelques troupes qui se rendirent dans l'Allier.

La nouvelle armée avait comme général en chef le comte de Franquemont, et comme chef d'état-major le général Latour ; le baron d'Imhof devint commandant de la place de Nevers, plus tard il fut remplacé par le baron d'Otto.

Un désarmement général fut de nouveau ordonné dans tout le département, mais cette fois furent exceptés de cette mesure les gardes nationaux et les chevaliers de Saint-Louis. Elle ne parait pas avoir produit beaucoup d'effet, du moins si l'on s'en rapporte à ce qui se passa à Nevers, où elle amena seulement le dépôt de « une mauvaise épée, une mauvaise lame de sabre et un petit fusil de chasse ».

Les réquisitions continuèrent partout. Elles étaient écrasantes pour le pays, on peut en juger d'après ce qu'elles furent dans la seule ville de Nevers. Dans les quatre premiers jours de leur occupation, les Autrichiens réquisitionnèrent 100 cuirs durs, 100 cuirs doux, 16 peaux de moutons préparées en noir, 100 cordes pour traits, 600 livres de graisse, 300 couvertures de lits, 4.000 aunes de toile, 20.000 fers à cheval, 200.000 clous. Il était presque impossible de se procurer certaines de ces denrées, les fers à cheval et les clous par exemple. Depuis quelque temps, les maréchaux n'avaient cessé de travailler pour les chevaux des militaires qui avaient passé, leurs approvisionnements étaient épuisés. On fut obligé de mettre des

sentinelles devant leurs ateliers, pour empêcher les soldats d'enlever les fers à mesure qu'ils étaient fabriqués. Tous les jours c'étaient de nouvelles demandes. Le 13 août, il fallait livrer 1.200 peaux de veaux, 100 cuirs forts, 200 brosses à cheval. Lorsque l'on accordait quelque délai pour opérer la livraison, on envoyait au plus vite dans toutes les directions chercher les objets demandés, mais souvent aucun répit n'était accordé. Lemaire, le préfet, intervenaient alors, essayant de faire entendre raison aux officiers ; ils étaient injuriés, menacés. Toutes les marchandises existant chez les six tanneurs que possédait Nevers furent livrées et les demandes ne cessèrent point. Un jour, on réquisitionne du drap écarlate qu'il n'est pas possible de trouver dans la ville ; le second adjoint Carymantrand-Robelin demande le temps de le faire venir de Paris. L'officier entre en fureur. Il crie : « Du drap, du drap, du drap. Le maire de Nevers est un matin, un c..., un voleur, comme tous les Français ; tous les Français sont des coquins sans exception ». L'adjoint menacé fut obligé de disparaître pour ne pas être maltraité. Le 18 septembre, vingt garnisaires s'installèrent chez le maire, parce que les pharmaciens n'avaient pas pu livrer tous les médicaments qu'on leur demandait. Les maréchaux, les bouchers, les boulangers sont mis en réquisition pour le service des troupes sans qu'on s'occupe des besoins de la population civile.

En outre, il fallait subvenir à la nourriture des hommes et des chevaux. Elle consistait, par exemple, le 30 juillet, en 2.610 livres de pain, 5.326 livres de viande, 225 bouteilles de vin, 350 bouteilles d'eau-de-vie, 1.785 bouteilles de bière, 179 livres de sel, 8 voitures $\frac{3}{4}$ de bois, 2.470 rations de foin, 2.250 rations d'avoine, 769 livres de haricots, 10 livres de riz.

Un certain nombre de voitures devaient être toujours

à la disposition des étrangers pour le transport des bagages ou des militaires ; des guides, nuit et jour, se trouvaient à l'hôtel de ville pour conduire les soldats et les officiers partout où ils en étaient requis ; plusieurs interprètes étaient aussi en permanence à l'hôtel de ville.

Le montant des réquisitions livrées pendant les 89 jours que les Alliés séjournèrent à Nevers, s'éleva à 308.895 fr. 80, y compris 125 francs « payés à M^{lle} Rose Pagès, pour confection de robes » (1).

Pour faire face à ces dépenses, le conseil municipal prit divers moyens. Le 17 juillet, dans l'attente de l'arrivée des étrangers, il arrêta une subvention de guerre de cinquante centimes par franc des contributions foncière, mobilière, des patentes et des portes et fenêtres. Le 2 août, « considérant que la rentrée de cet impôt est certaine, mais demande un laps de temps quelconque, tandis que la nécessité de fournir la subsistance aux troupes stationnées à Nevers est actuelle et urgente », il décida un emprunt sur les citoyens les plus aisés. A cet effet, les personnes les plus fortunées furent divisées en six classes, taxées à des sommes différentes. Cette mesure amena de si vives réclamations que le conseil, le 21 août, revint à sa première idée, mais en portant les centimes additionnels à 75 au lieu de 50. Les rentrées ne se faisant pas assez promptement, le 7 septembre on fit un appel aux riches, les exhortant à déposer leurs offrandes à la mairie. Sept habitants seulement se présentèrent et déclarèrent que, pour

(1) La ville de Nevers avait, en 1815, 12.024 habitants répartis ainsi :

Section de la Barre . . .	3.630
Section de Nièvre . . .	2.814
Section de Loire . . .	2.931
Section du Croux . . .	2.637

aider la municipalité, ils étaient prêts à souscrire des billets, mais qu'ils étaient dans l'impossibilité de fournir les fonds dont on avait besoin. Le lendemain, un emprunt forcé fut adopté sur de nouvelles bases. Toutes ces mesures successives ne produisirent que la somme de 127.482 fr. 72. Pour le surplus, les fournisseurs furent obligés d'attendre la fin d'une liquidation qui ne fut terminée que longtemps après.

Le 23 septembre, un capitaine et un général wurtembergeois se croisèrent dans la rue Sabatier. Surgit entre eux une discussion au cours de laquelle le capitaine souffleta le général. Saisi par le poste militaire, il fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort. L'exécution eut lieu le lendemain. Fourquemin raconte qu'il fut fusillé dans le cimetière devant sa fosse creusée d'avance et dans laquelle il fut jeté aussitôt. Ces détails ont sans doute été inventés par l'imagination populaire, car à cette occasion la fabrique de Saint-Cyr prêta un drap pour recouvrir le cadavre, probablement lorsqu'on le transportait au cimetière.

Le maréchal Ney, arrêté en Auvergne, traversa le département, le 18 août, pour se rendre à Paris où il devait être jugé. Voici ce que rapporte le capitaine Jomard, chargé, avec le lieutenant Janillon, de la conduite du maréchal : « Afin d'arriver promptement à Paris, j'avais écrit à M. Meyronnet, à Moulins, pour l'engager à m'obtenir des passeports de la part des troupes alliées. En effet, en arrivant dans cette ville, M. le major me remit un laissez-passer qui me mit dans l'embarras, puisqu'en arrivant à Nevers, l'on s'en empara et le garda si bien que je ne pus jamais le ravoïr. Les démarches que ce contre-tmps fit naître nécessitèrent une station de deux heures au milieu d'une foule qui

n'a pas montré la générosité si convenable à tout individu.

» En effet, je vis et entendis des gestes et des propos, qui loin d'être apaisés par les gens armés « wurtembergeois », qui nous entouraient, étaient excités par eux d'une manière indécente et ridicule.

» Enfin, après bien des sollicitations, je parvins à faire remplacer mon laissez-passer perdu. Arrivé à La Charité-sur-Loire, la scène de Nevers se renouvela, mais d'une manière bien plus violente et plus méprisable par la conduite indigne de plusieurs officiers wurtembergeois qui, en présence de leur commandant de place, se sont permis de dire en allemand et en mauvais français des propos que la décence ne permet pas de répéter, lesquels étaient tous dirigés contre M. le maréchal Ney. Les observations d'abord, les prières que nous leur fîmes ensuite, loin de les calmer, ne firent que les irriter et à un tel point que les effets s'en suivirent ; des cailloux furent lancés et dirigés, non seulement contre M. le maréchal Ney, mais encore contre nous, puisqu'un atteignit la voiture et faillit atteindre M. le lieutenant Janillon. Cette malheureuse scène s'est passée pendant que le visa du passeport s'apposait. Au moment où le commandant le rapportait, le tems était assez obscur pour qu'on ne pût distinguer les figures, aussi ces messieurs se servirent-ils de chandelles qu'ils ont eu l'impudence de porter jusque dans la voiture ; pendant ce tems, trois pelotons étaient sous les armes et rendirent même, je crois, des honneurs militaires à notre passage devant eux » (1).

Dans les villes, les Alliés choisissaient parmi les notables des otages pour les contributions de guerre. A Nevers, il en fut désigné dix et trois à Cosne. « Il

(1) Arch. nat., F, 7, 6083.

faudra, dit le prince Emile de Wurtemberg, qui commandait dans cette dernière ville, désigner des personnes bien portantes et capables de soutenir les fatigues d'un voyage. Ces trois personnes sont instruites qu'il leur est défendu, sous peine de confiscation de toute leur fortune et arrestation de leur famille entière, de s'éloigner, sans permission, du circuit de la ville, et qu'ils doivent se tenir prêts à partir incessamment qu'ils seront demandés (1) ».

Non contents d'avoir saisi les fonds se trouvant dans les caisses publiques, les étrangers, « en conséquence du principe que toutes les propriétés mobilières et immobilières du gouvernement et les revenus de l'Etat, tant échus qu'à échoir, appartenaient aux puissances alliées dans les pays occupés par leurs troupes », voulurent se mettre en possession de ces propriétés et revenus dans le département de la Nièvre. Ils éprouvèrent une vive opposition de la part du préfet. Les Wurtembergeois émirent les prétentions que les Autrichiens avaient déjà manifestées à ce sujet. Ils adressèrent au receveur général une demande afin de connaître l'état du recouvrement des impôts. Devaines fit défense à ce fonctionnaire de donner une réponse et protesta en vertu de la déclaration du 24 juillet. Le conseiller d'Etat, commissaire du roi de Wurtemberg, d'Otto insista vainement en menaçant de mesures de rigueur. Le 21 août, il écrivait : « Monsieur le préfet, je viens d'être informé que vous avez fait parvenir au receveur général la prohibition de me donner les renseignements que je lui ai demandés. Je dois insister à ce que je vous ai déclaré et aux mesures que je vous

(1) A Nevers, les otages furent M.M. Andras de Marcy, le comte de Larochehoucault, Tiersonnier, Flamen d'Assigny, de Lavesvre, de Bussy, de Sainte-Marie, de Bouillé, du Rosay, de Foulon.

ai annoncées ; je vous invite, par conséquent, de retirer vos ordres prohibitifs sans retard, ce qui vous fera éviter des inconvénients ultérieurs ». Cette lettre fut apportée par un officier, qui s'installa à la préfecture avec 28 hommes, et déclara qu'il avait ordre de s'y maintenir jusqu'à ce que satisfaction fût donnée à la demande du conseiller d'Etat. Cette troupe devait vivre chez le préfet à discrétion et recevoir une somme de 120 fr. par jour. Nouvelle protestation du préfet, à laquelle il fut répondu : « Il n'a dépendu que de vous, monsieur, d'éviter des désagréments en exécutant les ordres du gouverneur général, du premier magistrat de ce pays. Ces militaires, qui se sont par conséquent établis chez vous, peuvent prétendre à une bonne nourriture, et l'argent qui (*sic*) doivent se faire payer chaque (*sic*) jour est selon le tarif accoutumé qui n'égale sûrement pas en pareils (*sic*) occasions celui que les militaires français ont cru établir pendant vingt-cinq ans en Allemagne. Malgré cela, des ordres précises (*sic*) ont été données pour qu'aucun abus n'ait lieu ».

Les Alliés purent assouvir leur cupidité sur une au moins des propriétés de l'Etat : les forges de La Chaussade. Ils s'emparèrent des fers se trouvant à Guérigny et dans les autres établissements de la marine, s'élevant à 2.316.107 kilogrammes. Le 30 août, d'Otto annonçait au directeur que ces fers avaient été vendus au banquier Erlanger, de Francfort-sur-le-Mein, et lui donnait ordre de lui en faire livraison. Au départ des étrangers, une partie se trouvait encore dans les magasins de Grenouillet, maître d'usine, commune de Coulanges. Le gouvernement français prétendit que ce dernier en était le véritable acquéreur, mais Erlanger le revendiqua comme les ayant achetés des représentants des souverains du Wurtemberg et de la Hesse. Le 20 octobre, « considérant que le gouvernement a

droit de reprendre ces fers partout où ils existent parce qu'ils étaient sa propriété, et qu'aucun Français ne devait, sans manquer à ses devoirs envers la patrie, faciliter leur enlèvement dont les suites étaient si préjudiciables à l'Etat et au commerce ; que le gouvernement veut bien rembourser aux acquéreurs les sommes qu'ils ont déboursées et garantir les paiements auxquels ils se sont engagés envers les autorités étrangères », ils furent saisis entre les mains des détenteurs, et une commission, composée de quatre membres, fut chargée d'en dresser inventaire. L'Etat racheta ainsi ce qui lui avait été ravi ; mais, « considérant que la fonderie de Nevers n'eût pas été spoliée par les troupes étrangères si des Français ne se fussent pas rendus complices de cette spoliation en achetant les matières enlevées », les réparations occasionnées par cet enlèvement, s'élevant à 555 fr. 60 c., furent mises à la charge de Grenouillet, qui dut les solder dans les vingt-quatre heures.

Il ne suffisait pas d'écraser le pays par d'incessantes réquisitions d'objets de toute nature, d'obliger les habitants à nourrir les soldats à discrétion, de saisir les fonds se trouvant dans les caisses publiques, de s'emparer de toutes les propriétés de l'Etat, de vouloir lever les impôts, les Alliés prétendaient en outre frapper une contribution pour la solde des troupes. Le 31 août fut présenté au préfet un état réclamant sans délai et sous menace d'exécution militaire, pour la part contributive des départements de la Nièvre et de l'Allier, pour deux mois de solde des troupes wurtembergeoises et hessoises, la somme de 1.866.666 fr., plus, pour fournitures d'objets d'équipement, celle de 7.002.159 fr., soit la somme totale de 8.868.825 fr. Comme beaucoup de ces objets étaient absolument introuvables dans le département, on pouvait se libérer moyennant

des prix fixés par les étrangers. Devaines lutta avec énergie contre cette prétention. « Votre Excellence n'ignore pas, écrivait-il au commissaire général des coalisés, que le département de la Nièvre, l'un des moins riches de la France, ne produit pas dans les meilleures années de quoi nourrir les deux tiers de sa population ; que les mines, qui sont sa seule richesse, sont en stagnation ; que depuis six semaines il a nourri d'abord 60.000 Autrichiens, ensuite 30 à 35.000 Wurtembergeois et Hessois ; que tout ce qui existait de toiles, draps, cuirs, fers, etc., est épuisé par des réquisitions partielles et successives qu'ont frappées les troupes qui l'ont occupé... En admettant même qu'une partie de cette charge énorme fût versée par le département de l'Allier, en raison de la portion de son territoire assignée comme cantonnement aux troupes wurtembergeoises, celui de la Nièvre aurait à en supporter les trois quarts ou les quatre cinquièmes. Ce serait donc au moins 6.600.000 fr. ; cette somme est plus que triple du montant de ses impositions : l'acquitter, surtout dans un bref délai, serait impossible... Quand, au surplus, Monsieur le Conseiller d'Etat, les effets d'habillement, équipement, remonte, etc., que vous requérez existeraient en nature dans le département, je ne pourrais prendre sur moi d'en ordonner la livraison, il serait encore de mon devoir de m'y opposer, et je le ferais. Les instructions de mon gouvernement sont positives à cet égard ».

De toutes parts on signalait les excès des troupes alliées.

A Nevers, deux femmes, l'une pour avoir défendu ses maîtres, l'autre accusée d'avoir jeté une pierre à un soldat, sont conduites au corps de garde et sont fustigées « avec indécence comme avec brutalité ».

Une partie de la ville de Clamecy fut mise au pillage

pendant la nuit du 5 au 6 août et celle du 6 au 7 ; les faubourgs le furent à leur tour le 7 ; les habitants furent contraints de fuir.

A Cosne, une domestique de vingt ans, Blandine Jeannot, est violée par deux Hessois ; l'administration française lui donne 200 fr. pour qu'elle renonce à la plainte qu'elle avait formée. Une autre femme a le même sort à Port-Aubry. Asselineau, fils de l'hôtelier du Grand-Cerf, avait deux militaires en logement chez lui ; le 16 septembre, on lui en envoie deux autres ; il veut faire des observations ; il est traîné au corps de garde de la mairie et reçoit cinquante coups de bâton ; le soir, vingt-deux coups de surplus lui sont administrés dans la cour de la mairie.

Un Autrichien entre dans la maison du garde champêtre de Gacogne et veut forcer une armoire. La femme essaie de s'y opposer ; elle est blessée mortellement d'un coup de sabre. A ses cris, son mari accourt ; il est tué d'un coup de fusil.

Le 28 août, des soldats français, rentrant dans leurs foyers, passaient près de Mesves ; ils sont assaillis par une troupe d'étrangers qui veulent absolument s'emparer des shakos des Français. J.-B. Tondu, sergent au 8^e régiment de tirailleurs, veut résister ; il est mis à mort. Son assassin passe devant le conseil de guerre à Pouilly et est acquitté.

Près de Menou, le charretier de Frottier, notaire à Varzy, est réquisitionné pour amener du bois ; sa voiture s'embourbe ; les militaires qui l'accompagnent frappant ses bœufs, il les prie de ne pas leur faire de mal ; aussitôt ils se précipitent sur lui et le tuent à coup de sabres et de baïonnettes.

Un hussard est trouvé mourant sur la route d'Anthien à Saint-Martin-du-Puy. La bourre de fusil trouvée près de lui, portant des « caractères non français »,

laisse supposer que l'assassin est étranger au pays. Peu importe, avant toute enquête, le commandant de Clamecy écrit : « Je vous somme, Monsieur le Préfet, d'employer tous les moyens pour découvrir les malfaiteurs et me les livrer, et dans le cas contraire je serai obligé de punir l'innocent avec le coupable ». Il ordonne d'arrêter, comme otages, les trois personnes les plus riches de Saint-Martin et de les conduire à Clamecy ; il veut imposer une contribution de 10.000 fr. sur la commune et menace, si le coupable n'est pas livré dans les huit jours, d'incendier le village. Il s'agissait d'un déserteur tué par un autre déserteur.

Deux jours après, un caporal, passant dans le bois de la Motte, près Billy, prétend que des coups de fusil ont été tirés sur lui. Sans aucune preuve, on menace le village du même sort que celui de Saint-Martin ; on veut rendre le sous-préfet de Clamecy responsable.

A Nuars, cinq personnes sont blessées à coups de sabre.

Le 20 juillet, un soldat est tué à Courcelles. A dix heures du soir, les troupes envahissent le village, enfoncent les portes. Quatre otages sont emmenés d'abord à Clamecy, puis à Dijon. Ils étaient en route pour l'Allemagne, lorsque la comtesse Duquesnay obtint des autorités supérieures qu'ils fussent ramenés à Nevers, où on les maintint en prison.

A Billy-sur-Oisy, des militaires se saisissent de l'aubergiste Roblin, le frappent, le traitent « tel qu'un cheval », le font mettre à genoux, lui font embrasser leurs bottes et ne le relâchent que « sous la condition qu'il leur amènerait quatre jolies filles de quinze ans ». Ils entrent dans la maison dans laquelle était en nourrice l'enfant de Garnier, tanneur à Clamecy, en chassent tous les habitants, à l'exception d'une femme septuagénaire, prennent l'enfant, le mettent dans une

chaudière pleine d'eau, sous laquelle ils allument du feu et s'enfuient ; la vieille femme parvint à sauver l'enfant. Ce fait est attesté par un procès-verbal du garde champêtre.

Le 24 juillet, les chasseurs du Loup entrèrent à Corbigny, qui « a souffert toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut ». Les habitants qui le purent se précipitèrent dans les bois. « Le pillage a été général ; les fermetures les plus solides ont été brisées ; les hardes, le linge ont été pris ; les meubles fracturés ; les bestiaux restés dans les étables tués, et, pour comble d'infortune, le viol a été tenté dans plus de trente maisons, mais la fuite des personnes attaquées n'a permis à la brutalité des effrénés que la consommation de deux de ces crimes atroces sur deux femmes sexagénaires ; plus de cent personnes ont été battues et mutilées à tel point qu'il en coûtera la vie à plus d'une ».

A Menou, « des soldats effrénés se jetèrent sur plusieurs femmes, leur arrachèrent leurs fichus, leurs coëfes, leurs croix, leurs bagues, leurs poches et le peu d'argent qu'elles avaient ; les draps, les vêtements, les meubles, les brebis, les cochons, rien n'a été épargné ».

La commune de Cuncy fut livrée au pillage pendant deux jours entiers.

A Châteauneuf, Cessy, Chasnay, etc., « tous les objets que les malheureux habitants n'avaient pas eu la précaution de cacher » sont pillés.

Aux Bertins, commune de Narcy, trois lanciers de la garde du prince de Wurtemberg sont assassinés. Le village tout entier est livré aux flammes ; treize familles restent sans asile. A compter de ce jour, les soldats des environs « n'étaient plus des hommes,

mais des diables ». C'était « une troupe de chiens enragés ».

Dix jours après, un hussard est tué près de la même localité, à dix heures du soir. Toute la nuit, les villages voisins sont fouillés ; on perquisitionne avec brutalité ; six arrestations sont opérées. Germain Bossuat se reconnaît l'auteur du meurtre ; il est condamné à mort par le conseil de guerre de Cosne. Le prince de Hesse-Hombourg lui fait grâce « en faveur du duc de Tarente » et le condamne à une amende de 100 fr., sous la condition que, « pour sa propre sûreté », il restera en prison jusqu'au départ des Alliés.

A Entrains, quittant la ville, les troupes se font délivrer un certificat constatant qu'elles se sont conduites honnêtement ; mais à peine sont-elles parties que les habitants font entendre les plus vives protestations. Ils ont signé ce certificat sous la menace, mais ils ont été volés, beaucoup ont été blessés, le désespoir les a forcés à quitter leurs demeures.

Le château de Saint-Martin est mis à sac. Le propriétaire, Louis de Sainte-Marie, premier adjoint de Nevers, croit que sa qualité de chevalier de Saint-Louis sera un titre pour obtenir justice auprès de ceux qu'il considère comme étant entrés en France pour rétablir le roi. Il porte plainte aux autorités militaires de Nevers ; il lui est répondu de s'adresser à Saint-Saulge ; on lui donne une lettre de recommandation pour le commandant de cette ville. « Il a la bonne fois (*sic*) de l'envoyer ». Le commandant du régiment de Lippe vient faire une enquête ; il déclare que « le capitaine Diétricht s'est contenté de la mauvaise table qu'un simple soldat n'aurait pas voulu » ; l'intendant de Saint-Martin, comme ayant fait de faux rapports, est battu par les soldats, menacé d'être fusillé, emmené

pour quinze jours en prison. A son départ du château, l'enquêteur a soin d'emmener le cheval du propriétaire, qui ne le revit jamais.

Dans certaines parties du département, les Allemands coupèrent les blés avant leur maturité pour leurs chevaux ; ils arrachaient les pommes de terre non encore mûres, prenaient les plus belles, jetaient les autres.

« Les nouvelles sont affreuses », disait le sous-préfet de Château-Chinon. D'après celui de Cosne, les habitants, « désespérés, veulent, en partant, mettre le feu à leurs maisons ».

« J'ai voulu, écrit le maire de La Marche, faire des observations aux officiers, qui me traitèrent comme un chien et me firent réponse à coups de plat de sabre, parlant de me faire fusiller ». Celui de Livry : « Le viol, le malheur d'un grand nombre d'habitants, qui ont été meurtris à coups de sabre et de bourrades de fusils, la rupture des meubles et le vol des effets sont à l'ordre du jour des soldats alliés ». Le maire de Magny-Cours : « Les circonstances sont telles que la moitié de mes paysans et toute ma maison m'ont quitté cette nuit, me trouvant seul chez moi avec 50 ou 60 hommes et autant de chevaux à nourrir, des ordres à donner que personne n'exécute et les menaces effroyables que me répètent sans cesse ceux qui m'entourent... Les forces m'ont abandonné, et au moment où vous recevrez ma lettre, je serai déjà bien loin ». Son voisin, le maire de Cours : « Je quitte ma maison aujourd'hui et j'abandonne tout ».

De toutes parts ce ne sont que plaintes et malédictions. Au milieu de ce concert on ne trouve qu'une seule note discordante. Saint-Aubin-les-Chaumes est occupé par un détachement hongrois dont le comman-

dant s'est tellement « distingué par sa bonne conduite qu'on regrette de ne pas savoir son nom ».

Contre ces abus de la force que pouvait l'administration française ? Rien. Devaines faisait son possible. Ses protestations, ses observations sont incessantes, mais inutiles. Elles finirent par fatiguer les officiers supérieurs. A leur arrivée, les Alliés avaient posé une garde d'honneur à sa porte. Le 19 août, il recevait la note suivante : « Comme M. le préfet, par ses faux rapports, s'est rendu indigne d'une garde d'honneur, on la lui ôtera de son hôtel par ordre du commandant de place ». Désormais, il n'y eut plus de factionnaire devant la préfecture.

Voici l'article que publiait le *Moniteur universel*, au milieu de toutes ces tristesses, le 5 septembre : « Cosne, le 26 août. Il est des jours dont le retour périodique apporte le contentement et l'allégresse dans les chaumières comme dans les palais, dans les bourgades comme dans les cités, tel est celui qui a dû permettre à tous les bons Français d'oublier tous les malheurs personnels, tous les malheurs de la patrie, pour ne nourrir leur cœur, pour n'occuper leur esprit que de ces sentiments pieux et consolateurs qu'inspire le retour du plus tendre des pères dans le sein de sa famille bien-aimée.

» Depuis trois semaines, les troupes alliées de Hesse-Darmstadt, sous les ordres de S. A. M^{re} Emile, sont venues remplacer les troupes autrichiennes, sous les ordres de l'archiduc Maximilien. Ces troupes se distinguent par une discipline sévère et une excellente tenue. Hier 25 a été pour cette cité et pour tous ceux qui l'habitent un jour de fêtes, celles des deux souverains, objets des vœux et de l'allégresse des peuples.

» Dès le matin, les troupes hessoises stationnées à Cosne et dans les contrées voisines se sont réunies en

bataille sur la principale place de la ville. Après diverses évolutions, elles se sont formées en carré et ont été passées en revue par S. A. M^r le prince Emile, fils de Louis X, grand-duc souverain de Hesse-Darmstadt, par leur prince, qui saisit cette occasion pour distribuer aux principaux chefs les décorations de l'ordre du Mérite de Hesse-Darmstadt. A deux heures, le prince se rendit à l'hôtel de ville : un banquet avait été préparé dans l'une des salles de la mairie ; tous les officiers de la garnison et des contrées voisines ont eu l'honneur de s'asseoir à la table de Son Altesse : une salve d'artillerie annonça le toast porté au grand-duc souverain de Hesse-Darmstadt. Cet instant a été aussi pour toutes les classes des citoyens le signal d'offrir, dans leurs concerts de famille, au prince rendu à leurs vœux, le tribut annuel de leur amour et de leur fidélité.

» Le soir, la ville entière, par un mouvement spontané, a été illuminée ; partout a été arboré le drapeau blanc, symbole de la paix ; la cordialité la plus affectueuse s'établit entre les soldats et les citoyens ; unis pour une même cause, éprouvant les mêmes sentimens, tous étaient confondus, il n'y avait plus d'étrangers ; l'air retentissait des airs du pays de Hesse-Darmstadt, auxquels se mêlaient aussi les airs d'amour de : « Vive Henri IV ! » et les cris réitérés de : « Vive le Roi ! Vive Louis XVIII ! »

» La fête s'est terminée par un feu d'artifice tiré sous les fenêtres de l'hôtel de S. A. le prince Emile et dont MM. les officiers ont fait les honneurs ».

On serait étonné de voir l'annonce de tant d'allégresse dans Cosne, alors que la ville était accablée sous le poids des réquisitions et les habitants exposés impunément à la brutalité des soldats, si l'on ne savait combien souvent les rapports officiels sont mensongers.

Le mois d'octobre vit s'opérer la libération du département. Déjà depuis le 16 septembre, par suite d'un arrangement entre les gouvernements, les Alliés avaient remis l'administration civile et financière aux autorités françaises. A la nouvelle du prochain départ des étrangers, une certaine agitation se fit sentir dans quelques parties de la Nièvre. On se remit à parler du retour de Napoléon ; des cris de : « Vive l'Empereur ! » se firent encore entendre. Un nommé Jean Godard, qui revenait de Paris, répandit dans les environs de Pré-mery le bruit qu'un des faubourgs de la capitale n'avait pas voulu se rendre aux envahisseurs ; que les troupes, de part et d'autre, étaient sur le point d'en venir aux mains ; qu'entre Paris et Nevers une ville avait opposé la même résistance ; que le général français qui y commandait avait déclaré qu'il avait des vivres pour cinq ans et qu'il ne se rendrait pas avant de les avoir consommées.

Le préfet ordonna de nouveau le désarmement. Plusieurs des partisans du régime déchu furent mis sous la surveillance de la police, d'autres furent emprisonnés.

Dès les premiers jours d'octobre, les troupes dispersées dans le département commencèrent un mouvement dans la direction de l'Est et quittèrent quelques-unes des localités qu'elles occupaient. Le 6, le sous-préfet de Clamecy écrivait : « Avant-hier soir, l'artillerie hessoise de Cosne est arrivée ici, d'où elle est repartie hier matin avec celle de Clamecy pour Avallon. Le départ a été précédé de quelques désordres. Hier soir est arrivé un ordre de faire faire halte à l'artillerie qui, heureusement pour nous, était partie de grand matin. On tremble ici qu'elle ne rétrograde, parce qu'on aurait deux artilleries pour une, et qu'il n'y a pas de troupe plus exigeante et plus ruineuse. L'incertitude de l'éva-

cuation met le comble à l'anxiété. Tous les détachements stationnés dans différentes communes sont rentrés en ville et la surchargent. Corbigny est évacué, on dit que Lormes l'est aussi ; j'attends la confirmation de cet avis ». Nevers fut complètement libéré le 19, La Charité et Cosne le 23, l'arrondissement de Clamecy le fut le dernier, la ville seulement le 25. Le lendemain, le sous-préfet écrivait : « Mon arrondissement est enfin évacué depuis hier, et quoiqu'à force de réclamations la discipline fut un peu améliorée, cependant les ennemis ne sont pas partis sans de nouvelles exactions et sans quelques désordres inévitables avec les Hessois. Nous avons acheté bien chèrement toutes les diminutions d'oppression qu'ils ont vendues, mais encore a-t-il mieux valu s'armer de patience que de laisser sonner le tocsin dans les campagnes qui commençaient à s'irriter, et Dieu seul sait où quelques jours de plus nous auraient tous entraînés ».

Le départ des Alliés fut partout un soulagement énorme ; à Clamecy, on chanta un *Te Deum*.

On rencontre encore aujourd'hui dans beaucoup de communes du département de la Nièvre des familles portant des noms à consonnances étrangères. Elles tirent, dit-on, leur origine de soldats de l'armée d'occupation restés dans le pays après le départ de leurs camarades. Ces familles ne descendent-elles pas plutôt de prisonniers internés pendant les guerres de la République et de l'Empire ? Un nombre assez considérable de ces prisonniers renoncèrent à retourner dans leur patrie et déclarèrent dans les municipalités leur intention de se fixer en France ; à Nevers seulement, nous trouvons 23 de ces déclarations en 1812, 4 en 1813, 22 en 1814 et 4 en 1815. La plupart de ces

anciens militaires naturalisés se sont mariés et ont formé souche, tandis qu'il est peu probable que des envahisseurs de 1815 se soient établis dans notre contrée ; ils auraient été trop mal accueillis par suite des haines qu'ils avaient accumulées contre eux.

NOTES SUR NEVERS

Pendant les années 1813, 1814 et 1815

Par EDMOND DUMINY

Lorsque commença l'année 1813, la ville de Nevers était administrée par le comte Chabrol de Chaméane, maire, ayant comme premier adjoint Louis Rapine de Sainte-Marie et comme second adjoint Carymantrand-Robelin ; le premier occupait ces fonctions depuis le 29 septembre 1808 et les deux adjoints depuis le 5 avril 1809. Le conseil municipal, qui aurait dû comprendre trente membres, n'en comprenait réellement que vingt-deux, dont la plupart étaient en exercice depuis le 26 floréal an VIII.

Les circonstances étaient graves. La Grande Armée avait disparu dans les neiges de la Russie. Pour lutter contre l'Europe coalisée, la France devait s'imposer des sacrifices de toutes sortes. Dans toutes les parties de l'Empire les préfets s'efforçaient de provoquer des manifestations de patriotisme et de dévouement à Napoléon. Le 19 janvier, les membres du conseil municipal assemblés à l'instigation du baron de Breteuil, préfet du département : « considérant que l'insubordination et la perfidie de l'un des généraux d'une puissance alliée doit avoir affaibli les moyens qu'emploie le génie de Napoléon pour réprimer les perturbateurs du repos des nations, conquérir la paix au continent et maintenir le peuple français dans cette glorieuse carrière où il l'a replacé ; que dans une guerre dont le théâtre est immense et qui a pour objet

les plus grands et les plus nobles intérêts, les pertes journalières exigent des remplacements continuels, et que ces pertes ne sauraient être réparées par les voies ordinaires ; que c'est dans les circonstances fâcheuses précisément que le vrai patriotisme trouve les plus belles occasions de signaler son dévouement à la chose publique, et qu'il appartient à la ville chef-lieu de ce département d'en donner l'exemple aux communes qui le composent », prirent la décision suivante : « La Ville de Nevers offre à Sa Majesté l'Empereur et Roi cinq hommes qu'elle montera et équipera à ses frais, et qui devront joindre sans délai les glorieux étendards de Sa Majesté ».

En même temps ils votèrent cette adresse : « Sire, quel Français pourrait oublier que Votre Majesté impériale et royale fut choisie par la Providence pour opérer des prodiges inespérés, replacer la France au premier rang des nations et lui rendre, par l'éclat des exploits militaires et la sagesse des institutions civiles, sa gloire quelque temps obscurcie ? L'Angleterre, s'applaudissant de la trahison d'un général déshonoré, espérerait-elle faire pâlir encore une fois l'astre de la France et rouvrir sur cette heureuse contrée la boîte de Pandore à jamais fermée par les mains augustes de Votre Majesté impériale et royale ? Non, Sire, la perte de quelques chevaux, victimes de l'intempérie des saisons, la défection de quelques lâches, indignes d'être comptés au nombre de vos fidèles alliés, ne suffisent pas pour produire un résultat si funeste. Un supplément de cavalerie est nécessaire à Votre Majesté impériale et royale pour conquérir la paix. La France, comme la terre de Cadmus, enfantera des soldats. Paris a donné l'exemple à l'Empire ; nous lui envions ce bonheur ; mais du moins c'est à Nevers à le donner au département. Interprètes de nos concitoyens, nous

supplions Votre Majesté de daigner accepter l'offre de cinq cavaliers montés et équipés et d'agréer l'hommage du profond respect avec lequel nous sommes, Sire, de Votre Majesté impériale et royale, les très humbles et fidèles sujets ».

Six jours plus tard les maires des quinze communes composant alors le canton, réunis à Nevers, envoyèrent une nouvelle adresse : « Sire, le monde retentit du bruit de la conspiration formée par les éléments contre vos phalanges toujours victorieuses et secondée encore par l'indigne conduite du général de l'un des rois vos alliés. Ce n'est pas l'effroi, c'est une ardeur nouvelle, c'est l'enthousiasme que ces événements excitent dans l'âme du pays régénéré et gouverné par Napoléon. Toutefois, ils ont causé des lacunes dans les vastes mesures que Votre Majesté avait prises pour arracher à ses ennemis le brandon de la discorde et les torches de la guerre. Nos aïeux, Sire, nous ont appris ce qu'il y avait à faire dans de telles conjonctures. A l'exemple de la ville chef-lieu du canton de Nevers, les communes qui le composent offrent à Votre Majesté trois cavaliers montés et équipés et qui, au premier appel, iront rejoindre ses vieilles bandes. La France n'ignore pas, Sire, que vous n'aspirez qu'à donner la paix au continent ; elle met sa confiance dans le Dieu qui la protège, dans le Dieu qui inspire votre génie et qui veut que la patrie vous doive son salut, sa gloire, son repos et son bonheur. Nous supplions Votre Majesté de daigner agréer cette offre et l'hommage du plus profond respect avec lequel nous sommes, Sire, de Votre Majesté impériale et royale les très fidèles sujets ».

Le dimanche 14 février, un *Te Deum* fut chanté solennellement en la cathédrale, « en actions de grâces du Concordat passé, le 26 janvier, à Fontainebleau,

entre Sa Sainteté et Sa Majesté, pour le rétablissement de la paix de l'Eglise ». Toutes les autorités, le préfet en tête, et un détachement de cent hommes de la garde nationale y assistèrent.

Un décret impérial du 15 mars appela le baron de Breteuil à la préfecture des Bouches-de-l'Elbe. En lui notifiant sa nomination, le ministre lui enjoignait de se rendre à Hambourg le plus promptement possible. De Breteuil mit un empressement extrême à obéir. Averti de son changement le 21, six heures après il avait définitivement quitté Nevers, sans même avoir pris le temps de faire ses adieux aux autres fonctionnaires qui ne connurent son départ que le lendemain. Il fut remplacé, à la tête du département, par Joseph Fiévée, ancien proscrit du 18 fructidor, ancien correspondant de Bonaparte, auteur du roman alors célèbre, *La dot de Suzette*, qui prit possession de ses fonctions le 8 avril.

Un autre décret du 3 avril maintint la municipalité dont le mandat était légalement expiré le 31 décembre précédent. L'installation et la prestation de serment eurent lieu le 18 mai. Ce jour-là, « à onze heures un quart environ, un des huissiers de la préfecture vint annoncer que M. le préfet se dispose à se rendre à l'hôtel de la mairie. Aussitôt une députation du conseil municipal, ayant à sa tête l'un de MM. les adjoints, et précédée des tambours et de la musique, s'est transportée au-devant de M. le préfet. Un moment après, ce magistrat arrive avec son cortège, accompagné de M. le secrétaire général de la préfecture, et il est introduit par M. le maire qui était allé le recevoir au pied de l'escalier ». Après la lecture du décret de nomination, « qui a été suivie de cris de : Vive l'Empereur ! et d'une symphonie, M. le préfet a improvisé un discours dans lequel, s'adressant à MM. le maire et ses

adjoints, il a remarqué que leur nouvelle nomination est une preuve qu'ils ont justifié la confiance qui avait porté Sa Majesté impériale et royale à les nommer déjà il y a cinq ans et que cet acte lui paraissait être un gage des nouveaux efforts qu'ils feraient pour remplir les vues du gouvernement », puis le serment fut prêté. Cinq jours auparavant, le conseil municipal s'était réuni et les membres « ont délibéré et arrêté qu'une députation de cinq d'entre eux irait, sans désemparer, féliciter M. le Maire, tant sur l'équité constante que sur l'économie et l'utile emploi des revenus qui caractérisent son administration. Sur le champ, cette députation a rempli sa mission près de M. le Maire qui l'a priée de vouloir bien recevoir, au nom du conseil, ses empresseés remerciements de l'honneur qu'on venait de lui faire ».

Le dimanche 20 juin, tous les fonctionnaires, le maire, les adjoints, les membres du conseil municipal, les professeurs et les élèves du collège, assistèrent à la procession du Saint Sacrement, à l'issue de laquelle fut chanté, en l'église Saint-Cyr, un *Te Deum*, en actions de grâces de la victoire remportée à Würtzen par les armées françaises.

A la suite de la séance du Sénat du 7 octobre 1813, dans laquelle la régente Marie-Louise avait fait appel à tous les Français, les préfets furent chargés d'exciter à de nouvelles manifestations de dévouement. Le 17, Flévoé écrivait au sous-préfet de Nevers (1), confidentiellement, en traçant le canevas d'une adresse, comme un professeur à ses élèves ; « La séance du Sénat du 7 de ce mois, présidée par Sa Majesté l'Impératrice, a produit un grand effet sur le cœur de tous les Fran-

(1) A cette époque, les villes chefs-lieux de département avaient un sous-préfet comme les autres arrondissements.

çais. Ma correspondance particulière m'apprend que les *bonnes villes* de l'Empire vont députer vers Sa Majesté, pour lui renouveler le serment, si naturel en France, de tout sacrifier plutôt que de recevoir la loi de l'étranger.

» Dans les départemens où il n'y a pas de *bonnes villes*, et celui-ci est du nombre, ma correspondance particulière me marque également que les villes principales feront des adresses dans le même sens. Ces adresses seront envoyées par les maires aux préfets ; les préfets les feront passer au ministre de l'intérieur qui les présentera à Sa Majesté.

» Quand les départemens de l'Empire protestent de leur dévouement, le département de la Nièvre, composé de provinces centrales et de tout temps parties principales de la France, ne restera pas muet.

» Je pense que dans votre arrondissement la ville de Nevers doit présenter une adresse.

» Elle peut contenir : 1^o l'éloge de l'impératrice régente, éloge qui ressort naturellement de ce qu'elle a dit dans la séance du Sénat du 7 de ce mois, et de l'impression que ces paroles ont faite sur le cœur des Français.

2^o L'élan généreux qui animerait tous les Français, s'il en était besoin, pour conserver à la France la gloire qu'elle s'est acquise par les victoires et les grandes combinaisons du prince qui la gouverne.

» 3^o L'assurance qu'aucun sacrifice pécuniaire ne saurait coûter à des Français animés de tels sentimens.

» 4^o Offrir, pour preuve de la vérité des promesses faites en ce moment, toutes les promesses accomplies dans chaque partie de ce département, où la voix du Souverain ne se fait jamais entendre sans exciter le zèle de tous les habitans.

» En vous donnant ici quelques idées principales, je suis loin d'en prescrire l'usage ; la vérité des sentimens n'a pas qu'une seule expression ; de même qu'en indiquant des adresses courtes, je ne prétends pas qu'on doive s'interdire les développemens. Tout dans ce genre est bien, pourvu qu'il y ait convenance et dignité d'expressions ».

Le conseil municipal se réunit donc et vota l'adresse suivante : « Madame. Les paroles mémorables prononcées par Votre Majesté, dans la séance du Sénat du 7 de ce mois, ont retenti dans tout l'Empire et ont fait une vive et profonde impression dans le cœur de tous les Français, qui y ont reconnu le langage touchant d'une mère à ses enfants.

» La nation française, Madame, connaît les prétentions et les artifices des ennemis de Sa Majesté l'Empereur, votre auguste époux, mais elle connaît encore mieux son devoir et ne répond à leurs menaces que par de nouvelles protestations de fidélité, d'amour et de dévouement au héros qui la gouverne.

» La ville de Nevers, Madame, s'empresse à son tour de déposer au pied du trône de Votre Majesté impériale et royale l'expression de son dévouement et la promesse de faire tous les sacrifices que les circonstances pourraient exiger. Elle donne à Votre Majesté pour garant de cette promesse l'exactitude et la célérité avec lesquelles ont été exécutées par les habitans de cette ville toutes les mesures jusqu'alors réclamées pour le soutien du trône et la gloire de la France ».

Cette adresse fut votée après le rejet d'un premier projet dans lequel les sentimens de dévouement à l'Empereur étaient énoncés en termes beaucoup plus vifs et qui contenait le passage suivant : « Parce que, en dernier lieu, Sa Majesté l'Empereur, avare du sang

de ses peuples, a refusé de suivre la victoire aussi loin qu'elle semblait vouloir le conduire, parce que l'Angleterre a suscité pour un moment de nouvelles armées contre Sa Majesté, ses ennemis et les vôtres, Madame, sont devenus injustes, durs et inflexibles dans leurs prétentions... Que disons-nous ? Ils vont peut-être, dans leur présomptueux délire, jusqu'à calomnier la France, jusqu'à la croire capable d'ingratitude. Peut-être se sont-ils bercés de la folle espérance que des Français pourraient... Mais Votre Majesté, Madame, entend les cris d'indignation qui s'élèvent de tous les points de l'Empire. Déjà elle entend la nation attaquée répondre aux insultes de l'ennemi par de nouvelles protestations de fidélité, d'amour et de dévouement au héros qui la gouverne ; elle entend trente millions de sujets dire qu'ils sont prêts à tout sacrifier pour aider Napoléon, s'il en était besoin, à maintenir la France au degré de gloire et de supériorité où ont su l'élever son génie et ses armes et à donner encore la loi à l'étranger, bien loin de la recevoir de lui ».

Malgré la tristesse des événements, le dimanche 5 décembre fut célébré avec le cérémonial ordinaire l'anniversaire du couronnement de l'Empereur et de la bataille d'Austerlitz ; un *Te Deum* fut chanté en l'église Saint-Cyr.

Vers la fin de 1813 le nombre des prisonniers de guerre internés dans le département, et particulièrement dans le chef-lieu, augmenta d'une manière considérable. On en trouvait à Nevers pour ainsi dire de toutes nationalités : Anglais, Maltais, Allemands, Hongrois, Russes, etc., les plus nombreux étaient les Portugais et les Espagnols. Au mois de janvier 1814 on en compta un moment 5.000 réunis dans notre ville. Outre les prisonniers proprement dits station-

naient aussi quelques otages espagnols, parmi lesquels deux prêtres de Pampelune. Jean-Charles Vidorre et Martin Perez, qui pendant environ deux ans vinrent en aide au clergé catholique français alors peu nombreux. A cette époque séjournèrent également, pendant une huitaine de jours, quatorze cents hommes provenant d'un régiment de husards croates « désarmés à Dijon par ordre de l'Empereur ». Si l'on ajoute à tout ceci la garnison, composée d'une partie du 144^e de ligne, les conscrits de tous les points du département et des départements voisins, les convois de réfractaires et de gardes nationaux de divers départements, les militaires de toutes armes, soit isolés, soit par détachements et qu'il fallut loger au nombre de 3.028 en novembre, 3.260 en décembre, 13.049 en janvier et 7.258 en février, on comprendra quel encombrement devait en résulter dans une ville de 12.000 âmes.

Il était difficile de loger tout ce monde, d'autant plus qu'il y avait danger de réunir diverses catégories dans les mêmes locaux. La caserne recevait en même temps des otages et des prisonniers espagnols, des militaires français, des conscrits de passage. Malgré les postes chargés de la garde, cette situation amenait fréquemment des rixes. Ce fut pis encore après l'arrivée des Croates : ceux-ci manifestèrent les plus mauvaises intentions, on dut prendre contre eux des mesures énergiques et renforcer les postes de police. On les fit partir pour Bourges par détachements escortés par la gendarmerie et la garde nationale. Le 25 janvier un de ces détachements se révolta à La Charité. La plus grande partie de la garnison et les soldats de passage logeaient chez les habitants ; c'était pour eux une lourde charge. Beaucoup arrivaient malades, manquant de tout. Le 17 février 1814, le

major du 144^e constatait comme une amélioration que parmi les militaires de son régiment logés en ville, il n'en restait plus que 72 atteints de la gale, et il ajoutait que tous les soldats arrivant isolés de l'armée avaient la même maladie.

Tous les bâtiments publics étaient remplis, la municipalité dut s'aboucher avec le propriétaire de l'ancien couvent des Jacobins pour y entasser une partie des prisonniers de guerre.

Dans le mois de janvier, 1.800 prisonniers espagnols quittèrent la ville et furent remplacés par 1.200 autres de la même nation ; à peine les Croates furent-ils partis que Nevers reçut 1.200 Portugais.

Continuellement on devait mettre en réquisition toutes les voitures et tous les chevaux se trouvant dans la commune pour des transports de toutes sortes : le 19 janvier il faut emmener 104 réfractaires ; le 20, les femmes et les enfants d'officiers anglais, prisonniers à Nevers, qui avaient fait venir leurs familles ; le 22, 40 officiers espagnols accompagnés de 8 femmes et 2 enfants ; le 30, 100 blessés à transporter à Melun et à Lyon et 80 malades à Auxerre ; le 24, 35 prêtres, détenus politiques, venant du fort de Pierre-Chatel sous la conduite d'un officier de gendarmerie, etc. Journallement ce sont des convois de prisonniers de guerre à conduire à La Charité, à Saint-Pierre-le-Montier, à Moulins. Pour éviter ces réquisitions incessantes, des propriétaires envoient leurs chevaux à la campagne, d'autres même quittent la ville.

Le 23 janvier, le maire prenait l'arrêté suivant : « Considérant que les réquisitions de voitures faites ces jours derniers pour suppléer le service des convois ont manqué totalement leur but et ont été mal exécutées ; qu'un pareil état de choses, s'il pouvait continuer, causerait un encombrement funeste aux

militaires malades ou blessés, aux femmes et aux enfants de troupe, à l'hospice dont il faudrait fermer les portes, et par contre-coup à toutes les classes de citoyens ;

» Considérant que la place de Nevers est dans une position extraordinaire, et que le service des convois ne peut être assuré que par des moyens de même nature,

» Avons arrêté et arrêtons :

« Article premier. — Dans les vingt-quatre heures qui suivront la publication ou l'affiche du présent arrêté, tout manufacturier, cultivateur, voiturier, charretier, sans autre exception que le maître de la poste aux chevaux, tout particulier, possesseur ou détenteur de chevaux de trait, en fera ou enverra faire la déclaration à la mairie, où il en sera dressé un registre exact.

» Sont compris dans l'obligation ci-dessus imposée : les meuniers, les propriétaires, les fermiers, ou tous autres ayant des chevaux de trait dans l'étendue de la commune.

» Art. 2. — Dans le même délai, semblable déclaration sera faite par tout marinier possesseur de toues ou d'autres bateaux susceptibles d'être utilisés pour le service des convois, lorsque la Loire sera redevenue navigable.

» Art. 3. — Les propriétaires ou détenteurs de chevaux de trait et les mariniers qui seront absents, lors de la publication du présent, seront remplacés, pour la déclaration, par leurs femmes, enfants, domestiques, etc.

» Art. 4. — Les déclarations seront vérifiées par des délégués de la mairie, qui se transporteront au domi-

cile des déclarants et feront des informations pour connaître le nombre de chevaux et de voitures entretenus dans chaque établissement, manufacture, usine ou exploitation quelconque.

» Art. 5. — Immédiatement après l'enregistrement des chevaux et voitures, il sera procédé à un tirage au sort pour déterminer l'ordre dans lequel chaque propriétaire sera requis de fournir les attelages nécessaires au service.

» Art. 6. — A compter du mardi 1^{er} février, il y aura chaque jour, dès huit heures du matin, sur la place des casernes ou dans le manège, un parc de voitures attelées en nombre suffisant pour le transport de 48 personnes et de leurs bagages. Les voitures seront requises et fournies dans l'ordre du tirage au sort. Les particuliers qui les amèneront au parc auront l'attention de se munir de fourrages, pour la nourriture des chevaux pendant toute la journée jusqu'à quatre heures du soir.

» Art. 7. — En cas d'insuffisance des voitures parquées, il en sera requis d'autres à tour de rôle.

» Art. 8. — Lorsque l'état de la rivière de Loire permettra la navigation, il sera formé dans la gare, à l'endroit du port le plus abordable, un rassemblement de bateaux, en nombre suffisant pour le transport de 100 personnes de Nevers à La Charité ».

Dans le mois de février, la quantité des blessés et des malades, qui furent évacués sur Nevers, fut telle qu'on ne put les loger à l'hospice. Les habitants les plus aisés durent les recevoir à leur domicile, et furent obligés de les nourrir et de les soigner à leurs frais ; ils pouvaient cependant se dispenser de cette charge et les placer à l'hôpital, à la condition de payer un franc

par jour et par homme. Cette obligation ne les déchargeait aucunement du logement des militaires qui continuaient à traverser la ville. L'affluence des blessés fut à peu de chose près la même dans le mois de mars, mais le passage des prisonniers de guerre augmenta encore. Tous les jours, ce sont des convois entiers qu'on rencontre dans les rues. Le 4, ce sont les Russes ; le 6, encore des Russes et des Prussiens ; le 8, d'autres Prussiens et des éclopés de diverses nations ; le 9, 1.500 prisonniers, dont 1.200 sont obligés de rester à Nevers ; du 14 au 17, il passe 3.400 Espagnols ; le 19, 1.000 prisonniers arrivent brusquement, sans que l'administration en soit avisée ; le 24, deux convois de 900 soldats, comprenant surtout des malades ; le 25, 1.500 prisonniers ; le 26, d'autres prisonniers, au nombre de 1.356, au sujet desquels le commissaire des guerres écrivait au maire : « Une vingtaine de gens estimables peuvent être logés chez l'habitant. Pour le surplus, comme le manège, seul logement à votre disposition, ne peut contenir au plus que 800 hommes, je vous prie de faire placer l'excédent dans les écuries des grandes auberges de la ville, où l'on enverrait de préférence les Autrichiens, qui sont tous assez propres, et les Russes et Hongrois resteraient au manège dont il faut rafraîchir la paille ». Le 27, les boulangers devaient fournir 4.000 rations de pain pour les prisonniers qui passaient, ils n'en purent fournir que 2.374 ; le 28, il fallait encore 3.000 autres rations.

Une lettre d'un caporal de la garde nationale, du 30 mars, fait voir comment étaient traités les blessés : « Permettez que pour amour pour l'humanité, j'aie l'honneur de vous adresser quelques observations, que je crois très fondées, tant sur les malheureux prisonniers de guerre que pour la salubrité publique. Je crois de la plus grande nécessité de placer, au centre du

manège, une lampe que les prisonniers ne puissent toucher, mais qui les éclaire pour aller à leurs besoins, car le malheureux malade, entassé parmi ceux qui le sont moins, est-il obligé de se traîner à tâtons au travers d'eux ; il les foule, ceux-ci le frappent, le hasard veut quelques fois que se soit sur ses playes ; de là, des cris affreux, qui, je crois, seraient évités s'il y avait une faible lumière. Au départ des prisonniers, autre scène plus déchirante encore. J'ai vu, au départ d'hier matin, l'officier français, chargé de les conduire à destination, forcer les malades et blessés de se relever, les frapper ensuite pour les contraindre à marcher ! M. le maire, il me semble que la présence, au départ, du commissaire de police et d'un officier de santé éviteroit bien des abus, car ces malades et blessés sont transportables ou ne le sont pas, ils sont chargés sur les voitures. Il arrive d'autres inconvénients : les voituriers ne veulent pas attendre que les malheureux aient reçu quelques secours et veulent s'en aller. Hier, il s'est passé une scène qui ne fait guère honneur à une voiturière de Nevers, que je ne me permettrai pas de nommer. Elle prend quatre malades et blessés dans sa voiture ; les malheureux n'avaient pu se procurer le pain, un ecclésiastique espagnol donne de l'argent pour qu'on en achète, on y court, le factionnaire est obligé de croiser la bayonnette pour contraindre cette mégère à attendre ; elle y est forcée, mais non sans vociférer des sottises, et elle se venge, en quelque sorte, de cette contrainte, lorsqu'elle est libre, en partant au galop avec ses malades et en les froissant... » Le manège, où ils étaient empilés, n'était jamais nettoyé ; les blessés, qui ne pouvaient se lever, ne pouvaient même pas étancher leur soif.

D'ailleurs le désarroi se faisait sentir un peu partout. Le 5 février, les quatre compagnies de la cohorte

urbaine n'avaient entre elles toutes que 63 fusils « de chasse ou de calibre ». Deux jours plus tard, « le poste de la caserne s'est laissé surprendre faute de sentinelle, on a trouvé dans le corps de garde six hommes endormis, ainsi que le caporal de la 5^e compagnie de la 144^e demi-brigade qui est un enfant de douze à treize ans, nommé Victor, il n'existait qu'un seul fusil, et le caporal a observé que, n'étant qu'un poste de police, il n'avait pas les mots d'ordre et de ralliement ». Le 7 mars, « plusieurs grenadiers se sont présentés au poste en chapeaux ronds et sans armes, le commandant du poste de la caserne et celui d'une patrouille de la 144^e demi-brigade n'avaient pas le mot d'ordre, un tambour du faubourg de la Chaussée s'amusait à battre de la caisse une partie de la nuit ».

Cependant la France était envahie de toutes parts ; les armées étrangères se rapprochaient du centre du pays et le département se trouvait menacé. Le 25 mars, le colonel du 144^e demandait qu'il fût établi un poste à Luz y et un autre à Saint-Imbert. Le même jour, 50 militaires partaient pour la première de ces localités, mais, comme il ne voulait pas dégarnir le chef-lieu, il demandait que Saint-Imbert fût occupé par les gardes nationaux. Le 26, un détachement également de 50 hommes partait de Nevers à cet effet. Le préfet avait ordonné au maire de Chantenay de pourvoir « à leur subsistance fixée à une livre et demie de pain par jour et une livre de viande par chaque homme ». Le pain devait être composé deux tiers de froment et un tiers de seigle.

La garde nationale du département était alors sous les ordres du comte de Forbin-Janson (1), que Napo-

(1) Charles-Théodore-Palamède-Antoine-Félix de Forbin-Janson, né à Paris le 16 juin 1783, mort à Paris le 4 juin 1849, fils d'un émigré, cham-

l'éon avait en outre autorisé à lever dans le pays un corps de partisans, qui rendit quelques services dans la lutte contre les étrangers, en Bourgogne. Bientôt des dissentiments surgirent entre lui et le préfet, qui, le 4 avril, prit à son sujet un arrêté dont voici le texte : « Vu les rapports qui nous arrivent de toutes parts sur la conduite imprudente que tient M. de Forbin-Janson, conduite qui ne peut être attribuée qu'à l'ignorance où il est de l'art militaire, mais qui compromet à la fois la tranquillité du département et la sûreté de beaucoup d'individus ;

» Vu les différentes lettres dans lesquelles M. le sénateur comte de Sémouville, commissaire impérial de la 21^e division militaire, nous communique ses inquiétudes sur le résultat des opérations mal combinées de M. de Forbin-Janson ;

» Vu les lettres que nous a écrites M. de Forbin-Janson, dans lesquelles il confond sans cesse ce qu'il peut et doit comme chef de légion de la garde nationale du département et comme chef de partisans et dans lesquelles il ose avouer qu'il a donné des ordres contraires aux nôtres, en ordonnant à plusieurs officiers, qui ont refusé d'obéir, de déranger de force des mesures requises par nous ;

» Considérant que les dispositions faites par M. de Forbin-Janson ont surtout arrêté la formation du contingent de ce département pour la garde nationale active et qu'elles nuisent à la rentrée des contributions,

» Avons arrêté et arrêtons ce qui suit :

» Article premier. — M. de Forbin-Janson est sus-

bellan du roi de Bavière, puis pair de France aux Cent-Jours, chambellan de l'empereur, proscrit à la seconde Restauration, propriétaire du château de Brèves, près Clamecy.

pendu de toutes les fonctions qu'il pouvait exercer comme chef de légion de la garde nationale du département de la Nièvre.

» Art. 2. — Les habitants des communes sur lesquelles il s'arroge un pouvoir qu'il n'a pas et qu'il n'a jamais pu avoir, sont prévenus qu'ils ne lui doivent, comme chef de corps de partisans, que les secours que tout Français porte de bonne volonté à quiconque s'arme pour secouer le joug de l'étranger, mais qu'ils n'ont d'ordres à recevoir que des magistrats.

» Art. 3. — Les habitants de l'arrondissement de Château-Chinon qui ont été appelés pour le contingent de la garde nationale active, et qui ont une dispense de M. de Forbin-Janson, sont prévenus que cette dispense n'est pas valable. En conséquence, ils se rendront à nos ordres sous peine d'être poursuivis aux termes des lois, ainsi que tous ceux qui, en n'ayant de telles dispenses accordées, ont cru qu'ils pouvaient désobéir impunément.

» Art. 4. — Comme chef de partisans, M. de Forbin-Janson reste placé, ainsi qu'il l'a été par M. le sénateur commissaire impérial, sous les ordres immédiats de M. le colonel commandant le département ».

Quand Fiévée signait cet arrêté, depuis quatre jours Paris avait capitulé, la lutte contre l'Europe était terminée, l'Empereur allait abdiquer. Le changement de gouvernement se produisit sans provoquer aucune agitation dans la ville, qui, pendant les premiers jours d'avril, jouit d'un calme relatif par suite de la brusque cessation du passage des troupes et des prisonniers de guerre. Mais ce calme fut de courte durée. Dès le 14 nous voyons des Autrichiens, des Russes et deux convois de 1.100 Espagnols s'arrêter à Nevers ; pen-

dant un mois encore, presque chaque jour, se succèdent Russes, Espagnols, Prussiens, Badois, Wurtembergeois, Bavaïois, Hollandais et Suédois en grand nombre.

En attendant qu'elles pussent se rendre dans les places qui leur étaient destinées pour tenir garnison et que les Alliés occupaient, les troupes du deuxième corps de l'armée française, comprenant environ 7.000 hommes et 3 500 chevaux, commandées par le général Gérard, reçurent l'ordre d'aller stationner dans le département de la Nièvre. Elles furent réparties dans les chefs-lieux de cantons et les autres communes ayant des ressources suffisantes. Les maires furent avertis d'avoir à pourvoir à leurs subsistances à raison d'une livre et demie de pain, deux tiers froment et un tiers seigle ou orge, et une demi-livre de viande par jour et par homme. Cette ration était payée 22 centimes pour le pain et 18 centimes pour la viande.

Le quartier général du corps d'armée se fixa à Nevers. La cavalerie légère eut deux divisions, une à La Charité avec le général Duhesme, l'autre à Corbigny, sous les ordres du général Mauriès. Toutes les deux obéissaient au général comte de Saint-Germain, qui résidait à La Charité. La grosse cavalerie, sous les ordres du général Delort, avait son quartier général à Moulins-sur-Allier, et occupait les départements du Cher et de l'Allier, mais avait quelques régiments dans la Nièvre, ainsi le 8^e cuirassiers à Saint-Pierre-le-Moutier et le 10^e cuirassiers à Decize. L'artillerie fut établie à Nevers et dans les environs : Pougues, Magny, Saint-Parize-le-Châtel, etc., et à Donzy.

C'est le dimanche de Quasimodo, 17 avril, que les premières troupes du 2^e corps firent leur entrée à Nevers, au nombre de 15 à 1.600 soldats. Pendant

plusieurs semaines, fantassins, cavaliers, artilleurs, traversèrent la ville, se rendant à leur résidence ou changeant de cantonnements. Un nombreux état-major et plus de 200 officiers demeurèrent dans nos murs. Les ressources manquaient pour assurer les subsistances, aussi les habitants furent-ils obligés, non seulement de loger, mais encore de nourrir les militaires.

Le lendemain, cette affiche était expédiée dans tout le département : « 2^e corps d'armée. Au quartier général, à Nevers, le 18 avril 1814. — Ordre du jour. — Actes du gouvernement provisoire : Le gouvernement provisoire, ouï le rapport du commissaire au département de la guerre, arrête ce qui suit :

» La cocarde blanche est la cocarde française ; elle sera prise par toute l'armée.

» Le commissaire du gouvernement au département de la guerre est chargé du présent arrêté.

» Paris, le 13 avril 1814.

» Signé : Le prince DE BÉNÉVENT, le duc DE DALBERT, le général DE BEURNONVILLE, François DE JAUCOURT, l'abbé DE MONTESQUIOU.

» Par le gouvernement provisoire : Signé : DUPONT « DE NEMOURS », *secrétaire général* ».

« Le deuxième corps d'armée arborera sur le champ la cocarde blanche. Le changement de cocarde s'opérera par les soins des chefs, qui rappelleront à leurs subordonnés qu'un corps qui s'est couvert de gloire dans la campagne qui vient de finir, doit continuer à se distinguer pendant la paix, par sa fidélité à ses drapeaux et par son empressement à exécuter les ordres du Gouvernement.

» En l'absence de Son Exc. le général en chef comte Gérard, commandant en chef le deuxième corps

d'armée et le deuxième corps de cavalerie : Signé : le général baron JARRY.

» Pour copie conforme : L'adjudant-commandant, chef de l'état-major général : SAINT-REMY ».

Le changement de cocarde s'opéra sans difficulté dans le 2^e corps. On n'eut à signaler, à cette occasion, que quelques rixes particulières qui n'eurent point de conséquences. Le 20 avril, le sous-préfet de Clamecy écrivait : « C'est aujourd'hui que la troupe arbore la cocarde blanche. M. le colonel a adressé à ses soldats un discours qui fait l'éloge des sentiments qui l'animent ».

La présence d'un corps d'armée entier pesa lourdement sur le département. Des plaintes s'élevèrent bientôt de toutes parts ; les fourrages, les avoines manquèrent dans le pays par suite de la consommation de la cavalerie ; on eut à subir de nombreuses réquisitions. A Nevers, les bouchers devaient fournir « de deux jours l'un la quantité de viande que doivent donner deux bœufs de moyenne grosseur, ce qui pourra faire en tout une consommation présumée de 7.000 livres » ; le 11 mai, ils refusèrent de continuer les fournitures parce qu'ils ne pouvaient être payés de ce qui leur était dû.

Après avoir dominé sur une grande partie de l'Europe, Napoléon se trouvait contraint de se contenter de la souveraineté de l'île d'Elbe. Pour se rendre à son nouveau royaume, il lui fallait traverser la France entière. Il arriva à Nevers le jeudi 21 avril ; des détachements de son ancienne garde l'avaient précédé. Il s'arrêta à l'hôtel de l'Empereur (1). « La ville était pleine d'autres troupes et de plus de 200 pièces d'artil-

(1) Actuellement hôtel de France.

lerie ». Aussitôt arrivé, il demanda à voir le préfet. Celui-ci était absent ; il avait quitté Nevers le 16. On peut être étonné de le voir abandonner son poste dans des circonstances aussi graves, alors que la France changeait de gouvernement et que le département était envahi par tout un corps d'armée. Quelques jours après, il était de retour. Ne devons-nous pas penser que Fiévée, qui s'app préparait à changer brusquement d'opinion une fois de plus, tenait à ne plus se rencontrer avec son ancien correspondant ? Napoléon demanda ensuite le maire et le chef de la gendarmerie.

De Chabrol et Coste aîné, capitaine de gendarmerie, se trouvèrent dans un grand embarras. Comment devaient-ils se comporter vis-à-vis l'ex-empereur ? Ils consultèrent les commissaires qui l'accompagnaient : il leur fut répondu que si Napoléon n'était plus l'empereur des Français, il portait encore le titre de souverain.

Napoléon posa différentes questions au maire. Il lui demanda quelle était la population de la ville, et pourquoi elle avait diminué. De Chabrol lui répondit que la cause en était dans la conscription.

Le bruit de son arrivée se répandit en ville, et la foule se porta sous les fenêtres de l'hôtel en criant : Vive l'Empereur ! Coste, entendant le tumulte, s'approcha d'une fenêtre et, sur la demande de Napoléon qui s'enquérail de ce qui se passait, dit : « Ce n'est rien, ce n'est que de la canaille ». Plus tard, il se vantait de ne s'être pas même découvert pendant cet entretien.

L'Empereur s'informa si l'on avait des nouvelles du maréchal Augereau et de son armée, et ayant appris qu'elle était en Dauphiné : « Comment, s'écria-t-il, mais c'est à Moulins ou à Clermont qu'elle devrait être. Me voilà encore trompé ».

En terminant, Napoléon fit des questions sur l'esprit

de la ville. Le maire répondit seulement : « On est ami des lois ». « Vous êtes hommes de bien », répliqua-t-il.

Cet entretien eut lieu en présence des commissaires. Le 22, le départ eut lieu à six heures du matin. Les détachements de la garde accompagnèrent l'Empereur jusqu'à Villeneuve-sur-Allier. A partir de ce point, il fut escorté par des étrangers (1). Son passage dans notre ville ne paraît avoir produit aucun effet parmi tant de militaires assemblés.

Le 30 avril, les membres du conseil municipal, « instruits par la renommée, qu'après vingt-cinq années consécutives de révolutions, de guerres tant civiles qu'étrangères, de malheurs et de désastres, la Providence a enfin rendu à la France son monarque légitime, et que c'est demain, premier mai, que Sa Majesté fait son entrée dans la capitale de ses Etats.

» Voulant consigner dans les fastes de la ville le souvenir d'un événement si heureux et si mémorable, et rivaliser d'empressement avec toutes les autres communes du royaume, à déposer aux pieds du trône le témoignage de leur fidélité, de leur amour et de leur dévouement pour Sa Majesté, ont arrêté, à l'unanimité, l'adresse ci-après :

• » Sire, Organes d'une cité dont l'amour pour ses rois ne se démentit jamais, nous venons en son nom vous offrir le tribut de son respectueux attachement pour votre auguste personne, et joindre nos acclamations à celles de l'immense famille au sein de laquelle la divine Providence vous ramène.

» Lorsque nos cœurs suffisent à peine aux sentiments d'allégresse qu'ils éprouvent, Sire, il nous est difficile

(1) WALDBOURG-TRUCHESS, *Itinéraire de Napoléon à l'île d'Elbe.* — FABRY, *Itinéraire de Buonaparte.*

d'exprimer à Votre Majesté tout ce que nous ressentons pour elle. Mais l'ivresse que produit votre retour parmi nous est l'excuse naturelle de l'embarras de nos expressions. Cette ivresse, Sire, nous est commune avec les peuples qui nous environnent. Devenu l'heureux lien qui unit la famille européenne, vous êtes en même temps l'objet de toutes ses affections et le centre de toutes ses jouissances. Les nations voisines aiment à s'identifier avec nous pour partager notre bonheur et le Français n'ose, en quelque sorte, ne réclamer que son droit d'aînesse. L'empire que Votre Majesté exerce sur tous les cœurs réalise, pour ainsi dire, cette monarchie universelle, si fatale en politique, mais si douce lorsqu'elle est fondée sur le sentiment.

» Grâces au ciel ! tous nos vœux s'accomplissent. Avec vous, Sire, reviennent en France la religion, les bonnes mœurs, les vertus, l'espoir du bonheur, et le bonheur lui-même, digne cortège du descendant de saint Louis, d'Henri IV et du frère de Louis XVI. Mais si Votre Majesté nous rapporte ce précieux héritage de ses ancêtres, nous lui offrons à notre tour celui que nous ont transmis les nôtres : un amour sans bornes pour notre Roi et son auguste famille. Vive le Roi ! vivent les Bourbons ! »

De Chabrol, maire ; de Sainte-Marie, premier adjoint, et Languinier, conseiller municipal, furent délégués pour aller porter cette adresse à Louis XVIII.

Lorsqu'elles arrivèrent dans le département, les troupes du 2^e corps ne recevaient plus leur solde, force avait été aux habitants de recevoir les officiers à leur table ; des fonds ayant été mis à la disposition du ministre de la guerre pour payer un mois de solde et d'appointements, un arrêté préfectoral du 4 mai exonéra de cette charge : « Considérant que l'état déplorable dans lequel Bonaparte a laissé la France

sous le rapport des finances avait pu seul engager momentanément les citoyens à offrir leur table aux officiers d'une armée souffrante et non soldée depuis longtemps, mais qu'aucune loi ne les y contraignait, qu'aucun gouvernement ne pouvait les y contraindre puisqu'ils paient non seulement les impositions ordinaires et extraordinaires légalement demandées, mais qu'ils sont encore frappés de réquisitions qui absorbent leurs ressources, et cela dans un moment où le mouvement du commerce est encore suspendu, où aucun traitement, aucune pension, aucune entreprise publique ne sont payés ; considérant qu'on ne peut trop rentrer dans l'ordre, puisque ce n'est qu'à cette condition que les impôts peuvent être perçus et que sans la grande régularité dans la rentrée des contributions tous les services publics et la solde de l'armée seraient de nouveau compromis, en remerciant les habitants du département de la Nièvre du zèle avec lequel ils ont accueilli des officiers que nous pouvons regarder comme des frères abandonnés du gouvernement qu'ils avaient servi avec autant de fidélité que de gloire, puisque nos fils, nos propres parents éprouvèrent au loin ou dans d'autres départements la même ingratitude et le même abandon ».

Le système des réquisitions employé pour subvenir à l'entretien des troupes produisant des plaintes nombreuses, le préfet se fit autoriser par le ministre de l'intérieur à contracter, au nom du département, un emprunt de 100.000 fr. divisé en actions de 250 fr., produisant 5 % d'intérêt. Grâce aux mesures prises par Fiévée, le remboursement des bons de réquisitions, dont le montant s'élevait à plus de 400.000 fr., put s'opérer avec facilité et le préfet pouvait annoncer au conseil général, le 5 octobre 1814, qu'aucune difficulté n'avait surgi à ce sujet.

Une décision du ministre de la guerre du 18 mai ordonna la dissolution du 2^e corps d'armée, mais il fallut un certain temps pour que le département fût complètement évacué. A Nevers, le 50^e et le 144^e de ligne restèrent pour tenir garnison. Il était impossible de loger un aussi grand nombre de soldats dans la caserne, aussi environ 800 d'entre eux continuèrent à demeurer chez les habitants ; le 8 août, le conseil municipal émit le vœu que ces deux régiments fussent envoyés dans une autre garnison et qu'une troupe de cavalerie vînt occuper la caserne qui était aménagée à cet effet.

Le rétablissement des Bourbons amena naturellement un certain nombre de changements dans l'administration du département. A Nevers, le préfet et le conseil de préfecture furent maintenus. Les fonctions de sous-préfet, vacantes depuis plusieurs années, furent attribuées le 30 juillet à Henry-Amable de Dreuille, qui prêta serment le 10 août. A Cosne, une ordonnance du même jour remplaça le sous-préfet Masdet par André-François Gouyn de Lurieux ; Robert de Connantre fut nommé à Clamecy, à la place de Laramée, le 9 septembre, et le 20 novembre Janole à la place de Lepayen de Vigneulle. Le commandement militaire du département passa du colonel Van Land au comte de Coetlosquet, maréchal de camp, qui prit possession le 16 juin. L'abbé Groult revint comme administrateur du diocèse.

Le dimanche de la Pentecôte, 29 mai, un *Te Deum* d'actions de grâces, auquel assistèrent les autorités, fut chanté en l'église Saint-Cyr, pour le rétablissement de Louis XVIII sur le trône. Le mardi 7 juin, un service funèbre fut célébré en la même église, « en expiation des attentats commis contre Sa Majesté Louis XVI et son auguste famille ». Voici le texte de la

lettre que reçurent à cette occasion tous les notables de la ville : « Messieurs. Vous êtes priés, de la part de l'administration et du conseil municipal, d'assister au service solennel qui sera célébré dans l'église de Saint-Cyr, mardi prochain, sept de ce mois, à dix heures précises du matin, en mémoire de Louis XVI, de Louis XVII, de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France, et de Madame Elisabeth de France. A Nevers, à l'hôtel de la Mairie, le 2 juin 1814. Le maire de Nevers : CHABROL DE CHAMÉANE ». La quête faite à ce service produisit 178 fr. 20. Le dimanche 12 juin, eut lieu une procession solennelle dans les principales rues de la ville, suivie du chant du *Te Deum*, à l'occasion de la fête du Saint Sacrement. La garde nationale en armes y assista, précédée des tambours et de la musique ; des salves d'artillerie, par les canonniers de la garde nationale, eurent lieu à la sortie du dais et à sa rentrée. La veille, le maire avait pris l'arrêté suivant : « Vu le traité de paix entre S. M. le Roi de France et les puissances alliées, conclu à Paris le 30 mai dernier ; considérant qu'après plus de vingt ans d'une guerre soutenue par la France, tour à tour contre tous les peuples de l'Europe, la publication d'un traité qui met fin à l'effusion du sang humain, est ce qu'il y a de plus digne d'exciter l'allégresse publique et sa reconnaissance envers le monarque auteur de ce bienfait, avons arrêté et arrêtons ce qui suit : Art. 1^{er}. Indépendamment des salves d'artillerie qui ont été ordonnées, à l'occasion de la fête du Saint Sacrement, il sera fait, aujourd'hui samedi et demain dimanche, des décharges au sujet de la paix. — Art. 2 Demain dimanche, après la procession, le traité de paix sera publié solennellement, en présence du corps municipal, avec toute la pompe que la localité comporte. — Art. 3. Demain soir, à l'entrée de la nuit, au signal qu'en donneront

les coups de canon, tous les édifices publics et les maisons des particuliers seront illuminés d'une manière convenable à la circonstance ».

Nouvelle procession solennelle, le lundi 15 août, pour l'accomplissement du vœu de Louis XIII. Dix jours après, le jeudi 25 août, fut célébrée, avec grande pompe, la fête du roi Louis XVIII, avec nombreuses salves d'artillerie ; le mercredi et le jeudi, *Te Deum*, revue sur la place Ducale de la garde urbaine et de la garnison, banquet de deux cent cinquante couverts pour les autorités ; autre banquet au parc pour les soldats ; bal à la préfecture, bals publics et gratuits. « Il est impossible d'imaginer plus d'ordre, de gaité, et de décence, dit le journal *la Quotidienne*, en rendant compte de cette fête ; jamais on n'avait vu à Nevers tant d'activité, c'était vraiment une fête de famille ». Pour les illuminations, la ville acheta 1.600 petits lampions.

Profitant de certains désordres qui s'étaient produits à un rassemblement, le 13 juin, le maire prit un arrêté prononçant le licenciement de la compagnie des pompiers, que l'on n'était pas fâché de reconstituer sur d'autres bases et avec d'autres officiers. Bathonneau, leur capitaine, les réunit le lendemain, à cinq heures du matin, et leur lut ce discours, où il leur indiquait leurs devoirs : « Je vous ai fait assembler pour vous donner lecture d'un arrêté de M. le Maire, approuvé par M. le préfet. Je vous engage à écouter sans trouble, discussion, ni observation, tout ce que j'ai à vous lire, car je dois rendre compte à l'administration de la manière dont vous vous serez comportés dans cette circonstance. Sans doute que l'arrêté a été pris avec regret par M. le Maire, car il en coûte toujours à un administrateur de sévir contre ses administrés, mais l'indiscipline et l'insubordination qui ont exulté,

dimanche dernier, parmi vous, l'ont provoqué. Je n'entrerais avec vous dans aucun colloque ; il me suffit que l'ordre me soit donné pour vous convoquer, pour que je doive obéir et vous faire la lecture de l'arrêté qui licencie la compagnie entière. Ce licenciement ne doit effrayer que ceux qui, sous les armes, ont attiré, par leur insubordination, les regards de l'autorité. Mais dorénavant, lorsque la compagnie sera réorganisée, quel que soit le chef qui vous commandera, vous lui devrez une obéissance absolue, car nul n'a le droit, sous les armes, de faire aucune observation, car, s'il en en était autrement, la confusion et le désordre bientôt s'en mêleraient, les esprits s'échaufferaient, et il en résulterait des scènes scandaleuses. Souvenez-vous que l'homme qui est sous les armes ne doit jamais délibérer, mais qu'il doit suivre aveuglément la marche qui lui est tracée, sans s'inquiéter de la cause qui a produit le commandement qu'il suit. S'il en eût été ainsi dimanche dernier, et que quelques-uns d'entre vous n'eussent pas fait d'observations, ni de réclamations, le désordre ne s'en serait pas suivi, ainsi que les propos qui ont eu lieu, propos qui ont été saisis et remarqués, et qui sont cause de la réprobation de plusieurs d'entre vous... Puisse cette malheureuse circonstance vous rappeler que dans tous les temps, les lieux et les circonstances, un soldat, de quelque grade qu'il soit, doit être soumis aux ordres de celui qui le commande, puisqu'il ne fait que transmettre ceux qu'il a reçus lui-même.. M. le maire connaît tous les propos d'insurrection que quelques-uns d'entre vous ont tenus. Que pouvait-il faire de moins que de licencier la compagnie, pour en écarter ceux, qui, par leur conduite, leurs propos et leurs actions, font éprouver aujourd'hui aux gens paisibles la mortification d'un désarmement, qui est la suite nécessaire d'un licenciement, mortifi-

cation, au surplus, qui deviendra bientôt un triomphe, puisqu'ils auront été distingués de ceux qui sont cause de cette mesure rigoureuse ? ». Après quoi le désarmement fut opéré en bon ordre et sans incident.

Le jour même où fut ordonné le licenciement des pompiers, un autre arrêté du maire, également approuvé par le préfet, décidait la formation d'une garde nationale à cheval « considérant qu'il paraît certain que cette ville sera bientôt honorée de la présence d'un ou de plusieurs princes du sang, que la ville de Nevers qui, lors de l'heureuse révolution du 31 avril (*sic*), a manifesté un si noble enthousiasme, ne doit pas rester en arrière dans une pareille circonstance ». Elle fut formée des membres de la cohorte urbaine, qui avait été créée par décret impérial du 17 décembre 1813, ou de la garde nationale sédentaire, et de « propriétaires recommandables du département ». Le costume fut à peu près celui de la cohorte urbaine, mais le pompon rouge fut remplacé par un panache blanc, la culotte de nankin par un pantalon de nankin, l'épaulette rouge par une aiguillette blanche, et les guêtres par des bottes à la hussarde. Elle fut mise sous les ordres de MM. de Maumigny et de Sainte-Marie, capitaines de la cohorte urbaine des grenadiers.

Le premier membre de la famille royale, qui traversa Nevers, fut la duchesse d'Angoulême. Elle arriva dans notre ville le 28 juin, à environ huit heures du soir. La garde nationale à cheval, la gendarmerie, sous les ordres du colonel Clément, le comte de Coetlosquet, commandant militaire du département, et un groupe d'officiers, allèrent à plus d'une lieue au-devant de la fille de Louis XVI. Les régiments composant la garnison et la garde nationale à pied se postèrent en dehors de la porte de la ville. Son arrivée fut saluée des cris de : Vive le Roi ! Vive Madame ! Vivent les

Bourbons ! Elle fut d'abord haranguée par le préfet, en dehors de la ville. A l'entrée, la municipalité l'attendait à la porte de Paris ; le maire, qui avait vu la duchesse peu de temps auparavant, lorsqu'il était allé porter au roi l'adresse du conseil municipal, lui fit ce discours : « Madame. Il est certaines jouissances dont la source est inépuisable et que l'on croit toujours goûter pour la première fois. Nous en faisons aujourd'hui la douce expérience en réitérant à V. A. R. ces témoignages d'amour et de respect que nous lui offrons, il y a peu de semaines, dans cette capitale où elle vient de recueillir les acclamations de la France entière. Votre présence dans nos murs, Madame, nous permet de particulariser, en quelque sorte, nos hommages, et, quoiqu'ils se trouvent en harmonie avec ceux de tous les Français, il nous est doux de penser que V. A. R. les honorera d'une distinction spéciale. Nous osons dire que les habitants de cette cité ont quelques droits à réclamer cette faveur, par l'attachement qu'ils n'ont cessé de manifester pour votre auguste famille, et par l'ivresse à laquelle ils se sont abandonnés, lorsque la divine Providence l'a rendue à nos vœux. Ces vœux, Madame, ont pour objet particulier V. A. R. ; ils vous environnèrent constamment pendant votre absence, ils sont aujourd'hui satisfaits par votre retour, et ils seraient à leur comble si l'amour que nous portons tous au sang de nos rois, cet amour qui se partage sans s'affaiblir, trouvait, dans un autre vous-même, l'objet d'un nouveau tribut à offrir ».

Pendant que le maire prononçait cette harangue, les habitants avaient dételé la voiture de la princesse et la trainèrent eux-mêmes jusque dans le haut de la ville, à l'hôtel de la préfecture (1), au milieu des cris de :

(1) Evêché actuel.

Vive le Roi ! Vive la duchesse d'Angoulême ! A peine arrivée, Madame reçut les dames de la ville, puis les officiers de la garnison, la garde nationale, les membres des tribunaux, le clergé, les sœurs de la congrégation de la Charité, sous la conduite de leur supérieure générale. On eut ce jour-là, à Nevers, « le spectacle inouï jusqu'alors d'une affabilité et d'une condescendance de la part de la princesse, d'un enthousiasme et de transports de la part du peuple, qu'on peut bien sentir mais qu'il est impossible de décrire ».

A neuf heures et demie, Madame dina dans un des salons de la préfecture, ayant à sa droite le préfet, à sa gauche le maréchal de camp, commandant le département, et à sa table, la duchesse de Serent, les comtesses de Choisy et Etienne de Damas, et le vicomte d'Agoust. Le soir, la ville entière fut illuminée.

Le lendemain 20, la duchesse reçut le conseil municipal à six heures du matin, et partit, pour Vichy, à sept heures ; les habitants traînèrent encore sa voiture jusqu'au-delà du pont de Loire ; la garde nationale à cheval et la gendarmerie l'accompagnèrent jusqu'à Magny. Dans la journée, cet avis fut affiché sur les murs de la ville : « Le maire de la ville de Nevers s'empresse de faire savoir aux habitants que S. A. R., duchesse d'Angoulême, l'a expressément chargé de les assurer qu'elle a été infiniment sensible aux marques sincères de dévouement et d'amour que toute la population lui a donnée à son entrée et à son passage dans cette ville. Autant ce témoignage de la vive satisfaction que l'auguste princesse a éprouvée à Nevers est flatteur pour tous les habitants, en général, autant le maire soussigné trouve de douceur à s'acquitter du devoir qu'elle lui impose, d'être auprès d'eux l'interprète des sentiments de Son Altesse Royale ».

Le 1^{er} août, ce fut le tour de « S. A. Sérénissime

Madame la duchesse douairière d'Orléans, née duchesse de Penthièvre ». Elle arriva aussi à huit heures du soir, accompagnée de la garde nationale à cheval et de la gendarmerie, qui étaient également allées au-devant d'elle sur la route de Magny. Depuis cinq heures, le conseil municipal, les officiers de la garde nationale et un détachement du 59^e de ligne l'attendaient entre le pont et la levée de Sermoise. Elle fut reçue aux cris de : Vive le Roi ! Vivent les Bourbons ! Vive Madame la duchesse d'Orléans ! et au bruit d'une décharge de vingt-un coups de canon. Elle logea à la préfecture, où eurent lieu les réceptions des fonctionnaires, des officiers, des ecclésiastiques et des sœurs de la Charité. Le lendemain, elle partit à trois heures du soir ; le conseil municipal la conduisit trois cents pas environ plus loin que la porte de Paris. Vingt-un autres coups de canon et le son de toutes les cloches des églises de la ville annoncèrent son départ.

Le 8 août, le conseil municipal, assemblé spécialement avec l'autorisation du préfet « considérant que, parmi les nombreux bienfaits dont le retour de nos princes légitimes nous a donné l'espérance, le rétablissement de la religion de nos pères est celui qui tient le premier rang ; que le premier et le plus sûr moyen d'y parvenir est le rapprochement et la communication habituelle des fidèles avec leurs pasteurs ; que la Révolution a privé la ville de Nevers d'un évêché, dont la fondation remonte jusqu'au temps du fondateur de la monarchie française ; que cet évêché, composé de 271 paroisses, a été réuni à celui d'Autun, ville éloignée de vingt-deux lieues de Nevers, en suivant le chemin de traverse impraticable pendant une partie de l'année, et de trente-deux lieues, si l'on veut profiter des grandes routes, et située à une distance bien plus grande encore des villes de Cosne et de Clamecy ; qu'il

n'y a jamais eu de rapport, ni de commerce, ni d'affaires, entre Autun et Nevers ; qu'il y a même différence de mœurs et d'usages entre les deux peuples ; que, de Nevers à Autun, il est impossible d'obtenir, par la voie de la poste, une réponse en moins de douze jours, en supposant qu'elle ait été expédiée sans le moindre délai ; que cette lenteur de communications, nuisible dans tous les temps et dans tous les cas, a même frappé de ridicule, en plusieurs circonstances, certaines cérémonies religieuses, faites à Nevers à contre-temps, pour avoir été faites trop tard ; qu'un évêque, résidant à Nevers, aurait infiniment plus de facilités, soit pour trouver dans le pays les ressources nécessaires pour subvenir à l'éducation des jeunes gens peu aisés qui se destinent à l'état ecclésiastique, soit pour rétablir la discipline très éternée dans ce pays, soit pour faire refleurir la religion ; que la progression des mauvaises mœurs, dont le nombre toujours croissant des détenus dans les prisons et des enfants trouvés dans les hôpitaux, est la suite et la preuve, ne peut être attribuée qu'au manque absolu d'éducation chrétienne pour les enfants des campagnes qui, abandonnés à eux-mêmes, se livrent à leurs penchants avec toute la brutalité de la nature sauvage ; que, par le fait même de l'éloignement du département de la Nièvre de son évêque, presque toutes les paroisses sont sans pasteur, parce qu'il est dans la nature de l'homme de pourvoir d'abord aux besoins de ceux qui sont sous ses yeux ; que la résidence d'un vicaire général à Nevers ne supplée que médiocrement aux avantages que tout le diocèse retirerait de la présence d'un évêque : 1^o parce que son administration est nécessairement subordonnée à celle d'Autun, ce qui entraîne beaucoup de retard dans les affaires les plus importantes ; 2^o parce que, quels que puissent être son zèle

et ses talents, il aura toujours beaucoup moins d'autorité et d'influence que n'en aurait un évêque ; qu'aucune ville n'est dans une situation plus favorable que celle de Nevers, puisque la cathédrale l'évêché et le séminaire existent et sont dans le meilleur état possible », émit le vœu que le siège épiscopal fut rétabli. Dans sa session, ouverte le 15 octobre 1814, le conseil général du département appuya ce vœu qui devait bientôt après recevoir son exécution, puisque, par le Concordat de 1817, Nevers fut au nombre des villes qui durent avoir un évêque.

La question du casernement des troupes était une de celles qui préoccupaient le plus la municipalité. Pendant longtemps, les habitants durent, outre les militaires qui passaient, loger la garnison presque toute entière. Au 50^e et au 144^e de ligne, qui avaient été réunis pour former le 46^e de ligne, était venu se joindre le 4^e. A l'arrivée de ce dernier régiment, un certain nombre de bourgeois refusèrent de recevoir chez eux ces militaires, presque tous atteints de la gale. Le colonel déclarait qu'il lui était impossible d'établir une ambulancé pour soigner tous ces malades. Il écrivait au maire, « puisqu'aujourd'hui on se permet de vexer mes soldats, j'ai recours à votre autorité, pour vous en porter ma plainte et pour que vous ordonniez au bourgeois de loger le militaire que vous avez logé chez lui, sauf à lui donner un lit de paille s'il est atteint de la gale. Il est pénible pour moi, monsieur le maire, d'être réduit à vous écrire pour une chose semblable ; si ma troupe était casernée et qu'elle fût payée, je ne vous importunerais pas de semblables réclamations ». On était obligé, en effet, de donner aux troupes des bons de réquisitions. faute de fonds pour les payer. D'après la demande qu'avait faite le conseil, le régiment d'infanterie eut ordre de quitter la ville ;

il partit pour Bourges les 6 et 7 septembre, et fut remplacé par le 12^e dragons qui arriva à Nevers le 20. Le nouveau colonel refusa de prendre possession de la caserne et exigea plusieurs améliorations avant d'y introduire ses hommes ; ce fut seulement le 11 octobre que les habitants furent déchargés du logement des soldats de la garnison. Le 12^e dragons reçut du roi le don d'un drapeau, qui fut solennellement béni le 27 décembre, dans l'église Saint-Cyr.

L'octroi de la ville, après avoir été affermé pendant plusieurs années, fut, par suite d'un décret du 8 février 1812, remis entre les mains de l'administration des droits réunis. Nevers eut à déplorer vivement ce changement. L'Etat ayant fait supporter à la commune certaines dépenses considérées jusqu'alors comme d'administration générale, le conseil municipal, pour y faire face, augmenta tous les droits de cinq huitièmes. Le prix de ferme étant de 66.000 fr., on porta les revenus de l'octroi au budget de 1813 pour 110 000 fr. ; or, ils ne produisirent brut que 79.470 fr. 83 c. L'année 1814 fut plus désastreuse encore, puisqu'elle ne produisit que la somme brute de 60.929 fr. 92 c., quoique l'on eût calculé que, soit comme troupes françaises, soit comme prisonniers de guerre, dans les six premiers mois de l'année plus de 80.000 étrangers avaient passé dans nos murs. Le maire voulut faire des observations à ce sujet ; il fut répondu qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas, d'une manière tellement inconvenante, que dès lors toutes relations furent rompues entre l'administration et la municipalité. Aussi le conseil profita-t-il du changement de gouvernement pour demander au roi que la ville fut remise en possession complète de son octroi, tout en décidant de s'occuper des moyens de le supprimer complètement.

Une ordonnance royale du 30 décembre renouvela

la seconde moitié du conseil municipal. Le 17 février 1815, les quinze membres ainsi nommés prêtèrent entre les mains du maire le serment suivant : « Je jure et promets à Dieu de garder obéissance et fidélité au roi, de n'avoir aucune intelligence, de n'assister à aucun conseil, de n'entretenir aucune ligue qui serait contraire à son autorité, et si, dans le ressort de mes fonctions ou ailleurs, j'apprends qu'il se trame quelque chose à son préjudice, je le ferai connaître au roi ».

Pendant les deux premiers mois de l'année 1815, Nevers jouit d'un calme parfait : Les prisonniers de guerre qui l'encombraient quelques mois plus tôt avaient disparu, les passages des troupes avaient presque cessé, puisque dans tout le mois de février on n'eut à loger que 422 soldats. Le 28 février, un certain nombre de Nivernais allèrent à Bourges assister aux fêtes données à l'occasion du voyage du duc et de la duchesse d'Angoulême et furent témoins de l'enthousiasme provoqué dans cette ville par la présence des princes. Les habitants avaient repris leur vie habituelle, lorsque le 9 mars arriva le *Moniteur universel* du 7, convoquant la Chambre d'urgence et contenant une ordonnance déclarant Napoléon Bonaparte traître et rebelle, pour s'être introduit à main armée dans le département du Var.

On comprend l'émotion qu'une pareille nouvelle produisit. Le conseil municipal s'assembla aussitôt pour rédiger une adresse au roi : « Sire, il faut tout l'ascendant de votre parole royale pour nous déterminer à croire la réalité des attentats annoncés par Votre ordonnance du 6 de ce mois. Mais il suffit qu'ils nous soient signalés par Votre Majesté pour que nous nous empressions de concourir avec elle à leur prompt répression. Malheur à ceux qui viennent troubler notre félicité et voudraient nous replonger dans l'abîme des

maux d'où la Providence avait su nous tirer ! Vous avez parlé, Sire, et, lorsque la voix d'un père chéri s'est fait entendre, tous les membres de la grande famille doivent marcher contre l'ennemi commun. Grâce à la bonté, à l'indulgence sans bornes de Votre Majesté l'unique sentiment qui puisse maintenant animer tous les Français est celui de la piété filiale. Ce sentiment, Sire, est devenu la source intarissable et pure où ils puiseront le courage et l'énergie que pourraient exiger les circonstances. Votre retour parmi eux leur a fait goûter la plénitude du bonheur, et ils sauront prouver tout le prix qu'ils y attachent.

» Nous aimons à penser, d'après nos affections particulières, qu'aucun d'eux ne dégradera le nom français, en combattant contre sa patrie et en se ralliant autour d'un parti de factieux ; mais si notre attente était trompée, périssent l'infâme que souillerait un tel crime. Quant à nous, Sire, nous renouvelons aujourd'hui ce serment d'amour et de fidélité, qui nous lie à jamais à Votre personne sacrée, et nous offrons à Votre Majesté tout ce qu'elle a le droit d'attendre d'un dévouement sans bornes. Ce serment, Sire, nous le déposons dans Votre sein paternel et nous jurons de nous ensevelir sous les ruines du trône de saint Louis, plutôt que de le voir occupé par d'autres que ses légitimes successeurs ». Cet acte, outre les membres du conseil, reçut les signatures des officiers de la cohorte urbaine et de 670 habitants de la ville.

De son côté, le lendemain, le préfet envoyait cette circulaire aux maires, sous-préfets et autorités : « J'appelle toute votre attention sur la proclamation et l'ordonnance du roi, du 6 de ce mois. Pénétrez-vous bien de ses dispositions et vous serez persuadés que la France ne court aucun danger : partout où l'autorité souveraine se montre vigilante et ferme, elle est assurée

d'avoir pour elle tous les vœux et tous les bras. Il est honorable pour ce département, et j'aime à rendre ce fait public, qu'ayant réuni hier, auprès de moi, les chefs des autorités civiles et militaires, nous ayons arrêté d'un commun accord les mêmes dispositions qui sont prescrites par l'ordonnance de Sa Majesté. Ainsi, avant que la présente proclamation puisse être affichée, même dans la ville de Nevers, un conseil de guerre y aura été formé et installé. Nulle grâce pour les agitateurs ; la moindre faiblesse de la part des magistrats serait un attentat contre la tranquillité publique. Je connais, dans ce département, le petit nombre des hommes qui, par leur conduite passée, pourraient faire douter de leurs sentiments présents. Les mesures sont prises, et, si un seul d'entre eux oubliait qu'il n'appartient qu'à l'autorité d'avoir une action publique, tous deviendraient responsables à mes yeux ; qu'ils comptent, comme les autres citoyens, sur la protection des lois et sur mon habitude de repousser toutes les dénonciations vagues. Le service de la garde nationale doit être repris partout avec la plus grande activité ; les ordres ont été donnés en conséquence à Nevers. MM. les sous-préfets et maires du département donneront à cet objet la plus grande attention. Ils entretiendront avec moi la correspondance la plus active ; je solderai les dépenses qu'ils feront à cet égard et toutes les autres qui auraient un but d'utilité publique. Si, contre mon attente, ils ont à faire saisir quelques agitateurs, qu'ils les fassent conduire de suite devant moi, la punition suivra de près le délit ; qu'ils évitent, autant que possible, d'ajouter aux fatigues de la gendarmerie, en employant la garde nationale pour cet objet, ou, du moins, en faisant aider la gendarmerie par la garde nationale. La Providence et le roi ont fait beaucoup pour nous, dans l'année qui vient de s'écouler ;

montrons-nous dignes des bienfaits que nous avons reçus, et prouvons à l'Europe que, si ses armes ont contribué à nous rendre notre Souverain légitime, nos vœux l'appelaient et notre union suffit pour le conserver à jamais ».

Par ordre du préfet, le conseil municipal fut convoqué d'urgence et demeura en permanence « pour veiller aux intérêts des citoyens et réunir les esprits à l'intérêt commun ».

Le comte de Coetlosquet demanda au maire que la cohorte urbaine fût mise à sa disposition pour le service de la place. La situation était difficile en effet. Si toutes les autorités étaient foncièrement royalistes, il n'en était pas de même de la population de la ville, dont la grande majorité était animée de sentiments bonapartistes. La nouvelle du débarquement de Napoléon s'était répandue et avait causé une certaine agitation ; des cris de : vive l'Empereur ! avaient retenti. Lorsque l'ancien comte d'Artois, Monsieur, frère du roi, envoyé dans le Midi pour arrêter la marche de l'envahisseur, traversa Nevers, il entendit ce cri sur son passage. On procéda à quelques arrestations. La cohorte urbaine, commandée uniquement par des officiers royalistes, était le seul corps sur lequel on pouvait complètement compter. Son chef, du Fournay, conseiller de préfecture, reçut l'ordre d'obéir à tous les commandements du chef militaire du département. On demanda des engagements volontaires pour combattre dans les rangs de l'armée royale ; sept jeunes gens seulement se présentèrent.

Quoique Fiévée s'efforçât de cacher les nouvelles qui lui arrivaient, elles parvenaient peu à peu dans le peuple. On savait que Napoléon, n'ayant trouvé aucune résistance, marchait sur Paris ; il devait, disait-on, traverser Nevers comme il l'avait fait quel-

ques mois auparavant, lors de son départ pour l'île d'Elbe. Dans la soirée du 14 mars, le bruit courut tout à coup que, pour arrêter la troupe impériale, les autorités se disposaient à couper le pont de bois du côté de la ville. Il se forme un rassemblement de quatre mille personnes, composé en grande partie de femmes. Il se porte dans le bas de la rue de Loire, criant : à la trahison ! Un détachement de la cohorte urbaine gardait un poste à l'entrée du pont, la guérite du factionnaire est renversée ; le poste assailli tire sur la foule : un marinier, âgé de vingt-cinq ans, est atteint de blessures dont il mourut un mois plus tard. Un autre groupe pénètre dans la maison de l'ingénieur Coinchon, chargé des travaux du pont, qui se trouvait sur le quai. Coinchon peut s'enfuir, mais on perquisitionne chez lui, inutilement d'ailleurs, pour trouver un tonneau de poudre destiné, disait-on, à faire sauter une arche du pont. Les autorités, Fiévée et de Coetlosquet en tête, arrivent et s'efforcent de calmer la populace. Elles sont entourées, injuriées et menacées. Victoire Simonot, femme Bayle, marchande, menace de Coetlosquet de son poing : « Qui t'a décoré ? », lui crie-t-elle. — « C'est l'Empereur ». — « Tu l'as trahi, réplique-t-elle, tu es indigne de porter cette décoration », et elle la lui arrache (1). On force le préfet à crier vive l'Empereur. Les rassemblements finirent par se disperser pendant la nuit, après que le maire eut donné l'assurance que le pont ne courait aucun danger.

Pour calmer complètement l'effervescence, le lendemain fut publié cet arrêté : « Nous, Maire, considérant que le faux bruit qui s'est répandu d'un projet de

(1) Le 4 septembre 1816, elle fut condamnée, pour ce fait, par la cour prévôtale, à huit ans de travaux forcés et à une heure d'exposition, attachée au carcan sur la place publique.

couper le pont de Loire n'est pas encore dissipé, malgré l'assurance du contraire que nous avons donnée par notre avis d'hier. Considérant que c'est dans la classe des mariniens que cette fausse nouvelle a produit le plus de sensation. Considérant que les autorités, d'accord avec tous les habitants, regarderaient comme un malheur public la rupture du pont de Loire. Avons arrêté et arrêtons ce qui suit : Art. 1^{er}. La conservation du pont de Loire dans son état actuel est confiée à ceux des maîtres mariniens et compagnons de rivière qui sont inscrits sur le rôle de la garde nationale. — Art. 2. En conséquence, lesdits maîtres mariniens et compagnons de rivière sont autorisés à veiller à ce qu'il ne soit porté aucune espèce d'atteinte au susdit pont. — Art. 3. Les mariniens dont il s'agit se partageront le service de façon qu'il y en ait la moitié qui repose pendant que l'autre moitié fera la garde, à moins qu'ils ne préfèrent garder tous ensemble. — Art. 4. Le sieur Léonard Mesnard, syndic des mariniens, est et demeure chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera publié par M. le commissaire de police, à l'entrée du pont de Loire ». Cet arrêté, par lequel l'administration abandonnait ses droits de surveillance sur le pont à une partie de la population elle-même, rétablit la tranquillité dans la ville. D'ailleurs, on apprenait bientôt que la rupture était inutile Napoléon, dans sa course, contournait le département sans y pénétrer, traversant Autun, Avallon, Auxerre.

On continuait cependant à prendre des mesures pour s'opposer aux envahisseurs. Le 13 mars, sur une lettre du comte de Coetlosquet, et conformément aux ordres de Monsieur, frère du roi, le préfet ouvrait, sur la caisse du receveur général, un crédit de 30.000 francs « pour satisfaire aux besoins que les circonstances peuvent nécessiter ». Le 16, une commission des

finances fut composée à cet effet, comprenant : MM. Flamen d'Assigny et J.-B. Frébault, membres du conseil général ; Lefebvre-Le Maire, receveur général, et Duliège, payeur du département.

Malgré les efforts de la préfecture, les partisans de l'Empire relevaient partout la tête. Dès le 12 mars, le drapeau blanc avait été renversé à Lurcy-le-Bourg et remplacé par le drapeau tricolore. Une bande d'une quarantaine d'individus avait menacé et poursuivi un habitant de Prémery, qui faisait l'éloge du roi.

Quelques jours plus tard, Clamecy s'insurge. Un débris des armées impériales, le général Allix, vivait en demi-solde, au château de Bazarne, près Varzy. Il apprend le passage de Napoléon en Bourgogne, il court immédiatement à Clamecy, assemble les floteurs sur la place de la mairie, lit au peuple les proclamations de l'Empereur, déclare prendre le commandement de la ville en son nom. « Je vous adjure, crie-t-il, d'arborer sur le champ la cocarde nationale et de regarder comme ennemis ceux qui ne la porteront pas ». La gendarmerie, se sentant impuissante, abandonne la ville. Suivi de 3.000 insurgés, le général se transporte à la sous-préfecture et somme le sous-préfet de proclamer le régime impérial, celui-ci s'exécute sans difficulté, et fait part au préfet de ce qui s'est passé. Fiévée répond à cette communication par cet arrêté, en date du 20 mars : « Nous, Préfet, ayant reçu, hier, une lettre du sieur Robert de Connantre, nommé par le roi sous-préfet de l'arrondissement de Clamecy, par laquelle lettre le sieur Robert expose qu'il a proclamé le renversement du roi, sur une invitation dont il m'a transmis copie, invitation qui n'était pas même faite par celui auquel il sacrifiait ses devoirs. Considérant qu'il y a dans cette conduite une absence de dignité et de bon sens qui ne peut que faire gémir

sur le choix d'un pareil magistrat et qu'il est honorable pour ce département que ce soit un homme qui lui est étranger qui ait méconnu à ce point les sentiments d'honneur et de devoir. Considérant que nos instructions nous prescrivent surtout d'éviter tout ce qui mettrait les citoyens en opposition, et qu'en nommant un autre sous-préfet, cet inconvénient pourrait résulter de deux autorités qui se croiraient rivales, quoi que l'une fut légitime et l'autre factieuse. — Art. 1^{er}. Le sieur Robert de Connantre est suspendu de ses fonctions de sous-préfet. — Art. 2. La sous-préfecture de Clamecy est réunie, jusqu'à nouvel ordre, à notre préfecture ; les maires de cet arrondissement correspondront directement avec nous, pour toutes les affaires d'administration. — Art. 3. Tous les percepteurs et détenteurs de deniers publics sont rappelés, dans cette circonstance, aux devoirs prévus par les instructions et ne doivent faire de versements qu'à nous ».

Ce fut le dernier acte administratif de Fiévée dans le département. Tant qu'il le put, il cacha les événements qui se passaient en France. Le 25 mars, il vit qu'il ne pouvait plus dissimuler et il comprit qu'il s'était trop avancé dans le parti royaliste pour espérer être maintenu par l'Empereur ; il quitta la ville et se réfugia à Vauzelles, commune de Varennes-les-Nevers, chez le conseiller de préfecture Bonvallet, abandonnant l'administration à Piron. Celui-ci rédigea une proclamation pour annoncer le changement de gouvernement : « Proclamation aux habitans du département de la Nièvre. Depuis quelques heures j'ai l'honneur de remplir, par intérim, les fonctions de préfet, et j'apprends que, dans plusieurs communes, l'ordre public a été troublé. Je sens bien que le retour du Grand Napoléon sur le trône des Français doit exciter une joie générale,

mais les signes publics de l'allégresse doivent être dirigés par les magistrats. Les violences, les attroupe-mens sont indignes des vrais amis de l'Empereur. Citoyens, soyez calmes au milieu des événemens prodigieux que le Dieu des armées a protégés. Le drapeau tricolor (*sic*) va flotter sur vos clochers ; vos temples vont retentir de vos chants d'actions de grâces. L'immortel Napoléon règne sur nous ; à ce nom seul réjouissez-vous ! Mais, écoutez la voix de vos magistrats, ils ne peuvent vous tromper. Les lois de Sa Majesté l'Empereur des Français sont confiées à des mains pures. Profitez de votre bonheur, et ne provoquez aucunes plaintes contre vous. — Nevers, le 25 mars 1815. Le doyen des conseillers de préfecture, faisant fonctions de préfet du département de la Nièvre : PIRON ».

Un *Te Deum* fut ordonné pour le lendemain. Par ordres du maire, la nouvelle fut publiée dans toute la ville, le soir à la lueur des flambeaux et au bruit du canon. Le 26, jour de Pâques, de nouvelles salves d'artillerie se firent entendre dès l'aurore. A huit heures du matin la garde nationale s'assembla et arbora un drapeau tricolore que lui procura M. du Verne du Veullin. A dix heures, le conseil municipal, toutes les autorités, les fonctionnaires de tous rangs se rendirent à la cathédrale et assistèrent à la messe, puis au chant du *Te Deum*, pendant lequel on tira encore le canon. Partout on entendait crier : Vive l'Empereur ! Le soir eurent lieu plusieurs banquets, où se réunirent les partisans du nouveau gouvernement, les édifices publics furent illuminés ; dans les rues des bals se prolongèrent jusqu'au matin.

Les membres du conseil éprouvèrent le besoin d'envoyer une nouvelle adresse : « Sire, de tous les prodiges qui ont constamment entouré Votre

Majesté, le plus étonnant, sans doute, est celui qui l'a ramenée parmi nous. Votre retour sera donc pour la postérité un des événements les plus remarquables que puisse lui transmettre l'histoire. Mais, s'il est pour nos neveux un sujet d'admiration, il se présente à nos yeux dans l'ordre naturel des choses. En effet, Sire, en vous éloignant momentanément de la France, par suite de circonstances dont le souvenir est déjà loin de nous, vous avez laissé dans son sein tous les éléments qui, dans des conjonctures plus heureuses, devaient vous y rappeler. Vous aviez droit de compter sur la fidélité inébranlable de cette armée que vous conduisîtes si souvent à la victoire, et sur le dévouement d'un peuple qui n'oubliera jamais ce que vous avez fait pour le maintien de ses droits, et pour l'anéantissement de la secte anarchique qui dominait notre patrie avant votre avènement au trône. Le peuple français et l'armée n'ont donc pu cesser de Vous appeler par leurs vœux, et vous avez recueilli sur votre passage des témoignages non équivoques de leurs sentiments. Qu'il nous soit permis, Sire, de joindre nos acclamations à celles de toutes les villes qui, plus heureuses que la nôtre, ont eu l'avantage de jouir de votre présence, et de déposer aux pieds du trône l'hommage de notre profond respect ». Ne devons-nous pas être stupéfaits, quand nous considérons que le conseil, auteur de cette adresse, est le même qui, quelques jours plus tôt, en envoyait une précédente à Louis XVIII, en termes si virulents, et jurait de s'ensevelir sous les ruines du trône de saint Louis ? Mais n'en fut-il pas ainsi dans la France entière ?

Le mardi, 28 mars, la ville de Nevers faillit voir une émeute. Parmi les sept jeunes gens qui s'étaient proposés après le passage de Monsieur, pour aller combattre sous les étendards royaux et qui n'avaient pas

quitté leurs foyers, se trouvait Joseph Fournier, dit « Saucisson », parce qu'il était garçon charcutier. Il avait dit que son projet était « d'assassiner le Corse et de ne revenir qu'avec ses entrailles dans son portemanteau ». Ce jour-là, quelques jeunes gens l'apercevant sur le pas de sa porte, l'interpellèrent en passant, il leur répondit un peu vivement ; des propos aigres furent échangés. Fournier rentra chez lui, menaçant de son fusil ; un attroupement se forma. Le peuple voulait envahir la maison. Les vitres des fenêtres furent brisées à coups de pierres. On criait : A mort l'assassin de l'Empereur ! La gendarmerie intervint. Fournier parvint à s'échapper et quitta la ville. Mais il fallut un certain temps et la présence de Piron pour dissiper le rassemblement.

Un décret impérial du 6 avril nomma à la préfecture de la Nièvre Rougier de Labergerie, qui arriva à Nevers le lendemain soir. Il reçut les autorités et prit possession de ses fonctions le 8, à midi. Le 15, le nouveau préfet, les conseillers de préfecture Piron, Bonvallet, Defournay et Decolons, le payeur général, etc., prêtèrent le serment suivant : « Je jure obéissance aux constitutions de l'Empire et fidélité à l'Empereur ». Les jours suivants cette formalité fut remplie par les autres autorités de la ville.

Le jour de sa prestation de serment, de Labergerie prit des arrêtés suspendant MM. de Villenaut, maire de Lurey-le-Bourg, « ex-émigré, a manifesté hautement dans ces dernières circonstances son dévouement à la famille des Bourbons, ce qui lui a fait perdre la confiance de ses administrés, qui se sont, au contraire, prononcé en faveur sa S. M. l'Empereur ; de cette opposition, il ne peut résulter que des troubles » ; de Toury, maire de Saint-Saulge, « récemment, loin de calmer, par des discours paternels, ses administrés,

dans un mouvement populaire, il s'est permis des propos et des menaces, qui lui ont fait perdre la confiance, et l'ont forcé de quitter sa commune » ; de Bouillé, maire de Saint-Parize-le-Châtel, « vu les plaintes portées sur la conduite et les propos scandaleux qu'a tenus le sieur de Bouillé, depuis l'heureux retour de S. M. l'Empereur en France, desquels il a résulté qu'il s'est ouvertement prononcé contre Sa Majesté ». Un autre arrêté du même jour révoquait Gascoing, maire de Coulanges-les-Nevers, qui avait quitté sa commune « pour s'attacher à la maison militaire du roi, sans cependant avoir donné sa démission de maire ».

Furent mis sous la surveillance de la police « comme ayant fait partie de la maison dite du roi pendant l'inter règne » : MM. Hippolyte de Moncorps, Ferdinand de Montrichard, Armand et Achille de Laforest, Bardet de Burcq, Haly, Perrève, Auguste de Neuchêze, Paulin Duverne du Veullin, Chambrun de Rosemont, de Saulieu de la Chomonnerie, Adolphe Bourgoing de la Baume, Vyau de la Garde, Henri Flamen, Desnoyers, Enfert fils, Gascoing de la Char-naye, Emile Dechamps et son frère.

Le 17 avril, le maire, le second adjoint et les membres du conseil municipal de Nevers prêtèrent serment à l'Empire.

Le rétablissement de l'Empire était la reprise de la guerre contre l'Europe. Les militaires du département furent convoqués à Nevers les 25, 26, 28 et 29 avril ; les militaires en retraite ou en congé absolu furent appelés à Nevers, le 3 mai ; à Cosne, le 4 ; à Clamecy, le 5 et à Château-Chinon, le 6. A cette occasion, le préfet écrivait : « C'est moins un ordre, monsieur le maire, qu'un simple appel, que vous aurez à faire à tout militaire qui ne sera pas infirme, il suffira de leur faire

connaître (par écrit néanmoins) que l'Empereur et la patrie appellent tous les braves sous les armes, pour repousser l'ennemi, s'il ose franchir le territoire français ; le devoir, l'honneur et l'assurance d'une paix durable commandent à tout bon Français de se rallier à la Grande-Armée et de manifester à toutes les puissances une vaste frontière d'airain et une volonté nationale fortement prononcée ». Conformément à une décision ministérielle, le département devait fournir 65 chevaux sur les 8.000 qui étaient demandés pour la cavalerie légère, de la taille de quatre pieds sept, à huit pouces et qui devaient être payés 360 fr. chaque. Ce contingent ne put être atteint ; le 27 mai, dans l'arrondissement de Clamecy, qui devait fournir 20 chevaux, 13 seulement avaient été présentés et deux avaient été reconnus avoir les qualités requises ; le même jour l'arrondissement de Château-Chinon n'avait fourni aucun cheval.

Le comte de Colchen, envoyé extraordinaire de l'Empereur dans la 21^e division militaire dont dépendait le département de la Nièvre, passa à Nevers les journées des 9 et 10 mai. Pendant son séjour, il rendit un certain nombre d'arrêtés, entre autres un du 10 mai, nommant conseillers de préfecture : Piron, Decolons et Couroux-Desprez ; un autre remplaçant Hailliot de Sellincourt, commissaire de police, par Noël Pointe, ancien représentant du peuple ; et un troisième renouvelant la municipalité de Nevers. M. du Verne du Veullin fut nommé maire ; Bort, premier adjoint, et Carymantrand-Robelin, deuxième adjoint ; de l'ancien conseil vingt-deux membres furent maintenus, les huit autres : Deremy, Decolons, Languinier, Gillet, Simonin, Robert aîné et du Verne, qui passait maire, étaient remplacés par Barbier, Frébault, Robert jeune, Dieu-donné, Moret, Paulmier, du Château et Leflot, ancien

conventionnel. Le conseil fut installé le 11 par le préfet, qui prononça une allocution : « Vous aviez, dit-il, pour maire un homme de bien, mais des circonstances de famille lui faisaient désirer depuis longtemps d'être libre de fonctions publiques aussi actives et aussi importantes que celles de maire d'une grande ville. Le digne commissaire extraordinaire que Sa Majesté a envoyé dans la 21^e division, et que vous avez possédé pendant deux jours, a voulu vous donner également un homme de bien, et il a nommé M. du Verne : son seul nom vous annonce tout ce que vous devez en attendre, brave guerrier, dans sa jeunesse il a fait respecter le pavillon français, et à vingt-sept ans il portait le signe de la valeur dans les combats. Forcé de se fixer dans sa famille, par suite des honorables blessures qu'il a reçues, il n'a cessé depuis trente ans de rendre des services dans la carrière administrative... ».

Quelques-unes des nominations faites par le commissaire extraordinaire de l'Empereur ne furent pas approuvées par l'autorité supérieure. Il avait nommé Noël Pointe commissaire de police à Nevers. Or, le 13 mai, obéissant à une lettre du ministre de la police générale, le préfet prit un arrêté réintégrant Guyon, prédécesseur de Hailliot de Sellincourt. Pointe conserva néanmoins ces fonctions jusqu'à la fin de la période des Cent-Jours par suite de l'absence de Guyon. Colchen avait révoqué Gabriel Provost, maire de La Charité ; sur un ordre exprès du ministre de l'intérieur, le préfet le rétablit le 16 juin, attendu que « plusieurs témoignages, dignes de foi, rendus en faveur du sieur Provost fils, ex-maire de La Charité, font croire que le commissaire extraordinaire de Sa Majesté l'Empereur a été induit en erreur lorsqu'il l'a révoqué ». Provost fut suspendu le 11 octobre parce qu'il avait trouvé

moyen d'échapper à toutes les réquisitions faites pendant le séjour des Alliés « quoique l'un des plus riches de la ville » et qu'il avait assujetti le curé au logement des gens de guerre, malgré la défense formelle du préfet. Le 20 novembre cette suspension fut changée en révocation définitive.

Le département de la Nièvre fut appelé à élire six représentants à la Chambre des Cent-Jours, savoir : deux par le collège électoral du département et un par chacun des collèges électoraux d'arrondissements. L'élection eut lieu le 13 mai. Furent élus, le général Sorbier (1), Blandin-Valière (2), Couroux-Desprez (3), Laramée (4), Heulard de Montigny (5) et Dupin (6). Une députation du collège électoral de la Nièvre fut reçue aux Tuileries le 28 mai. Elle se composait du général Sorbier, Lebrun, Blandin-Valière, Robert, Couroux-Desprez, Guiller de Montchamoy, Chevalier de la Génissière, de Givry, Laferté-Saulière et Butteux ; elle présenta une longue adresse énonçant les sentiments de fidélité du département. Le même jour, l'Empereur reçut aussi une députation particulière de la ville de Nevers, présidée par le comte

(1) Jean-Barthélemy Sorbier, né à Paris, le 16 novembre 1762, mort à Saint-Sulpice (Nièvre), le 23 juillet 1827 ; élève à l'école militaire de Brienne, lieutenant-général et inspecteur général de l'artillerie impériale.

(2) Claude-Hyacinthe Blandin-Valière, né à Nevers, le 7 juillet 1762, mort à Nevers, le 7 octobre 1847 ; substitut du procureur général près la cour de Bourges, sous la Restauration, conseiller à la cour de Bourges.

(3) Pierre-Justin-Marie Couroux-Desprez, né à Donzy, le 7 août 1757, mort à Cosne, le 25 mars 1823 ; sous-préfet de Cosne en l'an VIII, sous la Restauration président du tribunal de Cosne.

(4) Jacques-Louis Laramée, né à Rocroi (Ardennes), le 14 février 1756, mort à Paris, le 16 octobre 1834 ; sous-préfet de Clamecy en l'an VIII.

(5) Charles-Gilbert Heulard de Montigny, né à Lormes, le 10 novembre 1771, mort le 14 janvier 1872, conseiller à la cour de Bourges.

(6) André-Marie-Jean-Jacques Dupin, né à Varzy, le 1^{er} février 1783, mort à Paris, le 10 novembre 1865.

Hulin, accompagné du comte de Forbin-Janson et du chevalier Adet, ancien préfet de la Nièvre, et qui lui présenta l'adresse suivante : « Sire, lorsque le 21 avril 1814 vous traversâtes notre ville, Votre Majesté recut des témoignages non équivoques de l'amour de ses habitants et de la douleur dont les avait pénétrés le noble sacrifice qu'elle croyait utile au bonheur de ses sujets. Réduit à gémir sur la perte d'un prince si nécessaire à sa prospérité et à sa gloire, votre fidèle peuple de Nevers s'est levé en masse aux premiers bruits du retour triomphal de Votre Majesté, et résistant à l'influence de quelques hommes dont la trahison avait fait la puissance, ce même peuple a prouvé avec énergie, mais sans désordres, que rien ne pouvait le séparer de la cause de Votre Majesté. Redevenus libres, certains d'être heureux sous votre autorité paternelle, permettez-nous, Sire, de déposer au pied de votre trône l'expression de l'allégresse que votre retour a excité parmi nous et de renouveler à Votre Majesté l'hommage de notre amour et de notre fidélité ».

Le 25 mai, Rougier de Labergerie fils fut nommé à la préfecture de la Nièvre, en remplacement de son père. Son installation eut lieu le 31 aux cris de : Vive l'Empereur ! Le même jour, Piron fut nommé sous-préfet de Nevers, il prêta serment en cette qualité le 7 juin.

Le préfet s'efforçait de presser le départ des hommes qui devaient prendre part à la guerre et à la défense du pays ; un corps de fédérés volontaires, auquel on distribua une partie des armes destinées aux gardes nationaux, avait été créé à Nevers. Les gardes nationaux eux-mêmes étaient mobilisés, dans la ville l'ordre de marcher atteignit 118 d'entre eux. Les conscrits venaient de tous les points du département..

Le 17^e régiment de dragons arriva à Nevers pour achever de se former. Mais les armes, les vêtements faisaient défaut ; l'argent manquait. De Labergerie envoyait inutilement arrêtés et appels de toutes sortes. Le 22 juin, alors que l'armée française avait été anéantie à Waterloo, il écrivait : « Une somme de 62.000 fr. est indispensable pour compléter l'habillement et l'équipement de nos deux bataillons de gardes nationales actuellement en activité, je ne puis me les procurer qu'en recourant au patriotisme des habitants du département et tel est l'objet de l'arrêté que j'ai l'honneur de vous adresser. Jamais appel de fonds n'a été provoqué par de plus puissants motifs, pour de plus grands intérêts. Il s'agit de repousser la plus injuste des agressions, de défendre notre indépendance, nos droits, nos libertés, de conserver notre honneur, notre existence même ; il s'agit en un mot de sauver la patrie, eh ! quel Français voudrait s'isoler d'une si belle cause ? Quel citoyen ne s'empresserait pas d'offrir une légère portion de son superflu pour concourir à la défense commune ? Déjà de grands succès ont couronné les armes de notre Empereur, déjà les aigles prussiennes et les léopards anglais fuyent devant nos légions, mais, pour profiter de la victoire, il faut que de nouveaux bataillons entrent en ligne, et ceux de notre département n'attendent pour cela que le complément de leur habillement et de leur équipement. Je n'aurai pas compté en vain, dans cette circonstance, sur le patriotisme de mes administrés, et je mettrai au rang des jours les plus heureux de ma vie, celui où je pourrai dire aux ministres de Sa Majesté : J'ai parlé aux Nivernais des besoins de la patrie et tous ont rivalisé de zèle pour venir à son secours ». Un autre arrêté du 22 mit en réquisition tous les cordonniers de Nevers et tous leurs ouvriers pour fabri-

quer d'urgence onze cents paires de souliers nécessaires pour compléter l'habillement des gardes nationaux actifs. La livraison devait être effectuée au plus tard le 10 juillet.

Les habitants eurent dès lors à subir ce régime de réquisitions de toutes sortes qui ne devait cesser pour eux qu'après le départ des Alliés. Dès cette époque, en effet, et surtout immédiatement après la bataille de Waterloo, de nombreux soldats, ayant les plus grands besoins, traversèrent la ville. De là des réquisitions de fourrages, avoine, etc. En outre, par suite de l'offre que firent les fédérés de fournir une compagnie pour voler « à la défense de la capitale de l'Empire », cent habits de gardes nationaux furent réquisitionnés pour habiller ces fédérés le 4 juillet, et le maire de Nevers fut chargé de « frapper cette réquisition sur pareil nombre de gardes nationaux possédant un uniforme et de prendre toutes les mesures nécessaires pour que les cent habits ou surtouts soient déposés dans les magasins de la mairie dans la soirée de ce jourd'hui ». La veille, deux cents paires de souliers et deux cents demi-guêtres avaient été réquisitionnées pour les troupes. Le préfet écrivait au maire : « Ne me parlez pas de réquisitions, j'en suis plus dégoûté que vous ». Puis il ajoutait : « On manque de moyen de payer, et le système réquisitorial doit avoir lieu ».

Le 8 juillet, le maire fit publier l'avis suivant : « Avis à tous les habitants. Le maire de Nevers, informé que les différents dépôts de cavalerie stationnés en cette ville manquent absolument de charpie pour le traitement des hommes blessés, dont le nombre augmente tous les jours, invite expressément tous les habitants des deux sexes à faire le sacrifice d'une portion du vieux linge qu'ils auraient en leur posses-

sion et à le convertir en charpie, pour servir au pansement desdits blessés. Attendu que la saison actuelle concourt à rendre les blessures et les plaies dangereuses, pour peu que le pansement soit retardé, il importe essentiellement que les personnes qui pourront fournir de la charpie s'en occupent, à commencer d'aujourd'hui ou de demain dimanche. La religion ne peut qu'approuver un travail si nécessaire, si urgent et si honorable pour ceux qui s'y livreront. Comme il s'agit d'un devoir sacré que les habitants des autres contrées de la France remplissent, en ce moment, envers nos fils et nos frères, le maire soussigné se persuade que chacun s'empressera de faire de la charpie et de l'envoyer ou de l'apporter, soit à l'infirmerie de l'hôpital, soit à celle des Dames de la Charité, soit chez la dame veuve Reinaud, concierge de la mairie. — DUVERNE ».

Sans être aussi violentes que dans le Midi de la France, les passions politiques furent très vives à Nevers pendant la période des Cent-Jours. Les deux partis étaient très excités l'un contre l'autre. La ville renfermait un certain nombre d'anciens militaires qui se plaignaient d'avoir été tyrannisés depuis la Restauration, et qui avaient accueilli avec enthousiasme le retour de l'Empire, qu'ils fêtaient dans des banquets où retentissaient des chants de haine contre les Bourbons ; ils s'appuyaient sur les fédérés et la masse du peuple. Les royalistes répondaient par d'autres chants aussi vifs contre Bonaparte et étaient soutenus par la majorité de la garde nationale, dont tous les officiers étaient partisans avérés de la Royauté. Dans les rues, l'agitation était extrême, on se provoquait, on s'injurait. Dans les premiers jours du mois de juillet, lorsque les cocardes blanches firent de nouveau leur apparition, la surexcitation fut à son comble. Le 8,

J.-B. Carymantrand, menuisier, âgé de vingt-cinq ans, passait près de la porte de Paris, chantant une chanson bonapartiste. Il fut frappé par un sellier, nommé Bourdillon, d'un coup d'alène, dont il mourut dans la nuit. Bourdillon, arrêté au premier instant, fut ensuite relâché sans être inquiété.

Pour arrêter l'effervescence que cet événement pouvait provoquer, on publiait cet avis : « Avis du maire de Nevers à ses concitoyens. Pendant que le premier magistrat du département s'efforce d'éclairer le public sur le véritable état des mesures que le gouvernement et la représentation nationale prennent en ce moment pour fixer enfin le sort de la France, le maire de Nevers croit devoir recommander à ses concitoyens d'observer le calme et l'union dont chacun éprouve un si grand besoin, après tant d'agitation, d'incertitude et d'anxiété. Personne, assurément, n'a le droit de troubler l'ordre et le repos public ; c'est une vérité éternelle et connue de tout le monde. Ainsi donc, le maire soussigné fait savoir que quiconque y porterait atteinte sera saisi sur le champ et livré aux tribunaux pour être puni selon la gravité du délit et de ses circonstances. Fait à Nevers, à l'hôtel de la mairie, le 8 juillet 1815. Signé : DUVERNE ».

Le jour où parut cet avis, Rougier de Labergerie fils abandonna la préfecture, laissant l'administration momentanément à Piron, qui, depuis quelque temps, exerçait les fonctions de sous-préfet de l'arrondissement. Il se trouva donc chargé de porter à la connaissance des habitants du département la rentrée de Louis XVIII aux Tuileries. Le 11 juillet, il leur disait : « Le roi Louis XVIII est sur son trône : que de réflexions à faire pour ceux qui lui ont été fidèles, et pour ceux que l'erreur a égarés ! Les événements et nos malheurs ont assez dû nous instruire. Citoyens,

rallions-nous pour jamais à l'antique dynastie des Bourbons. Loin de nous tous actes qui tendraient à des provocations. Imitons la sagesse du prince que la sagesse éternelle nous a rendu ».

La ville, pendant quelques jours, fut dans de terribles angoisses, attendant l'arrivée des Alliés, que les nouvelles annonçaient tantôt par la route de La Charité, tantôt par celle de Prémery. Le 22 juillet, précédés de bien peu par le nouveau préfet, Devaines, ils firent leur entrée dans Nevers, qu'ils devaient occuper jusqu'au 18 octobre. Ce qui se passa durant leur séjour, je n'en parlerai pas, l'ayant déjà fait.

A peine arrivé, Devaines, conformément à l'ordonnance royale du 7 juillet, déclara que tous les fonctionnaires de l'ordre administratif et judiciaire, les commandants et officiers de la garde nationale qui étaient en activité de service le 1^{er} mars devaient reprendre immédiatement leurs fonctions. De Dreuille redevint donc sous-préfet et Piron reprit, pour bien peu de temps, le titre de simple conseiller de préfecture. Noël Pointe dut céder le commissariat de police à Haillot de Sellincourt. L'ancien conseil municipal reprit l'administration de la ville, et du Verne, redevenu simplement conseiller municipal, céda la mairie à de Chabrol. Au mois de septembre, il fut nommé sous-préfet de Nevers. Puis le préfet « considérant qu'il ne peut y avoir de corporation armée autre que la garde nationale », ordonna que tout individu armé comme fédéré nivernais serait tenu de déposer ses armes dans les vingt-quatre heures.

Malgré la présence des étrangers, la fête du roi fut célébrée en grande pompe le 25 août.

Le 22 août eurent lieu les élections législatives. Les électeurs de la Nièvre avaient, cette fois, trois représentants à nommer; ils choisirent Hyde de

Neuville (1), de Pracomtal (2) et Clément (3), élus respectivement par 122, 97 et 96 voix, sur 162 votants. Le 11 septembre, les députés du collège électoral furent reçus par le roi et lui présentèrent cette adresse : « Sire, après des jours de deuil, votre voix s'est fait entendre. A cette voix qui nous est chère et dont le silence momentané nous a si douloureusement affectés, nous sommes accourus pour seconder les intentions paternelles de Votre Majesté. Nous trouvons dans notre réunion le double avantage d'obéir aux ordres de notre légitime souverain et de pouvoir déposer à ses pieds le tribut de notre respect et de notre amour. Il tardait à l'impatience de chacun de nous, Sire, de vous exprimer ce double sentiment, et nous nous estimons heureux de confondre nos affections particulières pour offrir à Votre Majesté un ensemble d'hommages qui lui soit agréable.

» En cédant à ce premier besoin de nos cœurs, nous en éprouvons un autre non moins pressant, c'est de conjurer Votre Majesté de faire au salut de ses peuples le sacrifice de l'une de ses vertus, de celle qui, par une fatalité inexplicable, est devenue la source de vos chagrins et des nôtres ; veuillez en suspendre l'exercice en frappant du glaive de votre justice ceux que ne pourrait enchaîner l'excès de votre clémence.

» Loin de nous, Sire, l'idée de provoquer la foudre des vengeances et des réactions ; nous professons tous l'oubli des erreurs, nous ouvrons de bonne foi nos bras

(1) Jean-Guillaume Hyde de Neuville, né à La Charité, le 24 janvier 1776, mort à Paris le 23 mai 1857.

(2) Léonor-Anne-Gabriel marquis de Pracomtal, né à Paris, le 1^{er} juin 1773, mort à Paris le 21 février 1838 ; colonel des gendarmes de la garde du roi.

(3) Noël-Joseph Clément, né à Nevers, le 2 février 1757, mort à Pougues-les-Eaux le 30 mars 1829 ; chef d'escadron de gendarmerie à Nevers.

au repentir sincère ; mais il est des forfaits dont l'impunité est une calamité nationale, et de ce nombre sont ceux qui, au mois de mars, ont attiré tous les genres de fléaux sur notre malheureuse patrie.

» En exprimant à Votre Majesté un vœu qui, sans doute, contrarie le penchant de son cœur, nous faisons nous-mêmes une sorte de violence au nôtre ; mais, Sire, il nous est arraché par la force des circonstances autant que par notre amour pour vous ; nous nous flattons que Votre Majesté le regardera comme un nouveau gage de fidélité pour elle et comme un sûr garant de notre inviolable attachement à la dynastie de nos rois, au principe sacré de la légitimité, à la patrie et aux lois ».

Le roi répondit : « Je reçois avec plaisir l'assurance des sentiments du département de la Nièvre ; j'espère que bientôt les maux de la France seront réparés par l'union des Chambres avec moi ».

Le 1^{er} octobre, la compagnie des pompiers fut réorganisée, ayant comme capitaine Coinchon, ingénieur des ponts et chaussées ; comme lieutenant Pot, charpentier, et comme sous-lieutenant Torterat, conducteur des ponts et chaussées.

Le 17 novembre, l'anniversaire de la naissance de Louis XVIII fut célébré en grande pompe. Le matin, les autorités et la garde nationale assistèrent au service divin à la cathédrale. Les gardes nationaux avaient porté à l'église les bustes de Henri IV et de Louis XVIII ; ils chantèrent en chœur le *Domine salvum fac regem*. Après la cérémonie, les deux bustes furent portés en triomphe dans toutes les rues de la ville aux cris de : Vive le roi ! Le soir, de nombreux banquets réunirent les partisans du nouveau régime, et la journée se termina par une illumination générale.

Si la première Restauration s'était passée sans réac-

tion d'aucune sorte dans le département, il n'en fut pas absolument de même après les Cent-Jours. Certes, il ne fut commis nulle violence, mais un certain nombre d'arrestations, de destitutions et de mises en surveillance de la police eurent lieu. Ainsi, Pellault des Bourgoins fut d'abord jeté en prison, puis le 18 octobre mis en liberté, mais maintenu en surveillance ; de même que les deux frères Baille ; Gobet, instituteur à Ligny, commune de Saint-Benin-des-Bois, fut suspendu ; Jacquinot, percepteur à Challuy, mis en surveillance, ainsi que Callot, Bonneau-Lestang, manufacturier, quelque temps détenu ; André Leblanc, curé de Cosne ; Guillerault-Bacoin, ancien conventionnel ; Clément Melot, percepteur à Saint-Sulpice ; Frébault, notaire, et Frébault, officier de santé, tous deux à Saint-Sulpice ; Coursier et Thévenard, les premiers qui avaient arboré le drapeau tricolore à Lurcy-le-Bourg ; Jean Frebault, garde forestier à Forges, commune de Saint-Sulpice, fut suspendu « comme mauvais sujet ». Laurent, maire de Cosne, fut également suspendu pour avoir été, « pendant l'interrègne, l'un des plus zélés partisans de l'usurpateur jusqu'à faire enrôler son fils sous les drapeaux, quoiqu'il n'y fût pas appelé par son âge ». Grandjean, instituteur à Saint-Saulge, et son fils, reçurent l'ordre de retourner immédiatement à Vaucouleurs, leur pays natal. Raffault, concierge de la prison de Cosne, fut destitué comme « opposé au gouvernement légitime ». Il en fut de même de Mielle, « piéton » à Fours, « professant des principes contraires au gouvernement ». Les scellés furent apposés et perquisition fut faite chez Détré, notaire à Château-Chinon, « soupçonné d'avoir en sa possession des écrits contre le gouvernement, et notamment des proclamations en placard datées de Belgard, tendant à ramener un ordre de choses contre

lequel s'élève l'unanimité des Français ». Chevalier-Lagenissière, inspecteur des forêts de l'arrondissement de Clamecy, fut arrêté pour avoir dit chez le maire de Neuffontaines « qu'on se battrait bientôt, qu'il partirait et qu'on verrait ce qui arriverait ». Le 17 novembre, les maires d'Epiry, de Saisy et de Dompierre-sur-Nièvre furent destitués, parce que le drapeau blanc n'avait pas encore été arboré, à cette date, dans ces communes. Un dimanche, à la messe, à Moissy-Moulinot, au moment où le curé entonne le *Domine salvam*, deux hommes se lèvent en disant : « Sortons ! » Le maire de la commune est destitué, attendu que s'il « eut été animé de bons principes, il aurait fait cesser le scandale que cette scène a produit, et en aurait fait sur le champ arrêter les auteurs », ce qu'il n'avait pas fait, etc.

Le 24 décembre, Devaines ordonnait de faire saisir tous les exemplaires qui pouvaient encore exister du *Catéchisme à l'usage de toutes les églises de France*, « dans lequel un chapitre tout entier est consacré à établir des devoirs et à recommander le respect et l'attachement envers Napoléon ». A Nevers, des perquisitions furent faites chez tous les libraires et les marchands de papier ; on saisit deux exemplaires de cet ouvrage. On trouva des catéchismes à l'usage du diocèse, contenant cette mention : « Prions pour le Saint-Père, pour notre Evêque et pour notre Empereur ». On se contenta de déchirer la page qui la contenait, « en sorte que le nom de Napoléon n'existe plus dans le catéchisme ».

Dans la seconde moitié de l'année 1815, une épidémie se répandit dans le département sur les bêtes à cornes. Malgré la constitution d'une commission de vétérinaires, établie pour essayer d'enrayer ses progrès, elle fit de grands ravages. Dans la commune de Nevers,

du 4 septembre au 31 décembre, il mourut 300 bœufs, vaches ou veaux ; à cette dernière date, il n'en restait plus que 99. Un arrêté du 12 octobre suspendit dans tout le département les foires et marchés de bestiaux.

Toutes les calamités semblaient d'ailleurs fondre sur le pays. La présence des étrangers avaient épuisé la France, l'intempérie des saisons amena la famine, les vivres arrivèrent à un prix excessif. Les vignes, dans la Nièvre, particulièrement dans l'arrondissement de Clamecy, furent attaquées par un insecte nommé Hubert, qui les frappa « d'une stérilité effrayante » et en rendit « le produit presque nul ».

MUNICIPALITÉ DE NEVERS

1818

Chabrol de Chaméane (Antoine Joseph), propriétaire, maire,
ancien émigré.
Rapine de Sainte-Marie (Louis-Marie), propriétaire, premier
adjoint, ancien émigré.
Carymantrand-Robelin (Louis), second adjoint, négociant.
Leblanc-Neuilly (Pierre-Ignace), président du tribunal civil.
Bareau (Hugues Antoine), notaire.
Andras de Marcy (Edme), propriétaire, ancien militaire.
Berchon (Pierre-Michel), propriétaire, ancien financier.
Lefebvre (Jean-Baptiste), imprimeur.
Garilland (Charles), avocat.
Lyons-Gasque (Jacques), négociant.
Debrun-Maillot (Jean-Joseph), propriétaire, chevalier de
Saint-Louis, ancien lieutenant de cavalerie.
Leblanc-Laborde (Philippe-Ignace) avoué.
Dubois (Philippe), manufacturier.
Avril (Philibert), propriétaire, ancien horloger.
Dubosc (Etienne-Marie), juge d'instruction.
Deremy (Pierre), propriétaire, ancien commissaire à ter-
rier, géomètre.
Thomas (Edme-Antoine), propriétaire.
Decolons de Vauzelles (François-Marie), propriétaire, ancien
procureur général à la chambre des comptes de Nevers,
avocat.
Riffé du Pavillon (Joseph-Olivier-Marie), propriétaire, ancien
notaire.
Pannécet (Gilbert), notaire, ancien secrétaire de la chambre
des comptes
Languinier (Jean-François), juge.
Gillet (Pierre), juge.

Simonin (Pierre), propriétaire, ancien receveur général du duché.

Colas (Gilbert-Marie), avoué, ancien substitut du commissaire du gouvernement près le tribunal civil.

Robert (Pierre-Marie-Claire-Clotilde), médecin, ancien chirurgien-major à l'armée de Condé.

Ordonnance du 30 décembre 1814

Chabrol de Chaméane, maire.

Rapine de Sainte Marie, premier adjoint.

Carymantrand-Robelin, second adjoint

Bareau.

Andras de Marcy.

Lefebvre.

Berchon.

Lyons-Gasque.

Debrun-Maillot.

Leblanc-Laborde.

Avril.

Deremy.

Thomas.

Decolons de Vauzelles.

Riffé du Pavillon.

Pannecet.

Languinier.

Gillet

Simonin.

Colas.

Robert.

Bonneau-Lestang (François), manufacturier.

Custode (Pierre-Marie), propriétaire, trésorier de la fabrique de Saint-Cyr.

Duliège (Marie-Pierre-François de Paule), payeur du trésor royal.

Duverne du Veullin (Louis-Gabriel-Charles-Claude), propriétaire, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine de vaisseau.
Enfert (Pierre-Marie), manufacturier, président du tribunal de commerce.
Fauchet (Guillaume), juge suppléant, ancien juge à Saint-Pierre le-Moûtier.
Faure-Fontenelle (Antoine), propriétaire, ancien contrôleur ordinaire des guerres.
Gauvilliez (Jean-Marie-Gaspard), directeur de l'enregistrement et des domaines, ancien général de division.
Lepin de Bussy (Henri-François), propriétaire.
De Maunigny (Charles-Paul-Nicolas-Claude), propriétaire, chevalier de Saint-Louis, ancien officier de cavalerie, ancien page de la petite écurie du roi.
Desnoyers (Jean-Charles), propriétaire, ancien maître particulier des eaux et forêts de Nevers, ancien inspecteur des eaux et forêts de l'arrondissement de Nevers.
Verrier (François-Etienne), juge, ancien gendarme du roi.

*Nomination du 10 mai 1815 par le comte Colchen, sous réserve
de confirmation par l'empereur*

Duverne du Veullin, maire.
Bort (Pierre-Amable), premier adjoint.
Carymantrand-Robelin, second adjoint.
Andras de Marcy.
Berchon.
Thomas.
Leblanc-Laborde.
Avril.
Riffé du Pavillon.
Pannecet.
Colas
Bareau.
Lefebvre.
Lyons-Gasque.

Bonneau-Lestang.

Custode.

Duliège.

Enfert.

Fauchet.

Faure-Fontenelle.

Gauvilliez.

Lepin de Bussy.

De Maumigny.

Desnoyers.

Verrier.

Barbier aîné, tanneur.

Frebault (Jean-François), médecin.

Leflot (Jean-Alban), avocat, ancien représentant du peuple à la Convention.

Robert jeune (Pierre-Ursule), médecin.

Dieudonné (Antoine-Adam), propriétaire, ancien commissaire des guerres.

Moret (Philippe), propriétaire.

Paulmier, fabricant de bière

Micquereau du Château, propriétaire. (Ce dernier n'a pas accepté).

CLAUDE BOUSSIÈRE

Curé de Chaux

ou

Épisodes de la Révolution à Chaux

(1791-1794)

La courte étude qui va suivre a un double but : mettre en relief la vertu d'un humble curé de campagne dont la Révolution fit un martyr ; en outre, donner, par un récit détaillé des événements dont l'une d'elles a été le théâtre, un aperçu de ce qui s'est passé dans la plupart des localités de notre pays, pendant cette époque si tourmentée de notre histoire nationale. Les faits qui y sont relatés sont empruntés exclusivement à des documents officiels conservés aux archives départementales ; on ne saurait donc en contester l'authenticité ; c'est de l'histoire et de la plus véridique.

I

Au moment où éclata la Révolution, la petite commune de Chaux, qui fait actuellement partie du canton de Lormes, avait pour curé un saint prêtre, Claude Boussière. Il naquit le 27 octobre 1736 à Foissy, aujourd'hui commune et paroisse, mais alors simple hameau de Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne) ; il exerçait les fonctions de curé de Chaux depuis l'année 1778.

L'auteur des *Mémoires historiques sur le canton de Quarré-les-Tombes* (1) a pu recueillir, de la bouche même de personnes qui avaient connu intimement M. Boussière, plusieurs détails des plus édifiants. Au dire de ces personnes, l'ancien curé de Chalaux se nourrissait habituellement de légumes et de laitage et jeûnait fréquemment, même en dehors des jours et des temps prescrits par l'Eglise ; durant le Carême, il redoublait ses austérités et les poussait aux dernières limites de ce que la nature humaine peut supporter. Ainsi, hormis le dimanche où il faisait deux repas, il ne mangeait qu'une seule fois le reste de la semaine, le jeudi, et cet unique repas avait lieu à quatre heures du soir.

Il passait ses journées à l'église, abîmé dans la prière et la méditation. Entré dans la maison du Seigneur à l'Angelus du matin, il n'en sortait souvent qu'à l'Angelus du soir. Dans la paroisse et les environs, on le regardait comme un saint. C'est à lui indubitablement que la paroisse de Chalaux doit d'être, à l'heure actuelle, une des plus religieuses du diocèse de Nevers. L'abbé Boussière fait songer au curé d'Ars ; il a avec lui plus d'un trait de ressemblance.

Peut-être soupçonnera-t-on la légende de s'être quelque peu mêlée à l'histoire dans le portrait qui précède ; nous confessons avoir eu nous-même cette pensée, mais nous fûmes bien obligé de l'écarter devant la découverte que nous fîmes, certain jour, d'un document irrécusable, d'une autorité indiscutable, confirmant de tout point les détails rapportés ci-dessus, et dont il sera question plus loin.

L'abbé Boussière possédait, dans son pays natal, des

(1) *Mémoires historiques sur le canton de Quarré-les-Tombes*, par l'abbé HENRY, t. II, p. 310. In-8°, Auxerre, 1876.

terres qu'il faisait valoir ; mais tout le produit qu'il en retirait, il le distribuait aux indigents, se contentant pour lui-même — et encore est-ce beaucoup trop dire — des revenus de sa cure. Le vivre et le couvert — surtout avec le régime qu'il s'était imposé, — c'était plus qu'il ne lui en fallait ; le reste était du superflu, et ce superflu pouvait-il mieux l'employer qu'au soulagement des malheureux ?

Il fit plus : non content de distribuer les revenus de sa propriété, il se décida, un beau jour, à donner la propriété elle-même. Le 13 mars 1788, il légua à l'hôpital de Vézelay, par donation entre vifs, des terres, de la contenance de trente-deux arpents, plus un capital de 3.000 livres. Il se dépouillait des biens de ce monde, afin de mieux ressembler à Jésus-Christ, son Maître, et le suivre plus fidèlement dans la voie de la pauvreté et du renoncement.

Il lui restait cependant encore quelque chose de son patrimoine, environ 9.000 livres. Quatre ans plus tard, en 1792, alors que la Révolution était tout à fait déchaînée et qu'il n'avait plus guère d'illusions à se faire sur les dangers qui attendaient les prêtres fidèles, il fit don de cette somme à un de ses compatriotes de Foissy, homme craignant Dieu, mais peu fortuné et chargé de famille, à la condition que, chaque année, pendant trente ans, lui ou ses héritiers distribueraient aux indigents de la commune « trente bichets de grain et trente aunes de poulangi (1) ».

Un des premiers actes de l'Assemblée nationale fut, comme l'on sait, de décréter la Constitution civile du clergé, constitution nettement schismatique et qui astreignait les ecclésiastiques en fonctions à jurer d'y être fidèles, sous peine d'être déclarés déchus de leur

(1) Archives paroissiales de Chalaux.

emploi. Le serment devait être prêté sans restriction, purement et simplement. Le lieu et le cérémonial étaient indiqués : à l'église, au prône de la messe paroissiale, devant les officiers municipaux de la commune et les fidèles assemblés. C'est ce fameux serment, rendu obligatoire, qui provoqua un schisme dans l'Eglise de France et établit deux catégories de prêtres : ceux qui le prêtèrent et ceux qui le refusèrent ; les premiers étaient dits « constitutionnels » ou « assermentés », et plus communément « jureurs », dénomination sous laquelle le peuple avait coutume de les désigner ; les autres étaient les « insermentés » ou « réfractaires ». Pour le peuple, il étaient les prêtres « fidèles ».

En qualité de curé de Chalaux, l'abbé Boussière était astreint au serment. Se soumit-il à la loi qui l'exigeait ? A cette question, nous sommes obligé de répondre par l'affirmative. Oui, l'abbé Boussière prêta le serment constitutionnel. Il accomplit cet acte le dimanche 13 février 1791 ; mais il était de bonne foi. Ce qui le prouve, c'est le langage qu'il tint au procureur de la commune le jour où celui-ci vint l'informer de l'obligation qui lui était imposée : « Je prêterai le serment, répondit-il après avoir pris connaissance du décret l'exigeant et de la formule prescrite. Je ne vois rien dans cette formule, ajouta-t-il (1), qui blesse les dogmes de l'Eglise ; mais si, plus tard, je reconnais que l'on donne au serment des suites dont il ne doit pas être le principe, alors j'obéirai à la voix de ma conscience (2) ».

(1) La formule du serment était celle-ci : « Je jure de veiller avec soin sur les fidèles de la paroisse qui me sont confiés, d'être fidèle à la Nation, à la Loi et au Roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution votée par l'Assemblée nationale et notamment les décrets relatifs à la Constitution civile du clergé ».

(2) Archives départementales, série Q, cures.

Ces dernières paroles indiquent clairement que l'abbé Boussière n'était pas sans inquiétude sur la Constitution décrétée par l'Assemblée ; il craignait — ses craintes n'étaient que trop fondées — qu'on en fit une arme contre l'Eglise. Le jour où eut lieu la cérémonie de la prestation de serment, il ne manqua pas de faire part de ses appréhensions à ses paroissiens.

Mais, dès l'instant où, plus éclairé et mieux fixé sur le caractère schismatique de l'acte constitutionnel, il reconnut qu'il s'était trompé, il n'hésita pas à en faire une rétractation aussi solennelle que l'avait été le serment lui-même, la réparation devant, selon lui, égaler la faute. Elle eut lieu dix jours après. Son erreur, comme on voit, ne fut pas de longue durée (1).

Il ne s'en tint pas là. Craignant de ne s'être pas expliqué assez clairement et d'une façon assez explicite cette première fois, il fit une nouvelle rétractation dont il exigea l'insertion au registre des délibérations de la municipalité. L'acte est ainsi conçu :

« L'an 1791, le 27 mars, le sieur curé actuel de Chaux, dans la célébration de la messe, après son prône, nous a répété qu'il avait déjà, le 22 février, rétracté son serment que, dans la surprise et le trouble, il avait prêté le 13 du même mois, mais que, pour plus grande notoriété, il le rétractait de nouveau et plus clairement, et qu'il en demandait copie afin de le faire lui-même plus sûrement parvenir à MM. les officiers de son district de Corbigny (2) ».

L'acte est rédigé et écrit de la main même du curé. Cela n'a rien de surprenant : M. Boussière remplissait les fonctions de maire de la commune, comme beau-

(1) Archives départementales, série L., serments.

(2) *Ibid.*, série L., serments. — Canton de Corbigny.

coup de ses confrères, au commencement de la Révolution.

Les actes de prestation de serment devaient être envoyés par les municipalités aux administrations de district qui les transmettaient au département. L'administration du district de Corbigny, auquel ressortissait la commune de Chalaux, avait reçu le serment de l'abbé Boussière. Celui-ci voulut réparer sa faute — faute involontaire — jusqu'au bout ; mais se défiant sans doute des officiers municipaux de Chalaux, ses paroissiens, qui, en prévision des conséquences qu'ils redoutaient, et pour conserver leur curé, auraient été tentés de ne pas notifier sa rétractation, il exigea d'eux une copie de celle-ci qu'il adressa lui-même aux administrateurs. Elle était accompagnée d'une lettre dans laquelle il était dit :

« J'ai pensé que je ne m'étais pas expliqué assez clairement sur mes vrais sentiments (il s'agit de sa première rétractation), et qu'il était à propos de vous certifier que dix jours après mon serment, j'ai cessé et je cesse pour toujours d'être jureur en faveur de la Constitution du clergé. Je demeure d'ailleurs parfaitement soumis à toute autorité dans ce qui est de la compétence de chacune (1) ».

Par suite de sa rétractation, l'abbé Boussière était, aux termes de la loi, réputé démissionnaire, et il devait, dès lors, être pourvu à son remplacement. En attendant, il fut autorisé par le district à conserver ses fonctions. L'administration en usait toujours ainsi en pareil cas ; de même, le curé démissionnaire continuait, à l'égal des curés en titre, de percevoir le traitement alloué aux fonctionnaires ecclésiastiques, pour autant de temps que la vacance se prolongeait.

(1) Archives départementales, série L., serments. — Canton de Corbigny.

A Chalaux, elle se prolongea longtemps. Ce n'est pas cependant qu'on négligeât d'aviser à la situation. Deux prêtres assermentés furent nommés pour occuper le poste ; mais, prévoyant un accueil peu sympathique de la part de la population, profondément attachée au pasteur légitime, et redoutant le vide qu'on ne manquerait pas de faire autour d'eux, ils n'eurent garde de se présenter.

Les administrateurs du district, auxquels incombait le soin de veiller à l'exécution de la loi, gens modérés et, dans le fond, rien moins que favorables aux *jureurs*, n'insistèrent pas, en sorte que les choses en demeurèrent là. Cette situation dura jusqu'aux premiers mois de l'année 1793, c'est-à-dire pendant deux ans, à la grande satisfaction des habitants de Chalaux qui eurent ainsi le privilège de conserver, malgré la loi, leur pasteur bien-aimé.

Plusieurs ecclésiastiques du canton de Lormes se trouvaient dans le même cas que l'abbé Boussière ; ils étaient « réfractaires » et, comme tels, sujets à la déportation ; mais ils n'en continuaient pas moins de résider sur le territoire de la République et d'exercer le culte en secret.

Aux yeux des « purs » de ce temps-là, c'était un scandale qu'il était urgent de dénoncer en haut lieu pour le faire cesser au plus tôt. Le citoyen Paumier, de Lormes, se chargea de ce soin. Il écrivit dans ce but, le 7 février 1793, au citoyen Guillier, un des administrateurs du directoire du département et rédacteur d'une feuille périodique avancée. Après l'avoir mis en garde contre les membres composant le directoire du district de Corbigny, tous, d'après lui, « empoisonnés d'aristocratie », il ajoute :

« C'est sous leurs yeux qu'on voit un Pannetrat desservir Neuffontaines et Montsabot, après avoir

rétracté en chaire, étant vicaire de Cervon, son serment, après avoir protesté qu'il ne reconnaitra jamais le citoyen Tollet pour son évêque. On court à sa messe comme au feu, et les curés constitutionnels ont la douleur de voir leurs églises désertes. Deux viennent de quitter leurs paroisses et deux autres ne tarderont pas de suivre leur exemple. On les méprise, et les serments qu'ils ont prononcés les rendent odieux à leurs ouailles.

» Pouques en a un autre qui n'a pas voulu le prêter étant vicaire, qui s'est caché pendant quelque temps, mais qui brave tout aujourd'hui. C'est dans cette paroisse, en effet, que réside Ducrot, ci-devant vicaire de Bazoches, qui y a allumé le feu et qui, encore aujourd'hui, fomente la division.

» C'est à Anthien que demeure Rateau, curé remplacé de Saint-Martin-du-Puy ; c'est de la maison paternelle qu'il instruit encore ses paroissiens et qu'il y va, de temps en temps, les confirmer dans les idées chimériques.

» On conserve encore un curé de Chalaux qui, imbu de la plus grande bigoterie, est un appât aux bonnes gens et leur donne une aversion pour les assermentés. Il a rétracté son serment. Deux ont été nommés, mais ils n'ont pas osé se présenter ».

Mais il paraît que « le plus dangereux de tous » était le curé de Magny, l'abbé Sergent (1).

La dénonciation du citoyen Paumier produisit son effet. Moins d'un mois après, les premiers jours de mars, le curé de Chalaux — il ne rentre pas dans notre sujet de dire ce qu'il advint de ses confrères dénoncés comme lui — était arrêté et conduit dans la maison de réclusion de Nevers, où étaient détenus

(1) Arch. départ., série Q, cure de Neuffontaines.

les fonctionnaires ecclésiastiques âgés ou infirmes, et ceux qui, ayant prêté serment à la Constitution, l'avaient rétracté.

Aussitôt que les habitants de Chalaux furent informés que leur curé allait être arrêté, ils s'empressèrent de rédiger une pétition qu'ils adressèrent « aux citoyens administrateurs composant le directoire du département de la Nièvre », pour obtenir qu'il leur fût conservé. En lisant ce précieux document, on est frappé de voir à quel point M. Boussière était aimé de ses paroissiens et quelle vénération ils avaient pour lui. En même temps, il confirme pleinement ce que des témoignages contemporains nous apprennent, par ailleurs, sur la vie et les vertus de ce saint prêtre (2). Nous en reproduisons seulement les passages les plus caractéristiques. A notre avis, cette page, dans sa simplicité touchante, peut être comparée à ce qu'on trouve de plus édifiant dans la vie des saints. C'est toute une paroisse qui vient déposer en faveur de son pasteur, proclamer ses vertus et, pour ainsi dire, le *canoniser*. Qu'on en juge plutôt :

« Les maire, officiers municipaux, procureur de la commune et tous les habitants de la paroisse de Chalaux vous exposent que le vœu unanime de leur commune vient de se manifester par les signes de la plus vive douleur.

» Un citoyen dont le langage, toujours accompagné de l'exemple, invite au bien, qui, satisfait du nécessaire le plus strict, verse tous les jours, au sein de l'indigence, les trois quarts et demi de son modique revenu, dont le domicile est ouvert à tous ceux qui ont recours à sa bienfaisance, qui passe l'année entière

(2) V. abbé HENRY, *Mémoires histor. sur le canton de Quarré-les-Tombes*, t. II, p. 313.

à l'église, en oraison, dont le régime est réduit, pendant tout le temps du Carême, comme dans le moment actuel (1), à deux repas seulement par semaine, lesquels ne sont faits qu'au pain et à l'eau, ce citoyen vertueux, ce bienfaiteur de toute la communauté de Chalaux, il paraît inutile, citoyens administrateurs, de vous le nommer : tout le monde sait qu'il s'agit de celui qui remplit parmi nous l'office de ministre du culte.

» Depuis quinze ans il habite la même paroisse, n'ayant cessé, pendant tout ce temps, d'être le bienfaiteur de ses concitoyens, il a droit à leur reconnaissance. Tel est le sentiment qui s'élève aujourd'hui en sa faveur.

» Citoyens administrateurs, en vous entretenant du citoyen Boussière, tous les habitants de Chalaux sont auprès de vous les organes de la vérité... On peut compter parmi les ennemis du bien public ceux qui cherchent à troubler le repos des citoyens par des discours puisés dans la calomnie la plus noire (2).

» Ce sont tous les habitants de la paroisse de Chalaux, *sans exception d'un seul*, qui vous redemandent leur bienfaiteur ; se séparer de lui pour toujours est une idée qu'ils ne peuvent supporter ; elle est affreuse pour des enfants qui perdent leur père.

» En apprenant que le citoyen Boussière était sur le point de se rendre à Nevers, dans la maison de réclusion où il était mandé par l'effet de la calomnie, les habitants de la communauté de Chalaux, par un mouvement spontané, se sont rassemblés dans leur maison commune où, dans l'effusion de la plus vive

(1) C'était le 8 mars, on était alors en Carême.

(2) Allusion aux dénonciations qui représentaient l'abbé Boussière comme violateur des lois et ennemi de la nation, dénonciations qui, il est bon de le faire observer, n'émanaient pas de Chalaux.

douleur, ils ont délibéré et arrêté qu'ils élèveraient tous la voix pour vous supplier, citoyens administrateurs, de leur conserver le citoyen Boussière pour ministre du culte dans l'étendue de leur communauté, sinon, de leur en donner un autre qui soit, comme lui, le modèle de toutes les vertus (1) ». Suivent les signatures.

La pétition porte la date du 8 mars 1793.

Les habitants de Chalaux eurent le désagrément et la douleur de voir leur pétition accueillie défavorablement. Le département la retourna au district avec cette simple observation, d'un laconisme brutal, qui contraste singulièrement avec l'émotion de sentiments qu'on remarque dans ce document : « Avertir qu'il n'y a lieu à délibérer sur la pétition. Renvoyer les citoyens à se pourvoir devant l'évêque pour avoir un desservant ». C'était le rejet sans phrases.

En conséquence, un nommé Michel-Antoine Ogliastro fut commis par l'évêque constitutionnel Guillaume Tollet, pour desservir provisoirement la paroisse de Chalaux, en attendant la nomination d'un curé. C'était un ancien capucin d'Avallon, corse d'origine, né à Bastia le 10 avril 1763. Sa nomination est du 7 mars, jour de la mise en arrestation de l'abbé Boussière.

II

Cependant les événements se précipitaient ; on touchait à l'époque sanglante de la Terreur. Le trop fameux Fouché venait d'être envoyé, par la Convention, en mission dans la Nièvre. Il s'y comporta en véritable proconsul et signala son passage par les mesures les plus arbitraires et les plus despotiques. Il

(1) Arch. départ., série Q, cures.

décréta, en particulier, la suppression d'un certain nombre de paroisses, parmi lesquelles figurait celle de Chaux. Aux termes de l'arrêté, il devait être dressé, par les soins de l'administration du district, un inventaire des objets mobiliers et spécialement de l'argenterie de chaque église supprimée.

A Chaux, cette opération fut faite par le citoyen Maillard, nommé à cet effet par les administrateurs du district de Corbigny. Elle eut lieu dans l'église, le 2 novembre 1793, en présence des officiers municipaux de la commune et du desservant Ogliastro. Le commissaire du district, sa besogne terminée, sortit de l'église, chargé des vases sacrés ; il se rendait à la maison commune pour les y déposer et rédiger le procès-verbal de son exploit. Déjà il avait traversé le cimetière qui entourait l'église, quand il se trouva en présence d'une troupe de femmes armées de gourdins et l'air menaçant. C'étaient les femmes de Chaux. Informées du but de la mission du citoyen Maillard, elles étaient accourues pour s'opposer à son entreprise. Elles n'entendaient pas que le culte fût supprimé dans leur église, et, ce qu'elles voulaient, c'était la réintégration immédiate dans leurs lieu et place des objets dont ledit Maillard était porteur. Les esprits étaient à ce point montés et les dispositions telles que si le commissaire, bravant les colères féminines, eût tenté de passer outre, un malheur n'eût pas manqué de se produire : c'étaient rien moins, en effet, que des menaces de mort qui retentissaient à ses oreilles. Comprenant que sa vie était en danger, il rebroussa chemin et s'exécuta, malgré qu'il en eût.

Rien n'est plus authentique que cet incident ; il est raconté par celui-là même qui faillit en être la victime ; il fait l'objet du rapport qu'il rédigea, pour rendre

compte de sa mission, aux administrateurs du district. Il y est dit :

« Le 2 novembre dernier, après avoir procédé aux opérations ci-dessus énoncées et s'occupant de la rédaction du procès-verbal, ledit citoyen commissaire, sortant de ladite église muni des vases dits sacrés, pour en faire la remise aux officiers municipaux de la commune de Chalaux, et après avoir passé le cimetière avec le desservant, il a rencontré une bande de femmes armées de *roulots (sic)* de bois, lesquelles l'ont injurié et menacé de l'assassiner, s'il ne reportait dans ladite église lesdits vases prétendus sacrés. Pour éviter la mort et ne pouvant résister à la force, il avait obéi et en avait fait le transport (1) ».

Que devenaient, pendant ce temps, les officiers municipaux et le desservant ? De cœur avec les manifestants dont ils partageaient l'indignation pour la besogne odieuse à laquelle ils venaient d'assister, ils s'esquivèrent doucement, laissant le délégué du district aux prises avec le bataillon féminin.

Comme on vient de le constater, la mission confiée au citoyen Maillard par l'administration du district de Corbigny échoua piteusement ; mais celle-ci ne se tint pas pour battue. Humiliée de voir son autorité insultée dans la personne de son représentant et mise en échec, et cela par des femmes, elle prit des mesures sévères pour que force lui restât. A la place du citoyen Maillard qui, sans doute, n'était pas disposé à tenter de nouveau l'aventure, elle délégua les citoyens Mathé fils, membre du comité de surveillance de la ville de Corbigny, et Lauvin, avoué près le tribunal de Lormes. Ils avaient ordre de dresser l'inventaire des objets

(1) Arch. départ., registres du district de Corbigny, registre 4, n° 368.

servant à l'exercice du culte, et, en outre, de « faire amener, par la force armée, les maire et procureur de la commune de Chalaux, pour avoir ignominieusement abandonné leur poste, ainsi que le nommé Ogliastro, ci-devant moine, et de faire apposer, chez ce dernier, les scellés sur ses effets et de séquestrer ses immeubles, s'il en avait (1) ».

Le maire était Guillaume Dufartre et le procureur de la commune Michel Bouché. Leur crime, ainsi que celui du desservant, était de ne s'être pas interposés pour protéger le commissaire du district, Maillard.

Les citoyens Mathé et Lauvin se firent escorter de vingt-cinq hommes pris parmi les gardes nationaux de Lormes et de Saint-Martin-du-Puy, baptisé alors Puy-l'Afranchi, et qui tous étaient armés de fusils, tandis qu'eux portaient des sabres. Cette troupe arriva nuitamment à Chalaux ; elle alla frapper à la porte du presbytère et fit sommation à la servante, « au nom de la loi », d'ouvrir sur le champ. Celle-ci, devinant l'objet de cette visite nocturne, ne s'empressa pas d'obéir ; elle différa quelque temps, le temps nécessaire pour avertir son maître et lui permettre de s'évader. Quand les séides du district entrèrent enfin, ils ne purent que constater la disparition du desservant, ainsi qu'en témoigne le procès-verbal rédigé à cette occasion par le citoyen Mathé ; il y est dit : « Ce jour-d'hui, quartidi de brumaire an II, nous, Pierre Mathé, administrateur du district de Corbigny, accompagné de la garde nationale de la ville de Lormes, ainsi que d'un détachement de la garde (de Puy-l'Afranchi) que nous avons requis, nous sommes transporté au lieu et commune de Chalaux.

» Où étant, nous nous sommes transporté au domi-

(1) Arch. départ., registres du district de Corbigny, registre 5, n° 40.

cile du ministre du culte catholique, où étant entré et ayant fait perquisition du nommé Ogliastro dans toutes les chambres dudit domicile, nous avons constaté qu'il s'était évadé ». Le procès-verbal explique qu'on fouilla ensuite « dans les écuries et sur l'échafaud des granges », mais sans plus de succès. Toutefois, les recherches ne furent pas absolument vaines. On trouva, enfoui dans le foin, un coffre en chêne contenant « un ciboire en argent, doré à l'intérieur, plus une petite boîte ronde en fer battu (vraisemblablement la boîte aux Saintes-Huiles), avec deux nappes et deux pièces de toile que la nommée Marie Bidault, ancienne domestique du sieur Boussière, ci-devant ministre du culte catholique et actuellement renfermé dans la maison de réclusion à Nevers, a dit appartenir audit Boussière ; plus un missel qui a été également trouvé dans le foin (1) ».

Cette découverte prouve que les habitants du presbytère, desservant et domestique, avaient pris soin de cacher un certain nombre d'objets — tous ceux qu'ils avaient pu — afin de les dérober aux recherches des révolutionnaires.

Ceux-ci se vengèrent de leur déconvenue sur la domestique Marie Bidault (2), qu'ils maltraitèrent durement. Le citoyen Lauvin leva son sabre sur elle en la menaçant de lui couper la tête ; elle eut si peur

(1) Arch. départ., série Q, liasse O.

(2) Marie Bidault était originaire de Saizy ; elle avait alors cinquante-neuf ans ; il y avait seize ans qu'elle était au service de l'abbé Boussière. Elle resta peu de temps à la maison d'arrêt de Corbigny, car deux mois après, nous constatons qu'elle est établie gardienne, par arrêté de l'administration du district de Corbigny, à raison de vingt-cinq sous par jour, des meubles et effets de son ancien maître, condamné à la déportation, fonctions qu'elle remplit du 10 nivôse au 4 prairial an II (du 30 décembre 1793 au 23 mai 1794), c'est-à-dire jusqu'au jour où fut effectuée la vente des effets mobiliers de M. Boussière.

qu'elle s'évanouit et resta une demi-heure sans connaissance. Le même Lauvin eut l'impudence de la fouiller et de lui confisquer une somme de 296 francs qu'elle portait sur elle ; c'était le fruit de ses économies, toute sa fortune. Non contents de cela, les émissaires du district la mirent en état d'arrestation (1). La mesure fut ratifiée par les autorités de Corbigny. Voici les termes de l'arrêt pris à son sujet :

« Considérant que le citoyen Mathé a mis en état d'arrestation la nommée Marie Bidault, servante du curé, pour avoir formellement refusé d'ouvrir la porte ; quelle a, par son refus, favorisé la fuite du nommé Ogliastro, arrête qu'elle sera amenée, par la force armée, à la maison d'arrêt (de Corbigny), pour avoir manifesté une désobéissance à la loi, désobéissance qui devient criminelle par l'avantage qu'elle a procuré au citoyen Ogliastro de se soustraire au glaive de la loi (2) ».

La bande armée fit main basse sur ce qu'il lui plut d'emporter et de s'approprier parmi les objets qui se trouvaient au presbytère et qui appartenaient au desservant Ogliastro. Elle s'empara, entre autres, d'un fusil de chasse, d'un pistolet et de deux montres, l'une en or et l'autre en argent, après quoi les citoyens Mathé et Lauvin mirent les scellés sur le reste du mobilier, conformément aux instructions qu'ils avaient reçues.

Sept ou huit ans auparavant, l'abbé Boussière avait fait don à sa domestique, en récompense de ses services, d'un lit complet, couverture et rideaux compris, et de six paires de draps. Malgré les protestations de cette femme, les scellés furent apposés sur ces objets,

(1) Loc. cit.

(2) Arch. départ., série Q. Séance du district de Corbigny du 16 thermidor an II.

comme s'il n'eussent pas été sa propriété personnelle, et, un peu plus tard, après la déportation du curé de de Chalaux, les uns furent vendus avec ceux de ce dernier et les autres transportés au chef-lieu du district, comme faisant retour à la nation.

Ces détails sont empruntés à une pétition adressée, le 7 prairial an III (26 mai 1795), à l'époque de calme relatif qui suivit la Terreur, au représentant du peuple Jourdan, alors en mission dans la Nièvre, et dans laquelle elle réclamait restitution de la somme d'argent et des objets qui lui avaient été enlevés, pétition attestée véridique par la municipalité de Chalaux. Le représentant du peuple retourna la pétition au département avec cette apostille : « Renvoyé à l'administration du département pour faire rendre à l'exposante la justice qu'elle a droit d'obtenir ». L'administration du département l'adressa à celle du district, laquelle, après avis favorable de la municipalité de Chalaux, rendit l'arrêté suivant, en date du 27 messidor an III (15 juillet 1795) :

« Vu la pétition de la citoyenne Marie Bidault, adressée au citoyen Jourdan, représentant du peuple, dans laquelle elle expose que dans la nuit du 3 au 4 novembre 1793, les citoyens Mathé fils et Lauvin, à la tête d'une foule d'hommes armés, la dépouillèrent d'une manière inhumaine et violente de tout ce qu'elle possédait, arrête que le lit et autres effets mentionnés dans la pétition et qui existent dans les magasins de ce district lui soient rendus en nature, et qu'il lui soit payé la somme de 296 livres ».

Le 4 thermidor suivant (22 juillet), c'est-à-dire sept jours après, le directoire du département sanctionnait l'avis du district de Corbigny, « pour être exécuté suivant sa forme et sa teneur ».

Justice était enfin rendue à la fidèle servante du curé Boussière.

On devine sans peine que le jour, ou plutôt la nuit, où eut lieu, à Chalaux, la descente de la force armée dont nous avons parlé, l'église ne fut pas épargnée. L'opération qui, grâce à l'énergie des femmes de la commune, n'avait pu être effectuée par le citoyen Maillard, le fut, cette fois, sans opposition : devant vingt-sept hommes armés de sabres ou de fusils, aucune résistance n'était possible. Nous connaissons les actes de vandalisme qui furent commis dans cette circonstance : ils sont consignés dans le compte rendu que la municipalité de Chalaux adressa au comité de salut public, le 16 thermidor an II (3 août 1794).

« Dans la nuit du 13 au 14 brumaire (3-4 novembre) dernier, y est-il dit, plusieurs citoyens des communes de Lormes, Puy-l'Afranchi et autres environnantes, au nombre de vingt-sept, à la tête desquels étaient les citoyens Pierre-Marc Mathé, lors membre du comité de surveillance de Corbigny, et Louis-Achille-Germain Lauvin, avoué près le tribunal de Lormes, vinrent armés, munis de fusils, se transportèrent à la ci-devant église de Chalaux, y brisèrent le tronc, enlevèrent le numéraire qu'il pouvait contenir, emportèrent l'argenterie de ladite église et emmenèrent le maire et l'agent national (1) ».

Le même document donne la liste de l'argenterie qui fut confisquée ; nous la reproduisons :

« 1° Un calice en argent avec sa patène ; 2° un ciboire en argent ; 3° un soleil en cuivre argenté ; 4° un porte-Dieu en argent ; 5° une grande croix de cuivre argenté ; 6° deux sonnettes en composition ».

Les ornements sacerdotaux, chasubles, aubes, etc.,

(1) Arch. départ.

et les autres objets servant au culte, tels que bannières, nappes, chandeliers, encensoirs, bénitiers, etc., eurent le même sort.

Restait une dernière opération, non la moins importante — du moins pour les opérateurs — et qui était le complément invariable et comme le couronnement de ce genre d'expéditions : c'était de se goberger et de faire bombance aux dépens — cela va sans dire — de ceux qu'on arrêtait ou dévalisait. Les citoyens Mathé, Lauvin et leur séquelle n'eurent garde de l'omettre, et, comme on va le voir, ils s'en acquittèrent consciencieusement. Le même compte rendu de l'acte révolutionnaire dont la commune de Chalaux fut le théâtre nous édifie pleinement sur ce point ; les faits y sont relatés avec une précision et un luxe de détails qui ne laissent rien à désirer.

Ainsi nous savons qu'après les beaux exploits dont on vient de parler, on mangea « environ six livres de jambon, sept pièces de volaille, prises dans la basse-cour », qu'on mangea ou emporta « huit quartes des plus belles pommes de rainettes carrées et une demi-quarte de poires tapées (1) ». Comme bien on pense, le festin fut arrosé par de copieuses libations. La cave contenait d'excellent vin ; nos braves ne manquèrent pas d'y faire honneur. Le document ajoute, en effet, qu'« ils ont bu environ de quarante à cinquante litres de vin d'Anet, près d'Avallon, de la récolte de 1788 », le tout « appartenant au ci-devant desservant ».

Les officiers municipaux de Chalaux, signataires du compte rendu, les Jeanroy, C. Gillot, Philippe Lacoar, Jean Voillot, Joseph Bachelin et Brochard, remplaçant l'agent national ou procureur de la commune détenu à Corbigny, en compagnie du maire Dutartre, ne

(1) Se dit des poires séchées au four. (*Diction. de l'Académie*).

sauraient — il faut en convenir — être accusés de ne pas mettre les points sur les *i*.

On a vu plus haut que, grâce à la présence d'esprit de la servante Marie Bidault, le desservant Ogliastro avait réussi à s'évader et ainsi, pour employer l'expression officielle, à « se soustraire au glaive de la loi ». Il ne put s'y soustraire longtemps. Quelques jours plus tard, il était arrêté et conduit au chef-lieu du district, où il demeura en surveillance pendant trois mois, jusqu'au milieu de frimaire an II (commencement de décembre 1793).

A cette époque, les citoyens Henriot et Commerson, envoyés par Fouché, avec les pouvoirs les plus étendus, dans les districts de Corbigny et de Moulins-Engilbert, ordonnèrent sa mise en liberté, après avis favorable de la municipalité de Chalaux qui rendit bon témoignage de son civisme. L'ex-minime Commerson devait bien cela à un ancien confrère.

Le jour où eut lieu, à Chalaux, la descente, dont nous avons parlé, de la force armée, le citoyen Mathé ne s'était pas contenté d'apposer les scellés sur les meubles du presbytère, il avait pris sur lui d'en confier la garde à deux individus, les nommés Charles Bonin et Jean Rougelot. Un seul aurait suffi amplement — si tant est que cette formalité fût nécessaire — mais en en désignant deux, le commissaire du district avait un autre but qu'il avoua plus tard : c'était de faire arrêter le desservant Ogliastro au cas où il serait tenté de réintégrer son domicile, ce qui arriva effectivement.

Mais lorsque, après sa mise en liberté, deux mois plus tard, la servante Marie Bidault fut substituée aux citoyens Charles Bonin et Jean Rougelot dans la garde des scellés, une question se posait : A qui incombait-il de payer les deux gardiens ? L'adminis-

tration du district ne paraissait pas disposée à le faire, estimant apparemment que le citoyen Mathé avait été au-delà de ses pouvoirs en établissant deux gardiens. S'il n'y en avait eu qu'un seul peut-être aurait-elle fermé les yeux, mais elle jugeait que deux c'était trop. Ceux-ci eurent alors recours, pour être indemnisés, à celui qui les avait employés, mais l'ancien commissaire du district n'entendait nullement les payer de sa bourse. Il les adressa à l'un des administrateurs du district de Corbigny qu'il connaissait particulièrement, le citoyen Rignault, avec une lettre qu'ils devaient lui remettre. Cette lettre, datée de Lormes, est du 3 nivôse an II (23 décembre 1793) ; elle est ainsi conçue :

« Citoyen,

» Comme tes principes sont toujours guidés par la justice et l'équité, je m'adresse à toi particulièrement pour faire rendre justice aux porteurs de la présente. Je vais te dire la raison pour laquelle je commis deux gardiens, la voici : c'est que ledit Ogliastro s'étant sauvé, je crus qu'il était opportun d'en laisser deux pour garder les scellés que j'avais apposés et pour se saisir dudit Ogliastro dans le cas où il reviendrait au *lancer*. J'ai agi prudemment, et je crois qu'on ne peut pas me faire payer les journées des gardiens, autrement je me pourvoierais auprès de Pointe (1) ».

Les deux gardiens parvinrent-ils à se faire payer, et par qui ? Nous l'ignorons. Le fait importe d'ailleurs assez peu.

Il ne nous appartient pas de décider si, dans le cas dont il s'agit, la prétention du district était ou non

(1) Noël Pointe, député de la Convention, alors en mission dans la Nièvre.

justifiée, mais où elle nous semble dépasser toutes les bornes, c'est quand, dans le temps même où il est rendu à la liberté et où son innocence est reconnue, cette administration ose faire supporter par le desservant Ogliastro les frais d'arrestation de ce dernier. On avait dévalisé sa maison et voilà qu'on voulait encore l'obliger à payer les auteurs du délit. Il en fut indigné et, sans plus tarder, il écrivit à Corbigny pour s'en plaindre. Après avoir énuméré les objets qui lui avaient été soustraits, il ajoute :

« Ce n'est point encore assez. Aujourd'hui que l'innocence du pétitionnaire est reconnue dans l'arrêté même qui lui rend sa liberté, vous le condamnez à payer les frais de son arrestation. Quoi ! lui qui pourrait demander des dommages-intérêts, lui à qui sa détention et la perte de ses effets a déjà coûté plus de 300 livres, serait encore obligé de salarier ceux qui ont pris la peine de le dépouiller et d'attenter à sa liberté ! (1) ».

Le desservant Ogliastro avait raison de réclamer ; mais il est douteux que l'administration du district ait fait droit à sa réclamation, tellement, dans ce temps là, on en prenait à son aise avec la justice.

Cependant, la présence du desservant Ogliastro ne faisait point oublier aux habitants de Chalaux le curé Boussière ; ils aspiraient toujours à le voir revenir parmi eux.

On se rappelle la pétition qu'ils adressèrent au directoire du département et qui tendait à obtenir son maintien à Chalaux. Cette pétition ne fut pas la seule : elle fut suivie de deux autres, à des intervalles divers. La dernière est du 10 septembre, six mois après la première. Il y était dit, entre autres choses, « que,

(1) Arch. départ., série Q, liasse O.

pénétrés de la plus vive reconnaissance pour les instructions salutaires qu'il (le citoyen Claude Boussière) n'a cessé de leur donner, et poussés par le désir de rendre la justice due aux vertus rares de leur pasteur, ils osaient, pour la troisième fois, réclamer sa liberté et son retour dans leur paroisse, pour continuer de les édifier par son exemple et de les soulager dans leurs peines, le desservant le remplaçant actuellement (Ogliastro), étranger au pays, étant sur le point de quitter, en sorte qu'ils se trouveraient à la veille d'être privés de l'exercice de leur culte (1) ».

Cette pétition eut le même sort que les précédentes. Les administrateurs de Corbigny, appelés à délibérer sur la matière, émirent l'avis qu'il n'y avait pas lieu d'en tenir compte. Le motif allégué était que « si le citoyen Boussière avait, le 15 février 1791, prêté le serment prescrit par la loi du 26 décembre 1790, il en avait fait la rétractation le 22 du même mois et le 27 mars suivant, par devant la municipalité de Chaulaux, ainsi qu'il résulte des actes qui en ont été dressés par ladite municipalité sur ses registres, et dont expédition de celui du 27 mars se trouve déposée au secrétariat de ce district et, par lui, transmise au département le 11 avril suivant (2) ».

Dès lors, l'abbé Boussière était condamné à subir le sort réservé, cinq mois plus tard, à ses compagnons de réclusion. On sait ce qu'il advint des prêtres âgés ou infirmes, non sujets à la déportation, qui étaient détenus à Nevers, dans les bâtiments du « ci-devant

(1) Arch. départ., registres du dist. de Corbigny, séance du 12 septembre 1793.

(2) Archives départementales, registres cités, séance du 12 septembre 1793.

séminaire (1) ». En vertu d'un arrêté du représentant du peuple Noël Pointe, alors en mission dans la Nièvre, arrêté rendu le 6 pluviôse an II (25 janvier 1794), à l'instigation des membres de la Société populaire de Nevers et au mépris de la loi concernant cette catégorie d'ecclésiastiques, soixante-un d'entre eux furent conduits par eau, en bateau, jusqu'à Nantes.

Nous n'avons pas à raconter ici les souffrances et les privations de tout genre que ces confesseurs de la foi eurent à endurer au fond de la galiotte hollandaise qui leur servit de prison. Nul doute que, dans cette circonstance, M. Boussière ne se démentit pas et qu'après avoir été jusque là, selon le témoignage de ses paroissiens, « le modèle de toutes les vertus », il le fut jusqu'à la fin. Il exhortait, dit-on, ses confrères à demeurer fermes dans la foi, leur adressant des paroles dans le genre de celles-ci : « Jusqu'ici nous avons immolé la Victime sainte, c'est maintenant à nous d'être immolés ».

Peut-être l'abbé Imbert, l'un des rares survivants des soixante-un déportés, et plus tard curé de la cathédrale, songeait-il à M. Boussière quand, évoquant ce passé douloureux, il écrivait, en 1818, à l'auteur des *Martyrs de la Foi* : « J'ai vu des choses surnaturelles, dignes de faire l'admiration des anges. Que n'ai-je le loisir de composer des notices particulières sur quelques-uns de nos confrères ! Elles feraient l'admiration et l'édification de ceux qui doivent nous suivre. Quelle sainteté dans les Bouard, La Chasseigne, Lempereur, Dubois, etc. (2) ». Ceux qu'il cite étaient tous

(1) Le séminaire Saint-Sauveur. Il est occupé actuellement par une école communale de garçons et par une école communale de filles, dites « écoles communales de Loire ».

(2) Voir abbé GUILLON, *Les Martyrs de la Foi pendant la Révolution*, t. I., p. 293, édition de 1821.

d'anciens membres du Chapitre ayant, en cette qualité, habité Nevers ; ils étaient, par là même, plus connus : on comprend qu'il les nomme de préférence, surtout si l'on réfléchit que lui-même résidait alors à Nevers et était originaire de cette ville.

Déjà épuisé par les austérités auxquelles il s'était livré à Chalaux, et par un an de détention à Nevers, réduit presque à l'état de squelette, l'abbé Boussière ne tarda pas à succomber. Il mourut le 17 germinal an II (6 avril 1794), un mois à peine après être arrivé à Nantes (1). Il termina ainsi une sainte vie par le martyre.

Quant aux habitants de Chalaux, ils furent dignes de leur pasteur. S'ils accueillirent la Révolution sans répugnance, ils répudièrent du moins énergiquement ses excès. A l'encontre de ce qui eut lieu presque partout ailleurs, la Terreur ne compta point parmi eux de partisans. De plus, nous l'avons vu, même pendant cette période sanglante, ils demeurèrent fermement attachés à la religion que le curé Boussière leur avait appris à aimer et à pratiquer.

Prêtres et fidèles, nous avons besoin d'exemples comme ceux-là, pour nous fortifier dans les luttes présentes et dans celles — plus redoutables encore peut-être — que nous réserve un prochain avenir (2).

ABBÉ J. CHARRIER.

(1) Registres des actes de l'état civil de la ville de Nantes, n° 1540.

(2) Ces pages étaient écrites en octobre 1905.

CHRONIQUE ET MÉLANGES

Pour l'année 1905

MESSIEURS,

Les deux études publiées dans notre fascicule du mois d'août sont particulièrement intéressantes et font honneur aux travaux de notre Société.

L'histoire du grand séminaire de Nevers offre de curieux épisodes de ces querelles religieuses jansénistes qui ont bouleversé les esprits fins et distingués à la fin du xvii^e siècle. Les faits locaux ont éclaté à Nevers un peu plus tard, dans les premières années du siècle suivant.

Tout ce qui pensait en France à cette époque se livrait à des polémiques de doctrine qui se manifestaient par des rivalités personnelles, puis par l'œuvre de désagrégation lente et générale pénétrant dans toutes les classes. Tandis que la noblesse se perdait aux plaisirs de la cour, le clergé et les cloîtres, séjours de paix par excellence, allaient être envahis par des discussions interminables sur les questions fondamentales et les bases mêmes de l'autorité.

Les évêques Fontaine des Montées et Bargedé ont vu à ce sujet des compétitions inouïes dans le sein du chapitre et du clergé nivernais. Les mêmes disputes éclatèrent presque partout, et moins de cent ans après les représentants de la société française, prêtres ou laïques, devaient en subir les tristes conséquences.

Dès que les principes d'obéissance sont sérieusement attaqués, un pays ne sait plus où il va. Les dissentiments religieux ont produit les idées philosophiques et l'athéisme qui provoquaient, à leur tour, l'effondrement de la royauté et la Révolution française. En deux siècles, on se trouvait

aux prises avec la violence et l'application des théories les plus contraires à la marche d'une nation.

Tout s'enchaîne en histoire; les faits locaux viennent toujours à l'appui des dissensions qui éclatent dans les esprits. Ici où nous tenons à porter des jugements absolument impartiaux sur les actes du passé, félicitons M. Payrard d'avoir été juste et exact dans ses appréciations, dans le récit des faits, et dans ses déclarations parfois sévères sur la conduite des personnes, même quand elle était regrettable et fautive à bien des égards.

Il y a lieu de faire les mêmes remarques au sujet de l'étude de M. Dasse sur l'évêque constitutionnel Tollet, triste personnage, saint homme au fond, intelligence faible dévoyée par des velléités d'ambition fort mal servies d'ailleurs, puisqu'il ne fut pas même payé par la nation à laquelle il avait sacrifié son honneur et sa conscience.

Si notre compagnie s'est un peu appesantie depuis ces dernières années dans l'époque moderne de notre histoire, il n'y a vraiment pas à en exprimer des regrets. Cela nous a valu les lectures très intéressantes et fortement documentées de M. Auguste Boyer sur la Société populaire de Saint-Amand-en-Puisaye, de M. Paul Meunier sur le comité de surveillance de Cosne et, en ce moment-ci, les notices précieuses et parfois tristement dramatiques de M. Charrier sur divers personnages de la Révolution. M. Duminy s'est même avancé plus près de nous en racontant les nombreux épisodes du passage des Alliés dans le département de la Nièvre.

Mais, chemin faisant, nous n'oublions pas l'archéologie, que notre aimable et zélé conservateur du musée, M. de Saint-Venant, cultive avec tant de succès. Dans la séance de janvier, il a fait une description des lieux fortifiés en Nivernais, aux époques gauloise et gallo-romaine, camps retranchés accompagnant la fameuse forteresse de Bibracte, rempart des Gaulois contre César. A diverses séances, il nous a montré des fragments de sculptures souvent locales et toujours intéressantes, les agrémentant de renseignements précis et bien appliqués, qui donnaient du charme et

de l'attrait à ses communications. Il a bien voulu représenter la Société nivernaise à la fête du centenaire de l'Académie de Mâcon, le 11 septembre, et vous vous rappelez la spirituelle allocution qu'il a faite à cette occasion.

M. l'abbé Meunier nous intéresse toujours avec ses étymologies des noms de lieux nivernais, recherches très judicieuses, très documentées, qui ouvrent parfois des horizons inconnus et rappellent des faits oubliés.

Dans le domaine du Moyen Age, nous avons fait aussi quelques excursions. La très sérieuse nomenclature des monnaies gauloises et romaines par M. de Flamare réunit tout ce qu'on a découvert jusqu'ici dans le département de la Nièvre, pour une époque si vivante dans notre contrée et toujours si inconnue. Champvert est définitivement terminé cette année ; après des difficultés de location du terrain qui n'ont pu être aplanies, la partie fouillée a dû être recouverte pour les nécessités de la culture, et cette triste opération nécessaire nous a coûté 120 fr. Après les fouilles si consciencieuses de M. Gaston Gauthier à la villa de Champvert, nous attendons toujours d'heureuses surprises de la célèbre station de Saint-Révérien, qu'un archéologue savant et dévoué voudra peut-être enfin mettre au jour.

Une des plus curieuses physionomies des seigneurs du xii^e siècle, Ida de Carinthie, femme et mère des comtes de Nevers Guillaume et Guy, manquait à notre histoire. Je l'ai étudiée dans ses plus grands détails pour l'administration du comté et pour ses luttes violentes contre l'abbaye de Vézelay, qui occupèrent pendant longtemps le roi de France et le Saint-Siège.

Notre couvent de Saint-Etienne de Nevers, avec sa belle église romane et ses curieux privilèges, méritait d'attirer votre attention. Deux séries de pièces, restées jusqu'ici inédites, les armoires de Baluze et le recueil de dom Simonnin, n'avaient pas été mises en valeur, et vont former un petit cartulaire qui signalera, par des détails circonstanciés, les réceptions des évêques et des comtes de Nevers à la porte de la Barre, leur prestation de serment, les privilèges des moines et des habitants, les droits et coutumes de

ce bourg ou lieu de refuge, pendant toute la durée du Moyen Age.

Notre confrère M. Tardivon a fait un curieux et substantiel travail sur la filiation des familles rurales de la commune d'Anthien. C'est une série de tableaux formés en album qu'il a offert aux archives de la municipalité, et qui, s'ils ne sont pas absolument historiques, indiquent de patientes recherches et pourront fournir d'utiles renseignements. Ils rappellent aux populations qu'elles ont eu des ancêtres pas toujours heureux, peut-être meilleurs qu'eux et plus résignés aux circonstances.

Notre confrère M. Maron a consacré un article dans notre *Bulletin* à ce curieux travail.

M. Delort nous a exposé ses découvertes de silex taillés dans les alluvions de la Loire à Cosne ; il a présenté plusieurs spécimens qui montrent un travail identique aux divers autres endroits de la Gaule.

Le grand intérêt de notre Société a été les fouilles de la cathédrale Saint-Cyr, intérêt malheureusement déçu puisque les travaux n'ont pas obtenu le résultat espéré. Pour notre excuse, nous étions gênés dans les opérations. Le déblai devait être fait sur le terrain de l'Etat, contre les fondations d'un monument historique de l'importance de la cathédrale Saint-Cyr, à une profondeur de plus de 3^m, dans un chantier occupé par des maçons et des tailleurs de pierre.

La Société a reçu une allocation de 200 fr., qui l'a décidée à entreprendre ces recherches au printemps dernier.

« Le 12 avril, m'écrit M. Camuzat, sur l'autorisation de
» mon chef, M. Simil, architecte du Gouvernement, j'ai fait
» pratiquer les fouilles nécessaires à la recherche des vestiges de l'ancienne construction gallo-romaine, dont nous
» avons déjà découvert une colonne et, à 4^m de l'axe de
» cette colonne, dans la direction des petits murs qui la
» flanquaient (de l'est à l'ouest), nous avons retrouvé les
» restes des deux murs qui avaient servi à une autre
» colonne.

» Malheureusement, la colonne avait été brisée et extraite

» pour en faire la cuvette d'un puits perdu ; nous avons
» trouvé des débris du fût de cette colonne et quelques
» fragments moulurés. A quelques mètres plus loin se
» trouve un mur de 1^m de largeur pouvant dater du
» XII^e siècle et dont les pierres ont été brûlées par l'in-
» cendie.

» En dehors de ces murs, j'ai fait fouiller pour tâcher de
» retrouver la troisième colonne. Là, nous n'avons rien
» découvert que des débris et des terres rapportées, le sol
» ayant été fouillé très probablement lors de la construction
» du mur. Un cachet en plomb et une petite médaille en
» bronze ont aussi été découverts ».

Je ne reviendrai pas sur les parties de la cathédrale déjà examinées l'année dernière et sur les archères géminées qui sont encore en vue et doivent disparaître avec la continuation des travaux. Notre tentative n'a pas abouti et nous devons, pour l'instant du moins, renoncer à la poursuivre. J'ai demandé à M. Massillon Rouvet, qui a suivi les recherches, de nous fournir un petit mémoire complémentaire qui clôturera la question. Ces études avec les quelques fragments, chapiteaux romans, objets sculptés et monnaies que l'administration voudra bien, je l'espère, déposer au musée de la Porte-du-Croux, seront le seul souvenir d'une entreprise que nous aurions voulu plus fructueuse.

Voici les observations de M. Massillon Rouvet :

Les fouilles de la cathédrale, si incomplètes qu'elles aient été, nous fournissent une leçon d'histoire que nous allons prendre chronologiquement.

I. Le sol romain apparaît en contre-bas du transept roman actuel de la cathédrale entre 4^m40 et 5^m35 ; à cette dernière profondeur, on rencontre le sol vierge. C'est un terrain de remblai non consistant, tel un marécage ; la terre en est noire, brûlée et plastique. C'est à cette profondeur qu'en 1846 M. Duvivier a trouvé 32 médailles prenant de 161 à 361 de notre ère, et dont le détail est connu. Les fouilles de la crypte de la cathédrale ont fait découvrir une médaille

d'Antonin le Pieux, grand modèle. Elle n'était pas à cette profondeur, mais se trouvait dans les déblais romans de la crypte. Un débris de chapiteau en pierre de Nevers, ayant tous les caractères romains, a été mis à découvert dans les fouilles transversales, entre les deux tronçons de colonnes gallo-romaines dont il va être question. Des débris de poteries samiennes et des tuiles proviennent de ce même point.

Nous pouvons donc certifier le sol romain.

II. L'époque gallo-romaine se manifeste non seulement dans les fouilles de M. Duvivier, mais aussi dans celles du calorifère ; elles sont entre 3^m40 et 3^m60 en contre-bas du sol de l'église. C'est à 3^m60 que se trouve le dessous des bases de colonnes reposant sur le remblai décrit ; ces colonnes sont en pierre dure du parc de Nevers. Les moulures de la base présentent, suivant M. de Villefosse et M. de Lasterye, tous les caractères du bas empire romain.

Ces colonnes, par leur position, présentent un véritable intérêt, puisque la distance entre deux d'entre elles a été fixée à 3^m98 d'axe ; elles se trouvent parallèles à un mur de même époque, à 3^m65 en avant du côté nord. Ce mur ferme une vaste salle dont on n'a pas déterminé exactement la dimension, le petit appareil romain se voit sur ses parements ; elle est orientée de l'est à l'ouest, et son mur du levant a servi de fondation à l'annexe romane de la cathédrale. Le côté typique de cette salle est la disposition des ouvertures du mur portant l'annexe de la cathédrale. Ces ouvertures sont à 2^m50 environ d'axe l'une de l'autre ; elles n'ont que 0^m08 de large, 1^m37 de haut ; elles sont évasées à l'intérieur à 1^m06 et recouvertes par un linteau plat en pierre ; elles sont alternées ainsi : trois en bas, deux au-dessus en se croisant de 0^m30 dans leur hauteur, véritables archères dirigées au levant, dans la cathédrale. Le layage des pierres est caractéristique ; l'appareil de ces pierres est très régulier ; elles sont encadrées par un moellon de petit appareil très précis, dont les anciens joints de mortier ne laissent aucun doute sur l'époque. Les archères sont symétriquement placées dans la largeur de la salle qui

mesure 9^m22. Ajoutons que les ouvertures du bas sont presque tout entières au-dessous du dallage du transept de la cathédrale ; en effet, elles ne le dépassent que de 0^m18. Cette portée, en comprenant les colonnes, mériterait de nouvelles recherches sur place, qu'il ne nous a pas été permis de faire exécuter, et cependant la dépense était minime. Dans ce sol remblayé, on n'a trouvé que des tuiles romaines d'un modèle différent de celles qu'on a trouvées plus haut.

III. A 0^m30 au-dessus des bases de colonnes se trouve une couche de charbon de bois et de cendres d'environ 0^m05 à 0^m07, puis au-dessus 0^m25 de terre brûlée et de recoupes de pierre de taille ; c'est un incendie certain dont aucun débris n'a pu fixer la date.

IV. Sur une hauteur de 1^m20 de remblai, nous avons trouvé des tuiles dites romaines, ou plutôt romanes, car à côté on a trouvé un chapiteau et des débris de sculptures catalogués par M. de Villefosse, d'époque mérovingienne ou carlovingienne. Ces débris étaient en partie calcinés par le feu, entrecoupés par tranches de retaille de pierre et de cendre à deux ou trois endroits. Nous retrouvons donc ici l'époque de la construction d'un édifice carlovingien qui ne peut être que la cathédrale, le souvenir en a été conservé par la légende.

V. Immédiatement au-dessus, de gros charbons de bois forment une assise de 0^m06 à 0^m08 d'épaisseur, et par dessus existe un remblai de recoupes de pierre, lequel est de 0^m12 de haut. Serait-ce l'incendie de la construction romane après son écroulement ? Rien ne s'oppose à l'admettre.

VI. Au-dessus de ce sol, et sur 0^m30, un sol tourmenté, fait de moellons brûlés, de débris de toutes sortes et de retailles de pierre où se sont trouvées des tuiles romanes (dites romaines), indique parfaitement une nouvelle époque romane. Au-dessus, est un sol tourmenté comme les vagues

de la mer. Il se trouve régularisé par un travail très apparent ; les plus grandes vagues atteignaient 0^m12 de haut.

A environ 6 mètres en arrière de l'axe de la colonne gallo-romaine, près de l'abside, en se dirigeant à l'ouest, on a trouvé une construction romane dont le mur a une épaisseur de 1 mètre et qui est perpendiculaire à l'axe des colonnes. Ce bâtiment indique un étage souterrain accusé par des corbeaux et un enduit passé à la détrempe. Le sol serait à environ 4^m50 en contre-bas de celui actuel. Cette construction romane, par la taille et la largeur des layes, serait contemporaine de l'abside, laquelle est d'époque intermédiaire entre les parties brûlées de la cathédrale et l'annexe.

Au-devant de ce mur, une bulle en plomb d'Innocent III a été trouvée à côté des tuiles dites romaines mais d'usage aux temps romans.

VII. Sur 0^m30, formés de terre et de gravier, on retrouve encore de nouveaux débris romans mêlés à ceux du xv^e siècle, puis au-dessus, un sol très inégal nivelé avec de la terre brûlée ; depuis les époques romanes se trouvent mêlés des ossuaires de vénerie.

VIII. Enfin des poteries des xiv^e et xv^e siècles apparaissent dans une couche de 0^m40, mélangées aussi aux débris de vénerie.

Nous n'avons trouvé aucune trace de la reconstruction du xii^e siècle qui a été fort importante. L'incendie du chœur aurait dû, semble-t-il, marquer sa place d'une trace sérieuse.

IX. Les deux dernières couches, de 0^m 60 et 0^m 30, sont d'époques plus rapprochées qui n'ont révélé aucune particularité.

Conclusion

1° L'époque romaine est tout entière dans une épaisseur de 0^m 75 à 5^m 35 en contre-bas du dallage de la cathédrale actuelle ;

2° L'époque gallo-romaine est largement représentée par une vaste salle encore inexplorée, ayant cinq archères diri-

gées sur les nefs de l'église ; cette salle était construite avant l'église, à l'ouest et en dehors d'elle. Elle avait une rangée de colonnes à 3^m 65 de sa façade nord.

Il ne nous a pas été possible toutefois de rattacher d'une façon certaine cette construction aux conclusions de M. Duvivier sur les magasins de César, détruits l'an 52 de notre ère ;

3° Les fouilles romanes, situées au-dessus, fournissent les preuves irrécusables que la cathédrale a été reconstruite plusieurs fois, et une fois à l'époque carolingienne. Les preuves existent non moins certaines pour une cathédrale et un chapitre fortifiés ;

4° La situation stratégique du point où est la salle gallo-romaine s'est continuée jusqu'au xv^e siècle ; les preuves certaines viennent des galeries militaires de l'évêché et des dispositions les plus probantes des cours et des maisons contiguës rue du Cloître-Saint-Cyr.

Nous pouvons donc souhaiter vivement qu'un jour les fouilles soient reprises derrière la cathédrale, et dirigées méthodiquement sous la direction de la Société nivernaise ; l'une des premières opérations sera celle de fixer l'emplacement exact de la salle gallo-romaine, ce qui n'a pu être obtenu, malgré qu'il n'eût fallu qu'une dépense de peu d'importance.

Parmi les événements locaux, signalons l'inauguration, le 17 septembre, d'un monument élevé à la mémoire de Claude Tillier, le célèbre pamphlétaire (11 avril 1801-12 octobre 1844), à Clamecy, sa ville natale.

Notre voisin M. Flament, archiviste de l'Allier, a fait distribuer à profusion l'annonce de la publication du mémoire de l'intendant Le Vayer en 1698, sur la généralité de Moulins.

Ces mémoires, publiés en extraits, pour l'instruction du duc de Bourgogne, par Boulainvilliers (3 vol. in-folio, Londres, 1727), ont plusieurs copies qui existent dans les dépôts de Paris et de province, la plus authentique étant

celle de la Bibliothèque nationale, sur laquelle M. de Boislisle a publié la généralité de Paris.

A cette occasion, il y a lieu de rappeler que j'ai déjà publié dans notre *Bulletin* (t. XVIII, p. 483 à 523) tout ce qui dans ce curieux mémoire a rapport au Nivernais.

A titre de confraternité, nous avons adressé à notre voisine la Société d'études d'Avallon une souscription de 20 fr., pour l'aider à la conservation d'une construction très curieuse du moyen âge, faisant partie du prieuré de Saint-Jean-les-Bonshommes.

Notre confrère M. Paul Cornu, de Cosne, prépare sa thèse à l'Ecole des chartes, sur un sujet essentiellement nivernais et encore bien peu connu : « L'administration des forêts sous l'ancien régime, les officiers de la gruerie et les nombreux emplois des bois de chauffage et de construction par les habitants des campagnes ».

J'ai fait passer sous vos yeux, à la séance d'octobre, le superbe volume de notre confrère M. Sarriau, intitulé *le Musée centennal de la Céramique*. Les nombreuses gravures et les savantes recherches de l'auteur, qui a largement puisé dans nos collections particulières, donnent une valeur importante à cet ouvrage, qui fait partie de la collection des rapports de l'Exposition rétrospective de 1900.

Notre bibliothèque a reçu les volumes adressés par l'intermédiaire du ministère de l'instruction publique. La préfecture de la Nièvre lui a remis le bel ouvrage de notre confrère M. Massillon Rouvet : *Liberté conquise*. Nous faisons actuellement échange de publications avec cinquante-sept sociétés de province, similaires à la nôtre, et ces bulletins, soigneusement catalogués, commencent à former un précieux élément de recherches. Cette année, vous avez encore accepté l'échange avec une nouvelle publication trimestrielle, la *Revue Mabillon*, archives de la France monastique, chez Poussielgue, 17, rue Cassette, dirigée par le R. P. dom Besse, bénédictin, à Chevetogne, par Leignon, province de Namur, Belgique. La Revue a pour but de réunir les documents et les travaux relatifs à l'histoire des

ordres religieux en France et principalement de l'ordre de Cluny.

Le compte annuel des recettes et dépenses pour 1904 vous a été présenté à la séance de février par notre trésorier, M. Vallière. Grâce à l'absence de dépenses extraordinaires, la situation financière s'est améliorée.

Voici le détail du compte :

RECETTES :

Solde en caisse au 1 ^{er} janvier 1904.....	511 ^f 35
Encaissé 165 cotisations.....	1.650 »
Vente du <i>Bulletin</i>	11 »
Subvention départementale.....	75 »
TOTAL.....	2.247 ^f 35

DÉPENSES :

Facture de l'imprimeur.....	937 ^f 25
Annuité à David, concierge du musée.....	100 »
<i>Revue du Nivernais</i>	15 »
Recouvrement des cotisations, envoi de bulletins et de lettres de convocation, frais divers (correspondances, etc.).....	179 40
	1.231 65
Solde en caisse au 31 décembre 1904.....	1.015 70
TOTAL.....	2.247 ^f 35

Parmi les membres décédés dans le courant de l'année 1905, nous remarquons :

Paul Boutroux, propriétaire, à Nevers, membre de la Chambre de commerce, faisait partie de la Société depuis

1884 ; il est mort à Vichy, le 14 septembre, à l'âge de soixante-un ans.

Edme Mirault, ancien régisseur à Givry, mort au mois de mars, à Cours-les-Barres, était de notre Société depuis 1866. Il n'assistait pas à nos séances à cause de ses infirmités et de son grand âge, mais il s'intéressait vivement à nos études. Il a fait paraître dans notre Bulletin, en 1870, t. VII, p. 465 à 562, une comptabilité agricole en partie double, série de tableaux très complète qui peut passer pour un modèle du genre, à une époque où l'agriculture florissante séduisait les esprits.

Membres nouveaux dans l'ordre de leur admission, en 1905 :

M. Matron, ingénieur à Nevers, présenté par MM. Cheminade et Duminy.

M. Maurice Duminy, avocat à Nevers, par MM. de Saint-Venant et de Flamare.

M. Ernest Renault, directeur de l'école libre à Château-Chinon, par MM. Meunier et de Flamare.

M. Paul Guérin, vétérinaire à Nevers, par MM. Robelin et Meunier.

M. Lemaître, curé de Ville-Langy, par MM. Meunier et Cachet.

M. d'Orthot, propriétaire à Chamenay, commune de Garchizy, par MM. Charrier et Chapoy.

M. Edmond Toutain, ministre plénipotentiaire, au château de la Vernée, par Pougues, par MM. Boigues et de Lespinasse.

M. le lieutenant-colonel Gudin de Vallerin, au château de Préligny, par Corbigny, par MM. de Lespinasse et de Flamare.

M. Pierre Thépénier, fermier à Assarts, près Saint-Révérien, par MM. Dasse et de Lespinasse.

M. Clément, au château de Marcy, par Decize, par MM. Boigues et Gaston Gauthier.

R. DE L.

ERRATA

Seigneurs de Lorme, par M. TESTE, Bulletin t. XX,
p. 514 :

A l'article Dinteville, un membre de phrase a été omis.
Il faut lire :

« Il était encore sous la tutelle de Jules Beaufls, son
» parent (fils de Jean Beaufls et d'Agnès de Sainte-Maure)
» quand, en 1538, il transigea avec Antoine du Prat tou-
» chant les biens de Charlotte de Chalon, sa grand'mère.
» En 1569, il abandonna, etc. ».

A l'article Romier : 1627, 1618 au lieu de 1527, 1528. De
même pour la note en bas 1628 au lieu de 1528.

Il ne faut pas de point après le mot *sœur* précédant
Antoinette de Dinteville et Françoise-Louise de Mesgrigny.

A l'article Le Lièvre de la Grange, lire Galliot de Genouillac.

Guillaume Tollet, par M. DASSE, t. XXI, p. 87 :

Pages 98, ligne 16, lire Desulmes.

— 137, en note, — Thomas, à Arthel, et effacer
Merot, à Marigny-l'Eglise.

— 151, ligne 11, lire les députés.

— 178, — 23, — serment sacré.

— 203, — 18, — chapitre VII. De 1796 à 1805.

— 205, — 14, — Dugnani.

— 209, — 13, — 1797.

— 231, note 1, ligne 5, effacer avoué à Cosne et.

LA VÉRITÉ

SUR

PHILIBERT DE BEAUJEU

ÉVÊQUE DE BETHLÉEM

Et les différentes familles du nom de Beaujeu

Qui se rencontrèrent dans le Nivernais et l'Auxerrois

AUX XV^e ET XVI^e SIÈCLES

Les recherches auxquelles j'ai dû me livrer pour réunir les documents de l'histoire généalogique de la Maison de Beaujeu-sur-Saône (1), m'ont permis de faire la lumière complète sur Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, dont s'étaient occupés les historiens du Nivernais, mais sans vouloir se décider à sortir de l'incertitude relativement à son origine.

Cette particularité reconnaissait deux causes principales. La première était sans contredit l'idée préconçue que l'évêque ne pouvait avoir que d'illustres ancêtres. La seconde, en apparence plus sérieuse, était l'existence dans la même région, par une coïncidence singulière, de plusieurs familles du nom de Beaujeu, qui, détail non moins extraordinaire, possédaient des terres et des fiefs relevant des mêmes châtellenies, situés

(1) Les deux premières parties ont paru dans le *Bulletin* de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, 1901 et 1902. La troisième a été imprimée dans les *Mémoires* de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire, 1903-1904.

souvent dans les mêmes localités et, par conséquent, pour ainsi dire communs.

Cela pouvait donc à la rigueur, et jusqu'à un certain point, amener une confusion, mais elle ne pouvait être que passagère, et il était facile de sortir de cette indécision, avec un examen sérieux et dénué de tout parti pris.

Comme une de ces familles n'était autre qu'une branche de la Maison de Beaujeu de Franche-Comté, il m'a fallu naturellement les étudier toutes, et il m'a paru intéressant et utile de réunir dans un même mémoire les documents que j'ai recueillis sur elles. Cela fera mieux ressortir leur situation respective, leur différence d'origine, et permettra ainsi d'éviter, pour l'avenir, les hésitations pour ne pas dire les erreurs de nos devanciers.

Dans le nombre des personnages remarquables fournis par la Maison de Beaujeu-sur-Saône (1), un des plus importants est certainement Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem (2). Religieux de Saint-Bénigne de Dijon, puis de Saint-Germain d'Auxerre, il était grand prieur de ce monastère, en 1522. Il fut, à la même époque, gouverneur d'Auxerre avec Edme Morlon, licencié en droit, et Hugues de la Faye, marchand (3). Docteur en décret et en théologie, il devint conseiller, aumônier ordinaire et maître des requêtes de la reine Eléonore d'Autriche, sœur de l'empereur Charles-Quint et deuxième femme du roi de France, François I^{er}.

(1) Beaujeu-sur-Saône, canton de Fresne-Saint-Mamès, arrondissement de Gray (Haute-Saône).

(2) On sait que l'hôpital de Pantenor, à Clamecy, donné par le comte Guillaume, remplaça l'évêché de Bethléem en Terre Sainte, supprimé après la prise de Jérusalem.

(3) LEBEUF, *Histoire d'Auxerre*, t. III, p. 386.

Abbé de Saint-Séverin d'Aire et de la Fère, au duche de Guyenne, il fut désigné par Marie d'Albret, duchesse de Nevers, pour succéder à Martin Dulcis, comme évêque de Bethléem. La bulle du pape Clément VII est du 12 septembre 1524.

Il administra l'Eglise de Langres, en 1526, pour Martin Boudet, puis ensuite pour Claude de Longwy, plus connu sous le nom de cardinal de Givry, qu'il remplaça dans la consécration de l'église Saint-Michel de Dijon, le 8 décembre 1529. Il était suffragant et vicaire général de l'évêque d'Auxerre, François de Dinteville, en 1530, 1531, 1534, 1535, et, le 16 avril 1538, il promulgua la bulle du pape Paul III, pour la sécularisation de l'abbaye de Vézelay.

Il suppléa aussi l'évêque d'Autun, Jacques Hurault, dans plusieurs circonstances. Le dimanche 1^{er} juillet 1548, il assistait à l'entrée du roi Henri II à Dijon, et était présent à Saint-Bénigne, lorsque ce prince, à genoux devant le maître-autel, prêtait serment de respecter les libertés de la ville (1).

On avait donc lieu de croire que cet illustre prélat était bien connu et qu'il ne pouvait subsister aucune obscurité sur son origine et sur sa famille. Il n'en était rien cependant. La *Gallia Christiana*, et, après elle, les écrivains du Nivernais qui se sont occupés de l'évêché de Bethléem, ont fait descendre Philibert des sires de Beaujeu, qu'ils ont même appelés « les princes » de Beaujeu, en Beaujolais (2).

(1) Registre des délibérations de la commune de Dijon, 1548, p. 330-331.

(2) Cette Maison tirait son nom de la petite ville de Beaujeu, dans le département du Rhône. Elle remonte à Béraud I^{er}, qui vivait en 950, et dont la postérité masculine finit avec Guichard V, fils d'Humbert V, connétable de France. Guichard, décédé le 9 mai 1265, était sans enfant de Blanche de Chalon, fille de Jean l'Antique et de Mahaut de Bourgogne. Il laissa sa succession à son neveu Louis, deuxième fils de sa sœur

Or, Philibert de Beaujeu était fils de Jean II de Beaujeu, seigneur de Chazeuil, et de N. de Montjeu. Il était le neveu de François de Beaujeu, chambrier de Saint-Bénigne de Dijon et abbé de Saint-Germain d'Auxerre, et il est donné comme tel lorsqu'il est novice à Saint-Bénigne, en 1502, et que son oncle paie pour lui la tasse et la cuiller réglementaires (1). C'est son oncle qui l'emmena à Auxerre et le nomma grand prieur de son abbaye.

Le 9 juillet 1525, avec son oncle, il servait de caution pour le paiement de la pension, lorsque son frère, Jean III, faisait entrer au couvent de Saint-Julien Marie Lenormand, fille de Jeanne le Rotier, sa première femme (2).

Philibert fut tuteur des enfants de son frère, après la mort de ce dernier, en 1546, et dut, en cette qualité, poursuivre le procès relatif à la justice de Chazeuil, que son frère avait entamé contre ses coseigneurs pour résister à leur empiètement. Il est alors désigné, avec son titre d'évêque de Bethléem, dans les pièces de la procédure qu'il dirigeait pour ses neveux, et notamment dans les significations d'arrêt et d'appel des 19 février, 1^{er} et 3 mars 1547, et 1^{er} juillet 1548 (3).

Par conséquent, il n'y a pas de doute possible sur son identité. Mais si ces documents précis n'étaient pas connus des auteurs en question, néanmoins il leur eût été facile d'éviter l'erreur par le simple examen des armoiries de l'évêque.

Les sires de Beaujeu-Forez portaient « d'or au lion

Isabelle et de Renaud, comte de Forez, son second mari. Louis releva le nom et les armes de Beaujeu, et ses descendants formèrent la branche des seigneurs de Beaujeu-Forez. (V. MORERI, ANSELME, *Officiers de la couronne* .

(1) Archives de la Côte-d'Or, H, 8.

(2) Archives de l'Yonne, E, 498.

(3) Archives de la Côte-d'Or, E, 1374.

de sable armé et lampassé de gueules, au lambel de même à cinq pendants ».

Les armes de Philibert de Beaujeu, bien connues par plusieurs pièces et sceaux (1), et qui se voient encore aujourd'hui, *avec les émaux*, dans un tableau provenant de la chapelle du château de Verrey-sous-Drée (2), et déposé au musée de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, étaient « écartelées, au premier et quatrième, burelé d'argent et de gueules de dix pièces; au deuxième et troisième, d'azur au sautoir d'or accompagné de quatre étoiles de même ».

C'étaient les armes de la famille de Beaujeu-sur-Saône ou Beaujeu de Franche-Comté, écartelées, selon la coutume, de celles de la mère de l'évêque de Bethléem.

On a donc le droit de s'étonner de l'erreur commise et qui n'a pas d'autre cause, on doit le répéter, que la présence, en même temps, dans la même contrée, de plusieurs personnages du nom de Beaujeu, mais dont les familles ne pouvaient pas être confondues, si on avait pris la peine de vérifier leur blason.

Ces différents personnages possédaient, il est vrai, des fiefs relevant des mêmes châtellenies, mais c'est une coïncidence qui n'a rien d'extraordinaire puisqu'ils habitaient la même région.

En 1533-1534, Philibert de Beaujeu, seigneur de Lignièrès (3), dernier représentant des Beaujeu-Forez,

(1) Voir Louis CHEVALIER : *Histoire de l'Evêché de Bethléem*.

(2) Archives de la Côte-d'Or, B¹, 932, n° 45. Verrey-sous-Drée, canton de Sombornon, arrondissement de Dijon (Côte-d'Or). Philibert de Beaujeu avait consacré la chapelle du château, le 3 juillet 1547, avec l'autorisation du cardinal de Givry, évêque de Langres, et le tableau était destiné à en conserver le souvenir.

(3) Lignièrès, chef-lieu de canton, arrondissement de Saint-Amand-Montrond (Cher).

et Claude de Beaujeu, seigneur de la Maisonfort (1), de la famille de Beaujeu-sur-Saône et frère de l'évêque de Bethléem, possédaient dans la châtellenie de Donzy (2), le premier, Ormeaux et Villiers ; le second, la forêt de Lormes (3). Dans la châtellenie de Saint-Verain (4), Philibert avait la dime de la Forest ; Claude, les terres de Villiers et d'Argenoul, et Louis de Montaigne-Sallazart, au nom de Catherine de Beaujeu-Montcoquier, sa mère, reprenait de fief pour la seigneurie d'Asnois (5).

Bien plus, les ancêtres de Catherine d'Amboise, la femme de Philibert de Beaujeu-Lignièrès, tenaient la Maisonfort en même temps que Jean des Ulmes, l'aïeul de Marie des Ulmes, qui apporta cette terre à Claude de Beaujeu.

Il est certain qu'on a voulu voir là le résultat de partages de famille ; d'où on a conclu à une parenté, et on en a admis les conséquences sans preuve, ni contrôle.

Philibert de Beaujeu-Lignièrès et l'évêque de Bethléem portaient le même prénom. C'est encore une coïncidence singulière, si l'on veut, mais rien de plus. Il aurait même pu arriver que, par suite du voisinage et dans le désir des parents d'avoir un protecteur puissant, Philibert de Beaujeu-Lignièrès fût le parrain de

(1) Maisonfort, dépendance de la commune de Bitry, canton de Saint-Amand-en-Puisaye, arrondissement de Cosne (Nièvre). Le château, sur une motte entourée de fossés, au nord de Bitry, était un hexagone régulier datant du xiv^e siècle et formé de courtines et de corps de logis, avec des tours rondes aux angles. Il ne restait que le corps de logis du nord avec ses deux tours, le tout remanié à la Renaissance, et quelques vestiges des autres constructions. Les murs avaient deux mètres d'épaisseur. (*Répertoire archéologique de la Nièvre*, par le C^{te} DE SOULTRAIT, t. II, p. 122. A la page 71, se trouve une vue du château avant sa ruine).

(2) Donzy, chef-lieu de canton, arrondissement de Cosne (Nièvre).

(3) Abbé DE MAROLLES : *Inventaire des titres de Nevers*, col. 565.

(4) Saint-Verain, canton de Saint-Amand, arrondissement de Cosne (Nièvre).

(5) Asnois, canton de Tannay, arrondissement de Clamecy (Nièvre).

l'évêque, plus jeune que lui ; mais cela n'eût pas pu être invoqué comme preuve de parenté.

En somme, lorsque Philibert de Beaujeu était évêque de Bethléem, il existait dans le Nivernais et la région voisine trois familles portant le nom de Beaujeu : les Beaujeu-Chazeuil, branche des Beaujeu de Franche-Comté et auxquels appartenait le prélat ; les Beaujeu-Maisonfort, qui en étaient un rameau, et les Beaujeu-Lignièrès.

Une quatrième, celle des Beaujeu du Colombier ou de Montcoquier, s'était éteinte à la fin du xv^e siècle, mais son dernier représentant, Catherine de Beaujeu, mariée le 6 juin 1496, à Louis de Sallazart, vivait encore en 1549.

Ces quatre familles se rattachaient, deux par deux, aux Beaujeu du Beaujolais et aux Beaujeu de Franche-Comté.

Les plus anciens dans le Nivernais étaient les Beaujeu-Forez qui étaient représentés par les seigneurs de Lignièrès et les seigneurs d'Asnois ou du Colombier.

Beaujeu-Forez

I

BEAUJEU-LIGNIÈRES

Guillaume de Beaujeu, seigneur d'Amplepuis (1), deuxième fils de Guichard et de Jeanne de Châteauvillain, sa troisième femme, fut gouverneur du Berry, en 1357.

(1) Amplepuis, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Villefranche (Rhône).

Son fils, Edouard, avait épousé Jacqueline de Lignières (1), dont :

Jacques de Beaujeu, seigneur d'Amplepuis et de Lignières, marié à Jaquette des Ursins, fille de Guillaume Jouvenel des Ursins, baron de Trainel, chancelier de France. Leur fils, Philibert de Beaujeu, seigneur d'Amplepuis et de Lignières, chambellan du roi François I^{er}, mourut en 1542 et ne laissa pas de postérité (2). Le 10 novembre 1501, il avait épousé Catherine d'Amboise (3), veuve de Christophe de Tournon

(1) Lignières, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Amand-Montrond (Cher). La famille de ce nom portait « d'or, au chef de vair, au lion de gueules couronné d'or brochant sur le tout ».

(2) Sa succession arriva aux Choiseul et en particulier à Antoine, baron de Lanques, fils de Philibert de Choiseul, baron de Lanques, et d'Anne-Marguerite de Sully, laquelle était fille de Guillaume de Sully et de Marguerite de Beaujeu, fille d'Edouard et de Jacqueline de Lignières et par conséquent sœur de Philibert de Beaujeu-Lignières.

Or, Antoine de Choiseul, baron de Lanques, marié à Anne de Ray, était seigneur de Beaujeu-sur-Saône, et son fils Christophe, seigneur de Chamarande, épousa Charlotte, fille de Jean III, de la branche de Beaujeu-Volon. (*Histoire généalogique de la Maison de Beaujeu-sur-Saône*, 2^e partie, p. 50. — Voir archives de la Côte-d'Or, recueil de Peincedé, t. XXIX, p. 386. — Voir tableau I).

(3) *L'Inventaire des titres de Nevers* de l'abbé de Marolles, col. 304, cite une Catherine d'Amboise, dame de la Maisonfort, en 1435. Elle descendait de Hugues d'Amboise, seigneur de Chaumont-sur-Loire, deuxième fils de Jean II d'Amboise, et qui épousa, en 1304, Anne dite Jeanne de Saint-Verain, fille unique de Hugues de Saint-Verain et de Jeanne de Mello, dont il avait eu :

1^o Jean d'Amboise, seigneur de Saint-Verain, tué à Crécy en 1316 ;

2^o Hugues, seigneur de la Maisonfort et de Langeron, qui laissa, d'Isabeau de Bussy, une fille unique, Annette d'Amboise, dame de la Maisonfort, et femme de Guillaume Guenand, seigneur des Bordes.

Jean eut un fils du nom de Hugues, marié à Anne de Saint-Verain, sa cousine, dont : 1^o Isabeau d'Amboise, mariée à Guy d'Aigreville, seigneur de Monceaux ; 2^o Catherine, femme de : 1^o Charles de Villaines ; 2^o Pierre de Chandio, gouverneur d'Auxerre. (LEBEUF, t. III, p. 568). — Voir tableau III.

Catherine avait eu la Maisonfort, mais elle l'avait abandonnée à ses neveux, Jean et Philippe d'Aigreville, fils de sa sœur Isabeau. Jean fi

et qui convola en troisièmes noccs avec Louis de Clèves, comte d'Auxerre.

II

BEAUJEU DU COLOMBIER OU BEAUJEU-MONTCOQUIER (1)

Guillaume de Beaujeu, seigneur d'Amplepuis, avait un frère, Robert, qui épousa Agnès (*alias* Alix) de Vienne, dame de Chaudenay (2). Outre leur fils aîné, Guichard, seigneur de Joux-sur-Tarare (3) et de Saint-Bonnet-en-Bresse (4), ils eurent un fils, Jean. Le P. Anselme, qui le signale, dit « qu'on n'en trouve que le nom » (5).

Mais, à ce moment, un Jean de Beaujeu était chambellan du roi et échanson du duc de Berry, et son fils, Pierre, fut marié à Marguerite de la Palice (6).

saisir la Maisonfort « que prétendait avoir Jean des Ulmes et dans laquelle » il avait fait résistance, quoiqu'il ne pût prétendre qu'à la troisième » partie ». (*Inventaire de Nevers*, col. 304).

En 1435, Philippe d'Aigreville, au nom et comme procureur d'Isabeau d'Amboise, sa mère, dame d'Aigreville, Asnois et Saint-Verain en partie, avait repris de fief pour ces seigneuries. (*Ib.*, col. 303).

(1) Montcoquier était un fief près de Verneuil (canton de Decize, arrondissement de Nevers) relevant des ducs de Bourbon. On y voit encore les ruines d'un château du XIII^e siècle. Selon Paillot, les armes des Montcoquier étaient : « de sable à trois fleurs de lys d'or, au chef abaissé, ondé de même ». (Cf. C^{te} DE SORNAY : *Epigraphie héraldique de la Nièvre*. — *In. Revue historique nobiliaire, etc.*, t. XVI, 1879, p. 103-104).

(2) Elle était fille de Guillaume de Vienne, seigneur de Roulans, et de Claudine de Chaudenay (canton de Chagny, arrondissement de Chalon (Saône-et-Loire)). Elle était, par conséquent, la sœur de l'amiral Jean de Vienne, qui, ne craignant pas d'aller attaquer les Anglais dans leur Ile, pratiquait une descente en Ecosse, en 1385. (V. *Amiral J. de Vienne*, par le M^{re} DE LORAY).

(3) Joux, canton de Tarare, arrondissement de Villefranche (Rhône).

(4) Saint-Bonnet-en-Bresse, canton de Pierre, arrondissement de Louhans (Saône-et-Loire).

(5) *Grands officiers de la couronne*, t. VI.

(6) MAROLLES : *Inventaire de Nevers*, col. 688.

Les seigneurs de Beaujeu-sur-Saône, vassaux des sires de Vergy et de Ray, et arrière-vassaux du duc de Bourgogne, ne pouvaient prétendre au titre de chambellan du roi et à une alliance avec les la Palice (1).

Ce Jean ne peut donc être que le fils de Robert de Beaujeu et d'Agnès de Vienne. Dans tous les cas, il était de la Maison de Beaujeu-Forez, car il avait dans ses armes un lion que les Sallazart ont reproduit dans leur écu (2).

Née de la Rochelle, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernais et du Donzinois* (1747), le reconnaît comme fils de Robert. Il en est de même de M. Sonnié-Moret (3), d'après les titres du château d'Asnois. Quoi qu'il en soit, Jean de Beaujeu était marié à Isabeau de Saint-Verain, dame d'Asnois, en 1401, et son beau-frère, Jean IV de Saint-Verain, échanson comme lui du duc de Berry, lui vendait, le mercredi 3 août de cette année, 6 francs de rente pour 100 francs (4). Le 5 juin 1403, il lui cédait le château d'Asnois (5), et, le 21 novembre 1407, Regnaut Dubois, écuyer, seigneur de Bretagne, avouait tenir en fief de noble et puissant

(1) La Palisse, chef-lieu d'arrondissement (Allier). Les Chabannes-La Palice ont donné Jacques II, maréchal de France, tué à Pavie en 1525. Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, était à la tête des Ecorcheurs, avec les deux bâtards de Bourbon. Il avait embrassé le parti du dauphin, lors de la Praguerie ; condamné à mort, il fut gracié et devint, sous Louis XI, grand-maitre de France et chevalier des ordres du roi.

(2) *Inventaire de Nevers*, col. 32.

(3) *Bulletin* de la Société nivernaise, 1869, p. 425. Notice sur la suite chronologique des anciens seigneurs d'Asnois, depuis 1258 ; manuscrit du XVIII^e siècle, dressé sur les titres du château d'Asnois, par M. Ant. Defant de la Roche, procureur fiscal desdites seigneurie et prévôté. Vol. in-folio de 500 pages.

(4 et 5) *Ibid.* — *Inventaire* de Marolles, col. 686, 687, 688.

seigneur Jean du Colombier, chevalier, seigneur de Montcoquier et d'Asnois, la terre de Beugnon (1).

Isabeau de Saint-Vérain fit son testament en 1419, et laissa un fils, Pierre de Beaujeu, auquel le roi de France, Charles VII, faisait don, en 1430, de 60 livres pour les pertes subies à son service (2).

Pierre, le 30 avril 1439, fait un traité, à propos du four, avec les habitants d'Asnois. En 1453, Pierre de Beaujeu, dit du Colombier, écuyer d'écurie du roi, seigneur de Montcoquier et d'Asnois, remplit son devoir féodal pour son château de Sarys-sur-Yonne (3). Son testament est du 14 juillet 1462 (4), et, le 1^{er} septembre, Marguerite de la Palice, sa veuve, donne le dénombrement de sa terre d'Asnois au nom de ses enfants : Blain ou Blenet, Jean, Jean, Ponthus, Marie, Perronelle (5).

Le 29 mai 1467, Jean de Beaujeu, dit du Colombier, *l'aîné*, et Jean *le jeune*, frères, font hommage chacun pour un cinquième de la seigneurie d'Asnois.

Le 6 juin 1469, Blenet et Jean *le jeune* acquittent la dot de leur sœur Marie, tant en leur nom qu'au nom de leur mère.

Blenet avait épousé Catherine de Chamilly, dite de Tanlay, le 4 mars 1453 (6). Sa fille, Jeanne, fut mariée à Jean des Vignes, en 1471.

Loup de Beaujeu, dit du Colombier et de Montcoquier, seigneur d'Asnois, fils de Blain et de Marguerite de Chamilly, épousa Catherine Gast, au château de Cremaulx en Forez, le 17 juin 1483 (7).

(1) *Inventaire de Nevers*, col. 677, 678. — Beugnon, commune de Corbigny, arrondissement de Clamecy (Nièvre).

(2) *Inventaire de Nevers*, col. 687.

(3) *Ibid.*, col. 113.

(4, 5, 6) *Ibid.*, col. 688.

(7) *Ibid.*, col. 691.

Le 6 juin 1496, mariage de Catherine de Beaujeu-Montcoquier, fille de Loup, seigneur d'Asnois, et de Catherine Gast, avec Louis de Montaignes-Sallazart, auquel elle porte un cinquième de la seigneurie d'Asnois.

C'est Catherine de Beaujeu-Montcoquier qui vendit Tanlay (1), le 30 avril 1535, à Louise de Montmorency, femme de Gaspard de Coligny, maréchal de France, le père du célèbre amiral Gaspard de Coligny. Elle testa le 25 octobre 1549. Un de ses fils, Claude, fut tonsuré par Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, le 22 mai 1534 (2).

Beaujeu de Franche-Comté.

I

BRANCHE DE CHAZEUIL (3)

Après l'extinction de la branche aînée de la maison de Beaujeu-sur-Saône, au milieu du xiv^e siècle, il restait une branche cadette ayant aussi son fief à Beaujeu. Son rôle avait été un peu effacé par l'éclat de la branche aînée, mais elle finit par s'élever à une illustration extraordinaire.

(1) *Inventaire de Nevers*, col. 691. Louis II de Montaignes-Sallazart, fils de Louis I^{er}, ambassadeur en Suisse pour le roi, signait une quittance de 1.800 livres pour ses frais d'ambassade, le 30 janvier 1556. Son sceau portait au 1^{er} et 4^e : de Sallazart, c'est-à-dire de gueules à cinq étoiles d'or 2, 1 et 2 ; au 2^e et 3^e : d'or, semé de cinq feuilles de chêne de sable, qui sont les armes de Montcoquier, et, sur le tout, le lion de Beaujeu-Forez. Le comte de Sornay, dans son *Epigraphie héraldique de la Nièvre*, donne aux Montcoquier, d'après Paillot : de sable à 3 fleurs de lys d'or, au chef abaissé ourlé de même. (Voir la note 1 de la page 13).

(2) Bibl. nat., col. Gaignières, n^o 658, page 56. (Communiqué par M. Louis Chevalier).

(3) Chazeuil, canton de Selougey, arrondissement de Dijon (Côte-d'Or).

Outre Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, et François de Beaujeu, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, elle a donné un abbé de Corneux au diocèse de Besançon, un abbé de Mureaux au diocèse de Toul, plusieurs chevaliers de Malte, parmi lesquels un grand-prieur de Champagne, qui représentait en France le grand-maitre de l'ordre ; un ambassadeur du duc de Mantoue en Hongrie, des lieutenants-généraux, brigadiers-généraux, maréchaux de camp, mestres de camp et colonels de dragons, etc., un gouverneur des Invalides et jusqu'à des chambellans et des capitaines des gardes de l'empereur d'Allemagne Charles VII et de son fils, l'Electeur Maximilien de Bavière (1).

La tige principale restée à Beaujeu est plus connue sous le nom de Beaujeu-Volon. Elle a fourni deux rameaux secondaires, celui de Montot et celui de Chazeuil.

Ce dernier, qui nous intéresse plus particulièrement, a pris naissance au xv^e siècle.

Jean II de Beaujeu, marié à Mathiote de Queutrey, laissait deux fils : Thibaut l'aîné, qui continua la lignée à Beaujeu, et Jean.

A. — Jean, marié, en 1428, à Catherine de Charmes, sœur de Thierry de Charmes, capitaine de Dijon,

(1) Alexandre-Nicolas-Joseph, Louis-Nicolas-François et Charles-Raymond, tous les trois fils de Charles-Louis de Beaujeu, lieutenant-colonel du régiment de Flandres, firent partie du corps d'armée envoyé par Louis XV, en 1741, après la mort de l'empereur Charles VII, pour soutenir la candidature de l'Electeur de Bavière. A la suite du couronnement de ce prince à Francfort, le 24 janvier 1742, les trois frères furent nommés chambellans, et Louis-Nicolas-François devint capitaine des gardes du corps, par brevet donné à Munich le 28 avril 1743. Il épousa une Kinski, d'une famille princière qui existe encore. Alexandre-Nicolas-Joseph s'était marié à Marie-Jeanne de Franken, baronne du Saint-Empire. (Cf. *Les Beaujeu de Franche-Comté dans le duché de Bourgogne, l'Auxerrois, etc.* p. 135 et suivantes).

épousa en secondes noces Marguerite de Vaite, dame en partie de Chazeuil. Ayant, peu après, le 17 juillet 1446, acheté la portion de son beau-frère, Gauthier de Vaite, moyennant 54 francs et 9 gros (1), il devint ainsi le principal seigneur de ce village, que ses descendants possédèrent pendant cent cinquante ans, pour devenir ensuite possesseurs de fiefs dans l'Auxerrois, le Tonnerrois, le Nivernais, la Champagne, etc.

Jean de Beaujeu, seigneur de Chazeuil, n'avait de son premier mariage qu'une fille, Guillemette, qui épousa Martin de Sacquenay (2).

Marguerite de Vaite lui donna :

1° Jean II ;

2° François, abbé de Saint-Germain d'Auxerre et chambrier de Saint-Bénigne de Dijon ;

3° Guillaume, aumônier de Saint-Bénigne ;

4°, 5°, 6° Trois fils morts dans l'expédition de Charles VIII en Italie, pendant les années 1494, 1495.

B. — Jean II de Beaujeu, seigneur de Chazeuil, etc., fut nommé par son frère, François, capitaine de Moustier-en-Puisaye, château dépendant de l'abbaye de Saint-Germain, et c'est ainsi qu'il fut amené dans cette région.

Il mourut en 1522, laissant veuve sa seconde femme, Catherine de Saint-Mauris (3), de la maison, encore existante, de Saint-Mauris-Châtenois, en Comté.

(1) Chazeuil avait été brûlé par les Ecorcheurs quelques années auparavant.

(2) Sacquenay, canton de Fontaine-Française, arrondissement de Dijon. La famille de ce nom eut plusieurs alliances avec celle de Beaujeu.

(3) Le marquis P. de Saint-Mauris, dans la généalogie de sa famille, fait naître Philibert de Catherine de Saint-Mauris, tout en reconnaissant qu'elle n'épousa Jean II de Beaujeu qu'en 1514. Or, Philibert était déjà novice à Saint-Bénigne en 1502.

D'Hozier lui donne pour mère Jeanne le Rotier ; mais c'est une erreur

Il avait eu de sa première femme, N. de Montjeu :

1^o Jean III ;

2^o Claude, seigneur de la Maisonfort ;

3^o PHILIBERT, ÉVÊQUE DE BETHLÉEM ;

4^o Antoine, religieux de Saint-Bénigne et de Saint-Germain d'Auxerre. Il fut chambrier de Saint-Bénigne, après son oncle François, et procéda à l'inventaire des biens de l'abbaye de Saint-Germain, comme vicaire du nouvel abbé, Louis de Lorraine, au décès de François de Beaujeu, le 5 novembre 1539.

C. — Jean III de Beaujeu, seigneur de Chazeuil, Jauge (1), Vincelotte (2), etc., était appelé Jean de Beaujeu *le jeune*, avant le décès de son père.

En 1522, il retenait des chanoines d'Auxerre une maison située rue de la Parcheminerie. Il était alors

démontrée par les armoiries de Philibert, qui sont écartelées d'un sautoir d'or cantonné de quatre étoiles de même sur champ d'azur, tandis que les armoiries des Rotier sont un emmanché de quatre pièces, comme il est facile de s'en assurer par un sceau conservé aux archives de la Côte-d'Or (B, 350, cote 97), et qui se trouve au bas d'une quittance d'Edme le Rotier, le frère de Jeanne.

D'un autre côté, pour pouvoir être la mère de Philibert, déjà novice à Saint-Bénigne en 1502, Jeanne eût dû se marier fort jeune, car elle est mineure à la mort de son père, le 27 mai 1493 (compte de Jean Riboteau, 1493, f^o 88, arch. de la Côte-d'Or, recueil de Peincefé, t. XXII, p. 901) ; et avant d'épouser un Jean de Beaujeu, elle fut conjointe à Jacques Lenormand, dont elle eut une fille, Marie.

D'après la généalogie de la maison de Saint-Mauris, qui, sur ce point, paraît très bien renseignée, Jean II, le père de Philibert, est mort en 1521, laissant veuve Catherine de Saint-Mauris, *sa seconde femme*, alors que Jeanne le Rotier, qui aurait été *sa première femme*, était encore vivante. En effet, elle mourut seulement en 1525, comme il est dit dans le traité qui fut fait pour l'entrée de Marie Lenormand, sa fille, au couvent de Saint-Julien d'Auxerre, le 8 juillet de cette année. (Arch. de l'Yonne, E, 488).

(1) Jauge, canton de Saint-Florentin, arrondissement de Tonnerre (Yonne).

(2) Vincelotte, canton de Coulanges-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre.

marié à Jeanne le Rotier, veuve de Jacques Lenormand et fille d'Henri le Rotier, *valet de chambre* du roi, gouverneur d'Auxerre, et de Pernelle de Thiard (1).

Elle lui avait apporté en dot le tiers de la seigneurie de Jauge. Il acheta les deux autres tiers, en 1524, après le décès de François du Brouillard (2), et cette terre devint l'apanage de l'aîné de ses enfants.

Jeanne le Rotier trépassa en 1525, laissant une fille, Marie Lenormand, qui entra, le 8 juillet de cette année, au couvent de Saint-Julien. Jean de Beaujeu, son beau-père, avec la caution de François de Beaujeu, abbé de Saint-Germain, et de Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, s'engageait vis-à-vis du monastère à payer chaque année la somme de seize livres tournois assignées sur la justice de Chevroches (3), sans préjudice du trousseau, dont le détail est donné dans le même acte (4).

En 1527, Jean de Beaujeu était lieutenant du gouverneur et bailli d'Auxerre, nommé de Boissy (5), et il venait d'épouser, le 19 décembre 1526, Gilberte de Beaurepaire, fille de Jean, seigneur du Chesne, avec laquelle il fut parrain, en 1529, d'une cloche qui existe encore dans l'église de Chazeuil.

Jean III de Beaujeu mourut en 1546, laissant ses enfants sous la tutelle de son frère Philibert, évêque de Bethléem, ainsi qualifié dans les pièces de la procédure qu'il dirigeait pour ses neveux relativement à la justice de Chazeuil (6).

(1) Pernelle de Thiard était fille de Jean Thiard, seigneur de Mont-Saint-Sulpice et gouverneur d'Auxerre, en 1476, après Tristan de Touloujon. (LEBEUF, *Histoire d'Auxerre*, t. III, p. 351).

(2) Archives de l'Yonne, H, 1477.

(3) Chevroches, canton de Clamecy (Nièvre).

(4) Archives de l'Yonne, E, 488.

(5) Abbé LEBEUF, *Histoire d'Auxerre*, t. III, p. 397.

(6) Archives de la Côte-d'Or, E, 1374.

Gilberte de Beaurepaire lui survécut jusqu'en 1585.
Elle lui avait donné :

- 1° François *l'ainé*, seigneur de Jauge, dont les descendants continuèrent le rameau de ce nom ;
- 2° Jean IV, le puîné, qui continua les seigneurs de Chazeuil ;
- 3° Philibert, novice à l'abbaye de Bèze, en 1536 ;
- 4° Paul, seigneur de Villiers-Vineux (1), qui forma la branche de Villiers ;
- 5° Jeanne, morte jeune ;
- 6° Elyon, décédé sans postérité ;
- 7° Claude, auteur de la branche d'Augeville, Montréal et Mézilles-en-Puisaye (2), qui fournit les derniers représentants de la maison de Beaujeu-sur-Saône ;
- 8° Hardy, sans alliance ;
- 9° François, reçu chevalier de Malte en 1566 (3).

II

SEIGNEURS DE BEAUJEU DE LA MAISONFORT (4)

Claude de Beaujeu, fils, comme l'évêque de Bethléem, de Jean II, seigneur de Chazeuil, devint seigneur de la Maisonfort par son mariage avec Marie des Ulmes, fille de Jean des Ulmes, seigneur de la Maison-

(1) Villiers-Vineux, canton de Flogny, arrondissement de Tonnerre (Yonne).

(2) Canton de Saint-Fargeau, arrondissement de Joigny (Yonne).

(3) Abbé VERTOT, *Histoire de l'ordre de Malte*.

(4) Maisonfort. (Voir la note 1 de la page 398).

fort (1), et de Christine de Blosset. Marie était veuve de Jacques de Giverlay (2), avec lequel et Christine de Blosset, sa mère, elle vendait, le 19 avril 1518, avant Pâques, à Jacques de Veilhan, la seigneurie de Michaugues, dépendant de Nevers, à cause de la châtellenie de Montenoison (3).

Claude de Beaujeu, le 14 octobre 1523, avait donné son consentement pour l'établissement du bailliage d'Auxerre (4). Il est dit seigneur de la Maisonfort, Bitry, Argenou et Chacenay (5), et paraît pour Marie des Ulmes, sa femme.

En 1533, il faisait son hommage pour la forêt de Lormes, dépendant de la châtellenie de Donzy, et pour Villiers et Argenou relevant de Saint-Verain (6).

Le 28 mars 1537 (v. s.), par un traité auquel se trouve encore attaché le sceau de son oncle François,

(1) Les des Ulmes possédaient une partie de la Maisonfort depuis le commencement du x^v siècle. Jean des Ulmes, en 1435, « avait fait résistance dans la place de la Maisonfort, où il ne pouvait prétendre qu'à la troisième partie ».

Jean des Ulmes, le 24 mars 1464, assistait avec plusieurs chevaliers à un hommage du comte d'Auxerre envers l'évêque. (Abbé LEBEUF, *Histoire d'Auxerre*, t. I, p. 531). En septembre 1493, un Jean des Ulmes, seigneur de la Maisonfort, recevait de Jean Riboteau, trésorier général en Bourgogne, ses gages pour le service du roi. (Arch. de la Côte-d'Or, Peincédé, t. XXII, p. 903).

Le 15 octobre 1511, Perrot des Ulmes, ayant procuration de son frère Jean, seigneur de la Maisonfort, avait rempli les devoirs féodaux. (*Inv. de Nevers*, col. 683). Jean était encore vivant en 1517. (*Ibid.*, col. 179).

Les des Ulmes portaient : de sinople, au lion morné d'argent. Mais, selon M. de Soultrait, une quittance donnée par Jean des Ulmes, en 1468, et conservée à la Bibliothèque nationale, aurait un sceau pendant où se verrait un fascé avec un lion brochant sur le tout. (*Armorial de la Nièvre*, t. II, p. 220).

(2) Giverlais, canton de Hérisson, arrondissement de Montluçon (Allier).

(3) Montenoison, canton de Prémy, arrondissement de Cosne (Nièvre).

(4) Abbé LEBEUF, t. III, p. 392.

(5) Chacenay, canton d'Essoye, arrondissement de Bar-sur-Seine (Aube).

(6) *Inventaire de Nevers*, col. 565, 566.

abbé de Saint-Germain, Claude prenait à bail perpétuel deux arpens de vignes à Irancy (1), moyennant le cens annuel de 20 sols tournois (2).

Claude habitait, à Auxerre, une maison située dans un passage appelé, depuis ce temps, le passage de la Maisonfort.

Il y mourut en 1541, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain. Le 24 février 1542, Marie des Ulmes, sa veuve, fondait un service pour son anniversaire et celui de Catherine de Blosset, sa mère (3).

De Marie des Ulmes, Claude laissait les enfants suivants :

1° René ;

2° Edmée, mariée à Adrien du Chesnais, seigneur de Longueron (4). Après sa mort, en 1585, ses biens furent saisis pour défaut d'hommage de la part de ses héritiers (5) ;

3° Jacqueline, mariée à Philippe de Prévost.

Elles étaient veuves toutes les deux, le 25 octobre 1576, lorsqu'elles assistaient au mariage de Mary du Puys, fils de feu René du Puys et de Claudine de Prévost, avec Esmée d'Assue, fille de Louis d'Assue, écuyer, seigneur de Chastenay-le-Vieil, et de Louise de Canson (6).

René de Beaujeu, seigneur de la Maisonfort, Coter-noul, Saint-Belin, etc., plaidait à Gray, le vendredi

(1) Irancy, canton de Coulange-la-Vineuse, arrondissement d'Auxerre (Yonne).

(2) Archives de l'Yonne, H, 1134.

(3) *Gallia Christiana*, t. XII.

(4) Longueron, commune de Champlay, arrondissement et canton de Joigny (Yonne).

(5) *Inventaire de Nevers*, col. 442.

(6) *Ibid.*, col. 723.

6 mars 1555 (1) (v. s.), contre Guillaume de Beaujeu, seigneur de Volon, qui était possesseur du fief de la famille à Beaujeu. René avait dû conserver la part que son grand-père, Jean I^{er} de Beaujeu, avait reçue au territoire de Beaujeu, et pour lequel Jean II, son père, se disait seigneur dudit Beaujeu et de Chazeuil.

René était marié à Catherine de Florette, qui épousa ensuite Antoine de Thibotot, seigneur de Ligny. Il était mort en 1575, car, cette année-là, Catherine de Florette, se disant veuve, reprenait de fief pour la Maisonfort et Bitry (2), en même temps qu'Edmée de Beaujeu, sa belle-sœur, pour les terres et seigneurie d'Ouanne (3), Argenoul (4) et Cyez (5), dont elle avait les deux tiers.

De Catherine de Florette, René avait eu :

1^o Claude II ;

2^o Gilbert, qui reprend de fief, en 1588, avec son frère Claude, pour la Maisonfort ;

3^o Esther, épouse de Gilles du Castel, seigneur de Sichamps (6), auquel elle porte Ouanne et Chastenay-le-Bas (7). Le 9 juillet 1619, Gilles du Castel, écuyer, se disant seigneur de Sichamps, Ouanne et Chastenay-le-Bas, était parrain, à Ouanne, de Gilles Ducret, fils d'Antoine, avocat au Parlement (8). Esther avait été marraine à Cravant (9), le 16 avril 1594 (10), avec M^{te} d'Amboise, femme d'Olivier de Chastelux. Elle

(1) Archives de la Haute-Saône, B, 556.

(2) Archives de la Côte-d'Or, recueil de Peincedé, t. XXVIII, p. 804.

(3) Ouanne, canton de Courson, arrondissement d'Auxerre (Yonne).

(4) Argenou, commune de Saint-Amand-en-Puisaye.

(5) Ciez, canton de Donzy, arrondissement de Cosne (Nièvre).

(6) Sichamps, arrondissement de Cosne (Nièvre).

(7) Chastenay, canton de Courson, arrondissement d'Auxerre (Yonne).

(8) Archives de l'Yonne, GG, Inv, p. 80, v. Ouanne.

(9) Cravant, canton de Vermenton, arrondissement d'Auxerre.

(10) Archives de l'Yonne, GG, Inventaire, p. 141, col. 2.

et son mari étaient encore vivants en 1624 et obtenaient le remboursement du droit d'éminage dans la ville de Mâcon, qui avait été vendu, le 31 mai 1522, à Philiberte Boulaise, dame de la Tour d'Orgelain, près Mâcon, son arrière-grand'mère (1).

Claude II de Beaujeu, seigneur de la Maisonfort, reprenait de fief pour cette terre, en 1588, après la mort de sa mère (2).

Pendant la Ligue, en 1593, le château de la Maisonfort fut investi par le duc de Nevers, qui vint avec cinq canons et deux couleuvrines, et força la garnison à capituler le 25 avril (3).

En 1607, Claude faisait son hommage pour la Maisonfort, Argenoul, la Sablonnière (4).

Il avait épousé Marthe de Regnault, qui lui donna :

1° Elysée de Beaujeu, chevalier, seigneur de la Maisonfort, marié, en 1620, à Rachel de Massy, et mort peu après, laissant une fille posthume, Madeleine de Beaujeu, qui ne vécut que peu d'années, et dont la succession échut, en 1625, à sa tante Eléonore (5) ;

2° Eléonore de Beaujeu, mariée, en 1624, à Gédéon du Bois des Cours, seigneur de Favières, lieutenant de la compagnie de cent hommes d'armes de M. de Rosny. Il était au siège de Mouzon, en 1653, en même temps que Claude-Paul de Beaujeu, seigneur de Villiers (6), avec lequel Bussy cherchait à lui faire avoir une querelle (7).

(1) Archives de la Côte-d'Or, B, 1257 ; Peincedé, t. XVI, p. 405.

(2) *Inventaire de Nevers*, col. 566.

(3) Société des sciences de l'Yonne, t. XVIII, p. 235.

(4) *Inventaire de Nevers*, col. 442.

(5) Comte de SORNAY, *Epigraphie héraldique de la Nièvre*, dans la *Revue historique, nobiliaire et biographique*, t. XIII, 1876, p. 197-199.

(6) Claude-Paul, mort lieutenant-général au siège d'Arras, en 1654, était petit-fils de Paul, qui fut l'auteur de la branche de Villiers (Voir p. 21).

(7) *Mémoires de Bussy-Rabutin*, t. I, p. 483. Bussy était jaloux de Claude-Paul, qui venait d'obtenir le grade de lieutenant-général.

C'est en faveur des descendants de Gédéon que la Maisonfort fut érigée en marquisat par lettres patentes du 7 novembre 1748 (1).

*
* *

En résumé, par suite de circonstances particulières, mais toutes naturelles, lorsque Philibert de Beaujeu était évêque de Bethléem, les Beaujeu de Franche-Comté se trouvaient représentés dans le Nivernais et l'Auxerrois, en même temps que les Beaujeu-Forez, et cette singularité n'a pas été sans embarrasser beaucoup ceux qui se sont occupés de l'histoire de la région.

Les Beaujeu de Franche-Comté n'étaient autres que Jean III de Beaujeu, seigneur de Chazeuil et de Jauge, et Claude de Beaujeu, seigneur de la Maisonfort, tous les deux frères du prélat.

Du côté des Beaujeu-Forez, on trouvait Philibert de Beaujeu, seigneur de Lignièrès et d'Amplepuis, et la famille de Montaigne-Sallazart, héritière des Beaujeu-Montcoquier ou du Colombier.

Portant le même nom, habitant la même province, ces deux familles avaient des terres voisines et relevant de la même châtellenie ; elles avaient même des fiefs ayant appartenu aux unes avant d'arriver aux autres. La Maisonfort avait été l'apanage des ancêtres de Catherine d'Amboise, la femme de Philibert de Beaujeu-Lignièrès, avant de venir à Claude de Beaujeu, par son mariage avec Marie des Ulmes.

Pouvait-on ne pas les confondre ?

(1) *Armorial de la Nièvre*, par le comte DE SOULTRAIT, p. 154. Une généalogie de la famille du Bois des Cours est imprimée dans le tome VII des *Archives généalogiques de la noblesse de France*.

Evidemment ; mais, pour cela, il ne fallait pas perdre de vue leurs armoiries.

Surtout, il ne fallait pas attribuer indifféremment au même personnage le lion des sires de Beaujeu-Forez et les burelles des Beaujeu de Franche-Comté.

C'est cependant ce qui a été fait. Dans l'*Inventaire des titres de Nevers* de l'abbé de Marolles, par M. le comte de Soultrait, à la table des armoiries et au nom de Beaujeu-Montcoquier, on renvoie aux colonnes 33, 679, 693, 695, 728.

Aux colonnes 33 et 693 sont bien décrites les armes de Beaujeu-Forez avec un lion ; mais aux trois autres se trouvent indiquées les armes de l'évêque de Bethléem.

Ce ne pouvait être cependant que les unes ou les autres, mais pas indistinctement les unes et les autres.

Naturellement, l'erreur a été reproduite dans l'*Armorial de la Nièvre* du même M. de Soultrait.

Une confusion non moins singulière se trouve dans l'*Epigraphie héraldique de la Nièvre*, par M. le comte de Sornay (1). A la seigneurie d'Asnois, on lit : « La » porte d'une tourelle est décorée d'un écusson *très* » *fruste*, sur lequel nous avons pu distinguer un » parti..... et une fleur de lys surmontée d'une fasce » onnée. Cet écusson *est celui des Beaujeu de Fran-* » *che-Comté*, parti de Montcoquier, dont les armes, » suivant Paillot, étaient de sable à trois fleurs de lys » d'or, au chef abaissé, onné de même (2) ».

Un écusson certainement très fruste, puisqu'on ne peut définir le parti, lequel se trouve alors représenter les armes des Beaujeu de Franche-Comté, uniquement

(1) *Revue historique, nobiliaire et biographique*, t. XVI, 1877, p. 103, 104.

(2) Voir la note 1 de la page 401.

parce qu'il est accolé aux armes des Montcoquier !... Mais il faudrait d'abord démontrer (ce qui n'est pas possible) que les armes des Beaujeu-sur-Saône, c'est-à-dire un burelé d'argent et de gueules de dix pièces, ont jamais figuré sur le même écu avec les armes des Montcoquier !...

Dans la *Semaine religieuse* de Nevers du 11 octobre 1869, M. le Maistre, correspondant du Ministère de l'instruction publique, donne de « nouveaux détails » sur Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem », où il est dit :

« Philibert de Beaujeu avait pris et portait les
» armes des anciens seigneurs du Forez ; mais François
» de Beaujeu, son oncle, abbé de Saint-Germain,
» était originaire de Franche-Comté et portait des
» armes différentes.

» Il y avait une dame de Tanlay, Catherine de
» Beaujeu-Montcoquier, dame d'Asnois, ceci est à
» noter, qui portait comme François de Beaujeu et
» écartelait de Montcoquier.

» Nous avons eu pendant quatre siècles, dans les
» environs de Tonnerre, des Beaujeu, seigneurs d'une
» foule de fiefs qui portaient à peu près comme les
» seigneurs de Franche-Comté ; ils écartelaient de
» Beaujeu-Forez, comme l'évêque de Bethléem. Philibert de Beaujeu n'aurait-il pas pu être de cette dernière maison ?

» Cette discussion ne jette-t-elle pas une grande
» incertitude sur l'origine de l'évêque de Bethléem,
» doyen de Tonnerre ? »

Après avoir écrit ce qui précède, on ne saurait mieux conclure, et il est évident que plus on discuterait de cette façon, plus on aurait chance de s'éloigner de la vérité.

Je le répète, il ne peut exister d'incertitude sur la famille du prélat.

D'un autre côté, il n'avait pas pris les armes des anciens seigneurs de Forez. et son oncle portait, *comme lui*, burelé d'argent et de gueules de dix pièces, ainsi qu'on peut le voir sur un sceau encore pendant à un titre conservé aux archives de l'Yonne, dans la liasse H, 1134.

Pour les armes de Catherine de Beaujeu, dame de Montcoquier, et descendant par conséquent des Beaujeu-Forez, elles n'avaient et ne pouvaient avoir aucune ressemblance avec celles de François de Beaujeu.

Quant aux Beaujeu des environs de Tonnerre, qui résidèrent à Jauge et à Villiers-Vineux, ils y restèrent *deux et non quatre siècles*. Ils y arrivèrent après l'achat de Jauge, en 1524, par Jean III, frère de l'évêque et neveu, comme lui, de François de Beaujeu, abbé de Saint-Germain, et ils avaient définitivement quitté le pays après la mort de Charles-Louis, en 1727.

Primitivement, ils ne portaient pas « *à peu près* (1) », mais absolument comme les seigneurs de Franche-

(1) Relativement à cet « *à peu près* », je ne saurais trop dire et répéter que les pièces authentiques, les sceaux que j'ai eus entre les mains portent tous, sans exception, burelé de dix pièces.

Les tombes, que j'ai vues en grand nombre, portent de même 10 burelles.

En dehors de la Franche-Comté, quelques tailleurs de pierre ou copistes ont pu ne pas comprendre l'importance des 10 burelles et diviser l'écu en un nombre variable. Dans le dixième volume des Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, le dessin de la tombe de Guillaume de Beaujeu, frère de François, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, ne donne que 7 à 8 burelles.

De même, l'écusson sculpté sur le fronton du caveau qui renfermait la sépulture de Philibert de Beaujeu, à Clamecy, *n'aurait* que 8 burelles. *Ce serait à vérifier* ; mais s'il en est réellement ainsi, c'est une faute ou une négligence de l'ouvrier, *puisque les sceaux de l'évêque qui devaient servir de modèle présentent 10 burelles*.

A Beaujeu, Chazeuil, Mont-Saint-Léger, Aroz, Venère, Lavoncourt, Raucourt, les tombes ont toutes 10 burelles. Les reproductions des monu-

Comté, dont ils tiraient leur origine. C'est seulement dans le courant du xvii^e siècle qu'ils eurent l'idée de modifier leur blason. Ils se contentèrent alors d'un *parti*, c'est-à-dire qu'ils divisèrent l'écu verticalement en deux, pour mettre à droite un lion debout (1), sans réfléchir que s'ils fussent sortis du Beaujolais ils auraient pu porter les armes des Beaujeu de cette province. Et même, comme la lignée était éteinte, ils auraient eu le droit de relever les armes pleines, sans la moindre *brisure* ou modification indiquant une branche cadette ou collatérale.

Plus tard, leurs cousins de Franche-Comté, de la branche de Montot, suivirent l'exemple ; mais ils adoptèrent quatre cantons, pour placer au 2^e et 3^e le lion du Beaujolais avec son lambel à 5 pendants.

ments funèbres de l'église de Montot à la Bibliothèque nationale montrent aussi 10 burelles.

A Chazeuil, sur la cloche fondue en 1529, avec les armes de Jean III de Beaujeu, on peut compter 10 burelles, comme sur les écussons que l'on voit encore sur les murs du château. Il en est de même pour l'église de Jauge et la croix qui se trouve toujours dans le milieu du village.

J'ai donc lieu de croire qu'on s'est trompé lorsqu'on a annoncé un nombre inférieur, et ce qui me confirmerait encore davantage dans mon opinion, c'est que Peincedé lui-même, l'auteur du remarquable recueil conservé aux archives de la Côte-d'Or, n'a évidemment pas attaché d'importance aux divisions de l'écu. Pour les sceaux de Jean-Gauthier de Beaujeu, de la branche de Mont-Saint-Léger, et ils sont nombreux, il dit que l'écu est *fascé de 8 pièces* (t. XXIII, p. 289), et il renvoie aux liasses B, 1058 et 407, dont les sceaux, au nombre de 6, présentent tous un écu à 10 compartiments bien faciles à compter.

(1) J'en ai trouvé la reproduction sur deux petits sceaux plaqués unis au bas d'une lettre écrite, le 28 décembre 1628, aux maire et échevins de la ville de Langres, par Paul-François de Beaujeu, de la branche de Villiers-Vineux, capitaine-lieutenant de la compagnie de gendarmes du duc de Mayenne. Il était à Baissey (canton de Longeau, arrondissement de Langres), avec sa troupe, et il demandait qu'on lui fournit les vivres nécessaires. (Archives de la ville de Langres, 1092).

Paul-François de Beaujeu était aussi gentilhomme ordinaire de la chambre du duc d'Orléans, capitaine des gardes du corps de Charles II de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, et son ambassadeur en Hongrie. Cela peut expliquer son désir de faire meilleure figure.

Cela paraît d'autant plus singulier que dans les églises de Beaujeu, d'Aroz (1), de Venère (2), Raucourt (3), et surtout de Montot (4), les tombes de leurs ancêtres, comme aussi celles plus récentes de Marc de Beaujeu et de sa fille Françoise, morts tous les deux en 1614, ne montraient que les 10 burelles primitives.

Quel fut le motif de cette détermination quelque peu tardive ?

Il est facile à deviner, et tous ceux qui ont dirigé leurs études de ce côté savent combien de généalogies ont été faussées de cette façon (5). C'est que si les grands n'ont jamais manqué de courtisans, le simple gentilhomme lui-même a trouvé des complaisances pour élever sa lignée au niveau des races les plus célèbres. Ce fut du reste à cette époque que, sacrifiant à la mode, les Beaujeu de l'Auxerrois se disaient d'abord barons, puis vicomtes, comtes et enfin marquis

(1) Aroz, canton de Scey-sur-Saône, arrondissement de Vesoul (Haute-Saône). Dans le chœur de la vieille église se trouvent la tombe de Louise d'Achez, femme de Claude de Beaujeu, seigneur de Montot, et celle de Catherine de Gevigney, femme de Pierre II de Beaujeu, seigneur aussi de Montot.

(2) Venère, canton de Pesmes, arrondissement de Gray, possède dans l'église la tombe de Guillaume de Beaujeu et de Louise de Scey.

(3) Raucourt, commune de Roche, canton de Dampierre-sur-Salon, arrondissement de Gray. Dans la chapelle du château se voient plusieurs tombes, dont deux très belles en demi-bosse, quoique couchées sur le sol. L'une d'elle est celle de Françoise de Beaujeu, fille de Marc, seigneur de Montot, et femme de François de Grachaut. Elle mourut en 1614. Cette tombe est reproduite à la planche IX de l'*Histoire généalogique de la maison de Beaujeu*, 2^e partie.

(4) Montot, canton de Dampierre-sur-Salon, arrondissement de Gray.

(5) M. Jules Gauthier, le savant archiviste du Doubs, qui vient de prendre, à Dijon, la succession du regretté Joseph Garnier, a donné un exemple remarquable dans le *Bulletin* de la Société d'énumération du Doubs, 1903, p. 186 et suivantes.

de Beaujeu (1). Ceux de Franche-Comté se qualifiaient barons avant de prendre le titre de comte, dont ils se contentèrent.

Il est donc probable qu'ayant à produire ses titres de noblesse pour obtenir un titre ou une fonction quelconque, un de ces gentilshommes s'adressa à un généalogiste qui, à bout de preuves, crut, sur la similitude de nom, pouvoir rattacher ses clients à la maison du Beaujolais, éteinte depuis longtemps.

Le fait est hors de doute pour ceux de Franche-Comté, dont la généalogie imprimée (2) pour être présentée à M. de Caumartin, intendant de la province en 1670, fut dressée par d'Hozier, qui les fit descendre d'Humbert III et d'Auxilie de Savoie. C'est une erreur que rien ne justifie et qui est démontrée par les documents que j'ai recueillis et qui établissent la filiation de la maison de Beaujeu-sur-Saône jusqu'à Ponce de Beaujeu, vivant en 1083.

Mais si les Beaujeu de Franche-Comté ne descendaient pas des Beaujeu du Beaujolais, il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'il y avait eu, au xiv^e siècle, entre les deux familles, une alliance que d'Hozier a mentionnée dans sa généalogie. Cela n'avait pas été sans lui donner une haute idée de l'importance de la maison de Beaujeu-sur-Saône. Et comme il n'ignorait sans doute pas qu'une alliance en amène souvent une

(1) Le premier que l'on trouve qualifié de cette façon est Claude-Paul, le fils de Paul-François, dont il est question à la note 1 de la page 30. Il était alors mestre de camp d'un régiment de son nom qui faisait campagne en Catalogne, en 1652, sous les ordres de Pierre Duban de la Feuillée, son parent. Dans la procuration envoyée pour le mariage de sa sœur Blaisine avec J.-B. Pitoizel d'Obrée, Pierre Duban se dit « capitaine major, commandant le régiment de M. le marquis de Beaujeu ». (Archives de la Côte-d'Or, E, 43).

(2) Un exemplaire se trouve aux archives de la Côte-d'Or, E, 73. Un autre existe aux archives du Doubs.

autre dans les familles, comme le dit du Chesne (1), il a pu être de bonne foi dans son travail.

Quoi qu'il en soit, Jeanne de Beaujeu-sur-Saône, fille unique de Joffroy, le dernier représentant de la branche aînée, avait épousé, en secondes noces, Louis de Beaujeu, seigneur d'Aloignet, le frère de Guillaume, seigneur d'Amplepuis, auteur des Beaujeu-Lignièrès, et de Robert, père de Jean, qui donna naissance aux seigneurs du Colombier et de Montcoquier.

C'est là encore, il faut le reconnaître, une coïncidence assez curieuse et à rapprocher de celles dont il a déjà été question.

On pourrait facilement admettre que ce mariage avait été conclu avec l'intention de continuer ainsi le nom de Beaujeu de Franche-Comté. On sait, en effet, qu'au moyen âge, à l'extinction d'une race, le relèvement du nom et des armes était le plus souvent imposé aux héritiers, quels qu'ils fussent.

Malheureusement, Louis de Beaujeu ne laissa qu'une fille, Antoinette, décédée sans enfant de son mariage avec Jacques d'Arguel. Mais, en cas de descendance masculine, une confusion inévitable se fût établie par la suite, et la similitude du nom aurait fait croire que les ancêtres de Jeanne, eux aussi, étaient d'une branche de la première famille de Beaujeu du Beaujolais.

Cette alliance des deux maisons de Beaujeu était à noter, surtout après les curieuses coïncidences sur lesquelles j'ai appelé plus haut l'attention, et dont on pourrait facilement multiplier les exemples. Dans le nombre, il en est une qui mérite d'être signalée.

On a vu que Philibert de Beaujeu, seigneur d'Amplepuis et de Lignièrès, était marié à Catherine d'Amboise, fille de Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont et grand-maître de France, et sœur du

(1) *Histoire de la maison de Vergy*, p. 112.

cardinal-évêque d'Albi. Or, la petite cousine de cette dame, Françoise, fille d'Antoine de Clermont d'Amboise *le jeune*, épousa Alexandre de Beaujeu, fils de Jean V, seigneur de Chazeuil, et petit-neveu de Claude de Beaujeu, seigneur de la Maisonfort, et de l'évêque de Bethléem.

Par ce mariage, Alexandre de Beaujeu se trouvait allié aux plus nobles maisons de France : Chalon, Bourgogne, Choiseul, Bauffremont, Vergy, Ponttailler, Larochefoucaud, Lévis, Chiverny, Chevreuse, Albret, etc. Le frère utérin du père de Françoise, Antoine de Croy, prince de Porcien, étant mort sans enfant de Catherine de Clèves (1), sa succession fut réclamée en partie par Alexandre de Beaujeu, ses enfants et petits-enfants ; mais elle devait retourner définitivement aux Clermont d'Amboise, car une nouvelle alliance avait eu lieu entre les deux familles.

Anne de la Rochette, petite-fille d'Alexandre de Beaujeu, par sa mère, Marguerite de Beaujeu, avait été mariée à François de Clermont d'Amboise, sixième enfant de Louis II, marquis de Reynel, et de Diane de Ponttailler (2). Le 15 avril 1710, Nicolas de Beaujeu, capitaine de la compagnie de gendarmes du duc d'Anjou (3), brigadier des armées du roi, gouverneur de Saint-Dizier, et qui était aussi petit-fils d'Alexandre de Beaujeu, avait fait un traité avec Louis d'Alsace, comte de Bossut, son cohéritier de la ligne maternelle,

(1) Catherine de Clèves épousa ensuite Henri de Guise, *le balafré*, et lui donna quinze enfants.

(2) Diane de Ponttailler était fille de Jean-Louis de Ponttailler, baron de Talmay, et d'Anne de Vergy, sœur de Clériadus, dernier représentant de la famille de Vergy et gouverneur de la Franche-Comté.

(3) Le duc d'Anjou, fils du dauphin et petit-fils de Louis XIV, devint roi d'Espagne sous le nom de Philippe V, par suite du testament de don Carlos, en 1700. Ce fut lui qui commença la branche des Bourbon d'Espagne.

tant en son nom qu'en celui de sa cousine, Marie-Françoise-Justine de Clermont d'Amboise, fille d'Anne de la Rochette.

Mais l'affaire n'était pas réglée à la mort de Nicolas, le 3 mai 1717, et, par son testament du 5 mai précédent, il avait légué à Jean-Baptiste-Louis de Clermont d'Amboise, marquis de Reynel, tous ses droits dans la succession d'Antoine de Croy, prince de Porcien, « pour laquelle ils avaient un procès en commun, contre Son Altesse Royale le duc d'Orléans et MM. les princes de Chimay et d'Arenberg (1) ».

CONCLUSION

Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, appartenait à la maison de Beaujeu de Franche-Comté, branche de Chazeuil. S'il ne descendait pas des « *princes* », sa famille n'avait cependant pour ainsi dire rien à envier aux plus illustres maisons, et comme ancienneté et comme alliances.

(1) Archives de la Haute-Saône, E, 650.

TABLEAU I

MAISON DE BEAUJEU-FOREZ

Signes conventionnels :

- signifie sans postérité.
- Indique une postérité.
- ~ veut dire qu'il y a d'autre enfants.

Branches de Lignières et du Colombier. — Alliance avec la Maison de Beaujeu-sur-Saône.

○ RENAUD, comte de Forez. <i>Isabeau de Beaujeu.</i>	○ GUICHARD-LE-GRAND, † 4331. 1° 2° <i>Marie de Châtillon</i> ; 3° <i>Jeanne de Châteauneuilain.</i>	○ LOUIS, sgr de Beaujeu, † 1394. <i>Éléonore de Savoie.</i>	○ LOUIS, chanoine de Troyes et de Langres, 1331	○ ROBERT, sgr de Joux-et-Tarare <i>Agnès de Vienne.</i> Forme la branche du Colombier.	○ LOUIS, sgr d'Aloignet 3° de Beaujeu-sur-Saône Forme le rameau d'Aloignet.
○ GUICHARD VI, comte de Forez. Continue la lignée.	○ Du 3° lit : GUICHARD, seigneur de Perreux. Donne la branche de Perreux Lignières.	○ GUILLAUME, sgr d'Amplepuis. 3° femme, <i>M^{re} de Gorse.</i> Commence la branche de Lignières.	○ JEAN, sgr du Colombier. <i>Isabeau de Saint-Vrain</i>, † 1419	○ PIERRE, écuyer d'écurie du roi Charles VII. <i>Marguerite de La Palce.</i>	○ ANTOINETTE, † 1385. — Jacques d'Ancel, † 1387
○ BOUARD, <i>Jacqueline de Lignières.</i>	○ JACQUES, <i>Jacquette des Ursins.</i>	○ MARGUERITE, <i>Guill. de Sully.</i>	○ BLAIN, <i>M^{re} de Chamilly</i>	○ JEAN	○ POSTHUMUS — MARIE
○ FRANÇOIS, — <i>P^{re} de Mailly.</i> — <i>Catherine d'Amboise.</i>	○ PHILIBERT, † 1563 <i>Catherine d'Amboise.</i>	○ ANNE-MARGUERITE DE SULLY, <i>Philibert de Choiseul-Lanques.</i>	○ ANNE, <i>Anne de Ray.</i>	○ CHARLOTTE, <i>Charlotte de Beaujeu-sur-Saône (branche de Volon).</i>	○ CATHERINE, dame de Tanlay. — <i>Louis de Montaigne-Sallazart.</i>

MAISON DE BEAUJEU-SUR-SAONE (Branche cadette)

TABEAU II

BRANCHE DE CHAZEUIL

Signes conventionnels :

○ signifie sans postérité.

○ Indique une postérité.

— autres enfants.

Rameaux de la Maisonfort, de Jauge et de la Tullerie, de Villiers, de Ménilles. — Alliance avec la maison de Clermont d'Amboise.

○ JEAN DE BEAUJEU, † 1419
Mathote de Queubrey.

○ THIBAUT, continue la famille à Beaujeu.
Huguette de Charnes.

○ JEAN, forme la branche de Chazeuil.
1^{re} Catherine de Charnes; 2^e M^{lle} de Vailly; 3^e M^{lle} de Charnes.

○ Du 2^e lit : JEAN II, † 1592.
1^{re} N. de Montjeu; 2^e Catherine de Saint-Mauris.

○ Du 1^{er} lit : JEAN III, † 1546.
1^{re} Jeanne Le Roter; 2^e Gilberte de Beurepaire

○ PHILIBERT, évêque de Bethléem.
○ ANTOINE, chambrier de Saint-Bénigne.

○ Du 2^e lit : FRANÇOIS.
Continue la branche de Jauge et de la Tullerie.
Claudine de Méry.

○ JEAN IV, † 1572.
Continue la branche de Chazeuil.
Marthe de Villeneuve.

○ PAUL, † forme la branche de Villiers-Vineux de Ménilles.
Madeleine du Mesnil. Françoise de Boulard.

○ ALEXANDRE.
Françoise d'Amboise.

Rameau de la Maisonfort.

○ CLAUDE, † 1543
Marie des Uimes, dame de la Maisonfort.

○ RENÉ.
Catherine de Florette. Ad^{re} du Chenay. { PH. de Préost.
○ JACQUELINE.

○ CLAUDE II.
Marthe de Regnault. { GILBERT.
○ ESTHER.
Gille du Castel.

○ ELYSE.
Rachel de Massy. { EUSÈBE.
Gédon du Bois des Cours, seigneur de Favières.

○ MADELEINE, † 1535.

MAISON D'AMBOISE ET BRANCHE DES SEIGNEURS DE CHAUMONT-SUR-LOIRE

JEAN II d'Amboise.		Branche de Chaumont.	
○ PIERRE I ^{er} , † 1322 <i>Jeanne de Chevreuse.</i> continue les seigneurs d'Amboise.		○ Hugues I ^{er} , seigneur de Chaumont. 1304, <i>Anne de Saint-Verain.</i>	
		○ Jean, seigneur de Chaumont, † 1356. <i>Jeanne de Beaumont.</i>	○ Hugues, sgr de la Maisonfort, † 1373. <i>Isabeau de Bussey.</i>
		○ Hugues II † 1416. 1 ^o Anne de Saint-Verain, 2 ^o M ^{le} de Joinville.	○ Amande, dame de la Maisonfort. <i>Guillaume Guenand, sgr des Bordes.</i>
		<i>Du 2^e lit :</i>	
		○ CATHERINE. 1 ^o Charles de Villaines. 2 ^o Pierre de Chandio. 3 ^o Tristan de Clermont.	○ ANNE GUENAND. <i>Hugues III de Chaumont d'Amboise, ci-contre.</i>
		<i>Du 2^e lit :</i>	
○ ISABEAU. 1 ^o Jean de Prunet. 2 ^o Guy d'Aigreville.		○ Hugues III. <i>Anne Guenand,</i> sa cousine ci-contre.	
		○ PIERRE, † 1473. <i>Anne de Bueil, dont 17 enfants.</i>	
○ JEAN et PHILIPPE d'AIGREVILLE.			
○ CHARLES, † 1481. <i>Catherine de Chevigny</i>		○ JEAN, † 1498 Evêque de Langres	○ LOUIS, † 1505 evêque d'Albi.
		○ GUY. Cath. de l'Expi- nasc.	○ JACQUES I ^{er} , † 1518. Ang ^{is} d'Amboise, fille de Guy, dame de Reynel Langres.
○ N ^o 5. CATHERINE, † 1550. 1 ^o Philibert de Beaujeu, † 1542		○ LOUIS II, † 1511 cardinal-evêque d'Albi.	○ JEAN, † 1550. evêque de Langres.
3 ^o Louis de Clèves.		○ ANTOINETTE, † 1552. 1 ^o Ant. de La Roche/Joucaud 2 ^o Jacques d'Amboise-Bussy 3 ^o Louis de Luxembourg.	○ FRANÇOISE. 1 ^o René de Clermont-Saint-Georges, veuf de Philibert de Rupt.
		<i>1^{er} lit :</i>	
		○ ANTOINE. M ^{le} de RETHEL. (Voir Tableau IV)	○ ANTOINE LE JAUNE. <i>Charlotte de Miremont.</i>
			○ ANTOINE DE CROY, † 1567 <i>Catherine de Clèves,</i> remariée à Henri de Guise le Balafre.

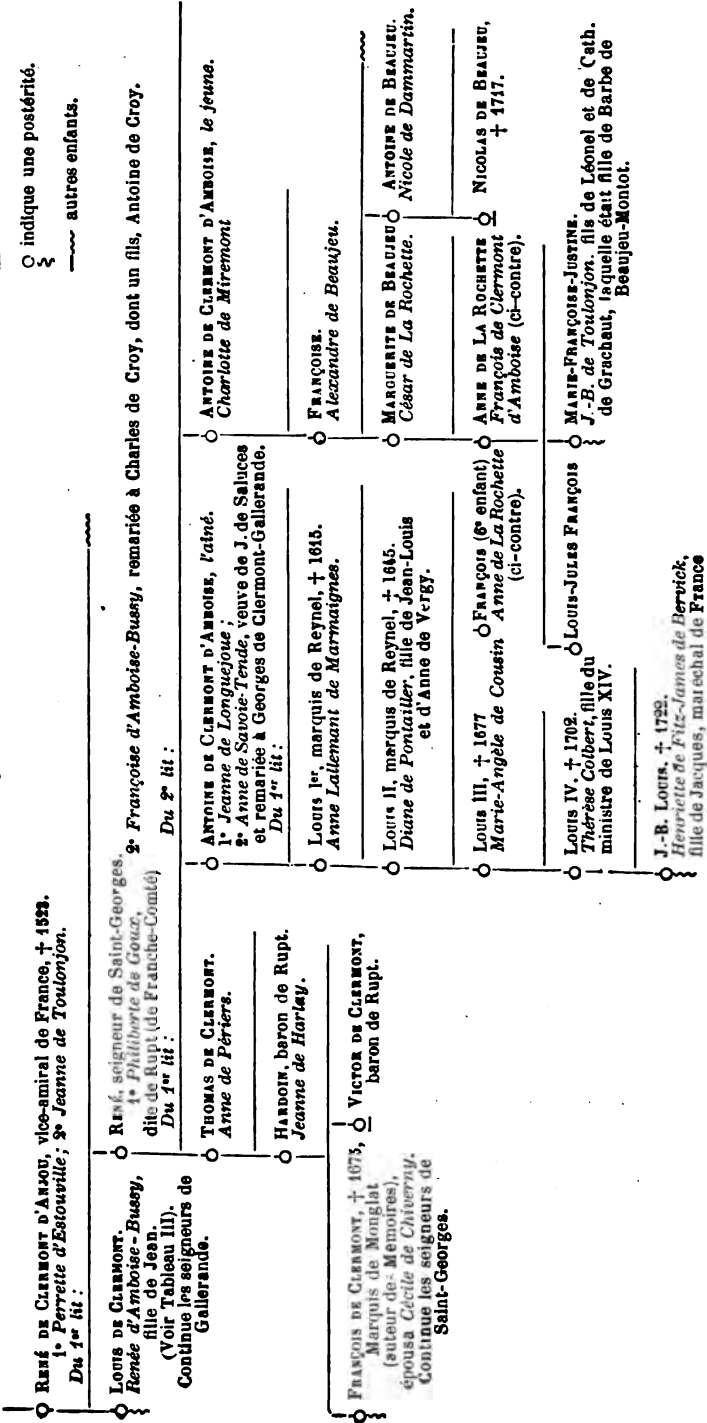
TABEAU IV

MAISON DE CLERMONT ET BRANCHE DE CLERMONT D'AMBOISE
SEIGNEURS DE SAINT-GEORGES ET MARQUIS DE MONTGLAT; MARQUIS DE REYNEL

Signes conventionnels :

- signifie sans postérité.
- indique une postérité.
- autres enfants.

Alliances avec la Maison de Beaujeu de Franche-Comté



L'ABBÉ PIERRE-PHILIBERT FOUGÈRE ⁽¹⁾

Curé de la Paroisse Saint-Laurent de Nevers

DÉPUTÉ AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX

Massacré à Paris, le 3 Septembre 1792

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

L'accueil bienveillant fait par la Société nivernaise à l'étude relative à l'abbé Boussière, curé de Chalaux, nous a encouragé à consacrer un travail analogue à un autre curé nivernais, victime, comme M. Boussière, de ce terrible minautore qu'était la Révolution française. Il s'agit de l'abbé Fougère, curé de Saint-Laurent de Nevers, une des onze paroisses existant encore en 1790 et dont le souvenir n'est plus conservé aujourd'hui que par le nom donné à l'emplacement occupé jadis par la vieille église disparue.

Les renseignements qui ont servi à composer cette notice sont empruntés, pour la plupart, aux Archives nationales et proviennent de deux cartons de la série T, cotés sous les n° 1456 et 1458 (2). Le premier de ces cartons concerne les successions en déshérence et contient les papiers trouvés sur les ecclésiastiques massacrés à Paris, dans les journées des 2 et 3 sep-

(1) Pour l'orthographe de ce nom, nous adoptons celle que l'abbé Fougère nous a lui-même laissée : il signe toujours *Fougère* sans s.

(2) Ces deux cartons nous ont été signalés aimablement par le zélé et docte vice-promoteur de la cause des victimes de septembre, M^r de Teil.

tembre 1792. Ceux de M. Fougère forment trois petites liasses. On y remarque, entre autres, le testament olographe de l'ancien curé de Saint-Laurent, l'acte de donation d'une somme d'argent consentie par M^{sr} de Séguiran, évêque de Nevers, au profit des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de cette ville, deux reconnaissances de dépôts d'argent, des reçus divers, etc. Là se trouve aussi le portefeuille de l'abbé Fougère, en basane rouge, mais dont la teinte a été effacée, en partie, par le temps. Le propriétaire en a couvert plusieurs feuillets de sa fine écriture, y consignant des notes et des mémoires dont plusieurs sont précieux, en raison des indications et des renseignements qu'ils fournissent. Nous avouons n'avoir pu nous défendre d'une certaine émotion à la vue de ce portefeuille qui avait appartenu à une des glorieuses victimes, on serait en droit de dire martyrs de septembre ; il nous apparaissait comme une relique, et c'est avec un pieux respect et une sorte de vénération que nous en parcourions les feuillets. Il évoquait, en outre, tant de souvenirs !

I

M. l'abbé Boutillier (1) a relevé, sur les registres de catholicité de la paroisse Saint-Laurent, le nom d'un « Philibert Fougère, maître ès-arts » ; il en a inféré que ce Philibert Fougère n'était vraisemblablement autre que le curé de Saint-Laurent et que, par conséquent, celui-ci devait être né à Nevers et apparemment sur la paroisse même où il fut appelé, plus tard, à exercer le ministère pastoral. La similitude de nom a induit notre savant confrère en erreur. L'abbé Fougère

(1) *Arch. paroiss. de Nevers*, p. 134.

est né à Paris, en 1742 (1), d'une famille nivernaise. Le « maître ès-arts » du même nom qui habitait à Nevers était un cousin germain du curé de Saint-Laurent ; c'est ce que nous apprend un document dont il sera question plus loin. On ne sait rien de la jeunesse de l'abbé Fougère, de même qu'on ignore dans quelle ville et dans quel établissement il fit ses études ecclésiastiques. Il est très probable que ce fut à Paris, où d'ailleurs il est né, et au séminaire des 33 (2), dirigé alors par son oncle, M. Gros, lequel devint, dans la suite, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Divers indices nous font supposer qu'il devait être pourvu du titre de docteur de la maison de Navarre.

Ce qu'on sait de certain, c'est qu'avant 1769, époque où il fut pourvu de la cure de Saint-Laurent de Nevers, l'abbé Fougère était titulaire de celle de Notre-Dame du Pré-les-Donzy. La prise de possession de cette dernière est du 6 novembre 1762 (3). Il n'avait alors que vingt ans ; évidemment, il n'était pas encore prêtre à cet âge, et, par suite, n'était pas à même d'exercer les fonctions de curé ; mais il se fit sans doute suppléer par un vicaire perpétuel ou par un curé à portion congrue ; le surplus des revenus du bénéfice l'aidait à payer les frais de ses études ecclésiastiques. Les cas de ce genre n'étaient pas rares avant la Révolution et n'avaient rien que de canonique aux yeux de l'Eglise.

(1) *Diction. des parlem.*, t. III, au mot Fougère.

(2) Fondé en 1633 par Claude Bernard, dit le pauvre prêtre, d'abord pour cinq écoliers, en commémoration des cinq plaies du Sauveur, puis pour douze écoliers, en souvenir des douze apôtres, et enfin pour 33 écoliers, nombre des années de Jésus-Christ. Ce séminaire occupa, depuis 1654 jusqu'à la Révolution, l'hôtel d'Albiac, sur l'emplacement actuel du n° 34 de la rue de la Montagne-Sainte-Genève. (*Hist. de l'Eglise de Paris pend. la Révol.*, par l'abbé DELARC, t. II, p. 244).

(3) Minutes Pajot. Renseignement communiqué par M. de Flamare, archiviste.

C'est en l'année 1769 que l'abbé Fougère échangea la cure de Notre-Dame-du-Pré pour celle de Saint-Laurent de Nevers (1).

Cet ecclésiastique jouissait d'une grande considération non seulement à Nevers, mais bien au-delà du diocèse ; il n'en eût certainement pas été ainsi s'il ne se fût recommandé par un mérite peu commun. Un autre fait vient corroborer cette opinion favorable : il était membre du Bureau diocésain de Nevers. Il percevait, en cette qualité, un traitement de 117 livres, constituant une rente annuelle au capital de 2.600 livres, prise sur les biens du clergé. La dota-

(1) Nous n'avons pas le dessein — et aussi bien il ne rentre pas dans notre sujet — de suivre l'abbé Fougère dans l'administration de sa nouvelle paroisse ; toutefois, il est un événement, dont celle-ci et son pasteur furent les premiers à bénéficier, que nous croyons utile de signaler, ne serait-ce que pour en rappeler le souvenir à la génération actuelle, trop portée à oublier les faits mémorables du passé. Nous voulons parler de l'établissement, à Nevers, sur la paroisse Saint-Laurent, des Frères des Ecoles chrétiennes, dits Frères Ignorantins, dont la mission était d'instruire « les enfants des pauvres artisans ». Ils avaient été appelés par l'évêque de Nevers, M^r de Séguiran, qui pourvut lui-même à tous les frais de leur installation. C'est le 3 juillet 1788 que fut posée la première pierre de la maison qui leur était destinée. Le procès-verbal de cette cérémonie a été dressé par l'abbé Fougère ; le voici, tel qu'il l'a consigné sur l'un des registres de catholicité de sa paroisse :

« L'an 1788, le 3 juillet, M^r l'illustrissime et révérendissime Pierre de Séguiran, évêque de Nevers, accompagné d'un nombreux clergé, aux acclamations de cette paroisse et autres habitants de cette ville, après la messe solennelle, célébrée en l'église paroissiale de Saint-Laurent, a posé et béni la première pierre du bâtiment destiné aux *Frères de l'Instruction chrétienne*. Les ecclésiastiques et laïcs des différents ordres ont renouvelé à Sa Grandeur les sentiments de reconnaissance que leur a inspirés l'exécution du projet conçu par sa charité pastorale de fonder des écoles gratuites pour l'instruction des pauvres ». (BOUTILLIER, *Arch. par. de Nevers*, p. 138).

Il n'est pas sans à propos de faire observer, en passant, que la première école gratuite destinée à l'enseignement des enfants de la classe ouvrière et pauvre de la première ville du département a été fondée par un évêque de Nevers.

tion lui en fut faite par contrat passé le 20 janvier 1785. Ses fonctions de membre du Bureau diocésain le désignaient aux suffrages de ses confrères lorsqu'il s'agissait de nommer des députés aux assemblées provinciales ou générales du clergé ; on choisissait d'ordinaire ceux-ci parmi les sujets les plus capables ; c'était un honneur très envié.

Lors des élections aux Etats-Généraux, en 1789, l'abbé Fougère fut le second des trois députés de l'ordre du clergé nommés par l'assemblée du clergé du bailliage du Nivernais et du Donziais. Le premier était l'évêque du diocèse, M^{sr} de Séguiran (1). Ce prélat, retenu par la maladie qui devait l'emporter quelques jours plus tard, ne put prendre part à l'élection ; mais quand les commissaires envoyés par l'assemblée électorale pour l'instruire du résultat se furent acquittés de leur mission, il leur exprima ses sentiments personnels par ces paroles singulièrement flatteuses pour le curé de Saint-Laurent : « Je suis charmé, leur dit-il, que votre choix soit tombé sur un pasteur honoré dans plus d'un diocèse par ses talents et par son zèle, et qui réunit dans cette ville l'estime de tous les gens de bien. Mon regret est de n'avoir pu concourir par mon suffrage à une pareille élection (2) ». Celle-ci eut lieu le 26 mars 1789.

(1) On devait nommer un député suppléant. Le choix tomba sur dom Remy de Pécat de la Renne, bachelier en droit civil, chanoine régulier de la Congrégation de France et prieur-curé de la paroisse Saint-Martin de Nevers. Par suite du décès de M^{sr} de Séguiran, le député suppléant fut appelé à siéger à l'assemblée des Etats-Généraux.

(2) LABOT, *Convocation des Etats-Généraux*, p. 337.

II

On sait que, dans les premiers mois de sa législature, l'assemblée des Etats-Généraux, qui prit bientôt le nom d'Assemblée nationale, tint ses séances à Versailles. Pendant son séjour dans cette ville, l'abbé Fougère vivait sous le même toit que l'évêque d'Auxerre, Jean-Baptiste Champion de Cicé, député du clergé pour le bailliage d'Auxerre (1). Ils habitaient le pavillon Le Tellier, situé au n° 53 de la rue de Satory (2).

Un traitement fut alloué aux membres de l'Assemblée nationale ; mais il s'écoula d'abord un certain temps avant que cette mesure ne fût votée. En attendant, il fallait vivre ; or, la vie à Versailles, en raison des circonstances, était passablement chère. Les deux députés du clergé nivernais trouvaient que le mandat qu'on leur avait confié grevait par trop leur budget ; ils écrivirent à la Chambre ecclésiastique de Nevers pour exposer leur situation et lui demander d'y pourvoir.

L'un des membres de cette Chambre, l'abbé Dugué, curé de la paroisse Saint-Sauveur (3), se prévalant des rapports qu'il avait eus, à une époque, avec

(1) Né à Rennes, le 10 février 1725. En 1792, il partit pour l'émigration et mourut à Alberstadt (Suisse), le 15 août 1805. Il était le frère de Jérôme-Marie Champion de Cicé, qui devint archevêque de Bordeaux.

(2) *Recueil de documents relatifs à la convocation des Etats-Généraux de 1789*, par A. BRETTE, t. II, p. 89 et 147. Paris, Impr. nat., 1896. — A Paris, l'évêque d'Auxerre habitait rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, n° 303. (*Ibi*.)

(3) Jean-Ignace Dugué devint, en 1791, premier vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel Tollet. Déporté à Nantes avec un certain nombre d'autres ecclésiastiques nivernais, il mourut dans la galiote qui leur servait de prison, le 27 mars 1794.

l'évêque d'Auxerre, eut l'idée d'écrire à ce dernier. Nous allons voir dans quel but.

Il semble évident — les plaintes des deux députés et la lettre elle-même du curé de Saint-Sauveur le donnent à entendre — que l'abbé Fougère payait à M^{re} de Cicé, comme il le fera plus tard à un autre de ses collègues et son parent, une pension dont le taux était estimé un peu élevé par les membres de la Chambre ecclésiastique de Nevers. Dans sa lettre, l'abbé Dugué feint de croire qu'il n'en est rien. Il n'a pas hésité, explique-t-il, à se porter garant, auprès de ses confrères, du désintéressement de l'évêque d'Auxerre, désintéressement qu'il a eu lui-même l'occasion de constater dans différentes circonstances. Bien mieux, il est persuadé que l'hôte d'un prélat « aussi noble, aussi désintéressé, aussi charitable », n'a pas à « dépenser la plus petite chose du monde ».

En disant à l'évêque ce qu'il était convaincu qu'il faisait, le curé de Saint-Sauveur lui insinuait adroitement ce qu'il devait faire. Dans cette manière de donner une leçon se cache, il faut en convenir, un art des plus délicats. C'est ainsi, du moins, que nous interprétons cette lettre qui, autrement, selon nous, n'aurait pas d'objet. Au surplus, pour permettre au lecteur d'en juger par lui-même, le mieux est de la lui mettre sous les yeux ; elle mérite d'ailleurs, par son piquant, d'être reproduite tout au long. Elle porte la date du 23 juillet 1789 et est ainsi conçue :

« Monseigneur,

» Nous avons lu avec le plus grand étonnement la lettre que MM. Fougère et La Renne, nos députés ecclésiastiques à l'assemblée des Etats, ont écrite à

M. l'abbé de Lisle, président de notre dernière assemblée du 21 juillet dernier.

» Ils demandent des secours, et, pour amener à leur but les membres qui la composent, ils font une longue énumération des travaux et des fatigues qu'ils essuient depuis leur arrivée à Versailles. Cette lettre nous a fort scandalisés, parce que, sachant que l'un d'eux est chez vous logé, nourri, éclairé, chauffé et servi par vos domestiques, il n'est pas possible qu'il soit dans le besoin. Quant à l'autre, il appartient à une congrégation riche qui a un intérêt particulier à ne le laisser manquer de rien ; d'ailleurs, il possède une des meilleures cures de notre ville.

» Sçavez-vous, Monseigneur, ce qu'il est résulté de tout cela ? C'est que la plupart des curés qui composaient cette assemblée ont pensé que vous lui (à l'abbé Fougère) faisiez payer une pension trop chère. Je les ai désabusés, Monseigneur, en leur prouvant clairement et d'une manière invincible que vous aviez à son égard les procédés les plus désintéressés. J'ai été obligé, pour les amener à une manière de penser plus juste et plus raisonnable, de leur dire que j'avais eu l'honneur de vous voir plusieurs fois dans vos visites à La Charité-sur-Loire, étant curé d'une paroisse très voisine de cette petite ville (1), et qu'il n'était pas possible qu'il dépensât la plus petite chose du monde chez un prélat aussi noble, aussi désintéressé, aussi charitable que vous l'êtes.

» Nous avons trouvé la demande de ces messieurs un peu trop prématurée. Qu'ils attendent donc que le roi et les Etats-Généraux aient réglé le traitement qu'il

(1) La Chapelle-Montlinard. L'abbé Dugué occupa cette paroisse pendant douze ans. (V. arch. com. de Nevers, fonds des *Archives révolutionnaires*, registre contenant les déclarations des titulaires des bénéfices ecclésiastiques).

conviendra de leur faire et de quelle manière on fera la répartition des sommes réglées pour ce traitement.

« Cette manière de demander des secours à notre Chambre ecclésiastique nous a paru être un piège tendu à la simplicité de nos diocésains, surtout de la part de M. Fougère qui est conseiller de cette chambre et qui, brûlant du désir d'être député à l'assemblée des Etats-Généraux, s'est annoncé comme un homme suffisamment pourvu de tout ce qui est nécessaire pour se soutenir dans cette assemblée, sans avoir besoin de secours anticipés.

» J'ai l'honneur d'être, etc. (1) ».

III

A Paris, l'abbé Fougère prit pension chez son oncle, l'abbé Gros, alors curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et, comme lui, député à l'Assemblée nationale. Leur domicile commun était le presbytère paroissial, situé « rue et cloître des Bernardins, n° 31 », tout près de l'église dont l'entrée donnait précisément sur la rue de ce nom (2).

Voici le portrait qu'un contemporain, l'abbé Barruel, nous a laissé du curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet :

« M. Gros, dit-il, était un de ces caractères ouverts, naturellement bons, de ces hommes dont le front seul

(1) Ce document nous a été gracieusement communiqué par M. Paul Meunier, avocat ; il provient des papiers de M^r Champion de Cicé, évêque d'Auxerre, conservés à la Bibliot. nat., fonds français.

(2) Les différentes édilités qui se sont succédé à l'Hôtel de Ville de Paris ont eu le bon esprit de conserver à cette rue son ancienne dénomination, ainsi qu'il nous fut permis de le constater *de visu* au mois d'avril 1905.

A Versailles, l'abbé Gros habitait Avenue de Paris, 20.

inspire la confiance, parce qu'on croit lire qu'il n'y a dans leur cœur ni ruse ni détour. Il aimait ses paroissiens, et surtout ses pauvres, comme un bon père chérit ses enfants. Il était de ces natures que l'amour de la paix rendrait quelquefois trop faciles, qui sacrifieraient même quelquefois à l'homme une partie de leurs devoirs, si la religion ne réclamait pas fortement les droits de Dieu (1) ».

Le détail suivant prouve à quel point l'abbé Gros était digne d'estime. Le curé constitutionnel élu pour le remplacer, l'abbé Brongniart, ne put s'empêcher de faire publiquement son éloge. « Né sans fortune, dit-il, n'ayant jamais eu ni moyen, ni désir d'en acquérir, je succède à un pasteur toujours occupé à répandre des aumônes abondantes qu'il tirait de son propre fonds (2) ».

L'oncle et le neveu demeurèrent au presbytère de la rue des Bernardins jusqu'au 1^{er} juillet 1791. Ils le quittèrent à cette date pour aller habiter rue Haute-Feuille. C'est du moins ce que nous apprend un *reçu* de M. Gros, portant la date du 27 mai 1791 et ainsi libellé : « J'ai reçu de M. l'abbé Fougère, député de Nevers à l'Assemblée nationale, la somme de 312 livres, dont 125 pour six mois de loyer que nous devons occuper rue Haute-Feuille (3), à échoir le 1^{er} janvier prochain (1792), et 127 livres, à compte sur celle de 216 livres pour trois mois de pension à échoir le 10 juillet prochain (4) ».

A quelle cause faut-il attribuer ce changement de domicile ? Il n'est pas difficile de le deviner : il est dû évidemment au refus de serment opposé par le curé

(1) *Hist. du clergé pend. la Révol. fr.*, t. II, p. 20. Londres, 1797.

(2) DELARC, *Hist. de l'Eglise de Paris pend. la Révol.*, t. I, p. 427.

(3) Sur la paroisse Saint-André-des-Arts.

(4) *Arch. nat.*, série T, n° 1456, cote 3. Invent. Fougère.

de Saint-Nicolas à la Constitution civile du clergé. De ce fait, l'abbé Gros devenait démissionnaire de sa cure et devait la céder au curé constitutionnel élu pour le remplacer.

Soit que le domicile qu'ils avaient loué rue Haute-Feuille ne fût pas à leur convenance, soit qu'une famille charitable leur en fournit gratuitement un autre, les deux amis, les six mois écoulés, allèrent s'installer au n° 4 de la rue de la Vieille-Estrapade (1), dans une « maison appartenant à M. de Hancy ».

Le rôle de l'abbé Fougère à la Constituante fut des plus modestes ; il n'y prit pas la parole une seule fois, non qu'il n'eût été à même d'occuper la tribune avec honneur, mais il en fut empêché par son état de santé qui le tint fréquemment éloigné des séances et ne lui permit pas de se mêler activement aux travaux de ses collègues.

Les procès-verbaux de l'Assemblée nationale mentionnent un certain nombre de congés accordés au député du clergé nivernais « pour raison de santé » ou « pour cause d'infirmités ».

Ainsi, le 9 juin 1790, il sollicite et obtient un congé de huit jours (2). Nouveau congé le 6 septembre suivant ; ce dernier était valable pour trois semaines, à compter du 15 de ce mois ; mais un *reçu* de M. Gros nous instruit que le départ de l'abbé Fougère pour Nevers n'eut lieu que le 28. Accordé pour trois semaines, ce congé dura, en réalité, six mois, grâce à des prolongations successives. L'une d'elles lui fut octroyée le 22 janvier 1791 ; voici, en effet, ce que nous lisons au procès-verbal de la séance de ce jour : « M. Fougère, député du Nivernais, a fait demander

(1) Sur la paroisse Saint-Etienne-du-Mont.

(2) Procès-verb. de l'Ass. nat., juin 1790, p. 14. — Arch. nat., série T, n° 1456.

et a obtenu une prolongation de congé pour cause d'infirmité ». Dans la première semaine d'avril de cette même année, il écrit au président de l'Assemblée pour annoncer sa rentrée à Paris.

Il y arriva juste à temps pour assister à la fameuse séance où les membres de l'Assemblée nationale exerçant des fonctions publiques, furent requis de prêter le serment à la Constitution civile récemment votée. Le député du clergé nivernais fut du nombre des ecclésiastiques, ses collègues, qui, dans cette séance mémorable, refusèrent le serment et adhérèrent à la protestation rédigée, à cette occasion, par les dissidents.

IV

Ce fut pendant un de ses séjours à Nevers que l'abbé Fougère rédigea son testament. Il est daté du 20 octobre 1790. En voici les parties principales :

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

» Après avoir offert mon âme et tout ce que je suis à Dieu, avec confiance en sa miséricorde, à cause des mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur, après avoir invoqué l'Esprit-Saint, m'être adressé à la Sainte Vierge, à mon saint Ange gardien, à saint Philibert, mon patron, j'ai rédigé mes dernières volontés ainsi qu'il suit :

» Je donne et lègue tout ce que je possède en argent, meubles et immeubles, effets mobiliers, fonds, contrats, enfin, sans en rien excepter, tout ce qui m'appartient ou m'appartiendra au jour de mon décès, à Jeanne-Gabrielle Fougère, à Philiberte Fougère, à Marie Fougère, toutes trois sœurs lingères et couturières, et

au sieur Fougère, leur frère, employé dans les aides, à Boussac, où il est marié, tous filles et fils de Philibert Fougère, maître ès-arts, mon cousin germain. Je les établis, par mon présent testament, mes légataires universels pour chacun une portion ».

Les trois sœurs étaient célibataires et habitaient à Nevers, avec leur père. Leur frère, marié, comme il vient d'être dit, à Boussac (Creuse), n'avait pas d'enfants.

Le testament est fait au profit des quatre enfants de Philibert Fougère, maître ès-arts, moyennant certaines charges et conditions. Ainsi, ils paieront « par an, en forme de pension viagère et par avance, sans retenue, la somme de 255 livres, à Jeanne Michot, ma domestique ; il lui sera délivré, après mon décès, un bon lit garni de sa paillasse, un lit de plume, un matelat, traversin, rideaux, deux couvertures, une chaudière, un poêle, un poëlon, chenets, pelle, pincettes, chaudrons et autres ustensiles de ménage, six draps bons et communs, douze serviettes communes, six nappes et autres objets nécessaires, selon l'avis et volonté de l'exécuteur testamentaire que je nommerai. Si Jeanne Michot reste à Nevers pour y vivre en son particulier, mes légataires universels la logeront dans ma petite maison, rue Cheveau (1), où elle ne paiera par an que 12 livres de loyer pendant sa vie. Si Jeanne Michot aime mieux loger ailleurs, mes légataires universels lui paieront la somme de 15 livres par an, à son choix ; si Jeanne Michot rentre en condition, il ne lui sera rien payé pour cet objet de loyer ».

Il est touchant de constater à quel point l'abbé Fougère a à cœur d'assurer, après sa mort, le sort de la vieille gouvernante qui a passé de longues années,

(1) Dénommée actuellement (1906) rue Conrade.

sans doute, à son service et de la récompenser ainsi de son dévouement ; les précautions minutieuses qu'il prend à cet égard en sont la preuve. De telles dispositions témoignent, en outre, que si Jeanne Michot était une domestique dévouée, elle avait, de son côté, affaire à un maître reconnaissant.

D'autres charges sont jointes à celle-ci :

« Mes légataires, est-il dit ensuite, paieront à mon oncle Cary-Mantrand, marchand à Saint-Saulge, 100 livres de pension viagère.

« 100 livres à demoiselle Jeanne Cary-Mantrand, fille de feu mon oncle Cary-Mantrand, dit *Mavera* ».

Dans un renvoi ajouté, en marge, le 20 mars 1791, est inscrit le chiffre de 50 livres. Le testateur entendait évidemment, par là, réduire à cette somme la dernière rente.

Enfin, il laisse une somme de 400 livres « pour être distribuée, en plusieurs années, aux femmes veuves et aux orphelins des vigneron et manœuvres de la paroisse Saint-Laurent de Nevers ».

C'est un sieur Perrony, de Nevers, parent et ami de l'abbé Fougère, qui est désigné pour être l'exécuteur testamentaire. Etant donné les liens qui les unissaient et que ce travail fera connaître, on ne doit pas être surpris de ce choix. Voici en quels termes émus il est fait :

« Je prie M. Perrony, mon bon parent, à qui j'ai toutes les obligations possibles et qui, s'il était dans le plus léger besoin, aurait eu le droit exclusif à ma succession, je le prie d'accepter la charge d'exécuteur testamentaire de mon présent testament ».

Il tient à lui laisser au moins un souvenir ainsi qu'à sa femme.

« Je prie mon cher cousin Perrony d'accepter tous les livres qui m'appartiendront à mon décès, ainsi que mon écuelle de porcelaine, garnie de son plateau et bordée d'argent.

» Je prie M^{lle} Petit, épouse de mon susdit cousin Perrony, d'accepter ma cafetière d'argent ».

Le testateur a prévu le cas où, par suite de décès ou autrement, M. Perrony ne pourrait remplir les fonctions d'exécuteur testamentaire ; en conséquence, il désigne l'abbé Frébault, curé de Saint-Pierre-le-Moutier, pour le suppléer.

Des dispositions spéciales concernent le jour où auront lieu ses funérailles. Le testament spécifie que, ce jour-là, « il sera distribué 3 livres et un cierge à chacun des douze pauvres de la paroisse Saint-Laurent qui y assisteront, 100 livres à l'Hôtel-Dieu, 100 livres à l'Hôpital général et 100 livres aux Sœurs de la Charité ».

V

A l'expiration de son mandat, l'abbé Fougère resta à Paris et continua de demeurer avec son oncle, l'abbé Gros. Aussi bien, que serait-il allé faire à Nevers ? Outre que son refus de serment le privait de sa cure de Saint-Laurent, celle-ci fut du nombre des paroisses de Nevers supprimées par l'administration centrale du département, dans les premiers mois de l'année 1791. Il se trouva ainsi dépossédé de sa cure à peu près dans le temps même où expirait son mandat de député. Toutefois, ce ne fut pas sans idée de retour ; à la vérité, il n'avait plus de domicile à Nevers ; mais un de ses amis devait, à quelque temps de là, se charger de lui en procurer un, et — comme il sera dit quelques lignes

plus loin — c'est au moment où il se disposait à aller l'occuper que survint sa fin tragique.

L'abbé Fougère avait confié le soin de ses intérêts temporels au sieur Perrony, dont fait mention le testament, et dans lequel il rencontra un dévouement sans bornes.

Le 28 novembre 1790, étant en congé à Nevers, il lui remet en dépôt la somme de 9.000 livres en espèces. Le 7 avril suivant, dépôt d'une autre somme, 2.200 livres, également en espèces.

La famille Perrony était pleine de sollicitude pour la santé toujours chancelante de l'abbé Fougère, ainsi qu'en témoignent les passages suivants de deux lettres trouvées parmi les papiers de ce dernier.

Dans la première, datée du 1^{er} août 1792, M. Perrony écrit : « J'ai reçu, lundi dernier, votre lettre du 27 (juillet) ; je suis charmé que votre santé ne soit pas altérée, et je vous en souhaite la continuation ». La seconde est du 17 du même mois ; on y lit : « J'ai reçu votre lettre datée du 13 de ce mois, et c'est avec plaisir que j'apprends que votre santé se soutient. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent possible ; au moins ne passez pas la huitaine sans m'en donner... Il ne faut pas bien du temps pour marquer à son ami l'état de sa santé ; c'est tout ce qu'il exige de vous. Adieu, je vous embrasse et suis, pour la vie, votre ami ».

Il faut croire qu'à cette époque l'ancien curé de Saint-Laurent se disposait à venir à Nevers pour s'y fixer ; c'est du moins ce que donne à entendre cet autre passage de la lettre du 1^{er} août : « Je compte qu'à la fin du mois, M. Penouille aura fini d'arranger l'appartement que je vous destine ».

Hélas ! cet appartement, l'abbé Fougère ne devait jamais l'occuper. La Commune de Paris lui en prépa-

rait un autre de sa façon, infiniment moins confortable, sans nul doute. Le jour même où M. Perrony lui écrivait de Nevers la seconde des lettres dont il vient d'être parlé, c'est-à-dire le 17 août, il était arrêté avec son confrère et commensal, l'abbé Gros, et traduit devant le comité civil de la *Section du Jardin des Plantes* dite des *Sans-Culottes*. Là, on fit subir aux deux prévenus un interrogatoire sommaire dans le but de s'enquérir s'ils étaient prêtres et de la catégorie de ceux qu'on appelait « réfractaires », comme n'ayant pas prêté le serment constitutionnel. Sur leur réponse affirmative, ils furent internés dans les bâtiments du séminaire lazariste de Saint-Firmin, autrement dit des Bons-Enfants (1), transformé en maison de détention à l'usage des ecclésiastiques insermentés. L'abbé Fougère a soin de noter, sur une des pages de son portefeuille qui, dans la circonstance, lui servait d'*agenda*, que ce jour-là était un vendredi et qu'il était dix heures du soir quand ils furent amenés au séminaire.

Cet établissement était situé sur la paroisse et tout près de l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et compris dans l'étendue de la Section du Jardin des Plantes ; c'est ce qui explique pourquoi il fut assigné à l'abbé Fougère et à l'abbé Gros, préférablement à d'autres, à ceux des Carmes, par exemple.

Cinq jours avant d'être arrêté, l'abbé Fougère avait fait l'acquisition d'habits laïques.

On recherchait alors activement les prêtres réfractaires ; il n'était pas prudent, pour ces derniers, de

(1) Cet établissement, qui appartient actuellement à l'Etat, était situé rue Saint-Victor. Il n'existe plus aujourd'hui que la partie dite *bâtiment neuf* ; elle forme l'angle de la rue des Ecoles et de la rue Cardinal-Lemoine.

paraître avec le costume ecclésiastique ; c'est évidemment pour échapper aux sbires du comité de la section que l'abbé Fougère prit cette résolution.

Il devançait ainsi de quelques jours le décret de l'Assemblée législative du 18 août 1792 qui prohibait le port du costume ecclésiastique. Obéissant à l'esprit d'ordre qui le caractérisait, l'ancien curé de Saint-Laurent consigna cet achat sur son portefeuille, avec la spécification des divers objets et le prix de chacun. Il y avait : « un habit de drap blanc, une veste jaune sans manches, des bas de lin (on était au mois d'août), une perruque à queue et une cocarde ». Il avait payé l'habit de drap blanc, frais de commission compris, 47 livres 10 sols ; la veste, 11 livres 5 sols ; les bas, 4 livres 10 sols ; la perruque, 15 livres, et la cocarde, 8 sols. Le tout s'élevait à la somme de 78 livres 13 sols. On ne doit pas être surpris de voir la cocarde faire partie du costume dont l'abbé Fougère fit l'acquisition, si l'on se souvient qu'il était prescrit alors à tout citoyen, sous peine d'amende, d'arborer la cocarde tricolore, en signe de patriotisme.

VI

Le numéro du 7 avril 1904 de la *Semaine religieuse* de Coutances a reproduit quelques pages, demeurées jusque-là inédites, d'une relation concernant les détenus de Saint-Firmin. Cette relation est attribuée à M. Boullangier, lazariste, procureur, autrement dit économe du séminaire, et, par conséquent, témoin irrécusable des faits qui y sont rapportés. Nous citerons le passage où est raconté comment la section du Jardin des Plantes, siégeant au séminaire même de

Saint-Firmin, fut amenée à ordonner des perquisitions domiciliaires à l'effet de rechercher les ecclésiastiques insermentés, et quel en fut le résultat.

« Aussitôt après le 10 août, y est-il dit, la *Section du Jardin des Plantes* avait pris le nom significatif de *Section des Sans-Culottes*, et était venue tenir son assemblée dans le séminaire même de Saint-Firmin. C'est là qu'un membre de la section fit et renouvela la motion de s'assurer des prêtres prétendus réfractaires de la section. Cette motion fut accueillie, et, dès le dimanche 13 août (1), il fut arrêté au comité de la section que le séminaire Saint-Firmin, où étaient déjà dix-huit pensionnaires ecclésiastiques chassés de leurs places pour refus de serment, serait le lieu où l'on incarcérerait tous ceux que l'on prendrait dans l'étendue de la section. Comme MM. de la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet (2) étaient tous restés fidèles à l'Eglise, malgré les sollicitations qu'on leur avait faites, malgré les vexations qu'on leur avait fait essuyer, ce fut sur eux surtout que se fixèrent les regards des nouveaux tyrans. Dès le soir du même jour, un commissaire, accompagné de fusiliers, se transporta au séminaire Saint-Nicolas et y mit aux arrêts toutes les personnes qui s'y trouvèrent. Le lendemain, 13 août, une sentinelle fut mise à la porte du séminaire Saint-Firmin, avec la consigne de laisser entrer tout le monde et de ne laisser sortir personne.

(1) La date est erronée ; c'est le 12 août et non le 13.

(2) Il faut entendre par là la réunion des ecclésiastiques admis à desservir librement la paroisse dans le but de se former au saint ministère en en remplissant les fonctions. Ils formaient avec le curé une communauté, dont celui-ci était ordinairement le supérieur et l'administrateur. Chaque paroisse de Paris avait sa communauté de prêtres. Celle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet comptait dix ecclésiastiques. Aucun d'eux ne prêta serment.

Sur les huit heures du matin du même jour, on entendit des cris devant le séminaire ; c'était M. Andrieux, supérieur de la communauté de Saint-Nicolas (1), que l'on amenait en soutane, nu-tête, au comité de la section. Environ une heure après, le bruit redoubla par l'arrivée de tout ce que les soldats avaient trouvé de catholiques dans la maison de Saint-Nicolas. Une foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'étaient rassemblés devant le séminaire de Saint-Firmin et applaudissaient aux outrages que l'on faisait essuyer à des prêtres qui les avaient comblés de bienfaits en tous genres.

» A trois heures du même jour, 13 août, on entendit encore les hurlements du matin, mais avec bien plus de force. C'était une cinquantaine d'hommes, armés de baïonnettes et de piques, qui amenaient au milieu d'eux, comme une conquête superbe, tous les prêtres de la maison des Nouveaux-Convertis, à la tête desquels était le supérieur, homme vénérable par son âge, ses talents et ses vertus... Ils furent réunis à MM. de Saint-Nicolas, et tous furent conduits dans les logements qui leur avaient été préparés par MM. de Saint-Firmin (2) ».

Le séminaire de Saint-Firmin comprenait deux corps de bâtiments, désignés sous le nom de « vieux bâtiment » et de « bâtiment neuf ». L'un des procès-verbaux de levée de scellés dressés après les massa-

(1) L'abbé Andrieux était supérieur non de la communauté formant le clergé paroissial, mais du séminaire de Saint-Nicolas. A l'imitation des membres du clergé paroissial ou de la communauté proprement dite de Saint-Nicolas, tout le personnel professoral de ce séminaire refusa le serment. (DELARC, ouvrage cité, t. I, p. 373).

(2) *Les prêtres de la Manche massacrés à Paris en septembre 1792*, article paru dans la *Semaine religieuse* de Coutances du 7 avril 1904, p. 238.

ores nous apprend que l'abbé Fougère avait été relégué au « troisième étage du bâtiment neuf » et qu'il occupait « la chambre du fond du petit corridor ».

La relation dont on vient de parler nous fournit d'autres détails non moins précieux sur la façon dont les prisonniers étaient traités ; l'extrait suivant nous les fera connaître :

« Au bout de chaque corridor ou galerie du bâtiment neuf, on mit une sentinelle armée d'une pique ou d'un fusil ayant sa balonnette, et, au milieu de la galerie, un troisième garde ayant le sabre nu à la main. Il était défendu de descendre d'une galerie à l'autre. Le procureur du séminaire et ceux qui avaient l'honneur de servir ces messieurs pouvaient *seuls* communiquer avec eux pour leurs besoins. Aussitôt que quelqu'un avait été amené au séminaire, le scellé était mis sur son logement et sur ses effets ; il ne pouvait plus ni écrire ni recevoir de lettre qui n'eût été visée par un des commissaires nommés par la section pour veiller à la garde des prisonniers. Une bouteille d'eau ne passait même pas sans le *visa* du commissaire. On ne parlait qu'à certaines heures aux personnes du dehors et toujours en présence d'un commissaire. Les lettres anonymes n'étaient pas remises aux prisonniers. Lorsqu'ils se plaignaient de l'injustice de leur détention, on leur répondait qu'on les avait incarcérés pour les soustraire à la fureur du peuple, comme s'il eût fallu, pour cela, les priver de leurs effets et les traiter avec tant de rigueur dans le lieu même où on prétendait les avoir rassemblés pour leur avantage.

» Tandis que la Section des Sans-Culottes s'occupait si peu des prêtres qu'elle avait fait arrêter, elle redoublait ses soins pour découvrir ceux qui lui avaient échappé. Le jour, la nuit, pendant les temps les plus

affreux, les commissaires couraient les rues, cernaient et fouillaient les maisons pour en arracher les prêtres qu'ils espéraient y trouver. Aussitôt qu'ils en avaient arrêté quelques-uns, ils les amenaient sans pitié et les incarcéraient sans s'embarrasser s'ils trouveraient ou non les secours que leur âge, leurs infirmités pouvaient exiger. Cette conduite de la section dura pendant trois semaines, c'est-à-dire depuis le 13 août jusqu'au 3 septembre suivant. »

VII

En entrant à Saint-Firmin, les prisonniers n'apportaient avec eux que leur linge de corps. Pour en changer, il fallait s'en procurer au dehors. Assez souvent des âmes charitables y pourvoyaient. Ainsi en advint-il pour l'abbé Fougère. Trois jours après son arrestation, une dame Stoupe, sa parente, demeurant rue de la Harpe, lui apporta divers effets de première nécessité dont il dressa la nomenclature au moment même.

Ce n'était pas assez du désagrément d'être détenu : il fallait encore se nourrir à ses frais. L'économe du séminaire se chargeait, moyennant une modeste rétribution, de fournir la table à ceux qui le désiraient. L'abbé Fougère s'astreignit au régime du séminaire, comme le prouve cette note qui nous fixe, en même temps, sur le prix de la redevance journalière : « Payé au procureur de Saint-Firmin du 18 (c'est-à-dire du jour de l'entrée) au 28 août, 15 livres ». Une livre dix sols par jour, le prix était vraiment modéré.

C'est le premier paiement de ce genre effectué par

l'abbé Fougère ; ce devait être aussi le dernier ; de fait, il n'en mentionne pas d'autre. La note dont on vient de parler porte à croire que le détenu se proposait d'acquitter le montant de sa pension de dix jours en dix jours. Hélas ! avant que dix autres jours se soient écoulés, les sanglantes hécatombes du 3 septembre auront eu lieu.

Avec le va et vient perpétuel occasionné par l'arrivée de nouveaux détenus à toutes les heures du jour et surtout de la nuit et le vacarme qui s'ensuivait, que ne dut pas souffrir l'abbé Fougère, dont la santé était si précaire ! On devine ce que les émotions terribles qui étreignaient les prisonniers durant ces jours affreux produisirent sur un tempérament nerveux à l'excès comme le sien.

Un de ses compagnons d'infortune échappé au massacre, dans une note écrite vers 1802, parle incidemment de lui et lui prête une parole qui, sous ce rapport, est singulièrement suggestive. L'auteur de la note en question s'appelait Claude-Ignace Laurent ; il était curé non assermenté de Frétigny, au diocèse de Chartres. Son titre de docteur de la maison de Navarre lui avait fait croire qu'il trouverait à Paris, dans ce célèbre collège, un asile plus sûr que partout ailleurs (1). C'était, au contraire, se jeter dans la gueule du loup. En effet, il ne put échapper longtemps aux recherches des argousins de la municipalité parisienne et fut arrêté, comme tant d'autres de ses confrères. C'est à propos de sa première entrevue avec les ecclésiastiques internés avant lui à Saint-Firmin, qu'il parle de

(1) L'abbé Laurent devint, dans la suite, curé de la paroisse Saint-Leu, de Paris. Quand il mourut, il venait d'être promu à l'évêché de Metz. Il fut élève de M. Gros, à l'époque où celui-ci enseignait au séminaire des Trente-Trois, et c'est vraisemblablement là qu'il connut l'abbé Fougère.

l'abbé Fougère. Voici le récit de cette entrevue, avec le passage relatif au curé de Saint-Laurent de Nevers :

« Au moment où je passais le fatal guichet, mes compagnons d'infortune sortaient de la salle où l'on faisait en commun la lecture d'*Eti-Feuillant*, seul journal dont l'entrée fut permise en prison. Je trouvai là une foule d'ecclésiastiques de ma connaissance, qui m'accueillirent avec tendresse. C'étaient mes supérieurs, mes maîtres, mes confrères ou mes amis ; ils étaient ou paraissaient fort gais, à un petit nombre près. L'abbé Gros, curé de Saint-Nicolas-du-Char-donnet, qui m'avait servi de père pendant quinze ans, observa le premier ma tristesse profonde : « Allons, me dit-il, quand on entre ici il faut déposer tous ses chagrins à la porte et se promettre de ne point broyer de noir. — Je ne suis pas triste, lui répondis-je ; je suis seulement grave et sérieux, comme celui qu'on mène à la mort. »

» Il m'avoua, pour lors, mais en particulier, que la nuit précédente avait été terrible et qu'il avait cru franchement toucher à sa dernière heure, tant étaient affreux les cris de ces *Marseillais* qui traînaient sans cesse de nouveaux détenus à Saint-Firmin.

» L'abbé Fougère, curé de Saint-Laurent de Nevers, son neveu, me fit le même aveu : « Encore une nuit comme celle-là, me dit-il, et je suis un homme mort ». Et l'auteur du récit ajoute ces paroles qui nous renseignent suffisamment sur l'état de santé de notre compatriote : « En effet, celui-ci, qui était naturellement vapoureux et sujet aux maux de nerfs, fut sérieusement malade de cette nuit désastreuse ». Ces confidences inspirent au narrateur cette mélancolique réflexion : « On conçoit que tout cela ne me rendit pas à la joie ; aussi une des premières choses que je demandai en

entrant en prison, ce fut l'*Exhortation au martyre*, de saint Cyprien ».

On était alors au 30 août. Deux jours après, commençaient les massacres, à la prison des Carmes, d'abord, le 2 septembre, puis le lendemain à celle de Saint-Firmin.

Cependant, au lieu de la mort, c'est sur la délivrance que les prisonniers eussent été en droit de compter. En effet, quelques jours auparavant, le 26 août, l'Assemblée législative avait rendu un décret ainsi conçu :

« Tous les ecclésiastiques qui, étant assujettis au serment prescrit par la loi du 26 décembre 1790 (serment relatif à la constitution civile du clergé) et celle du 17 avril 1791 ne l'ont pas prêté ou qui, après l'avoir prêté, l'ont rétracté et ont persisté dans leur rétractation, seront tenus de sortir, sous huit jours, des limites du district et du département de leur résidence et, sous la quinzaine, hors du royaume. Passé le délai de quinze jours, les ecclésiastiques non assermentés qui n'auraient pas obéi aux dispositions précédentes, seront déportés à la Guyane française.

» Ceux ainsi transférés et ceux qui sortiront volontairement, en exécution du présent décret, n'ayant ni pension, ni revenu, obtiendront chacun trois livres par journée de dix lieues, jusqu'au lieu de leur embarquement ou jusqu'aux frontières du royaume, pour subsister pendant leur route. »

Mais les cannibales et les tigres à face humaine qui régnaient alors en maîtres à Paris, et dont la plupart formaient la municipalité de cette ville, sur laquelle ils faisaient peser la plus affreuse des tyrannies, ne l'entendaient pas ainsi. Ils soudoyèrent des hommes choisis parmi la lie de la populace, « ce qu'il y a de

pire dans le mauvais », auxquels ils firent distribuer des armes et donnèrent pour mot d'ordre : *Aux prisons* (1) !

VIII

Les massacres commencèrent le 2 septembre, aux Carmes. Là se trouvaient renfermés plusieurs ecclésiastiques nivernais. Ils figurent parmi ceux qui composent le glorieux nécrologe fourni par l'ancien couvent dont le nom est lié, depuis lors, à cette journée sanglante.

Nous nous ferions un reproche, surtout au moment où l'on est en instance pour introduire en cour de Rome la cause des victimes de septembre 1792, de ne pas saluer en passant celles que le diocèse de Nevers s'honore de compter.

Nommons d'abord l'abbé Després de Roches (2). En raison de la dignité dont il était revêtu et des hautes fonctions qu'il a exercées, l'abbé Després de Roches mérite de fixer un instant notre attention. Aussi bien,

(1) On ne saurait dire avec certitude quels furent au juste les instigateurs des massacres de septembre. Les Girondins en rejetèrent la responsabilité sur leurs adversaires, les Jacobins, principalement sur les chefs du parti, Marat, Robespierre et Danton, les deux premiers alors membres de la Commune, et le troisième ministre de la justice ; mais ceux-ci, devant l'horreur que ces tueries provoquèrent et l'indignation qu'elles soulevèrent dans toute l'Europe, s'en défendirent publiquement. S'ils n'en furent pas les organisateurs effectifs et réels, on est au moins fondé à croire qu'ils eurent connaissance du complot et qu'ils l'approuvèrent. En tout cas, c'est parmi les membres de la Commune, composée des plus féroces Jacobins, qu'il faut aller chercher les grands coupables.

(2) Gabriel Després de Roches naquit le 14 juin 1751 et fut baptisé le même jour dans l'église paroissiale de Saint-Aré de Decize. Son père était Marie-Jacques Després, écuyer, seigneur de Roches, et sa mère Gabrielle Esmalle.

La terre de Roches était située sur la paroisse de Champvert.

L'abbé Després avait un frère, messire Charles Després, chevalier, marquis de Montagnac, au royaume de Naples, marié avec Adélaïde-Hortense-Julie-Françoise Leroy de Prunevaux.

quelques lignes suffiront pour esquisser et faire revivre, devant les yeux du lecteur, cette physiologie nivernaise.

Docteur en théologie de la Faculté de Paris, l'abbé Després fut successivement chanoine de Nevers en 1783, vicaire général et archidiacre de Decize en 1784 ; sa prise de possession à ce dernier poste est du 26 janvier. Il assista M^{gr} de Séguiran à ses derniers moments. Venu à Paris après la mort de ce dernier, il y fut promptement apprécié par l'archevêque du diocèse, M^{gr} de Juigné, qui le nomma vicaire général ; cette dignité lui fut conférée au mois de décembre 1789. A Paris, il habitait rue du Four, n° 117, faubourg Saint-Germain.

Il refusa, avec tous les vicaires généraux de Paris, le serment à la constitution civile du clergé.

Pendant l'année 1792, il se fit remarquer par sa piété et par son zèle. Il s'était lié avec un saint prêtre Breton, l'abbé Cormeaux, assez récemment arrivé à Paris et bientôt connu par ses prédications de retraites au clergé et aux religieuses. Ils firent ensemble un pèlerinage à Montmartre, en juillet 1792, dans le but d'obtenir, par l'intercession de saint Denis, la grâce ou du moins l'esprit du martyre. Déjà le 27 mai, il s'était affilié, de concert avec d'autres prêtres, à une association de prières ayant à sa tête le supérieur du monastère de la Val-Sainte de Notre-Dame de la Trappe et connu sous le nom de *Communion des Saints*. Dans ce temps là, il habitait au n° 216 de la rue du Bac.

Quelques semaines après le pèlerinage dont on vient de parler, il était arrêté et enfermé dans l'ancien couvent des Carmes, converti en prison, pour avoir persisté dans son refus de serment. Une lettre, qui lui fut imprudemment adressée, fit connaître aux com-

missaires de la section la qualité du détenu ; aussi s'empressèrent-ils de l'interroger. Nous avons encore cet interrogatoire qui est intéressant à lire, parce qu'il montre comment l'autorité ecclésiastique diocésaine s'efforçait de résoudre les inextricables difficultés de l'administration du diocèse dans une telle crise. L'abbé Desprès, prêtre et chanoine de Nevers, âgé de quarante-un ans, reconnaît être, depuis la fin de 1789 environ, vicaire général de M^{re} de Juigné ; il reconnaît également avoir donné à différents ecclésiastiques les pouvoirs de conférer le baptême, le mariage, l'extrême-onction, mais se refuse à citer des noms. Ces sacrements ne pouvaient, bien entendu, être administrés qu'à huis-clos, les églises paroissiales étant administrées par des constitutionnels. Il avait permis également de porter secrètement le Saint-Viatique et les Saintes-Huiles, de conserver dans des maisons particulières le Saint-Chrême, les Saintes-Huiles et l'Eucharistie sans lumière, de confesser les hommes et les femmes dans des maisons particulières et sans habit sacerdotal ; enfin, il avoua avoir eu, avec son frère émigré, des correspondances, « mais très innocentes ».

Au dire d'un des prêtres échappés au massacre, l'abbé Bardet, il était plein de charité et d'empressement pour ses compagnons de détention ; sa conduite, aux Carmes, fut des plus exemplaires et des plus édifiantes. Le 2 septembre, vers cinq heures du soir, il était occupé à prier avec quelques autres ecclésiastiques dans une chapelle distincte de l'église du couvent, et située au fond du jardin, lorsqu'on annonça l'arrivée des *Marseillais*. C'était l'heure du massacre. « Messieurs, dit-il à ses compagnons, nous ne pouvons être mieux qu'au pied de la croix pour faire à Dieu le sacrifice de notre vie ». Et il succomba sous le fer des assassins. Son pieux ami, l'abbé Cormeaux, en apprenant la

nouvelle du massacre, se jeta à genoux et, le considérant comme un martyr, on l'entendit s'écrier : « Mon ami, mon cher ami, vous n'êtes plus, vous êtes heureux ; oh ! que vous êtes heureux ! Vous avez mieux prié que moi ; vous avez été écouté Hélas ! je n'étais pas digne de la même faveur. Demandez au Seigneur, pour moi, que je m'en rende digne ». Son vœu fut exaucé. Deux ans après (1794), la tête de cet ecclésiastique tombait, à Paris, sous le couperet de la guillotine et il allait rejoindre au Ciel celui dont il enviait le sort (1).

Nous relevons encore, sur le martyrologe des Carmes, trois autres noms d'ecclésiastiques nivernais, à savoir : François Balmain (2), François Guillaumot (3) et Loup Thomas (4).

(1) On estime à 120 le nombre des prêtres massacrés dans la prison des Carmes. C'est là, d'ailleurs, qu'avaient été enfermés la plupart des ecclésiastiques insermentés.

Conf., Arch. nat., série T., carton 1.055. — *Evêques et prêtres martyrisés à Paris aux journées de septembre 1793*, vol. in-4 lithographié, Paris, 1902. — DELARC, *L'Eglise de Paris pendant la Révolution*, t. II, p. 113. — *Souvenirs de M. Sausin*, dans A. SOREL, *Le Couvent des Carmes. — Vie de M. Cormeaux, curé en Bretagne et Missionnaire*, Paris, 1796.

(2) *François Balmain*, fils de Philippe Balmain, conseiller du roi, officier du grenier à sel de Luzy, et de Léonarde Lallemand, naquit à Luzy, ancien diocèse d'Autun, aujourd'hui de Nevers, le 25 mai 1733. Il entra, vers l'âge de vingt ans, dans la Compagnie de Jésus, province de Lyon, et fit profession des quatre vœux le 15 août 1768.

Il était, à Paris, pensionnaire dans la maison des Eudistes (les Jésuites étant dispersés) au moment de son arrestation, ce qui le fit prendre pour un Eudiste.

(3) *François Guillaumot*, prêtre du diocèse de Nevers, était pensionnaire à la maison de Saint-François-de-Sales, à Issy, fondée pour servir de retraite aux ecclésiastiques âgés, lorsque cette maison fut envahie par les émissaires du Comité de la section. Les ecclésiastiques qui s'y trouvaient, furent emmenés à Paris, et furent internés dans le couvent des Carmes comme prêtres réfractaires, le 15 août 1792.

(4) *Loup Thomas*, dit *Bonnotte*, naquit à Entrains, dans l'ancien diocèse d'Auxerre, maintenant de Nevers, le 13 septembre 1719. Son acte de baptême porte qu'il était « fils de Pierre Thomas, cordier, et de Pier-

Nous avons découvert, aux Archives nationales, un document manuscrit qui jette un jour plein d'horreur sur ces funèbres journées ; il est d'autant plus précieux que c'est le récit d'un témoin oculaire, lequel l'a rédigé moins de trois ans après l'événement ; il est daté, en effet du 1^{er} floréal an III (19 avril 1795), et a pour titre : *Déclaration du citoyen Gabriel-Aimé Jourdan, ancien procureur du district des Petits-Augustins et de la section des Quatre-Nations*. Nous tenons d'autant plus à publier ce document qu'il ne l'a pas encore été jusqu'ici, que nous sachions. En voici les passages principaux :

« ... Je revins sur les neuf heures. En entrant dans la cour de l'abbaye (des Carmes), je vis une multitude d'hommes et de femmes rassemblés ; j'entendis des cris répétés de : *Vive la nation !* au milieu desquels s'élevaient des hurlements épouvantables. Ce vacarme était occasionné par des prisonniers que l'on tirait de la prison de l'abbaye, que l'on amenait pour être massacrés dans la grande cour du jardin et que, chemin faisant, l'on lardait de coups de sabre.

» La porte du comité était dans cette grande cour

rette Bonot (*) ». De même que François Balmain, il faisait partie de la Compagnie de Jésus avant la suppression de celle-ci. Il y entra en 1731 et fut attaché à la province de Champagne.

Il enseigna successivement les mathématiques, la rhétorique et l'Écriture Sainte et fit profession solennelle des quatre vœux en 1753.

Au moment de la Révolution, il était confesseur des Ursulines de la rue Saint-Jacques, à Paris. Les perquisitions faites pour s'assurer des ecclésiastiques insermentés amenèrent son arrestation, puis son internement aux Carmes, comme prêtre fidèle.

(*) *Nota*. — Bonnotte était le nom féminisé de sa mère. A l'exemple de plusieurs de ses confrères, il prit probablement ce nom pour échapper à la persécution, qui poursuivait les Jésuites après la suppression de la célèbre Société.

du jardin. J'avance pour m'y rendre. On me laisse passer librement par la porte charretière qui sépare les deux cours. En entrant dans cette cour, j'y aperçois une troupe de gens armés, à moi inconnus, qui massacraient impitoyablement toutes les malheureuses victimes qu'on leur amenait. La cour était jonchée d'environ une centaine de cadavres ; mais ce que j'aperçus de plus horrible, c'étaient des cadavres qui entouraient des tables couvertes de bouteilles de vin ; les verres dégouttaient le sang dont étaient fumantes les mains de ces cannibales qui buvaient dedans...

» ... En sortant de l'église (de l'abbaye), je fus arrêté dans la cour par une haye de spectateurs qui regardaient passer une victime que l'on traînait à la mort en la tirant par les pieds et en la hachant de coups de sabre.

» Je vis alors deux Anglais, un de chaque côté de la haye, vis-à-vis l'un de l'autre. Ils tenaient des bouteilles et des verres ; ils offraient à boire aux massacreurs et les pressaient en leur portant le verre à la bouche. J'entendis un de ces massacreurs, qu'ils voulaient faire boire de force, leur dire : *Eh ! f..., laissez-nous tranquilles, vous nous avez assez fait boire, nous n'en voulons pas davantage* (1) .»

Nous empruntons à un autre contemporain ce nouveau détail :

« Teints de sang, l'œil hagard, les sicaires viennent déposer à la maison commune l'argent, les bijoux, les assignats et les effets de ceux qu'ils ont égorgés, et l'on aperçoit, dans leur joie barbare, qu'ils ne croient pas avoir fait une mauvaise action (2) ».

(1) Arch. nat., A. F. II 7, n° 42.

(2) PAGANEL, ex-législateur, *Essai sur la Révol., fr.*, t. I^{er}, p. 439.

Ce qu'il y a de plus horrible peut-être dans ces massacres, c'est le sang-froid avec lequel ils sont accomplis.

IX

Revenons maintenant à l'abbé Fougère et au séminaire Saint-Firmin. Il était huit heures du soir quand les bandits achevèrent, au couvent des Carmes, leur affreuse besogne ; elle avait duré deux heures. Elle n'était pas encore terminée quand un jeune homme accourt en toute hâte au séminaire Saint-Firmin, rencontre M. Boullangier, procureur de la maison, et le presse, avec larmes, de prendre la fuite : « Sauvez-vous, lui dit-il, on doit vous égorger tous ce soir ». Le procureur, à qui l'idée d'une pareille atrocité ne venait pas à l'esprit, ne peut se résoudre à ajouter foi à ces paroles ; il croit, néanmoins, devoir les rapporter au supérieur, M. François. Tous deux conviennent d'envoyer un domestique à la section, dont les séances se tenaient, ce jour-là, à l'église Saint-Victor, pour s'informer si le séminaire avait à craindre quelque danger. Sur ces entrefaites, arrivent deux autres jeunes gens qui confirment les dires du premier. C'est alors seulement que le procureur se décide à sortir : il était sauvé. Un instant après, les égorgeurs se présentaient. Mais il était trop tard pour se livrer à ce nouveau massacre ; la besogne fut remise au lendemain.

Le lendemain 3, à cinq heures et demie du matin, les bourreaux étaient prêts. Ils envahissent le séminaire, tel qu'un torrent dont on a rompu les digues, pénètrent dans les cellules, en chassent les détenus auxquels ils ordonnent de descendre dans la cour. De la cour, ils les refoulent dans la rue, afin d'opérer plus à leur aise ; mais, devant les protestations de la popu-

lace, qui s'était amassée aux abords de la maison et à laquelle la vue d'une pareille boucherie était odieuse, les bourreaux rentrent avec leurs victimes et le carnage commence.

Les infortunés détenus s'enfuyaient à travers les corridors de la maison, cherchant à se dérober à la poursuite des assassins. Mais ceux-ci ne tardaient pas à les rejoindre ; alors, ils les perçaient de leurs baïonnettes ou de leurs piques ; certains assommeurs les précipitaient ensuite, à demi-morts, par les fenêtres, dans la rue. Là, d'autres assassins, auxquels se joignaient des femmes, ou plutôt des monstres, se jetaient sur les cadavres qu'ils piétinaient, achevant celles des victimes qui respiraient encore.

Ainsi périt l'abbé Gros, ce curé si débonnaire et si bienfaisant de la paroisse même sur laquelle se passaient ces horreurs. On lui coupa la tête ; quelques-uns de ces cannibales la portèrent en triomphe ; ils étaient suivis par d'autres qui traînaient le corps à travers la boue des rues.

L'abbé Barruel raconte qu'au moment où les brigands se présentèrent au séminaire, le curé de Saint-Nicolas distingua parmi eux un de ses paroissiens : « Mon ami, lui dit-il, je vous reconnais. — Moi aussi, répondit cet homme, et je sais les services que vous m'avez rendus ; mais ce n'est pas ma faute : la Nation veut que vous périssiez, et je suis payé pour vous tuer (1) ».

D'après la tradition conservée à Nevers, dans sa famille, le curé de Saint-Laurent aurait été, comme plusieurs de ses confrères, précipité d'une fenêtre dans la rue, où d'autres assassins achevèrent de le tuer.

Chaque victime était immolée aux cris de : « *Vive*

(1) *Histoire du clergé pendant la Révolution française*, t. II, p. 110.

la nation ! » Quand l'hécatombe fut terminée, on dépouilla les cadavres qu'on jeta pêle-mêle dans des tombereaux pour être conduits aux carrières de la tombe Isoire, à Montsouris, où on les recouvrit d'une couche de chaux, dans le but de hâter leur dissolution. Montés sur les tombereaux et foulant brutalement de leurs pieds cet amas de membres humains, dont plusieurs étaient encore chauds, des êtres hideux, teints de sang, à moitié ivres, s'étaient joints aux charretiers et accompagnaient le convoi en hurlant toujours : « *Vive la nation !* » (1).

X

A la fin de son Mémoire, l'abbé Laurent, curé de Frétilly, dont il a été question plus haut, donnant la liste des victimes de Saint-Firmin, a indiqué, d'une croix, « les noms de ceux » qu'il a « connus particulièrement » ou qu'il a « vus très certainement à Saint-Firmin pendant » sa « détention ». « Il n'y aura pas de doute, ajoute-t-il, au moins pour ceux-là ». Or, parmi les noms précédés d'une croix figure celui de l'abbé Fougère ; il est cité dans les termes suivants : « Philibert Fougère, curé de Saint-Laurent de Nevers, ex-constituant ».

On acquiert ainsi la certitude absolue que cet ecclésiastique, auquel est consacrée la présente étude, mérite d'être rangé parmi les victimes, — nous allions dire les martyrs, — dont on travaille, en ce moment, à introduire la cause en cour de Rome.

(1) Toutes les personnes renfermées à Saint-Firmin, au nombre de 90 environ, trouvèrent la mort, à l'exception de 4, qui parvinrent à s'enfuir ou à se cacher dans les combles de la maison, et de 5 ecclésiastiques, placés, par les bourreaux, sous la sauvegarde de la loi, ce qui prouve, entre parenthèse, que ces massacres étaient prémédités et concertés à l'avance.

Mais l'on n'est pas réduit à ce seul témoignage. Des pièces officielles, conservées aux Archives nationales, sont là aussi pour l'attester. Ces pièces ne sont autres que les « procès-verbaux de la levée des scellés apposés sur les objets ayant appartenu aux prêtres qui ont trouvé la mort les 2 et 3 septembre ».

La levée des scellés, pour ce qui regarde les objets ayant appartenu à l'abbé Fougère, eut lieu le 29 novembre, c'est-à-dire trois mois environ après les massacres. Elle fut faite par le juge de paix de la section, à la requête de l'un des légataires universels, Joseph-Hyacinthe Fougère, tant en son nom personnel qu'en celui de ses sœurs. Voici le texte du procès-verbal dressé à cette occasion :

« Cejourd'hui 29 novembre, an dit 1792, l'an I^{er} de la République, par devant nous, juge de paix, Jean-Baptiste-Louis Lessore, juge de paix de la *Section des Sans-Culottes* et soussigné, en notre demeure, rue des Fossees - Saint-Bernard, n° 38, est comparu le citoyen Fougère (Joseph - Jacinthe) (*sic*), chef du bureau des impositions du district de Boussac, demeurant ordinairement à Boussac, département de la Creuse, et actuellement logé à Paris, rue de la Harpe, à l'hôtel Notre-Dame, lequel, au nom et comme légataire universel conjointement avec ses trois sœurs, chacun pour un quart, de defunt Philibert Fougère, prêtre, *décédé à Saint-Firmin*, et comme fondé de la procuration de ses sœurs, lequel nous a requis de procéder à la reconnaissance et levée de nos scellés apposés à Saint-Firmin sur les effets dudit sieur Fougère, déclarant, tant en son nom qu'au nom de sesdites sœurs, qu'il ne réclame que les titres et papiers qui pourraient se trouver appartenir à la succession dudit sieur Fougère, dans aucunes des chambres habi-

tées par ledit feu sieur Fougère, en ladite maison de Saint-Firmin, ou qui pourraient se trouver partout ailleurs, et qu'il abandonne et laisse pour les pauvres de la section tous les effets mobiliers, linge et hardes qu'il aurait pu apporter avec lui dans ladite maison et qui pourraient s'y retrouver, à l'exception de sa montre d'or ancienne qu'il se réserve de répéter (réclamer), dans le cas où elle se retrouverait (1) ».

Le procès-verbal ne fait pas mention des objets et valeurs ayant appartenu à l'ancien curé de Saint-Laurent ; mais nous les connaissons d'autre part : ils sont consignés sur son *agenda*.

Le 22 août, quelques jours après son arrivée à la maison de détention de Saint-Firmin, l'abbé Fougère dressait l'état exact de son portefeuille. Celui-ci contenait : 2.020 livres en assignats. Il note qu'il en est resté dans sa chambre, rue de la Vieille-Estrapade, 4, et qu'il doit y avoir dans sa malle (au même domicile) 140 ou 160 livres en espèces. Le reste sont des reconnaissances ou des contrats :

1° Deux reconnaissances des sommes dont M. Perroy, de Nevers, était le dépositaire ;

2° Un contrat sur le clergé, du 20 juin 1785, au capital de 2.600 livres, coté n° 1263, à son profit et produisant 117 livres de rente annuelle ;

3° Un acte authentique de donation, de la somme de 21.000 livres, passé par devant M^{rs} Rabuteau et Bureau, notaires à Nevers, au profit des Sœurs de la charité, donation faite par M^{sr} de Séguiran, évêque de Nevers, le 20 février 1789.

Les titres, papiers et valeurs réclamés par la succes-

(1) Arch. nat., T, 1458.

sion : on vient de voir en quoi ils consistaient. Quant à la « montre d'or ancienne », on ignore si les héritiers parvinrent à la recouvrer. L'un des procès-verbaux de levée de scellés spécifie que les montres des prêtres massacrés à Saint-Firmin, dans la journée du 3 septembre, étaient conservées dans l'armoire d'une des salles du comité, située au deuxième étage. Peut-être celle de l'abbé Fougère s'y trouvait-elle ? D'autre part, il y a bien des chances pour qu'elle soit devenue la proie de ses bourreaux.

Tels sont les renseignements qu'il nous a été donné de recueillir sur le dernier curé de Saint-Laurent de Nevers. Puissent-ils contribuer à faire connaître davantage cet ecclésiastique qui, s'il n'est pas Nivernais par la naissance, l'est devenu du moins par l'adoption, et qui, en tout cas, appartenait à la Nièvre par sa famille !

Comme conclusion de ce travail, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de reproduire, en faisant nôtres les sentiments qu'elles expriment, les lignes suivantes, écrites par M^{re} d'Hulst, lors du centenaire du massacre des Carmes, en 1892 :

« Ce que nous demandons, au souvenir des lugubres journées dont un siècle nous sépare, ce n'est pas d'aviver des ressentiments, mais de ranimer en nous cette fidélité à Dieu qui doit aller, s'il le faut, jusqu'à la mort. Prêtres et laïques, si nous venons aujourd'hui nous agenouiller sur des tombes, c'est pour apprendre, de ceux dont elles renferment la cendre, à aimer Dieu et l'Eglise plus que la vie » (1).

Abbé J. CHARRIER.

(1) *Le centenaire des massacres de septembre à l'église des Carmes*, 2 septembre, 1792-1892, p. 81. — Paris, Poussielgue, 1892.

CONDUITE TENUE A NEVERS

Pendant la Révolution

PAR LES

SŒURS DE LA CHARITÉ & INSTRUCTION CHRÉTIENNE

La Congrégation des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers prit naissance à la fin du xvii^e siècle et eut pour berceau la petite ville de Saint-Saulge. En 1687, quelques années seulement après la fondation, plusieurs des nouvelles religieuses vinrent à Nevers pour répondre à l'appel d'un prêtre généreux et dévoué, Charles Bolacre (1), qui avait entrepris de fonder, dans cette ville, un établissement charitable. Il les installa dans la partie de la rue de la Parcheminerie, dénommée actuellement rue Adam-Billault (2). Outre le soin des malades, les sœurs se

(1) Cet ecclésiastique appartenait à une vieille famille de robe. Un contemporain rend de lui le témoignage suivant confirmé par d'autres de la même époque :

« Le 21 septembre 1704, est décédée vénérable et discrète personne, messire Charles Bolacre, prêtre, supérieur des Carmélites de Moulins en Bourbonnais, ancien visiteur des Carmélites de Nevers, autrefois grand vicaire et official de M^r l'Evêque de Nevers (M^r Vallot), homme d'un grand mérite, d'une piété exemplaire et d'une sainteté consommée, plein de charité pour les pauvres de l'hôpital général, parmi lesquels il a vécu et il est mort. Il a été inhumé dans le cimetière des pauvres dudit hôpital ». (Extrait des registres de la paroisse Saint-Pierre de Nevers).

(2) La rue de la Parcheminerie se prolongeait jusqu'à la rue de l'Oratoire.

consacraient à l'enseignement gratuit des jeunes filles.

La congrégation n'avait guère plus d'un siècle d'existence, quand éclata la Révolution ; elle était encore dans toute sa ferveur primitive, alors que d'autres, plus anciennes — surtout parmi les congrégations d'hommes, — avaient vu la leur se refroidir, sinon s'éteindre tout à fait. Elle avait pris, durant cette période, un magnifique développement, ce qui prouve, soit dit en passant, qu'elle répondait à un besoin de l'époque ; elle ne comptait, en effet, pas moins de cent quarante établissements en 1789.

Par leur conduite courageuse durant la tourmente révolutionnaire, les Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne ont inscrit une page glorieuse dans les annales de leur congrégation ; chaque établissement y a contribué pour sa part. Ce travail, dont les éléments ont été empruntés à peu près en entier aux archives départementales, municipales et hospitalières de Nevers, a précisément pour but d'établir, d'une façon aussi exacte que possible, celle qui revient à la maison de Nevers.

I

Au moment de la Révolution, les Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne tenaient, dans leur maison de la rue de la Parcheminerie, une école où elles donnaient l'enseignement gratuit aux enfants des familles pauvres ; elles avaient aussi des élèves pensionnaires payantes ; de plus, elles étaient attachées à l'hôtel-Dieu et à l'hôpital général.

En vertu d'un décret rendu le 13 février 1791, l'Assemblée nationale avait supprimé les ordres religieux cloîtrés ; la Congrégation des Sœurs de la Cha-

rité étant une congrégation séculière, ne se trouvait pas atteinte par le décret ; elle put donc continuer de se dévouer à ses œuvres d'éducation et d'assistance.

Le tour des congrégations séculières devait venir un peu plus tard. Par une loi rendue le 18 août 1792, l'Assemblée législative en ordonnait la suppression. Toutefois, elle reconnut aux membres congréganistes le droit de continuer à enseigner et à rendre des services d'assistance. Et non seulement l'Assemblée législative leur reconnut ce droit, mais elle leur fit une obligation de l'exercer. Ainsi l'article 2 de la loi du 18 août 1792 est ainsi conçu :

« Néanmoins, dans les hôpitaux et maisons de charité, les mêmes personnes continueront, comme ci-devant, le service des pauvres et le soin des malades, à titre individuel, sous la surveillance des corps municipaux et administratifs, jusqu'à l'organisation définitive que le comité des secours présentera incessamment à l'Assemblée. Celles qui discontinueront leurs services sans des raisons jugées valables par les directoires de département, sur l'avis des districts et les observations des municipalités, n'obtiendront que la moitié du traitement qui leur aura été accordé ».

Les mêmes dispositions concernaient les congrégations enseignantes.

Le 1^{er} décembre de cette même année, l'Administration fit faire l'estimation des biens appartenant à la communauté. Ces biens consistaient en « une maison servant à la communauté, située rue de la Parcheminerie, laquelle comprend un grand corps de bâtiment sur ladite rue, deux petites cours, un petit jardin dans lequel se trouve un bâtiment servant au logement des pensionnaires ». Le tout fut estimé 59.350 livres. « Plus une autre maison attenante à

celle ci-dessus, provenant, depuis quelques années, d'une acquisition faite de M. de Saulieu, laquelle maison est dans un tel état de vétusté qu'elle ne peut être habitée ». L'emplacement et les matériaux furent estimés 12.000 livres, ce qui portait le prix total des biens possédés par la maison de Nevers à la somme de 71.350 livres (1).

On peut se demander tout d'abord qu'elle fut l'attitude des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne vis-à-vis de l'Eglise constitutionnelle. Celles qui, par leur emploi dans les hôpitaux, relevaient de l'administration, se compromettaient auprès de celle-ci en refusant de communiquer avec les ministres de l'Eglise officielle. Elles préférèrent se compromettre, en dépit des désagréments qu'elles prévoyaient devoir en résulter pour elles-mêmes. Placées entre leur intérêt et ce qu'elles regardaient comme un devoir de conscience, elles firent taire celui-là pour obéir à celui-ci. Ainsi, après le départ de l'évêque légitime, M^{sr} de Suffren, elles s'abstinrent de toute communication avec l'évêque constitutionnel Tollet.

La supérieure, la Mère Pélagie de Mølènes, recommandait néanmoins à sa communauté d'agir, dans la circonstance, avec prudence et discrétion. A Nevers, ses conseils furent suivis assez exactement, mais il n'en fut pas ainsi partout.

Sur les plaintes qui lui sont adressées, le directoire du district de Nevers prescrit une enquête contre la supérieure de la Maison de Saint-Saulge, qu'on accusait de détourner ses compagnes et les habitants du curé assermenté. Le curé était l'abbé Paviot ; il avait, en effet, prêté serment à la Constitution civile du

(1) Le total des biens possédés par la maison de Saint-Saulge s'élevait à 15.850 livres.

Clergé, ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, de devenir suspect aux révolutionnaires, d'être arrêté, envoyé à la maison de détention de Nevers, puis déporté à Nantes, où il trouva la mort sur les pontons.

L'enquête eut lieu le 19 juillet 1791. Les témoins interrogés déposent « qu'elle aurait dit aux écolières de ne point aller à la messe du curé assermenté ;

» Qu'elle a parcouru les campagnes et tenu des propos incendiaires relatifs à la Révolution ;

» Qu'elle a dit que ce n'était point pécher que de ne pas assister à la messe d'un prêtre assermenté ;

» Qu'elle ne va pas à la messe et que les autres sœurs n'y vont pas non plus, à cause de la supérieure ;

» Qu'elle défend aux sœurs et à sa domestique d'y aller et que lorsqu'elle (la messe) sonne, elle ferme les portes ;

» Qu'elle a dit que M. le curé de Saint-Saulge célébrait des messes blanches ;

» Que les enfants qui avaient fait leur première communion étaient damnés » (1).

Par contre, l'une des compagnes de la supérieure, sœur Euphrasie Moreau, interrogée par les commissaires enquêteurs, déclare « qu'il n'est point à sa connaissance que la dame supérieure ait été en campagne, ni qu'elle ait tenu aucuns propos ; qu'il est vrai que, dans le commencement de la prestation de serment, elle a témoigné de la répugnance à assister à la messe d'un prêtre assermenté, mais qu'elle a laissé auxdites sœurs la liberté d'y assister, si bon leur semblait ».

Mêmes scènes à Donzy.

Au mois de février 1792, la municipalité de cette ville décide qu'il sera écrit à la supérieure générale de

(1) Arch. municip. de Saint-Saulge. Procès-verbal de l'enquête faite le 19 juillet 1791.

Nevers pour lui demander le retrait des sœurs desservant l'hôtel-Dieu de Donzy et leur remplacement par d'autres. Le motif mis en avant pour solliciter ce changement est « le scandale que, depuis quelque temps, les sœurs donnaient dans la ville de Donzy en affectant de ne point assister aux offices de la paroisse, et surtout en se répandant en propos faits pour propager le schisme et porter à la révolte contre les lois » (1).

Le curé de Donzy, l'abbé Laurent, avait, lui aussi, prêté serment à la Constitution civile; mais, devant les reproches de sa conscience, et peut-être encore plus devant la réprobation que son acte souleva dans la population et qui faillit amener une émeute, il se rétracta peu après et fut remplacé par un intrus, nommé Mathias Chutin (2); c'est contre ce dernier que les sœurs de l'hôtel-Dieu de Donzy en avaient.

Prémery possédait aussi un hospice tenu par des religieuses de la même congrégation. Celles-ci n'avaient pas moins d'aversion pour les « jureurs » que leurs compagnes de Nevers et d'ailleurs, ainsi qu'en témoigne la « note » suivante transmise sur leur compte, par la municipalité de cette petite ville, au district de La Charité, le 7 mai 1793 :

« Quant aux Sœurs de la Charité, il est à notre connaissance qu'elles n'ont point assisté aux offices depuis l'installation du nouveau curé » (3). Ce « nouveau curé » était un nommé Nicolas Claudin, originaire du

(1) Arch. dép. Registres du district de Cosne, séance du 29 février 1792.

(2) La prestation de serment de l'abbé Henri-Edme Laurent est du 3 janvier 1791; sa rétractation, qui fut faite au prône de la messe paroissiale, eut lieu le 12 juin suivant (Arch. départ.). C'est le 21 septembre de la même année, que Mathias Chutin fut nommé, par l'évêque constitutionnel du département, Guillaume Tolle, pour le remplacer.

(3) Arch. départ., série L, Comités de surveillance.

département de la Meurthe. Ordonné prêtre le 18 juin 1791 par Guillaume Tollet, il avait été élu sans coup férir curé de Prémery, en remplacement du curé légitime, l'abbé Poirier, qui avait refusé de prêter serment à la Constitution civile. Il ne jouissait d'aucune considération et sa conduite postérieure prouve qu'il n'en méritait aucune.

II

A Nevers, l'hôtel-Dieu et l'hôpital général étaient desservis, depuis un certain nombre d'années, le premier par l'abbé Fion, curé de la paroisse Saint-Didier, et le second par l'abbé Bouard, chanoine de la cathédrale (1). Le lendemain de l'Assomption, 16 août 1792, ils furent remplacés, pour cause de refus de serment, par deux constitutionnels, les sieurs Charmet et Commerson, celui-là, ancien moine de Sept-Fonts ; celui-ci, ancien supérieur des Minimes de Tonnerre. Peu de temps après, Commerson ayant été nommé vicaire épiscopal, la municipalité lui donna pour successeur, à l'hôpital général, le 19 octobre de la même année, un religieux Récollet, de La Charité, Louis-Augustin Mouton (2).

On est même surpris que la mesure n'ait pas été prise plus tôt. On était, en effet, au mois d'août 1792 ; or, le serment était exigible depuis le commencement de l'année précédente et aurait dû, par conséquent,

(1) La chapelle de l'hôtel-Dieu servait en même temps d'église paroissiale ; elle occupait l'emplacement sur lequel est bâtie aujourd'hui la Halle. C'est en 1800, que l'hôtel-Dieu fut réuni à l'Hôpital général (hôpital actuel).

(2) En septembre 1793, lors de la suppression du culte, Charmet se retira à Pontarlier, son pays natal ; Commerson fut employé dans les bureaux de l'administration civile de Nevers. (Arch. comm. de Nevers).

être prêté à cette date. A quoi attribuer ce long retard ? La raison nous en est donnée par les administrateurs du district de Nevers. « Si la municipalité, disent-ils, ne s'est pas empressée de pourvoir l'hôpital général et l'hôtel-Dieu de desservants assermentés, ce n'a été que dans l'espérance de voir les Sœurs faire céder leurs opinions religieuses à l'amour de la chose publique ; ils ne se seraient jamais imaginé que ces sœurs, dont l'unique occupation est de donner leurs soins au personnel qui leur est confié et qui administrent ces maisons avec autant de sagesse et de prudence que d'économie, continueraient à se laisser dominer par des préjugés fondés sur l'astuce la plus déraisonnable » (1). — La municipalité connaissait les dispositions des religieuses ; elle les savait prêtes à renoncer à leurs fonctions plutôt que de se voir imposer des *jureurs* comme aumôniers. Alors, faisant passer l'intérêt des malades avant la loi, elle avait toujours différé les deux nominations dont on vient de parler.

On peut deviner, dès maintenant, quelle sera l'attitude des sœurs hospitalières vis-à-vis de leurs nouveaux aumôniers. C'étaient, en réalité, des schismatiques, dépourvus de toute juridiction spirituelle ; les fidèles ne pouvaient, dès lors, en conscience, recourir à eux pour le service religieux.

Le jour même où eut lieu cette nomination, — leur lettre est du 16 août, — les sœurs de l'hôtel-Dieu se mettent en devoir d'écrire aux administrateurs du district pour demander de conserver leur aumônier ordinaire, l'abbé Fion.

Le lendemain 17, c'est le tour des sœurs de l'hôpital général. Celles-ci montrent plus d'énergie encore : par une délibération écrite et prise en commun, elles

(1) Arch. départ. Registres du dist., août 1792.

informent l'administration qu'elles se refusent formellement à reconnaître le sieur Commerson pour desservant de leur maison. Mais le conseil général du district s'obstine quand même à vouloir homologuer les deux nominations faites par la municipalité. « Il émet, en outre, l'avis que les sœurs de l'hôpital général soient invitées de nouveau, par des commissaires du conseil général de la commune, à continuer l'exercice de leurs fonctions, et, sur leur refus, qu'il leur soit accordé la liberté de se retirer » (1).

De leur côté, les sœurs persistent dans leur résolution. En effet, le 18, elles adressent à la municipalité une sorte d'ultimatum la mettant en demeure de se prononcer sur la déclaration dont elle est saisie. Incontinent, quelques-uns des membres de l'administration communale se rendent auprès du directoire du département et lui transmettent la requête « des Sœurs de la Charité faisant le service des hôpitaux de cette ville, tenant respectivement à ce que ces deux maisons de la Charité eussent pour desservants des prêtres non assermentés, attendu, disent-elles, que le vœu de leur conscience et l'usage qu'elles entendent faire de la liberté des opinions s'opposent impérieusement à ce qu'elles résident dans des établissements desservis par des prêtres qui auraient juré de maintenir de tout leur pouvoir la Constitution, de manière qu'elles sont décidées à désertir ces deux maisons, si l'on refuse de faire droit à leurs réclamations » (2).

Les délégués conviennent que les sœurs s'acquittent de leurs fonctions « d'une manière satisfaisante » ;

(1) Archives départementales. Registre n° 56 du district de Nevers, séance du 16 août 1792.

(2) *Ibid.* Registres du directoire du département, séance du 18 août 1792.

mais ils ajoutent qu'ils ne sauraient, malgré cela, transiger avec la loi; en conséquence, « ils ne peuvent se dispenser d'établir pour desservants, savoir : à l'hôpital général, le sieur Commerson, et à l'hôtel-Dieu, le sieur Charmet, qui ont prêté le serment qu'elle exige ». Cette mesure, ils le reconnaissent, entraînera le départ des « ci-devant religieuses », mais la municipalité s'est occupée de les remplacer « par des personnes irréprochables dans leurs mœurs ». Nous verrons bientôt à l'œuvre ces personnes soi-disant « irréprochables dans leurs mœurs ».

Le conseil général du département ratifia les deux nominations soumises à sa sanction, mais il donna quatre jours aux sœurs pour réfléchir avant de prendre un parti définitif.

Il en coûtait, — cela est évident, — aux officiers municipaux, ainsi qu'aux membres du conseil général du département, de voir les sœurs désertir les hôpitaux de la ville; mais, résolus à appliquer la loi, ils n'hésitèrent pas à les sacrifier.

Quant aux sœurs, leur résolution fut irrévocable : elles obéirent à leur conscience. Sans hésiter un seul instant, elles renoncèrent à leurs fonctions. Elles furent imitées par leurs compagnes de Château-Chinon, les sœurs Geneviève Charton, Angèle Borie et Anne Imbert, attachées au service des pauvres et des malades de cette ville. On les remplaça par des laïques. Cela n'empêcha pas les unes et les autres de soigner les pauvres à domicile comme elles l'avaient fait jusque-là; elles apportèrent même à cet humble ministère plus d'empressement que jamais.

Le 16, les sœurs chargées de l'instruction furent sommées de se présenter à la maison commune pour prêter le serment à la Constitution civile, en qualité de fonctionnaires publiques, faute de quoi, elles étaient

censées renoncer à leur emploi et devaient se retirer dans leurs municipalités respectives. Quelques heures plus tard, en réponse à cette injonction, la supérieure, Mère Pélagie de Molènes, faisait parvenir aux administrateurs du district la lettre suivante :

« Nous venons d'apprendre qu'il avait été publié, de la part de la municipalité, que toutes les personnes chargées de l'instruction eussent à se présenter à l'hôtel commun pour y prêter le serment.

» Comme toutes celles de nos sœurs qui sont chargées de cette fonction se disposent à partir pour leur pays, j'ai l'honneur, Messieurs, de vous prévenir que, dès ce moment, nous ne pouvons plus continuer l'œuvre de l'instruction auprès des enfants des pauvres ou autres.

» Pour la partie qui nous reste à remplir auprès des pauvres malades, nous tâcherons de redoubler de zèle, afin que le public soit dédommagé à cet égard de ce qu'il ne nous est plus permis de faire d'autre part.

» Nous espérons que vous voudrez bien, Messieurs, protéger les rapports que la charité nous oblige d'avoir avec les pauvres malades, en nous assurant toute paix et toute tranquillité à ce sujet dans nos fonctions relatives à ce dernier objet » (1).

Les sœurs avaient d'autant plus de mérite à prendre cette détermination que c'était la misère — elles ne l'ignoraient pas — qui allait s'ensuivre pour elles. En effet, l'article 1^{er} du titre III de la loi du 18 août 1792, relative à la suppression et à l'aliénation des biens des congrégations séculières et des confréries, portait que les membres composant ces congrégations et confréries recevraient un traitement de retraite. Mais il

(1) Annales manuscrites de la Congrégation.

avait été dit précédemment, titre I^{er}, articles 2 et 6, que les membres employés dans les hôpitaux ou dans l'enseignement public qui discontinueraient leurs services sans des raisons jugées valables par les directeurs de département, sur l'avis des districts et l'observation des municipalités, n'obtiendraient que la moitié du traitement auquel elles avaient droit. Comme on le voit, les sœurs ne furent pas arrêtées par cette menace : elles n'hésitèrent pas à obéir à ce que leur dictait leur conscience.

Un autre sacrifice allait leur être demandé. La loi dont on vient de parler interdisait aux membres des congrégations supprimées le port du costume religieux (1). Pour se conformer à cette loi, les Sœurs de la Charité de Nevers étaient obligées de se pourvoir d'habits laïques ; il s'ensuivait, pour elles, une dépense que, vu leurs faibles ressources, elles n'étaient pas à même de supporter.

Elles crurent alors devoir solliciter un secours qui leur permit de satisfaire à la loi. Le 10 septembre 1792, elles adressaient, dans ce but, une requête aux administrateurs du district de Nevers ; elles réclamaient, pour chacune d'elles, la somme de 220 livres. La demande fut accueillie favorablement. L'administration du district prit un arrêté tendant à ce qu'il fût accordé à chacune des Sœurs de la Charité de Nevers, à titre d'indemnité, une somme de 160 livres pour les mettre à même de se procurer de nouveaux vêtements.

(1) « Les costumes ecclésiastiques, religieux et des congrégations séculières sont abolis et prohibés pour l'un et l'autre sexe ; cependant, les ministres de tous les cultes pourront conserver le leur pendant l'exercice de leurs fonctions, dans l'arrondissement où ils les exercent ». (Titre I^{er}, art. 9).

L'arrêté fut envoyé à Paris. Le ministre de la justice, Roland, tout en reconnaissant la légitimité de l'indemnité réclamée, répondit, le 30 septembre, qu'il n'était pas au pouvoir de l'administration — celle-ci n'y étant autorisée par aucune loi — d'en faire bénéficier les pétitionnaires. Il ajoutait qu'il ne voyait qu'un moyen de leur donner satisfaction : c'était de leur procurer, à titre d'avance, sur la pension à laquelle elles avaient droit, une somme déterminée.

C'est cette solution qu'adopta le district, dans une délibération datée du 10 octobre ; toutefois, sur le désir des sœurs, la somme fut portée à 250 livres.

III

La loi du mois d'août 1792, qui supprimait les congrégations séculières, prescrivait en même temps la vente de leurs biens ; mais, aux termes de cette même loi, il devait être alloué une pension à chacun des membres qui les composaient. Cette pension était fixée à 500 livres pour les religieuses âgées de quarante ans et au-dessous ; à partir de quarante jusqu'à soixante, le chiffre était de 600 livres, et de 700 au-delà de soixante ans. Et encore le taux de ces pensions n'était-il applicable qu'aux religieuses qui avaient payé une dot en entrant à la communauté ; les autres n'avaient droit qu'aux deux tiers. Sur trente-deux religieuses dont se composait alors la Communauté des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers, vingt-trois étaient dotées, neuf seulement ne l'étaient pas.

Les sœurs auraient pu trouver dans ces pensions un moyen suffisant d'existence, si elles leur avaient été payées régulièrement et intégralement, mais il n'en fut rien ; un temps même viendra où tout paiement sera suspendu. En attendant, bien que la plupart

eussent droit à un traitement intégral, bien peu en jouirent de fait. La preuve en est facile à établir. On a vu plus haut qu'une des clauses de la loi dont on vient de parler portait que les membres des congrégations religieuses attachés aux hôpitaux et maisons de charité, de même que ceux employés dans l'enseignement, qui discontinueraient leurs services, n'obtiendraient que la moitié du traitement qui leur aurait été alloué. Or, toutes les sœurs attachées antérieurement à l'hôtel-Dieu et à l'hôpital général, de plus celles qui étaient vouées à l'enseignement et qui avaient résigné leurs fonctions pour refus de serment, se trouvaient dans ce cas. Si l'on y joint les non dotées, on reconnaîtra que la Communauté des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers était, en fait, réduite à la portion congrue, partant, à l'indigence.

Le 16 janvier 1793, l'administration du district de Nevers, pour se conformer à la loi du 18 août 1792 relative à la suppression des congrégations séculières et des confréries, prescrivait la vente, « dans le plus bref délai », des biens du collège, des « ci-devant sœurs » de l'hôtel-Dieu, de l'hôpital général et de la Charité. On exceptait toutefois, pour le collège, « le bâtiment et l'église » ; pour l'hôpital général et l'hôtel-Dieu, « l'enclos des deux maisons », enfin « la maison des ci-devant Sœurs de la Charité (1), conformément à l'article 2 du titre I^{er} de la même loi qui les oblige à continuer leurs fonctions pour le service des pauvres

(1) L'article 2 du titre II contenait, en effet, cette clause : « Demeurent préservés de l'aliénation, jusqu'à ce que le Corps législatif ait prononcé sur l'organisation de l'instruction publique, les bâtiments et jardins à l'usage des collèges encore ouverts en 1789, quoique faisant partie des biens propres des congrégations supprimées ».

et le soin des malades » (à domicile) (1). La vente eut lieu le 25 du même mois.

Dans l'intervalle, le roi Louis XVI avait été jugé par la Convention, condamné à mort et exécuté. Cet événement jeta la stupeur et l'épouvante non seulement en France, mais encore dans toute l'Europe. En même temps, s'organisait, à Paris d'abord, puis dans les départements, le régime sanglant de la Terreur.

Au commencement de cette année 1793, les registres de la Congrégation des Sœurs de la Charité durent être présentés à l'administration du district. Bientôt après, on s'empara de tous les titres de propriété des maisons religieuses de Nevers, tant d'hommes que de femmes. On les entassa d'abord dans les combles de l'évêché ; mais, à quelque temps de là, à l'instigation de Goyre de La Planche, l'un des vicaires épiscopaux de l'évêque constitutionnel et avec sa complicité, la plupart furent retirés et brûlés sur la place Ducale par un peuple en délire. Les archives des différents couvents de Nevers se trouvèrent, de ce chef, à peu près entièrement détruites ; un certain nombre de liasses échappèrent pourtant à la destruction. Les unes furent envoyées à Paris et réunies aux Archives nationales ; d'autres, qu'on avait déposées d'abord dans une des salles de l'évêché, furent postérieurement transportées à la préfecture.

Un peu plus tard, en 1829, l'administration ayant eu besoin du local qui les contenait, il fallut débarrasser ce dernier. Qu'allait-on faire des archives ? Un employé fut chargé d'en opérer le triage et de se débarrasser de tout ce qu'il jugerait inutile. Trop peu éclairé pour remplir cette besogne avec l'intelligence qu'elle

(1) Arch. départ., registres du district, n° 55, séance du 16 janvier 1793.

réclamait et qui aurait dû y présider, cet homme épargna quelques liasses plus récentes, mais la plupart des papiers jaunis et portant des signes de vétusté furent condamnés à disparaître (1). Or, ces papiers jaunis, c'était tout simplement les archives des paroisses. Perte irréparable et qu'on ne saurait trop déplorer.

La vente en bloc en fut faite à des épiciers et produisit, dit-on, un millier de francs. Il est encore probable qu'on trouva l'opération avantageuse. Une telle conduite ne saurait être pour surprendre : n'était-ce pas l'époque — heureusement de courte durée — où le vandalisme sévissait dans les archives comme il sévissait dans les arts ?

IV

Mais revenons à la Communauté des Sœurs de la Charité. On a vu plus haut que, le 17 août 1792, la supérieure informait l'administration du district de Nevers que les sœurs chargées de l'enseignement se disposaient à partir pour leur pays et qu'elles allaient cesser l'œuvre de l'instruction. C'était un moyen détourné pour dire que ces sœurs n'étaient pas disposées à prêter le serment qui leur était demandé. Toutefois, pour le moment du moins, elles ne donnèrent aucune suite à leur soi-disant projet de rentrer dans leurs familles. Dans le fond, elles n'en avaient vraisemblablement nulle envie ; mais, cinq mois plus tard, le directoire du département, à l'instigation des représentants du peuple, Collot d'Herbois et Goyre de La

(1) Ces détails, empruntés aux Annales manuscrites de la Congrégation, nous ont été confirmés par l'archiviste départemental actuel, M. de Flammare.

Planche, ancien vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel Tollet, devenu membre de la Convention, met les Sœurs de la Charité en état d'arrestation, et les consigne dans leurs différentes maisons, tout en laissant à celles qui le désirent la liberté de se retirer dans leurs familles. En conséquence, le 26 février 1793, les sœurs Gabrielle Lamarre, Witas, Jeanne-Gabrielle Dupuy et Paule Aubusson-Duclout, se présentent devant l'administration du district et déclarent se retirer, savoir : « La citoyenne Gabrielle Lamarre, à Chantenay, district de Decize ; la citoyenne Witas, à Bourges, département du Cher ; la citoyenne Dupuy, à Espalion, district de Saint-Gaudens, département de l'Aveyron ; la citoyenne Duclout, à Melun ».

Les sœurs avaient, en principe, et aussi en droit, la liberté de se retirer dans leurs familles ; mais il leur arriva parfois d'être troublées dans l'exercice de ce droit par ceux-là mêmes qui auraient dû le leur assurer, témoin la mésaventure, assez déplaisante, qui, à quelque temps de là, survint à l'une d'entre elles, sœur Commaille.

Au moment où cette sœur quittait Nevers, le citoyen Moisy, l'un des administrateurs du district, fit arrêter la voiture qui la conduisait, avec ordre de retourner à la communauté. Là, les effets appartenant à la voyageuse furent déchargés, renfermés dans un cabinet sur lequel ledit citoyen mit les scellés, promettant de revenir les lever le lendemain. Il n'en fit rien. Alors la sœur porta plainte à l'agent national du district ; celui-ci la renvoya au citoyen Moisy, lequel, à son tour, l'adressa à un autre de ses collègues. En vain elle écrivit supplique sur supplique, tout fut inutile. Un an après, le 13 pluviôse an III (1^{er} février 1795), elle n'avait pas encore obtenu satisfaction, car, à cette date, nous la trouvons en instance, pour le même

objet, auprès du directoire du département. Elle profitait de la réaction thermidorienne qui venait d'avoir lieu, pour tenter une nouvelle démarche auprès de cette administration, dont les membres avaient été renouvelés, et qu'elle espérait devoir lui être plus favorable que la précédente. « Je m'adresse à vous, citoyens, dit-elle à la fin de sa requête, avec la confiance que je trouverai en vous la justice qui m'a été refusée par ceux que vous avez remplacés » (1).

Voilà donc les Sœurs de Nevers en état d'arrestation et consignées dans leurs maisons, avec défense de remplir leurs fonctions charitables. Ne pouvant supporter la privation des soins auxquels les bonnes sœurs les avaient habitués jusque-là, les pauvres de la ville se faisaient porter dans leur maison de la rue de la Parcheminerie pour y être soignés. En même temps, ils adressaient aux autorités administratives une pétition par laquelle ils réclamaient énergiquement la liberté, pour leurs bienfaitrices, de reprendre leurs services auprès des pauvres et des malades.

La pétition fut appuyée auprès du district par le citoyen Gallois, curé assermenté de Saint-Etienne, lui-même membre de cette administration. Le district la transmet au directoire du département avec avis favorable, basé sur le considérant suivant :

« Considérant que l'intérêt public (*sic*) exige que les ci-devant Sœurs de la Charité de Nevers viennent au secours des pauvres et des malades, que l'humanité en fait un devoir sacré au corps administratif ; que si les ci-devant Sœurs restaient consignées dans leurs maisons, le service des pauvres et des malades serait discontinué par le fait, au mépris de la loi du 18 août 1792 ;

(1) Original de la pétition conservée aux archives de la communauté.

» Mais que le nombre des individus qui composent ladite maison est trop considérable pour le service de cette ville, puisqu'il s'élève à vingt-huit, le directoire du district est d'avis que les ci-devant Sœurs de la Charité soient mises en liberté ; que seize seulement soient chargées du soin des pauvres et des malades ; qu'en outre l'apothicairie soit confiée à celle qui en est chargée habituellement ;

» Que ces dix-sept individus restent dans leurs maisons pour remplir leurs fonctions à titre individuel, conformément à la loi susdite, et que le surplus soient libres et se retirent dans leurs municipalités respectives » (1).

C'est le 8 juin que l'administration du district prenait cette délibération. Le lendemain, le directoire du département rendait l'arrêté suivant :

« Vu la pétition présentée par le citoyen Gallois, curé de la paroisse Saint-Etienne de la ville de Nevers, par laquelle il expose que la situation déplorable des pauvres et des malades indigents de cette ville exige que les ci-devant Sœurs de la Charité, mises en état d'arrestation, en exécution de l'arrêté du département, soient promptement mises en liberté, afin de pouvoir reprendre leurs fonctions auprès de cette classe malheureuse ;

» Les administrateurs du département, ouï le procureur général syndic,

» Considérant que l'établissement des ci-devant Sœurs de la Charité était spécialement destiné au secours des pauvres et des malades ; que cette classe malheureuse et infortunée souffre considérablement de la privation de leurs sœurs ; que la loi du 18 août dernier, en prononçant la suppression de leur congrégation,

(1) Arch. départ., Registres du district de Nevers, n° 250.

tion, les charge impérieusement de continuer leurs fonctions à titre individuel, sous peine de privation de leur traitement ;

» Considérant cependant que le nombre des sœurs qui occupent actuellement leur maison ci-devant commune (Maison-Mère de la rue de la Parcheminerie) est de vingt-huit individus ; que ce nombre est trop considérable pour le service des pauvres de cette ville ; que d'ailleurs il serait dangereux d'autoriser de pareils rassemblements ; que seize individus peuvent suffire à porter aux malades et aux indigents les secours qui leur sont nécessaires ; sans comprendre, néanmoins, la ci-devant sœur chargée de la pharmacie (1) dont les talents connus font désirer qu'elle reste à son poste et qu'elle continue ce service avec les seize individus, jusqu'à ce que la Convention nationale ait statué sur le mode de pourvoir aux secours à accorder à la classe indigente ;

» Accordons aux ci-devant Sœurs de la Charité main-levée de l'arrestation contre elles prononcée ; arrêtent, en conséquence, qu'elles demeurent consignées dans l'étendue de la municipalité de Nevers et sous sa surveillance.

» Arrêtent pareillement qu'en exécution de la loi du 18 août, elles quitteront tout vestige de leur costume et que dix-sept des individus qui habitent actuellement dans leurs maisons reprendront le service qu'elles avaient continué d'exercer auprès des pauvres et des malades indigents, pour le continuer jusqu'à ce que la Convention nationale ait décrété de venir à leur secours, et que le surplus des individus excédant ce nombre se rendra dans sa municipalité respective, à l'effet de quoi tous passeports néces-

(1) Il s'agit, croyons-nous, de sœur Sophie Marty.

saires leur seront délivrés par la municipalité (de Nevers).

» Chargent le procureur-syndic de l'exécution du présent arrêté et d'en transmettre une expédition aux ci-devant sœurs.

» Fait et arrêté à Nevers, en séance publique, le 9 juin 1793, l'an II de la République (1) ».

Les sœurs, laissées libres de circuler dans la ville, purent, en conséquence, reprendre leur mission auprès des pauvres. Quelques-unes d'entre elles furent même réintégrées à l'hôtel-Dieu. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Quatre ou cinq mois plus tard, elles étaient destituées et remplacées par « dix-sept citoyennes de la ville ».

En effet, d'après un décret rendu par la Convention le 3 octobre 1793 (2), les sœurs employées dans les hôpitaux qui n'avaient pas prêté, dans le temps, le serment prescrit, devaient être remplacées. Celles de Nevers se trouvaient dans ce cas. De quel serment s'agit-il ici ? Est-ce du serment relatif à la constitution civile ou de celui de *liberté et d'égalité*, imposé par la loi du 15 août 1792 ? On ne saurait le dire exactement. Nous serions porté à croire qu'il s'agit du serment de *liberté et d'égalité*. Ce serment n'avait rien, en soi, de répréhensible. M. Emery et quatorze évêques l'avaient estimé licite ; le Saint-Siège ne l'avait pas condamné, comme il avait fait pour le premier ; mais une notable portion du clergé, croyant

(1) Archives municipales ; liasse : Sœurs de la Charité, n° 443.

(2) L'article 1^{er} de ce décret était ainsi conçu : « Les filles attachées à des ci-devant congrégations de leur sexe, et employées au service des pauvres, au soin des malades, à l'éducation ou à l'instruction, qui n'ont pas prêté dans le temps le serment déterminé par la loi, sont, dès cet instant, déchues de toutes fonctions relatives à ces objets ».

y voir l'approbation de toutes les lois révolutionnaires, et lui donnant ainsi une interprétation péjorative, le réprouvait hautement ; il en résulta que, beaucoup de personnes l'estimèrent illicite et, par suite, s'abstinrent de le prêter. Que ce soit pour refus de l'un ou de l'autre de ces serments, toujours est-il que les sœurs hospitalières furent destituées.

Le décret en question édictait une pénalité plus rigoureuse encore. L'article 2 porte, en effet, que les personnes attachées à l'un des services indiqués à l'article 1^{er}, « qui ont déjà abandonné leurs fonctions, ou qui en ont été ou en seront exclues pour n'avoir pas prêté ledit serment, ne recevront aucune pension de retraite ». On a vu plus haut que la loi du 18 août 1792 avait statué que, dans ce cas, la pension devait être réduite de moitié ; le décret de la Convention était plus radical ; il la supprimait totalement. Il est vrai qu'on avait fait du chemin depuis lors. Dans ces conditions, la situation des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers s'aggravait singulièrement. Ce n'est plus seulement à la gêne, mais à la misère qu'elles allaient se trouver condamnées.

On ne s'en tint pas là. Le 4 frimaire an II (24 novembre 1793), l'agent national de la commune de Nevers fait observer à la municipalité que les « ci-devant sœurs hospitalières devaient être incarcérées comme fonctionnaires publiques destituées », et demande « qu'elles soient sur-le-champ dénoncées au comité de surveillance pour être incarcérées (1) ». La proposition est mise aux voix et votée séance tenante. Toutefois, la mesure ne pouvait recevoir son exécution qu'après avis favorable des administrateurs

(1) Archives communales, registres de la municipalité, séance du 4 frimaire an II.

du district et du département. Cet avis, nous allons voir dans quel sens il fut rendu. Le 12 frimaire, c'est-à-dire huit jours après le vote dont on vient de parler, en vertu d'un arrêté émané du tribunal du district, les scellés étaient apposés sur une partie des appartements de la Maison-Mère de la Parcheminerie et sommation adressée aux sœurs de vider les lieux instantanément. L'arrêté leur accordait un lit complet, avec ordre de le faire transporter, le jour même, dans leur nouveau domicile ; après quoi, on les mit en demeure de déclarer le nombre des membres de la communauté. Relativement à ce dernier point, les sœurs déposèrent qu'elles étaient au nombre de dix-sept ; pour ce qui concernait l'ordre de quitter leur maison, elles sollicitèrent un délai de trois jours, exprimant en même temps le désir de rendre compte auparavant des sommes qu'elles avaient reçues pour le soulagement des pauvres, le soin des prisonniers et l'entretien de la pharmacie. La réponse des commissaires, les citoyens Chouet et Bussière, l'un et l'autre membres du district, fut que l'arrêté devait avoir son exécution.

Alors la supérieure délégua sœur Sophie Marty auprès du directoire du département pour le prier de faire droit aux justes réclamations de la communauté. Les membres de cette administration se montrèrent plus accommodants que les commissaires : ils consentirent à accorder un délai de vingt-quatre heures, et encore ce délai ne portait-il que sur l'enlèvement du mobilier ; le personnel n'était pas admis à en bénéficier. Ce fut tout ce que les sœurs purent obtenir. Les citoyens Chouet et Bussière s'étaient présentés à cinq heures du soir ; il était sept heures quand ils achevèrent leur besogne ; il eût été assurément difficile aux religieuses, surtout dans cette saison d'hiver,

alors qu'il faisait nuit depuis longtemps, de vider les lieux « le jour même », comme il leur était enjoint. Mais aucun répit ne fut laissé aux personnes de la maison.

Avant de se retirer, les commissaires sommèrent les sœurs de remettre les clés de leur maison et de l'abandonner sur-le-champ, « ce qu'elles firent à l'instant », dit le procès-verbal.

A ce moment, eut lieu un court épisode que notre rôle d'historien nous interdit de taire. Les religieuses, inébranlables jusque-là, virent se produire parmi elles une défection. Une de leurs compagnes, sœur Claire Roumier, âgée de trente-trois ans, se présenta devant les deux commissaires et leur « déclara qu'elle abjurait son état et qu'elle désirait rentrer dans la classe des autres citoyens, que son vœu était de vivre libre et républicaine ou mourir (1) ».

On exigea que la sœur apposât sa signature au bas du procès-verbal relatant sa profession de foi républicaine ; elle se soumit à cette nouvelle humiliation.

La défection dont on vient de parler n'entache en rien — est-il besoin de le dire — l'honneur de la Congrégation des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers. Aussi bien, l'humanité ne serait pas l'humanité si l'on ne rencontrait pas de temps en temps de ces faiblesses.

Les *Annales manuscrites* de la Congrégation rapportent que cette défection fut accompagnée ou suivie de deux autres. Le fait peut être vrai, mais c'est la seule que nous ayons relevée et qui, à notre connais-

(1) Archives départementales, registres du district de Nevers, séance du 12 frimaire an II.

Cette sœur était originaire de Saint-Saulge. Elle était maîtresse des novices quand elle mourut, en 1828, dans les sentiments de la plus grande piété.

sance du moins, soit consignée dans les registres des procès-verbaux du district.

Que devenaient, pendant ce temps, les autres sœurs ? Elles avaient été, on l'a vu, jetées dans la rue à sept heures du soir, sans avoir eu le temps de retirer quoi que ce soit de leur maison, et se trouvaient, de ce fait, sans gîte pour la nuit. Elles furent recueillies par quelques personnes charitables qui consentirent à leur donner l'hospitalité jusqu'au lendemain.

Le lendemain, à neuf heures du matin, elles devaient se retrouver à la Maison-Mère pour en retirer le linge qui était à leur usage personnel, ainsi que les meubles composant leurs chambres respectives. C'est la consigne qui leur avait été donnée la veille, quand les commissaires emportèrent les clés de la maison. Elles furent fidèles au rendez-vous ; aussi bien le temps pressait, le délai de vingt-quatre heures qui leur avait été imparti ne devant pas tarder à expirer. Elles espéraient qu'après cela, on leur accorderait des passeports pour leur permettre de retourner dans leurs familles. Elles étaient, depuis peu, rendues à leur domicile, et déjà occupées à en opérer le déménagement, lorsqu'elles virent arriver le corps municipal, escorté d'une troupe de gardes nationaux. Les membres de l'administration municipale leur intimèrent l'ordre de se rendre sur-le-champ à la maison de réclusion. Aussitôt les gardes nationaux les poussèrent brutalement devant eux, ne leur laissant pas même le temps de secourir une de leurs compagnes, âgée de quatre-vingt-trois ans, infirme et sourde, sœur Marguerite Godin, attachée à l'hôtel-Dieu depuis environ soixante ans, et qui fut renversée sur le pavé de la cuisine.

Comme on le voit, l'administration supérieure avait

fait droit à l'arrêté, réclamant l'incarcération des sœurs, pris quelques jours auparavant par la municipalité, sur la proposition de l'agent national.

Elles qui avaient prodigué leurs soins aux prisonniers, les voilà prisonnières à leur tour et mises au rang de leurs clients : telle était la récompense de leur dévouement.

Une des détenues a raconté, plus tard, la façon dont elle et ses compagnes furent traitées dans la maison de réclusion : « Arrivées là, dit cette bonne sœur, on nous mit dans un caveau. En vain nous demandâmes de la paille pour nous coucher, elle nous fut refusée. Dans la voûte sous laquelle nous étions, il n'y avait que deux soupiraux ; nous étions tellement entassées que, manquant d'air, nous étions obligées de passer, dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, une partie de la nuit auprès d'un soupirail pour ne pas être suffoquées (1) ».

Toutefois, une grande joie leur fut ménagée dans une si dure épreuve. Les trois sœurs qui avaient eu un instant d'oubli ne tardèrent pas à rentrer en elles mêmes et à se repentir de leur faiblesse. Elles ne s'en tinrent pas là. Joignant la réparation au repentir, elles rétractèrent publiquement l'acte dont elles s'étaient rendues coupables et allèrent partager le sort de leurs compagnes en se constituant prisonnières. Elles devinrent, dans la suite, les modèles de la communauté dans les œuvres de charité et de zèle.

(1) Rapport fait par la Mère Anastasie de Montméja au préfet Sabatier. (Annales de la Congrégation).

La prison où étaient détenues les sœurs se trouvait dans les bâtiments de l'ancienne Chambre des comptes, rue de l'Oratoire. Ces bâtiments comprennent actuellement les maisons désignées sous les nos 26, 28 et 40.

V

Cependant les sœurs manquaient de tout dans leur étroit cachot ; peut-être auraient-elles fini par succomber à la misère et aux privations, sans le dévouement d'une de leurs domestiques nommée Fanchon. Cette bonne fille mit tout en œuvre pour adoucir la position de ses maîtresses. Elle se faisait leur avocate auprès des gens de bien, et tous les secours qu'on lui remettait, elle s'empressait de les leur porter. Elle-même vendit ses meubles dans le but de venir en aide aux infortunées recluses. Sa charité et son zèle ne se démentirent pas, tant que dura l'incarcération.

Le premier soin des sœurs, après avoir recouvré leur liberté, fut de témoigner leur reconnaissance à la brave Fanchon qui, à partir de ce moment, fut regardée comme faisant partie de la communauté. Elle passa le reste de ses jours à la Maison-Mère, où tout le monde s'appliquait à l'entourer d'égards et d'affection. Elle y mourut pieusement, au mois de mars 1826, et sa mémoire n'a pas cessé, depuis lors, d'y être en vénération (1).

Cependant, la détention des sœurs avait causé, dans la ville, un grand émoi et un vif mécontentement, principalement parmi la classe du peuple habituée à recevoir, en toute occasion, leurs soins charitables et empressés. Des plaintes s'élevaient de toutes parts ; on murmurait hautement. Vaines menaces : l'administration faisait la sourde oreille. Alors, voyant ses suppliques et ses plaintes rester sans effet, le peuple s'ameuta et se rendit en foule à la municipalité, réclamant à grands cris la délivrance des *Mères des pauvres*, comme il appelait ses bienfaitrices. Les mari-

(1) Annales de la Congrégation.

niers de la Loire, fort nombreux à cette époque, prirent part à la manifestation et se distinguèrent entre tous par l'énergie de leurs réclamations. Les officiers de santé eux-mêmes intervinrent en faveur des sœurs. Ils adressèrent une pétition au directoire du département demandant qu'il fût permis aux ci-devant religieuses de reprendre leurs fonctions charitables.

Bien qu'on fût au plus fort du régime de la Terreur, l'administration dut céder et se rendre au vœu populaire.

Les « *Mères des pauvres* » furent relâchées dans les premiers jours de février. Leur détention avait duré environ deux mois. Toutes cependant ne bénéficièrent pas immédiatement de cette faveur ; car, le 21 février, la supérieure, la Mère de Molènes, écrit aux membres de l'administration du district pour demander « la mise en arrestation chez elle (à la communauté) de quatre individus de leur ci-devant congrégation, détenues en la maison d'arrêt, faute de prestation de serment, vu l'impossibilité où elle et ses compagnes se trouvent de suffire aux préparations des remèdes destinés aux pauvres ».

L'administration fit droit à la supplique de la supérieure : elle ordonna la mise en liberté des quatre détenues ; la mesure lui fut inspirée, elle a soin de le spécifier, « par des vues d'humanité ». Toutefois, cette liberté n'était pas complète. En effet, les quatre sœurs devaient « rester en arrestation chez la supérieure, sous le cautionnement de celle-ci et de ses compagnes ». De plus, il était mis comme condition que si, dans le délai de huit jours, elles n'avaient pas prêté le serment prescrit par la loi, elles seraient réintégréées dans la maison d'arrêt (1).

(1) Arch. départ., Registres du district de Nevers. Séance du 3 ventôse, an II.

On se tromperait si l'on allait induire de cet acte que la supérieure et les autres sœurs avaient prêté le serment exigé de leurs quatre compagnes, et qu'elles ne durent leur liberté qu'à cette démarche ; les registres de l'époque témoignent formellement du contraire. Mais pour quel motif les unes obtiennent-elles leur élargissement tandis qu'une exception est faite pour quatre d'entre elles ? Il y a là un point assez obscur que nous ne parvenons pas à éclaircir et que nous sommes obligés de laisser dans l'ombre.

Decize possédait également des religieuses de la Charité et Instruction chrétienne ; c'étaient les sœurs Anastasie de Montméja, qui devait succéder, trois ans plus tard, à la Mère Pélagie de Molènes, et qui, antérieurement déjà, avait gouverné la Communauté, Rosalie Guyot et Rosalie Delord. Elles aussi furent incarcérées pour refus de serment et ne durent leur liberté qu'à la chute de Robespierre. Leur détention avait duré dix mois (1).

VI

Celles de Nevers qui avaient obtenu leur élargissement rentrèrent à la maison de la rue de la Parcheminerie avec leur supérieure. Mais il leur fallait vivre ; or, leurs traitements ayant été supprimés et leurs biens confisqués, elles se trouvaient sans ressources ; il en résulta, pour elles, une gêne pénible. Quelques-unes rentrèrent dans leurs familles ; les autres furent obligées de travailler pour subvenir à leurs besoins personnels. Enfin, grâce à leur industrie, à leur esprit

(1) Arch. départ., Registres du district de Decize. Séance du 14 floréal, an II.

d'économie et aussi aux secours provenant d'âmes charitables, il leur fut possible de subsister et même de secourir les pauvres comme par le passé.

La mort de Robespierre amena une réaction contre le régime de sang qui avait courbé la France sous son joug tyrannique. Les administrations furent remplacées ou épurées ; les nouveaux membres qui les composaient, pris dans le parti modéré, étaient portés, pour la plupart, aux idées de clémence ; ils n'ignoraient pas, du reste, que le pays aspirait au repos et à la paix. Telles étaient, en particulier, les dispositions qui animaient les membres des administrations de la ville de Nevers. La Mère de Molènes crut devoir en profiter pour réclamer des secours en faveur des prisonniers de droit criminel que ses sœurs étaient dans l'habitude de visiter. Plusieurs demandes adressées par elle, dans ce but, reçurent un accueil bienveillant. Ainsi, le 27 thermidor an II (13 août 1794), il est alloué « 63 livres 15 sols à la citoyenne Sophie (sœur Sophie) Marty, pour être employées au profit des pauvres prisonniers, ainsi qu'elle a bien voulu le faire jusqu'à ce jour ». Le 18 ventôse (7 mars) suivant, la municipalité est d'avis qu'il soit accordé, aux sœurs, « vingt chemises » pour le même objet. Le 9 vendémiaire an III (30 septembre 1794), l'administration du district, à propos d'une nouvelle demande, de la part des mêmes personnes, vote un secours de 600 livres ; et voici la raison, destinée à justifier cette mesure, sur laquelle ladite administration a soin de s'appuyer : « Les ci-devant Sœurs de la Charité prenaient autrefois sur les revenus attachés à leur maison les sommes nécessaires pour procurer aux prisonniers, détenus pour cause criminelle, les secours qu'elles réclament aujourd'hui ; mais la Nation, s'étant emparée de leurs biens, doit maintenant fournir les secours que les

tions charitables qui réclament un zèle et un dévouement sans bornes. Mais il n'en avait pas été ainsi pour les deux hôpitaux de la ville, l'hôtel-Dieu et l'hôpital général. La loi prescrivant le remplacement des sœurs pour motif de non-prestation du serment exigé de tout fonctionnaire public y fut appliquée dans toute sa rigueur, et on substitua à celles-ci des séculières.

Nous connaissons le nouveau personnel de l'hôtel-Dieu et de l'hôpital général.

A l'hôtel-Dieu, ce sont les citoyennes : veuve Paulmier et Françoise Paulmier, auxquelles on confia « le service de l'apothicairie » ; Catherine Paulmier et Louise Besançon, préposées au service de la salle des hommes ; Marie Berger, veuve Caillot, et Marguerite Royer, préposées, l'une et l'autre, à la salle des femmes ; Elisabeth Rigault et Marguerite Lhéritier, chargées de la cuisine ; Eugénie Lelong, femme Maréchal, de la boulangerie, et Françoise Batier, de la lingerie (1).

A l'hôpital général, les citoyennes : veuve Delavigne, Louise Chevalier, Marguerite Berger, veuve Duplessis, veuve Porcher, veuve Dubourg et Anne Matrat.

Les fonctions d'économe, remplies jusqu'ici par une sœur, le furent désormais par un homme.

Le choix du personnel féminin avait été fait par les administrateurs du district auxquels, disaient-ils, « le civisme et les mœurs des citoyennes étaient connus ». Leur clairvoyance se trouva, dans la circonstance, gravement en défaut ; en effet, quelques mois plus tard, la citoyenne Marguerite Lhéritier donnait un gros scandale, ce qui obligea les membres

(1) Archives hospitalières. Registre des délibérations des administrateurs de l'hôtel-Dieu, procès-verbal du 25 frimaire an II.

du bureau de l'hôtel-Dieu de la congédier ; ils congédièrent de même la citoyenne Françoise Paulmier à laquelle ils reprochaient de « l'inexactitude » dans son service. Cette inexactitude provenait — elle en fait elle-même l'aveu — de « la répugnance invincible qu'elle éprouve pour le service des malades (1) ». Enfin, les désordres deviendront tels que c'est le personnel en entier qu'on sera obligé de sacrifier.

C'était l'époque où la sécularisation sévissait sottement jusque sur les noms de lieux, où, par exemple, Saint-Saulge était baptisé Marat-les-Forêts ; Saint-Maurice, Maurice-les-Fontaines ; Saint-Franchy, Franchy-les-Fougères ; Saint-Martin-du-Puy, Puy-l'Affranchy, etc. Les autorités républicaines, alors en fonctions, estimèrent que le nom d'hôtel-Dieu donné à l'un des hospices de Nevers était décidément trop clérical et sentait trop le « fanatisme ». Hôtel-Dieu devint « maison d'hospice », et, peu après, « hospice national ».

Les sœurs avaient joui d'un traitement variant de 60 à 80 livres, selon l'âge ; de plus, elles étaient logées, nourries, chauffées, éclairées et blanchies. Leurs remplaçantes, tout en bénéficiant des mêmes avantages, obtinrent un traitement bien supérieur. Pour les infirmières de l'hôtel-Dieu, il fut fixé à 120 livres et à 150 pour celles de l'hôpital général, sans compter une somme annuelle de 150 livres, répartie entre toutes, pour aider à leur habillement.

Elles trouvèrent sans doute que ce n'était pas encore suffisant, car, un an après, le 11 avril 1795, les « citoyennes » employées à l'hôpital général écrivirent

(1) Archives hospitalières. Procès-verbaux des 13 nivôse an II et 13 vendémiaire an III. La fille Lhéritier fut remplacée par la citoyenne Marie Toreau, femme Le Meure.

à l'administration municipale, chargée en même temps de l'administration des hospices, pour lui demander d'élever à 300 livres leur traitement porté antérieurement à 150, donnant pour raison que « l'année précédente les denrées étaient à bon compte, tandis qu'actuellement le prix en est excessif ». Mais leur requête fut rejetée impitoyablement, en dépit des acclamations de : « *Vive la République ! Vive la Convention ! Vivent les corps constitués !* » qui la terminaient et par lesquelles, apparemment, lesdites citoyennes espéraient émouvoir les administrateurs.

Les infirmières laïques de l'hôpital général s'illusionnaient étrangement. Elles imploraient des corps constitués une augmentation de traitement dans le moment même où ceux-ci s'apprétaient à leur signifier purement et simplement leur congé et à réintégrer les sœurs en leurs lieu et place. Car si ces « citoyennes » étaient d'excellentes « patriotes », elles étaient, par contre, de détestables infirmières, et l'absence des sœurs se faisait vivement sentir tant à l'hôpital général qu'à l'hôtel-Dieu.

Les fonds de ces deux établissements étaient dilapidés, l'immoralité s'y étalait sans pudeur ; on s'y livrait, paraît-il, à des « orgies » ; bref, le désordre était à son comble. Les autorités s'émurent de cette situation. Le directoire du département jugea qu'il était de son devoir d'appeler sur elle l'attention des administrateurs du district. Il leur fit écrire, une première fois, par son procureur-syndic, Ballard. Voici la lettre de ce dernier ; elle est datée du 23 floréal an III (11 mai 1795) :

« Je crois devoir, citoyens administrateurs, fixer votre attention et votre sollicitude sur deux établissements singulièrement intéressants pour la commune

de Nevers, je veux parler des ci-devant hôtel-Dieu et hôpital général existants dans cette cité.

» Des gens dignes de foi et qui ont une connaissance personnelle du régime actuel de ces deux hospices m'ont rapporté que, depuis l'expulsion des ci-devant Sœurs de la Charité, qui étaient chargées du soin des malades, vieillards, enfants trouvés, et de veiller aux travaux qui s'y exécutaient, ces deux établissements sont bien déchus de leur ancienne splendeur. Une partie des effets mobiliers qui ont été confiés à ceux qui sont maintenant préposés à l'administration intérieure de ces maisons ont été dilapidés ; les malades et les enfants trouvés sont mal soignés ; il n'y a point d'ordre et d'économie dans la dépense ; les travaux dont le produit pourvoyait aux frais de l'hôpital général ne sont plus en activité ; enfin, ces deux hospices ne sont plus reconnaissables et sont plus à charge qu'avantageux à la commune.

» Ce tableau, citoyens administrateurs, s'il n'est pas exagéré, exige que vous preniez les mesures les plus promptes pour le rétablissement de ces deux hospices (1) ».

Dès le lendemain, le district nommait des commissaires, pris dans son sein, pour, conjointement avec deux membres de la municipalité, faire une enquête au sujet des désordres signalés dans la lettre du procureur général syndic.

Mais les commissaires apportèrent peu d'empressement dans l'accomplissement de la mission qu'ils avaient reçue. Trois semaines s'étaient écoulées et ils n'avaient pas encore terminé leur travail. Alors le président du directoire du département, Faure, prend

(1) Original conservé aux archives de la Maison-Mère.

le parti d'écrire lui-même aux administrateurs du district pour s'en plaindre.

« Nous ne pouvons, dit-il, vous dissimuler que, depuis l'époque du 24 floréal, nous avons vu, avec une vive sensibilité, une opération aussi urgente encore retardée, et des maux incalculables succéder aux lenteurs qu'il aurait fallu prévenir ou éviter ».

Suit une énumération des faits imputés au personnel laïque des hospices. Nous nous reprocherions de ne pas citer le morceau tout au long ; il a, par lui-même, une éloquence et une saveur qu'aucun autre récit ne saurait égaler. On a là ce que les romanciers appelleraient « une tranche de vie ».

« Des considérations aussi puissantes, y est-il dit, nous font désirer de connaître le mode adopté pour l'éducation physique et morale des enfants attachés à la maison de l'hospice général, et la moralité des femmes préposées à l'un et à l'autre hospice. Ce choix a-t-il été bien médité, ou bien l'empire des circonstances n'a-t-il pas servi de prétexte pour éconduire des femmes vertueuses et désintéressées qui ne connaissent d'autres besoins que celui de servir utilement la chose publique ? Quels motifs plus pressants ; citoyens administrateurs, pour votre surveillance, que ceux de conserver le patrimoine des pauvres, d'économiser les ressources de l'infirmité et de l'indigence, et de sauver l'intégrité des mœurs des dangers de la contagion et du mauvais exemple, en faisant revivre cette harmonie de l'ordre et du travail qui faisait, il y a quelques mois, de nos hospices, les temples de la paix, de l'émulation et de la vertu.

» On dit que dans un des hospices le désordre est affiché, que des femmes légères et inconsidérées y

font le trafic de l'honneur et de la probité, que le temps destiné au service des malades est consommé en pure perte, et qu'ils souffrent des orgies et des scandales qui se reproduisent journellement; que, dans l'autre, la délicatesse des mets et tous les soins d'une mollesse pernicieuse laissent dans l'insouciance de leurs devoirs les femmes préposées; que leurs principes étant connus, il est dangereux de les laisser plus longtemps disposer des moyens que la nation leur a confiés pour la conduite des travaux et le maintien de la subordination; que cette subordination est nécessaire; qu'enfin, une dilapidation sensible des matières premières ne doit pas faire hésiter plus longtemps à changer le régime actuel de ces maisons de charité ».

Si les sœurs avaient eu besoin d'être vengées, certes, elles l'eussent été amplement.

Le président Faure termine sa lettre en insistant sur la nécessité de donner à cette question des hospices une prompte solution, et invite les administrateurs à le faire « au nom de l'intérêt public, de leurs devoirs et de cette portion intéressante des élèves de la nation (1) ».

Les registres contenant les procès-verbaux des délibérations des administrateurs de l'hôpital général sont moins vagues au sujet de la nature des désordres existant dans cette maison; les faits y sont dénoncés en propres termes. Ainsi l'économe — c'est lui-même qui s'en plaint, — « n'est plus obéi »; plusieurs des hospitalisés sortent sans permission et rentrent dans l'ivresse; d'autres demandent à être mieux nourris; on allume du feu dans chaque chambre; « les jeunes

(1) Original conservé aux archives de la Congrégation.

filles se permettent d'aller dans les chambres des jeunes gens ».

Au cours d'une enquête dirigée par les administrateurs eux-mêmes, un nommé Morin, enfant d'environ quinze ans, fait cette déposition : « On disait, tant aux garçons qu'aux jeunes filles de l'hôpital, qu'ils étaient nés les uns pour les autres, qu'ils devaient un jour se marier, qu'auparavant il fallait bien faire connaissance et qu'il n'y avait pas de mal à cela (1) ».

Comme on le voit, les modernes partisans du système de la coéducation des sexes ont eu des précurseurs. Et ceux qui tenaient les propos en question étaient des employés de la maison, infirmiers et infirmières. Mais les pensionnaires valaient mieux que le personnel des employés ; la démarche qu'ils firent le 29 ventôse an III (19 mars 1795) en est une preuve. Nous préférons reproduire le procès-verbal qui consigne le fait :

« Et à l'instant, se sont présentés au bureau, en grand nombre et en masse, des pauvres de la maison (hôpital général), des deux sexes et de différents âges, parmi lesquels nous avons remarqué beaucoup d'enfants depuis l'âge de huit à quinze ans qui ont demandé qu'il leur soit permis de se reposer chaque septième jour, de célébrer le dimanche et de travailler le jour décadaire. Ils se sont plaints avec beaucoup d'amertume de ce qu'ils étaient privés de la faculté de pratiquer le culte auquel l'impulsion de leur cœur les portait, et qu'ils n'avaient la faculté de se livrer à la pratique d'aucun. Ils ont ajouté que la citoyenne Butté était plusieurs fois allée dans la salle qu'ils habitent leur défendre de faire les prières qui y étaient

(1) Archives hospitalières. Registre E, 1 bis (an III-an IX).

d'usage matin et soir ; ils ont demandé s'il y avait une loi qui leur défendit de pratiquer leur culte et de faire leurs prières ».

Appelée à s'expliquer, la citoyenne Butté donna, pour justifier sa conduite, cette raison dont il était permis de suspecter la vérité :

« L'an dernier, dit-elle, les enfants chantaient, à différentes heures, des hymnes, suivant un usage établi depuis longtemps dans la maison ; le représentant du peuple Fouché, qui était alors dans la Nièvre et logé dans le voisinage, s'en étant aperçu me fit donner l'ordre de cesser cet usage comme tenant du fanatisme (1) ».

C'est seulement au bout d'un mois qu'une décision intervint et que l'affaire fut définitivement tranchée. Le 19 fructidor (5 août), le directoire du département, après s'être plaint du triste état où se trouvait l'hospice général, rendait l'arrêté suivant :

« Considérant que le régime de l'hospice des malades doit être confié à des personnes vertueuses, intelligentes et dont l'unique ambition est d'opérer le plus grand bien, etc., les femmes hospitalières (les sœurs), autrefois chargées du soin de l'hospice des malades à Nevers, seront rappelées pour reprendre leurs fonctions ».

Cet arrêté ne fut pris qu'après avis et délibérations préalables de la municipalité et du district. Les délibérations de ces deux administrations portent, l'une et l'autre, la date du 6 thermidor (24 juillet). Dans la délibération de la municipalité, il était dit :

« L'économe et autres préposés qui forment actuel-

(1) Archives hospitalières. Procès-verbal du 29 ventôse an III.

lement le régime intérieur de l'hospice général seront remplacés, et les citoyennes Périer (sœur Séraphine Périer), Verniol (sœur Scholastique Verniol) et autres, qui sont au nombre de onze, connues pour réunir toutes les qualités qui conviennent à une gestion de cette importance, sont choisies et seront appelées pour être chargées de la manutention du régime intérieur de cet hospice ».

Cette délibération, transmise aussitôt au district, fut sanctionnée par lui le jour même. Il félicita la municipalité des motifs qui avaient dicté sa délibération, lesquels, dit-il courtoisement, « font l'éloge complet du zèle et de l'activité que ne cesse de montrer le conseil général de la commune de Nevers dans la gestion des intérêts qui lui sont confiés » (1).

La mesure prise par les administrations de Nevers démontre clairement que l'enquête relative à la tenue des hospices de cette ville n'avait pas été favorable au personnel alors en fonction.

Quelques jours plus tard, le procureur général syndic, dans le rapport, concernant l'état du département, qu'il était obligé d'envoyer, chaque décade, au comité de sûreté générale, mentionne les changements dont nous venons de parler.

« Les administrations, écrit-il, emploient tous les moyens qui sont en leur pouvoir pour ramener dans les hospices l'ordre et l'économie qui en étaient bannis depuis que la gestion de ces établissements avait été confiée à des personnes qui n'avaient d'autres talents que de savoir flatter les passions et les vues des dominateurs qui changeaient tout à leur gré ».

(1) Archives départementales. Registre n° 86 du district de Nevers, séance du 6 thermidor an III.

Il rend compte ensuite de l'état où se trouve l'hôpital général ; voici le tableau qu'il en fait :

« L'hôpital général de la commune de Nevers où l'on reçoit des vieillards infirmes et les enfants abandonnés, autrefois dans le meilleur état, abondamment pourvu de matières premières propres à alimenter la filature et la manufacture de gros draps qui y sont établis, est tombé dans le plus triste état de pénurie et de dénuement. Plus d'ordre, plus d'économie ; des travaux mal dirigés, des femmes qui, loin de chercher à servir les pauvres et la chose publique, ne s'occupent que de leurs propres intérêts ; un économe sans intelligence, la fabrique et la filature sans activité, faute de matières, tel est le spectacle affligeant qu'offre maintenant cet établissement autrefois aussi florissant qu'utile.

» L'administration du département n'a pu voir ces abus criants sans y chercher un prompt remède. Elle vient d'arrêter que les personnes actuellement chargées du régime et de la direction des travaux de cet hospice seraient remplacées par celles qui n'en avaient été expulsées que parce qu'elles avaient des vertus et les connaissances nécessaires pour faire prospérer ce précieux établissement. La tyrannie voulait tout bouleverser ; c'est aux amis des lois et de la justice à réparer les maux innombrables qu'elle a faits (1) ».

Mais, à cette date, la Communauté des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers était loin d'être au complet ; la plupart de ses membres avaient été dispersés par l'orage et s'étaient retirés dans leurs familles ; il fallut les rappeler. Ces braves filles s'empressèrent d'accourir, trop heureuses de

(1) Arch. départem., Série L., registre des comptes rendus décennaires.

pouvoir reprendre leurs fonctions charitables. Toutefois, en exécution d'une loi rendue le 12 juillet précédent (loi du 24 messidor), elles devaient, au préalable, faire acte de *soumission aux lois de la République*. Les sœurs se prêtèrent à cette formalité ; elles le pouvaient en conscience ; néanmoins, la leur n'était pas complètement rassurée : ces « lois de la République » ne leur disaient rien qui vaille. Pour la tranquilliser tout à fait, elles crurent devoir ajouter à leur soumission cette restriction : « En tout ce qui n'est pas contraire à la religion catholique, apostolique et romaine ».

Les restrictions n'étaient pas admises ; mais les administrateurs se montrèrent bons princes ; ils fermèrent les yeux et firent la sourde oreille, estimant sans doute qu'on pouvait bien acheter, au prix de cet accroc à la loi, un concours aussi précieux.

Nous connaissons les sœurs qui étaient antérieurement et qui furent de nouveau employées à l'hôpital général ; ce sont les sœurs Antoinette Périer, Scholas-tique Verniol, Rosalie Paignon, Marie-Jeanne Delort, Jeanne Perreau et Marguerite Ussel.

D'autre part, voici celles qui demeuraient à Nevers à cette époque : sœurs Pélagie de Molènes, Henriette Vayssier, Mélanie Vazeilles, Jeanne Brugoux, Doro-thée Marrouch, Claire Roumier, Pélagie Jalenques, Louise Villeret et Joséphine Chambault, soit neuf sur vingt-huit que comprenait la Communauté. Comme on le voit, celle-ci se trouvait singulièrement réduite ; les sujets qui la composaient ne formaient plus qu'un noyau restreint.

A partir de ce moment, les sœurs hospitalières furent admises à toucher leur pension, au taux où elle avait été fixée trois ans auparavant.

VIII

Voilà donc les sœurs réintégrées dans les hôpitaux de la ville. Ce ne devait pas être pour longtemps. Le terrorisme, un instant abattu, ne tarda pas à relever la tête ; de nouvelles élections avaient amené à l'hôtel de ville de Nevers une municipalité composée, en majorité, d'anciens terroristes. Les infirmières laïques destituées crurent l'occasion propice pour tenter une démarche auprès des corps administratifs. Munies d'un certificat de la nouvelle municipalité, elles adressèrent au directoire du district une supplique ayant pour but de demander que le décret, qui les avait destituées et avait ordonné leur remplacement par les sœurs, fût rapporté.

Nous ignorons en quels termes le certificat de la municipalité était rédigé et les raisons qu'elle faisait valoir en faveur des pétitionnaires ; toujours est-il que ces raisons, bien loin de convaincre les membres du directoire du district, dont les opinions politiques différaient de celles de leurs collègues de la municipalité, eurent, au contraire, pour effet de les affermir dans leur résolution de s'en tenir à leur précédente délibération. C'est ce qu'ils prirent soin de déclarer dans la séance du 15 vendémiaire an IV (7 octobre 1795), engageant fortement l'administration supérieure (le directoire du département) à « persister dans son arrêté », en sorte que les ci-devant infirmières en furent pour leurs frais.

Mais, quatre mois après, elles obtenaient satisfaction. L'administration centrale fut renouvelée, à son tour, dans le sens de l'opinion du jour. Dès lors, c'en était fait des sœurs ; leur départ ne pouvait tarder longtemps. A la séance du directoire du département

du 13 pluviôse suivant (2 février 1796), un membre prend la parole et fait cette motion :

« La maison d'hospice de cette commune, dit-il, gouvernée pendant longtemps par des citoyens et citoyennes patriotes, l'est actuellement par des femmes se disant bonnes catholiques et fort mauvaises républicaines, et qui n'ont et ne peuvent avoir la confiance des patriotes, puisqu'elles ont refusé de prêter les serments prescrits par les lois. Je propose donc de remplacer ces femmes, placées dans cet hospice par l'ancienne administration départementale, dans des temps désastreux pour la chose publique, par des citoyens et citoyennes dont le républicanisme ne soit pas suspect ».

La motion fut adoptée, séance tenante, et l'arrêté suivant rendu sans délai :

« Vu le procès-verbal en date du 26 nivôse dernier, duquel il appert que les citoyennes préposées à la maison de l'hospice de cette commune n'ont prêté aucuns des serments exigés par les lois, et qu'elles ont déclaré n'en vouloir prêter aucun, mais demeurer soumises aux lois de la République en ce qu'elles ne contiennent rien de contraire à leurs opinions religieuses,

» Les administrateurs,

» Considérant que les jeunes enfants qui habitent la maison de l'hospice général ne pourraient que se démoraliser entre les mains de femmes qui dédaignent le titre de citoyennes, et qui ne peuvent mériter le respect de ces enfants pressés par l'instinct sacré du patriotisme ;

» Que la loi du 24 messidor, an III, en admettant les personnes du sexe féminin [placées] dans le cas où se trouvent ces citoyennes de l'hospice général, à jouir de leur traitement, sous la condition de prêter le serment de soumission aux lois de la République, ne leur permet pas d'y ajouter des restrictions ;

» Que, même en supposant la validité de leurs serments, il ne s'en suivrait pas qu'elles puissent occuper des fonctions dans l'hospice général, où la confiance ne les a point appelées,

» Arrêtent :

» Les citoyennes Périer, Verniol et autres, remplissant les fonctions d'hospitalières dans l'hospice général de Nevers, sont destituées » (1).

L'administration du district ne partageait point les opinions avancées des deux autres administrations : elle se borna à prendre acte de l'arrêté du département sans l'accompagner d'aucune réflexion.

Le procès-verbal du 26 nivôse, auquel se réfèrent les membres du directoire du département, n'était autre qu'un procès-verbal de la municipalité. Celle-ci avait, ce jour-là, délégué à l'hôpital général plusieurs de ses membres dans le but de s'informer si les religieuses hospitalières « avaient prêté les serments requis par les lois de la République ». A la question qui leur fut posée à ce sujet, « les sœurs Périer et Verniol répondirent, tant pour elles que pour leurs collègues, qu'elles n'avaient prêté aucun serment et qu'elles étaient dans l'intention de n'en prêter aucun, qu'elles ont toujours été et qu'elles seront toujours soumises aux lois de la

(1) Arrêté reproduit au Registre du district, séance du 13 pluviôse an IV.

République en tout ce qu'elles ne contiendront rien de contraire à leurs opinions religieuses » (1).

On a parlé beaucoup de l'emphase révolutionnaire ; cette étude nous en fournit un échantillon dont nous voulons faire profiter le lecteur. Le fait se passe au sein du directoire du département, à la séance du 2 ventôse an IV, où il était question des enfants assistés de l'hôpital général ; l'un des membres prend la parole en ces termes : « Vous êtes invités à vous occuper du sort des enfants de la patrie que la dureté du despotisme monarchique appelait ignominieusement *enfants trouvés*, et plus ignominieusement encore *bâtards* ou enfants illégitimes. Enfants illégitimes ! Comme si jamais il avait pu y avoir une naissance qui ne fut pas légitime ! Comme si jamais la nature avait pu, par une loi, défendre de naître ! »

Nul doute que l'opinant ne fût enchanté de sa tirade et que celle-ci ne produisit une vive impression sur ses collègues.

N'était-il pas à craindre que le changement dont on vient de parler ne fût préjudiciable aux malades et aux enfants assistés de l'hôpital ? Les abus précédents n'allaient-ils pas se reproduire et les intérêts de l'hôpital lui-même se trouver, de ce fait, compromis ? Là n'était pas la question pour des gens qui se posaient cependant en « amis du peuple ». L'important, pour eux, était d'avoir à l'hôpital des « citoyens et citoyennes patriotes », d'un républicanisme éprouvé. Ces farouches jacobins font ainsi passer leurs passions politiques avant le bien public ; on les prend ici en flagrant délit de sectarisme. Ces sectaires ont eu, depuis, des imitateurs !...

(1) Arch. hosp., E 1 bis. Procès-verbal du 26 nivôse an IV.

Le nouveau personnel de l'hospice comprenait un directeur et économiste en chef, un sous-économiste et huit infirmières. Le directeur et économiste en chef était le citoyen Philippe Camus (1) ; le sous-économiste, le citoyen Jourdan, et les huit infirmières, les citoyennes Bonnerot, femme Jourdan ; Berger, veuve Duplessis ; veuve Colon, de Cosne ; Chevalier, veuve Lavigne ; Anne Matrat, veuve Dubourg, veuve Porcher, Marie-Jeanne Dury (2).

Quant aux sœurs hospitalières remplacées, elles furent obligées de reprendre, encore une fois, le chemin de leur pays. Il était de toute justice qu'on les indemnise des frais occasionnés par ces déplacements successifs. Elles en firent, un mois après (18 ventôse), la demande à la municipalité. Celle-ci la transmittait au département avec avis favorable, en raison, dit le procès-verbal, des « services que les pétitionnaires ont rendus gratuitement aux pauvres de l'hospice général ». L'administration supérieure fit droit à la requête dont elle était saisie : elle alloua aux sœurs 7 000 livres en assignats (3) et 168 livres en numéraire, à répartir entre toutes. La sœur Périer n'en demandait pas tant ; il est vrai qu'elle n'avait pas l'intention de rentrer dans sa famille, son âge ne lui permettant pas de voya-

(1) La nomination du citoyen Camus ne fut pas maintenue ; on lui substitua le citoyen Blandat-Girard, pour directeur-économiste, avec le citoyen Jourdan, pour adjoint. Au bout d'un mois et demi, Blandat-Girard et la fille Matrat donnaient soi-disant « volontairement » leur démission. Le sous-économiste Jourdan devenait économiste ; mais le 7 brumaire suivant (29 octobre), il démissionnait à son tour et était remplacé par un nommé Chérieux.

(2) Arch. départ. Registres du district de Nevers. Séance du 13 pluviôse an IV.

(3) Un mois auparavant, en pluviôse, an IV, l'assignat de 100 livres ne valait plus que 9 sols ; à la fin de ventôse, date du versement des 7.000 livres, le cours avait encore baissé. 7.000 livres représentaient donc environ 30 fr. en numéraire.

ger. Faisant valoir les cinquante ans qu'elle avait passés dans la maison au service des pauvres, elle supplia qu'on voulût lui abandonner « la couche et les rideaux du lit à son usage personnel ». Cette faveur lui fut accordée, en considération, dit le procès-verbal, « des services importants que ladite Pèrier a rendus aux pauvres de l'hospice sans exiger une rétribution quelconque ». Mais on eut soin de spécifier qu'elle devait laisser le bois du lit (1).

Pendant ce temps, leurs compagnes de la rue de la Parcheminerie continuaient de se consacrer au service des détenus, tant de la prison que de la maison d'arrêt. Les administrations civiles de Nevers de cette époque, malgré leur sectarisme, se gardaient bien de les troubler dans ces fonctions. Celles-ci étaient exercées gratuitement, et Dieu sait avec quel dévouement. Nos farouches jacobins eussent été bien embarrassés de trouver, parmi les citoyennes « patriotes », des personnes disposées à faire la même besogne, aussi bien, et au même prix.

Ils allaient plus loin encore : ils votaient des secours destinés à l'entretien de la pharmacie des sœurs et au paiement des dépenses qu'entraînait, pour elles, le soin des prisonniers et des malades. C'est ainsi que, dans la séance du 18 ventôse, an IV (8 mars 1796), dont on vient de parler, sur l'avis favorable de la municipalité, l'Administration supérieure du département leur alloue, pour ce double objet, une somme de 100.000 livres en assignats. Nous relevons, pour l'année suivante, un vote analogue ; le procès-verbal en est ainsi libellé :

« L'Administration centrale, considérant que les secours qui sont administrés par les Sœurs de la Cha-

(1) Arch. hosp. E 1 bis. Procès-verbal du 5 ventôse an IV.

rité aux détenus des maisons de justice et d'arrêt ont pour objet d'alléger la rigueur de leur situation et de maintenir leur santé ; considérant que les sœurs ont épuisé les fonds qui leur avaient été confiés pour le soin de ce service philanthropique ;

» Arrête qu'il sera tiré, au profit des Sœurs de la Charité de cette commune, un mandement de la somme de 1.000 livres en numéraire, laquelle somme est destinée à leur donner les moyens de continuer, à l'avenir, les prompts secours que l'humanité prescrit » (1).

Quelques mois plus tard (28 fructidor-14 septembre), les sœurs adressent à la municipalité une nouvelle requête, à l'effet d'obtenir une avance leur permettant de « faire les provisions qui leur sont nécessaires, comme légumes, bois, linge et toile pour l'usage des prisonniers des maisons d'arrêt et de justice ».

Avant d'accéder à cette demande, les officiers municipaux, gardiens jaloux des principes républicains et de la morale républicaine, tinrent à s'assurer si l'enseignement donné par les sœurs à leurs élèves n'était pas en contradiction avec celle-ci et avec ceux-là. Il faut dire, en effet, que l'autorisation d'enseigner, retirée, quelques années auparavant, aux établissements congréganistes, venait de leur être rendue, sous la condition que l'enseignement religieux en serait exclu et que les élèves y seraient élevées dans les idées républicaines.

« Considérant, est-il dit dans le procès-verbal rédigé, à cette occasion, par les édiles de Nevers, qu'en matière d'éducation on ne peut trop se mettre en garde contre ce qui est nuisible à la société, tels que les anciennes erreurs, les préjugés, le fanatisme ;

(1) Arch. départ. Registres du district, séance du 6 floréal an V.

qu'en conséquence, il est important de surveiller l'instruction qui se donne aux élèves de cette maison (des Sœurs de la Charité) ;

» Arrête l'Administration municipale, qu'avant de faire droit à leur demande, il sera nommé dans son sein une commission à l'effet de prendre les renseignements sur l'éducation qui se donne dans cette maison et de s'informer si l'on n'y inculque pas des principes contraires à ceux de la morale républicaine » (1).

IX

Avant de raconter le retour des sœurs, nous croyons devoir relater quelques faits qui, pour n'être que d'une importance secondaire, n'en ont pas moins un certain intérêt.

En l'an VI, les décadis avaient cessé à peu près complètement d'être observés ; le Directoire avait entrepris de les remettre en honneur ; il venait de prendre un arrêté dans ce but ; l'arrêté fut envoyé dans les départements et transmis aux municipalités. Celle de Nevers le fit publier le 29 germinal (18 avril 1798). La commission administrative de l'hospice se crut obligée, pour ce qui la concernait, d'en exiger l'application, bien qu'il ne lui eût pas été notifié officiellement. En conséquence, elle se transporta dans les salles de l'hôpital pour donner connaissance de l'arrêté « aux citoyens et citoyennes composant les habitants dudit lieu (2) ».

Les sœurs n'étaient plus attachées aux hôpitaux de Nevers, mais on fut bien aise, dans la circonstance dont nous allons parler, de faire appel à leur dévoue-

(1) Arch. comm. de Nevers. Registre des délibér. municipales, séance du 28 fructidor an V.

(2) Archives hospitalières. E. 1 bis, procès-verbal du 29 germinal an VI.

ment. C'était en brumaire an VII ; plusieurs enfants de l'hôpital général étaient atteints de la « teigne ». Les membres de la commission estimèrent que, seules, les sœurs étaient capables de donner à ces enfants les soins qu'exigeait leur état, de façon à empêcher la maladie de se propager ; en conséquence, ils invitèrent « les citoyennes ci-devant Sœurs de la Charité » à les recueillir chez elles. La réponse qu'ils en reçurent fut des plus favorables ; l'un d'eux informe, en effet, ses collègues que « les ci-devant Sœurs témoignent la meilleure volonté à cet égard (1) ».

On était alors sous le Consulat ; en haut lieu, on abandonnait les rigueurs exercées jusque-là contre les prêtres réfractaires ; la pacification religieuse se faisait graduellement. Un ecclésiastique, l'abbé Lioult, prêtre insermenté, se trouvait, en ce moment, interné dans la maison de justice de Nevers. L'administration centrale du département donna l'ordre de préparer à l'hôpital général un local destiné à servir de maison de réclusion pour les prêtres réfractaires et d'y transférer le prêtre Lioult. Celui-ci se plaignait d'infirmités et c'est pour adoucir son sort et lui permettre de recevoir les soins exigés par son état de santé qu'on décida son transfert à l'hôpital. L'administration centrale fit plus encore. « Considérant, dit-elle, que le prêtre Lioult, reclus en la maison de l'hôpital général, est sans fortune et n'a aucun moyen d'existence, que l'humanité et la justice exigent également qu'il soit pourvu à ses besoins les plus essentiels », elle propose à la municipalité d'allouer à cet effet à la commission administrative des hospices la somme de un franc par jour. La proposition fut agréée (2).

(1) Archives hospitalières. Procès-verbal du 29 brumaire an VII.

(2) *Ibid.* Procès-verbal du 9 floréal an VII, fol. 93.

X

Sept ans s'écoulèrent entre l'expulsion des sœurs hospitalières et leur réintégration définitive en des jours meilleurs. Dans l'intervalle, la Communauté eut la douleur de perdre sa Supérieure générale, Mère Pélagie de Molènes. Les dures épreuves auxquelles cette digne Mère et ses sœurs avaient été en butte minèrent sa santé et bientôt on perdit tout espoir de la conserver. Elle s'éteignit doucement, le 29 août 1797, à l'âge de soixante-huit ans. Elle fut remplacée par la Mère Anastasie de Montméja, qui avait exercé le supériorat avant la Mère de Molènes, et qui se trouvait, en ce moment, réunie à la Communauté de Nevers. Ses compagnes jugèrent qu'en raison de l'expérience qu'elle avait acquise précédemment dans ces délicates fonctions, nulle n'était plus digne, malgré ses soixante-seize ans, d'être mise à la tête de la Congrégation, par ces temps troublés qu'on traversait. Le premier acte de la nouvelle Supérieure fut de s'adjoindre, en qualité d'assistante, la sœur de la Mère Pélagie de Molènes, sœur Adélaïde de Molènes.

Cependant, la gestion de l'hôpital général, livrée de nouveau à des mains mercenaires, ne tarda pas à souffrir de l'absence des sœurs. Aussi, dès que commençait à luire les premiers jours de calme, les administrateurs s'empressent-ils de les rappeler et de leur remettre, avec les témoignages de la confiance la plus entière, les intérêts d'un établissement qu'elles avaient si longtemps desservi avec autant de zèle que d'intelligence.

La pièce suivante conservée dans les archives de la Maison-Mère, est une preuve authentique du souvenir plein d'estime qu'on avait gardé de leur dévoue-

ment. C'est le procès-verbal de la délibération prise par la commission administrative des hospices réunis (1) de Nevers et tendante à obtenir le rappel des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne :

« Enfin, les temps sont venus où nous pouvons dire avec une noble confiance : l'aisance et le bonheur vont renaître dans les hospices !

» Ce but désirable fut constamment l'objet de nos vœux... ; mais, jusqu'à ce jour, ces vœux avaient été stériles ; des obstacles multipliés de tous genres s'opposaient à leur accomplissement.

» Aujourd'hui, tout est changé. Sous l'influence d'un gouvernement ferme et protecteur, sous l'administration bienfaisante de citoyens éclairés et vertueux, tout ce qui est utile devient possible, et les difficultés disparaissent... Faire régner dans les hospices l'ordre et les principes, y rappeler les vertus, qui, depuis longtemps, en sont exilées, voilà notre tâche. Elle est glorieuse et facile à remplir ; une seule mesure en assure le succès : elle tient au retour des dames hospitalières qui, pendant si longtemps, honorerent, par leurs talents et par leur zèle religieux, des fonctions indignement prostituées depuis...

» Le vœu du peuple, le nôtre, celui des autorités supérieures, le cri de l'indigence souffrante, plus puissant encore, les rappellent aux postes qu'elles ont toujours remplis d'une manière si distinguée.

» Nous ne leur ferons pas l'injure de douter un moment de l'empressement qu'elles mettront à se

(1) L'hôtel-Dieu venait d'être réuni à l'hôpital général. Déjà, quatre ans auparavant, les enfants naturels qui étaient à l'hôtel-Dieu avaient été transportés à l'hôpital général. En germinal an IV, cette dernière maison comptait environ 120 vieillards et infirmes et 121 enfants âgés de cinq à quinze ans. L'hôtel-Dieu était proprement l'hospice des malades, et l'hôpital général celui des pauvres.

rendre à nos instances. Qu'aucune crainte ne les arrête; qu'aucun souvenir n'enchaîne leur dévouement; les temps sont changés: aux égarements coupables, mais passagers, dont ces dames eurent tant à souffrir, succède dans le cœur de nos concitoyens le souvenir impérissable de l'humanité, de la bienfaisance et de toutes les vertus dont elles donnaient, à la fois, le précepte et l'exemple. Hier, dans une longue conférence qui eut lieu entre M^{me} Scholastique Verniol et nous, furent discutés tous les points qui présentaient des difficultés, et nous réussîmes à dissiper les craintes que lui faisait concevoir l'expérience du passé.

» Voici le résultat de cette conférence :

» L'administration intérieure des hospices réunis est exclusivement confiée aux dames hospitalières

» Ces dames jouiront, tant pour elles que pour tous les individus qui habitent l'hospice, de la plus entière liberté de conscience et d'opinion. Sauf un commis que le nouveau mode de comptabilité rend nécessaire, il n'y aura d'hommes, dans la maison, que ceux auxquels ces dames confieront quelque emploi.

» Le commis sera essentiellement subordonné à la directrice.

» La commission administrative s'engage à fournir, outre la pension demandée par M^{me} Verniol, la somme de cent cinquante francs pour le voyage de chacune des sœurs qui viendront remplir un poste à l'hospice.

» Pour prévenir les craintes que ces dames pourraient concevoir sur l'influence que des événements, qu'il ne faut pas même prévoir, auraient sur leur sort ultérieur, la commission s'engage à donner à chacune d'elles la même somme de cent cinquante francs pour s'en aller, si jamais les circonstances les y forçaient.

Il sera de plus alloué, chaque année, à chacune de ces dames, pour son entretien, la somme demandée par la dame Verniol.

» Nous croirions outrager le zèle de ces dames, si nous entrions dans aucun détail sur les fonctions qu'elles auront à remplir. M^{me} Verniol est chargée de procurer les sujets nécessaires à l'établissement.

» Nous invitons ces dames, au nom de l'humanité, à vouloir bien hâter, autant qu'il leur sera possible, l'instant de leur réunion à Nevers. Nous leur observons, de plus, que, quand le nombre de sujets convenu ne se remplirait pas sur-le-champ, il est urgent de commencer l'établissement avec celles des dames seulement qui auront pu se rendre les premières.

» Elles prendraient, en attendant l'arrivée de leurs compagnes, la quantité d'aides qu'elles jugeraient convenable.

» A Nevers, ce 12 prairial an VIII (1^{er} juin 1800).

» Les membres de la commission administrative des hospices de Nevers.

» Signé : du Fournay, Bessellet, Faure, Fontenelle, Riffé, Pannecet, Dampierre, Latné, secrétaire ».

C'est seulement deux mois et demi plus tard que les sœurs furent à même de prendre la direction des deux hospices, réunis en un seul sous le nom de *Grand Hospice d'humanité et d'industrie*, et qu'eut lieu le changement de personnel.

Si le procès-verbal qu'on vient de lire est élogieux pour les sœurs, les considérants contenus dans l'arrêté suivant ne le sont pas moins ; nous nous reprochons, pour ce motif, de ne pas les reproduire :

« Considérant qu'il convient de ne confier l'agence intérieure de cet hospice d'humanité et d'industrie

qu'à des personnes dont la probité, le zèle, le désintéressement, l'esprit d'union, d'ensemble, d'ordre et d'économie, l'activité et les talents bien connus puissent garantir une bonne gestion et des résultats satisfaisants ;

» Considérant aussi que chacun de ces deux hospices dont la réunion est ordonnée, a été élevé et maintenu longtemps à un état extrêmement florissant et qui fut infiniment précieux pour l'humanité, qu'on les a vus ensuite éprouver un dépérissement aussi rapide qu'affligeant depuis l'époque où on en a confié la direction intérieure et les travaux à des personnes qui, jusque-là, avaient été livrées à des professions étrangères à cette partie ;

» Considérant encore que le donum total où sont actuellement ces deux hospices, et principalement l'hôpital général où il ne reste plus rien des travaux et des richesses industrielles qui formaient sa principale ressource, démontre clairement que les économes et autres employés actuels de l'agence intérieure n'ont pas les talents et les qualités difficiles que demande ce genre de gestion,... qu'il convient donc de ne remettre celle-ci qu'en des mains longtemps exercées et extrêmement habiles ;

» Considérant enfin que les dames hospitalières qui, précédemment, pendant de longues années, ont eu la direction de l'hôpital général, qui ont su alors, d'un état peu étendu, l'amener, avec une progression rapide et en créant ou développant les ressources industrielles, à une situation extrêmement florissante qui a disparu avec elles, qui y ont fourni les preuves d'un grand zèle pour le soulagement des pauvres et pour opérer le bien public, d'une probité intacte et de talents distingués et tels qu'il convient de les porter dans un établissement vaste et de ce genre,

réunissent, plus que qui que ce soit, toutes les qualités qui peuvent opérer la prospérité de cet hospice d'humanité et d'industrie, que déjà même, depuis longtemps, le cri public s'est prononcé en leur faveur et n'a cessé de les désigner aux autorités,

» Arrête les dispositions suivantes :

» ART. 1^{er}

» La fonction d'économe de l'hôpital général est retirée au citoyen Chezieux.

» ART. 2

» Les fonctions d'hospitalières au même hospice sont aussi retirées aux personnes qui les remplissent présentement.

.

» ART. 5

» Madame Scholastique Verniol, l'une des personnes qui ont précédemment géré l'hôpital général, est nommée directrice du *Grand Hospice d'humanité et d'industrie*.

» ART. 6

» Sont nommées hospitalières du même hospice, ses compagnes :

» M^{mes} Sophie Maillard, Marie-Anne Vernieux, Emilienne Palleras, Marthe Piolette, Véronique Carlat, Eulalie Mouly, Sophie Massif, Félicité Arbonand, Séraphine Calmet, Marcelline Lastery, Cécile

XI

Les membres de la commission accomplirent, dans le même temps, une réforme d'un autre genre. En l'an VI, c'est-à-dire deux ans auparavant, nous les avons vus enjoinde aux hospitalisés, qui continuaient à observer le dimanche, d'observer à l'avenir le décadi. Mais quand furent proclamées les lois relatives à la liberté des cultes, un certain nombre de pensionnaires de l'hospice se remirent à chômer le dimanche, mais sans cesser de chômer le décadi, ce qui faisait deux jours de repos au lieu d'un. Les membres de la commission estimèrent qu'il y avait lieu d'en supprimer un ; mais lequel allaient-ils sacrifier ? Serait-ce le dimanche ou le décadi ? A l'époque où nous sommes, ce dernier était totalement discrédité ; il avait supplanté le dimanche — oh ! bien peu de temps, et encore jamais complètement, l'habitude séculaire s'étant conservée malgré tout (2) — ; le moment est venu pour le dimanche de rentrer dans ses droits. La commission prononce l'arrêt de mort du dimanche républicain en ces termes :

« Arrête qu'à l'avenir les travaux de cette maison ne seront suspendus que les fêtes et dimanches seulement (3) ». On aurait tort de croire cependant qu'en

(1) Archives hospitalières. E 1 bis, fol. 116, séance du 23 thermidor an VIII.

(2) Quelque temps après la Révolution, on demandait à un vieil ouvrier quel jour on se reposait à cette époque : « On se reposait tous les décadis, répondit-il, mais on changeait de chemise le dimanche ».

(3) Archives hospitalières, E 1 bis. Séance du 19 thermidor an VIII.

prenant cette mesure la commission fit acte de décision personnelle et agit de sa propre initiative : elle était trop fidèle observatrice de la loi pour se permettre d'enfreindre celle-ci. Il faut dire, pour expliquer sa conduite, que, par un arrêté du 7 du même mois de thermidor (26 juillet), le Consulat venait de remplacer le décadi par le dimanche, avec l'adoption du calendrier grégorien. C'en était fait du misérable et grotesque essai de religion laïque imaginé par la Convention.

La commission de l'hospice ne s'en tint pas là. Deux mois après, jalouse, comme elle le dit elle-même, de « seconder, par tous les moyens en son pouvoir, le zèle des dames respectables qui dirigent aujourd'hui l'hospice de cette commune ; considérant, d'autre part, que le seul moyen de rétablir dans cette maison l'ordre et la décence qui doivent y régner, est d'y appeler un instituteur chargé d'enseigner aux individus des deux sexes les principes de religion et de morale trop longtemps oubliés », elle décide qu'« il y aura à l'hospice d'humanité et d'industrie un *instituteur de morale* ». Un instituteur de morale ! Voilà en quoi consistait, aux yeux d'une grande partie de la génération de ce temps-là, surtout du monde officiel, la mission et le rôle du prêtre catholique.

Le choix de ce dernier était laissé à M^{me} la directrice. Seulement les membres de la commission y mettaient cette condition, exigée d'ailleurs par la loi : « les importantes fonctions d'*instituteur de morale* seront confiées à un ministre du culte catholique qui aura fait la soumission ordonnée par les lois et qui en justifiera par titres ».

Cette soumission consistait à promettre fidélité à la Constitution de l'an VIII.

Il paraît que les sœurs passèrent outre sur cet

article et qu'elles employèrent un prêtre qui n'avait pas accompli cette formalité. Les administrateurs en furent informés ; jugeant leur responsabilité engagée et ne voulant pas se compromettre, ils adressent à la sœur Scholastique Verniol, directrice, une longue lettre pour la prier de se mettre en règle sur ce point. Mais ils prennent pour cela mille précautions ; on sent qu'ils ont peur de la mécontenter et qu'ils n'agissent qu'à leur corps défendant.

« Nous trahirions nos devoirs, commencent-ils par dire, nous compromettrions tout à la fois votre repos et notre responsabilité si, gardant plus longtemps le silence sur le point important qui fait l'objet de cette lettre, nous vous laissons vous endormir dans une sécurité dangereuse. Nous sentons trop le bonheur de vous posséder, Madame ; nous mettons trop de prix à rendre votre existence douce et paisible pour négliger un tel moyen de maintenir cette précieuse tranquillité. Fiers de pouvoir citer l'administration intérieure de l'hospice que vous régissez, comme un modèle d'ordre et d'économie, il nous en coûterait trop qu'un seul point vint faire une ombre fâcheuse à ce tableau si intéressant ».

Ils ajoutent qu'il circule dans le public — et ce qui n'est pour le public qu'un soupçon est pour eux, disent-ils, une certitude — qu'un prêtre insoumis fait journellement dans l'hospice toutes les fonctions du culte, excepté la messe.

Après avoir dénoncé le fait, les administrateurs semblent éprouver le besoin de s'en excuser :

« Personne plus que nous, observent-ils, ne respecte la religion ; personne n'en sent mieux la nécessité, surtout dans un hospice où sa morale sublime calme le

désespoir des malheureux qui souffrent, où les craintes salutaires qu'elle inspire préviennent les fautes ; c'est un frein aussi puissant qu'il est sacré. Mais, comme administrateurs, nous ne pouvons vouloir, nous ne voulons, nous ne voudrions jamais que l'observation de la loi... Comme nous, vous connaissez les dispositions favorables des autorités supérieures à l'égard de votre maison, et qu'il nous soit permis d'ajouter, à l'égard de vous personnellement, Mesdames. Pourquoi donc prendre le soin funeste de détruire ces dispositions si avantageuses ? Pourquoi forcer à se plaindre des fonctionnaires estimables qui ne veulent que vous respecter et vous chérir ?...

» Nous attendons avec l'impatience que donne le désir de servir ceux qu'on respecte, que vous nous indiquiez un prêtre soumis que vous aurez jugé digne de votre confiance pour lui donner toute la nôtre et le le charger d'enseigner aux enfants de l'hospice des vertus dont vous leur donnez sans cesse l'exemple. Choisissez, suivant le vœu de la loi, et nous nous empresserons de confirmer votre choix ».

Et comme les administrateurs craignaient qu'il en coûtât trop aux dames hospitalières de notifier elles-mêmes la mesure à l'ecclésiastique en rupture avec la loi et désirant leur épargner ce désagrément, ils leur firent passer un arrêté pris par eux qu'elles étaient autorisées à lui remettre confidentiellement. C'était, de leur part, une attention des plus délicates.

La lettre se termine par une protestation de dévouement vraiment touchante :

« Quant à nous, Madame, ne voyez, ainsi que vos dignes compagnes, dans notre conduite, que la preuve du prix que nous attachons à assurer votre tranquillité. Croyez que nous ferons tout pour la maintenir ;

croyez surtout que ceux qui tiennent aussi scrupuleusement à l'exécution des lois sauraient, dans tous les temps, les faire valoir pour vous défendre envers et contre tous » (1).

Quel était l'ecclésiastique auquel la lettre fait allusion et qui avait négligé d'accomplir la formalité requise par la loi ? Nous avons tout lieu de croire qu'il s'agit de l'abbé Lioult, interné à l'hospice comme réfractaire. Les prêtres réfractaires étaient, aux termes d'une loi antérieure, passibles de la déportation ; cette loi n'était plus appliquée, mais elle subsistait toujours. On consentait bien à ne pas faire un crime à l'abbé Lioult de ses refus relatifs aux anciens serments, mais on ne voulait pas aller jusqu'à lui confier des fonctions officielles. D'autre part, les sœurs répugnaient à recourir à des prêtres assermentés, à ceux qui avaient prêté jadis le serment à la Constitution civile du Clergé ; or, en dehors de ces derniers, elles n'avaient guère, à cette époque du moins, l'embarras du choix, les prêtres déportés commençant seulement à rentrer en France. Elles devaient tenir d'autant plus à ce jeune ecclésiastique qu'il avait passé toute la Révolution à Nevers, caché chez des personnes sûres, et y avait rendu beaucoup de services ; il est même probable qu'elles eurent plus d'une fois l'occasion de faire appel à son zèle et à son dévouement.

Enfin, le Concordat est conclu. L'Administration ecclésiastique, de concert avec l'Administration civile, se préoccupe de réorganiser le culte. La directrice de l'hôpital, sœur Scholastique Verniol, profite de l'occasion pour réclamer la nomination de deux prêtres qui seraient chargés de desservir l'hospice. Elle

(1) Arch. hospit., E. 2, folio 92.

saisit de ce projet la commission. « Dans un moment où l'on travaille à l'organisation de l'ordre ecclésiastique, elle croit qu'il est de sa sollicitude, comme de celle de la commission, de faire choix de deux ministres du culte catholique pour donner aux malades et aux indigents de cette maison les secours spirituels qu'ils réclament. Elle croit ne pouvoir mieux faire que de présenter à la commission les citoyens Lioult et Poulet le jeune (1), dont les vertus, les lumières et le zèle lui sont parfaitement connus, le citoyen Lioult, l'un deux, ayant bien voulu, depuis deux ans, exercer son ministère dans cette maison de la manière la plus gratuite (2) ».

De ces dernières paroles, il est permis d'inférer que l'ecclésiastique dénoncé aux sœurs, deux ans auparavant, 14 fructidor, an VIII (1^{er} septembre 1800), comme n'étant pas en règle avec la loi, était bien réellement l'abbé Lioult; qu'il prêta alors le serment exigé, lequel n'avait, en somme, rien qui pût blesser sa conscience, et qu'ainsi il lui fût permis d'exercer son ministère dans la maison sans être inquiété.

La commission de l'hospice acquiesça à ce choix et alloua à chacun des deux desservants un traitement de 800 fr., « en considération, dit-elle, qu'ils ne peuvent, quant à présent, être logés en cette maison ni y recevoir la subsistance ». La nomination ne devint cependant officielle que le jour où elle fut ratifiée par l'évêque d'Autun, chargé alors du gouvernement du diocèse de Nevers. Désirant s'éclairer lui-même avant de procéder aux nominations, ce prélat avait confié à deux ecclésiastiques recommandables le soin de rédiger

(1) Avant la Révolution, ces deux ecclésiastiques étaient curés, le premier de Chantenay et le second d'Azy-le-Vif.

(2) Arch. Hospit. E 6. Séance du 15 brumaire an XI.

séparément une note sur chaque membre du clergé d diocèse. Voici celles qui concernent les deux desservants de l'hôpital. De l'abbé Lioult il est dit :

« Insermenté. Brave ecclésiastique qui, durant l Terreur, a rendu à Nevers de grands services. A été emprisonné après le 18 fructidor. Pieux, modeste et plein de bonne volonté. Il dessert en ce moment l'hôpital général, et ce poste, qui lui plaît, semble être son lot. D'une faible santé. Environ trente-huit ans »

La note relative à l'abbé Poulet n'est pas moins élogieuse; elle est ainsi conçue :

« Déporté, non rentré, excellent sujet sous tous les rapports ».

C'est le 1^{er} nivôse an IX (22 décembre 1800), qu'en vertu d'un arrêté ministériel, la Congrégation des Sœurs de la Charité de Nevers fut rétablie et officiellement reconnue. Voici l'arrêté pris le 18 septembre 1801 (1^{er} jour complémentaire de l'an IX), par le préfet de la Nièvre, Sabatier, conformément à celui du ministre :

« Considérant que les établissements de charité n'ont été désorganisés qu'au mépris des lois des 14 octobre 1790 et 18 août 1792, ainsi que le déclare le ministre de l'intérieur par son arrêté du 1^{er} nivôse an IX, qui rétablit les Filles de Charité ;

» Que les Dames de la Charité de Nevers, en continuant, avec un zèle soutenu et digne des plus grands éloges, de prodiguer leurs soins aux malades indigents, n'ont cessé de former des élèves que par l'obligation qui leur en a été imposée ;

» Qu'elles ont montré le plus grand désintéressement pour le service de la ville de Nevers auquel elles travaillent chaque jour avec succès, en rappelant plu-

sieurs d'entre elles, retirées, depuis la Révolution, dans des départements éloignés de celui-ci ;

» Que l'humanité et l'intérêt des pauvres réclament depuis longtemps le rétablissement de cette association précieuse, qui assure des secours à l'indigence et offre à la société le spectacle attendrissant de la vertu compatissante,

» Arrête :

» L'Institution de bienfaisance qui existait à Nevers sous le titre de *Congrégation de la Charité et Instruction chrétienne* est rétablie à dater du présent ».

A partir de ce moment, la Congrégation, rendue à elle-même et délivrée des entraves qui paralysaient son action, prit un nouvel et vigoureux essor et étendit bientôt dans toute la France ses rameaux bienfaisants. Quinze ans plus tard, en 1816, la Maison-Mère de Nevers comprenait quarante-une professes, et trente-six novices ou postulantes et affirmait ainsi sa prodigieuse vitalité (1).

L'histoire, hélas ! se recommence.

A un peu plus d'un siècle de distance, une tempête, semblable, par plus d'un côté, à celle qui s'est abattue sur elle à la fin du XVIII^e siècle, menace, dans son existence, la Congrégation des Sœurs de la Charité et Instruction chrétienne de Nevers. Espérons qu'aujourd'hui, comme alors, forte de l'appui d'En-Haut, elle échappera au naufrage, et pourra encore être à même de fournir plus tard — Dieu veuille que ce jour ne tarde pas trop — de longues et glorieuses destinées !

Abbé J. CHARRIER.

(1) Sur les quarante-une professes, vingt-cinq résidaient à la Communauté et seize étaient attachées, en qualité d'hospitalières, au service de l'hospice. A cette même époque, la Congrégation tenait un établissement d'instruction qui comptait vingt-cinq élèves pensionnaires.

LES REGISTRES PAROISSIAUX

ET

L'HISTOIRE LOCALE

Les plus anciens registres paroissiaux connus datent du commencement du xvr^e siècle. Dès cette époque, en effet, certains curés, désireux de conserver le souvenir des baptêmes, mariages et inhumations des nobles seigneurs de l'endroit, les inscrivirent sur de petits registres, dont les quelques rares exemplaires parvenus jusqu'à nous offrent, malgré leurs nombreuses lacunes, un certain intérêt.

Mais c'est seulement en 1539 que François I^{er} prescrivit de tenir régulièrement les registres des naissances, des mariages et des décès. Ces divers actes furent alors rédigés sur un papier spécial, portant le timbre de la généralité de laquelle dépendaient les paroisses. Les feuillets composant ces registres étaient cotés et paraphés par un officier de justice qui, en fin d'année, visait la minute, retirait la grosse et la déposait au tribunal le plus voisin.

Jusqu'en 1789, les registres paroissiaux, appelés encore registres de catholicité, furent tenus par les curés qui y consignèrent non seulement les baptêmes, mariages et décès, mais encore un certain nombre de faits concernant la localité ou la province.

La plupart de ces registres renferment ainsi, à côté de nombreux renseignements sur les anciennes

familles seigneuriales et les pays qu'elles habitaient, des notes souvent fort utiles pour la statistique et les autres questions économiques et sociales.

Ces vieux registres peuvent donc apporter une contribution précieuse à l'étude de l'histoire locale et on ne saurait écrire celle-ci d'une façon complète sans les consulter.

Toutefois, les services que peuvent rendre ces registres varient selon le soin apporté dans leur tenue par les curés et aussi selon l'importance des localités où ces derniers exerçaient. Certains d'entre eux ont cru devoir — et on ne peut que leur en savoir gré — insérer dans les actes qu'ils rédigeaient une foule de détails, aujourd'hui d'une incontestable utilité.

En effet, dans ces longues énumérations de noms, prénoms, distinctions et qualités des seigneurs et de leurs fiefs, consignés à plaisir dans les actes — pour flatter peut-être l'amour-propre du châtelain, mais qu'importe — on retrouve maintenant des renseignements qui corroborent, modifient ou complètent ceux déjà recueillis ailleurs. Nous en dirons autant des mentions concernant les alliances, et, en général, de tous ces actes au bas desquels on retrouve de curieuses signatures, souvent tracées par des mains d'autant moins habiles qu'elles étaient plus fortunées, et dont l'intérêt augmente avec l'importance des personnages qui les ont apposées.

Les registres paroissiaux rappellent non seulement le séjour dans le pays d'un certain nombre de familles ayant laissé leur nom aux endroits qu'elles habitaient, mais ils fournissent aussi sur l'origine de ces villages — quelquefois disparus ou oubliés — des indications d'autant plus précieuses que leur dénomination primitive nous est parvenue souvent altérée, quelquefois même complètement dénaturée.

La vie intime et morale de certains seigneurs nous est elle-même révélée par la comparaison de divers actes inscrits sur ces registres. En y mentionnant, en outre, l'endroit de l'église réservé à la sépulture des principales familles, on a facilité l'attribution de quelques pierres tombales mutilées ou en partie usées et dont les inscriptions sont parfois d'une lecture bien difficile.

Ils présentent également leur intérêt ces actes concernant les anciennes cloches qui, après avoir eu pour parrains et marraines les membres des plus influentes familles de la paroisse, furent, en grand nombre, fondues à la Révolution. Quant aux bénédictions des chapelles — jadis annexées aux manoirs féodaux — elles servent à rappeler le souvenir de certaines d'entre elles, aujourd'hui abandonnées ou disparues.

L'histoire du protestantisme, elle aussi, peut être étudiée au moyen de ces registres. En effet, ils révèlent ici la présence d'un pasteur dans la paroisse ; là, celle des luthériens allemands venus dans le pays apporter une industrie nouvelle ou la perfectionner ; ailleurs, ils rappellent l'existence d'un temple et d'un cimetière protestants. Ils sont également bien curieux ces actes de conversion rédigés lors de la révocation de l'Edit de Nantes, car ils font connaître, avec la proportion des convertis, les formalités exigées alors pour changer de religion.

Les registres des années 1709 et 1710, où figurent de nombreux décès, causés par le froid rigoureux et la disette qui suivit, sont particulièrement suggestifs. Elles en disent bien long, ces simples mentions constatant que sur divers points de la paroisse on trouvait fréquemment des enfants, des vieillards, des femmes, des mendiants de tous pays, morts de faim ou de froid

et qu'on les inhumait, soit dans une fosse commune, soit dans l'église, selon que la gelée permettait ou non de creuser le sol du cimetière.

L'ancienne coutume qui consistait, dans certains pays, à déposer dans l'église, près du bénitier, le corps des enfants morts jeunes, nous est aussi révélée par ces registres. Ce sont encore eux qui nous ont conservé le souvenir d'anciennes industries locales, que le temps a fait disparaître. On y voit, en effet, outre les noms des directeurs et des principaux ouvriers, ceux des victimes d'accidents survenus dans les établissements industriels, jadis disséminés sur le territoire de la paroisse : moulins, forges, tuileries, etc.

Les principales circonstances relatives à ces décès sont insérées également dans ces registres, avec les formalités remplies, pour la levée des cadavres, par les officiers de justice de l'époque. Et comme à côté des noms et qualités de ceux-ci figurent souvent, dans les actes antérieurs à la Révolution, ceux des notaires, syndics, maîtres d'école, on peut étudier plus facilement l'organisation civile et judiciaire, ainsi que l'état de l'instruction dans les paroisses, du xvi^e au xix^e siècle.

La statistique locale de cette époque peut être établie — quoique d'une façon imparfaite — au moyen des registres paroissiaux, sur lesquels certains curés ont fait figurer le nombre d'habitants ou de feux. D'autres y ont également mentionné les rendements supérieurs ou inférieurs des céréales ; leur valeur suivant la mesure locale ; le prix du pain et des principales denrées alimentaires.

Ces divers renseignements se trouvent épars avec d'autres sur la température, les orages, les inondations, les sécheresses, les épidémies, etc., etc. Souvent aussi on rencontre, sur ces registres, consignés au fur

et à mesure qu'ils se produisaient, — et conséquemment dans un désordre plus apparent que réel, — un certain nombre d'événements locaux : passages de troupes, entrées joyeuses d'un duc ou d'un comte dans telle ou telle ville, pillages, exactions, etc., etc.

Certains curés n'ont point hésité d'ailleurs à transformer les registres paroissiaux en un véritable *Carnet de Notes*, écrivant celles-ci sur le bas des pages incomplètement remplies, sur les feuillets restés en blanc, et même sur les couvertures mobiles qui protégeaient ces registres. Aussi les noms des habitants appartenant aux diverses confréries ; les relations de processions faites en vue de préserver le peuple de telle ou telle calamité ; les accidents ou incidents survenus à cette occasion ; les donations et fondations aux églises ; les réparations des presbytères ; la levée des dîmes et les contestations survenues à ce sujet ; l'énumération des biens des cures et leur rendement annuel ; la mention des sommes dues personnellement aux curés, etc., tout s'y rencontre, mais inscrit au hasard et selon les circonstances.

On trouve même mentionnés, sur certains registres paroissiaux, les vols ou tentatives de vols commis dans les presbytères et les attentats perpétrés contre les curés ou leurs domestiques.

Cette simple énumération montre combien variés sont les événements consignés et les renseignements insérés dans les anciens registres paroissiaux. Faisons donc des vœux afin que tout ce qui est dispersé dans ces vieux registres soit recueilli et publié par ceux qui ont véritablement le souci de l'histoire locale.

Gaston GAUTHIER.

DOCUMENTS

SUR

L'ADMINISTRATION DU COMTÉ DE NEVERS

AU XIII^e SIÈCLE

Les trois documents dont nous analysons les débris sont du nombre de ceux qui ont été découverts en 1891, dans les greniers de l'ancienne Chambre des comptes de Nevers, après son aliénation par le département de la Nièvre, et lors des travaux qui y ont été entrepris pour lui donner une nouvelle destination.

Le premier, composé de quatre fragments de parchemin, large de 250 millimètres, a formé primitivement un long rouleau composé d'un nombre de peaux indéterminé, cousues ensemble bout à bout.

Il est de la fin du XIII^e siècle, date indiquée par la belle et fine écriture dont il est écrit, et par les noms des principaux fonctionnaires qui y sont nommés, et que l'on retrouve dans le compte suivant, auquel on peut attribuer approximativement la date de 1295.

Ce sont les débris d'un compte d'ensemble des différentes chatellenies du Nivernais. Les parchemins sont tous fortement attaqués soit par l'humidité, soit par la dent des rongeurs ; la lecture laisse de nombreuses lacunes causées par l'état du parchemin, ce qui est également le cas pour les deux autres documents. Mais comme ces débris sont les seuls représentants de l'an-

cienne comptabilité du comté de Nevers, — pour le XIII^e siècle, — leur intérêt, même en tenant compte de leur état fragmentaire, est très grand.

Ce qui subsiste de ce premier compte, débute par des fragments de lignes concernant Cuffy (1) et Châteauneuf-sur-Allier (2). Ensuite, vient la chatellenie de Decize (3), celle de Champvert (4), puis un fragment se rapportant à Gannay-sur-Loire (5) ; un autre est tellement mutilé qu'il n'y a rien à en tirer ou à peu près.

On voit par ces fragments que les deux principaux administrateurs étaient M^{sr} Guide et M^{sr} Girbert. La qualification de Monseigneur précédant leur nom indique que ces deux personnages avaient la qualité de chevaliers. C'est tout ce que nous pouvons dire à leur sujet pour l'instant. Nous voyons que M^{sr} Girbert fait plusieurs voyages auprès du Dauphin d'Auvergne qui, à cette époque, était Robert III, comte de Clermont, ayant succédé à son père en 1282, et qui ne mourut qu'en 1324 ; sa seconde femme, qu'il épousa en 1289 et qui mourut en 1297, Isabelle de Châtillon-en-Bazois, était dame de La Montagne près Saint-Honoré, et de Jaligny en Bourbonnais ; elle était veuve de Guy de Châteauvillain, seigneur de Luzy. Un des fils de Jean de Châteauvillain avait épousé une sœur de Robert de Flandres, comte de Nevers. M^{sr} Girbert avait égale-

(1) Cuffy (Cher), arrondissement de Saint-Amand-Mont-Rond, canton de La Guerche.

(2) Châteauneuf (Nièvre), arrondissement de Nevers, canton de Saint-Pierre-le-Moutier, commune de Mars.

(3) Decize (Nièvre), arrondissement de Nevers, chef-lieu de canton.

(4) Champvert (Nièvre), arrondissement de Nevers, canton de Decize.

(5) Gannay-sur-Loire (Allier), arrondissement de Moulins, canton de Chevagnes.

ment fait pêcher l'étang de Ricreux, sans doute près de Decize, et appartenant au comte.

Ce même compte nous fait également connaître la présence de Monseigneur tout court, c'est-à-dire du comte de Nevers à Decize dans la quinzaine de Pâques (du 3 au 17 avril). A cette époque, c'est Robert, veuf depuis 1280 d'Yolande de Bourgogne, qui portait encore le titre de comte de Nevers, et qui administrait le comté pour son fils Louis, lequel ne fit son entrée à Nevers et ne prit l'administration de son comté que le 1^{er} avril 1296. En même temps que de Robert, notre document mentionne la venue et le séjour au château de Decize de l'Archevêque de Sens, aussi pour la quinzaine de Pâques. Cet archevêque était Etienne Bécard, élu en 1292, qui, à la suite de son élection, alla à Rome, où il demeura deux ans ; fit son entrée à Sens le 9 janvier 1295, et mourut le 29 mars 1309. Son séjour à Decize est sûrement postérieur à la prise de possession de son siège, et par conséquent peut servir à dater approximativement notre document.

Le compte énumère diverses sources de revenus pour chaque châellenie.

Dans ce que nous croyons être les restes du paragraphe de la châellenie de Cuffy, il est question de coutumes (redevances dues pour droits d'usage) de terrages (redevances en nature sur les terres cultivées). On voit que les vins de Cuffy ont été menés à Nevers, que les foins du même endroit y sont demeurés.

Pour Decize, on constate que les accensements étaient payés en grains ; que le tenancier des moulins de Brisepot avait été tenu quitte d'un terme à cause d'un débordement de la rivière et de travaux faits par lui à l'écluse de son moulin. En fait de droit particulier, il faut citer la maréchaussée, espèce de redevance en avoine pour les chevaux du seigneur.

Le bichet (1) de froment est dit valoir 2 sols 5 deniers ou 2 sols ; le bichet de seigle, 2 sols ; le bichet d'orge, 1 sol 4 deniers ou 1 sol 6 deniers.

Le vin était consommé au château. Pour amener le bois dont on avait besoin, lors du séjour du comte, il fallait emprunter des charrettes.

En ce qui concerne Champvert, rien de bien particulier : le bichet de seigle est compté 1 sol 8 deniers ; celui d'orge 8 deniers. Les vins et la moitié des foins sont amenés à Decize.

A Gannay, il est mention de coutumes et de champarts (synonyme de terrages) ; le bichet de froment y est coté 2 sols 6 deniers. Le comte y possédait différents champs et pièces de terre qui paraissent avoir été loués à divers, moyennant des redevances en grains ; un champ est dit ne rien rapporter « car il est en sombre ».

Cette mention se trouve également à la fin du paragraphe de Cuffy, mais la déchirure du parchemin ne permet pas de voir à quoi elle se rapporte.

La valeur des monnaies à cette époque, sous le règne de Philippe-le-Bel, fut sujette à de telles variations, qu'on n'est pas encore absolument fixé à son sujet.

Le fragment suivant pourrait avoir fait partie du même compte, la largeur du parchemin étant la même. Cependant, les paragraphes de ce fragment ne sont pas divisés par châtelainies. La majorité des articles se rapporte à celle de Donzy (2). Il y a donc lieu de supposer qu'il provient d'un autre compte à peu près contemporain. L'année 1292 s'étendant, d'après la manière de supputer le temps d'alors, du 6 avril 1292

(1) Le boisseau de Decize étant de 13 lit. 50, le bichet est de 54 litres.

(2) Donzy (Nièvre), arrondissement de Cosne, chef-lieu de canton.

(jour de Pâques) au 22 mars 1293 (veille de Pâques) et le terme de l'Ascension (7 mai) à la Toussaint 1293, qui s'y trouvent mentionnées n'étant pas précédées des mots *présente année*, comme c'est l'usage constant dans les comptes, ce fait donne lieu de penser que ce compte appartient à un exercice postérieur à 1293. Les personnages qui manient les deniers et qui commandent les travaux sont toujours M^{sr} Guide et M^{sr} Girbert. Le premier, d'après la mention d'un voyage fait par lui à Florence, mention suivie de celle d'un cheval acheté pour lui et qu'il emmena en son pays, peut faire croire que c'était un Italien ayant l'administration des finances du comté de Nevers.

Les faits les plus importants qui s'y trouvent mentionnés sont : la présence de Monseigneur et de Mesdemoiselles (1) au château de Donzy, puis, au commencement d'octobre, de Mesdemoiselles à celui de Metz-le-Comte (2);

Le voyage jusqu'à Compiègne « en l'ost M^{sr} de Flandres » (3), de Guichard de Châtel-Perron (4), chevalier, seigneur de La Ferté-Chauderon, avec qua-

(1) Mesdemoiselles sont certainement Jeanne de Rethel, femme de Louis, comte de Nevers, fils aîné de Robert, qu'elle avait épousé en 1270, et Mahaut de Flandres, sœur de Louis, encore non mariée, et qui épousa, par contrat du 7 mars 1314, Mathieu de Lorraine, seigneur de Florines.

(2) Metz-le-Comte (Nièvre), arrondissement de Clamecy, canton de Tannay.

(3) Guy de Dampierre, comte de Flandres (1248-1305).

(4) Guichard de Châtel-Perron, chevalier, baron de La Ferté-Chauderon, Saint-Parize-le-Châtel et Précy-sur-Allier, avait épousé, avant 1269, Isabeau Chauderon, fille d'Arnoul Chauderon, seigneur desdits lieux, et d'Isabeau de Roanne. On le trouve vivant jusqu'en 1302.

rante-trois chevaux ; de Guillaume Píoche (1) chevalier, avec quarante chevaux ; d'Eude Petaux, chevalier, avec six chevaux ;

Le prêt fait par le comte à Philippe de Flandres (2) de la somme de 100 livres tournois, pour subvenir aux frais d'un voyage fait en Bourgogne par la femme de ce seigneur ;

Le voyage fait à Vézelay, pour la fête de la Madeleine (22 juillet), par le seigneur de Saulière (Hugues de Verrière) (3), le vicomte de Clamecy (4), M^{sr} Guide, M^{sr} Girbert, M^e Jean de la Taignière (5) « les bail-lis » (6) et autres gens du comte. Ils y demeurèrent la veille de la fête, le jour et le lendemain, attendant la reine de Sicile (7) qui devait y venir.

Il faut encore mentionner les frais de conduite à Vézelay de témoins qui devaient déposer dans une

(1) Guillaume Pioche, chevalier, seigneur de Palainches, 1276, de Brinon-les-Allemands, d'Aunay, 1285, paraît être le fils d'Hugues Pioche, chevalier, qui testa en juin 1268, probablement à Dijon et nomme ses deux fils Hugues et Jean. Au moment du testament de son père, Guillaume était marié à une femme nommée Agnès. Il se remaria, avant 1293, à Arembourg, veuve de Bureau, sire de la Rivière. Bruneteau, dont il était seigneur, est dans l'arrondissement de Nevers, canton et commune de Decize ; on retrouve ce fief en 1355 entre les mains de Guyot Pioche, en même temps seigneur de Lucenay-les-Aix.

(2) Philippe de Flandres, comte de Chieti, frère de Robert, et comme lui fils de Guy de Dampierre, comte de Flandres, et de Mahaut de Béthune, sa première femme, avait épousé, en 1284, Mahaut de Courtenay, fille unique de Raoul de Courtenay, comte de Chieti au royaume de Naples et ayant des seigneuries en Auxerrois et en Franche-Comté.

(3) Hugues de Verrières, chevalier, seigneur de Saulières, paraît dans des actes de 1275 à 1296.

(4) Le vicomte de Clamecy était Gauthier d'Arthé, chevalier, qui paraît dans les actes à partir de 1268 et mourut un 2 avril vers 1300.

(5) Jean de la Tannière est mentionné dans Marolles, col. 93, dans une pièce concernant le comte Robert datée vers 1275.

(6) De Nevers et de Donzy. A noter qu'ils sont distincts de Guide et de Girbert.

(7) Marguerite de Bourgogne, fille d'Eudes de Bourgogne, sire de Bourbon, comte de Nevers, et de Mahaut de Bourbon, comtesse de

enquête qui fut faite entre le comte et les moines de Vézelay.

M^{re} Girbert ne reparait que deux fois ; la première, on le voit, en compagnie de M^{re} Guide, tenir fête avec les bourgeois de Nevers et ceux de Decize, après la Madeleine. La seconde fois, on le trouve également à Decize, le 11 août, en compagnie de M^e Jean de la Taignière, faisant copier des pièces pour un procès, au sujet de la justice de Bruneteau, entre le comte et Guillaume Pioche, chevalier.

C'est M^{re} Guide qui a le maniement des deniers ; on le voit, tour à tour, faire payer au prieur de Notre-Dame du Pré-lès-Donzy une rente d'un dixième, qui lui était due sur le prix de la vente du poisson de l'étang de Manay (1) (aujourd'hui Vielmanay) ; faire transporter à Donzy les vins du Coudray (2), et faire payer 6 livres à une bourgeoise de Donzy qui avait prêté pour ce charroi un cheval, lequel était mort ; faire porter du Coudray une coupe dorée qui fut donnée à Gautier le Physicien ; aller de Donzy à Entrains (3) et à Druyes (4) chercher des deniers prêtés au comte, faire lever les tailles dans le comté, etc.

Nevers, épousa, avant le 24 août 1272, Charles de France, comte d'Anjou, roi de Sicile, frère de Louis IX, dont elle fut la deuxième femme. Restée veuve le 7 janvier 1285, elle se retira à Tonnerre, y fonda l'hôtel-Dieu, qui existe encore, et y mourut le 5 septembre 1308. On y voit encore son tombeau. C'était la sœur d'Yolande de Bourgogne, comtesse de Nevers, femme de Robert de Flandres, dont le tombeau a été recueilli à la Porte-du-Croux.

(1) Vielmanay (Nièvre), arrondissement de Cosne, canton de Pouilly.

(2) Le Coudray : à cause du vignoble, il y a lieu de reconnaître la situation de ce lieu en la commune de Neuvy, arrondissement et canton de Cosne, où Soullait (*Dictionnaire topograph.*) indique un fief, plutôt qu'au Coudray, arrondissement de Cosne, canton de Donzy.

(3) Entrains (Nièvre), arrondissement de Clamecy, canton de Varzy.

(4) Druyes (Yonne), arrondissement d'Auxerre, canton de Courson.

Un autre comptable est Jean Martin, qui parait avoir habité Donzy : il fait plusieurs voyages, l'un à Paris, un autre en Flandres, en passant par Provins, où il emmène sur une charrette 1.100 livres pour faire un paiement, le lundi après la quinzaine de la Pentecôte ; il y retourne, de Metz-le-Comte, faire un second paiement, de même somme, en emmenant cette fois l'argent sur des chevaux, le samedi avant la Saint-Jean ; il fait deux voyages de Donzy à Nevers et à Decize pour chercher de l'argent prêté au comte par Michel Tabou. Il achète du vin à Clamecy au prix de 8 livres le tonneau et le fait mener à Druyes.

Le reste du compte a trait à des dépenses de culture, d'autres achats de vin vieux pour l'hôtel de Mesdemoiselles, à Metz-le-Comte, au prix de 50 sols le muid, mesure de Vézelay ; de vin nouveau, acheté à Metz-le-Comte, au prix de 30 sols le muid.

Mentionnons encore des réparations à la toiture du four du Comte à Nevers ; à la prison du château de Donzy, que l'on agrandit ; des sommes payées à Guillaume de Bruges, chevalier, pour l'hôtel du comte, et à Guy Le Prestre, pour celui de Mesdemoiselles.

Le troisième document, composé de cinq morceaux de parchemin de 250 millimètres de largeur, a formé un rouleau d'une longueur indéterminée. Il y a lacunes entre le premier et le second, le second et le troisième ; les autres s'encadrent les uns dans les autres et forment une suite. Le troisième fragment est rongé dans le sens de sa longueur ; tous sont fortement endommagés par l'humidité et les rongeurs.

Ce sont les fragments d'un compte des dépenses journalières du comte Louis I^{er}, fils de Robert et d'Yolande de Flandres, allant dans l'état primitif, ainsi que l'indique le titre écrit au dos, du 1^{er} novembre 1299 jusqu'au 1^{er} mai 1300.

Il est très intéressant en ce qu'il énumère jour par jour l'itinéraire du comte constamment en déplacement, les personnes à qui il donne à dîner et à souper, ou chez lesquelles il va dîner et souper.

Le deuxième fragment, séparé du premier et du second par une lacune, ne peut être daté avec certitude, aucun synchronisme de fête n'y étant indiqué. La mention journalière de poissons consommés par le comte et sa maison, quelques données prises à un mémoire d'épicerie inscrit au dos, indiquent que cette partie du compte doit se rapporter au Carême de 1300 (24 février-premiers jours d'avril); les dates certaines reprennent avec le 4 avril.

Toutes les dépenses faites dans l'étendue du comté sont accompagnées en regard d'une colonne où sont portées les subsistances en vin, poissons et avoine pour les chevaux prises dans les provisions des diverses résidences comtales, et le nombre de chevaux du comte et de sa suite.

On voit le comte, venant évidemment du Nivernais, se diriger, par Villeneuve-Saint-Georges et Paris, où il fait séjour sur la Flandre; séjourner auprès de son père et de son grand-père, le comte Guy de Flandres; passer chez son oncle Guillaume de Flandres, sire de Termonde; chez son beau-frère Enguérand IV, sire de Coucy, et se diriger vers Rethel. Là, nous le perdons de vue; nous voyons vaguement, par le compte d'épicerie, qu'il a dû passer à Bar-sur-Aube, Bray-sur-Seine, Epernay, Vinay. Quand nous le retrouvons, il est à Decize. Il va dîner à Lucenay-les-Aix chez Hugues Pioche, au prieuré de La Fermeté, où il régale les nonnains en leur donnant soixante brèmes; à cette date, le comptable, maître Pierre le Chapelain, a omis de nous dire que le soir le comte va dîner et coucher à Nevers, d'où nous le voyons repartir quatre jours

plus tard pour Decize, en passant par Rosemont, où il va déjeuner chez le seigneur, Hugues de Thiangès. Ensuite, nous le voyons arriver à Clamecy le 7 avril, y recevoir le comte d'Auxerre, Guillaume de Chalon, son cousin germain, puis se diriger par la Puisaye, Saint-Fargeau, Cépoï, etc., sur Paris, y voir un cousin germain de son père, Jean, sire de Dampierre, en repartir au bout de trois jours, revenir à Druyes, Metz-le-Comte, où il passe deux jours; puis aller à Tonnerre voir sa tante, la reine de Sicile; faire une pointe jusqu'à l'abbaye de Fontenay, près Montbard, puis revenir à Asquin-sous-Vézelay, où s'arrête le compte.

Dans ce dernier voyage, lui et sa suite ont trente-deux chevaux. En Nivernais, à l'époque du Carême, il en avait cinquante-deux avec lui.

Le compte n'entre pas dans les détails de la dépense.

Au dos est un compte d'épicerie qui nous fournit quelques prix. C'est ainsi qu'une friandise de l'époque, le gingembre confit, vaut 7 sols parisis la livre, prise à Paris; la grosse dragée, prise à Bray-sur-Seine, vaut 9 sols parisis la livre; la canelle, prise à Nevers, 6 sols tournois; la livre de poivre, 6 sols tournois; le gingembre, 5 sols tournois la livre; le safran, 20 sols tournois; la cire, à Paris, 2 sols 1 denier parisis; à Epernay, 3 sols parisis; à Mézières, 3 sols 6 deniers parisis; à Vézelay, 2 sols 5 deniers tournois.

En même temps que la cire, on prend toujours une marchandise appelée le lignement, probablement de la mèche, pour faire les chandelles; à Mézières, cela vaut 9 deniers parisis la livre; à Vézelay, 6 sols tournois. A Vézelay également, la grosse dragée est payée 8 sols tournois la livre.

Tels sont les renseignements que nous trouvons dans ces fragments, les seuls pour le XIII^e siècle. Ensuite il n'y a plus rien jusqu'à 1400.

I

FRAGMENTS DE COMPTE

DE LA FIN DU XIII^e SIÈCLE

Des châtelainies du comté de Nevers

De...

Des...

Dou...

De la coustume...

Des terraiges...

Dou Chesaul Petit...

...ent nichil, car il fu en sombre.

.. Somme d'avoine, xxii muis, vii bichez.....

Des vins de Cuphi. Ils furent mené à Nevers.

.. Somme d'avoine.

Des foens de Cuphi. Ils sont au leu.

Des foens de Chasteaulneuf : l'on en compte en la recepte
de l'argent pour le tout quatre livres deux solz.

De Disise.

De l'acensement des molins qui furent es Billez, vi^{xx} bichez
de froment dont en a paiée pour le cens des molins
xiii bichez de froment. Item, vendu à Charlet, si comme
il apert en la recepte de l'argent pour vii livres dis solz,
le bichet entour vint et neuf deniers, lxii bichez de fro-
ment. Item, vendu à Brisepot, si comme il apert en la
recepte de l'argent pour quatre livres wit solz, le bichet
deux solz ; xliiii bichez... Somme de froment, vi^{xx}
bichez.

De l'acensement des molins dessusdiz xii^{xx} bichez de seigle..
dont on a quitté Brisepot pour la creue des eaux, pour
le remuemant des molins et pour batemant qu'il fist
entour les escluses des molins... bich. de seigle vendu à
Charlet, si comme il apert en la recepte de l'argent pour
sis livres, c'est le bichet deux solz, lx bichez. Somme
des seigles, vi^{xx} bichez.

Des grenes de Disise, lx bichez d'orge qui sont vendu à
Tistart, si comme il apert en la recepte de l'argent, pour
quatre livres; le bichet, seze deniers; lx bichez d'orge.
Somme d'orge, lx bichez.

De la marechaucée d'enviرون Disise... iii^e bichez d'avoine...
A Perrin Loe, pour le despens mon seignour Girbert
pour plusours foyz alant au Dauphin d'Auvergne et à
l'estang de Rix Creux que il fist peschier, xxii bichez et
demi d'avoine. Item, à lui pour le despens des charretes
empruntées qui amenerent busche contre la venue mon
seignour, iii bichez d'avoine Item, a lui pour les despens
mon seignour à Disise, après la quinzaine de Pasques, si
comme il apert par un breцерel de mon seignour Guil-
laume de Bruiges, clxxiiii bichez et demi d'avoine.
Item, à lui pour le despens mon seigneur Guide, à Disise,
par deux foiz et pour le despens des grues xvi bichez
d'avoine. Vendu à Perrin Loe, si comme il apert en la
recepte pour cinquante et sis solz, le bichet dit (*sic*)
cinq deniers. iii^{xx} iii bichez d'avoine. Somme d'avoine,
iii^e bichez.

Des vins de Disise viez, iii tonneaus. Item, des vins d'antan
et de Champvert, vi tonneaus; somme : ix tonneaus
pour les despens l'arcevesque de Sanz, qui fust au
chastel de Disise, et pour mon seignour, à la quinzaine
de Pasques... et pour vin qui s'en ala et widances de
tonneaus..... Charlet, si comme il apert en la recepte,
vi tonneaus. Somme : ix tonneaus.

Des terres gaaignables de Courcelles, pour le tout, **iiii** bichez d'orge, qui sont [ven]dus à Perrin Gaut, comme il apert en la recepte de l'argent pour sis solz, le bichet dis wit deniers.

Chanvert.

De Jehan de MontFaucon, que il doit chacun an heritablement à mon seigneur sus son molin et sus tout son heritaige, **xii** bichez de froment qui sont vendu audit Jehan et à Jeuffroy, son frère, si comme il apert en la recepte de l'argent, pour trente solz.

Item, de Jehan de MontFaucon, que il doit chacun an héritablement sus son molin et sus tout son héritaige : **xviii** bichez de seigle qui sont vendu audit Jehan et à Jeuffroy, son frère, si comme il apert en la recepte, pour trente solz le bichet, vint deniers.

Dou molin de Chanver, **vii^{xx}** bichez d'évoine, qui sont vendu à Huguenin le Somelier, si comme il apert en la recepte, pour cent solz, le bichet wit deniers.

Des vins d'illeuc : il furent menei à Disise.

Des foens viez de Chanver : l'on en compte pour la moitié cinquante solz et l'autre moitié fu menei à Disise.

Gaanay.

Dou molin qui fu Milet de Saint-Hilaire, xl bichez de froment.	Vendu au chastel de Montambert, si comme il apert en la recepte de l'argent, pour cin[quante] solz six deniers ; le bichet, deux solz sis deniers ; xli bichez de.....
---	---

Dou molin de Pomereul, **i** bichez de froment.

De la coustume des Bordes, iii bichez de froment.	Item, vendu à Guyot Le Gendre, comme il apert en la recepte de l'argent, pour quinze.; le bichet, trente deniers, vi bichez de froment. Somme de froment, xlvii bichez.
--	---

De la terre que Caorsins tienoit, II bichet de froment.

De l'osche Berthier, I bichet de froment.

Somme de froment, XLVII bichez

La coustume des Buyssières, IX bichez de seigle.

Dou champ Romon, III bichez de seigle.

Dou champ Bertier, nichil, car il fu en sombre.

Dou champart de l'Eschat Re...ing d'Anlezi, VI bichez de seigle.

De la terre que Caorsins tienoit, II bichez de seigle.

..... de seigle, XX bichez vendu à Guiot Le Gendre, si
comme il apert en la recepte pour... . solz le bichet. ...

II

FRAGMENT DE COMPTE

DE 1294 OU 1295

Du comté de Nivernais

A Jehan Boiaul, de Donzi, pour biner et rebiner la vigne et les osches dou chastel de Donzi et pour autres choses faire au chastel de Donzi, XLIII solz.

Item, à lui qu'il bailla à Regnaut Raischon pour amener les blez des granges et pour garder les prez, XV solz VIII deniers.

Au Prieur dou Prei, que Messires lui devoit d'arrérages pour le disieme de l'estang dou Maanois, de la vente qui fu faite puis le jour..... à..... de Donzi dou commandement Monseignour Guyde, XVIII livres.

res lui devoit pour le disième de
qui fu faite darrainement, qui
e, à Huguenin dou Cemelière et
Clamecy, dou commandement
livres.

zi, que on li donna dou com-
our vin que il donna à Mon..
es à Donzi, et pour autres
'onseignour. ...

nour, de Donzi, pour un
'onseignour pour aidier à
Donzi l'an quatre vint et
les vins, dou comman-
ivres.

le Perron, seignour de
spens alant et venant
'ignour de Flandres à
xxxv livres tournois.

son despens alant
siège à quarente
xx livres tournois.

cel ost jusque à
livres tournois.

rée dou pois de
ta dou Codrel
livres x solz.

en Flandres,
pour mener
de Donzi à
le Provins
tournois.

Item, à lui, pour ses despens d'aler à Florence.

xxx livres tournois.

Item, à lui, pour son service de ce terme.

c livres tournois.

A Mon seignour Regnaut de Lye, pour un chevaul achatei de lui, que Mon seignour Guydes en mena en son pays.

xv livres.

A Jaquet de Clameci, pour un chevaul liart achatei de lui, que l'en mist ès li[m]ojns de la charrete.

ix livres vi deniers.

Somme des Jehan Cervenier, v^e xxvii livres xvi solz iii deniers.

A Jehan Martin pour les despens Mon seignour Guydes et lui alanz par deux foiz à Druye, à Entrain après Penthecoste pour querre deniers que on avoit presté à Entrain à Mon seignour et pour autres choses faire.

xlvi solz vi deniers.

Item, à lui pour ses despens, alant par deus foiz de Donzi à Nevers et à D[isise pou]r querre les deniers que Michiel Tabou avoit prestei à Mon seignour et les deniers que on li avoit prestez à Disise, et pour chevaus louez à porter les deniers de Disise à Donzi.

xxii solz.

Item, à lui pour son despens de Mayers à Provins le samedi devant la Saint Jehan, pour faire paiement d'entour onze cenx livres que Messires i devoit pour chevaus et pour autres choses et pour ch[eva]ux louez à porter ces deniers.

liii livres iii solz ii deniers.

Item, à lui pour le pré de Clameci clorre et abeuvrer et pour la grange covrir.

xvii solz iii deniers.

Item, à lui pour celui pré faucher, fener et garder et pour le foin porter et metre en la grange.

liiii solz.

Item, à lui pour les despens au.. seignour de Seellières, au.. vicomte, Mon seignour Guyde, Mon seignour Girbert, maistre Jehan de La Taignière, les.. baillis et autres des gens Mon seignour à Verzelay, la voille et le jour de la Magdelaine et lendemain tout le jour, que li.. vicuens et messires Guides s'i demorerent pour la.. royne de Secile qui devoit venir. xi livres vii solz iiii deniers.

Item, à lui pour ses despens alant par la contez, après la Magdelaine pour f[è]re leuer t[ai]lles et fu messires Guydes avec lui par cinc jours, à cinc chevaus et tint feste à Disise de mon seignour Girbert, d..... Nevers et des bourgeois de Disise tout ès despens dou dit Jehan Martin. viii livres xi solz vi deniers.

Item, à lui pour son despens d'aler de Mayers à Paris, le vendredi après [la mart]resche pour paier entour wit cenx livres tournois que messires i devoit par lettres iiii livres xii sols viii deniers.

Item, à lui pour ses despens alant par la contei entour la Saint Remi pour compter ès chastelains et ès forestiers et pour veoir les venenges dou Codrel, de Gachi, de Nevers et de Disise. xlvi solz iiii deniers.

Item, à lui pour quatre tonneaus et une queue de vin viez achatez à Clameci envoiron la Saint Remi, pour mener à Druye, le tonnel wit livres, c'est le mui quarente et wit solz. xxxvi livres.

Item, à lui pour cercles, oselles pour ces tonneaus relier et chargier. xii solz.

Item, à lui pour les despens ès charretiers qui menèrent ces vins de Clameci à Druye, faiz à Clameci. ix sols vii deniers.

Item, à lui pour faire le vin de la vigne Mon.. seignour, de Clameci, pour faire la vigne, venenger et pour char-

TOME XI, 3^e série. 36

roier la venenge et pour une queue achatée, où li vins
fu mis. xii solz, ix deniers.

Item, à lui pour un chevaul liart achatei pour lui.

xvii livres.

Somme des Jehan Martin : **iiii^{xx} xii livres xii solz ii deniers.**

A Mon seignour Phelipe de Flandres, baillei à maistre
Jehan, son clerc, le mardi devant la Touz Saint, que
Messires li presta pour faire les despens Ma dame, sa
femme, pour aler en Bourgoigne. c livres tournois.

A Guillemet de Mayers, pour cinc muis et un sextier de vin
viez achatez de lui envoiron la Saint Remi au mui de
Verzelai, le mui cinquante solz, pour les despens de
l'ostel mes demoiseles à Mayers.

xii livres xii solz ix deniers.

A Fhelippe Vatequin, pour trois muis et une tinée de vin
viez achatée de lui pour les despens l'ostel mes demoi-
seles à Mayers. viii livres.

A de Disise pour tonneaus de vin contenant onze
muis à la mesure de Disise, le mui cinquante solz.

xxvii livres x solz.

A pour s. et deux sommes de vin nouvel à la
mesure de Verzelay achatées par parties à Mayers, le mui
trente solz, pour porter icelui vin et entonner ou celier
Mon [seignour, ou chastel] de Mayers.

xxv livres xii solz.

A Mon seignour Girbert et à Maistre Jehan de La [Taignière]
pour leur [despe]ns faiz à Disise pour quatre jours devant
la Mi Aoust, pour lever les piesces dou [dé]bat qui est
ent[re et] Mon seignour Guillaume Pioche, de la
justice de la vile de Brunetel lez [Disise].

A Jehan de ...rche pour faire affaitier la co[uverture] dou
four de Nevers. x solz.

A Symon le de Nevers, pour son service dettes Mon
seignour ou bailliage de Nevers, dou commandement.....
LX solz tournois.

Au Roux de Que..... que Messires li dona à ses jourz de
Nevers, pour son service d'anmener les tesmoins qui
furent à Verzelay à l'enqueste qui fu faite d'entre Mon
seignour et les moines de Verzelay. c solz.

Au bailliu de Nevers, qu'il reçut par parties de Huguenin
de Germigni, de Durin, et des prévoz de Cuphi, dont il
doit compter. xxix livres xxii solz iii deniers.

Au bailliu de Donzi, bailliée par parties, dont il doit
compter. LX.. livres.

A Pierre Prestin, de Donzi, que il bailla à Maistre Gaidon le
maçon d..... cinquante livres que il devoit avoir pour
faire les [ma]cene[ri]es de la prison dou chastel de Donzi,
dont Jehans compta en despens en son compte de la
Touz Saint l'an quatre vinz et doze dis livres.

XL livres (*sic*).

Item, à lui, qu'il bailla audit Maistre Gaidon pour une
accroissance [faire] en celi prison fors de li..... des cin-
quante livres desus dites pour le commandement dou
vicomte et dou bailliu de Donzi. xii livres.

A Michelet le Veneeur, bailliée par parties dés la Cension
l'an quatre ving et treze jusque à la Touz Sainz ensuient.
xxxiiii livres xv solz.

Item, à lui pour cordes que il fist faire à Nevers.
xxxiii solz iii deniers.

Item, à lui pour une selle qu'il achata à Nevers.
xxxv solz.

A Mon seignour Guillaume de Bruiges, pour les despens
de l'ostel Mon seignour, dont il doit compter.
viii^e xv livres xii solz tournois.

..... pour Guy Le Prestre, pour les despens de l'ostel Mes
demoiseles, dont il doit compter. CLX livres.

..... pour le despens de l'ostel nos demoiseles, dont il
doit compter. VII^e XL livres.

..... d'entour onze cens livres de forz à tournois.
XIII l. xv s.

III

VIII. — *Compotus Domini Petri.*

Comptes Monsieur Pierre le Chapelain des despens de
l'ostel Monsieur le comte de Nevers dès lou prumier jour
de novembre l'an MLXXXIX (*sic*) et dure jusques au mois
de may l'an MCCC.

Correctus.

.
(4 novembre 1299) Merquedi emprès.
.
.
.
(5 novembre) Jeudi emprès au disner.
Somme du disner.
Somme du souper.
Somme du disner et.
(6 novembre) Venredi emprès, au disner [à M]e[leun (1)
et au soir à Villeneuve-Saint-Georges (2).
Somme de despens livres solz
deniers.

(1) Melun (Seine-et-Marne), chef-lieu du département.

(2) Villeneuve-Saint Georges (Seine-et-Oise), arrondissement de Corbeil, canton de Boissy-Saint-Léger.

- (7 novembre) Samedi emprès, au disner et au soir à
Paris
Somme de despens VIII livres xv solz
v deniers.
Somme de parties XII solz II deniers.
Somme de tout : IX livres VII solz VII deniers.
- (8 novembre) Dymanche emprès illuec tout le jour.
Somme de despens : IX livres v solz
VII deniers.
- (9 novembre) Lundi emprès, illuec, et furent avec Mon-
seigneur au disner maistre Jehan Barat
et maistre Florent.....
Somme de despens : XI livres XIII solz
x deniers.
- (10 novembre) Mardi emprès, illuec tout le jour.
Somme de despens : x livres ... IIII deniers.
- (11 novembre) Merquedi emprès, jour S. Martin d'iver, se
parti Mes sires de Paris et fu au disner
à Louvres (1) et emprès disner, s'en ala
à Verbrie (2) (*sic*) au soir et ses hostés
demora à Senl[iz] (3) chevaux et
seze persones.
Somme du disner, XLI solz I denier.
Item, celui merquedi ques (*sic*) Mes sires
s'en ala à Verbrie (*sic*) au soir, il de-
mora avec luy sept chevaus, et fu Mes

(1) Louvres-en-Parisis (Seine-et-Oise), arrondissement de Pontoise, canton de Luzarches.

(2) Verberie (Oise), arrondissement de Senlis, canton de Pont-Sainte-Mayence.

(3) Senlis (Oise), chef-lieu d'arrondissement.

sires sanz son hostel jusques au jeudi
emprès les octaves de ladite feste Saint
Martin (19 novembre).

Somme des despens Mon seigneur par luy.
Item, pour les despens de son hostel par
ce dit temps, et fu ses hostez à Saint
Bavon par troys jours au despens de
l'abbeye.

Somme de ces despens de son hostel
xi livres xiii solz xi deniers.

Somme de tous ces despens : xix livres
vii solz vii deniers parisis.

(19 novembre) Jeudi emprès les octaves de la Saint Mar-
tin se parti Mes sires de Tenremonde(1),
Monseignour son père et fu au disner en
l'abbeye de Saint Bavon (2) et le soir à
P.....(3) as despens dou conte de
Flandres (4) dou tout, fors que avoit ses
hostez en la ville.

Somme de ces et de aumone xxv solz
x deniers parisis.

(20 novembre) Venredi emprès, au disner à Reinné (5) et
le soir à Douay (6) et demorèrent les
sommiers à Felines (7).

(1) Termonde (Belgique), Flandre orientale, à l'est de Gand.

(2) Saint-Bavon, abbaye bénédictine, à Gand, chef-lieu de la Flandre orientale.

(3) Non identifié.

(4) Guy de Dampierre, grand-père du comte de Nevers, mort en 1305, à quatre-vingts ans.

(5) Renaix (Belgique), Flandre orientale.

(6) Douai (Nord), chef-lieu d'arrondissement.

(7) Flines-l'Abbaye (Nord), arrondissement et canton de Douai. Abbaye de bénédictines dont Marie de Dampierre, sœur du comte de Flandres, grand'tante du comte de Nevers, morte en 1302, était abbesse.

Somme du disner xxxviii solz x deniers.....

Somme du soir t v deniers.

Somme du disn[er].....

(21 novembre) Samedi emprès, au disner et au soir à Crèvecuer (1), as despens Mon seignour Guillaume de Flandres sire de [Tenremonde] (2).....

Somme de la disnée des somniers et de aumone xii solz x deniers.

Somme de parties xii solz i denier.

Somme du tout : viii solz xi deniers parisis.

(22 novembre) Dymenche emprès se parti Mes sires de Crèvecuer emprès disner et fu au soir à Saint Quentin (3) et soupèrent avec luy chevalier d'Artoys.

Somme du soir : vi livres xvi solz vi deniers parisis.

(23 novembre) Lundi emprès, au disner à Folembay (4) as despens le seigneur de Coucy (5). ...

Somme du soir liii livres xiiii solz.

(1) Crèvecœur (Nord), arrondissement de Cambrai, canton de Marcoing.

(2) Guillaumes de Flandres, seigneur de Crèvecœur et des Alleux, et, à partir du mois d'août 1246, de Termonde, seigneurie que lui céda son frère, Robert de Béthune, comte de Nevers, était le deuxième fils de Gui de Dampierre, comte de Flandres, et de Mahaud, dame de Béthune. Mourut en 1312. C'était donc l'oncle de Louis, comte de Nevers.

(3) Saint-Quentin (Aisne), chef-lieu d'arrondissement.

(4) Folembay (Aisne), arrondissement de Laon, canton de Coucy-le-Château.

(5) Enguérand IV de Coucy, sire de Coucy et de Marle, épousa, en 1288, Jeanne de Flandres, fille de Robert de Béthune, comte de Nevers, et de Yolande. C'était donc le beau-frère du comte Louis. Il mourut sans enfants en 1310.

(24 novembre) [Mardi] emprès au disner au Pont à Vart (1) et le soir à.....

..... XLIII solz vi deniers.

..... VII livres xi solz ii deniers.

[Somme] du soir ix livres xv solz deniers parisis.

(25 novembre) [Mercredi] emprès, au disner as Loges Saint Bale (2) et le soir.. ..

... deniers parisis valent LXIII solz xi deniers tournois.

..... s. III deniers tournois.

..... s. III deniers tournois.

.

[Jeudi] emprès illuec tout le jour et i estoient cil desus] dit.

Provision : vin xxvii sextiers.

Avoine xl bichetz ch. lx.

Poisson de Ricreus, pot valoir xx sols.

[Vendredi] emprès, illuec tout le jour et i estoient cil] desus dit.

Provision de vin xxvii sextiers.

Avoine de Guillaume de Brifaut xvi bich. ch. lxiii.

Poisson de Ricreus xi brames, i luz, vi luceaus et quatre pyeces de Cuffy, puet valoir xxx sols.

Samedi [emprès, illuec tout le] jour [et] i estoient cil desus-dit.

Provision : vin xx sextiers.

Avoine xxxiii bichetz ch. lii.

Poisson . xii brames, viii tenches, troys luceaus, puet valoir xxix sols.

Somme de despens..... d

Somme des parties..... d

Somme du tout vii livres xvii sols i denier.

(1) Pontavert (Aisne), arrondissement de Laon, canton de Neufchâtel.

(2) Localité qui devait être dans le voisinage de l'abbaye bénédictine de Sainte-Bâle (Ardennes), arrondissement et canton de Sedan, commune de Vrines-au-Bois.

[La direction du comte ici, depuis son départ de Douai, était sur Rethel et Maizières].

Dymenche emprès, illuec tout le jour.	Provision : vin xxx sextiers. Avoine xxxii bichetz ; ch. LII. Poisson xii brames, x tenches.
Somme de [despens] cxviii sols.	Valent xxviii solz.
Lun[di emprès.....] et fut Messires au disner chiés Huet Pyoche (1) à Lucenay-les-Ays (2) et ses hostel demoura à Disise.	Provision : vin xv sextiers. Avoine xxxii bichetz ; ch. LII. Poisson : xii brames, i tenche.
Somme de..... viii deniers.	Valent xix sols.
Mardi [emprès illu]ec tout le jour.	Provision : vin xxv sextiers. Avoine : xxx bichetz, ch. LII. Poisson xx brames, iiii tenches.
Somme de..... iiii livres ix solz iiii deniers.	Valent xix sols.
Merquedi emprès, se parti Messires de Dysise (3) et fu au disner à La Fertey (4) as Nonains et ses hostel demoura à Disise.	Provision : vin xv sextiers. Avoine, xv bichetz, ch. xxvii. Item, de Robert Darain : Avoine xiii bich. ch. xxvii. Item, lx [br]ames pour les noneins de La Fertay.
Somme de despens cv sols i denier.	Item, pour Mon seigneur, pour soy et son hostel xxxiiii. Valent vi livres xv solz.
Jeudi emprès, illuec tout le jour et vint illuec li hostel Monseignour et i furent plusieurs.	Provision : vin xvi sextiers. Avoine xxxv bichetz ch. LII. Poisson xv brames.
Somme de despens viii livres v sols viii deniers.	Valent xv solz.

(1) Huet Pioche devait être un fils de Guillaume Pioche que nous avons vu aller à l'ost du comte de Flandres. Ce diminutif de la forme Hugue indique un jeune homme. Il devait être le petit-fils de Hugues Pioche, chevalier qui testa en 1264. Voir le testament plus loin (IV).

(2) Lucenay-les-Aix (Nièvre), arrondissement de Nevers, canton de Dornes.

(3) Decize (Nièvre), arrondissement de Nevers, chef-lieu de canton.

(4) La Fermeté, prieuré de religieuses cisterciennes (Nièvre), arrondissement de Nevers, canton de Saint-Benin-d'Azy.

Vendredi emprès, illuec et i furent plusieurs des bourgeois de la ville.	Provision : vin xx sextiers. Avoine xxxiiii bichetz, ch. LII. Item, viii anguilles de Manays. Item, xv brames de Dysise. Valent xv solz.
Somme de despens viii livres iii sols ii deniers.	
Samedi emprès, illuec et fu li sires de Rosemont (1) avec Mon seignour et i estoient pluseur.	Provision : vin xx sextiers. Avoine xxxvi bichetz ; ch. LIII.
Somme de despens ix livres iii sols vi deniers.	
Somme de parties xxxvii sols.	
Somme de tout xi livres vi deniers.	
Dymenche emprès, se parti Mes sires de Nevers et fu au disner chiés le seigneur de Rosemont et ses hostel demoura à Nevers au disner ; et le soir fu Mes sires et ses hostel à Disise.	Provision : vin xxii sextiers. Avoine XL bichetz, ch. Lxx. Poisson : xxvii brames viii tanches Valent XL sols vi deniers.
Somme du disner xx sols x deniers.	
Somme du soir iiiii livres xix deniers.	
Somme du disner et du soir cii sols vi deniers (<i>sic</i>).	

(1) Rosemont (Nièvre), arrondissement de Nevers, canton de Saint-Pierre-le-Moittier. Le seigneur de Rosemont était alors Guillaume de Thianges qui avait assisté à l'entrée du comte de Nevers, en avril 1296.

Lundi emprès, illuec tout le
jour et vindrent li sires de
la Fertey (1), li sires d'Ap-
remont (2) et le conseil Mon
seignour pour la journée dou
bailly d'Auxoys et de Seguin
de Chamlemis (3) et iot mout
de chevaliers et d'escuiers
dou pays.
Somme de despens **iiii livres**
vii sols iii deniers

Provision : vin **xxxvii sextiers**.
Avoine **l bichetz**, ch. : **iiiixx xiiii**.
Poisson : **xxvii brames**, **iii tenches**,
1 luz.
Puent valoir **iiii livres viii sols**
vi deniers.

.
.
.
[4 avril 1300] [Lun]d[i] e[m]près illuec tout le jour.
Somme de despens **vi livres**.
[5 avril] Mardi emprès illuec tout le jour.
Somme de despens **ix livres v solz xii deniers**.
[6 avril] Merquedi emprès au disner et au soir à
Somme de despens **viii livres ii solz x deniers**.
[7 avril] Jeudi emprès au disner et au soir à Cla-
meci (4).
Somme de despens **vi livres xvi solz iii deniers**.

(1) Le sire de La Ferté-Chauderon devait être encore Guichard de Chatelperron, que nous avons vu aller à l'ost du comte de Flandres jusqu'à Compiègne avec quarante-trois chevaux. Il assista à l'entrée du comte à Nevers en avril 1296. Il était mort en 1302, époque où Isabeau Chauderon, sa veuve, et Hugues de Chatelperron, font une vente.

(2) Apremont (Cher).

Le sire d'Apremont était Guillaume des Barres, qui vécut au moins jusqu'en 1330. Il était fils de Pierre des Barres, seigneur de La Guerche et d'Apremont.

(3) Seguin de Champlemy, seigneur de Boisjardin (Nièvre, arrondissement de Cosne, canton de Donzy), était mort avant 1327.

(4) Clamecy (Nièvre), chef-lieu d'arrondissement.

Somme de ces tornois cLl livres XVIII sols VIII deniers.

- [8 avril] Venredi beneoit emprés illuec
Somme de despens IIII livres x.....
- [9 avril] Samedi emprés, vigille de Pasques, fu Mes-
sires.
Somme de despens xxvi livres II solz III de-
niers.
Somme de parties xviii solz III deniers.
Somme de tout xxviii livres x solz XI deniers.
- [10 avril] Dymenche emprés, jour de Pasques, illuec au
disner.
d'Auxerre (1) et le soir fu Mes sires et licuens
d.
Somme du disner xxxv livres II sols I denier.
Somme du soir IIII livres XIII solz II deniers.
Somme du disner et du soir xxxix livres XVI
sols.
- [11 avril] Lundi emprés, au disner illuec et au soir s'en
ala Messires... .
Somme du disner vi livres XI solz VI deniers.
Somme du soir xxxiiii solz II deniers.
Somme du disner et du soir viii livres v sols.
- [12 avril] Mardi emprés au disner à Saint Fargeau (2)
et le soir à.
Somme du disner Lxxii solz II deniers.
Somme du soir ix livres II solz III deniers.
Somme du disner et du soir xii livres xiiii sols
v deniers.

(1) Le comte d'Auxerre était Guil'aume de Chalon, fils de Jean de Chalon, seigneur de Rochefort et d'Alix de Bourgogne, sœur d'Yolande et de Marguerite, reine de Sicile, et par conséquent le cousin germain du comte de Nevers.

(2) Saint-Fargeau (Yonne), arrondissement de Joigny, chef-lieu de canton, appartenait alors à Jeanne de Toucy, veuve de Thibaud II, comte de Bar.

Somme de ces paris cxxvii livres vi sols vi deniers.
Valent cxxliii livres iii solz i denier.

[13 avril] Mercredi emprès au disner as Loges de
Cep (1).... et au soir à Nemours (2).

Somme du disner LVIII sols III deniers.

Somme du soir VIII livres III sols.

Somme du disner et du soir XI livres xx. ...

[14 avril] Jeudi emprès, au disner et au soir à..... et y
fu li sires de Dampierre (3) au soir.

Somme de despens XVI livres x sols VII deniers.

[15 avril] Vendredi emprès au disner et au soir à..... le
soir à Paris.

Somme du disner LXIII sols VII deniers.

Somme du soir x livres XI sols.

Somme du disner et du soir XIII livres xv solz
VII deniers.

[16 avril] Samedi emprès, illuec tout le jour.

Somme de despens XIII livres XIII solz XI de-
niers.

Somme des parties ... cv solz VIII deniers tour-
nois.

valent III livres, III sols VI deniers parisis.

Somme de tout, xvii livres XIX sols v deniers
parisis.

[17 avril] Dymenche emprès, illuec tout le jour.

Somme de despens xv livres, xvii solz.

[18 avril] Lundi emprès, illuec, et fu li sire de Dampierre.

Somme de despens XIX livres v solz.

(1) Les loges de Cepoy devaient se trouver près du village de ce nom, au bord de la forêt de Montargis. Cepoy (Loiret, arrondissement et canton de Montargis.

(2) Nemours (Seine-et-Marne), arrondissement de Fontainebleau, chef-lieu de canton.

(3) Le seigneur de Dampierre était Jean II, fils de Jean I^{er}, seigneur de Dampierre, lequel était frère cadet de Guy de Dampierre, comte de Flandres ; il mourut en 1307. C'était l'oncle à la mode de Bretagne du comte de Nevers.

[19 avril] Mardi emprès se parti Mes sires de Paris et fu
au disner à Ville neuve Saint Georges et au
soir à Meleun.

Somme du disner LXV solz.

Somme du soir : vii livres xii solz iii deniers.

— Somme du disner et du soir : xⁱ xvii^e iii^d.

[20 avril] Merquedi emprès, au disner à Nemous et le
soir à Montargis (1).

Somme du disner LXIII solz ii deniers.

Somme du soir vii livres ix solz xi deniers.

Somme du disner et du soir : x livres xv sols
vii deniers.

[21 avril] Jeudi emprès, au disner à Chasteillon (2) et le
soir à Bléneau (3).

Somme du disner LXII solz ii deniers tournois.

Somme du soir vii livres xix solz vi deniers.

Somme du disner et du soir xi livres xx de-
niers tournois.

[22 avril] Venrediemprès, Provision de Girart le..... oys.
audisneretau Avoine xxiiii bichetz, ch. xxxii.
soir à Druye
(4).

Somme de des-
pens vii livres
vi solz iii de-
niers.

(1) Montargis (Loiret), chef-lieu d'arrondissement.

(2) Chatillon-sur-Loing, aujourd'hui Chatillon-Coligny (Loiret), arron-
dissement de Montargis, chef-lieu de canton.

(3) Bléneau (Yonne), arrondissement de Joigny, chef-lieu de canton.

(4) Druyes (Yonne), arrondissement d'Auxerre, canton de Courson.

- [23 avril] Samedi emprès, Provision du chastelain de Mayers.
au disner et Vin xv sextiers.
au soir à Ma- Avoine xxiiii bichetz ; ch. xxxii.
yers (1).
Somme de des-
pens iiii li-
vres iii solz
vi deniers.
Somme de par-
ties ... xxxvii
sols viii de-
niers.
Somme de tout
vi livres ...
xiiii deniers.
- [24 avril] Dymenche em- Provision : vin xx sextiers.
près , illuec Avoine xx bichetz ; ch. [xxx]i.
tout le jour.
Somme de des-
pens iiii li-
vres iii solz
ix deniers.
- [25 avril] Lundi emprès, Provision : vin xx sextiers.
illuec tout le Avoine : xxiii bichetz, ch. xxxvii.
jour et i fu-
rent pluseur.
Somme de des-
pens...cix sols
iii deniers.

(1) Metz-le-Comte (Nièvre), arrondissement de Clamecy, canton de Tannay.

Somme de ces tornois LXXVI livres VIII solz XI deniers.
 Somme du mois d'avril III^e LII livres X solz VI deniers.

[26 avril] Mardi emprès se parti Mes sires de Mayers et fu au disner à Esquein (1) et le soir à Nanyers] (2).

Somme du disner XLVII solz IX deniers.

Somme du soir CVII solz XI deniers.

Somme du disner et du soir VII livres XV solz VIII deniers.

[27 avril] Merquedi emprès, au disner et au soir à Tonnerre (3) et fu Mes sires avoec la royne de Secile et ses hostel en la ville.

Somme de despens VII livres III solz IX deniers.

[28 avril] Jeudi emprès, au disner à Ravières (4) et le soir à l'abbaye de Fontenoy (5) ès despens d'icelle abbaye.

Somme du disner L solz VI deniers.

[29 avril] Venredi emprès, au disner à Lesignes (6) et le soir à Tonnerre.

Somme du disner XXXIX solz III deniers.

Somme du soir CVII solz VI deniers.

Somme du disner et du soir VII livres VI solz IX deniers.

[30 avril] Samedi emprès au disner et au soir à Esquein souz Vézelay.

Somme de despens CXIX solz II deniers.

Somme de parties XXX solz X deniers.

Somme du tout VII livres X solz.

(1) Asquins (Yonne), arrondissement d'Avallon, canton de Vézelay.

(2) Noyers (Yonne), arrondissement de Tonnerre, chef-lieu de canton.

(3) Tonnerre (Yonne), chef-lieu d'arrondissement.

(4) Ravières (Yonne), arrondissement de Tonnerre, canton d'Ancy-le-Franc.

(5) Fontenay, près Montbard, abbaye cistercienne (Côte-d'Or), arrondissement de Semur, canton de Montbard.

(6) Lézignes (Yonne), arrondissement de Tonnerre, canton d'Ancy-le-Franc.

Somme de despens par journées M. v^e XXX l
vres IX solz v deniers.

Somme de cire et espices CLXXX livres III so
VII deniers.

Somme de grosses parties VI^e LIX livres VII so
II deniers.

Somme de dettes payez XL livres.

Somme de chaucelemente XIII livres XV deniers

Somme de tous despens faiz par cest compt
II^m III^e XXIII livres XVII deniers.

Et la reçoite fu II^m III^e LX livres VIII sol
IX deniers.

Restat que messires Pierres dut à Monseignou
XXXVI livres VIII solz III deniers par ces
conte.

Et Mes sires li devoit de restat de son compte
devant cestui III^e X livres XI solz IX deniers

Ensinc dut Messires à Monseignour Pierre de
restant de ce compte III^e LXXIII l. III s. v d.

Et partant est Monseigneur quites à lui de
restat de son compte devant cestui.

Conté à Disise présens Mon seignour le conte,
Mon seigneur Regnout de Venent, Maistre
Gautier, frère..... m]aistre Jehan.

(*Au dos*).

CIRE ET ESPICES

- (1299, 5 novembre) Pour trente [livres] et demie de gingimbrat pris par Boistel à Paris le jeudi devant la feste S^t Martin..... la livre deus..... valent IIII livres XI solz I denier parisis. Item, pour deus livres de gingembre confit, la livre sept solz, valent XIII solz..... parisis valent VI livres XII solz VII deniers ternois.
- (1299, 28 novembre) Pour vint..... de cire prise à Bar sur Aube (1) par Guillaume de Bediers le samedi devant la S^t Andr... et pour cinq livres de lignement LXX solz VIII deniers ternois.
- (1299, 9 décembre) Pour quatre livres de grosse dragée prise à Bray (2) par Guillaume le Chambellain le merquedi emprès la saint Nicholas d'yver, la livre ix solz, valent xxxvi solz Item, pour deus... de cire... pour saeler, v solz. Tout XLI solz.
- (1299, 13 décembre) Pour troys livres de kanelle prise à Nevers par Bernart le Keu le dymenche emprès la saint Nicholas d'hyver, la livre sis solz, valent xviii solz. Item, pour quatre livres de gingembre xx solz. Item, pour troys livres de poivre xviii solz. Item, pour demie livre de saffran, x solz. Tout LXVI solz.

(1) Bar-sur-Aube (Aube), chef-lieu d'arrondissement.

(2) Bray-sur-Seine (Seine-et-Marne), arrondissement de Provins, chef-lieu de canton.

- (1299, 15 décembre) Pour sexante et dis livres de cire prise à Nevers par Guillaume le Chambellain le jour sainte Luce, la livre vint et... denier, valent viii livres iii solz iii deniers. Item, pour un sac viii deniers. Tout : viii livres iii solz.
- (1299, 23 décembre) Pour vint livres de cire achetée à Bray sus Seine par Guillaume de Bediers le merquedi devant Noël, la livre..... solz hwit denjers, valent liii solz iii deniers. Item, pour lignement ii solz. Tout, lv solz iii deniers.
- (1299, 28 décembre) Pour sexante livres de cire prise à Paris par Guillaume le Barbier le lundi emprés Noël, la livre deus solz i denier, valent vi livres v solz. Item, pour douze livres de lignement v solz. Item, pour dis et neuf livres sis onces de gingimbrat pris adonc liii solz viii deniers. Item, pour espices prises par Boistel environ la Saint Jehan pour Madame lvii solz viii deniers. Tout xi livres ii solz iii deniers parisis, valent xv livres ii solz xi deniers tornois.
- (1300, 7 janvier) Pour vint hwit livres de cire prise à Esparnay⁽¹⁾ lendemain de l'Apparition par Guil[laume de Besdi]ers, la livre, trois solz, valent iii livres [iii]i solz. Item, pour celle cire porter à Vinay⁽²⁾ xii deniers. Tout, iii livres v solz.

(1) Epernay (Marne), chef-lieu d'arrondissement.

(2) Vinay (Marne), arrondissement et canton d'Epernay.

- (1300, 29 janvier) Pour quatre v[*int*] et troys livres de cire prise à Maysière (1) le samedi devant la chandeleur par Guillaume le Chambellain, la [livre] trois solz vi deniers parisis, valent x livres vii solz vi deniers. Item, pour seize livres de lignement, la livre neuf deniers, valent xii solz. Item, pour espices prises adonc pour faire claré pour Madame xvii solz. Tout xi livres xvi solz vi deniers parisis.
- (1300, 5 février) Pour..... et deux livres de cire p[*rise*] à Chaugne par Guillaume le Chambellain le samedi emprès la Chandeleur, la livre..... solz dis deniers, valent lxii solz iii deniers tornois.
- (1300, 14 février) Pour cinquante livres de cire prise à Verzelay le lundi emprès les octaves de la chandeleur par Boistel, la livre deux solz cinc deniers, valent vi livres xi deniers. Item, pour douze livres de lignement, la livre sis deniers, valent vi solz. Item pour..... et cire chauffer xii deniers. Tout..... livres viii solz.
- Pour deus livres et demie de..... et une livre et demie grosse dragée prise à Verzelay....., adonc, la livre hwit solz valent..... une livre et demie de çucere rosat xii solz vi deniers..... lectuaire que maistre Hug..... fu malades à Clameci et ne fu pas adonc.....

(1) Maizières (Ardennes), chef-lieu du département.

- (1300, 24 février) Item, pour ging[embrat.....] le lundi
après les octaves de la [Chandeleur.....]
tout LXIII.....
- (1300, 24 février) Pour sextante..... le jour des Cendres,
la livre deus solz.....
- Pour donn..... v solz, tout vi livres
x solz parisis, valent.....
- Pour..... par Bernart le Keu le sa-
medi.....
- la livre III solz vi deniers valent.....

Sommes de grosses parties.....

Dettes poiez par cest co]mpte.....

- (1299, 8 novembre) A Ferri Taschier de la somme d'argent
que il presta à Mon seignour ponr
tro.... à Paris le dymenche devant la
Saint Martin d'yver XL livres [par le]
commandement Monseigneur Jeha.....

(Cet article a été biffé) A Symon Rose, bourgeois de Meauz, en

- (1300, 16 février) rabat de quatre vinz livres que Mes
sires li devoit par lettres, poié par
Guillaume le chambellain le Merquedi
emprès les octaves de la Chandeleur
XL livres et en donna lettre dou signet
Symon son fil.

Somme de dettes poiez XL li-
vres ternois.

Chaucement pour la maisnie de l'ostel Mon seignour pour le
terme de Pasques en l'an mil trois cenz :

A Colin Le Maut.	xii s. vi d.	A Lauvergat....	xii s. vi d.
A Hauce Pie....	xii s. vi d.	A Renaut de Mon-	
A Guillaume de		tauban	xii s. vi d.
Bediers	xii s. xi d.	Au Mareschaudot	xii s. vi d.
A Glo de Leu....	xii s. xi d.	A Symon des Sau-	
A Perreau de		miers.....	xii s. vi d.
Monceaux	xii s. vi d.	A Jehan de Sa-	
A Jaquemin du		clières	xii s. vi d.
Ser.....	xii s. vi d.	A Mahaut des	
A Robin de Re-		Granz champs.	xii s. vi d.
thel	xii s. vi d.	Au Flament.....	vi s. iii d.
A Blaniot.....	xii s. vi d.	Au Canet.....	vi s. iii d.
A Muschin.....	xii s. vi d.	A Jehan du Four.	xii s. vi d.
A Richardin	xii s. vi d.	A Aillet.....	xii s. vi d.
A Deniset	xii s. vi d.		

IV

1268, juin. — Testament de Monseigneur Hue Pioche :

In nomine Patris et filii et spiritus sancti, amen. [Je, Hue Pioche, chevalier, ... estans sains et alegre set en ma bone [memoire voil et commant que ma da[rr des et voil premierement a gens do suis recors que une ens soent essises a pou s cens livres de tournois hoirs mon seignor Guillaume Dauté xL livres... es hoirs mon seignor Gallois de Marle vint livres de tournois pour quatre vins livres de tournois que ge doi Milon mon frere. Et voil que cil dote qui san.... paies Guillemot le..... xI livres et vi s. de viannois..... c. s. de v... Macé de Dompierre cv livres de viannois. Agnes de x livres de viannois escuer, xxx livres de viannois. Dam Robert de Druise n Guillaume de tornois. Bertran Boiche de Vézelay IIII livres x s .. Odenin de Breulle tornois. Et voil encor et comman que CCC et LX l., ... dou mandement Jouhan mon fil et promis a eseoir soent essises Jouhan mon fil. [Et pour] totes ces choses faire ge ordenei et fais [mon exécuter de mon testament] le religieux homme G[uillaume] abbé de Flavignie(1) et Milon chevalier mon frere tez mes biens mobles et non mobles et enloiois en la main de....

(1) Guillaume II du Fossé, abbé de Flavigny, diocèse d'Autun, ordre de Saint-Benoît (1262-1272).

..... de ces choses essevir. Voil encor que mi
autre clains se nuns en est soent amandé par ces
presentes lettres affaire et essentir ont jure Guillaume et
Jouhan mes filz, et Agnes femme doudit Guillaume mon fil.
En tesmoignaige de laquel chose ge ha prié et requis le reli-
gieux Amé, abbé de Saint Estiene de Dijom (1) que meist son
seaul avec le mien en ces présentes lettres. Ge Amé, abbes de
Saint Estiene de Dijom desus dit, à la prière et à la requeste
des devant diz Monseignor Huon Pioiche, Guillaume, Jouhan
et Agnes a mis mon seaul en ces presentes lettres. C'est fait
en l'an de nostre seignor mil cc sexante et huyt ou mois de
jugn.

*(Original en parchemin très endommagé — dans les débris
de parchemin venant de l'ancienne Chambre des Comptes de
Nevers. — Archives de la Nièvre, B supplément, liasse I).*

H. DE FLAMARE.

(1) Amé (Amedeus) de Braban, abbé de Saint-Etienne de Dijon, diocèse
de Langres, ordre de Prémontré (1247-1275).

LES JÉSUITES A NEVERS

Au moment de leur suppression

(1762-1763)

Au musée des Archives nationales, à Paris (1), est conservé un ancien et célèbre tableau, portant le titre écrit en lettres d'or de « *Typus Religionis* », et appelé par le catalogue du musée « Vaisseau de la religion ». Ce n'est autre qu'une peinture allégorique, œuvre du début du xvii^e siècle, où l'auteur, inspiré par les meilleurs désirs, a représenté les anges et les hommes, les vertus et les vices, les élus et les réprouvés, mais surtout, voguant sur les flots de la mer de ce monde, dans une sorte de galère, saint Ignace et les autres fondateurs d'ordres religieux, appelant à eux l'humanité. Le vaisseau de la religion parut un peu trop n'avoir point de meilleurs pilote et rameurs que les Jésuites. L'allégorie fut jugée séditionnaire, et, au lieu de servir à leur gloire, contribua à leur perte. Aussi, qu'allaient-ils faire dans cette galère !

Ce tableau suspect fut saisi au collège de Billom, en 1762.

On peut juger de l'émoi qu'il produisit, quand on voit consacrer à sa description neuf pages in-4^e du

(1) Dans la troisième salle.

TOME XI, 3^e série.

« Compte-rendu des établissements des Jésuites à Clermont-Ferrand et à Billom », lu par le président Rolland aux chambres assemblées du Parlement de Paris, le 15 juillet 1763 (1).

Sans nous appesantir sur les faits de l'histoire générale, disons seulement que les Jésuites, terreur du jansénisme parlementaire, furent supprimés en France par l'arrêt rendu en cour du Parlement le 6 août 1762 (2).

Ils durent abandonner leurs nombreux établissements et leurs biens temporels, qui étaient considérables ; nous en possédons les inventaires.

Ils avaient des collèges dans trente-huit villes de France, plusieurs même en quelques-unes : Lyon, Poitiers et Saint-Omer ; des résidences à Guéret et Pontoise ; un noviciat avec maison professe à Paris ; un autre noviciat à Lyon, et en deux villes seulement, Nevers et La Rochelle, un collège et un séminaire (3).

A Nevers donc, chez les Jésuites, les inventaires et les rapports de l'époque (4) vont nous donner une connaissance détaillée du temporel de l'institution.

Le collège et le séminaire, maisons distinctes et éloignées l'une de l'autre, leur appartenaient. Nous parlerons d'abord des bâtiments, terrains, biens, revenus de ces deux établissements, puis des sujets de la Compagnie qui y étaient occupés.

(1) Chapitre 5. Faits relatifs au tableau trouvé dans la chapelle extérieure du collège des ci-devant soi-disant Jésuites de Billom, p. 458-466.

(2) L'édit du roi est de novembre 1764, mais on ne l'attendit pas pour appliquer celui-ci.

(3) Le séminaire de La Rochelle leur avait été donné en 1694.

(4) Dressé concurremment par les officiers du bailliage de Saint-Pierre-le-Moutier et par les officiers de la ville de Nevers.

I. — COLLÈGE

1° SES BATIMENTS ET TERRAINS. — 2° BIENS ET REVENUS

A. *Bâtiments*. — Parmentier a esquisé (1) un aperçu historique du collège de Nevers depuis le vi^e siècle ; nous y voyons que, ici comme partout, les écoles furent établies par le clergé, monastique ou séculier, et que, dans la suite, le chanoine Ecolâtre de la cathédrale avait la direction des écoles publiques (2). Nous allons voir l'origine du collège et du lycée actuel.

En l'année 1525, Léonard Dupontot, bailli de Nivernais, donna au chanoine écolâtre sa maison située *devant le puits des Ardilliers* (3), et qu'on appelait anciennement *la maison de Veaulce* ; il reçut en échange la maison de l'écolâtre, M^e Jean Parent, et celle contigue de Jean Chenaut, toutes deux proches de la Cour des comptes et jointes en une seule, où étaient constituées les écoles depuis 1520, par les soins des échevins de la ville. Ainsi s'opéra le transfert à l'autre extrémité de la cité de ces écoles du cloître Saint-Cyr, nées et entretenues jusque-là à l'ombre de la cathédrale.

Il y a donc près de quatre cents ans que le collège, aujourd'hui lycée de Nevers, se trouve au lieu où nous le voyons.

Les terrains et bâtiments passèrent de la ville aux

(1) *Archives de Nevers*, t. I^{er}, ch. XIII.

(2) Cf. CROSNIER, *Congrég. relig. dans le diocèse de Nevers*, p. 528.

(3) Le puits des Ardilliers avait été réparé en 1516 et 1517. Il subsista jusqu'en 1749. A cette époque, Hugues de Noë s'y étant noyé, le puits fut ôté (*sic*) et adossé au collège. (PARMENTIER, *Archives de Nevers*, II, 112).

Ducs de Nevers et de ceux-ci aux Jésuites en 1572-1577 ; ils furent repris par la ville en 1595, rendus aux religieux en 1605, augmentés vers 1625 par la construction de la nouvelle chapelle (aujourd'hui église Saint-Pierre), puis par l'achat d'un terrain et de deux maisons (1).

L'inventaire de 1762 comprit le mobilier de la chapelle.

Les vases sacrés et ornements étaient, en partie, la propriété de quatre congrégations établies dans le collège : celle des messieurs, celle des écoliers, celle des artisans, celle des pénitents. Des revendications furent faites devant Jean Pannecet, notaire et procureur à Nevers, au nom des messieurs, par Pierre Robin et Edme Roche, et au nom des artisans par Antoine Meunier.

La bibliothèque de la maison se composait de 2.402 volumes, dont 50, proscrits par la cour, furent distraits et mis au rebut.

B. Biens et revenus du collège. — Les biens et revenus du collège comprenaient (2) :

1. Cinq maisons acquises pour le collège par les Duc et Duchesse de Nevers, dont il subsistait encore une, louée 60 livres ;

2 Le domaine de Saint-Eloi, rapportant 198 livres ;

3. Le bois de la Rissote, 45 arpents, plus 7 à 8 arpents de bois dépendant du Coudray et bois de

(1) Les officiers du bailliage de Saint-Pierre-le-Moutier proposaient (en 1762) qu'on transférât dans la chapelle du collège, et la paroisse Saint-Pierre, dont la pauvre église tombait en ruines (sur l'emplacement de la place Guy-Coquille), et celle de Saint-Etienne, dont les offices se faisaient avec incommodité dans l'église des Bénédictins (église actuelle de Saint-Etienne).

(2) Parmentier donne une liste moins complète, I, 318.

Saint-Antoine, rapportant 288 livres (60 livres l'arpent);

4. Une rente de 2.000 livres sur le duché.

Ces quatre articles provenant de la dotation des Ducs et Duchesses de Nevers.

5. La métairie ou ferme de l'Hermitage (sur Coulanges-les-Nevers), affermée 306 livres, qui était la maison de campagne des Jésuites; ils y avaient acquis successivement des héritages, par vingt-un contrats, pour une somme de 3.010 livres;

6. La métairie du Coudray, rapportant 784 livres;

7. La maladrerie de Saint-Antoine, produisant 350 livres;

8. Une pension de la ville, s'élevant à 3.000 livres;

9. Une subvention de la ville pour la distribution des prix, de 200 livres.

Ces cinq articles provenant de la dotation de la ville.

10. Une prébende préceptorale, produisant 120 livres;

11. Le dixme et denier de la menue, rapportant 104 livres;

12. Dix-huit œuvrées de vignes à Garchizy, 80 livres:

13. La vigne des Perrières, à Nevers, 63 livres;

14. Une rente sur les tailles, 25 livres 6 sols;

15. Le terrier, 17 livres.

Les officiers de Saint-Pierre-le-Moultier estimaient que les acquisitions faites par les Jésuites montaient à 13.963 livres, et que la totalité des revenus du collège montait à 7.505 livres, tout compris.

Ce n'était pas énorme. Il est vrai de dire que le revenu du pensionnat formait toujours un compte à part.

Les charges consistaient, après le départ des Jésuites, en :

1. Rentes et directes, 181 livres ;
2. Entretien annuel des bâtiments, 600 livres ;
3. Aux principal et régent, 8.600 livres ;
4. Domestiques, 120 livres.

Le déficit sera donc de 2.196 livres.

Il y a, en plus 21.864 livres de dettes à payer sans compter des réparations considérables à faire.

Tant et si bien, que la seule ressource de la ville se trouvait être, en 1762, de vendre les biens du collège situés à la campagne.

II. — SÉMINAIRE

A. *Bâtiments.* — Le séminaire occupait le bénéfice et les locaux de Saint-Sauveur. L'antique prieuré bénédictin avait été affecté à cet usage en 1709, quand M^{re} Bargédé eut appelé l'ordre de saint Ignace à la direction des jeunes ecclésiastiques (1). Les Jésuites avaient conservé un corps de logis, et construit un nouveau bâtiment, lequel contenait trente-six chambres et quatre salles basses (2).

La vieille église, paroissiale depuis 1218, faisait de droit partie de l'immeuble ; elle servait de chapelle au

(1) V. l'*Histoire du séminaire*, par M. le ch. PAYNARD, *Bull. soc. niv.*, t. XXI, 30 et ss.

(2) Après avoir servi de prison aux prêtres détenus à Nevers sous la Révolution, en 1793, les bâtiments de Saint-Sauveur furent restitués comme séminaire au premier évêque de Nevers après le rétablissement du siège en 1823, avec les cours et la moitié de l'ancien jardin. On fit un second étage, on créa des mansardes, on construisit un corps de bâti-

séminaire, concurremment avec le culte paroissial, dont le curé-vicaire-perpétuel avait la charge.

Les Jésuites de Saint-Sauveur avaient acquis de leurs deniers :

1. Une locature à la Baratte, paroisse du Montot, affermée. 45 livres
2. La moitié d'une maison et deux petits champs au village des Bruyères, affermés 20 —
3. La locature de la Fontaine, à Gimouille. 49 —
4. Deux prés et deux pièces de terre, aux Bruyères. 204 —
5. Quelques maisons et terres achetées pour arrondir divers domaines.

Les revenus du séminaire sont exposés dans l'état suivant :

1. Le moulin de Givry, affermé 13 boisseaux de froment par semaine, 76 à 35 sols. 1.183 —
2. Le terrier, qui produisait. 600 —
3. Le prieuré de Saint-Denis de Palin, en Berry, affermé. 150 —

ment pour installer le réfectoire au rez-de-chaussée et une chapelle au-dessus. L'église avait été vendue comme bien national, elle fut rachetée en 1836, mais les travaux de réparation et de déblaiement la firent écrouler pendant la nuit du 16 février 1838. Cet événement peu rassurant fut l'occasion pour M^r Naudo de transférer le séminaire, en 1840, dans le local, ancien monastère des Ursulines, d'où il vient d'être expulsé par application des lois récentes.

4. Le prieuré de Trévol, en Bourbonnais, affermé	120 livres
5. Le dixme de Nyon, paroisse d'Ouroüer-aux-Amognes, affermé au curé 22 quartaux de froment, mesure de Nevers, à 35 sols. . .	154 —
6. Le dixme de Gimouille, affermé au curé	80 —
7. Le dixme de Rosier, Mars et Maré, affermé au curé de Magny. . .	48 —
8. Le dixme de Plagny, affermé . .	66 —
9. Le dixme de Forge, abonné au chapitre pour	40 —
10. Le dixme des chaumes de Loire et de la Blanchisserie, affermé . .	33 —
11. Le dixme du Coudray, pour la portion qui appartient au séminaire, affermé.	37 —
12. Le dixme de la Vente, affermé. .	12 —
13. Le pré Claris, affermé.	100 —
14. Le petit champ, près le moulin de la Passière, affermé.	16 —
De 15 à 20. Diverses maisons, à Nevers, louées 100, 80, 60, 60, 50 et	30 —
21. La locature à la Baratte, louée. . .	45 —
22. La locature de la Fontaine, louée .	49 —
23. La moitié d'une maison et deux petits champs à Bruyère, loués .	20 —
24. Deux prés et deux petites pièces de terre aux Bruyères, affermées. .	100 —

25	Le domaine de Champagne, de 80 quartellées de gros bled, pro- duisant	1.360 livres
26.	Deux pièces de vignes, l'une en Bel- liveux et l'autre aux Fonderaux, près Nevers, contenant cent œuvrées.	150 —
27.	Les vignes de Champagne, en un seul enclos, tenant à la maison, contenant cent œuvrées. . . .	150 —
28.	Deux contrats, l'un sur les tailles et l'autre sur la ville de Paris, pro- duisant, de rente.	241 —
En tout.		5.238 livres

Les officiers de Saint-Pierre-le-Moutier observent que tous les baux sont entre les mains du syndic du diocèse et prétendent qu'il n'est pas naturel qu'on ait adjugé la totalité du bail du prieuré à 3.325 livres, tandis qu'il y avait en fermes courantes et en objets liquides un revenu de 3.878 livres.

Enfin, on a trouvé lors du scellé apposé dans la maison professe de Paris deux contrats au profit des ci-devant soi-disant Jésuites du séminaire de Nevers, sur les aides et gabelles, l'un de 137 livres 10 sols de rente, fondation de l'évêque Bargedé en faveur d'un élève pauvre ; l'autre de 80 livres 10 sols, provenant d'un accommodement avec les directeurs de l'hôtel-Dieu de Nevers à la suite d'une fondation de messe quotidienne par défunt Charles Roy.

*

Charges annuelles.

1. Portion congrue à payer au curé de Saint-Sauveur.	300 livres		
2. Portion congrue à payer en supplément au curé de Gimouille.	43	—	
3. Portion congrue à payer en supplément au curé de Sauvigny-les-Chanoines .	121	—	
4. Portion congrue à payer en supplément au curé de Magny.	5 livres	10 sols	
5. Taxe annuelle pour droit de patronage à l'ordre de Cluny	20	—	
6. Les décimes	133	—	18 —
7. Entretien de l'église. . . .	200	—	
8. Pensions des pauvres séminaristes.	127	—	
9. Une messe fondée tous les dimanches par les sieurs de Pennerot	31	—	4 —
10. Cent soixante messes par an de la fondation du sieur Charles Roy	80	—	
11. Un professeur de théologie scolastique.	1.200	—	
12. Un professeur de théologie morale.	1.200	—	
13. Un portier servant de jardinier	300	—	

En tout 4.071 livres 15 sols, sans parler d'un receveur.

Avec cela, 1.331 livres 11 sols de dettes actives et 31.344 livres de dettes passives, dont le relevé en détail serait trop long.

En exécution de l'arrêt de la cour du 6 août 1761, qui interdisait aux Jésuites l'instruction publique, les élèves du séminaire avaient été renvoyés le 1^{er} avril dans leurs familles, et l'administration avait été remise par leurs maîtres au bureau de la chambre ecclésiastique. Le chanoine Gondier, syndic du diocèse, commença la régie de ces biens et eut tout de suite à calmer l'émoi des nombreux créanciers du séminaire.

Il eut aussi maille à partir avec les officiers de Saint-Pierre-le-Moûtier, qui firent malgré lui un inventaire comprenant tous les titres et papiers, et établirent un séquestre aux biens dépendant de Saint-Sauveur.

Gondier s'étant pourvu devant la cour, obtint mainlevée du séquestre et restitution des titres, papiers, registres, terriers, etc., mais à charge par lui de nommer un séquestre laïc, assermenté, et tenu de fournir une caution de 10.000 livres.

L'un des créanciers provoqua un autre incident. Cliquet, boucher à Nevers, porteur d'une créance de 10.000 livres, avait acheté aux Jésuites partants tout le bétail du domaine de Champagne. Gondier averti s'était opposé, mais en vain, à l'enlèvement des bestiaux. De là, procès. Gondier prétendit que la vente était frauduleuse et qu'elle rendait impossible l'exploitation du domaine. Le bailliage de Saint-Pierre lui donna raison et Cliquet dut réintégrer le bétail.

Assez ennuyée d'avoir à démêler toutes ces affaires, la cour de Paris regarda de mauvais œil, et avec un

soupçon de fraude, la succession embrouillée des ci-devant soi-disant Jésuites.

B. *Personnel*. — Les décisions inspirées par la haine sont souvent empreintes d'une précipitation fâcheuse. Quand le Parlement eut décidé la dissolution des Jésuites, il fit exécuter la sentence avec une rapidité préjudiciable aux intérêts publics.

La ville de Nevers osa exprimer son regret de voir partir les maîtres du collège. Un nouvel établissement paraissait difficile. Le remplacement du personnel par le moyen soit des communautés religieuses, soit des prêtres séculiers, soit des laïques, paraissait d'autant plus ardu qu'il fallait y pourvoir dans un délai beaucoup trop court, à peine quelques mois. « Nous osons attester, disaient le maire et les échevins de Nevers, que jamais l'abominable doctrine condamnée par l'arrêt de la cour, n'a été enseignée à Nevers par les Jésuites ; nous pouvons même ajouter, sans avoir envie de les favoriser, mais seulement pour rendre à la vérité le témoignage qui lui est dû, que la conduite des religieux de Nevers a toujours été régulière et édifiante, qu'ils ont toujours rempli avec exactitude leurs devoirs à l'égard des enfants confiés à leurs soins, et qu'en leur enseignant les lettres, ils n'ont jamais négligé de les former à la vertu » (1).

Les officiers du bailliage et duché-pairie de Nivernais-Donziais exprimèrent à leur manière la même difficulté de pourvoir au remplacement, faute de nouveaux ecclésiastiques réguliers ou séculiers. « De tous les systèmes d'éducation qu'on peut substituer à l'an-

(1) Mémoire du maire et des échevins de la ville de Nevers en exécution de l'arrêt de Nosseigneurs du Parlement, en date du 6 août de la présente année 1761. — 16 décembre 1761, Michel, maire ; Riffé, Duplessis, Vialay fils et Rubi.

cien, le plus simple, au premier coup d'œil, serait de composer une académie de professeurs à gages, mais c'est celui de tous qui, bien examiné, nous semble entraîner le plus d'inconvénients et de dangers réels. En effet, qu'est-ce, à parler en général, que des maîtres mercenaires, tels que nous pourrions en trouver dans nos provinces, ou, si l'on veut, dans la capitale ; et que doit-on attendre de pareilles gens, si l'on est forcé de mettre entre leurs mains ce qu'on a de plus cher ; en leur supposant même un fond de connaissances suffisant, peut-on se promettre de leur part beaucoup de concert et d'intelligence, une méthode uniforme, un zèle désintéressé, des mœurs irréprochables, des sentiments relevés, une conduite grave et soutenue ? Si, faute de quelqu'une de ces qualités essentielles à tout homme chargé de l'instruction publique, il devient nécessaire de les déplacer, sera-t-il fort aisé d'en venir à bout.... Enfin, n'est-il pas fort à craindre que se bornant à donner aux enfants pendant le temps prescrit des leçons peut-être bien superficielles de grammaire et de littérature, ils oublient qu'il est pour eux un autre devoir plus important encore, celui de jeter dans des cœurs tendres et dociles les précieuses semences des vertus qui font l'honnête homme?... (1) ».

Outre le collège, Nevers possédait trois petites écoles, tenues chacune par un maître ès-arts. Ils n'y enseignaient que les premiers principes de la grammaire et de la langue latine, pour mettre les enfants en état d'entrer en cinquième.

Les Jésuites eurent donc la direction du séminaire

(1) Mémoire des officiers du bailliage et du duché-pairie de Nivernais et Donziais, Simonin Duvernai, Dollet, Pernin, Maillot, Chaillot de la Chasseigne, 13 décembre 1761.

pendant cinquante-trois ans (1709-1762) et celle du collège pendant près de deux cents ans (1572-1762). S'ils furent très favorisés par M^{re} Bargedé, ils furent tenus en disgrâce par M^{re} Fontaine des Montées ; et si M^{re} d'Hugues les traita mieux, le vénérable M^{re} Tinsseau fut du nombre des prélats qui, en 1761, « auraient voulu apporter quelques modifications au régime des Jésuites et les soumettre à la juridiction des évêques » (1).

M^{re} Crosnier a rappelé dans un de ses ouvrages (2) la requête adressée à leur évêques par neuf curés de la ville de Nevers contre « l'apologie pour les casuistes » (3). Cette requête était datée du 5 juillet 1658. Quelque temps après, parmi les plaintes qu'excitèrent les doctrines de certains Jésuites, on relève une censure portée le 8 novembre 1658 par M^{re} Eustache de Chéry, dont M. Payrard a dit : « Nous aimons à marquer que sa doctrine était sûre » (4).

Autre censure, en l'assemblée provinciale de Sens, tenue à Paris le 17 mai 1650, composée de Louis de Gondrin, archevêque de Sens ; d'Eustache de Chéry, évêque de Nevers ; François Maillier, évêque de Troyes, et Pierre de Broc, évêque d'Auxerre.

(1) V. l'*Hist. du séminaire*, par M. PAYRARD, *passim*.

(2) *Les Congrégations religieuses dans le diocèse de Nevers, les Jésuites*, p. 533

(3) Parmi lesquels étaient Jean de Saint-Clivier, curé de Saint-Victor, celui-là même, ancien élève de M. Olier, au séminaire de Saint-Sulpice, qui avait fait un essai de séminaire à Saint-Victor de Nevers, avec MM. Pinet, Gentil et de Varenne. Jean de Saint-Clivier, qualifié « prêtre de Tours » était entré à Saint-Sulpice, le 18 mai 1613 ; il passa ensuite à la communauté des prêtres de la paroisse. Beaucoup de prêtres de province y séjournaient quelques années pour s'y former au ministère pastoral. Ainsi fit Fénelon. Ils n'étaient pas autrement disciples de M. Olier. De là il revint à Nevers.

(4) Op. cit., p. 5.

Une autre encore, dans l'assemblée provinciale tenue à Sens, le 11 mai 1660, composée des mêmes prélats de Sens, Nevers, Troyes, Auxerre, et en outre de Laurent de Chéry, évêque de Tripoli, coadjuteur de Nevers, et de quelques députés du second ordre.

Si la première de ces censures épiscopales peut paraître provoquée par la requête des curés de Nevers, celle-ci ne l'était pas, puisqu'elle la précède de huit ans.

Que cela ne nous empêche pas de rendre hommage aux intentions, aux travaux, aux mérites de l'illustre et puissante compagnie.

ÉTAT DES COMMUNAUTÉS DE JÉSUITES

A NEVERS EN 1763

Séminaire. — Les quatre Jésuites du séminaire étaient les Pères :

1. Jean-Claude-François Braud de Dardenne, supérieur, né à Valigny, diocèse de Bourges, entré au noviciat de Paris le 13 septembre 1735, profès des quatre vœux dans l'église du collège de La Flèche le 2 février 1750.

2. Hippolyte-Thomas de la Tour, ministre, né au Faouet, diocèse de Quimper, le 30 décembre 1723, entré au noviciat le 26 septembre 1742, profès au collège de Quimper le 2 février 1757.

3. Jean-Baptiste Dussard, professeur de théologie morale, né le 16 juin 1718 à Saint-Pol-en-Artois, diocèse de Boulogne-sur-Mer, entré au noviciat le 30 juillet 1735, profès au collège d'Alençon le 15 août 1751.

4. Marie-Bertin Gorlier, professeur de théologie scolastique, né à Arras le 11 juin 1719, entré au noviciat le 14 octobre 1737, profès au collège d'Orléans le 2 février 1755.

Collège. — Les onze Jésuites du collège étaient les Pères :

1. Maurice-Joseph Bourdas, recteur, né à Saint-Malo en Bretagne le 13 janvier 1712, entré au noviciat le 4 octobre 1731, profès des quatre vœux au collège de La Flèche le 2 février 1749.

2. Jean Olivier, prédicateur, né au Faouet, en Bretagne le 25 février 1720, entré au noviciat le 14 octobre 1739, profès des quatre vœux.

3. J.-B.-Machabée Ametille, professeur de physique, né à Rouen le 10 décembre 1727, entré au noviciat de Paris le 20 septembre 1745, profès des quatre vœux à Nevers le 2 février 1761.

4. Gilles-Jean-François Juhel, procureur du collège, né à Vire, en Basse-Normandie, le 23 mai 1725, entré au noviciat le 8 octobre 1746, ayant fait les trois vœux simples à La Flèche le 9 novembre 1748. Il se retira à Vire, du 6 mai au 6 août 1762.

5. François Moyné, ministre et professeur de logique, né à la Croisille, dans le Maine, le 7 octobre 1729, entré au noviciat le 2 octobre 1749; vœux simples au collège de Nevers.

6. Louis Thiébaud, régent de rhétorique, né à Metz le 29 janvier 1734, entré au noviciat le 20 septembre 1755; vœux simples à Nevers le 10 octobre 1757.

7. Joseph Chauveau, régent de seconde, né à Carhaix, en Basse-Bretagne, le 28 mars 1736, entré au noviciat le 16 septembre 1756; vœux simples. Était retiré au collège de La Flèche en 1763.

8. Yves Le Cam, régent de troisième, né à Plus-quellec, en Basse-Bretagne, le 2 octobre 1734, entré au noviciat le 25 septembre 1757; vœux simples à Nevers le 10 octobre 1759. Il était allé de Nevers à La Flèche.

9. Louis Dubois Fleury, régent de quatrième, né à Guéméné-de-Pennefof, en Bretagne, le 1^{er} août 1740, entré au noviciat le 14 septembre 1758 ; vœux simples.

10. Jacques d'Hommev, régent de cinquième, né à Juignettet, près de L'Aigle, diocèse d'Evreux, le 25 août 1732, entré au noviciat le 21 septembre 1749 ; vœux simples à La Flèche le 8 décembre 1751.

11. Enfin, le frère Jacques-François Nolet, frère coadjuteur, né à Saint-Denis, près Jargeau, diocèse d'Orléans, le 11 août 1723, entré au noviciat le 6 août 1750, avait fait les trois vœux de coadjuteur temporel formé à Nevers le 15 août 1760.

Après la dispersion, il se retira à Paris, rue du Four, paroisse Saint-Sulpice, maison de la demoiselle l'Eguillon, : « A l'Hôtel impérial ».

Un certain nombre d'autres Jésuites que les Pères Ametille, Thiebaut, Le Cam et le frère Nolet avaient fait leurs vœux dans la chapelle du collège de Nevers. C'étaient les Pères, profès des quatre vœux :

Nicolas Le Petit, 2 février 1730, recteur du collège d'Orléans, né à Caen en 1696, était à Nevers en 1762.

Pierre Yven, 2 février 1735.

Charles Chanvreux, 2 février 1745, recteur du collège d'Arras, né à Orléans en 1711.

Joseph Dincourt, 2 février 1748, prédicateur au collège d'Arras, né à Amiens en 1714.

Henry de la Grange, 2 février 1749, prédicateur de la maison professe de Paris, né à Gisors 1712.

Hervé-Pierre Carrière, 2 février 1749.

Julien Colleau, 2 février 1752, professeur de théologie au collège d'Eu, né en 1715 à Chevigné, diocèse de Rennes.

Augustin Glapion, 15 août 1755.

Nicolas-Louis Perreney de Grosbois, 15 août 1755, principal des pensionnaires au collège de Paris, né à Dijon en 1721.

Jean-François Le Génisset de Montgaucher, 2 février 1758, répétiteur de philosophie au collège de La Flèche, né à Amillé, diocèse du Mans, en 1723.

Vincent-Joseph Le Rousseau, 2 février 1761.

Et parmi ceux qui n'avaient fait que les vœux simples des écoliers approuvés, les Pères :

Rigobert-Louis Segaut, le 31 octobre 1749.

Henri-Simon-Joseph Ansquer Duvenec, 10 octobre 1750, préfet des pensionnaires au collège de Paris, né à Quimper en 1730.

Louis de Villeneuve, 10 octobre 1751, au collège de Paris, né en 1732, diocèse de Nantes.

André Godefroy, 16 octobre 1752.

Louis-Marie-Mathurin de Villeneuve, 18 octobre 1753, étudiant en théologie au collège de La Flèche, né à Rennes en 1732.

Et Antoine-Marie Boyer, 3 mars 1759.

Dans les listes dressées en exécution des arrêts du Parlement des 22 février et 22 juillet 1763, nous relevons quelques noms de Jésuites qui intéressent le Nivernais.

Voici les noms de ceux qui ne demandèrent point de pension alimentaire :

Gabriel Brotier, né le 5 septembre 1722 à Tannay, profès des quatre vœux du 2 février 1757, était bibliothécaire du collège Louis-le-Grand. La dispersion ne l'avait pas éloigné. Il demeurait, au mois d'août 1763, chez Guérin, libraire-imprimeur, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue des Mathurins. C'était un homme très savant, dont le nom fait honneur au Nivernais. Il a

édité Tacite et divers auteurs, en les complétant ; les éditions Brotier sont connues. Il mourut, le 12 février 1789, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Jean-Mathieu-Simon Fiteau, né le 10 août 1716, à La Charité, profès des quatre vœux du 2 février 1750, était recteur du collège d'Eu.

Nicolas Gasté, né le 9 juin 1726 au diocèse de Nevers, ayant fait les vœux simples le 7 novembre 1747, était professeur au collège de Moulins. Il rentra dans le diocèse, devint curé d'Asnan et rédigea pour les Etats généraux le cahier remarquable que nous a conservé M. Labot (1).

Jean-Paul Voille de Villarnou, né à Donzy, le 28 mai 1706, profès des quatre vœux du 2 février 1741, était professeur au collège d'Orléans.

Pierre Admiral, né à Nevers le 20 novembre 1741, ayant fait les premiers vœux le 21 novembre 1758, était régent de quatrième au collège d'Arras.

Joseph-Anne Gestat du Breuil, né à Nevers le 16 décembre 1734, ayant fait les premiers vœux le 19 septembre 1753, était professeur de rhétorique au collège de Blois.

Pierre-Achille Longbois, né le 18 avril 1736 dans le diocèse de Nevers, avait fait les premiers vœux le 17 septembre 1755. Après la Révolution, nous le trouvons, prêtre insermenté, exerçant son ministère à Soulangy et bien noté par ses supérieurs.

Jean Godin, né à Nevers le 25 août 1742, était simple novice, depuis deux ans au noviciat de Paris. Il y était

(1) *Convocation des Etats-Généraux et Législation électorale en 1789*, par A. LABOT ; Nevers, impr. Gourdet, 1866.

entré le 14 août 1760 et avait passé son quatrième examen le 14 février 1762.

Parmi ceux qui, avec les Pères du collège Bourdas, Ollivier et Ametille, et les Pères du séminaire Braud de Dardenne, Dussard, de la Tour et Gorlier réclamèrent une pension alimentaire, nous relevons les noms nivernais de :

Charles-Samuel Boulandin (c'est peut-être Blandin qu'il faut lire), né à Nevers, le 30 juillet 1723, profès des quatre vœux du 2 février 1758, prédicateur et préfet des classes au collège d'Hesdin. Retiré à Nevers, paroisse Saint-Jean, il déclara n'avoir aucun revenu.

Louis-Claude Lault, né à Savigny-sur-Canne, le 9 juillet 1712, profès des quatre vœux du 2 février 1747, missionnaire au collège d'Auxerre ; il était retiré à Savigny-sur-Canne, chez son frère et n'avait que 75 livres de pension viagère que celui-ci lui devait.

Gilbert Le Verné, né à Nevers le 26 janvier 1725, profès des quatre vœux du 2 février 1758, était professeur de mathématiques au collège de La Flèche. Retiré à Nevers, il déclara n'avoir aucun revenu.

Tel était le contingent modeste, mais distingué, des onze Jésuites fournis par notre province à la Société de Jésus, sur les 1.219 sujets, y compris novices et coadjuteurs, que comptait la Compagnie en France après sa dispersion, le 22 juillet 1763.

Le Nivernais lui avait rendu à peu près la douzaine d'apôtres dévoués qu'elle lui consacrait au collège et au séminaire de Nevers.

Abbé JOSEPH DASSE.

UN INVENTAIRE DE MINUTES NOTARIALES

EN 1764

On sait l'intérêt que les archives notariales présentent pour l'histoire locale et l'abondance de renseignements précieux qu'elles fournissent aux érudits. Aussi est-ce une bonne fortune que de trouver un état sommaire des papiers existant à la fin du XVIII^e siècle dans une étude qui, pendant près de deux siècles, demeura dans une même famille. L'inventaire que nous publions ici est celui que dressa, le 28 avril 1764, le lieutenant civil et criminel de la châtellenie de Clamecy, Claude Grasset, après la mort de Jean Delaveau, notaire dans cette ville. L'énumération des titres mentionnés permet de juger de leur importance. La réunion d'inventaires de cette nature peut fournir de précieux renseignements sur des richesses archivistiques perdues. Souhaitons que la publication de ces textes mette les chercheurs sur la trace de minutiers et de terriers aujourd'hui disparus.

LÉON MIROT.

INVENTAIRE DES TITRES

CONSERVÉS EN L'ÉTUDE DE M^e JEAN DELAVEAU

(Archives de la Société scientifique de Clamecy)

Ce jourdhuy, vingt huit avril mil sept cent soixante quatre, huit heures du matin, en notre hotel et par devant nous Claude Grasset, lieutenant ordinaire civil, criminel et de police de la ville et chatelnie de Clameci, est comparus le procureur fiscal de Monseigneur, lequel a dit qu'il vient d'apprendre le deceds de M^e Jean Delaveau, notaire au duché, demeurant en cette ville, chargé de minutte qu'il laisse de son dit office, à la seureté desquelles il est de son devoir de veiller, en conformité de l'arrest de nos seigneurs de la Cour du Parlement, du 12 juin 1758, pourquoy il requiert que nous plust nous transporter chez ledit feu M^e Delaveau, à la fin d'y faire un invantaire des dites minutttes au désir dudit arrest, sur lequel requisitoire fesant droit, nous ordonons que nous nous transporterons sur le champ avec le procureur fiscal et notre greffier, a la fin cy dessus.

Et à l'instant, nous lieutenant susdit sommes en exécution de votre susdite ordonnance transportés avec le procureur fiscal et notre greffier en la maison où est deceddé ledit Jean Delaveau, scize rue qui descend du marché en Bethелеem, où étant et montés dans une chambre haute, qui tire ses jours sur un cud de sac, qui conduit à la poterne du bied, nous avons trouvé M^e Christophe Delaveau, avocat en Parlement, fils dud. M^e Jean Delaveau ; ce fait nous avons proceddé à l'invantaire desd. minutttes délaissées par ledit M^e Jean Delaveau ; ce fait nous avons proceddé à l'invantaire desd. minutttes délaissées par ledit M^e Jean Delaveau :

1^o Dix liasses de Robinet, notaire, des années 1571, 1572, 1573, 1574, 1575, 1576, 1577, 1578, 1579, 1580, 1581.

Item plusieurs registres de nottes reçu Delaveau, scavoir : un de 1587, 1588, 1589, 1590, 1591, 1592, 1593, 1594, 1595, 1596, 1597, 1598, 1599, 1600, 1601, 1602, 1603, 1604, 1605 et 1606 ; — une autre de 1606, 1607, 1608, 1609, 1610, 1611, 1612, 1613, 1614, 1615, 1616, 1617, 1618, 1619, 1620, 1621, 1622 ; — une autre de 1622, 1623, 1624, 1625, 1626 ; — un de 1627, de 1628, 1629, 1630, 1631, 1632, 1633, 1634, 1635, 1636, 1637, 1638, 1639, 1640, 1641, 1642, 1643, 1644 et 1647 ; — un de 1644 et 1645 ; — un de 1643, 1644 et 1645 ; — une autre de 1645 ; — un de 1646, 1647, 1648, 1649, 1650.

Item, une liasse de 1651, une registre de 1652, deux de 1653, un de 1654, un de 1653 et de 1654, un de 1655 et de 1656 ; un de 1655, — un autre de 1656, de 1657, 1658, 1659, 1657, 1658, 1659, 1660, 1661, 1662 et commencement de 1663 ; — un de 1660, 1661, 1662, 1663 ; -- un de 1663, 1664, 1665, 1666, 1667, et partie de 1668 ; — un de 1664 ; — un de 1665, 1666, 1667, 1668, 1669, 1670, 1668, 1669, 1670, 1671, 1672 et partie de 1673 ; — un de 1672, 1673, 1674, 1675, 1676 et commencement de 1677 ; — un de 1673, 1674, 1675, 1677, 1678, 1679 ; — un de 1680 et 1681 ; — un de 1681, 1682, 1683, 1684, 1685, 1686 et commencement de 1687 ; — une liasse de 1688, 1689, 1690, 1691, 1692, 1693, 1694, 1695, 1696, 1697, 1698, 1699, 1700, 1701, 1702, 1703, 1704, 1705, 1706, 1707, 1708, 1709, 1710, 1711, 1712, 1713, 1714, 1715, 1716, 1717, 1718, 1719, 1720, 1721, 1722, 1733, 1734, 1735, 1736, 1737, 1738, 1739, 1740, 1741, 1742, 1743, 1744, 1745, 1746, 1747, 1748, 1749, 1750, 1751, 1752, 1753, 1754, 1755, 1756, 1758, 1761, 1762.

Item, un répertoire de minutte du défunt, toutes les dittes minutes sont en partie de notaires royaux et de notaires au duché.

Item, deux liasses intitulées *terrier d'Amazis*¹, de 1567 et 1660.

Item, une liasse de *terrier de Bethleem*², des années 1606, 1650, 1633, 1650, 1659, 1677.

Item, un cahier de reconnaissance pour le *chapitre de Clamecy*, de 1677.

Item, un cahier de reconnaissance pour la *léproserie de Clameci*, de 1587.

Item, un cahier de reconnaissance pour le *prieuré de l'Epau*³, de 1675.

Item, deux *terriers de Pressure*⁴, de 1584 et 1587.

Item, une liasse de reconnaissance pour *M. Robineau*, de 1644.

Item, un terrier *Ragon*, 1652.

Item, une foi et homage du *seigneur de Chivre*⁵, de 1631.

Item, des reconnaissance pour *M. Parent*, de 1634.

Item, un terrier du *Four*, de 1630.

Item, procès verbal des droits de la *terre de Bèze*⁶, 1626.

Item, reconnaissance pour *M. Charon*, 1626.

Item, un *terrier de Champ Moreau*⁷, 1625.

Item, un cahier de reconnaissance pour *Monsieur de La Maison Blanche*, 1616.

Item, reconnaissance pour le *chapitre de Saint-Jacques*, 1624.

Item, terrier de la *maladrerie de Clameci*⁸, 1622.

Item, terrier *Ravet*, 1622.

Item, terrier de la *cure d'Arme*⁹, 1621.

Item, terrier *Guignard*, 1621.

Item, terrier *Balac*, 1620.

Item, terrier *Chevallier*, 1618.

Item, terrier *Gervais*, 1602 et 1603.

Item, terrier de la chapelle *Saint-Sidroine*¹⁰, 1600.

Item, reconnaissance pour *Balac*, 1586.

Item, terrier du *Réconfort*¹¹, 1660.

Item, terrier de la *Forêt*¹², 1585, 1622 et 1658.

Item, terrier de la chapelle de *Pressure*¹³, 1655.

Item, terrier de *Creux*¹⁴, 1671.

Cahier de la *cure de Lis*¹⁵, 1565.

Item, terrier de l'église *Saint-Franchi-d'Amazis*, 1650.

Item, terrier de *Bèze*, 1577.

- Item, terrier du *Boquin* ¹⁶, 1575.
- Item, terrier de *Rix*, ¹⁷, 1648.
- Item, terrier de *Basseville* ¹⁸, 1582, 1628, 1669, 1671 et 1673.
- Item, terrier de *La Forest*, 1558, 1559, 1561, 1575, 1576.
- Item, une liasse de nottes inconnues de 1565 et autres.
- Item, un cahier de notes inconnues de 1566.
- Item, un cahier de 1567.
- Item, reconnaissance de la *terre d'Argoulois* ¹⁹, de 1578.
- Item, terrier de la *chapelle des lampes* ²⁰, de 1648.
- Item, des nottes de 1582, 1583 et 1584.
- Item, reconnaissance pour *M. Guillier*, 1628.
- Item, terrier de *Pressures*, 1630.
- Item, reconnaissance pour *Monsieur de Lucenay*, 1628.
- Item, reconnaissance pour *Monsieur Cloiseau*, 1630.
- Item, reconnaissance pour la *veuve Chapuis*, 1627.
- Item, terrier de *Bethelém*, 1573.
- Item, terrier pour *Monseigneur le duc de Nevers*, de 1583, 1584, 1585, 1612, 1607, 1631.
- Item, terrier de *Cuncis* ²¹, *Armes*, *Cheveroches* ²² et de la *vicomté du Chatelot de Clamecy*, les années 1582, 1633, 1638, et 1644 et 1653.
- Item, reconnaissance pour *M. Despatis*, 1633.
- Item, reconnaissance *Pressures*, 1676.
- Item, reconnaissance pour *Rigni* ²³, 1663.
- Item, reconnaissance pour la *fabrique de Saint-Martin de Clameci*, 1660.
- Item, terrier de la *maladrerie de Clameci*, 1655.
- Item, terrier de *Champmoreau*, 1655.
- Item, terrier de *Sainte-Catherine*, 1659.
- Item, terrier de *de Beaulieu* ²⁴, 1650 et 1738, et suivants.
- Item, reconnaissance pour *Monsieur Luquet de Donzis*, 1634.
- Item, terrier de *Vilaine* ²⁵, *Latraut* ²⁶ et *Breugnon* ²⁷, 1641.
- Item, de minutttes de *Cler*, notaire depuis 1526 jusques et y compris 1548, et depuis 1560 jusques et compris 1564.
- Item, un cahier de notes de *Montenat*, de 1466 jusques 1495.

Item, notes de *Bonnemain*, notaire, de 1587.

Item, notes *Depouilli*, de 1561, 1564, 1565, 1566 et 1602.

Item, notes de *Ragon*, de 1603, et de *Brottier*, 1601.

Qui sont toutes les minutes qui se sont trouvées chez ledit M^e Delaveau et qui ont été laissées à la charge et garde de M^e Christophe Delaveau, avocat, lequel s'en est volontairement chargé pour les représenter toutes fois et quand il en sera requis et a signé avec nous et notre greffier.

DELAVAU,
GRASSET.

NÉE DE CHARMOIS,
CAMILLE.

NOTES

¹ Amazy : Nièvre, arrondissement de Clamecy, canton de Tannay.

² Bethléem : aujourd'hui faubourg de Clamecy.

³ L'Epeau : Nièvre, arrondissement de Cosne, canton et commune de Donzy.

⁴ Pressures : Nièvre, arrondissement, canton et commune de Clamecy.

⁵ Chivres : Nièvre, arrondissement de Clamecy, canton de Varzy, commune de Courcelles.

⁶ Bèze : Yonne, arrondissement d'Auxerre, canton de Coulanges-sur-Yonne, commune de Lucy-sur-Yonne.

⁷ Champmoreau : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy, commune d'Ouagne.

⁸ La Maladrerie : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy, commune d'Armes.

⁹ Armes : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy.

¹⁰ La chapelle Saint-Sidoine, à Clamecy, était située près de la chapelle Saint-Antoine et avait son entrée proche l'hôpital.

¹¹ Le Réconfort : Nièvre, arrondissement de Clamecy, canton de Tannay, commune de Saizy.

¹² La Forêt : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy, commune de Surgy.

¹³ Pressures : Nièvre, arrondissement, canton et commune de Clamecy.

¹⁴ Creux : Nièvre, arrondissement, canton et commune de Clamecy.

¹⁵ Lys : Nièvre, arrondissement de Clamecy, canton de Tannay.

⁴⁶ Le Bouquin : Nièvre, arrondissement de Clamecy, canton de Corbigny, commune de Chaumot-sur-Yonne.

⁴⁷ Rix : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy.

⁴⁸ Basseville : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy, commune de Surgy.

⁴⁹ Argoulais : Nièvre, arrondissement de Château-Chinon, canton de Montsauche, commune de Saint-Hilaire-en-Morvan.

⁵⁰ Vraisemblablement une chapelle de l'église Saint-Martin de Clamecy.

⁵¹ Cuncy-sur-Yonne : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy, commune de Villiers-sur-Yonne.

⁵² Chevroches : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy.

⁵³ Reigny : Yonne, arrondissement d'Auxerre, canton et commune de Vermenton.

⁵⁴ Villaine : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy, commune de Breugnon.

⁵⁵ Latrault : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy, commune de Breugnon.

⁵⁶ Breugnon : Nièvre, arrondissement et canton de Clamecy.

CHRONIQUE ET MÉLANGES

Année 1906

Messieurs,

Le premier fascicule de notre *Bulletin* pour l'année courante, paru seulement en octobre, contenait comme principaux articles les études généalogiques de M. le docteur Bertin, de Gray, sur la famille de Beaujeu, et les notices de M. l'abbé Charrier sur l'abbé Fougère et les Sœurs de la Charité à Nevers pendant la Révolution.

Le fascicule qui s'imprime en ce moment donnera les curieux documents extraits par M. de Flamare de la Chambre des comptes de Nevers.

Ce ne sont qu'une faible partie de ce que nous avons à publier.

Des travaux importants attendent le moment où ils pourront paraître, et si rien ne vient entraver notre marche, nous aurons dans le courant de l'année prochaine des séries de documents tels que les chartes de Saint-Etienne et l'obituaire de Notre-Dame qui occuperont une belle place.

— Nos séances ont été très régulièrement suivies, vous êtes venus de plus en plus nombreux, les communications, les discussions historiques ont été fort appréciées des auditeurs et si les sujets de réelle importance font défaut, nous avons un bon courant d'histoire et d'archéologie qui continue nos traditions et affirme l'intérêt de notre chère Société.

— Les inventaires des pièces notariées sont une source inépuisable de documents historiques pour l'époque moderne, détails sur les personnes et les localités qu'on ne trouve pas

ailleurs. Les sociétés savantes de province s'y adonnent de tous côtés. M. Mirot, dans cet ordre d'idées, a choisi l'inventaire des minutes de Jean Delaveau, notaire à Clamecy, du 28 avril 1764.

A l'occasion, quand une pièce de ce genre passera sous vos yeux, ne manquez pas d'en donner connaissance à la Société. Sans longues recherches on peut ainsi être utile à d'autres travailleurs.

— La Société française d'archéologie a envoyé aux diverses sociétés de province un vœu pour la conservation sur place des diverses richesses d'art appartenant actuellement aux édifices religieux.

Notre compagnie s'est associée à ce vœu qui rentre entièrement dans son but et dans ses préoccupations. Rappelons-nous les dévastations complètes des villas gallo-romaines, ces merveilles de nos contrées, les ruines de nos premières églises romanes par les hordes barbares ; plus tard, les pillages et les incendies des guerres des Huguenots, et à une époque encore bien récente les saisies et destructions de monuments et d'objets d'art sous la Révolution française.

Espérons que le développement de l'instruction, les goûts plus raffinés, plus artistiques d'aujourd'hui arrêteront un peu cette tendance, hélas ! bien humaine des populations à détruire les belles œuvres de leurs ancêtres.

— Au congrès de la Sorbonne, nos confrères ont fait diverses communications qui ont attiré l'attention sur notre Société. M. de Saint-Venant a présenté plusieurs objets archéologiques ; M. l'abbé Meunier a donné des noms en *y* formés de gentilices gallo-romains et un nouvel emplacement pour le Noviodunum *Æduorum* de César ; M. Gauthier a exposé des faits relatifs à l'instruction en Nivernais avant la Révolution ; M. Duminy a décrit d'une façon très appréciée les côtés brillants ou médiocres du collège de Nevers, détails encore inédits sur notre principal établissement d'instruction.

— Dans plusieurs séances, M. l'abbé Meunier a exposé l'objet de ses recherches sur des noms de lieu. A mesure qu'il avance dans cette étude déjà ancienne, ses preuves deviennent plus convaincantes, ses comparaisons plus frappantes, ses dérivations plus probantes, son érudition plus étendue. Il faut nous borner à citer quelques-uns des noms passés en revue :

Marcigny (Saint-Pierre-le-Moûtier), Marcennius, Marcus ; Marcilly (sept hameaux du même nom), Marcellus, Marcus ; Marry (Semelay), Marius ; Martigny, Martinus ; Moissy-Moulinot, Mustius ; Mourry (Crux-la-Ville et Laché-Assart), Maurius ; Moussy, Mucius ; Nantilly, Lentius ; Narcy, Nertius nom gaulois latinisé, Norton, force ; Neully et Neuvy, Novellius, Novius (février) ; Origny (Coulanges) ; Oury (Poiseux), Aurenus, Aurius ; Parizy, Parzy, Percy, etc., Patricius ; Pazy, Pagatus ; Plagny, Planus ; Pouligny, Pauliniacum, Paulus ; Ratilly, Rastellus ; Ravery, Rabirius, enragé ; Rémilly, Romulius ; Rigny, Renniactum, Rennus (mars).

Il a actuellement plus de deux cents noms de lieu expliqués avec la même méthode rigoureusement exacte.

Les recherches sur les noms de lieu ont amené M. Meunier à découvrir un nouvel endroit acceptable pour l'emplacement du Noviodunum Æduorum de César. Sa communication, faite d'abord en Sorbonne, a été reproduite dans notre séance de juillet. On sait que la critique historique n'admet plus actuellement l'identification de Nevers, acceptée par l'historien Aimoin et continuée depuis avec quelques hésitations par les géographes. Or les fouilles dans notre ville n'ont rien fourni comme preuves, la position naturelle de la cité sur la rive droite de la Loire ne semble pas s'accorder avec le texte des *Commentaires* ; quant au nom en lui-même, le passage phonétique de Noviodunum à Nivernum et Nevers répugne aux exigences actuelles de la science. Depuis longtemps on cherche une autre localité.

M. Meunier croit l'avoir trouvée dans le hameau de Nogent, commune de Lamenay, à sept kilomètres en amont de Decize, situé sur le plateau dominant la rive gauche de la Loire, en pente douce, dans la vraie direction prise par les armées de César quittant Gergovia pour Bibracte et le Nord de la Gaule.

Le mot Noviodunum subit diverses transformations qui aboutissent aisément à la consonnance actuelle de Nogent.

Restent les fouilles qui viendront, espérons-le, corroborer les éléments topographiques et phonétiques et trancher de façon péremptoire cette question controversée.

Les mêmes recherches ont encore conduit M. l'abbé Meunier dans une nouvelle interprétation du nom de Sancerre. Avant la séance d'octobre où il devait exposer sa proposition, notre confrère, M. de Laugardière, le vénéré président de la Société des Antiquaires du Centre, dont la compétence en philologie est connue de tous, m'avait adressé son opinion. J'ai donné lecture de sa lettre qui rappelait les formes « *Castrum sancti Satyri* en 1034, *Satiriense castrum* en 1064 », et en français du ^{xiii}^e siècle Sanssoire et San Saire. Saire est la traduction en langue romane d'oïl du latin *Satirus* au datif, de *Sancto Satiro*. L'abbaye de Saint-Satur remonte à l'an 647. Le centre militaire qui la protégeait est devenu bien vite, au Moyen Âge, une ville, et le nom chrétien a tout naturellement remplacé la dénomination antique. Une localité voisine, Sancergues, a pris son nom de *Sanctus Ciricus*, Sanciergue en 1197, Sansargue en 1490, par une transformation identique.

Telle est la thèse de M. de Laugardière que je viens de simplement résumer dans ses deux points extrêmes.

M. l'abbé Meunier procède par une origine toute différente. S'inspirant des noms de plusieurs villes de notre région formés d'un nom gaulois et d'une terminaison également gauloise, *Autissiodorum*, la cité d'Autis ; *Tornodorum*, la cité de Tornus ; *Itiodorum*, Iseure, la cité d'Ilius ; il voit

la même phonétique dans Sancerre que Scaliger, dans un de ses textes « in notis postumis » appelle Cintiodorum, la forteresse de Cintius, nom d'un gaulois accolé à la finale gauloise fréquente *dunum* ou *dorum*, forteresse. Cintius a formé Santos, Centissa avec la terminaison *cerre* qu'on retrouve dans Auxerre, Briare, Iseure, etc.

Double déduction aussi bien appuyée l'une que l'autre qui montre l'étendue et l'intérêt du champ de l'étymologie.

— Dans la série des documents, M. de Flamare a montré de précieux fragments de parchemins appartenant à l'ancienne Chambre des comptes, pièces administratives des châtelainies, relation d'un voyage du comte de Nevers au *xiv^e* siècle avec prix de denrées, de cultures, de transports, etc. Ces curieux détails seront publiés au *Bulletin*.

— M. de Lespinasse signale un nouveau manuscrit du Cartulaire de Saint-Cyr qui doit être ajouté aux quatre déjà connus et étudiés comprenant des extraits plus ou moins étendus. C'est la copie complète du Cartulaire, exécutée sur les ordres de Fontanieu, intendant à Grenoble et historien. Les copies que ce savant fit faire de 1693 à 1767, selon la mode de l'époque, forment aujourd'hui à la Bibliothèque nationale la collection Fontanieu composée de 841 volumes ou portefeuilles

Le volume qui nous intéresse est coté aujourd'hui, Nouvelles acquisitions françaises n° 7.819 ; il porte sur sa couverture la mention : Collection Fontanieu, portefeuilles, 521, églises particulières. Il mesure 20 centimètres de haut, carré.

Après les noms de quelques églises de la lettre N, on passe à ce titre :

Incipit liber cartarum Nivernensis ecclesie Sancti Cyrici.

Puis vient la copie de 115 chartes, *in extenso*, avec suscriptions.

La charte 115 et dernière est au folio 751. Suivent deux

autres chartes sur Varennes et les deux archidiaconés, en dehors du cartulaire.

Au folio 777 se trouve la mention suivante : « Les pièces qui suivent ne sont point dans le Cartulaire original, elles sont une copie dudit Cartulaire à la bibliothèque de Saint-Martin-des-Champs. Suit la copie de ces dix autres chartes.

Les copies de Fontanieu sont modernes et doivent être médiocres à en juger par l'écriture qui est celle d'un copiste ordinaire. Le grand intérêt de ce manuscrit est de présenter le véritable ensemble, la suite complète du Cartulaire de Saint-Cyr, dont les extraits seuls connus jusqu'ici ne reproduisent pas l'exacte physionomie. J'ai collationné jadis tous les autres textes. Avec l'ensemble et la suite exacte des numéros des chartes, il sera possible de faire une publication que la Société désire depuis longtemps. M. Omont, conservateur aux manuscrits, a gracieusement mis le volume à notre disposition par l'entremise de la bibliothèque de Nevers, afin de simplifier le travail.

— Dans la séance de mai, notre compagnie a regretté que la commission de l'Hospice de Nevers, propriétaire des sculptures constituant la façade de l'église des Minimes, n'ait pas cru devoir nous informer de son intention de se défaire de ces objets qui intéressaient la ville de Nevers au point de vue artistique. Il aurait été possible de les réédifier sur une place et d'en conserver la plus grande partie. Notre confrère, M. Chabot, à qui on les avait proposés jadis n'avait pas voulu les sortir de la ville de Nevers ; il a rappelé cette circonstance dans une lettre que tous nos sociétaires ont trouvée empreinte des sentiments de la plus exquise délicatesse. La compagnie espère aujourd'hui que M. de Barrau, qui possède déjà plusieurs débris artistiques précieux à conserver, reconstituera aussi élégamment que possible cette façade du ^{xvii}^e siècle, si gracieuse, dont tous les amateurs nivernais regrettent la disparition.

— Notre histoire locale est toujours, dans ses diverses

époques, l'objet d'études sérieusement documentées et absolument inédites. M. Charraut (en juillet) nous a communiqué un spécimen de ces labeurs longs et ingrats dans leur conception, mais vraiment précieux quand ils aboutissent et prennent une tournure historique. La Chartreuse de Bellary, bien connue de nom seulement, n'était pas appréciée dans ses détails. Les notes réunies sur cette Chartreuse, depuis sa fondation en 1209 jusqu'à sa suppression à la Révolution, présentent une suite assez complète où les diverses phases heureuses ou tristes de la vie monacale apparaissent dans les faits.

— Aux séances de mai et juin, M. l'abbé Charrier, continuant la série de ses notices sur l'époque révolutionnaire, a exposé les actes de la municipalité de Chaulgnes. Les registres des délibérations de cette commune sont au complet et lui ont fourni d'amples renseignements.

— Jean Bodin de Montguichet a été l'un des réformateurs des forêts en Nivernais, de 1580 à 1584. M. Paul Cornu a donné à la séance de mai, sur ce personnage, des documents qui rectifient les principaux actes de sa carrière.

L'exploitation des forêts et les conditions de l'ancienne gruerie, sujet aride et spécial, très imparfaitement traité jusqu'ici, a été étudié sous toutes ses faces par M. Paul Cornu, dans une thèse de l'Ecole des chartes soutenue en janvier 1906. J'emprunte aux positions les divers chapitres de l'ouvrage : Géographie du régime forestier en Nivernais. Naissance et développement du commerce des bois. Réformation des forêts nivernaises au xvii^e siècle. Les forêts nivernaises sous le régime de l'ordonnance de 1669. Fin de l'ancienne administration.

— En dehors de l'histoire locale proprement dite, le Petit guide du computiste, exposé par M. Trameçon à la séance de juin, paraît offrir un attrait particulier. Travail utile, manuel d'usage, livre presque classique, il sera bon à consulter par chacun de nous pour la recherche d'une date quel-

conque de document. Sans être des pédagogues il faut nous inspirer des notions précises commandées par la critique historique moderne. Les travaux d'érudition exigent aujourd'hui des méthodes et des connaissances indispensables. Si nous sommes des travailleurs, nous devons, avec les éléments de la science moderne et les ressources importantes des volumes publiés, faire mieux que nos ancêtres vénérés Guy Coquille, Sainte Marie, Née de la Rochelle et même Gillet. Le modeste « art de vérifier les dates », de M. Trameçon, aura de la sorte son heure d'utilité.

— Notre excellent confrère mérite encore des éloges et des remerciements pour la rédaction et le classement de la table des dix volumes (XI^e à XX^e) du *Bulletin* qui pourra être mise en distribution dans les premiers mois de l'année où nous entrons.

— Les 25 et 26 juin MM. d'Assigny, de Flamare, de Saint-Venant, de Soultrait, Ch. Tiersonnier et de Toytot, membres de la Société, ont fait une excursion archéologique aux alentours de Saint-Amand-Montrond. Outre les merveilles architecturales romanes, gothiques ou de la renaissance de Noirlac, de La Celle-Bruère, d'Ainay-le-Vieux et de Meillant, ils ont visité la célèbre borne milliaire d'Allichamp, la mystérieuse enceinte de la Grotte, dont la muraille semble présenter de ces curieuses traces de calcination, relevées dans de rares camps antiques et le magnifique théâtre romain de Drevant. M. Gustave Mallard, qui vient de le mettre au jour, leur a fait voir dans tous ses détails cette remarquable ruine antique, encore à peu près inconnue ; elle est relativement mieux conservée que celles de la plupart des autres théâtres semblables et présente des particularités de forme et de construction uniques dans l'état actuel des connaissances archéologiques.

— M. de Saint-Venant a résumé un travail qu'il va présenter au prochain congrès des sociétés savantes et qui se réfère à la récente découverte d'une cachette d'objets

gallo-romains à Moiry, commune de Saint-Parize-le-Châtel.

On y a trouvé, enfouis au milieu de substructions antiques, plus de 1.600 petits bronzes du iv^e siècle, en grande partie introduits dans un vase ou dans un curieux polyèdre de bronze creux, ajouré sur ses faces et muni d'une petite boule à chacun de ses angles. Ce type d'objets n'est pas commun et l'auteur, après de patientes recherches, a pu en relever à peine trois douzaines d'exemplaires, dont plusieurs inédits, environ moitié pour la France, le surplus rencontré surtout dans les régions rhénanes (Suisse, Allemagne occidentale, Hollande).

Celui trouvé en Nivernais présente des particularités intéressantes et est le premier bien nettement daté, puisqu'il a été certainement enfoui aux alentours de l'année 375.

La destination de ces dodécaèdres n'a jamais été nettement expliquée; un auteur estime qu'ils constituaient des parties d'un jeu qu'on pourrait rapprocher d'une variété du *bilboquet*.

— Les documents relatifs à la construction d'un canal entre Cosne et Clamecy, pour relier la Loire à la Seine, ont été recueillis par M. Léon Mirot avec une abondance de preuves et une suite de détails très intéressants. Compris dans le réseau général d'Henri IV, ce canal fut proposé en 1719, abandonné sur les intrigues d'un parti plus puissant qui possédait déjà le canal de Briare, repris à nouveau en 1791 et définitivement laissé de côté en raison des difficultés et des dépenses d'exécution. Les projets de ces grandes affaires sont instructifs en ce sens qu'ils montrent la lutte des hommes entre eux, la concurrence, l'envie, l'âpreté au gain qui caractérisent déjà les esprits. Il y a des noms de grands personnages, le duc d'Orléans, le maréchal d'Estrées, de Breteuil, mêlés aux procès avec Amelot, Frignet, Hell, Rameau, qui étaient les promoteurs de ce vaste projet.

— L'importante étude de M. le docteur Bertin sur la

famille de Beaujeu, à laquelle appartenait l'évêque de Clamecy-Bethléem, a provoqué de la part de notre confrère M. Teste quelques judicieuses observations. Selon lui l'auteur a du confondre Jean de Beaujeu, signalé par le P. Anselme, fils de Robert et d'Agnès de Vienne, avec Edouard de Beaujeu, mari d'une Lignières. Autre confusion : Marguerite de La Palice n'était pas de la maison de Chabannes, la seigneurie de La Palice ayant été achetée à Charles I^{er}, duc de Bourbon, par Jacques I^{er} de Chabannes, le 18 mars 1430, c'est-à-dire bien après Marguerite qui devait être la sœur de Catherine de La Palice, femme de Michaud d'Isserpens, seigneur de Servilly. Encore, selon lui, les Beaujeu de Franche-Comté pouvaient, aussi bien que tant d'autres, prétendre au titre de chambellan du roi et, enfin, le fait seul qu'il y avait plusieurs branches de Beaujeu ayant des armes différentes ne prouve pas que ces branches ne se rattachaient pas à une souche commune. Cet exemple existe de façon certaine dans plusieurs maisons.

— Le compte financier de l'année 1905 vous a été présenté par le trésorier, M. Vallière, dans la séance d'avril. En voici les détails :

RECETTES

En caisse au 1 ^{er} janvier 1905..	1.015' 70
167 cotisations..	1.670 »
Subvention départementale..	75 »
Subvention ministérielle	200 »
Vente de publications..	37 90
TOTAL.	2.998' 60

DÉPENSES

Facture de l'imprimeur	1.364' »
Gages du concierge	100 »
Revue du Nivernais	15 »
Don à la Société d'Avallon	20 »
Indemnité à Chassot pour fouilles de Champvert.	140 »
Diverses dépenses de bureau	175 20
Solde en caisse au 31 décembre 1905..	1.184 40
TOTAL ÉGAL.	2.998' 60

La subvention ministérielle était affectée aux fouilles de la cathédrale qui n'ont été réglées qu'en 1906. La subvention départementale nous est accordée par lettre préfectorale du 6 septembre, pour l'exercice 1907.

En janvier nous avons voté 20 fr. à titre de contribution au monument à élever par la ville d'Arquian au céramiste Jean Carriès.

— Notre confrère et compatriote Henri Sarriau, attaché à l'Exposition rétrospective de 1900 et auteur de plusieurs rapports sur la numismatique, la céramique, la géographie, a été nommé, en octobre, chevalier de la Légion d'honneur. Il a offert à la bibliothèque de la Porte du Croux ses diverses brochures où il a fait valoir des objets nivernais.

— Nous avons perdu un de nos bons confrères, Victor Moreau, décédé à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 15 novembre. Malgré son grand âge et la distance de Moulins-Engilbert, il venait fréquemment à nos séances. Ancien notaire, il aimait le travail et s'occupait activement, dans ses dernières années, d'une étude historique sur Moulins-Engilbert et ses environs qu'il eut la satisfaction de voir paraître avant la fin de ses jours.

— Edmond Languinier est décédé à Machigny, commune de Saint-Sulpice, le 30 septembre, à l'âge de soixante et onze ans, membre de la Société depuis 1893. Il possédait plusieurs tableaux remarquables et avait montré à une séance de la Société des livres d'heures du ^{xvi}^e siècle à belles enluminures et une boîte avec 18 couteaux, le tout en émail de Sèvres merveilleux, d'une valeur considérable.

— Dons et ouvrages offerts :

M. Masse a donné des clichés représentant les fouilles de Champvert. Deux ouvrages sont offerts à la Société : l'un de M. Sarriau « Le Musée centennal de la céramique », l'autre de M. Delort « Dix années de fouilles en Auvergne ».

La municipalité de Nevers (en juillet), une belle médaille frappée à l'occasion du dernier recensement.

M. Marest (en octobre), un cadran solaire gravé sur une pierre trouvée dans une maison près la Porte du Croux.

— L'Académie de Mâcon a célébré le centenaire de sa fondation l'année dernière et, à cette solennelle occasion, a fait frapper une médaille représentant l'hôtel Senecé où elle tient ses séances. Nous avons échangé avec elle notre jeton à l'effigie de la Porte du Croux, rappelant ainsi l'échange de nos publications qui établit entre diverses sociétés de province un lien aussi utile que sympathique. Le secrétaire perpétuel M. Duréault, par lettre du 1^{er} décembre, nous offre les sentiments confraternels de sa compagnie.

— Fouilles. — Des stèles de granit avec dessins semblant remonter à une haute antiquité ont été remarquées par M. de Saint-Venant dans la ferme de Mousseaux, près Poil, appartenant à M^{me} Menni, de Decize. — Ossements et monnaies romaines dans le parc de Germancy, près Decize. — Dodécaèdre en bronze et vase contenant 1600 pièces romaines dont la dernière est de l'an 380, à Moiry, commune de Saint-Parize. — M. de Saint-Venant présente ces objets et

expose les détails de leur découverte. — M. Gauthier signale l'existence de poteries gallo-romaines sur le territoire de Dornes et présente quelques spécimens de ces poteries ; divers objets curieux trouvés dans un ferrier du bourg de Murlin (séance de juillet).

— Sociétaires élus dans l'année par ordre d'admission :

MM. Walsdorff, curé de Nuars, présenté par MM. Cachet et Billebault ; le comte de Dreux-Brézé, par MM. Meunier et de Flamare ; Gillard, huissier à Nevers, par MM. Meunier et Tricot ; Rigot, directeur du Crédit Lyonnais, par MM. Massillon Rouvet et de Flamare ; Pierre Dussert, à Nevers, par MM. Girard et Jullien ; Savart, curé de Billy, par MM. Dasse et de Lespinasse, et M^{me} Couppery, à Nevers, par les mêmes.

Post-scriptum. — Cette Chronique était sous presse quand on apprit la mort de notre distingué confrère, Henri Sarriau, survenue le 4 janvier, à Paris. MM. de Lespinasse, Delort, Chabot, Blandin, ont assisté aux obsèques, qui ont eu lieu à Cosne, le 8 janvier, en l'église Saint-Jacques. Au cimetière, M. de Lespinasse a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

La mort subite, à l'âge de quarante-sept ans, d'Henri Sarriau, a été pour tous ses amis un coup de foudre. Je comprime les élans de ma douleur pour vous rappeler les mérites de ce bon camarade que j'ai suivi, je puis le dire, pendant toute sa vie, hélas trop courte. Il débuta à la Bibliothèque de l'Arsenal, entra ensuite au ministère de l'Instruction publique au service des imprimés, postes modestes, très durs, non payés et n'offrant aucun avenir.

Amateur et laborieux, Henri Sarriau voulait s'adonner aux études d'art et aux sciences historiques. Il collabora aux

grands travaux d'ensemble entrepris par les Bénédictins pour l'histoire de leurs couvents de France, puis il fut choisi pour organiser les musées centennaux de l'Exposition universelle de 1900, service dirigé par M. François Carnot, et dont Henri Sarriau a été, jusqu'à ces derniers temps encore, l'agent principal et désintéressé.

Il y avait trouvé sa vraie voie, vivant au milieu des choses d'art et d'histoire, rédigeant des rapports, aussi élégants pour les gravures que consciencieux pour le texte, sur les médailles, la céramique, les cartes géographiques qui ont paru et plusieurs autres qu'il laisse actuellement sur le chantier.

D'hier à aujourd'hui, je n'ai pu me remémorer tout ce que Sarriau a fait pour la science historique et pour l'histoire locale nivernaise. Depuis 1880 il était sociétaire de la Porte du Croux, et avait publié dans le *Bulletin* diverses études, très appréciées, sur des monuments gallo-romains, et principalement une importante suite à la *Numismatique nivernaise*, parue en 1894, avec nombreuses gravures, qui lui donna de suite une haute place parmi nous.

Il laisse sur fiches plusieurs grands travaux et, entre autres, un dictionnaire général nivernais où il avait réuni de précieux éléments d'information toujours puisés aux meilleures sources. Il a été décoré en octobre dernier pour sa participation d'une dizaine d'années aux travaux de l'Exposition de 1900, distinction méritée, s'il en fut jamais, par un savant aussi modeste et discret que lui, aussi sûr et dévoué dans les recherches, aussi scrupuleux et délicat dans sa façon d'agir avec ses confrères.

Je me rappelle en pleurant combien de fois nous allions ensemble au Louvre, aux séances des Antiquaires de France, et aujourd'hui, au milieu des siens, dans son pays natal, moi qui l'ai connu tout enfant, il faut que je vienne prier sur sa tombe et lui adresser notre dernier adieu.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Notes pour servir à l'histoire du Grand Séminaire de Nevers, par M. l'abbé Ch. Payrard	1
Guillaume Tollet, évêque constitutionnel de la Nièvre pendant la Révolution, par M. l'abbé Joseph Dasse.	87
Anthien, une population rurale pendant trois siècles (1599-1900), par M. V. Tardivon.	237
Notes sur le passage des Alliés dans le département de la Nièvre, par M. Edmond Duminy.	249
Notes sur Nevers pendant les années 1813, 1814, 1815, par M. Edmond Duminy.	290
Claude Boussière, curé de Chalaux, épisodes de la Révolution (1791-94), par M. l'abbé Charrier. . .	355
Chronique et mélanges pour l'année 1905, par M. René de Lespinasse.	380
La vérité sur Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, et les différentes familles de Beaujeu, par le Dr J. Bertin.	393
L'abbé Pierre-Philibert Fougère, curé de Saint-Laurent, à Nevers, député aux Etats-Généraux, par M. l'abbé Charrier	428
Conduite tenue à Nevers pendant la Révolution par les Sœurs de la Charité, par M. l'abbé Charrier. .	465
Les registres paroissiaux et l'histoire locale, par M. Gaston Gauthier.	531

